



HAL
open science

L'expression du déplacement par l'enfant sourd en langue des signes française : vers une perspective translinguistique

Camille Schoder

► **To cite this version:**

Camille Schoder. L'expression du déplacement par l'enfant sourd en langue des signes française : vers une perspective translinguistique. Linguistique. Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis, 2019. Français. NNT: . tel-03948758

HAL Id: tel-03948758

<https://theses.hal.science/tel-03948758>

Submitted on 20 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS 8 – VINCENNES-SAINT-DENIS
Ecole Doctorale Cognition, Langage, Interaction
U.F.R Sciences du Langage
UMR 7023 – Laboratoire Structures Formelles du Langage

THESE DE DOCTORAT

pour l'obtention du grade de Docteur en Sciences du Langage

présentée et soutenue publiquement par

Camille Schoder

le 30 novembre 2019

**L'expression du déplacement par l'enfant sourd en langue des
signes française : vers une perspective translinguistique**

Marie-Anne Sallandre (*directrice*)

Maya Hickmann † (*co-directrice*)

Composition du jury :

Brigitte Garcia, Professeure, Université Paris 8, Présidente du jury

Aliyah Morgenstern, Professeure, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Rapporteur

Christophe Parisse, Chargé de recherche HDR, Université Paris Nanterre, Rapporteur

Marie-Anne Sallandre, Professeure, Université Paris 8, Directrice de recherche

Efstathia Soroli, Maître de conférences, Université de Lille, Examineur

Alice Vittrant, Maître de conférences HDR, Université Aix-Marseille, Examineur

L'expression du déplacement par l'enfant sourd en langue des signes française : vers une perspective translinguistique

Résumé : La représentation de l'espace relève autant d'un ensemble de propriétés universelles que d'une variabilité importante entre les langues. Des travaux en langues vocales ont révélé l'impact des facteurs cognitifs et typologiques sur l'acquisition du langage spatial. En nous appuyant sur une approche tenant compte du rôle fondamental de l'iconicité dans les langues des signes, notre objectif est de décrire l'expression du déplacement en langue des signes française, chez des enfants (entre 5 et 10 ans) et adultes sourds, langue très peu étudiée sous cet angle, afin d'évaluer l'impact de la modalité visuo-gestuelle sur l'acquisition du langage spatial. Les productions, issues de la description d'animations montrant des mouvements volontaires selon plusieurs Trajectoires et Manières, ont révélé, à tous les âges, l'expression fréquente simultanément de la Manière et la Trajectoire au moyen de structures iconiques. Toutefois, ces descriptions tendent à se densifier et se spécifier avec l'âge selon le type d'événements. De plus, les signeurs font usage de constructions en série permettant l'expression séquentielle de différents types de Manière et Trajectoire selon plusieurs perspectives ; le type de combinaison et la fréquence de ces constructions varient selon les âges et le type d'événement. Par ailleurs, contrairement à la Figure, l'introduction et l'expression du Fond dans le procès de déplacement varient également selon l'âge et le type d'événement. L'expression simultanée de la Figure et du Fond au sein d'une même structure est tardive, avec une omission régulière du Fond chez les enfants les plus jeunes. La modalité visuo-gestuelle peut ainsi avoir un impact sur l'expression du mouvement en conférant à l'iconicité un rôle fondamental dans la manière dont les informations sont organisées et exprimées en langue des signes.

Mots-clés : acquisition d'une langue première, construction à classificateurs, construction en série, degré de spécificité, enfants sourds, iconicité, langue des signes française (LSF), Manière, modalité, mouvement volontaire, prise de rôle, Trajectoire, transfert, typologie des langues.

Motion expression by deaf children in French sign language: towards a translinguistic perspective

Abstract : The representation of space is as much a set of universal properties as a significant variability across languages. Some studies on spoken languages have shown the impact of cognitive and typological factors during spatial language acquisition. Based on an approach that takes into account the fundamental role of iconicity in sign languages, our aim is to describe motion expression in French Sign Language, a language that has been very little studied from this angle, by Deaf children (between 5 and 10 years old) and adults, a language that has been very little studied from this angle, in order to evaluate the impact of the visual-gestural modality on spatial language acquisition. The productions, resulting from the description of animated cartoons showing voluntary motion events with variable Paths and Manners, show, at all ages, frequent simultaneous expression of Manner and Path by means of iconic structures. However, these descriptions tend to become denser and more specific with age for some event types. In addition, the signers use serial constructions allowing the successive expression of different types of Manner and Path according to several perspectives; the type of combination and the frequency of these constructions vary with age and event type. Moreover, contrary to the Figure, the introduction and expression of the Ground in the motion process also vary according to the age and type of event. The simultaneous expression of the Figure and the Ground within the same structure is late, with a regular omission of the Ground in the youngest children. The visual-gestural modality can thus have an impact on the expression of motion by giving iconicity a fundamental role in the manner information is organized and expressed in sign language.

Keywords : first language acquisition, classifier constructions, serial constructions, degree of semantic specificity, Deaf children, iconicity, French Sign Language (LSF), Manner, modality, voluntary motion, constructed actions, Path, transfers, languages typology.

J'ai besoin de comprendre pourquoi je doute

REMERCIEMENTS

Marie-Anne Sallandre et Maya Hickmann, vos deux noms ne seront pas le début d'un long mail pour vous faire part de mes questionnements ou de mes avancées, mais le début de quelques mots pour vous faire part de toute ma gratitude pour m'avoir suivie et soutenue tout au long de ce projet. Vous avez partagé avec moi vos expériences, vos connaissances, mais aussi votre temps, malgré les différents événements que la vie vous a imposé de traverser, je vous en suis sincèrement reconnaissante.

Aliyah Morgenstern, Christophe Parisse, Brigitte Garcia, Efstathia Soroli et Alice Vittrant, je suis honorée que vous ayez accepté de consacrer du temps à la lecture et l'évaluation de ma thèse et je vous en remercie.

J'ai eu la chance d'être soutenue, de m'enrichir scientifiquement, et de travailler aux côtés d'une équipe, dès mon intégration au sein du projet Creagest qui signa le commencement de toutes mes réflexions et de cette aventure. Je remercie Christian Cuxac, Brigitte Garcia, Ivani Fusellier, Marion Blondel, Dominique Boutet, et Marie-Thérèse L'Huillier qui m'ont beaucoup appris lors de nos échanges sur ce vaste univers qu'est la recherche en langue des signes et en gestualité.

J'ai eu la chance de connaître également le soutien tant matériel, que scientifique et humain d'un laboratoire riche de thématiques et ouvert à ses doctorants, au sein duquel j'ai pu apprendre et prendre part à la vie scientifique. Sophie Wauquier, je vous remercie de m'avoir offert l'opportunité de vivre mon projet de recherche au sein de ce laboratoire SFL. Georgie Morand, Coralie Vincent et Sarra El Ayari, vous m'avez rendu de nombreux services et je n'oublierai jamais nos échanges tant professionnels que personnels qui ont contribué à rendre cette vie de laboratoire si riche.

J'adresse également mes remerciements à l'Ecole Doctorale de Paris 8, Joaquim Brandão de Carvalho et Isis Truck, ainsi que Reinaldo Lara, pour le soutien et l'écoute réactive dont j'ai bénéficié dans mes démarches scientifiques et administratives.

Les difficultés et les défis que j'ai rencontrés tout au long de ce projet n'auraient pu être surmontés sans les encouragements, la confiance et l'amour de mes amis et de ma famille. À chacun de mes amis, des plus anciens aux plus récents, à ceux d'ici et ceux d'ailleurs, aux amies ayant partagé le même vécu, je tiens à vous remercier tendrement d'avoir été à mes côtés.

À mes parents, à mon Amour, à ma famille, des plus petits au plus vieux, un simple remerciement ne pourra jamais suffire.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES FIGURES	V
TABLE DES TABLEAUX	VIII
TABLE DES IMAGES (SEULES ET EN SEQUENCES)	X
ABREVIATIONS	XIV
INTRODUCTION	1
1. <i>Cognition et langage : la représentation de l'espace</i>	1
2. <i>Les langues des signes : une représentation spatiale du langage</i>	8
3. <i>Objectifs de la thèse</i>	12
4. <i>Organisation de la thèse</i>	14
PARTIE I. CADRE THEORIQUE	17
<i>Chapitre 1 : L'espace à travers les langues</i>	17
1.1. Cadre conceptuel et terminologique	17
1.1.1. Différents composants sémantiques spatiaux	18
1.1.1.1. Le Mouvement	19
1.1.1.2. Figure et Fond	26
1.1.1.3. Trajectoire	27
1.1.1.4. Manière	35
1.1.2. Relations spatiales : les systèmes de repérage	37
1.1.3. Stratégie linguistique d'encodage	44
1.1.4. Synthèse	52
1.2. Une approche typologique du déplacement	53
1.2.1. Langues à cadrage verbal vs. langues à cadrage satellitaire	53
1.2.2. Le cas des langues à constructions verbales sérielles	60
1.2.3. De nouvelles typologies du mouvement	69
1.3. Une approche développementale du déplacement	72
1.3.1. Développement de la cognition spatiale	73
1.3.2. L'expression du mouvement dynamique	78
1.3.2.1. Des tendances universelles	78
1.3.2.2. Des spécificités langagières	82

1.4. Conclusion : élargissement des études sur l'espace	102
<i>Chapitre 2 : Le modèle sémiologique : terminologie et modélisation spécifiques aux LS.....</i>	<i>105</i>
2.1. Une théorie de l'iconicité	106
2.1.1. Iconicité vs. Arbitrarité	106
2.1.2. Différents types d'iconicité	111
2.2. Une perspective sémiologique.....	113
2.2.1. Le processus d'iconisation.....	113
2.2.2. Bifurcation des visées : deux modes de production du sens complémentaires.....	116
2.3. Deux grands types d'unités linguistiques	122
2.3.1. Les unités de transfert	123
2.3.1.1. Premier détour théorique : <i>Classifier/Depicting construction</i>	124
2.3.1.2. Deuxième détour théorique : <i>Constructed action</i> et <i>Role shift</i>	132
2.3.1.3. Les transferts : processus linguistiques et cognitifs	146
2.3.2. Les unités lexicales.....	153
2.4. Les unités de pointage et les unités dactylogiques.....	159
2.5. Une utilisation linguistique de l'espace	161
2.6. Conclusion	166
<i>Chapitre 3 : L'expression du mouvement en langue des signes.....</i>	<i>168</i>
3.1. Espace topographique : Perspectives et Classificateurs	169
3.2. Une approche typologique.....	179
3.2.1. Catégories grammaticales en LS : le verbe	179
3.2.2. Verbes de Manière vs. Verbes de Trajectoire : les constructions en série	182
3.3. Une approche développementale.....	192
3.3.1. Brève introduction : Contexte et grandes étapes d'acquisition d'une langue visuo- gestuelle.....	195
3.3.2. Les constructions à classificateurs	200
3.3.3. <i>Constructed action (CA)</i>	214
3.3.4. Les transferts	220
3.4. Conclusion	222
<i>Chapitre 4 : Hypothèses de recherche</i>	<i>225</i>
PARTIE II. ETUDES EXPERIMENTALES	230
<i>Chapitre 5 : Expression du mouvement humain et animal en LSF : une étude exploratoire.....</i>	<i>230</i>
5.1. Objectifs	230
5.2. Elaboration	232
5.3. Réalisation	234

5.3.1. Participants	234
5.3.2. Procédure	235
5.4. Quelques résultats qualitatifs préliminaires	236
<i>Chapitre 6 : Expression du mouvement volontaire en LSF enfantine</i>	240
6.1. Le projet Creagest	240
6.2. Participants	243
6.3. Epreuve de production	245
6.4. Transcription et annotation	251
6.5. Codage	255
6.5.1. Composantes du script	255
6.5.2. Type d'informations spatiales	258
6.5.2.1. Trajectoire vs. Direction	258
6.5.2.2. Manière	260
6.5.2.3. Fond	263
6.5.3. Type de déplacement	264
PARTIE III. RESULTATS	266
<i>Chapitre 7 : Trajectoire et Manière</i>	267
7.1. Evènement de mouvement cible	267
7.1.1. Densité sémantique	267
7.1.2. Type de composants sémantiques	269
7.1.3. Degrés de spécificité sémantique	275
7.1.4. Structures prédicatives	282
7.2. Enoncés cible et secondaire : les constructions en série	292
7.2.1. Type et degré de spécificité des composants sémantiques	293
7.2.2. Structures prédicatives : changement de perspective	301
7.3. Cadre énonciatif : Trajectoire et Manière inférées	305
<i>Chapitre 8 : Figure et Fond</i>	313
8.1. Introduction des entités	313
8.2. Le déplacement cible	315
PARTIE IV. DISCUSSION ET CONCLUSION	326
<i>Chapitre 9 : Expression de la Manière et de la Trajectoire en LSF</i>	326
9.1. Densité et degré de spécificité sémantique : simultanéité	326
9.2. Structures prédicatives : hautement iconiques	331
9.3. Construction en série : séquentialité	334
9.4. Déplacement avec franchissement de bornes : Trajectoire et Manière inférées	338

<i>Chapitre 10 : Expression de la Figure et du Fond en LSF</i>	341
10.1. Introduction des entités.....	341
10.2. Encodage au sein du déplacement	342
<i>Chapitre 11 : Conclusion et Perspectives</i>	345
BIBLIOGRAPHIE	348
ANNEXES	374

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Scène rendant compte d'une relation de coïncidence entre une Figure (balle) et un Fond (table) (inspirée de Levinson 2003 : 25).....	38
Figure 2 : Scène rendant compte d'une relation de distance entre une Figure (balle) et un Fond (voiture) (Levinson 2003 : 25).....	39
Figure 3 : Représentations en ASL d'une image illustrant la localisation d'un arbre (main droite pour le signeur (a), main gauche pour le signeur (b)) par rapport à une voiture (main gauche pour le signeur (a), main droite pour le signeur (b)) (Emmorey 2000 : 326).....	42
Figure 4 : Pourcentage de locuteurs utilisant un verbe de manière de mouvement pour décrire l'événement « (hibou) émerger de l'arbre » dans l'histoire imagée « Frog, where are you ? », (inspiré de Slobin 2006 : 225).....	71
Figure 5 : Exploitation de l'iconicité d'image et de l'iconicité diagrammatique en LSF - Corpus Temporalité - N.Chab (Fusellier 2004 : 265)	112
Figure 6 : Continuum sémiologique intégrant la bifurcation de deux visées en LS (inspirée de Cuxac 2008 : 202).....	118
Figure 7 : Système de classification nominale en langue vocale	126
Figure 8 : Processus de <i>surrogate blending</i> , impliquant un signeur incarnant un garçon tenant les bois d'un cerf (Ferrara et Johnston 2014 : 198).....	143
Figure 9 : Trois plans de l'espace de signation (Barberà 2015 : 26).....	162
Figure 10 : Schématisation de la projection d'un événement spatial dans l'espace de signation selon (a) une perspective de l'observateur et (b) une perspective du personnage (Perniss 2012 : 419).....	169
Figure 11 : Différentes terminologies pour deux types de perspectives (inspiré de Perniss 2007a : 64).....	170
Figure 12 : Schématisation de la description dans l'espace de signation d'un même stimulus (événement spatial) selon le point de vue du signeur ou du destinataire (inspirée de Perniss 2007a : 65-66).	171
Figure 13 : Correspondances entre perspective et classificateur (Perniss 2007b : 1320)	178
Figure 14 : Exemple (a) d'un verbe directionnel et (b) d'un verbe spatial (Liddell 1990 : 180).....	182
Figure 15 : Analyse morphologique du verbe de mouvement selon Supalla.....	184

Figure 16 : Exemple de verbe de locomotion avec <i>two-legged classifier</i> (TWO-LEGGED-DIVE) (Supalla 1990 : 147).....	187
Figure 17 : Annotation de procès de déplacement en LSF (réalisé au cours de notre Master)	231
Figure 18 : Exemple de trois items de l'étape « non marquée »	235
Figure 19 : Exemple de deux items de l'étape 2, dont l'un (a) teste le type de figure et l'autre (b) teste le type d'aspect extérieur (i.e. aspect physique et/ou perceptif).....	236
Figure 20 : Signe [CREAGEST] en LSF (inventé par M.T. L'Huillier)	240
Figure 21 : Item " CHENILLE – MONTER/DESCENDRE - RAMPER" (stimuli Hickmann et al. 2009)	246
Figure 22 : Item " GARÇON – TRAVERSER - NAGER" (stimuli Hickmann et al. 2009) .	246
Figure 23 : Item contrôle " TRAVERSER – PATINER"	248
Figure 24 : Situation d'enregistrement	250
Figure 25 : Schéma d'annotation sous ELAN, dépendance des acteurs	254
Figure 26 : Densité sémantique (D2) selon les événements cibles en fonction des âges.....	269
Figure 27 : Composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement MONTER	272
Figure 28 : Composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE.....	273
Figure 29 : Composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement TRAVERSER	273
Figure 30 : Continuum « Densité/Spécificité » des réponses en LSF.....	278
Figure 31 : Degré de spécificité des composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement MONTER.....	280
Figure 32 : Degré de spécificité des composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE	280
Figure 33 : Degré de spécificité des composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE	281
Figure 34 : Type d'unité utilisée pour exprimer les événements cibles en fonction de l'âge	285
Figure 35 : Type d'unité utilisée pour exprimer l'événement MONTER en fonction de l'âge	287
Figure 36 : Type d'unité utilisée pour exprimer l'événement DESCENDRE en fonction de l'âge	287

Figure 37 : Type d'unité utilisée pour exprimer l'événement TRAVERSER en fonction de l'âge	288
Figure 38 : Degré de spécificité sémantique exprimé en Transfert personnel (TP) en fonction de l'âge.....	290
Figure 39 : Degré de spécificité sémantique exprimé en Transfert situationnel (TS) en fonction de l'âge.....	290
Figure 40 : Types de constructions en série produits selon les âges en fonction du type d'événement.....	299
Figure 41 : Types d'unité utilisés pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge pour l'événement MONTER	303
Figure 42 : Types d'unité utilisés pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE.....	303
Figure 43 : Types d'unité utilisés pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge pour l'événement TRAVERSER.....	304
Figure 44 : Déplacements BEG et/ou RSF selon les âges inférant la Trajectoire des événements TRAVERSER	310
Figure 45 : Types d'inférences selon les âges.....	312
Figure 46 : Mise en relation entre l'introduction du Fond et son encodage dans le déplacement cible.....	320
Figure 47 : Mise en relation entre l'introduction du Fond et son encodage dans le déplacement cible.....	320

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Systèmes de repérage selon Levinson	40
Tableau 2 : Typologie de Talmy revisitée par Slobin (Slobin 2006 : 5)	68
Tableau 3 : Différents type de <i>constructed action</i> selon Cormier et ses collaborateurs (exemples de Cormier et al. 2015)	142
Tableau 4 : Correspondance entre les concepts employés dans la littérature internationale sur les LS et le modèle sémiologique	151
Tableau 5 : Type de composants suscités selon les items cibles.....	247
Tableau 6 : Type de Figure et Manière suscitées selon les items contrôles.....	249
Tableau 7 : Densité sémantique globale (en %) en fonction de l'âge	267
Tableau 8 : Densité sémantique (en %) en fonction du type d'événement	268
Tableau 9 : Composants spatiaux exprimés (en %) en fonction de l'âge.....	271
Tableau 10 : Composants spatiaux exprimés (en %) en fonction du type d'événement.....	271
Tableau 11 : Degré de spécificité sémantique des composants exprimés dans les réponses cibles en fonction de l'âge (en %).....	278
Tableau 12 : Type d'unité utilisée pour exprimer les événements cibles en fonction de l'âge (en %).....	284
Tableau 13 : Degré de spécificité sémantique exprimé en TS loc et TS sans loc en fonction de l'âge	291
Tableau 14 : Construction CI-MI (en %) en fonction de l'âge et du type d'événement.....	292
Tableau 15 : Réponses produites par les signeurs adultes et enfants pour chaque type de combinaison de composants encodés dans les constructions en série	295
Tableau 16 : Type de constructions en série selon les âges (%)	298
Tableau 17 : Type de Trajectoire exprimé dans les réponses CI-MI en fonction de l'âge et des événements (en %).....	300
Tableau 18 : Type d'unités utilisé pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge (en %).....	302
Tableau 19 : Introduction des entités référant à la Figure et au Fond en fonction de l'âge et du type d'événement (en %)	314
Tableau 20 : Mise en relation entre l'introduction de la Figure et son encodage dans le déplacement cible (en %).....	319

Tableau 21 : Expression du Fond dans le déplacement cible : Locatif ou Locatif-HOLD (en %)
..... 324

TABLE DES IMAGES (SEULES ET EN SEQUENCES)

Image 1: Proformes référant à l'entité « barrière » (Sallandre 2006 : 246)	128
Image 2: Exemples de (a) <i>Whole Entity classifiers</i> et (b) <i>Handle Classifiers</i> utilisés pour représenter une entité plate (un livre) en TĪD (Zwitserslood 2012 : 161)	130
Image 3 : Exemples de (a) <i>Whole Entity classifiers</i> et (b) <i>Handle Classifiers</i> utilisés en BSL (Cormier et al. 2012 : 330)	130
Image 4: Distinction entre prise de rôle et construction à classificateur en BSL (Cormier et al. 2013 : 129).....	133
Image 5: Distinction entre prise de rôle et construction à classificateur en Auslan (Ferrara et Johnston 2014 : 14).....	133
Image 6 : Exemple de <i>role shifting</i> en ASL, dans lequel le signeur rapporte les propos d'une personne (ici : HUSBAND) (Padden 1986 : 48).	136
Image 7 : Analyse de la production d'un <i>constructed action</i> en AUSLAN (Hodge et Ferrara 2013 : 376).....	145
Image 8 : Analyse de la production d'un <i>constructed action</i> en BSL (Cormier et al. 2013 : 131)	145
Image 9 : Transfert de taille et de forme 'poteau' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	147
Image 10 : Transfert personnel 'ours-grimper-arbre' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	147
Image 11 : Transfert situationnel 'ours-grimper-arbre' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	148
Image 12 : Double transfert 'chat-coup.de.patte-nid' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	149
Image 13 : Analyse d'une séquence en BSL avec production de <i>constructed action</i> par Cormier et ses collaborateurs (Cormier et al. 2013 : 130)	153
Image 14 : Analyse d'un extrait d'un corpus en LS norvégienne (Ferrera et Hodge 2018 : 4)	156
Image 15 : Production et analyse d'un énoncé contenant un <i>imit-sign</i> (b.) et une construction à classificateurs (c.) par Tang et Yang (2006 : 1229).....	157
Image 16 : Unités dactylologique en LSF (Sallandre 2005 ; Cuis_Jul00'27)	159

Image 17 : Unité de pointage à valeur (a) métalinguistique et (b) référentielle en LSF (Sallandre 2005 ; Cuis_Jul00'27)	160
Image 18 : Pointage à valeur pronominale en BSL : (a) pointage dirigé vers le signeur, avec regard vers l'interlocuteur ; (b) pointage et regard dirigés vers l'interlocuteur ; (c) pointage dirigé vers un tiers (physiquement présent ou non), avec regard vers l'interlocuteur (Cormier et al. 2013 : 231).....	161
Image 19 : Construction de la référence temporelle en discours – Corpus « la création des associations » (Fusellier-Souza 2006)	162
Image 20 : Production et annotation de l'expression d'un événement de mouvement en TİD (Sümer 2015 : 193)	173
Image 21 : Exemples de constructions avec un non alignement <i>classifier</i> -perspective par Perniss (2012 : 423).....	174
Image 22: Exemple d'une production avec une perspective du personnage alignée et non-alignée (Perniss 2007a : 211).....	176
Image 23 : Exemple de construction à double perspective selon Perniss (2007a : 243).....	177
Image 24: Exemple de <i>shortened path</i> au sein d'un verbe de locomotion (HUMAN-ARMS-DIVE) (Supalla 1990 : 147).....	187
Image 25 : Construction en série « COURIR-APPROCHER-ENTRER » en SLN (Slobin et Hoiting 1994 : 491).....	189
Image 26 : Deux types de configurations en Auslan (De Beuzeville 2006 : 230)	205
Image 27 : chenille-descendre (5-6 ans).....	259
Image 28 : chat-monter (9-10 ans)	259
Image 29 : bébé-traverser (adulte).....	259
Image 30 : ours-monter-arbre (9-10 ans)	259
Image 31 : ours-monter-arbre (adulte)	259
Image 32 : garçon-glisser-x (5-6 ans)	259
Image 33 : bébé-s'éloigner-trottoir (5-6 ans)	260
Image 34 : souris-monter-table (9-10 ans)	260
Image 35 : garçon-traverser-lac (9-10 ans)	260
Image 36 : fille-sauter-lac (9-10 ans)	260
Image 37 : chat-sauter-poteau (adulte).....	260
Image 38 : bébé-traverser-route (7-8 ans)	260
Image 39 : ours-monter-arbre (5-6 ans)	261

Image 40 : bébé-traverser (adulte).....	261
Image 41 : vélo-traverser (adulte) Proforme « vélo »	261
Image 42 : fille-patiner (7-8 ans) Proforme « patin »	261
Image 43 : écureuil-monter-arbre (5-6 ans) (frétillement des doigts).....	262
Image 44 : bébé-avancer (7-8 ans)	262
Image 45 : singe.tenir.x-descendre-arbre (9-10 ans).....	263
Image 46 : souris-monter-table (9-10 ans)	263
Image 47 : ours-monter-arbre (9-10 ans)	264
Image 48 : souris-descendre-pied.table (7-8 ans).....	264
Image 49 : ours-monter-arbre (adulte)	264
Image 50 : singe-descendre-arbre (9-10 ans)	264
Image 51: Trajectoire + Manière – Item courir.....	270
Image 52 : Direction – Item courir.....	270
Image 53 : Manière – Item courir.....	270
Image 54 : souris-monter-table (9-10 ans)	276
Image 55 : garçon-traverser-lac (9-10 ans)	276
Image 56 : ours-monter-arbre (9-10 ans)	276
Image 57 : souris-monter-pied.table (9-10 ans)	276
Image 58 : ours-monter-arbre (adulte)	276
Image 59 : (a) Enfant de 5 ans et (b) enfant de 10 ans produisant un déplacement en encodant une « Trajectoire neutre »	277
Image 60 : écureuil-monter-arbre (frétillement des doigts)	278
Image 61 : ours-monter-arbre.....	278
Image 62: singe-grimper-arbre en TP	283
Image 63 : ours-grimper-arbre en TS	283
Image 64: ours-grimper-arbre en DT	284
Image 65 : bébé-traverser-x en DT.....	284
Image 66 : homme-courir-traverser (9-10 ans)	293
Image 67 : garçon-nager-traverser (adulte).....	293
Image 68: fille-patiner-traverser (adulte)	293
Image 69 : souris-grimper-monter (adulte)	293
Image 70 : souris-grimper-monter (adulte)	294
Image 71 : D+Mmv – Mmv – T+Mmv (Item Bébé-Traverser).....	297

Image 72 : Exemple d'encodage séquentiel de la Manière dans l'énoncé BEG et la Trajectoire dans l'énoncé cible pour l'item « traverser-courir » (enfant 9-10 ans)	305
Image 73 : Description de l'item « femme-traverser-en.vélo »	306
Image 74: Exemple de réponse inférant la Trajectoire de l'événement cible pour l'item « traverser-courir »	307
Image 75 : Exemple de réponse avec double marquage de la Trajectoire	307
Image 76 : Exemple de réponse inférant implicitement la Trajectoire de l'événement cible pour l'item « traverser-patiner »	308
Image 77 : Exemple de réponse inférant implicitement selon une perspective externe la Trajectoire de l'événement « traverser-patiner »	309
Image 78 : Exemple de réponse inférant la Trajectoire de l'événement pour l'item « traverser-patiner » au moyen d'un déplacement RSF	310
Image 79 : Encodage de la Figure et du Fond dans le déplacement cible.....	316
Image 80 : souris-s'approcher.de-pied.table	317
Image 81 : Exemple de production décrivant le déplacement ascendant d'une souris par le déplacement du Fond.....	318
Image 82 : Exemple de production d'un enfant (5-6 ans) décrivant le déplacement en nageant d'un garçon par le déplacement du Fond.....	318
Image 83 : ours-monter-arbre (9-10 ans)	322
Image 84 : singe-monter-arbre (9-10 ans).....	323
Image 85 : homme-traverser-route (adulte).....	323
Image 86 : souris-monter-pied.table (7-8 ans)	323
Image 87 : Séquence décrivant l'événement « souris-monter-arbre » (adulte).....	324

ABREVIATIONS

Abréviations générales :

- tpm : traduit par moi
- spm : souligné par moi
- LS : langue(s) des signes
- LV : langue(s) vocale(s)
- SGI : structures de grande iconicité
- FRS : Fixed Referential Space
- LPC : Langage Parlé Complété
- SRS : Shifted Refetential Space

Abréviations des langues des signes :

- ASL : American Sign Language
- Auslan : Langue des Signes Australienne
- BSL : Langue des Signes Britanniques
- ISL : Langue des Signes Israélienne
- LIS : Langue des Signes Italienne
- LS EMG : Langue des Signes Emergentes
- LSF : Langue des Signes Française
- LSP : Langue des Signes primaire
- LSQ : Langue des Signes Québécoise
- LSU : Langue des Signes Ukrainienne
- NSL : Langue des Signes du Nicaragua
- SNL : Langue des Signes Néerlandaise
- TİD : Langue des Signes Turque

Abréviations des catégories du modèle sémiologique :

- TTF : Transfert de taille ou de forme
- TS : Transfert situationnel

- TdeP : Transfert de personne
- TP class : Transfert personnel classique
- TP Stéréo : Stéréotype de transfert personnel
- TP maintien : Transfert personnel avec reprise en proforme
- TP dr gest : Discours rapporté en transfert personnel avec gestualité coverbale
- TP dr GI : Discours rapporté en transfert personnel avec unité en grande iconicité
- TP dr UL : Discours rapporté en transfert personnel et unité lexicale
- TP semi : Semi-transfert personnel
- TP semi-profo : Semi-transfert personnel avec reprise en proforme
- TP pseudo : Pseudo-transfert personnel
- DT class : Double transfert classique
- DT semi : Semi-double transfert
- DT dr : Discours rapporté en double transfert
- DT loupe : Double transfert avec effet de loupe
- DT profo : Double transfert avec reprise en proforme
- UL : Unité lexicale

INTRODUCTION

1. Cognition et langage : la représentation de l'espace

L'étude du fonctionnement des langues en usage dans le monde laisse apparaître des similitudes entre elles mais également des différences. En linguistique, certaines approches minimisent ces différences dans une quête des homologues entre les divers systèmes langagiers. D'autres approches, en revanche, accordent plus d'importance à ces variabilités interlangues et tendent à les mettre en relief. Face à cette diversité linguistique s'opposent ainsi les tenants d'une forme d'universalisme et ceux d'un relativisme linguistique. L'origine de cette divergence théorique réside en partie dans la nature attribuée à l'objet même de ces recherches, la langue. D'un côté l'on envisage la langue sous ses aspects essentiellement biologiques et formels, de l'autre, sous ses aspects sociaux et fonctionnels. La diversité des langues en usage interroge l'implication de cette dernière au niveau cognitif. Depuis les années 1970, la perspective cognitive adoptée en linguistique a ravivé la question de la place de la faculté de langage dans la cognition et de l'existence d'une éventuelle diversité cognitive. En psycholinguistique, ce débat fait écho au questionnement quant à la part cognitive, la part linguistique, et la nature de leur interaction, au cours de l'acquisition du langage. Le terme « cognition » renvoie dans nos propos à l'ensemble des activités mentales impliquées dans la formation (sous forme de représentations) et l'exploitation des connaissances ayant trait, entre autres, aux processus de perception, de catégorisation, de mémorisation, de raisonnement, de prise de décision¹. Cette perspective cognitive interroge la façon dont s'organisent les connaissances au sein de l'esprit humain « pour pouvoir être acquises et mises en œuvre dans l'activité de langage » (Fuchs 2007 : 37). Suivant les deux approches évoquées précédemment, universaliste et relativiste, trois paradigmes théoriques majeurs ont été avancés quant à la nature du lien envisagée entre le langage et la cognition humaine.

¹ Nous adoptons ainsi la notion de cognition en sa définition la plus générale telle qu'elle fut définie dans le glossaire d'Evans : « Relates to all aspects of conscious and unconscious mental function. In particular, cognition constitutes the mental events (mechanisms and processes) and knowledge involved in a whole host of tasks ranging from 'low-level' object perception to 'high-level' decision-making tasks. » (Evans 2007 : 17).

En linguistique, le paradigme cognitiviste classique², représenté par la grammaire chomskienne et les autres grammaires formelles, cherche à rendre compte de l'état initial de la faculté de langage du cerveau, soit les aspects biologiques profonds du langage, qui prédéterminent les propriétés fondamentales d'une langue. Peu d'intérêt est apporté à la variabilité inter-langues, considérée comme relevant d'un phénomène de surface. Les analyses inscrites dans ce paradigme portent donc exclusivement sur la connaissance linguistique intériorisée par les locuteurs (i.e. la compétence linguistique – le *Internalized-language*) et non la pratique langagière effective de cette connaissance (i.e. la performance linguistique – le *Externalized-language*). La modalité des langues (i.e. le canal par lequel la langue est produite et perçue) tend à être considérée comme un fait de surface non pertinent, soit sans effet dans la structuration même des langues (si ce n'est au niveau phonologique); conduisant certains travaux inscrits dans ce courant à affirmer que les langues des signes et les langues vocales présentent très peu de différences au niveau de leur structure (Meier et al. 2002). D'après ce paradigme, la faculté de langage est envisagée comme un sous-système de traitements autonomes et spécifiques (i.e. un module distinct des autres facultés cognitives, s'organisant selon ses propres règles) ; interagissant avec le système articulatoire-perceptuel et le système conceptuel-intentionnel (Chomsky 2005). Au niveau développemental, cette conception modulaire de la cognition (Chomsky 1980 ; Fodor 1983) rend compte d'un processus d'acquisition spécifique au langage et indépendant des autres capacités cognitives se développant chez l'enfant. Plus précisément, le système langagier, et plus largement le système cognitif, est défini comme un dispositif complexe manipulant et construisant des représentations mentales du monde perçu par l'esprit humain (i.e. « traitement de l'information »). Ces représentations conceptuelles sont définies sous la forme de symboles abstraits, ayant une réalité physique (leur forme) inscrite dans le cerveau, et une réalité sémantique (leur sens) représentant le monde (Varela 1988). Le traitement en question consiste en des opérations (i.e. traitement computationnel) à partir d'un répertoire de règles syntaxiques sur les propriétés physiques de ces symboles (d'où une mise à l'écart du sens dans les travaux issus de ce paradigme), dont résulte des représentations mentales phonétiques et sémantiques. Selon Chomsky (1957), l'ensemble de ces règles définissent la structure grammaticale fondamentale du langage (soit l'état initial de la faculté langagière) ; celles-ci sont

² Ce paradigme puise son origine aux Etats-Unis au milieu des années 1950 sous l'influence du mouvement de la cybernétique et de l'intelligence artificielle.

biologiquement préprogrammées dans le cerveau humain (soit une faculté langagière innée). Ainsi le processus d'acquisition d'une langue particulière serait le résultat d'une maturation physiologique de cette faculté langagière grammaticale et innée, et ne dériverait donc pas de l'expérience de l'enfant sur son environnement. Précisons toutefois qu'au cours de l'acquisition, « la faculté de langage acquiert les caractères d'une grammaire particulière sous l'effet déclencheur et spécifiant de l'expérience. » (Chomsky 1985 : 80-1, cité par Fortis 2008). Cette vision d'une faculté du langage grammaticale et innée tend à définir l'acquisition du langage essentiellement en termes de maîtrise de règles grammaticales du langage et donc des propriétés formelles du langage, sans aucune sensibilisation aux aspects sémantiques du langage.

Face à ce paradigme cognitiviste classique, d'autres théories adoptent un regard plus « externalisé » (i.e. contextualisée relativement aux informations sensorimotrices et environnementales) et dynamique sur les processus cognitifs et plus particulièrement sur la capacité langagière. Le mouvement connexionniste en sciences cognitives reflète une conception de la cognition que l'on retrouve en partie dans ces diverses théories linguistiques et psychologiques. Ce dernier, tout en maintenant une conception représentationnaliste de la cognition, s'oppose à l'idée avancée par le courant cognitiviste de la computation symbolique comme support des représentations mentales et rompt également avec la vision modulaire des traitements impliqués dans les activités langagières. Le système cognitif est envisagé comme un ensemble d'éléments simples (vs. symboles) qui interagissent dynamiquement les uns avec les autres (Varela 1988 : 61). On ne définit plus la cognition en termes d'autonomie et de spécificité mais en termes de dynamique et de construction (ou d'émergence). En linguistique et en psycholinguistique, cette conception de la cognition amène à concevoir le système langagier comme fonctionnant en interaction avec les autres systèmes cognitifs et rend compte d'une construction dynamique des représentations mentales. Par ailleurs, cette interdépendance se retrouve également entre les composants du langage (i.e. la phonologie, la morphologie, la syntaxe, etc.). Avec ce mouvement de pensée émerge ainsi une certaine considération scientifique pour l'interaction entre le système cognitif et l'environnement (rapport au monde physique). Parmi les courants inscrits dans cette considération, nous pouvons évoquer le modèle global du développement cognitif, et plus particulièrement de l'intelligence, du constructivisme piagétien (1954). La théorie de Piaget puise ses origines dans les réflexions menées par les théories biologiques de l'adaptation. Partant du postulat que tout équilibre rompu entre un

organisme et son milieu conduit à un processus d'adaptation³ de la part de cet organisme, il définit l'intelligence comme étant « l'adaptation mentale la plus poussée, c'est-à-dire l'instrument indispensable des échanges entre le sujet [un organisme] et l'univers [son milieu], lorsque leurs circuits dépassent les contacts immédiats et momentanés [perceptifs et moteurs] pour atteindre les relations étendues et stables. » (Piaget 1967 : 13). Le constructivisme piagétien avance ainsi que la connaissance n'est pas préformée mais continuellement construite par interaction avec le réel. L'émergence et le développement du langage est contraint par le développement sous-jacent d'autres capacités cognitives se développant selon un processus d'adaptation, par stades successifs, général et universel. Certaines théories constructivistes plus récentes (Cohen et al. 1998 ; Pascual-Leone 1987 cité par Hickmann 2003 : 143) contredisent l'hypothèse piagétienne d'une réorganisation des connaissances en stades et envisagent plutôt un accroissement des capacités cognitives engendrant l'apparition de compétences de plus en plus nombreuses et complexes. L'approche constructiviste défend ainsi l'hypothèse que les structures langagières ne sont pas le produit d'un processus linguistique spécifique et inné, mais d'un processus cognitif général et acquis. En revanche, c'est le fonctionnement même de l'intelligence qui est défini comme innée et héréditaire.

Le courant des grammaires cognitives (ou « linguistique cognitive ») adopte également une vision constructive/émergente de la cognition humaine. Ce courant est né dans les années 1980 aux Etats-Unis sous l'impulsion de chercheurs issus initialement d'une pensée générative. A la différence du courant cognitiviste classique, ce dernier définit le langage (i.e. les unités grammaticales et lexicales et les constructions syntaxiques) en termes d'opération de construction de signification (i.e. construction de « représentations cognitives » selon Talmy, de « structures conceptuelles » selon Langaker, d'« espace mentaux » selon Fauconnier (d'après Victorri 2004 : 75) et non en termes d'opérations syntaxiques. Leur intérêt porte essentiellement sur la structure sémantique du langage, analysée comme trace sous-jacente de représentations conceptuelles des objets et des événements. Selon ces théories, ces représentations sont considérées comme étant de nature iconique, imagique ou figurative. La construction du sens s'établit ainsi selon des schématisations dynamiques sur les énoncés et non

³ Par « adaptation », Piaget entend l'équilibre/la coordination entre « l'assimilation du réel aux schèmes du sujet » (i.e. assimilation au sujet) et « l'accommodation des structures mentales à la réalité » (i.e. accommodation au milieu) (Piaget 1967 : 14, Piaget 1977 : 307-313). Que ce soit sur le plan sensori-moteur ou celui de la pensée verbo-conceptuelle, l'assimilation et l'accommodation sont d'abord indifférencier puis au cours du développement en viennent à se différencier progressivement et devenir complémentaire.

des opérations logico-computationnelles (essentiellement dans les travaux de Talmy et de Langacker). Ainsi, les travaux inscrits dans cette approche formalisent les phénomènes linguistiques selon des schématismes visuels. Cette schématisation renvoie à une structuration cognitive spatio-temporelle du sens qui fait écho aux propriétés spatio-temporelles des langues des signes ; langues étant au cœur de notre présente étude. L'exploitation du canal visuo-gestuel permet, en effet, une organisation du système des langues des signes selon les trois dimensions de l'espace matériel situé devant le signeur, auxquelles s'ajoute la dimension du temps. La construction de sens en langue des signes se fait ainsi en partie par la spatialisation des signes au sein de cet espace de signation. Les propos de Victorri, reportés ci-dessous, relatifs à cette approche sémantico-cognitive font clairement percevoir les liens que l'on peut établir entre ces représentations sémantiques et la structuration des langues des signes, bien que l'auteur ne fasse pas directement allusion à ces langues visuo-gestuelles :

« (...) les marques grammaticales, au sens large, servent à construire de véritables images mentales forgées par le langage. Les entités et événements évoqués par les énoncés ne sont pas simplement décrits : ils sont mis en scène, présentés selon un certain point de vue, avec des éléments saillants et un arrière-plan, dans des configurations dynamiques qui évoluent dans le temps en fonction des forces animent les entités représentées. » (Victorri 2004 : 81).

Les grammaires cognitives (essentiellement les travaux de Lakoff et de Fauconnier) avancent également que l'expérience sensori-motrice et la perception visuelle influent sur la structuration de ces représentations conceptuelles. Lakoff et Johnson (1980) définissent, dans leur théorie de l'*embodied mind*, le système conceptuel comme étant de nature métaphorique et se structurant à travers l'expérience corporelle du soi et de l'environnement. Ainsi, selon les grammaires cognitives, l'activité langagière ne répond pas d'une faculté autonome innée, mais s'intègre au sein de processus cognitifs généraux (Langacker 1987 : 12-13). A noter cependant, comme le souligne Bottineau, que selon ces théories, « le signifiant [acte de parole] est désincarné, seul est incarné le signifié [acte de conceptualisation] » (Bottineau 2011 : 189). Ces grammaires cognitives rendent compte d'une certaine forme d'incarnation qu'il convient de ne pas confondre avec celle proposée par les théories dites de l'énaction. En effet, nous tenons également à mentionner une approche qui s'inscrit dans la continuité d'une considération dynamique (émergente) de la cognition mais en adoptant une toute autre perspective, mêlant à la fois les aspects biologiques et sociaux de la cognition : l'énaction (Varela 1988). L'approche

énactive de la cognition rompt avec la conception d'une activité cognitive fondée sur des représentations mentales d'un monde extérieur présumé prédéfini (i.e. perspective représentationniste). Il faut entendre par « prédéfini » que le monde, tel que nous le percevons, possède des propriétés (les formes, les couleurs, etc.) déterminées préalablement à l'activité cognitive et donc indépendamment de celui qui le perçoit. Or, selon Varela, « l'apparente stabilité [de notre monde] ne doit pas faire oublier la recherche des mécanismes qui l'ont faite » (Varela 1988 : 105). La cognition, bien qu'élément d'interprétation de certains aspects du monde, ne constitue pas pour autant un système indépendant de ce monde, qui n'interagirait par conséquent avec ce dernier qu'au moyen de représentations mentales de ses propriétés. Selon l'approche énactive, la cognition, dans sa dimension vivante, est inséparable du monde, car enracinée dans les actions et les expériences subjectives humaines accomplis dans le monde, impliquant le corps, le langage, et l'histoire sociale (i.e. cognition incarnée) ; « les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant. » (Varela 1988 : 111). En d'autres termes, nos activités cognitives ne peuvent être appréhendées que dans le contexte dans lequel elles se produisent, contexte qui implique notre histoire corporelle et sociale (le *sens commun*). L'activité cognitive (la connaissance) et le monde (le connu) s'inscrivent dans une relation circulaire continue l'un avec l'autre, dans un couplage structurel : spécification réciproque et simultanée l'un de l'autre (une *co-origination dépendante*) tels l'œuf et la poule qui, se définissant l'un l'autre, sont corrélatifs (Varela 1988 : 104). Ainsi « le monde dont nous avons connaissance n'est pas prédonné, mais enacté par l'histoire du couplage structurel qui nous lie à notre milieu. » (Varela). Cette conception énactive de la cognition, pour laquelle prédomine le concept de l'action productive sur celui d'activité représentative et d'un monde enacté (i.e. qu'on fait émerger) sur celui d'un monde prédéfini, puisse ses origines dans la théorie biologique de l'autopoïèse (Varela et Maturana) qui pose l'existence d'une circularité entre un organisme vivant et son environnement (i.e. un couplage structurel) et dans la philosophie de la phénoménologie (i.e. philosophie de l'existence et de l'expérience corporelle). Malgré les divergences théoriques importantes entre les diverses approches brièvement mentionnées ci-dessus, nous avons regroupé ici ces dernières en raison de la distinction théorique qu'elles opèrent face à l'approche cognitive classique d'une vision computationnelle et modulaire de la cognition, en proposant une vision, que nous qualifions, de généralisée et construite, voir émergente, de la cognition humaine, interagissant avec le corps et l'environnement.

L'analyse comparative de langues typologiquement différentes, ainsi que la prise en considération du caractère communicationnel et culturel des langues, a ouvert une nouvelle voie dans la réflexion sur la place du langage au sein de la cognition et le caractère universel de cette faculté. Cette voie, représentée par le paradigme relativiste, accorde une importance particulière à la variabilité interlangue et s'interroge sur l'impact de ces variations linguistiques sur la structuration de la cognition. Ce dernier postule que le langage structure, sous différentes formes et différents degrés, la cognition. Les analyses comparatives, de Sapir (1921) et Whorf (1946), du hopi et de l'anglais ont appuyé l'hypothèse selon laquelle le système linguistique, en d'autres termes les propriétés sémantiques et grammaticales propres à chaque langue, impose la structuration et la conceptualisation du monde. Ainsi, au-delà des divergences linguistiques, cette hypothèse avance des divergences dans les représentations conceptuelles des locuteurs de différentes langues. Sous l'influence de cette pensée whorfienne a émergé une conception plus modérée qualifiée de néo-whorfienne selon laquelle le système linguistique influence les verbalisations (i.e. la sélection et l'organisation des informations), en agissant comme un filtre invitant l'attention des locuteurs à se porter sur des aspects différents de la réalité selon leur langue, sans effets cognitifs et comportementaux plus profonds (Slobin 1996, 2004). Le questionnement général qui guide notre étude s'inscrit en partie au sein des réflexions issues de cette approche relativiste. Ce cadre nous permet par ailleurs d'adopter pleinement l'approche sémiologique avec laquelle nous abordons l'analyse des langues des signes. Notre description de la langue des signes française s'intègre en effet dans un modèle, proposé par Cuxac (1996, 2000), prenant en compte les spécificités des langues des signes définies comme conséquences sémiologiques de la surdité (i.e. exploitation quasi-exclusive du canal visuo-gestuel).

A travers cet exposé concis, nous avons tenu à rendre compte du fait que ce questionnement épistémologique ancien et encore vif actuellement, relativement à la place du langage au sein de la cognition, a suscité une multitude de positionnements théoriques dont les frontières ne sont pas clairement définissables. Les recherches sur la représentation de l'espace, et plus particulièrement du Mouvement, ont contribué à nourrir ce débat. Le Mouvement est ici défini comme la localisation statique ou le déplacement d'une entité (Figure) par rapport à un objet de référence (Fond), le long d'une trajectoire selon une manière spécifique (Talmy 1985). La dimension fondamentale de l'espace parmi les domaines de la cognition humaine, ainsi que la grande variabilité typologique qui la caractérise parmi les langues du monde (Choi & Bowerman 1991, Levinson 2003, Talmy 2000, parmi d'autres), ont fait de ce domaine un champ

d'étude propice au questionnement relatif à l'implication cognitive de la diversité linguistique. La représentation de l'espace est qualifiée de fondamentale car centrale pour notre perception-compréhension du monde et présumée universelle en raison de notre héritage biologique commun et du développement précoce chez le nouveau-né de capacités cognitives spatiales. Par ailleurs, en linguistique, l'héritage des réflexions localistes postulant une prépondérance du domaine spatial dans la structuration d'autres domaines sémantiques non-spatiaux (cf. Fortis 2012) a justifié également de l'intérêt pour ce domaine dans l'étude de la cognition. Ainsi l'analyse translinguistique des systèmes spatiaux, dans laquelle s'inscrit notre étude, a contribué à explorer ce questionnement et plus particulièrement les déterminants de l'acquisition du langage, en révélant l'impact des facteurs typologiques et des facteurs cognitifs universaux sur la représentation spatiale.

2. Les langues des signes : une représentation spatiale du langage

Les premiers travaux de Stokoe (1960), contribuant à affirmer au sein de la linguistique le statut de langue des langues des signes, ont permis de reconsidérer le langage humain selon deux modalités (i.e. nature du canal de transmission d'une langue) : visuo-gestuelle et audio-phonatoire. Interroger la place du langage dans la cognition, et plus spécifiquement l'impact des propriétés spécifiques des langues, sous-entend d'aborder l'analyse des langues à modalité préférentielle audio-phonatoire, les langues vocales (LV), mais également les langues à modalité préférentielle visuo-gestuelle/corporelle⁴ (i.e. usage des mains, du buste, de la mimique faciale, du regard), les langues des signes (LS).

L'élargissement des réflexions sur le langage à l'étude des langues des signes pose la question de l'effet de la modalité sur le système linguistique. La modalité affecte plus particulièrement la nature des articulateurs en jeu, gestuels vs. phonatoires (ex. externalisés vs. internalisés, larges vs. fins, etc.) ; la nature du système de perception, visuel vs. auditif (ex. débit d'information perçue plus ou moins large) ; mais aussi la nature dimensionnelle du canal impliqué (Meier 2002). En effet, le canal visuo-gestuel permet l'exploitation des quatre dimensions de l'espace et du temps, là où le canal audio-phonatoire donne accès à la seule

⁴ Terme emprunté à Agnès Millet (Millet 2004).

dimension du temps. De plus, la formation d'un signe en LS implique ainsi l'utilisation simultanée dans l'espace devant le signeur d'un ensemble d'articulateurs manuels (i.e. mains, bras) et non manuels (i.e. regard, buste, visage) définissant ce que l'on nomme les composants paramétriques d'un signe : quatre paramètres manuels (la configuration, l'orientation, l'emplacement, le mouvement) pour chacune des mains et quatre paramètres non-manuels (le regard, la mimique faciale, la posture corporelle, le mouvement labial). Du fait de ces diverses contraintes physiques issues de l'exploitation de la modalité visuo-gestuelle, les langues des signes présentent certaines spécificités structurelles liées à une exploitation linguistique de la multilinéarité paramétrique, de l'iconicité et de l'espace tridimensionnel, contribuant à l'encodage d'informations de façon dense et compacte. Précisons brièvement que l'iconicité se définit par la ressemblance entre la forme du signe gestuel et l'élément du monde auquel il réfère (i.e. objet, événement ou concept abstrait). Ainsi l'étude des langues des signes amène à s'interroger sur l'effet de la modalité sur leur structure linguistique, et plus encore dans le cadre d'étude sur la représentation de l'espace dans les langues.

Outre le recours quasi-exclusif au canal visuo-gestuel, du fait de la surdité, et les spécificités structurales qui en découlent, nous tenons à décrire brièvement le contexte sociolinguistique et historique particulier dans lequel ont évolué et évoluent les langues des signes, et plus particulièrement, dans le cadre de notre étude, la langue des signes française (LSF). Le modèle d'analyse des langues des signes que nous adoptons au cours de cette thèse (cf. Partie I Chapitre 2) s'inscrit plus largement dans cette démarche sociolinguistique. Il aborde les langues des signes comme étant avant tout les langues naturelles des sourds, et ainsi questionne l'interrelation entre l'organisation structurale de ces langues et la situation sociolinguistique de leurs locuteurs dont les rapports au monde, à la société et au langage présentent certaines spécificités (Garcia et Derycke 2010 : 5-6). Avant de s'engager dans l'analyse de la LSF, il est ainsi nécessaire d'exposer brièvement ses spécificités. Les LS se caractérisent par une population fortement hétérogène (i.e. hétérogénéité de l'âge d'apparition de la surdité, du degré de surdité, du contexte familial et pédagogique, de l'histoire médicale) conduisant à une certaine hétérogénéité linguistique. Elles témoignent d'un mode de diffusion et de transmission atypiques. La langue des signes est la langue naturelle de l'enfant sourd, toutefois elle n'est qu'exceptionnellement sa langue maternelle. En effet, en France, seulement 5% des enfants sourds naissent dans des familles sourdes ; ces derniers sont considérés dans la littérature comme des « sourds signeurs natifs ». Pour la majorité des enfants sourds, l'accès

premier à la LS se fait de façon extra-familiale entre pairs (i.e. écoles spécialisées, associations de sourds), les parents entendants d'enfants sourds n'ayant que peu de connaissances relatives aux langues visuelles à la naissance de leur enfant sourd. Cette situation peut toutefois évoluer, selon les choix éducatifs propres à chaque famille, vers une intégration progressive de la LS dans les interactions familiales (Dalle-Nazébi 2014). En revanche, la LS peut être la langue maternelle d'enfants entendants nés dans des familles sourdes. Ce constat questionne en un sens l'affirmation de langue des signes comme langue naturelle des sourds, et conduit à devoir considérer la communauté sourde, au sens de locuteur de LS, comme étant composée de sourds mais aussi d'entendants. Géographiquement, ces langues sont qualifiées de minoritaires et sans unité géographique autre que les limites du territoire national dans lequel elles sont en usage. Chaque LS entretient ainsi avec la langue vocale majoritaire environnante un lien particulier, dont l'accès à la forme orale est variable selon le degré de surdité et l'accès à la forme écrite présente par conséquent des spécificités et des difficultés (80% des sourds seraient illettrés en France (Gillot 1998, Perini 2013)). Par ailleurs, les langues des signes sont définies comme des langues de l'oralité sans système d'écriture propre (avec toutefois l'existence de systèmes graphiques de représentation des LS ; Garcia 2010, Bianchini 2016). La situation des locuteurs sourds s'inscrit ainsi dans une forme de bilinguisme bimodal diglossique, tant familial (deux langues de l'oral (LS et LV)) que social (une langue de l'oral (LS, par ex. la LSF), une langue de l'écrit (LV, par ex. le français)).

L'évolution de la LSF s'inscrit également dans une histoire socio-éducative particulière (Encrevé 2008 ; Geffroy 2015). La LSF (anciennement nommée « la mimique ») a été proscrite pendant presque un siècle dans l'éducation des enfants sourds suite aux décisions adoptées lors du Congrès de Milan en 1880 affirmant les « bienfaits »⁵ de la méthode d'enseignement oral, basée sur l'usage exclusif du langage articulé et de la lecture labiale, afin de permettre la pleine intégration des sourds dans la société (Encrevé 2008 : 87). Ce congrès international regroupe des spécialistes de l'éducation des sourds (presque exclusivement entendants, et majoritairement Italiens ou Français) autour du débat entre une méthode d'enseignement orale, axé donc sur la langue parlée, et une méthode gestuelle, basée sur l'utilisation de la langue des signes des élèves (initiée par l'abbé Charles-Michel de l'Épée à Paris à partir de 1760). Ce débat

⁵ Les raisons de ce rejet de la langue des signes dans l'éducation des sourds et, par conséquent, les bienfaits avancés au cours du congrès de Milan d'une méthode exclusivement orale sont de plusieurs ordres : politique, médical, religieux et psychologique (Encrevé 2008 : 89-92).

est révélateur d'un questionnement plus profond sur le regard porté sur la surdité eu égard aux entendants : une déficience à réparer vs. une différence conduisant à certaines spécificités (Encrevé 2008 : 84). L'application de la réforme « oraliste » adoptée à l'issue de ce congrès exclura un grand nombre de sourds de naissance ou prélinguaux d'une vraie éducation, car ceux-ci sont alors considérés comme inaptes à la parole. Elle aura également de fortes répercussions sur l'évolution de la langue des signes du fait de son usage restreint. Malgré la persistance d'un usage « caché » de la langue des signes, il va y avoir une perte de transmission par les pairs pour les enfants sourds nés de parents entendants du fait de l'interdiction des échanges signés entre les élèves et du renvoi progressif des professeurs sourds. Cette situation va également réduire l'émergence de néologismes dans divers domaines tels que, entre autres, la justice ou la médecine ; mais également favoriser la création de variantes régionales. Dès 1889, des contestations vont s'exprimer de plus en plus fortement afin de contrebalancer, en vain, les résolutions prises au congrès de Milan (Encrevé 2008 : 94-96). Dans les années 1970, sous l'impulsion d'un mouvement de reconnaissance des langues minoritaires en France, mais également par la diffusion d'un certain regard linguistique et culturel, et non simplement médical, sur la communauté sourde aux Etats-Unis, un « réveil sourd » émerge de la communauté des « sourds silencieux » revendiquant leur langue et leur culture et plus particulièrement une éducation bilingue (LSF-français). Ce n'est qu'en 1991, suite à l'amendement « Fabius » de la loi n° 91-73 du 18 janvier 1991, que fut reconnu officiellement aux parents le droit à choisir entre une éducation orale ou bilingue (LSF-français) pour leurs enfants sourds. Cependant, en 1998, le rapport Gillot fait le constat que sur le terrain seuls 1% des élèves sourds français avaient accès à des structures bilingues, témoignant ainsi de la difficulté à mettre en pratique ce droit. En 2005, la loi n° 2005-102 - du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées - reconnaît la LSF comme une langue à part entière. Face à ces évolutions législatives, les milieux associatifs et scientifiques continuent à relever un manque de respect de ces droits lié plus particulièrement au développement effectif insuffisant de la scolarisation en langue des signes (i.e. profils de classes offerts, formation et statut des professionnels, ressources pédagogiques en LS disponibles). La nécessité d'un tel développement s'inscrit dans la conviction que la langue des signes est la langue naturelle de l'enfant sourd et que c'est à partir d'elle que la langue française peut se construire en parallèle. Cette thèse s'inscrit ainsi également dans cet enjeu socio-éducatif qui incombe à toute recherche en linguistique sur les langues des signes, et plus particulièrement selon une perspective développementale, encore

trop rare en France, en contribuant à enrichir et à diffuser les connaissances du développement langagier des enfants sourds à des fins éducatives, scolaires et familiales.

3. Objectifs de la thèse

En nous appuyant sur une approche typologique (Talmy 2000 ; Slobin 2004) et sémiologique (Cuxac 2000 ; Garcia et Sallandre 2014) qui tient compte du rôle fondamental de l'iconicité dans les langues des signes, notre objectif est de décrire le développement de l'expression du déplacement en langue des signes française (LSF) chez l'enfant sourd, afin d'évaluer l'impact de la modalité visuo-gestuelle sur l'acquisition du langage spatial. La problématique abordée dans cette thèse croise plusieurs thématiques relatives à l'espace, à la modalité et au développement langagier.

Cette thèse s'inscrit dans la continuité des travaux relatifs au débat, évoqué ci-dessus, sur la relation entre langage et cognition humaine - travaux qui jusqu'à présent ont surtout porté sur les langues vocales. L'analyse translinguistique de la référence spatiale dans diverses langues vocales a révélé des variations interlangues au niveau de la sélection et de la répartition des informations spatiales dans le discours selon divers moyens lexicaux et grammaticaux. Un événement de mouvement se compose de plusieurs éléments sémantiques, dont les principaux sont le Mouvement lui-même (Motion), la Figure (Figure, i.e. l'entité localisée ou en déplacement), le Fond (Ground, i.e. l'entité par rapport à laquelle la Figure est localisée ou se déplace), la Trajectoire parcourue (Path), et la Manière selon laquelle la Figure se déplace (Manner) (Talmy 2000). La représentation de l'espace relève ainsi autant d'un ensemble de propriétés présumées universelles que d'une variabilité importante entre les langues. Cette diversité linguistique a fait émerger différentes typologies dont la plus répandue et discutée est celle de Talmy (1985, 2000). Cette dernière distingue les langues à cadrage verbal (verb-framed) qui privilégient et lexicalisent la Trajectoire dans le verbe (ex. le français), vs. les langues à cadrage satellitaire (satellite-framed) qui grammaticalisent la Trajectoire au sein de satellites, et/ou de prépositions (ex. l'anglais). Face aux divers cas de langues s'intégrant difficilement dans cette dichotomie (i.e. patterns combinant cadrage verbal et cadrage satellitaire, constructions verbales sérielles, variation diachronique) et à la multitude de facteurs autre que le processus de lexicalisation engendrant des variations typologiques, certains auteurs

ont proposé d'envisager les différences typologiques entre les langues en termes de continuum plutôt que de type de langues (Slobin 2004, Ibarretxe-Antuñano 2009). Ainsi, au-delà des patterns de lexicalisation, ces derniers abordent les différences entre les langues à travers leurs variations dans le degré d'élaboration des composants sémantiques spatiaux.

Les différences observées parmi un grand nombre de langues dans l'expression linguistique du mouvement, et plus particulièrement des composants spatiaux, présumés universaux, qui le structurent, questionnent leur impact éventuel sur l'acquisition du langage spatial. Différentes études ont révélé l'influence de facteurs cognitifs et typologiques, mais également du type d'événement de mouvement décrit, sur l'acquisition de nombreuses langues vocales (Allen et al. 2007 ; Choi et Bowerman 1991 ; Harr et Hickmann 2013 ; Hickmann, Taranne et Bonnet 2009 ; Hickmann 2003 ; Ji et al. 2011 ; Slobin 2004). Rendre compte de l'impact des propriétés typologiques des langues sur le développement du langage spatial nécessite d'élargir cette approche typologique à une approche multimodale (i.e. gestualité, langues vocales, langues des signes). Cette ouverture nous amène ainsi à la description de l'expression du déplacement chez des enfants et adultes sourds en langue des signes française (LSF), langue très peu étudiée sous cet angle, afin d'apporter un éclairage supplémentaire sur l'implication de la diversité linguistique dans l'acquisition du langage.

Du fait de l'exploitation de la modalité visuo-gestuelle, les langues des signes présentent en effet certaines spécificités structurelles évoquées ci-dessus (i.e. exploitation linguistique de la multilinéarité paramétrique, de l'iconicité et de l'espace tridimensionnel) (Schembri 2003 ; Barberà 2015 ; Cormier et al. 2015 ; Garcia et Sallandre 2014). Outre l'usage de signes lexicaux et de pointages, les locuteurs de LS disposent, pour exprimer un événement de mouvement, de structures complexes fortement iconiques (i.e. unités de transfert, ou constructions à classificateurs et *constructed actions*, selon les cadres théoriques) dont les multiples paramètres manuels et non-manuels les composent et interviennent simultanément dans l'espace de signation, contribuant chacun à la construction du sens en discours. L'usage combiné de plusieurs de ces structures dans un espace de signation exploité iconiquement rend ainsi possible l'expression d'un même événement selon plusieurs perspectives, mais également plusieurs aspects de ce dernier. Outre des informations sur la Trajectoire ou la Manière du déplacement, les unités en LSF décrivant un déplacement encodent également, explicitement ou implicitement, des traits caractéristiques de la Figure et du Fond au moyen des paramètres manuels et non manuels qui les composent. Notre thèse questionne l'incidence de ces propriétés et des structures engendrées

sur le développement de l'expression du déplacement volontaire en langue des signes française, et plus précisément l'expression de la Manière et de la Trajectoire, ainsi que de la Figure et du Fond. Comment les enfants sourds expriment les différents composants spatiaux (Manière du mouvement, Trajectoire, Figure, Fond, etc.) dans leurs énoncés et leurs discours, comparativement à leurs homologues adultes ? Quel usage des structures complexes font-ils ? Comment organisent-ils les informations dans leur espace de signation ? L'ensemble de ces réflexions contribue, plus largement, à enrichir notre connaissance des propriétés de la LSF, ainsi que son acquisition en tant que langue première de l'enfant sourd, les recherches dans ce domaine étant encore trop rares en France.

L'ambition première de cette thèse était d'aborder cette réflexion dans le cadre d'une approche typologique en menant une comparaison entre des locuteurs entendants francophones et des locuteurs sourds en langue des signes, afin de questionner plus directement l'impact et le poids relatif des propriétés générales et spécifiques des langues sur les processus d'acquisition du langage spatial. Cependant, l'analyse approfondie de l'expression du mouvement en langue des signes a soulevé des questionnements tels, qu'il a été nécessaire de recentrer l'objectif premier de notre étude sur l'analyse de l'espace en LSF, tout en envisageant à long terme l'intégration de cette analyse dans une perspective translinguistique. Par ailleurs, une analyse typologique détaillée nécessiterait d'examiner d'autres langues, telles que le chinois par exemple, qui ont pour particularité de présenter une densité sémantique plus importante que certaines langues européennes notamment. Ainsi, bien que l'approche typologique guide les réflexions et l'organisation de cette thèse, notre étude aborde surtout la question de la description du développement de l'espace en LSF plutôt que véritablement celle du statut typologique de la LSF et du poids relatif des propriétés universelles et typologiques du langage sur le processus d'acquisition.

4. Organisation de la thèse

L'organisation de cette thèse suit le cheminement de plusieurs réflexions ayant permis de délimiter et de définir notre étude dans les vastes champs de l'espace et des langues vocales et signées. La problématique abordée interroge en effet plusieurs thématiques ayant été abondamment traitées dans la littérature selon une grande diversité de positionnements

théoriques. Par ailleurs, l'approche translinguistique sous-jacente à cette thèse nécessite de confronter et d'établir une certaine jonction entre une linguistique des langues vocales et une linguistique des langues des signes. Ces diverses thématiques sont abordées dans la première partie de cette thèse, selon quatre chapitres. Le chapitre 1 traitera de l'expression de l'espace à travers les langues, les travaux dans ce domaine s'appuyant exclusivement sur l'analyse des langues vocales. Nous présenterons tout d'abord les différents concepts et terminologies utilisés dans l'analyse des systèmes spatiaux de ces langues, afin d'établir le cadre conceptuel et terminologique de notre étude. Nous aborderons par la suite la question de l'analyse de ces systèmes à un niveau typologique puis développemental à travers l'exposé de différents travaux inscrits dans le domaine de l'expression du mouvement, et des questions soulevées par ces derniers.

Le chapitre 2 rendra compte des spécificités des langues des signes et des divergences théoriques que soulève leur analyse. Ces divergences seront abordées parallèlement à la présentation des principes fondamentaux de notre approche théorique (le modèle sémiologique) afin d'établir le plus clairement possible notre positionnement face à l'ensemble des débats actuellement en cours dans la recherche en langue des signes. Cet exposé a toute son importance dans la mesure où ces positionnements théoriques sont à l'origine d'analyses différentes de la représentation linguistique de l'espace dans ces langues.

Le chapitre 3 rend compte de plusieurs études relatives à l'expression du mouvement dans les langues des signes, ces dernières présentant de fortes similitudes structurelles. Comme mentionné précédemment, ce chapitre a soulevé certains questionnements entraînant un recentrage de l'objectif premier de cette thèse. Ce chapitre aborde plus particulièrement l'analyse typologique puis développementale des langues des signes relativement au domaine de l'expression du mouvement.

Les résultats issus des travaux en acquisition du langage spatial en langues vocales, combinés aux données relatives au développement des structures spécifiques aux langues des signes, nous amènera à avancer un certain nombre d'hypothèses exposées dans le chapitre 4. Ces dernières concernent l'incidence des propriétés de la langue des signes française sur le développement de l'expression du mouvement volontaire.

Dans la seconde partie de cette thèse, nous présenterons, au chapitre 5, une étude exploratoire que nous avons réalisée sur la façon dont le mouvement volontaire humain et animal est encodé en LSF chez l'adulte sourd. Cette étude avait pour objectif de définir les

critères pertinents dans l'encodage du mouvement en LSF, en rendant compte des aspects du mouvement pouvant influencer l'encodage de ce dernier. Certains résultats quantitatifs seront présentés. Puis nous décrirons, au chapitre 6, le cadre expérimental et méthodologique de notre étude portant sur les descriptions de mouvements volontaires par dix-huit enfants sourds (âgés de 6 à 10 ans) de parents sourds et un groupe contrôle de six adultes sourds signeurs. Nous définirons plus précisément le profil et le nombre de participants, ainsi que le type d'épreuve proposé et la procédure de passation. Nous traitons également dans cette partie de la problématique de l'annotation de ces données. L'annotation du discours en langue des signes se heurte à l'absence d'une forme écrite pour ces langues visuo-gestuelles (i.e. un système graphique permettant de communiquer par écrit). A l'heure actuelle, il n'existe pas de véritable consensus pour l'annotation des LS au sein de la communauté de chercheurs en LS. Néanmoins, ces derniers ont majoritairement recours à la forme écrite des LV comme base de leur transcription intégrée au sein d'un système d'annotation multimédia (ici, le logiciel Elan). Nous définirons ainsi le type de codage établi au moyen de ce logiciel. Nous présenterons également le projet dans lequel s'intègre cette thèse, notre étude s'appuyant sur une partie du corpus transversal du sous-projet LSF enfantine du projet Creagest (Sallandre et L'Huillier 2011).

La troisième partie de cette thèse sera consacrée à la présentation des résultats issus de l'analyse de l'expression du mouvement volontaire par vingt-quatre enfants et adultes sourds signeurs. Ces analyses porteront plus particulièrement sur l'expression de la Manière et de la Trajectoire (chapitre 7), ainsi que de la Figure et du Fond (chapitre 2), au sein de ces productions.

La quatrième partie discutera l'implication de nos résultats face aux hypothèses formulées au début de notre étude (chapitre 9 et 10). Puis, nous exposerons les conclusions et les perspectives vers lesquelles ouvre notre étude, et nous questionnerons le statut typologique des langues des signes (chapitre 11).

PARTIE I. CADRE THEORIQUE

Chapitre 1 : L'espace à travers les langues

Le domaine de l'espace, et plus particulièrement la référence spatiale, a fait l'objet de nombreuses recherches en linguistique cognitive et en psycholinguistique interrogeant le débat relatif au rôle du langage dans la cognition (cf. Introduction). L'espace constitue un domaine fondamental au sein de la cognition humaine. D'une part, cette capacité cognitive universelle occupe une place centrale dans notre compréhension du monde (Levinson 2001); d'autre part, la grande variabilité qui caractérise les systèmes spatiaux parmi les langues du monde (ex., Talmy 2000, Levinson 2003, Slobin 2004) a fait de ce domaine un champ d'étude propice au questionnement relatif aux implications cognitives de la diversité linguistique. Afin d'interroger cette question, de nombreuses études ont porté sur les ressources linguistiques dont disposent les locuteurs, adultes et enfants, de différentes langues pour exprimer et conceptualiser les composants de l'espace. Dans ce chapitre, nous présenterons tout d'abord les concepts et terminologies utilisés dans l'analyse linguistique de l'espace, et sur lesquels s'appuiera notre propre étude (section 1.1). Nous aborderons ensuite certaines questions d'ordre typologique (section 1.2) et développemental (section 1.3) soulevées dans la littérature par l'analyse de l'espace à travers les langues.

1.1. Cadre conceptuel et terminologique

Avant toute analyse des représentations linguistiques de l'espace dans une langue donnée, il convient de poser le cadre conceptuel et terminologique de cette dernière. Notre approche de l'espace s'appuie en grande partie sur les travaux de Talmy (1991, 2000) sur la représentation des événements de mouvement⁶. Ses travaux ont contribué à définir la référence spatiale à

⁶ Nos propos rendent compte ici exclusivement de la théorie de Talmy relative au domaine de l'espace. Cependant, il convient de préciser que la structure conceptuelle de l'événement de mouvement proposées par Talmy tend à s'appliquer à d'autres types d'événements, tels qu'un événement de contour temporel (ex. *They talked on*), un événement de changement ou de permanence d'état (ex. *The candle blew out*), un événement de corrélation

travers un ensemble, posé comme universel, de composants sémantiques que nous exposerons dans un premier temps (section 1.1.1). L'exposé proposé ici tente de rendre également compte de certains questionnements soulevés dans la littérature sur le domaine spatial relativement à cette terminologie. Dans un second temps (section 1.1.2), nous aborderons les relations spatiales qui se jouent entre les entités en présence dans un événement de mouvement. Enfin, nous ferons état dans un troisième temps (section 1.1.3) d'un certain nombre de travaux portant sur les stratégies d'encodage d'un événement de mouvement dans les langues. Ces travaux nous permettront ainsi de révéler la diversité linguistique qui caractérise le domaine spatial, mais également de rendre compte des bases terminologiques selon lesquelles est définie cette diversité.

1.1.1. Différents composants sémantiques spatiaux

Dans notre étude, nous définissons la référence spatiale en nous appuyant sur les concepts employés par Talmy dans la décomposition sémantique qu'il propose d'un événement de mouvement⁷ (*Motion event*), soit un événement consistant en la localisation ou le déplacement d'une entité par rapport à une autre entité (Talmy, 1985 ; Talmy 2003.II : 25-26). Selon cette approche, le mouvement englobe l'ensemble des événements spatiaux statiques et dynamiques. L'événement de mouvement peut être sémantiquement en relation avec un co-événement (*Co-event*), également présenté ci-dessous, au sein de ce que Talmy nomme un macro-événement (*Macro-event*). Comme nous le détaillerons plus loin dans cette section, la référence spatiale met en jeu plusieurs éléments sémantiques composant ces événements, dont les principaux pour le mouvement volontaire sont le Mouvement lui-même (*Motion*), la Figure (*Figure*, i.e. l'entité localisée ou en déplacement), le Fond (*Ground*, i.e. l'entité par rapport à laquelle la Figure est localisée ou se déplace), la Trajectoire parcourue (*Path*), et la Manière selon laquelle la Figure se déplace (*Manner*) :⁸

d'actions (ex. *She sang along*), et un événement de réalisation d'action (ex. *The police hunted the fugitive down*) (Talmy 1991 : 480, Talmy 2003 II : 217-218).

⁷ Traduit également par « événement spatial » selon les auteurs (ex. Kopecka 2004).

⁸ « Évmt. » pour « Événement », « Mvmt. » pour « Mouvement », « Loc. » pour « Localisation », « Dépl. » pour « Déplacement ». Précisons également que nous avons traduit les termes de Talmy « *Framing event* » par « Événement cadrant » (i.e. événement principal du macro-événement, schématisant un domaine conceptuel, ici un événement de mouvement) et « *Supporting event* » par « Événement de soutien » (i.e. événement subordonné

$$\text{Macro-évt.} = \underbrace{[\text{Évt. de mvmt}]}_{\substack{\text{Figure + Fond + Mvmt. (Loc. ou Dépl.)} \\ \text{+ Trajectoire}}}^{\text{Évt. cadrant}} + \underbrace{[\text{Co-évt.}]}_{\text{Manière}}^{\text{Évt. de soutien}}$$

Les travaux de Talmy dans ce domaine se sont avérés fondateurs pour les recherches ultérieures sur l'espace en linguistique et en psycholinguistique dans une perspective typologique. Les éléments sémantiques présentés ci-dessous sont ainsi largement utilisés dans la littérature sur l'espace afin de caractériser le mouvement. Ces derniers ont par ailleurs été également fortement discutés et redéfinis au fil de l'abondante littérature sur l'espace dans le cadre cognitivo-fonctionnaliste entre autres. Il nous semble ainsi nécessaire d'élargir notre exposé des éléments sémantiques proposés par Talmy par l'analyse d'autres auteurs afin d'une part de rendre compte des questionnements qu'ils soulèvent et d'autre part de préciser leur définition, en vue de notre propre analyse de la LSF.

1.1.1.1. Le Mouvement

a) Mouvement de translation vs. auto-contenu

Parmi les composants structurant un événement de mouvement (*Motion event*), le **Mouvement** (*Motion*) participe au dynamisme de ce dernier et est, en cela, qualifié par Talmy de « processus d'activation » (*activating process*). Le Mouvement est défini selon Talmy comme un **mouvement de translation** (*translational motion*), soit un mouvement dans lequel la localisation d'une entité change d'un point à un autre dans l'espace et le temps (exemples ((1) et (2) ci-dessous ; Talmy 1991 : 489, Talmy 2003.I : 25 et 2003.II : 35). Plus généralement, la notion de Mouvement réfère à la fois à la **localisation statique** d'une entité (*stationary location*), définie comme une non-occurrence de Mouvement et comme la continuation d'une localisation stationnaire, et à son **déplacement** (*move* ou *motion*), définie comme une occurrence de Mouvement.

- (1) *The ball's moving down the hall.*
- (2) *The craft moved into the hangar.*

à l'événement cadrant qui occupe une fonction de soutien (compléter, élaborer, ajouter, motiver, etc.) dans sa relation avec l'événement cadrant) (Talmy, 1991).

Talmy exclut de la notion de Mouvement ce qu'il nomme les *self-contained motion* (traduit ici par « **mouvement auto-contenu** ») qui se caractérisent par la conservation de la localisation de base d'une entité (exemples (3) à (6) ci-dessous ; Talmy 1991 : 489, 2003.II : 35-36). Il qualifie ce type de mouvement d'« activité aspectuellement non bornée ». Les mouvements auto-contenus réfèrent plus particulièrement soit à des mouvements internes (*internal motion*), où seuls les composants de l'entité sont en mouvement les uns par rapport aux autres (tortillement, expansion/contraction, etc.), soit à des mouvements confinés (*confined motion*), où l'entité dans son ensemble est en mouvement à l'intérieur d'un endroit confiné/région mais sans changement de localisation (oscillation, rotation, errance locale, etc.) (Talmy 2003 : 19, 2003.II : 36).

- (3) *The ball rolled over and over (in the magnetic field).*
- (4) *The log rolled over and over in the water.*
- (5) *The craft floated on a cushion of air.*
- (6) *The ball bounced up and down on the same floor tile.*

Cependant, Talmy reconnaît qu'un mouvement auto-contenu tend souvent à se confondre avec un mouvement de translation au sein de ce qu'il nomme un **mouvement complexe**, ou **macro-événement**⁹ (*motion complex* ou *macro-event*), comme dans l'énoncé suivant : *The ball bounced down the hall*. Dans ce type de mouvement complexe, le mouvement auto-contenu (i.e. le mouvement de rebond de la balle) et le mouvement de translation (i.e. le déplacement descendant de la balle dans le hall) sont dépendants. En d'autres termes, le mouvement de rebond se mélange avec le mouvement vers l'avant pour donner un mouvement résultant parabolique (Talmy 2003.II : 37). Malgré cette fusion, Talmy pose cependant le mouvement de translation comme principal et premier, du fait que ce dernier définit un cadre dans l'espace au sein duquel l'activité d'un mouvement auto-contenu peut venir s'ancrer. En d'autres termes, au sein d'un macro-événement, un événement de mouvement exprime spécifiquement un mouvement de translation (Localisation ou Déplacement) tandis qu'un co-événement tend à exprimer plutôt un mouvement auto-contenu. Parmi les deux types de Mouvements distingués par Talmy, notre étude se concentre plus spécifiquement sur le déplacement (vs. la localisation). Toutefois, les situations de mouvement analysées dans notre étude définissent des mouvements

⁹ Un macro-événement est une catégorie particulière de mouvement complexe qui sous l'effet d'un processus de fusion est conceptualisé sous la forme d'un événement simple unifié, et est exprimé par une seule proposition.

complexes qui fusionnent des déplacements (ex. MOVE up, MOVE down et MOVE across) avec des mouvements auto-contenus (ex. bondir, glisser, grimper, ramper).

Adoptant une terminologie différente de celle de Talmy, Zlatev et ses collaborateurs¹⁰ précisent le concept de mouvement de translocation (cf. translation chez Talmy). Ils définissent ce dernier comme étant le changement continu de localisation (i.e. position relative) d'une entité selon un **cadre de référence spatial** (Zlatev et al. 2010 : 389 et 394). Nous aborderons plus en détails la notion de cadre de référence dans la suite de ce chapitre en nous référant aux travaux de Levinson¹¹ (décrits en section 1.1.2) qui, à l'issue de travaux translinguistiques, distinguent différents systèmes de repérage spatial permettant de spécifier la localisation ou le déplacement de la Figure. Toutefois nous pouvons déjà définir très brièvement cette notion par le fait que la description du mouvement d'une entité peut exiger que soit établi un cadre de référence permettant de déterminer un ou plusieurs points de référence selon lequel est projeté un système de coordonnées d'axes et d'angles. Zlatev et al. précisent ainsi que l'expression d'un mouvement de translocation sous-entend l'adoption d'un ou plusieurs cadres de référence selon lequel s'opère le changement de localisation d'une entité (ex. *John ran to the end of the park and back*, avec changement de localisation de *John* par rapport à *la fin du parc* selon le point de vue d'un observateur), ce qui n'est pas nécessaire en revanche pour un mouvement de non-translocation, puisque ce dernier n'implique pas un changement de localisation (ex. *John ran*

¹⁰ Zlatev adopte une approche holistique de la sémantique spatiale, soit une approche qui considère l'énoncé comme unité minimale d'analyse plutôt que le mot isolé, et ainsi analyse l'apport sémantique de chaque élément d'un énoncé spatial par rapport au sens de l'énoncé complet (Zlatev 2003). Cette approche tend donc à se distinguer de celle adoptée par Talmy qui, comme nous l'exposerons par la suite, focalise son analyse de la sémantique spatiale à celle des éléments grammaticaux.

¹¹ Dans l'intention de généraliser et d'étendre les trois cadres de référence proposés par Levinson (détaillés en section 1.1.2) à l'ensemble des situations statiques et dynamiques possibles, Zlatev propose trois cadres de référence (*Viewpoint-centered*, *Geocentric*, et *Object-centered*) que nous ne détaillerons pas ici dans la mesure où certaines distinctions entre ces trois cadres nous semblent confuses :

- implication d'un cadre de référence dans des relations non-projectives, soit des systèmes de repérage n'impliquant donc pas de système de coordonnées : *She is at school* = *Object-centered* (Zlatev 2007 : 329),
- intégration d'expressions impliquant des déictiques spatiaux (ex. *The balloon went over there*) au sein du cadre de référence *Viewpoint-centered* (Zlatev 2006 : 175),
- distinction entre *I went forward* et *I turned to the right*, le premier étant défini comme *Object-centered* et le second comme *Viewpoint-centered*.

in the park) (Blomberg 2007 : 24). Ce dernier type de mouvement se trouve également dénommé dans la littérature sous le terme de « mouvement dans une localisation générale ».

b) Mouvement de translation spatialement bornée vs. non-bornée

L'analyse phénoménologique des mouvements de translation par Zlatev et al. (2010 ; voir également Zlatev 2007 ; Blomberg 2007) ont amenés les auteurs à affiner le concept de mouvement en intégrant le concept de **bornage**, ou délimitation, (*boundedness*) dans leur classification des situations impliquant un mouvement. Zlatev et al. définissent le bornage comme suit : « The boundedness of a process undergone by X implies that it will inevitably (not just possibly or probably) lead to X undergoing a state-transition (*cf. Vendler 1967*). » (Zlatev et al. 2010 : 396). Ainsi le concept de bornage, issu de l'analyse aspecto-temporelle des prédicats, tend ici à déterminer les propriétés spatiales d'un événement. A travers ce concept, ces auteurs distinguent les « événements de translocation » (*translocation events*) des « processus de translocation » (*translocation process*). Les « événements de translocation » réfèrent à des **mouvements bornés** (*bounded motion*), soit au mouvement d'une entité subissant un état de transition tels que le départ d'une source (ex. (7)), le passage à travers une route (ex. (8)), et/ou l'atteinte d'un but (ex. (9) et (10)). A l'inverse, les « processus de translocation » réfèrent à des **mouvements non-bornés** (*unbounded motion*), c'est-à-dire au mouvement d'une entité pouvant durer indéfiniment (ex. (11) à (13)).

(7) *John went out of the room*

(8) *John went through the room*

(9) *John went into the room*

(10) *He is going to the top of the hill*

(11) *The dog ran up the street*

(12) *Marc longe les bords de la rivière*

(13) *I went forward*

Talmy mentionne le concept de bornage en tant que catégorie conceptuelle, ou catégorie schématique, pouvant être spécifiée dans les langues par des formes grammaticales¹², tant dans

¹² Talmy (2000 : 21-88) définit le langage comme étant composé de deux-systèmes : le **sous-système lexical** (i.e. l'ensemble des formes de classe ouverte – soit la racine des noms, des verbes et des adjectifs) et le **sous-système grammatical** (i.e. l'ensemble des formes de classe fermée – soit les grammèmes (ex. adverbes, prépositions, conjonction, déterminants, particules, flexions nominales et verbales), les constructions de la syntaxe (ex. l'ordre

le domaine spatial que temporel (Talmy 2000 : 50-55). Une entité non bornée est conçue, selon ses termes, comme se poursuivant indéfiniment et ne contenant intrinsèquement aucun caractère nécessaire de finitude, tandis qu'une entité bornée est conçue comme se démarquant en une entité unique individualisée et est conceptualisée comme ayant une borne extérieure (*boundary*). Dans le cadre de son analyse, appliquée aux noms, les notions de bornage/non-bornage renvoient dans la linguistique traditionnelle à la distinction comptable/massif, et appliquée aux verbes, à la distinction perfectif/imperfectif. Talmy mentionne toutefois que dans le cadre d'une action, « our concept of boundedness involves both a boundary at the initial point of the action and a boundary at its terminal point. », opposant ainsi la notion de « borné » à celle de « télicité » qui implique, quant à elle, uniquement la notion de point final d'un événement (Talmy 2000 : 54). Dans le cadre d'un mouvement, impliquant un mouvement entrepris par rapport à un objet de référence, Talmy avance que la distinction « borné/non borné » est plutôt relative à l'objet de référence¹³ qu'à la trajectoire du mouvement en elle-même, ou le temps de déroulement de l'événement. Ainsi, les événements *I walked through the tunnel for 10 minutes* (unbounded) et *I walked through the tunnel in 10 minutes* (bounded) ne se distinguent ni en fonction de leur trajectoire, ni en fonction de la période temporelle considérée, toute deux bornées et finies (i.e. avec un point de départ et un point d'arrivée), mais en fonction de la (non)coïncidence entre les bornes, physiques ou conceptuelles, de l'objet de référence (le tunnel) et celles de la trajectoire (***boundary coincidence***): dans la première situation, les bornes du tunnel s'étendent au-delà des points d'extrémités de la trajectoire (*unbounded*) ; tandis que dans la seconde situation, les bornes du tunnel coïncident avec les points d'extrémités de la trajectoire (*bounded*).

Comme nous pourrions le constater par la suite (section 1.1.1.3), le concept de bornage tend à justifier dans la littérature d'une distinction au sein du concept même de Trajectoire.

des mots), les schémas d'intonation, les catégories grammaticales (ex. nom, verbe), les relations grammaticales (ex. sujet, objet), les sous-catégories (ex. massif vs. comptable). Ces deux sous-systèmes remplissent des fonctions sémantiques distinctes mais complémentaires : le système lexical véhicule la plus grande partie du contenu conceptuel de la représentation cognitive évoquée par un énoncé vs. le système grammatical détermine la majeure partie de la structure conceptuelle de ce contenu. Talmy avance que les formes grammaticales ont pour particularité de spécifier un ensemble restreint de concepts et de catégories conceptuelles (vs. spécifications lexicales plus libres), qui constituent dans leur globalité le système conceptuel fondamental structurant le langage.

¹³ Entité de référence par rapport à laquelle une entité est localisée ou en déplacement (Partie II.1.1.2).

c) Mouvement de translation borné avec ou sans franchissement de borne

La distinction exposée ci-dessus, entre mouvement borné (*motion events*) et mouvement non borné (*motion processes*), tend à se rapprocher de celle proposée par Hickmann et al. (2009, 2017) qui différencie les mouvements avec changement de localisation catégoriel, référant plus particulièrement aux situations avec un franchissement de borne¹⁴ (*boundary crossing*, ex. *The man ran into the house* ou *The boy ran across the street* (Hickmann et al. 2017 : 63)), et ceux avec changement de localisation graduel, référant à un mouvement sans point final intrinsèque (Hickmann et al. 2017 : 62) tels qu'un mouvement ascendant (*UPWARD motion*) ou descendant (*DOWNWARD motion*). Toutefois la classification d'Hickmann nous permet d'aborder ici un concept directement lié à celui de « bornage » et qui nous permet de préciser une fois de plus le concept de mouvement. En effet, le concept de « bornage » implique également celui de « **franchissement de borne** » (*boundary-crossing*), qui réfère à un événement de mouvement impliquant le franchissement d'une borne spatiale. Ainsi au sein des situations impliquant un mouvement borné (i.e. *motion event*, selon la classification de Zlatev et al. 2010) peut être faite une distinction entre une situation de franchissement de bornes (14) ou de non franchissement de bornes (15).

(14) *John went into the room.*

(15) *He is going to the top of the hill.*

Nous mentionnerons dans ce qui suit un certain nombre de travaux qui ont révélé que l'expression linguistique d'un mouvement avec franchissement de borne est partiellement déterminée par des contraintes d'ordre typologique (section 1.1.3).

d) Mouvement volontaire vs. provoqué

Parmi les mouvements se distinguent également les mouvements qualifiés de volontaires (ou spontanés) ou provoqués (ou causés). Un mouvement est dit **volontaire** lorsqu'un agent effectue de lui-même un déplacement (16), tandis qu'un mouvement **provoqué**, rend compte du mouvement d'une entité du fait de l'action exercée sur celle-ci par un agent extérieur (17). Le mouvement provoqué tend à être sémantiquement plus complexe que le mouvement

¹⁴ « *Boundary crossing* » se traduit également dans la littérature française par « franchissement de frontière ».

volontaire car il implique une relation de causalité entre deux événements (*pousser, glisser jusqu'en bas*). Ainsi, l'expression d'un mouvement provoqué nécessite l'encodage d'information relative à la Trajectoire [T] et la Manière à la fois de l'agent provoquant le déplacement d'une entité et de l'entité déplacé [M], ainsi que la cause [C] (i.e. relation causale entre l'agent et l'entité déplacé) et la manière de la cause [C+M] (i.e. manière de provoquer le mouvement de l'entité). Notre étude de l'expression de l'espace en langue des signes se limite à l'analyse des mouvements volontaires.

(16) *Il descend [T] la colline.*

(17) *Il a poussé [C+M] la valise qui a glissé [M] jusqu'en bas [T] de la colline.*

Les diverses situations de mouvement exposées dans cette section ont été massivement discutées et précisées dans des travaux sur la classification des verbes locatifs¹⁵ (cf. Borillo 1998, Aurnague 2012). Ces divers travaux tendent également sous différentes terminologies et selon divers critères (spatiaux, spatio-temporels et/ou aspectuels) à distinguer les types de mouvement mentionnés ci-dessus. Pour finir, bien que ce cas ne soit pas abordé dans notre étude, précisons que le concept de mouvement a été également étendu dans la littérature sur l'espace au-delà du domaine perceptible en traitant le phénomène particulier de la conceptualisation dynamique en l'absence de mouvement et en considérant que ceux-ci constituent des cas de **mouvement fictif ou métaphorique** (voir par exemple *fictive motion* (Talmy 1996) ou *abstract motion* (Langacker 1987)). Cette forme de mouvement s'illustre à travers des situations décrivant une scène statique par une expression dynamique, ex. (18) et (19) :

(18) *La route traverse le bois*

(19) *Le bruit parvient jusqu'à moi*

¹⁵ Terme emprunté à Boons, défini comme « tout verbe ou emploi de verbe dont la complémentation nucléaire (ce qui implique, de manière stricte, non circonstancielle) met en jeu une relation locative entre deux arguments au moins » (Boons 1987 : 5).

1.1.1.2. Figure et Fond

La **Figure** (*Figure*) correspond à l'entité localisée ou en déplacement dont la valeur de la localisation ou du déplacement est à déterminer. Le **Fond** (*Ground*) correspond à l'entité de référence par rapport à laquelle la figure est localisée ou en déplacement et dont les propriétés permettent de caractériser la valeur de la localisation ou du déplacement de la Figure. En d'autres termes, la localisation ou le déplacement de la Figure se définit selon la nature de sa relation avec le Fond. Ainsi dans l'énoncé *Le garçon court le long de la rivière*, « le garçon » est la Figure et « la rivière » le Fond. Bien que la plupart des descriptions spatiales dans les langues réfèrent à une relation spatiale entre ces deux éléments, Levinson (2003 : 65 et 68) mentionne le fait que dans certaines langues la localisation/déplacement de la Figure peut être spécifié non par un Fond mais par un vecteur spatial abstrait. Il illustre ces propos à travers l'exemple *The white pigeons fly north at this time of year*, où il attribue à « north » la valeur de « direction abstraite » (*abstract direction*) et non de Fond. Précisons toutefois, que la question de l'implication nécessaire d'un Fond (en tant qu'entité de référence) dans une description spatiale est à l'origine de certaines divergences dans la littérature sur l'espace que nous ne détaillerons pas plus ici (Zlatev 2007 : 320-321 et 327-328). D'autre part, dans certaines langues l'usage de positionnel (cf. section 1.1.3) tend, comme le souligne très justement Hickmann (2003 : 73), à spécifier la localisation et /ou le déplacement spatial à travers la façon dont la Figure est encodée, plutôt que dans sa relation avec le Fond.

Les notions de Figure et de Fond sont exploitées en linguistique sous différentes terminologies, à savoir respectivement « Thème » vs. « Relatum » (Klein 1985), « Trajector » vs. « Landmark » (Langacker 1987 ; Zlatev 2003), « Cible » vs. « Site » (Vandeloise 1986). La distinction Figure-Fond introduite en linguistique par Talmy (1972 : 11)¹⁶ est initialement issue

¹⁶ Fortis observe que Whorf avait déjà suggéré une décomposition « quasi-perceptive » de l'événement en faisant usage des notions de figure et de fond : « Pour comparer les manières qu'ont différentes langues de “découper” différemment la même situation ou expérience, il est souhaitable de pouvoir analyser ou “découper” d'abord l'expérience indépendamment de toute langue particulière ou famille linguistique, de façon que ce découpage soit le même pour tous les observateurs. (...) Il y a une chose sur laquelle s'accorderont tous les observateurs du phénomène 'garçon qui court' (...) c'est qu'on peut le diviser en parties — et qu'ils aboutiront tous à la même division. Ils diviseront tous le phénomène en (1) une figure ou silhouette plus ou moins en mouvement (le garçon) et (2) une sorte d'arrière-plan ou champ contre lequel ou dans lequel la figure est vue » (Whorf 1956 : 162–163, cité par Fortis 2012 : 185).

des travaux en psychologie de la perception d'Edgar Rubin¹⁷ et de la psychologie gestaltiste¹⁸ (cf. Fortis 2010, Fortis 2004). L'usage de cette terminologie d'inspiration psycho-cognitive et de la perception visuelle, bien que linguistique, nous paraît ouvrir une perspective vers la cognition, et plus particulièrement la perception, relativement pertinente dans le cadre de notre analyse d'une langue des signes, langue à modalité visuo-gestuelle exploitant l'expérience perceptive dans la structuration de la représentation mentale et formelle. Cette perspective semble ne pas se retrouver dans les différentes terminologies mentionnées ci-dessus qui tendent à se détacher de cette conception d'origine perceptive et rendre compte d'une perspective essentiellement linguistique.

1.1.1.3. Trajectoire

Talmy définit la Trajectoire comme « the relating function that associates the figural entity with the ground elements among which the transition takes place. » (Talmy 1991 : 483). Il considère ainsi la Trajectoire comme le **noyau schématique** (*core schema*, vs. Manière entre autres) de la relation spatiale entre la Figure et le Fond au sein d'un événement de mouvement. Il note toutefois que dans certaines langues, telle que l'atsugewi (langue amérindienne du nord de la Californie), le noyau schématique renferme à la fois la Trajectoire et le Fond (ex. le suffixe verbal *-íct* en atsugewi signifie à l'intérieur d'un liquide) (Talmy 2000. II : 218, 2000.I : 193). Considérant le mouvement dans sa dimension statique et dynamique, la **Trajectoire** (*Path*) est définie par Talmy comme étant le **site** occupé (*site*, ou emplacement fixe - *stationary location*) ou la **trajectoire** suivie (*directional path*, ou *particular course*) par la Figure par rapport au Fond. Il analyse le Trajectoire comme renfermant trois sous-composants (Talmy I.2000 : 215-216, 245-249), le Vecteur, la Conformation et la Deixis :

- le **Vecteur** (*Vector*) signifie les types d'arrivée, de départ et de traversée que peut exécuter une Figure par rapport à un Fond. Il peut être représenté par les prépositions abstraites anglaises AT, FROM, TO, VIA, ALONG, ALENGTH parmi d'autres. Talmy représente ces Vecteurs au sein d'une formule (*Motion-aspect formulas*) dans laquelle la Figure et le Fond sont idéalisés sous forme de schémas géométriques abstraits (*Figure schema* (i.e. un point) et

¹⁷ Edgar Rubin, *Synsoplevede Figurer*, 1915 ; cité par Fortis (2010 : 1).

¹⁸ Le principe général de la théorie gestalt (ou théorie de la forme) se résume à l'idée que « le tout est supérieur à la forme des parties » (Fortis 2011 : 53).

Ground schema (i.e. un point étendu ou non, ou une étendue bornée ou non, selon les contraintes du Vecteur) :

A point MOVE TO an unextended point of space.
Figure VECTOR *Ground schema*
schema

A point MOVE ALONG an unbounded extent of space.
Figure VECTOR *Ground schema*
schema

Ce composant de la Trajectoire se rapporte ainsi aux spécificités spatio-directionnelles du mouvement et véhicule par ailleurs des informations relatives au bornage du mouvement.

- la **Conformation** (*Conformation*) spécifie les caractéristiques géométriques, soit la configuration, du Fond dans un événement particulier. Ce composant de la Trajectoire est ainsi défini par Talmy comme un complexe géométrique supplémentaire au Fond schématique (*Ground schema*), qui relie ce dernier au Fond proprement dit. Afin d'illustrer la distinction entre les notions de vecteur et de conformation, précisons que la préposition *into* dans *John went into the house* véhicule à la fois le vecteur TO et la conformation INSIDE [*an ENCLOSURE*], et pourrait être représentée de la façon suivante selon Talmy :

<i>a POINT MOVE TO</i>	<i>a POINT</i>	<i>that IS_{LOC} INSIDE</i>	<i>[an ENCLOSURE]</i>
<i>John</i>			<i>the house</i>
[Figure Schema	Vecteur	Ground Schema] [Conformation Full Ground object]
= Motion-Aspect formulas		= Conformation	

Deux autres exemples, issus des travaux de Talmy (Talmy 2000.I : 249), illustrent également bien cette distinction à savoir dans les phrases (20) et (21). Dans le premier cas (20), *along* associe le Vecteur ALONG et la Conformation TO-ONE-SIDE-OF et PARALLEL-TO [*a LINE*], tandis que dans le deuxième cas (21), *along* associe le Vecteur ALONG et la Conformation ON et PARALLEL-TO [*a LINE*].

(20) *She walked along the fence.*

(21) *She walked along the path.*

- la **Déixis** est relative à l'orientation du mouvement par rapport à l'observateur (i.e. vers l'observateur ou dans une autre direction). Talmy précise que ce composant doit être défini comme « a special choice of Vector, Conformation, and Ground, not a semantically distinct factor, but its recurrence across languages earns it structural status » (Talmy 2003.II : 138). Ainsi, par exemple, l'information déictique lexicalisée dans un verbe comme (*to*) *come* en anglais peut se schématiser de la façon suivante (Nakazawa 2006 : 288) :

A point MOVE TO a point that is the location of the speaker
[Vector] [Conformation] [Ground]

Au vu des différents sous-composants mentionnés ci-dessus, bien que la Trajectoire semble être étroitement liée à la nature du Fond, le concept de Trajectoire (*Path*) doit ici être considéré comme distinct de celui de Fond (*Ground*) :

« By identifying a core Ground notion, our system can set up a separate Directional component for the various attendant path types - one that can, within universal constraints, expand or contract and exhibit somewhat different structurings as appropriate for each particular language. This separation, moreover, corresponds to the usually encountered division of morpheme classes, where the Ground notion is expressed by a noun root (plus any modifiers) and the Directional notions by closed-class elements such as noun affixes or adpositions. » (Talmy 2000.I : 185)

Appliqué à la notion de Trajectoire, Talmy pose l'existence d'un processus cognitif de filtrage general appelé « **fenêtrage d'attention** » (*Windowing of attention*). L'existence d'une telle fenêtre explique l'inclusion ou l'omission des différentes phases de la Trajectoire dans le discours du locuteur : « Linguistic forms can direct the distribution of one's attention over a referent scene in a certain type of pattern, the placement of one or more windows of greatest attention over the scene, in a process that can be termed the windowing of attention. » (Talmy 2000.1 : 258). Ceci est également soutenu par des théories cognitives issues du domaine de la vision, selon lesquelles notre système cognitif est limité en capacité de traitement, et donc obligé de filtrer les informations entrantes : « there is more information on the visual buffer than can be passed downstream, and hence the transmission capacity must be selectively allocated » (Duchowski 2003 : 11), c'est à dire que certaines informations sont traitées et d'autre éliminées par notre système cognitif, sans entrer dans les détails de ce processus de sélection. Pour certains auteurs, les langues mettent au premier plan de l'attention une partie (*the windowed portions*) d'une situation donnée (*event frame*), par la mention explicite de cette partie dans un énoncé, et placent en arrière-plan d'autres parties de cette même situation (*the gapped portions*) en les omettant. Talmy précise que les parties omises dans un énoncé peuvent être conceptuellement reconstruites, étant donné un contexte suffisant. Comme le mentionnent Stefanowitsch et Rohde (2004 : 251), ces propos sous-entendent que l'expression d'un événement de mouvement implique nécessairement la conceptualisation d'une Trajectoire complète. Pour illustrer ce concept de fenêtrage d'attention on peut considérer la scène suivante

(22) et l'énoncé (23) qui établit une fenêtre d'attention sur la phase médiane et finale de la Trajectoire aux dépens de sa phase initiale (Talmy 2000.I : 226).

(22) *The crate that was in the aircraft's cargo bay fell out of the plane through the air into the ocean.*

(23) *The crate that was in the aircraft's cargo bay fell through the air into the ocean.*

Concernant ces différentes phases de la Trajectoire (nommées également phase initiale/Source, phase intermédiaire/Médiane et phase finale/But), divers travaux interlangues sur l'espace (cf. Stefanowitsch et Rohde 2004, Papafragou 2010, Kopecka et Ishibashi 2011, Lakusta et al. 2007, pour un aperçu de ces derniers) ont relevé une asymétrie entre la Source (phase initiale) et le But (phase finale), postulant une tendance générale chez les locuteurs, adultes et enfants, à privilégier le But dans leurs encodages linguistiques (notamment en termes de fréquence d'emploi et de granularité sémantique), mais aussi dans leurs représentations non-linguistiques liées au mouvement (ex. en termes de discrimination, de mémorisation). Nous reviendrons plus particulièrement, au cours de la section 1.1.3, sur les analyses issues de l'étude de Kopecka et Ishibashi qui nuancent ce phénomène d'asymétrie au niveau linguistique. Deux hypothèses ont été avancées dans la littérature sur ce domaine pour expliquer cette tendance d'encodage asymétrique entre Source et But. Selon la première hypothèse, la préférence pour l'expression du But serait motivée par le fait que le But soit cognitivement plus saillant que la Source dans les activités humaines (Ikegami 1987 ; Verspoor, Dirven and Radden 1999 ; cité par Stefanowitsch et Rohde 2004). Selon la deuxième hypothèse, cette préférence serait motivée par le fait que le But véhicule plus d'information que la Source, permettant la conceptualisation complète d'un événement de mouvement (Ungerer and Schmidt 1996 ; cité par Stefanowitsch et Rohde 2004). La première hypothèse sous-entend une distinction entre les événements de mouvement impliquant une Figure animée vs. inanimée (i.e. les premiers serait plus sujet à privilégier l'expression du But quelque soit le verbe de mouvement), tandis que la seconde hypothèse sous-entend que chaque événement de mouvement implique la conceptualisation d'une Trajectoire complète (soit Source/Médian/But).

Dans la littérature sur l'espace, le terme de Trajectoire (*Path*) renvoie à de multiples conceptualisations qui se heurtent aux notions de *Path*, *Trajectory* et *Direction*, et qui réfèrent souvent aux notions énoncées ci-dessus, bien que selon différentes terminologies. Ainsi par exemple, les concepts de VECTEUR et de CONFORMATION, définis ci-dessus, font écho aux notions de PATH et REGION (voir Zlatev 2007 : 330) ou de PATH et PLACE (voir Jackendoff

1983 : 161-170) que l'on peut trouver dans la littérature. Toutefois dans le premier cas, ces deux concepts, PATH et REGION, restent considérés dans une certaine mesure comme des formes de sous-composants de la Trajectoire (dans le sens élaboré de cette notion¹⁹, proche de celui de Trajectoire (*Path*) employé par Talmy), tandis que dans le second cas (PATH vs. PLACE), la Trajectoire est définie distinctement de la notion de PLACE, même si ces deux notions sont toutefois directement imbriquées (l'une pouvant être l'argument de l'autre).

Par ailleurs, en raison de ces divergences conceptuelles et terminologiques, la notion de Trajectoire n'est pas considérée de la même manière selon les auteurs. Slobin (2005 : 118), par exemple, aborde la Trajectoire (*Path*) comme renvoyant à différents concepts spatiaux, tel que la DIRECTION du mouvement (*forward, up, north, etc.*), la DEIXIS (i.e. la direction relative au point de vue du locuteur, *here/there*) et le CONTOUR (*curved, zigzag, etc.*). Matsumoto, Akita, Takahashi (2017) distinguent la notion de TRAJECTOIRE de celle de DEIXIS. D'autres chercheurs comme Zlatev et al. (2010) distinguent la notion de TRAJECTOIRE (*Minimal Path*) de celle de DIRECTION. La TRAJECTOIRE (*Minimal Path*), considérée ici dans un sens schématique et non élaboré (i.e. *Trajectory* ou *Rich Path*), spécifie le changement de localisation de la Figure par rapport à un point de référence source, médian, ou but, et implique par conséquent un mouvement borné (*bounded motion*). La DIRECTION, en revanche, implique un mouvement non borné (*unbounded motion*), et spécifie soit un vecteur selon l'un des axes fournis par un cadre de référence, soit une trajectoire (*trajectory*) pouvant prendre des formes particulières telles que AROUND ou ALONG (Zlatev et al. 2010 : 431). Ainsi selon cette approche, la Trajectoire (*Path*), contrairement à la Direction, doit nécessairement être associée à une Région (équivalente à Place ou à Conformation) pour profiler la trajectoire d'une entité.

Cette distinction entre Direction et Trajectoire semble d'une certaine façon également présente dans les travaux de Jackendoff sur la sémantique des expressions spatiales, bien que ce dernier aborde cette distinction en tant que sous-type de Trajectoire (*Path*). En effet, Jackendoff (1983 : 165) distingue trois types de Trajectoires selon la relation établie entre l'objet de référence (Fond) et la trajectoire : *Bounded Path*, *Direction* et *Route*. *Bounded Path* renvoie à un mouvement où l'objet de référence est un point initial (Source) ou final (But) bornant la trajectoire (exemple (24)). *Direction* réfère à un mouvement dans lequel l'objet de

¹⁹ Zlatev distingue deux concepts différents de Trajectoire (*Path*) : *Trajectory* (*Rich Path*) = *Path* (*Minimal Path*) + *Region*.

référence ne fait pas partie de la trajectoire, mais pourrait l'être si la trajectoire était prolongée sur une distance non spécifiée (exemple (25)). *Route* réfère à un mouvement où l'objet de référence est relié à certains points de la trajectoire, autre que ses points d'extrémités (exemple (26)). Ainsi *Bounded Path* et *Direction* semblent recouvrir en un sens les concepts de *Path* et de *Direction* proposés par Zlatev et al. (2010), tandis que la notion de *Route* semble recouvrir indistinctement ces deux catégories.

(24) *John ran from/to the house*

(25) *John ran toward/away from the house*

(26) *John ran along the river, ou John through the tunnel*

Dans la littérature, le concept de Trajectoire se trouve parfois employé en référence aux concepts développés initialement dans la grammaire des cas de Fillmore²⁰ (1968, 1971) et qui ont évolué au sein de sa théorie de la sémantique des cadres (Fillmore 1976). Dans la grammaire des cas, Fillmore définit un certain nombre de cas désignant les rôles sémantiques des éléments constituant une phrase, dont celui de PATH (Fillmore 1971 : 50). Cependant, comme le souligne Talmy, ce terme renvoie à un concept différent de celui développé ci-dessus : « For Fillmore, "Path" pertains to an object expressed by a nominal, an object that the moving entity progresses along. Our "Path" - consisting of the three components: Vector, Conformation, and Deictic - encompasses all spatio-directional schemas apart from any objects that may manifest or partake in them. » (Talmy 2000.I : 344). Ainsi le concept talmyen de la Trajectoire tend à représenter l'ensemble des distinctions relatives aux caractéristiques spatio-directionnelles et conformationnelle du mouvement d'une entité, tandis que le concept fillmorien se rapporte uniquement à la notion vectorielle ALONG, se distinguant ainsi des cas Source (FROM) et But (TO) également identifiés pour des verbes de mouvement. Par ailleurs, la distinction au sein du

²⁰ Les fondements de la grammaire des cas de Fillmore peuvent se résumer ainsi: « The propositional core of a simple sentence consists of a 'predicator' (verb, adjective, or noun) in construction with one or more entities, each of these related to the predicator in one of the semantic functions known as (deep structure) 'cases'. The cases identify the roles which the entities serve in the predication, these roles taken from a repertory defined once and for all for human languages and including that of the instigator of an action, that of the experiencer of a psychological event, that of an object which undergoes a change or movement, that of the location of an event, and so on. » (Fillmore 1971 : 37).

système de Talmy entre Trajectoire et Fond, mentionnée plus haut, n'est pas marquée dans le système de Fillmore, comme illustré par l'exemple (27) suivant :

(27) *The cat ran out of the house*_{SOURCE}

La grammaire des cas évolue par la suite vers une théorie de la sémantique des cadres (*Frame Semantics*, Fillmore 1976). Cette théorie se fonde sur l'hypothèse qu'une forme linguistique particulière évoque ou active dans la mémoire du locuteur une structure cognitive, ou cadre, (*Frame*) particulière, caractérisée par des éléments cadres (*Frame elements*, c'est-à-dire des rôles sémantiques²¹), qui fournit une représentation schématique de l'expérience ou des connaissances requises pour comprendre la signification de cette forme. Ainsi la notion de cadre selon Fillmore renvoie à l'idée suivante :

« Every memorable experience occurs in a meaningful context and is memorable precisely because the experiencer has some cognitive schema or frame for interpreting it. This frame identifies the experience as a type and gives structure and coherence - in short, meaning - to the points and relationships, the objects and events, within the experience. » (Fillmore 1976 : 26).

Dans le cas le plus simple, la forme évoquant un cadre est un verbe et les éléments cadres en sont les éléments syntaxiquement dépendants. Selon cette approche, le mouvement est défini comme un cadre général²² (*Motion frame*) ayant pour éléments cadres de base ceux de Thème, Source, Trajectoire et But : « Some entity (Theme) starts out in one place (Source) and ends up in some other place (Goal), having covered some space between the

²¹ «The semantic part of the valence descriptions goes beyond the traditional thematic roles or case roles. (...) It has been our experience that the "standard" lists do not cover all of the semantic roles needed for the description of our frames, and distorting their interpretation for the sake of staying with the limited list does not seem helpful. (...) we see no reason to force the semantic roles we find into a ready-made inventory. Hence, in FrameNet we depend on frame-specific role names, and insist that in principle the frame element name used in one frame needs to be defined specifically for that frame without requiring us to show its commonalities with the role that received the same name in another frame. » (Fillmore et al. 2004 : 5).

²² FrameNet identifie des cadres généraux ayant pour caractéristique de définir la structure conceptuelle de base commune à un certain nombre de cadres dits « spécifiques ». Au-delà de cette base conceptuelle commune, les cadres spécifiques apportent certains profils sémantiques spécifiques supplémentaires. Ainsi *Motion frame* est associé à des cadres plus spécifiques tels que *Fluidic_Motion* (i.e. mouvement d'un fluide), *Self_Motion* (i.e. mouvement volontaire d'un être animé), etc.

two (Path) »²³. Il ajoute toutefois que : « the Area or Direction in which the Theme moves (...) may be mentioned ». Dans ce système, le **Theme** (i.e. l'entité qui change de localisation) renvoie à ce que nous nommons la Figure ; en revanche, la **Source** (28) et le **But** (29), référant respectivement à l'endroit où le thème se situe avant son changement de localisation ou celui où il se termine, se distinguent de la **Trajectoire** qui fait référence à une partie du Fond sur lequel - ou à un repère par lequel - se déplace la Figure (30).

(28) *The policeman moved [away from the door]_{SOURCE}*

(29) *The car moved [into the slow lane]_{BUT}*

(30) *She walked [along the road]_{TRAJECTOIRE}*

Par ailleurs, la Trajectoire est distinguée des éléments cadre **Zone** (*Area*) qui identifie le cadre dans lequel le mouvement de la Figure se déroule sans Trajectoire spécifiée (31), et **Direction** qui indique le mouvement le long d'une ligne du centre déictique vers un point de référence qui n'est ni le But ni un repère le long duquel se déplace la Figure (32) et (33).

(31) *Emily moved restlessly [around the room]_{AREA}.*

(32) *The swarm went [away]_{DIRECTION} [to the end of the hall]_{GOAL}.*

(33) *I hope your egg does 'nt fall [down]_{DIRECTION}.*

Au vu de la description proposée par la sémantique des cadres de l'expression du mouvement, il nous semble que se pose la question de l'analyse sémantique de l'information lexicalisée dans le verbe évoquant un cadre. Par exemple, dans l'énoncé suivant [*We*]_{THEME} *slithered* [*through the crowd*]_{PATH}, la manière n'étant pas relevée en tant qu'élément cadre n'est finalement pas apparente dans l'analyse de cet énoncé.

Pour conclure, la Trajectoire a été pendant longtemps considérée comme le composant universel et central (*core argument*) de l'encodage spatial. Nombreux sont les auteurs qui cherchent à la définir et à la distinguer d'autres composants plus ou moins liés (Site, Source, But, Fond, Deixis, Direction, etc.). A travers la littérature, ce composant se révèle ainsi être conceptualisé de diverses façons et témoigne une fois de plus de la complexité de cette notion et de la prudence avec laquelle doit être menée une étude comparative dans le domaine de

²³ Le projet FrameNet a pour objectif d'élaborer un dictionnaire électronique qui décrit le lexique anglais selon les principes des cadres fillmoriens (Fillmore et al. 2004 ; Ruppenhofer et al. 2016), cf. <https://framenet.icsi.berkeley.edu/fndrupal/frameIndex>.

l'expression spatiale. Pour les besoins de notre étude sur l'expression d'un événement de mouvement volontaire en langue des signes française, nous avons tenu à poser une distinction entre Direction et Trajectoire, qui s'apparente à celle avancée par Zlatev et al.. Nous définirons la Direction comme référant à l'expression d'un simple vecteur dans le cadre d'un mouvement spatialement non borné ; ce vecteur pouvant, dans certains cas, être localisé généralement par rapport à un Fond. La Trajectoire réfèrera, quant à elle, à l'expression de ce que nous définirons comme un vecteur orienté par rapport à un Fond, ayant valeur de source, but ou parcours, lors de l'expression d'un mouvement spatialement borné. Par ailleurs, la complexité dans l'analyse de ces composants en langue des signes portera plus particulièrement sur l'identification des types d'éléments manuels ou non-manuels permettant la représentation de ces derniers.

1.1.1.4. Manière

Comme mentionné précédemment, Talmy rend compte d'un événement (*Co-event* ou *Supporting event*) conceptuellement externe à l'événement de mouvement, mais occupant une fonction de soutien (en complétant, élaborant, ajoutant, motivant, etc.) dans sa relation avec l'événement de mouvement. Du fait de ces relations de soutien, ce dernier exprime certains types de composants sémantiques fondamentaux, à savoir, entre autres, la **Manière** (*Manner*) et/ou la **Cause** (*Cause*) du mouvement²⁴. Parmi ces derniers, notre étude ne porte que sur l'analyse de la Manière du mouvement. Ainsi comme le précise Talmy, « Outside the Motion event proper, the Figure can concurrently be in some independent activity or state, which bears the relation of "Manner" to the first event. » (Talmy 2000.I : 343). L'événement *The ball rolled down the hill* est donc schématisé de la façon suivante: [the ball MOVED down the hill] WITH-THE-MANNER-OF [the ball rolled] (Talmy 2000.II : 30). Le co-événement de Manière exprime souvent un mouvement auto-contenu (*self-contained*, cf. section 1.1.1.1). Bien que Talmy pose une distinction cognitive entre événement de mouvement et co-événement de Manière, il reconnaît toutefois que la Manière pourrait ne pas constituer un événement séparé :

« it might thus be argued that Manner should not be treated as some separate event that bears a relation to some simplified main event, but at most, only as an aspect

²⁴ Talmy (1991, 2003) fait également état d'autres composants que nous ne détaillerons pas plus ici : la précédence (*percussion*), l'induction (*enblement*), la concomitance (*concomitance*), le résultat simultané (*concurrent result*) et la subséquence (*subsequence*).

of a complex event, on the grounds that in reality some putative Manners cannot exist in isolation. Cognitively, however, linguistic structure attests that we at least conceptualize Manner regularly as a separate event. » (Talmy, 2003.II : 37).

Le concept même de Manière est peu développé dans les travaux de Talmy. Ce dernier est défini simplement comme étant secondaire, référant à « a subsidiary action or state that a Patient manifests concurrently with its main action or state » (Talmy 2000.II : 152). La manière est ainsi associée à un élément additionnel selon Talmy. Plus largement, Stosic (2012) constate que ce concept a souvent été utilisé dans la description des langues sans avoir été rigoureusement défini au préalable, si ce n'est de façon intuitive en tant que « mode de réalisation d'un procès ». Par ailleurs, la Manière est également souvent considérée comme recouvrant diverses dimensions sémantiques, sans véritable consensus toutefois quant aux dimensions impliquées. Slobin, par exemple, fait état des dimensions suivantes : « motor pattern (e.g., hop, jump, skip), often combined with rate of motion (e.g., walk, run, sprint) or force dynamics (e.g., step, tread, tramp) or attitude (e.g., amble, saunter, stroll), and sometimes encoding instrument (e.g., sled, ski, skateboard), and so forth » (Slobin 2006 : 62, voir également Slobin et al. 2014).

A travers l'analyse des divers moyens d'expression (syntaxiques, lexicaux, morphologiques, grammaticaux et suprasegmentaux) de la manière, principalement en français, Stosic propose la définition suivante du concept de Manière :

« La manière est une valeur [i.e. un concept] sémantique complexe [et non une primitive sémantique], incidente à un élément support [i.e. un contenu conceptuel qui sera travaillé par une spécificité qualitative], élaborée par des moyens lexicaux, syntaxiques, morphologiques, grammaticaux ou prosodiques, et qui consiste en la diversification d'un procès, d'un état ou d'une qualité par une spécification qualitative. » (Stosic 2012 : 137).

Il mentionne que les travaux actuels ainsi que la définition qu'il propose ci-dessus ne permettent cependant pas de distinguer exactement le concept de Manière par rapport à ceux (entres autres) de Moyen, d'Instrument, de Qualité et d'Intensité.

Concernant les verbes de Manière (*Manner verbs*, fusionnant Mouvement et Manière), vs. verbes de Trajectoire (*Path Verbs*, fusionnant Mouvement et Trajectoire), Slobin établit une distinction entre deux niveaux de verbes ("*two-tiered manner verb lexicon*", Slobin 1997 : 459)

: des verbes neutres (i.e. *neutral and everyday verbs*, par exemple *marcher*, *voler*, *grimper*) et d'autres plus spécifiques (i.e. *extensive and elaborated verbs*, par exemple *dash*, *swoop*, *scramble*). Cette distinction en termes de niveau de granularité se retrouve également sous une autre terminologie, et dans une analyse plus large du verbe de déplacement (i.e. verbes de Manière et verbes de Trajectoire confondus), dans l'analyse de Dimitrova-Vulchanova et al. (2013). Ainsi, au-delà de la notion de dimension, cette distinction souligne l'existence d'une certaine granularité (i.e. niveau de détail) au sein même du concept de Manière.

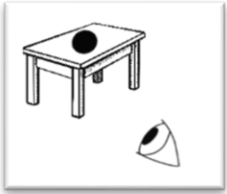
Pour les besoins de notre étude sur l'expression d'un événement de mouvement volontaire en langue des signes française, nous distinguerons la Manière du mouvement de ce que nous avons nommé la Manière de l'agent. La Manière du mouvement implique la dimension de mode de déplacement (ex. ramper, se déplacer à quatre pattes) – pouvant être liée au milieu dans lequel s'effectue ce dernier (ex. nager) -, de vitesse (ex. courir) et d'instrument (ex. patiner). Dans la recherche en langue des signes, nous verrons que ce type de Manière est parfois identifié plutôt comme Manière de locomotion, se distinguant de la Manière du mouvement qui réfère ainsi plutôt à la forme de la trajectoire du déplacement (ex. zigzaguer). Ce type de distinction n'a pas été mis en jeu dans notre étude. La Manière de l'agent réfère à une forme de Manière liée à l'agent inférant un type particulier de mouvement (ex. orientation de l'agent, type de membres locomoteurs impliqués). Ces différentes Manières peuvent être, tout comme la Trajectoire, signifiées par différents éléments au sein des paramètres composant un signe en langue des signes. Nous identifierons également au sein de ces composants différents niveaux de détails. Ce type de distinction au niveau de la spécificité sera également proposé pour l'analyse de la Trajectoire. Ces points seront abordés plus en détails dans la section 6.5.

1.1.2. Relations spatiales : les systèmes de repérage


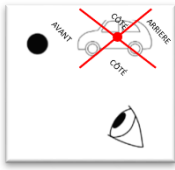
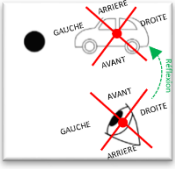
Au-delà de la Trajectoire et de la Manière du déplacement, un événement de mouvement rend compte de la relation spatiale établie entre une Figure et un Fond. Selon la nature de cette relation, différents systèmes de repérage spatial, permettant de spécifier la localisation ou le déplacement de la Figure, se distinguent. Parmi les divers systèmes proposés dans la littérature en linguistique et en psycholinguistique (Talmy 1983, Levinson 1996, Levelt 1996, Jackendoff 1996, Langacker 1987, Piaget et Inhelder 1948, Taylor et Tversky 1996, entre autres), ceux

avancés par Levinson sont massivement exploités au sein des travaux inscrits dans une perspective typologique, interrogeant plus largement le rôle du langage dans la cognition spatiale, perspective inspirant également la présente étude. Nous abordons ainsi le concept de système de repérage à travers une présentation des concepts exploités par Levinson (1996).

Le tableau ci-dessous (Tableau 1) synthétise les différents systèmes de repérage observés par Levinson à l'issus de travaux translinguistiques :

Type de relation	Type de repérage	Exemple d'encodage linguistique
<p>Relation de coïncidence ou contiguïté (ou non-projective) : Se situant dans la portion d'espace occupée par le Fond, la Figure est localisée sur la base de la configuration spatiale qu'elle forme avec ce dernier.</p>  <p>Figure 1 : Scène rendant compte d'une relation de coïncidence entre une Figure (balle) et un Fond (table) (inspirée de Levinson 2003 : 25)</p>	<p>Topologie : La configuration spatiale formée décrit un contact, un support, une contenance, une contiguïté, un attachement, une adhésion, etc.</p>	<p>La balle est sur la table.</p>
<p>Relation de distance (ou projective) : La figure se situant dans une portion d'espace extérieur au Fond, l'usage d'un cadre de référence ²⁵ (ou système de</p>	<p>Cadre de référence intrinsèque : La direction et l'angle permettant de localiser la Figure sont définis</p>	<p>La balle est devant la voiture. - <i>Origine du système de coordonnées (= centre du Fond) : la voiture</i> - <i>Point d'ancrage du système de coordonnées (= les propriétés intrinsèques du Fond) : les propriétés de la voiture</i> - <i>Fond : la voiture</i></p>

²⁵ Le concept de cadre de référence spatiale (*frame of reference*) est employé dans différents domaines (philosophie, linguistique, psycholinguistique, psychologie, neurosciences, psychologie de la perception visuelle)

<p>coordonnées) permet de déterminer par rapport à un repère la direction et l'angle dans lequel se situe la Figure.</p>  <p>Figure 2 : Scène rendant compte d'une relation de distance entre une Figure (balle) et un Fond (voiture) (Levinson 2003 : 25)</p>	<p>relativement à l'orientation intrinsèque du Fond ²⁶.</p>	 <p>(ou) La balle est devant moi</p> <ul style="list-style-type: none"> - Origine du système de coordonnées (= centre du Fond) : le locuteur - Point d'ancrage du système de coordonnées (= les propriétés intrinsèques du Fond) : les propriétés du locuteur - Fond : le locuteur
	<p>Cadre de référence relatif : La direction et l'angle permettant de localiser la Figure sont définis relativement à l'orientation intrinsèque²⁷ d'un repère distinct du fond (i.e. un point de vue).</p>	<p>La balle est à gauche de la voiture [par rapport à moi].</p> <ul style="list-style-type: none"> - Origine du système de coordonnées (= Point de vue) : le locuteur - Point d'ancrage du système de coordonnées : propriétés intrinsèques du locuteur selon son point de vue - Fond : la voiture 
	<p>Cadre de référence absolu : La direction et l'angle permettant de localiser la Figure sont définis relativement à un repère abstrait et prédéfini de</p>	<p>La balle est à l'ouest (de la voiture).</p> <ul style="list-style-type: none"> - Origine du système de coordonnées : la voiture - Point d'ancrage du système de coordonnées = les points cardinaux déterminants une "inclinaison" conceptuelle (i.e. séquence

selon diverses terminologies. Afin de saisir les confusions et les bases communes que recouvrent l'ensemble de ces terminologies, Levinson propose une analyse détaillée de ce dernier (2003 : 25-38, 55).

²⁶ Certains objets sont dotés d'une orientation intrinsèque, c'est-à-dire orientés selon leurs propriétés géométriques, leur usage ou leur mouvement : une voiture, une maison, une chaise, une armoire, un livre, etc.

²⁷ Le recours à un cadre de référence relatif sous-entend la référence également à un cadre de référence intrinsèque. Tandis que les cadres de référence intrinsèque et absolu peuvent être utilisés seul.

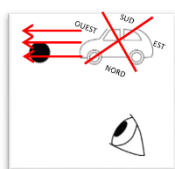
	l'environnement (ex. les points cardinaux).	<i>infinie de lignes parallèles à travers l'environnement</i> - Fond : la voiture 
--	---	---

Tableau 1 : Systèmes de repérage selon Levinson

Levinson intègre également, dans son schéma, la **déixis** (i.e. la Figure est localisée dans une région de l'espace située par rapport au centre déictique, ex. *La balle est là*), et la **toponymie** (i.e. la Figure est localisée à un endroit désigné par un toponyme, ex. *Marie est à Londres*) en tant que système de repérage intervenant dans le cas de relations de coïncidence. Nous n'avons pas inscrit la déixis dans le tableau ci-dessus car comme le souligne Levinson: « Deixis in fact is just a way of providing a special kind of ground or landmark, and can thus play a role in all the other spatial subdomains » (Levinson 2003 : 67). Ainsi, bien que la déixis ne spécifie pas en soi des informations locatives d'angle ou de coordonnée (i.e. ne constitue pas un cadre de référence), elle peut entrer en jeu dans la description de relations spatiales de coïncidence comme de relations de distance (ex. *La balle est devant moi*).

Bien que certaines formes linguistiques tendent à se rapporter spécifiquement à un système (Levelt 1996 : 88), la division des systèmes de repérage proposée dans le tableau ci-dessus ne doit pas être considérée comme une classification sémantique des marqueurs spatiaux linguistiques, mais comme une conceptualisation schématique des relations spatiales (Fortis 2010). En effet, comme en témoigne par exemple l'analyse de la préposition *sur* proposée par Borillo (1998 : 86), l'interprétation d'un marqueur peut dépendre de plusieurs systèmes. En français, la préposition *sur* signifie une relation topologique (contact) mais également une relation absolue du fait de sa référence à l'axe projectif vertical. Cette analyse rejoint par ailleurs les propos de Levinson selon lesquels: « The vertical dimension is special in various ways and is an angular specification that creeps into essentially non-angular topological specifications, as illustrated by the *The orange on the table (...)*. » (Levinson 2003 : 67-68).

Comme nous avons pu le mentionner la notion de « cadre de référence » implique dans certains cas directement celle de « point de vue ». En effet, l'usage du cadre de référence relatif est défini selon le point de vue à partir duquel la scène est visualisée. Levinson précise ainsi que « although the viewpoint in relative uses is normally speaker-centric, it may easily be

addressee-centric or even centred on a third party²⁸ » (Levinson 2003 : 38). Ainsi, la description selon ce cadre varie en fonction du regard selon lequel la scène est vue et décrite. En revanche, le cadre de référence intrinsèque ne fait pas référence à un point de vue particulier mais aux propriétés d'une entité (le Fond). Contrairement au cadre de référence relatif, ce dernier rend donc compte d'une relation spatiale inchangée quelque soit le point de vue à partir duquel la scène est décrite. Il en est de même pour le cadre de référence absolue qui, étant défini selon des repères fixes de l'environnement, n'implique pas de point de vue particulier.

Bien que notre étude ne porte pas sur l'analyse des systèmes de repérage en LSF, le bref exposé réalisé ci-dessus nous amène, du fait de notre étude sur les langues des signes, à nous attarder brièvement sur certains termes relatifs à ce domaine. Emmorey avance, dans le cadre d'une étude sur la description d'événement statique, que la langue des signes américaine (ci-après ASL) permet l'usage des cadres de référence intrinsèque, relatif et absolu (Emmorey 2000 : 324). Elle constate par ailleurs que les cadres de référence relatif et intrinsèque peuvent être exprimés simultanément en ASL (Emmorey 2000 : 327), données relevées également dans les travaux de Perniss en DGS (langue des signes allemande)²⁹ (Perniss 2007a). La figure ci-dessous (Figure 3) illustre un cas de ce type : la description de la localisation d'un arbre par rapport à une voiture où les signeurs font soit référence au cadre relatif à travers le point de vue qu'ils adoptent pour décrire la scène (par ex. (a) le point de vue du signeur ou (b) le point de vue du destinataire) - équivalent à « l'arbre est à droite/gauche de la voiture » - , soit au cadre intrinsèque, par l'orientation de la configuration de la main référant à l'orientation intrinsèque de la voiture (i.e le devant de la voiture est signifié par l'extrémité des doigts tendus) (par ex. (a) la main gauche ou (b) la main droite) - équivalent à « l'arbre est devant la voiture ». Par ailleurs, les signeurs en ASL peuvent utiliser un cadre de référence absolu en utilisant les signes référant aux points cardinaux est, ouest, nord et sud. L'usage de ces signes en lien avec un système de référence absolu pose toutefois question dans la mesure où ces signes ne sont pas dirigés selon les points cardinaux réels mais selon le haut, le bas, la droite ou la gauche du signeur. Toutefois, l'usage d'un véritable cadre de référence absolu (i.e. un cadre ancré selon

²⁸ Exemple: "John noticed the ball to the right of the lamp" avec "John" comme origine du système de coordonnées (Levinson 2003 : 38).

²⁹ L'étude de Perniss porte sur l'expression de relation spatiale en langue des signes allemande au cours de description de scène statique et de narration d'événement de localisation ou de mouvement.

des repères fixes) a été relevé dans l'analyse du kata kolok (langue des signes d'un village au nord de Bali), où ce cadre est dominant (De Vos 2012).

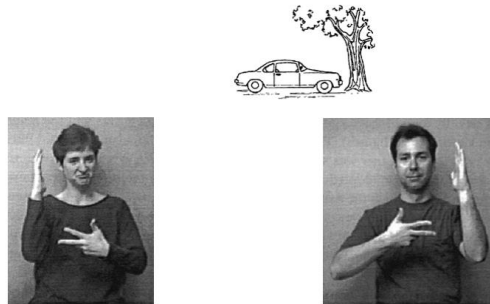


Figure 3 : Représentations en ASL d'une image illustrant la localisation d'un arbre (main droite pour le signeur (a), main gauche pour le signeur (b)) par rapport à une voiture (main gauche pour le signeur (a), main droite pour le signeur (b)) (Emmorey 2000 : 326)

Les notions de « point de vue » et de « perspective » sont souvent confondues, tant dans les travaux en langue vocale que ceux en langue des signes. Cependant, il nous semble nécessaire de les distinguer. Nous employons ci-après la notion de « **point de vue** » pour référer au regard selon lequel la scène est décrite, soit celui du signeur (*signer's viewpoint*) ou celui du destinataire (*addressee's viewpoint*). Cette notion, d'ordre purement spatial, intervient au sein d'une description selon un cadre de référence relatif (Perniss 2007a : 64). Emmorey relève dans son étude une préférence chez les signeurs en ASL pour le point de vue du signeur (Emmorey 2000 : 324). Perniss (2007a : 241) avance quant à elle que le point de vue préférentiel peut varier d'une langue des signes à une autre. Le terme « **perspective** » rend compte en revanche dans la suite de notre étude à la façon selon laquelle le signeur projette l'événement décrit au sein de l'espace de signation (Perniss 2007a : 63). La perspective dépend du positionnement conceptuel du signeur par rapport à l'événement en question (i.e. externe ou interne) : *observer perspective* (externe) vs. *character perspective* (interne). La perspective de l'observateur conduit à la projection de l'ensemble de l'événement dans l'espace de signation devant le corps du signeur. L'événement est ainsi décrit comme vu de loin. La perspective du personnage conduit en revanche le signeur à incarner le rôle d'un personnage inscrit dans l'événement. L'événement est ainsi décrit "grandeur nature" tel que le personnage incarné par le signeur le perçoit. Nous reviendrons plus en détail sur ces divers concepts dans la section 5.1. Perniss relève, dans une étude sur la langue des signes allemande, un alignement/correspondance entre la perspective de l'observateur et le cadre relatif, ainsi qu'entre la perspective du personnage et

le cadre intrinsèque du fait que ces systèmes, bien qu'indépendants, partagent des propriétés sémantiques (Perniss 2007a : 63 et 71).

Ces systèmes de repérage ont été étudiés essentiellement dans le cas d'une description de localisation statique d'une Figure par rapport à un Fond. Les scènes et exemples présentés dans le Tableau 1 illustrent ce cas de figure. Cependant, ces systèmes sont également utilisés au cours de descriptions dynamiques. Par exemple, dans l'énoncé *The truck is moving backwards* (Levinson 2003 : 81), les caractéristiques directionnelles du mouvement de la Figure sont déterminées selon les propriétés intrinsèques du camion (i.e. cadre de référence intrinsèque). Dans le cas d'une description dynamique, Levinson distingue deux cas :

a) Dans le premier cas, la direction du mouvement d'une Figure peut être spécifiée au moyen d'un cadre de référence, en complément (ex. *He ran off behind the building*) ou en l'absence³⁰ (ex. *In the summer the geese fly north*) de référence à la localisation d'un Fond (i.e. la source ou le but du mouvement) (Levinson 2003 : 68). Levinson considère ainsi que « One special feature of absolute motion descriptions is that they allow the specification of direction without any reference to places, landmarks or grounds. » (Levinson 2003 : 91) ;

b) Dans le second cas, à la différence de la direction dans laquelle est localisée une Figure, la direction du mouvement d'une Figure peut être spécifiée sans référence à un cadre de référence (soit un système de coordonnées), mais par la seule expression de la source et du but du mouvement (ex. *He went from Antwerp to Amsterdam*). En revanche, selon Levinson, la description d'un mouvement par la seule spécification de la source ou du but (ex. *He came here* (Levinson 2003 : 67)) ne permet pas de fournir des informations d'angle ou de coordonnée, et donc de spécifier complètement la direction du mouvement, mais simplement de déterminer une progression vers ou s'éloignant d'un Fond.

Plus précisément, dans le cadre des comparaisons interlangues, diverses études révèlent des variations dans le type de cadre de référence exploité dans une description spatiale entre différents groupes linguistiques et culturels, voire au sein d'un même groupe (cf. Levinson 2003, Levelt 1996). Certains groupes, par exemple, privilégient un cadre de référence relatif et

³⁰ Rappelons que selon Levinson, dans certains cas la description du mouvement d'une Figure peut impliquer la référence à un simple vecteur spatial abstrait et non à un Fond (i.e. Source et/ou But) (cf. Partie II.1.1.2).

intrinsèque (néerlandais, japonais), absolu et intrinsèque (tzeltal - langue maya), voire exclusivement intrinsèque (mopan - langue maya) (Levinson 2003 : 93) ou exclusivement absolu (guugu yimithirr - langues aborigènes d'Australie). Ces variations dans l'encodage des relations spatiales viennent contredire la primauté longtemps accordée au système de repérage égocentré dans l'analyse des langues et du langage (Clark 1973). Par ailleurs, ces mêmes études rendent compte d'une correspondance entre l'usage linguistique des cadres de référence et l'usage cognitif non-linguistique de ces derniers (ex. mémoire et raisonnement) pour une langue donnée. Levinson avance l'hypothèse que la langue influence la cognition spatiale (Levinson 2003 : 171), renforçant ainsi la thèse du relativisme linguistique mentionnée au cours de notre introduction générale.

1.1.3. Stratégie linguistique d'encodage

Les langues fournissent divers moyens morphosyntaxiques pour décrire les relations spatiales statiques et dynamiques exposées dans la section précédente. Les premières études sur l'expression de l'espace ont essentiellement porté sur l'analyse des systèmes prépositionnels statiques de langues indo-européennes. L'attention fut portée sur la relation géométrique entre les entités en jeu (i.e. contact, inclusion, etc.) exprimée par ces systèmes, puis sous l'impulsion des travaux sur les prépositions spatiales en français de Vandeloise (1986), sur leurs interactions fonctionnelles (i.e. contenant/contenu, porteur/porté, force, etc.). L'étude de langues amérindiennes a contribué à enrichir l'analyse de l'expression de la localisation statique, et dynamique, dans les langues en contribuant à prêter plus d'attention à divers types de marqueurs linguistiques autres que le système des prépositions (ex. les prédicats locatifs simples, en série ou complexes, les préverbes, les particules, les directionnels libres ou liés, les adpositions, les marques casuelles, les noms relationnels, les ideophones ou onomatopées) et à l'expression, au travers de ces divers marqueurs, des propriétés de la Figure et du Fond (Grinevald 2005, Brown 2006). Le système d'expression des relations spatiales des langues mayas attire particulièrement notre attention en raison de la richesse sémantique signifiée et de l'importance portée à la description de la Figure ; ces deux points faisant écho à ce que nous pouvons observer dans notre analyse de la langue des signes françaises. Plus particulièrement, les travaux de Brown (Brown 2006, 2000) sur la description spatiale en tzeltal (une langue maya du sud du Mexique) révèle une large série de racines 'dispositionnelles' très productives.

Ces dispositionnels proviennent de formes statives de racines de positionnelles et de certaines racines de verbes transitifs. Ils ont pour fonction de spécifier la relation spatiale (indiquée initialement par l'usage d'une unique préposition sémantiquement générale *ta*, glosée généralement par *at*) en encodant les propriétés géométriques et positionnelles (forme, taille, orientation, configuration, etc.) de la Figure (ex. (34) et (35)), voire du Fond (ex. (36)). Les locuteurs du Tzeltal peuvent également spécifier à quelle partie ou région du Fond la relation spatiale se réfère en associant des termes de parties du corps (animales ou humaines ; *body-part*) ou des noms relationnels au Fond (*ba* dans ex. (34), *util* dans ex. (35)). Ainsi en Tzeltal, la relation spatiale statique est signifiée explicitement (ex. (34) et (35)) ou souvent inférée (ex. (36)) par la combinaison de ces dispositionnels et de ces noms.

(34) *kajal-∅ ta s-ba na (te winik-e)*
 mounted_on-3A PREP 3E-top house (ART-man-CL)
 'He is on top of the house' (the man) (Brown 2006 : 247)

(35) *tik'il-∅ ta y-util bojch (mantzana)*
 inserted_in-3A PREP 3E-inside gourd (apple)
 'It (apple) is inserted into the inside of the gourd bowl' (Brown 2006 : 247)

(36) *pachal-∅ ta bojch te mantzana-e*
 bowl_sitting-3A PREP gourd ART apple
 'The apple is bowl-sitting at (i.e. in) gourd bowl' (Brown 2006 : 247)

Dans le cas d'une description d'un événement de mouvement (Brown 2000, 2006), les dispositionnels peuvent également être employés aux côtés de verbes de mouvement et de directionnels³¹ (tous deux signifiant la Trajectoire du mouvement³²) afin de décrire la position/configuration de la Figure pendant ou comme résultat du mouvement, comme l'illustrent les exemples suivants (ex. (37) à (36) ; Brown 2006 : 263) :

³¹ Les directionnels peuvent s'employer à la fois au cours de description de mouvement et de description statique.

³² Le tzeltal dispose seulement de quelques verbes exprimant la Manière du mouvement (ex. *been* (marcher), *animaj* (courir), *wil* (sauter, voler), *nux* (nager)) (Brown 2006 : 253).

(37) Ch'ay-∅ koel jawal-∅ niwan ek
 Fall_down-3A descendDIR lying_face_up_arms_out-3A perhaps also
 He fell downwards lying-face-up perhaps too (Brown 2000 : 71)

(38) **kotol-∅** ya x-mo-∅
 standing on all fours-3A ICP ASP-ascend-3A
 'He's going uphillwards four-leggedly' (i.e. on hands and knees)

(39) **pek'el-∅** ya x-ko-∅ tal sik'
 low_down-3A ICP ASP-descending-3A comeDIR bird_sp.
 'The birds are descending low downwards towards here'

Par ailleurs, dans certaines langues, comme le néerlandais, un nombre limité de verbes (i.e. verbes de posture) encodent également les propriétés spatiales de la figure ou du fond, voire des deux au cours d'une description de scène statique (Brown 2015 : 92).

Talmy avance une théorie relative aux relations dans les langues entre le niveau sémantique et le niveau morphosyntaxique. Se focalisant dans un premier temps uniquement sur le verbe (Talmy 1972, 2003), il distingue différents schémas de lexicalisation (*lexicalization patterns*) dans les langues selon le type de fusion sémantique (*conflation*) opéré dans la racine verbale entre le Mouvement et les autres composants sémantiques. Talmy définit la lexicalisation comme l'association directe et régulière d'un composant sémantique particulier, ou d'un ensemble de composants entretenant des relations précises, avec un morphème particulier (Talmy 2000 II : 24). Il dégage ainsi trois types de lexicalisation courantes pour la racine verbale :

- [Mouvement + Trajectoire]_{verbe} (ex. *Il entre dans la maison*),
- [Mouvement + Co-événement]_{verbe} (ex. *I ran down the stairs, The lamp stood on the table*),
- [Mouvement + Figure]_{verbe} (ex. *I spat into the cuspidor*, ou le radical verbal *-lup-* en Atsugewi³³ qui signifie 'le déplacement ou la localisation d'un petit objet sphérique brillant' (ex. un bonbon rond, un globe oculaire)). Ce type de fusion est fortement exploité dans les verbes positionnels de langues Hokanes (Brown 1994, Talmy 2000).

³³ Langue amérindienne du nord de la Californie.

Il mentionne également l'existence de fusions plus rares :

- [Mouvement + Fond]_{verbe} (ex. *to -plane* ('*move with respect to an airplane*') dans *deplane*³⁴),
- [Mouvement + 2 composants sémantiques]_{verbe} (ex. *shelve* _{Mouvement+Fond+Trajectoire} '*move onto a shelf*'),
- [Mouvement + 1 composant sémantique minimalement différencié]_{verbe} (i.e. le mouvement ne fusionne qu'avec deux ou trois sous-composants, ou distinctions, d'un composant, telles que par exemple la valeur déictique de la Trajectoire (ex. certains verbes en Hindi) ou la numérosité de la Figure (ex. les verbes de mouvement en Pomo du Sud-est (langue amérindienne), Talmy 2003.II : 63).

Par ailleurs, certains verbes encodent uniquement le Mouvement sans autres composants sémantiques (ex. la copule espagnole *estar*).

Précisons que l'analyse sémantique de certains verbes diffère selon les auteurs, ainsi Dimitrova-Vulchanova et al. (2013) soulignent que les verbes tels que *walk*, *climb* et *run*, traditionnellement définis en tant que verbes de Manière (i.e. fusion Mouvement + Manière), encodent³⁵ des informations sur la Trajectoire du mouvement :

« *climb* specifies vertical motion, while walking verbs, by default, encode horizontal motion. (...) For motion verbs like *run*, for instance, the manner can be specified primarily in terms of the high velocity of the locomotion. However, in addition there is a path traversal component, which is inherent in *run* (cf. '*to move along* with quick *steps* lifting each foot off the ground before the other one touches the ground') (...), while *dance* only encodes Manner. » (Vulchanova et al. 2013 : 13)

Dans un second temps, Talmy focalise plus spécifiquement son analyse sur la Trajectoire, considérée comme le noyau schématique (*core schema*) d'une relation spatiale, et les éléments morphosyntaxiques encodant ce composant (ex. verbe, adposition, affixe, particule). Sur la base de cette analyse, il établit une typologie que nous détaillerons au cours du chapitre suivant

³⁴ Ce n'est que le morphème préfixal (de-) qui marque la Trajectoire.

³⁵ Ils définissent l'information lexicalement encodée comme étant l'information immédiatement activée lors de l'accès au mot.

(section 1.2). Il observe par ailleurs ce qu'il nomme une forme de « *Path distributedness* » où, dans certaines langues, différents éléments morphosyntaxiques d'un énoncé (ex. les satellites³⁶ et les prépositions, ou plusieurs satellites) peuvent encoder différents sous-composants de la Trajectoire (i.e. vecteur, conformation et déixis) (Ibarretxe-Antuñano 2005 : 341-343). Ainsi l'encodage de l'information spatiale semble être possible à travers deux phénomènes linguistiques, l'un de « fusion », où une même unité morphosyntaxique signifie plusieurs composants sémantiques spatiaux, l'autre de « distribution », où les différentes dimensions d'un même composant sémantique sont signifiées dans divers unités morphosyntaxiques.

Sinha et Kuteva (1995) insistent plus particulièrement sur la nécessité d'adopter une approche sémantique distribuée (*distributed spatial semantics*) afin de décrire le sens et l'expression des relations spatiales³⁷ dans les langues. Cette dernière consiste en l'analyse de l'interaction entre les divers constituants lexicaux et grammaticaux d'un énoncé (et non restreint exclusivement aux classes fermées - adpositions, adverbes ou particules, "*closed class spatial grams*"³⁸) et du contexte discursif et/ou référentiel. Ce type d'approche s'apparente fortement à l'approche holistique de Zlatev (2003) mentionnée précédemment ainsi qu'à l'approche adoptée dans certains travaux abordant l'analyse de la référence spatiale sur la base de « construction locative » (ex. Grinevald 2005, Kopecka et Ishibashi 2011). Ainsi selon Sinha et Kuteva, l'information spatiale est distribuée, dans toutes les langues, de manière *explicite* (*overtly distributed spatial semantics*) ou *implicite* (*covertly distributed spatial semantics*) à des degrés divers. Dans l'énoncé (40) par exemple (Sinha et Kuteva 1995 : 181), la Trajectoire (ACROSS) est inférée de la relation entre le verbe de mouvement et le Fond via le contexte discursif et référentiel et sera analysée comme implicitement distribuée (*covertly*).

³⁶ « It is the grammatical category of any constituent other than a noun-phrase or prepositional-phrase complement that is in a sister relation to the verb root [...] : English verb particles, German separable and inseparable verb prefixes, Latin or Russian verb prefixes, Chinese verb complements, Lahu nonhead “versatile verbs”, Caddo incorporated nouns, and Atsugewi polysynthetic affixes around the verb root.» (Talmy 2003 II : 102). Nous analyserons plus en détail cette catégorie au cours de la Partie II.2.1.

³⁷ Il est important de souligner que l'analyse de la sémantique spatiale de Sinha et Kuteva ne porte ici que sur le sens spatial relationnel encodé à travers les langues (*spatial relational meaning*, ex. IN, ON, UNDER, IN FRONT OF), ainsi l'encodage des informations spatiales relatives à la taille, la forme, la configuration, la disposition des référents en jeu ou la manière du mouvement ne sont pas directement considérés (Sinha et Kuteva 1995 : 169).

³⁸ Ce type d'analyse est qualifiée par ces auteurs d'approche “locale” (*local semantics approach*).

(40) The girl swam (across) the river

Ceci semble faire écho aux propos de Talmy qui, outre le processus de lexicalisation, évoque le processus d'« interprétation » comme moyen d'associer le sens à une forme linguistique, et ceux en fonction du contexte et des connaissances générales (Talmy 2000.II : 23-24), bien qu'ici l'idée d'association « sens-forme » réfère plus à une approche locale que distribuée. Concernant la distribution explicite de l'information spatiale, Sinha et Kuteva observent que la distribution peut être accomplie de manière répétée, "*redundancy*" (i.e. la même information spatiale est exprimée simultanément par différentes classes au sein d'un énoncé³⁹ – exemple (41) (Sinha et Kuteva 1995 : 184) – cf. « *Path distributedness* » de Talmy) ou de manière différente, "*differentiation*" (i.e. toutes les informations spatiales pertinentes sont exprimées morphémiquement une seule fois au sein d'un énoncé – exemple (42) (*ibid*)).

(41) **Insert**_{TRAJECTOIRE} the plug **in(to)**_{TRAJECTOIRE} the socket

(42) The bootle **floated**_{MANIERE} **out**_{TRAJECTOIRE}

La distinction entre une distribution explicite redondante et une distribution explicite différenciée, renvoie à la question de la définition de la Trajectoire. Et sur ce point, l'analyse de Sinha et Kuteva entre un énoncé en Japonais (43) et un énoncé en Bulgare (44) nous semble problématique.

(43) Sensei wa hon o hako (no **naka**) ni **ireru**.

professor-TOPIC-book-OBJ-box-(Gen-**inside**)-LOC-**insert**.PRES

The professor puts the book in the box. (Sinha et Kuteva 1995 : 186)

(44) Samoletât **preletja nad** grada.

plane.the-**through**.flew-**above/over**-town.the

The plane flew over the town. (Sinha et Kuteva 1995 : 187)

³⁹ Sinha et Kuteva ajoutent également un sous-type de « redondance », qu'ils nomment « parallélisme » (*parallelism*, Sinha et Kuteva 1995 : 188). Ce dernier a pour caractéristique, comme l'illustre l'exemple en Bulgare ci-dessous (*ibid* : 188), que la même information spatiale est exprimée à plusieurs reprises par le même morphème (ci-dessous : *do*) occupant différentes fonctions au sein de l'énoncé (ci-dessous : préfixale puis prépositionnelle).

Tja **dopalzja** **do** vratata.
she-ADJACENT + CONTACT.crept-ADJACENT + CONTACT-door.the
She crept up to the door

Le premier énoncé (43) illustre selon ces auteurs le cas d'une distribution explicite redondante : le nom relationnel *naka* ('inside') et le verbe *ireru* ('insert') expriment tout deux la Trajectoire du mouvement, bien que *naka* dénote plus particulièrement selon Sinha et Kuteva le « but du mouvement », tandis que *ireru* dénote « l'initiation de l'action ». La même analyse est proposée pour l'anglais dans l'exemple (41) ci-dessus. Le second énoncé (44) illustre selon ces mêmes auteurs le cas d'une distribution explicite différenciée : le préfixe verbal *pre* ('through') et la préposition *nad* ('above/over') expriment différents composants sémantiques de la relation spatiale, à savoir pour le préfixe, la « Trajectoire (*Directed Path*) » et pour la préposition, la « relation spatiale entre la Figure et le Fond sur un plan verticale ». Or il nous semble que nous sommes pour chacun de ces deux énoncés en présence de l'expression de deux sous-composants de la Trajectoire (selon la terminologie talmyenne) à savoir pour *naka* ('inside') et *nad* ('above/over'), la configuration, et pour *ireru* ('insert') et *pre* ('through'), le vecteur. Ainsi nous ne pourrions parler dans le cas de l'énoncé en Bulgare de distribution explicite différenciée dans le sens où l'entendent Sinha et Kuteva. Cette analyse distribuée conduit Sinha et Kuteva à distinguer deux types de langues : les langues dont l'expression de relation spatiale est essentiellement distribuée implicitement (*covertly distributed* ; ex. anglais) et celles (ex. japonais ou bulgare) se caractérisent par une distribution essentiellement explicite de la relation spatiale (*overtly distributed*). Les langues de type « *covertly distributed* » expriment essentiellement la relation spatiale dans l'interaction entre les éléments locatifs de classe fermée (ex. prépositions) et les items de classes ouvertes (ex. les noms et les verbes), et limitent l'expression explicite de la signification relationnelle spatiale⁴⁰ à des prépositions locatives fortement polysémiques et rarement optionnelles (ex. Anglais ; Sinha et Kuteva 1995 : 181-184, 194). A l'inverse, les langues de type « *overtly distributed* » se caractérisent par une distribution essentiellement explicite de la relation spatiale à travers l'usage simultané de deux ou plusieurs items de classe fermée (ex. préposition, postpositions), dont un ou plusieurs présentent un degré élevé de polysémie tandis que les autres véhiculent une haute spécificité sémantique.

⁴⁰ Rappelons que l'analyse de la sémantique spatiale de Sinha et Kuteva ne porte ici que sur le sens spatial relationnel encodé à travers les langues (*spatial relational meaning*, ex. IN, ON, UNDER, IN FRONT OF), ainsi l'encodage des informations spatiales relatives à la taille, la forme, la configuration, la disposition des référents en jeu ou la manière du mouvement ne sont pas directement considérés (Sinha et Kuteva 1995 : 169).

L'importance d'une telle analyse distribuée se retrouve également dans l'étude de Kopecka et Ishibashi (2011) sur le phénomène d'asymétrie Source/But qui relèvent que, si l'on se place sur le plan discursif (et non seulement sur un seul élément morphosyntaxique), on peut observer dans certaines langues que l'expression de la Source s'encode souvent syntaxiquement autour d'une proposition subordonnée ou juxtaposée (« stratégie bi-clausale ») à une proposition principale. Ces constructions bi-clausales permettent de signifier une plus grande quantité d'informations spatiales, en « spécifiant non seulement le déplacement, mais aussi le lieu initialement occupé par la Figure, sa posture avant le changement de lieu ou bien encore une perspective par rapport à un point de vue » (*ibid* : 147).

(45) Polonais (Kopecka et Ishibashi 2011 : 146)

Kobieta [która poprzednio stała pod drzewem] zaczęła biec.
 woman.NOM who previously stand.PST.3SG.F under tree.INSTR start.PST.3SG.F run
 'The woman [who was previously standing under the tree] has started running.'

Les travaux d'Hickmann sur les processus de planification de l'ancrage spatial (i.e. façon selon laquelle les locuteurs mentionnent dans leurs récits les référents nécessaires à l'interprétation des localisations générales ou des changements de localisations) témoignent également de l'importance d'étudier l'expression de l'espace à travers la relation entre l'énoncé et le contexte discursif et référentiel (Hickmann 2001 : 116 ; Hickmann 2003 : 75-76). Nous pouvons ainsi évoquer à titre d'exemple les cas où l'interprétation d'un déplacement n'est possible que par la présupposition du Fond à travers le contexte discursif et/ou nos connaissances du monde (ex. *My cat wanted to catch a bird's nest, but it fell down while climbing up*; sachant que les nids d'oiseaux sont généralement localisés en hauteur). Hickmann précise que ces présuppositions sont contraintes par les propriétés formelles des langues :

« Thus, English prepositions require some ground specification (e.g., The cat is on the couch vs. * The cat is on), while particles do not (e.g., The cat ran up). In comparison, languages such as French or German present a number of forms, allowing speakers to presuppose the ground referent when expressing the corresponding spatial relations (e.g., Le chat est dessus, Die Katze ist drauf 'The cat is on(it)'). » (Hickmann, 2001 : 116).

Hickmann (2006 : 290 ; également Harr et Hickmann 2013 : 210) fait également état dans ces travaux sur l'expression du déplacement de cas où l'information spatiale se trouve distribuée

de façon disjointe en étant répartie entre plusieurs propositions, comme par exemple par l'usage de structures présentatives (ex. *C'est un nageur qui traverse la rivière* (Français, Adulte) (Hickmann 2006 : 290).

1.1.4. Synthèse

La décomposition conceptuelle proposée par Talmy d'un événement de mouvement, bien qu'à l'origine d'un grand nombre de questionnements et de divergences terminologiques et théoriques brièvement abordés ci-dessus, aboutit à la description sémantique suivante d'un mouvement statique (a) et dynamique (b) :

a) [Figure Mouvement_{Loc.} Site Fond] Évmt mvt

(ex. Jean est dans le jardin)

b) [Figure Mouvement_{Dép.} Trajectoire Fond] Évmt mvt [Manière] Co-évmt mvt

(ex. Jean court jusqu'au jardin)

Les langues fournissent une grande variété de moyens lexicaux et grammaticaux pour représenter, selon différents systèmes de référence, ces divers aspects d'un événement de mouvement. Mais, outre l'étendue de structures disponibles, les représentations du mouvement dans les langues varient également dans la façon dont elles distribuent l'information spatiale dans les énoncés à un niveau discursif. Ainsi la représentation de l'espace relève autant d'un ensemble de propriétés présumées universelles que d'une variabilité importante entre les langues.

L'exposé d'un certain nombre de travaux au cours de ce sous-chapitre, nous a permis de révéler cette diversité linguistique, tout en définissant les bases terminologiques selon lesquelles est analysée cette diversité et qui guideront notre propre analyse de l'espace en langue des signes française. A présent, nous allons nous attarder sur un certain nombre de travaux qui ont tenté d'identifier les particularités et similitudes de ces diverses stratégies spatiales au sein des langues du monde afin de définir cette grande variabilité entre les langues en termes de types de langue ou de continuum (section 1.2). Puis nous questionneront l'impact éventuel de ces différences typologiques sur les processus d'acquisition du langage (section 1.3).

1.2. Une approche typologique du déplacement

1.2.1. Langues à cadrage verbal vs. langues à cadrage satellitaire

La diversité linguistique révélée dans le domaine spatial a fait émerger un certain nombre de typologies dont la plus répandue et discutée est celle de Talmy (1985, 2000). Talmy considère la Trajectoire comme étant le composant spatial fondamental au sein d'un événement car décrivant la relation entre la Figure et le Fond. Il qualifie ainsi la Trajectoire de « *core schema* », soit le noyau schématique de l'événement de mouvement (cf. section 1.1.1). Focalisant son analyse sur ce composant, il en vient à distinguer deux catégories de langues selon qu'elles lexicalisent ou grammaticalisent la Trajectoire lors de l'expression d'un mouvement de translation⁴¹. Sur la base de ce critère, les langues dites à cadrage verbal (angl. *verb-framed*, désormais LCV) privilégient et lexicalisent la Trajectoire dans le verbe de mouvement (ex. les langues romanes, les langues sémitiques, le Japonais), tandis que les langues dites à cadrage satellitaire (angl. *satellite-framed*, désormais LCS) grammaticalisent la Trajectoire au sein de satellites, et/ou de prépositions⁴² (ex. les langues germaniques, les langues slaves, le chinois). Ainsi selon les conditions d'encodage de la Trajectoire, dans une LCV, la manière peut être optionnellement exprimée dans un élément subordonné (ex. gérondif ou adverbe), tandis que dans une LCS, le verbe est disponible pour l'encodage de la manière (Slobin 2006 : 3), comme illustré ci-dessous :

a. Langue à cadrage satellitaire (ex. anglais, Talmy 2000.II : 223)

The bottle **floated** _(verbe) **out** _(satellite) of the cave
 ↑ ↑
 Mouv. + Manière Trajectoire

⁴¹ Grinevald (2011) souligne un point important relativement à ce critère: « It is worth noting here that the issue of identifying whether a form carrying PATH information is lexical or grammatical is more complex than would appear at first sight. There is at the start the question of a prioro definition of what is considered lexical vs. grammatical, some taking for instance adpositions as grammatical, from the perspective of their forming a closed set of elements on specific configurations, and others paying more attention to their semantic content and treating them more as lexical. Basically the issue is one of the existence of a lexico-grammatical continuum and of gradient categories. » (Grinevald 2011 : 58).

⁴² Précisons que nous reprenons ici le terme employé par Talmy, cependant celui-ci entend plus largement regrouper sous le terme "préposition" le domaine des adnominaux : « *Such a "preposition" itself can consist not only of a free adposition, but also of a nominal inflection, or sometimes of a construction containing a "locative noun".* » (Talmy 2000.II : 222).

b. Langue à cadrage verbal (ex. Français)

La bouteille **est sortie** (verbe) **en flottant** (gérondif) de la cave
Mouv. + Trajectoire Manière

La distinction typologique avancée par Talmy repose sur l'opposition entre les notions de verbe, de satellite et d'adnominal. Introduit par Talmy, le concept de satellite est défini par ce dernier comme étant la catégorie grammaticale regroupant tout constituant, autre que la classe des adnominaux (i.e. adpositions et désinences casuelles), étant en relation de dépendance avec la racine verbale (i.e. affixes liés ou mots libres) (Talmy 2000.II : 102). Les particules verbales de l'anglais, les préfixes verbaux de l'allemand, du latin, du russe, les compléments verbaux du chinois, les affixes verbaux polysynthétiques de l'atsugewi, entre autres, appartiennent à cette catégorie (Talmy 2000.II : 222). Selon Talmy, les satellites et les prépositions se distinguent au niveau syntaxique, « (...) a satellite is in construction with the verb, while a preposition is in construction with an object nominal. Consistent with this fact, when a Ground nominal is omitted - as it generally may be when its referent is known or inferable - the preposition that would have appeared with that nominal is also omitted, while the satellite remains. » (Talmy, 2000.II : 107). Il mentionne également des distinctions entre ces deux catégories, satellite et préposition, au niveau positionnel (i.e les satellites étant plus complexes du fait de leurs positions variables selon le contexte) et au niveau de l'accentuation (i.e plus fortement marquée pour les satellites que les prépositions). Au-delà de ces distinctions, Talmy relève que dans une même langue (ex. anglais) certaines formes appartenant à la catégorie des satellites peuvent partiellement se chevaucher avec des formes d'une autre catégorie grammaticale – des prépositions, des verbes ou des noms, avec cependant un sens souvent distinct⁴³. Il propose également l'existence d'une nouvelle catégorie relativement rare, nommée « satellite-préposition » (Satpreps), qui combine les propriétés d'un satellite et d'une préposition (ex. I drove **past** him, The sword ran **through** him (Talmy 2000.II : 108)). Ceci témoigne en un sens de la frontière fragile entre la catégorie des satellites et celles des adnominaux.

⁴³ « (...) *together, apart, away, back and forth* are satellites that never act as prepositions, while *of, at, from and toward* are prepositions that never act as satellites. Furthermore, forms serving in both functions often have different senses in each. Thus, *to* as a preposition (*I went to the store*) is different from *to* as a satellite (*I came to*), and satellite *over* in its sense of 'rotation around a horizontal axis' (*It fell/toppled/turned/flipped over*) does not have a close semantic counterpart in prepositional *over* with its 'above' or 'covering' senses (*over the treetop, over the wall*) ». (Talmy 2000.II : 106-107)

Un débat existe actuellement dans les travaux en typologie quant à la pertinence de l'usage d'une telle catégorie spécifique. Ainsi, pour exemple, dans son étude sur l'expression du mouvement en anglais et en serbo-croate, Filipovic (2007 : 34-36) considère la distinction catégorielle entre satellite et préposition comme inutile. Elle met en question les critères de distinction – d'accentuation ou d'omission du Fond nominal – énoncés par Talmy et envisage plutôt les satellites et les prépositions sous une seule et même catégorie prépositionnelle, en maintenant toutefois une distinction entre une utilisation transitive (i.e. avec Fond nominal) ou intransitive (i.e. sans Fond nominal) – voire les deux – des prépositions. En revanche, d'autres auteurs, comme Imbert et ses collègues (2011) maintiennent l'existence d'une catégorie satellite dans leurs travaux sur l'encodage de la Trajectoire. Inscris dans une approche dynamique⁴⁴ de l'analyse des phénomènes linguistiques, Imbert et al. (2011) définissent le satellite comme étant une super-catégorie de nature fonctionnelle, plutôt que simplement lexico-grammaticale (comme les adpositions, les adverbes ou les verbes), et gradiente, car constituée d'éléments provenant de divers degrés de grammaticalisation à partir de sources verbales ou adnominales. Pour finir d'autres travaux dont ceux de Hickmann et ses collaborateurs, dont notre étude s'inscrit dans la continuité, tendent à élargir simplement la notion de satellite à l'ensemble des éléments périphériques autres que la racine verbale qui contribuent à l'expression du mouvement (particules, prépositions, adverbiaux, gérondifs) (Hickmann et al. 2018 : 1257).

Par ailleurs, nous constatons, comme a pu le souligner également Matsumoto (2003) ou Imbert et al. (2011), que la notion de satellite rend compte d'un double emploi au sein de la typologie talmyenne qui peut être à l'origine d'une certaine confusion : constructionnel (i.e. les langues à satellite) et catégoriel (i.e. le satellite). Selon l'emploi considéré, les adnominaux sont inclus (i.e. les langues à satellite qui grammaticalisent la Trajectoire au sein de satellites et/ou d'adnominaux) ou non (i.e. le satellite s'opposant aux adnominaux) sous l'étiquette « satellite ». Par ailleurs, la notion de verbe réfère également à un double usage : la catégorie grammaticale, pouvant être identifiée comme un satellite dans le cas de langue à construction verbale complexe (V-V), ou la tête d'une proposition dont dépend le satellite – « It [satellite] relates to the verb root as a dependent to a head » (Talmy 2000.II : 102). Afin de saisir la dichotomie talmyenne en écartant cette ambiguïté et en redonnant tout son sens à la distinction typologique

⁴⁴ Par « dynamique », nous entendons ici la prise en compte dans l'analyse synchronique d'une structure des mécanismes d'évolution (diachronique) dont elle résulte, et plus particulièrement des processus de grammaticalisation et de lexicalisation.

avancée par ce dernier, Matsumoto (2003) en vient à reformuler cette dernière à travers les termes « *Head-framed languages* » (correspondant aux LCV) et « *Nonhead-framed languages* » (correspondant aux LCS). Le concept de tête (*Head*) permet de référer à la position syntaxique d'un élément dans la proposition (tête vs. non-tête) et non à sa catégorie syntaxique (verbe vs. satellite/adnominal). Ainsi le verbe est défini en tant que constituant tête d'une proposition et « satellites and nonheads are slightly different notions : all satellites are nonheads by definition, but not all nonheads are satellites. » (Matsumoto 2003 : 6), les adnominaux étant également inclus sous le terme de « *nonheads* ». Cependant, l'emploi de cette terminologie peut nous amener à questionner la place véritable des adnominaux, dans la mesure où bien que Matsumoto réfère à la notion de « *head* » en tant que de tête d'une proposition⁴⁵, sur le plan syntaxique les adnominaux ont également une position de tête au sein de syntagmes nominaux, à la différence des satellites qui sont des éléments dépendant d'une tête.

Plusieurs études ont souligné que les principes d'organisation discutés ci-dessus doivent être abordés plutôt comme des « prototypes » propre à chaque langue et ainsi n'excluent pas d'autres formes d'expression dans une langue donnée (ex. Aske 1989 pour l'espagnol, Pourcel et Kopecka 2006 pour le français, Ji 2009 pour le chinois, Brown 2006 pour le Tzeltal, Soroli et Verkerk 2017 pour le grec). Comme mentionné au cours du chapitre 2.1, les distinctions de nature spatiale, temporelle et/ou aspectuelle révélées par nombre de chercheurs au sein même du concept de mouvement ont permis de mettre en évidence des variations dans l'expression du mouvement dans une même langue et de mettre en question la dichotomie talmyenne. Parmi les plus cités, l'analyse de l'espagnol (une LCV) et de l'anglais (une LCS) proposée par Aske (1989) a révélé que la différence observée par Talmy dans l'encodage de la trajectoire entre une LCS (i.e. expression de la Trajectoire dans le satellite ou l'adnominal) et une LCV (i.e. expression de la Trajectoire dans le verbe) s'explique par une restriction aspectuelle qui s'opère au sein des langues à cadrage verbal. Cette restriction se base sur la distinction avancée par Aske entre une trajectoire télique (i.e. qui spécifie la localisation d'un point final de la Figure, ex. *Elle entre dans la cuisine*) et une trajectoire locative (i.e. qui spécifie la localisation dans

⁴⁵ Dans une présentation ("Expression of Path in Caused motion and Visual Emanation"), Matsumoto définit le terme « tête » au sein de la dichotomie *Head- vs nonhead-framed languages* comme étant « the element that determines the argument structure (esp. the subject of a clause) ».

[<http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.559.8374&rep=rep1&type=pdf>]

laquelle l'activité prend place, ex. *Elle court dans le jardin*). Les LCV, à l'inverse des LCS, ne disposent pas de prédicats résultatifs non verbaux permettant l'encodage d'une trajectoire téléique. Ainsi la téléicité sera nécessairement encodée par le verbe dans le cas d'une LCV, tandis que les LCS rendent possible l'expression de la téléicité à travers un satellite, justifiant ainsi de la dichotomie avancée par Talmy. Cependant, les LCV semblent pouvoir exploiter le même pattern que les langues à cadrage satellitaire, à savoir [V_{motion+Manière} + Complément_{Trajectoire}]. En effet, la trajectoire locative, à l'inverse de la trajectoire téléique, peut être exprimée au sein d'une LCV par un syntagme non verbal pouvant être utilisé comme les satellites des LCS. S'appuyant sur l'analyse d'Aske (1989), Slobin et Hoiting (1994) avancent l'existence d'une contrainte d'expression des bornes temporelles dans le verbe pour les LCV, « *boundary-crossing constraint* » (contrainte de franchissement de bornes), stipulant l'usage possible d'un verbe de Manière comme verbe principal dans certaines LCV pour décrire des événements sans franchissement de bornes (*non-boundary-crossing event*). Ainsi la distinction entre « *locative path phrase* » et « *telic path phrase* » d'Aske se retrouve dans l'analyse de Slobin et Hoiting sous les termes respectivement de « *path-focus* » et « *boundary-focus* ». Précisons toutefois que Slobin dans un article plus récent nuance quelques peu ses propos :

« It appears that verb-framed languages only licence the use of a manner verb as a main verb in a path expression if no boundary crossing is predicated. Thus it is possible, across a range of verb-framed languages, to say the equivalent of “fly to/from the tree”, but not “fly in/out the hole”. One of the most salient characteristics of verb-framed is the preference to mark a change of state [boundary-crossing events] with a verb, rather than by some other device. (...) **the only manner verbs that can occur in boundary - crossing situations are those that are not readily conceived of as activities, but, rather, as "instantaneous" acts. Thus one can ‘throw oneself into a room’ but one generally can’t ‘crawl into a room’ in verb-framed languages** » (e.g. “throw oneself”, “plunge”). » (Slobin 2006 : 67)

Zlatev et ses collègues faisant une distinction entre Direction et Trajectoire (cf. section 1.1.1.3) reformulent cette contrainte de la façon suivante: « a Manner-verb can co-occur with an expression of Direction or Location, but not with Path in the same clause. » (Zlatev et al. 2010 : 399). Suite aux analyses d'Aske (1989) et de Slobin et Hoiting (1994), Talmy tend à préciser sa typologie en énonçant qu'une même langue peut selon le type d'événement de mouvement

(ex. mouvement avec ou sans franchissement de frontière, mouvement auto-agentif/non-agentif/agentif, etc.) exploiter différents types de fusion. Il parle dans ce cas de *split (or complementary) system of conflation*: « a language can characteristically employ one conflation type for one type of Motion event, and characteristically employ a different conflation type for another type of Motion event » (Talmy 2000.II : 64). Talmy illustre entre autres le cas de l'espagnol qui bien qu'appartenant à la catégorie des langues à cadrage verbal rend compte d'un système à fusion mixte selon les conditions énoncées par Aske (1989) et Slobin et Hoiting (1984).

D'après les travaux de Slobin sur l'expression du mouvement en discours⁴⁶ (Berman et Slobin 1994, Slobin 2004), la classification des langues selon le type de schéma de lexicalisation dominant (cf. typologie de Talmy) ne suffit pas à rendre compte de l'ensemble des facteurs selon lesquels les langues, LCV et LCS, se distinguent : « this dichotomy is only part of a complex system of interacting factors » (Slobin 2004 : 223). La seule distinction binaire « cadrage verbal » vs. « cadrage satellitaire » semble ainsi insuffisante pour prédire les variations typologiques entre ces langues au niveau de leur organisation discursive. Les travaux de Slobin soulignent en effet que les locuteurs de LCS et les LCV (adultes et enfants à partir de trois ans) tendent vers des styles rhétoriques différents (i.e. façons dont les événements sont analysés et décrits dans le discours (Slobin 2004 : 223)). Les LCS tendent vers des descriptions détaillées de la Trajectoire globale d'un événement de mouvement au sein d'une même unité propositionnelle par l'accumulation de plusieurs satellites encodant différentes sous-Trajectoires et l'ajout d'expression prépositionnelle signifiant d'autres spécifications (ex. (46)). Elles rendent également compte d'une plus grande spécification de la Manière du fait d'un plus grand répertoire de verbes encodant la Manière dans ces langues (voir également Slobin et al. 2014 pour des données sur la Manière de la démarche humaine - marcher et courir⁴⁷). Les LCS tendent ainsi à encoder de façon compacte plus d'informations spatiales par l'usage d'une grande diversité de combinaisons verbes-satellites.

⁴⁶ Analyse de descriptions issues du récit de l'histoire « Frog, where are you ? » (Mayer 1969), un livre d'images pour enfant (24 images noir et blanc sans texte) qui retracent le parcours d'un petit garçon et de son chien à la recherche de leur grenouille disparue. Cette histoire a été fréquemment utilisée par les typologues pour analyser l'organisation temporelle et spatiale des événements dans des récits de différentes langues.

⁴⁷ Slobin et al. (2014) soulignent également dans le cadre de leur étude sur la démarche humaine des variations substantielles au sein même des types de langues (ex. Anglais > Polish, Français > Espagnol et Basque).

(46) *The frog crawled **out** of the jar and **through** the window **into** the woods*

(Slobin 2004 : 238)

Les LCV, en revanche, tendent à enchaîner plusieurs verbes de Trajectoire indépendants pour encoder la Trajectoire globale d'un événement de mouvement (i.e Trajectoire distribuée (ex. 47)), vs. Trajectoire segmentée des LCS⁴⁸), mais dans une proportion moindre que le nombre de satellites encodant différentes sous-Trajectoire dans les LCS. De plus, l'expression de la Manière dans les LCV est souvent optionnelle et moins élaborée que dans les LCS. Les LCV tendent ainsi vers l'encodage d'un plus faible niveau de granularité des événements de mouvement.

(47) *The frog **exited** the jar, **passed** through the window, and **entered** the woods*

(Slobin 2004 : 238)

En revanche, les LCV tendent à fournir les informations relatives au Fond (i.e. localisation de la Figure) dans les descriptions de mise en scène plutôt que combinées à des verbes de mouvement au sein de propositions. Par ce biais, comme le précise Slobin, « descriptions of the terrain and locations of landmarks allow for the inference of directed motion, as opposed to explicit descriptions of motion » (Slobin 2004 : 244), contrairement aux LCS qui décrivent peu de localisations, tendant généralement à présupposer ces dernières à partir de l'expression de la Trajectoire. Ces styles rhétoriques résultant selon Slobin de la combinaison de différents facteurs d'ordre morphosyntaxique (combinaison d'items lexicaux et morphèmes grammaticaux au sein de différents types de constructions), psycholinguistique (capacité de traitement de l'information), paralinguistique (gestualité), culturel et de la modalité (orale, écrite, gestuelle) ; conduisant parfois à des distinctions au sein d'un même type de langue. La prise en compte de ces facteurs dans ses analyses de l'expression du mouvement dans plusieurs langues conduit Slobin à proposer une autre forme de typologie, non plus basée sur une dichotomie entre types de langues, mais plutôt sur un continuum. Nous reviendrons et détaillerons ce dernier au cours du sous-chapitre 1.2.3.

⁴⁸ Slobin (2004 : 241-242) mentionne quelques cas de langues à cadrage verbal, tels que le basque, le turc, et le tzozil, qui en raison de leur système morphologique (marqueurs casuels, positions, adverbes, directionnels) permettent d'encoder une Trajectoire plus détaillée et de façon compacte.

Au vu de ces analyses, Fagard et ses collaborateurs (2013) portent une certaine réserve quant à la distinction entre les langues sur la base de l'élaboration ou non de la Trajectoire qui nous semble intéressante à souligner car justifiant de la nécessité de bien définir dans les études comparatives la notion de Trajectoire (comme évoqué en section 1.1.1.3) :

« there is no reason to suppose large differences in PATH expression, since what varies among the languages are the preferred ways in expressing it : through verbs in Thai and the VF [verbe-framed] languages, and through satellites in the SF [satellite-framed] languages. Previous studies have reported on a much more detailed specification of PATH in SF than VF languages (e.g. Berman and Slobin 1994 : 118), but they included DIRECTION as a subtype of PATH. Since satellites often express DIRECTION, it is unclear if there should be any difference with respect to PATH proper. ». (Fagard et al. 2013 : 370)

Fagard et ses collaborateurs distinguent en effet dans ces travaux les notions de Trajectoire et celle de Direction (cf. voir également Zlatev et al. 2010).

1.2.2. Le cas des langues à constructions verbales sérielles

La dichotomie proposée par Talmy sous-entend l'usage d'un verbe unique, ou principal, dans les langues. Cependant certaines langues intègrent au sein de leur système des constructions verbales sérielles (CVS, angl. *serial verb construction*), dont la séquence de deux ou plusieurs verbes sans connecteurs, encodant, lors de l'expression d'un mouvement, la Trajectoire et/ou la Manière pour un même événement de mouvement. Ce type de construction rend l'analyse selon la typologie talmyenne problématique. Ces constructions sérielles se trouvent essentiellement employées dans les langues d'Afrique de l'Ouest, d'Asie du sud-est et de Nouvelle-Guinée, ainsi que dans certaines langues créoles :

(48) Chán **dəən khâam** thanǎn **khâw paj** naj sǎn (Thaï, Zlatev et Yangklang 2004 : ex.1)

I walk cross road enter go in park

'I walked across the road and into the park.'

(49) *Neh [ana~le a-a]* (Dumo⁴⁹, Ingram 2006 : ex. 8)

1sg running~1sgSU.do 1sgsu.go-REDUP

‘I will run (away)’

(50) *Nansê ka **subli ba** ôbô ê!* (Forro⁵⁰, Hagemeyer 2013)

2pl ipfv go.up go forest pcl

‘You go up to the forest!’

Avant d’aborder ce point, il convient de préciser brièvement le concept de construction verbale sérielle (ou construction de verbe en série), désormais CVS ; d’autant plus que ce dernier se trouve employé dans l’analyse par certains auteurs de langues des signes (cf. section 3.2.2). Depuis la première mention de « verbes sériels » dans l’étude du Akan (langue d’Afrique de l’ouest) par Balmer et Grant en 1929 (cité par Ross et al. 2015), ce terme s’est étendu à l’analyse de phénomènes similaires dans d’autres langues à travers le monde (ex. Asie du Sud-Est, surtout la Chine, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Pidgin/ Créole) en y appliquant souvent une définition vague et très large (i.e. combinaison de deux verbes). Ceci a conduit à un certain nombre de variantes définitionnelles dans la littérature actuelle, témoignant de l’absence véritablement d’un consensus sur les critères définitoires du concept de CVS et de la diversité des phénomènes considérés sous ce terme. La difficulté à formuler des critères clairs pouvant définir de telles constructions vient du fait que ces dernières sont difficilement isolables parmi d’autres phénomènes de constructions verbales complexes (ex. les pseudocoordinations⁵¹, les co-verbes⁵²). Par ailleurs, leur délimitation est également complexifiée par la tendance de ces

⁴⁹ Le dumo est une langue sko parlée sur la côte nord de l’île de Nouvelle-Guinée

⁵⁰ Le forro (ou *sãotomense*, *são tomense*, *santomé*) est une langue créole à base de portugais parlé principalement sur l’île de Sao Tomé-et-Principe situé dans le golfe de Guinée (cf. <http://apics-online.info/contributions/35>).

⁵¹ Construction verbale complexe dans laquelle les verbes sont reliés par une conjonction non utilisée littéralement. (ex. *Let’s go and see a movie!* (English) (cf. Ross et al. 2015).

⁵² Construction verbale complexe dans laquelle les verbes sont liés par un suffixe (*Converbe* en angl., Ross et al. 2015). Ce type de construction s’applique plus précisément à des éléments à morphologie verbale déficiente (i.e. verbe dont la flexion ne comporte pas l’ensemble des formes possibles – manque temps, mode ou personne) formant des propositions dépendantes, ne pouvant être utilisée comme prédicats isolés.

Hi-ga sizun-de it-ta (Japanese : Shibatani 2003 : 271)
Sun-Nom sink-CONJ go -PAS
(couler) (aller)

constructions à évoluer vers leur lexicalisation en lexèmes verbaux complexes ou vers la grammaticalisation de certains de leurs verbes en auxiliaires, affixes, particules, ou adpositions (cf. Aikhenvald 2006 : 22 et 30-3, Noyau et Takassi 2005). Ces phénomènes évolutifs tendent ainsi à en complexifier la délimitation. Les CVS sont ainsi abordées comme un phénomène non uniforme à travers les langues (d'où l'avancement de sous-catégories de CVS qui varient selon les auteurs⁵³), qui selon certains auteurs, en raison de leur aspect évolutif, devrait plutôt être défini tel un continuum (cf. Vittrant 2006, Noyau et Takassi 2005). Afin de pouvoir toutefois mener des études comparatives sur ce phénomène, Haspelmath avance que les CVS doivent être considérées en tant que concept comparatif et non en tant que catégorie descriptive. S'inscrivant dans une approche qui tend à séparer la typologie et la linguistique descriptive des langues individuelles, Haspelmath (2009) distingue en effet les notions, souvent confondu en linguistique, de **catégorie descriptive** ou translinguistique (angl. *descriptive categories* ou *cross-linguistics categories*) et de **concepts comparatif** (angl. *comparative concepts*), précisant que bien que certaines analogies puissent être établies entre ces deux notions, celles-ci ne se recouvrent que rarement. Les catégories descriptives sont appropriées pour décrire les langues particulières et ne peuvent être comparées entre les langues car les critères d'attribution des catégories diffèrent d'une langue à l'autre (i.e. les catégories sont propres à une langue). Les concepts comparatifs sont, quant à eux, introduits et définis spécifiquement par les typologues de façon à être applicables universellement afin de permettre des comparaisons et de formuler des généralisations translinguistiques. En se basant sur une lecture approfondie de la littérature comparative et théorique relative à ce phénomène,

⁵³ La classification la plus exploitée dans la littérature semble être celle d'Aikhenvald (2006) qui distinguent deux grandes classes de CVS : les CVS symétriques et les CVS asymétriques. Les CVS symétriques se caractérisent par l'usage de verbes de classe sémantiquement et grammaticalement non restreinte (classe ouverte), ayant le même statut (i.e. aucun ne détermine les propriétés sémantiques ou syntaxiques de la construction dans son ensemble) et réfèrent à une série de sous-événements – parfois liés culturellement – d'un événement global (ex. en tariana, littéralement 'he-sleeps he-eats he walks around' signifie 'go hunting or fishing for several days' ; en mwotlap, littéralement « puch cry » signifiant « made cry by punching ») (*ibid* : 11, 16 et 22). Les CVS asymétriques se caractérisent par l'usage d'au moins un verbe de classe sémantiquement ou grammaticalement restreinte (classe fermée) qui spécifie grammaticalement l'événement décrit par le verbe d'une classe non restreinte (ex. verbe de posture ou de mouvement exprimant la directionnalité ou véhiculant les valeurs de temps-aspect de la construction entière - en cantonais littéralement 'take-come' signifiant 'bring', ou en kristang 'finish go' signifiant 'had gone') (*ibid* : 21-22).

Haspelmath propose une définition translinguistique étroite des CVS, en tant que concept comparatif :

« a monoclausal construction consisting of multiple independent verbs with no element linking them [coordination or subordination] and with no predicate–argument relation between the verbs » (Haspelmath 2016 : 292).

Les CVS réfèrent ainsi, selon cette approche, à :

- des constructions avec un sens compositionnel
- monoclausales (soit formant une seule proposition avec une négation verbale unique qui porte sur tous les verbes de CVS),
- impliquant deux ou plusieurs verbes indépendants,
- sans marqueur de dépendance ou d'éléments de liaison,
- et dont l'un des verbes ne peut être l'argument d'un autre verbe de la construction.

Cette définition, bien qu'excluant des constructions qualifiées de CVS dans certaines langues (cf. Aikhenvald et Dixon 2006), permet de saisir les principaux critères permettant de distinguer ces constructions de phénomènes similaires. Précisons que de nombreux auteurs (ex. Aikhenvald 2006 ; voir Vittrant 2006, Ross et al. 2015, Haspelmath 2016) définissent également les CVS comme des constructions décrivant un événement sémantiquement unique et se comportant comme un prédicat unique, au sens d'agissant syntaxiquement comme tout et ainsi partageant les valeurs de Temps-Aspect-Modalité et les arguments sujet et/ou objet, et se prononçant avec un unique contour d'intonation (sans pause). Cependant, Haspelmath considère le critère sémantique de l'événement unique comme difficilement applicable, dans la mesure où ce dernier est difficilement identifiable :

« there is no objective way of identifying a single event and distinguishing it from a set of several events. Everyone recognizes that the events expressed by SVCs may be complex events, just as events expressed by monomorphemic verbs often have an internally complex event structure (e.g. kill has the event structure 'cause to become dead'). (...) The single event criterion does not really exclude anything, because humans are able to conceive of multiple events as parts of a single complex event without real limits. » (Haspelmath 2016 : 306).

Concernant le partage entre les verbes des CVS des valeurs de Temps-Aspect-Modalité, d'un ou plusieurs arguments, ainsi que le contour d'intonation unique, Haspelmath traite ces

propriétés comme des généralisations falsifiables plutôt que comme des critères de définition : « (...) these are not necessary as there are no constructions that would be excluded from the class of SVCs only because they lack these properties. » (Haspelmath 2016 : 306), d'où leur non mention dans la définition qu'il propose ci-dessus⁵⁴.

Il devient ainsi difficile de distinguer au sein de ces séries verbales un verbe principal d'un verbe secondaire ou satellitaire. Toutefois, si l'on se rapporte à la sous-catégorisation des CVS (CVS symétrique vs. CVS asymétrique) proposée par Aikhenvald (2006, cf. note 54), les CVS dites asymétriques peuvent laisser sous-entendre une analyse en termes de verbe « satellitaire ». En effet, Aikhenvald définit au sein de ce sous-type de CVS une tête de la construction : « This verbs [the verb from an unrestricted class] can then be considered the head of the construction, on both semantic and syntactic grounds » (*ibid* : 22) et qualifie le verbe de classe ouverte de « *major verb* » et celui de classe fermée de « *minor verb* ». Ainsi les CVS asymétriques sont définis comme étant « *semantically headed structures which refer to an event described by the main verb, from an open class, while the verb of a closed class simply provides some grammatical specification.* » (Aikhenvald 2006 : 41). Ces propos laissent sous-entendre une certaine hiérarchisation sémantique et syntaxique entre les verbes de la série en question et donc une possible analyse en termes de verbe-satellite. Ceci est appuyé par l'analyse évolutive de ces constructions « asymétriques » qui, comme nous avons pu le mentionner ci-dessus, sont soumises à des processus de grammaticalisation : « *Motion verbs within asymmetrical SVCs often grammaticalize into directional markers indicating path, source, and trajectory of motion.* » (Aikhenvald 2006 : 31), ou « *Motion verbs within SVCs may develop into directional adpositions* » (*ibid* : 32). Relativement à ce point, dans le cadre d'une étude typologique sur l'expression de la trajectoire dans une perspective dynamique, observant plus particulièrement les processus de grammaticalisation dont émerge le système des satellites, Imbert et ses collaborateurs soulignent que certaines CVS pourraient être considérées « *comme des S [satellite] en devenir* » (Imbert et al. 2011 : 105). Cette problématique fait écho à l'actuel vaste débat autour de la notion de satellite initialement proposée par Talmy et mentionnée en section 1.2.1 (cf. Mastumoto 2003, Imbert et al. 2011).

⁵⁴ Aikhenvald tient également les mêmes propos : « *In a individual language, SVCs are expected to have most, but not necessarily all, of these properties.* » (Aikhenvald 2006 : 3).

A travers l'analyse de langues à CVS, divers chercheurs ont ainsi rendu compte de la difficulté à catégoriser ce type de langue au sein de la dichotomie LCV vs. LCS. Nous pouvons citer l'exemple du Thaï (ex. (51)) qui se caractérise par l'expression de la Trajectoire dans les verbes, (i.e. caractéristique propre aux LCV), mais ces derniers peuvent être accompagnés d'un large nombre de verbes de Manière (pouvant signifier de fines distinctions sémantiques). Le Thaï témoigne ainsi également de propriétés propres aux LCS. Ces séquences verbales semblent s'organiser de la façon suivante : Verbe(s) de manière > Verbe(s) de Trajectoire (non-deictique) > Verbe de Trajectoire deictique.

(51) Chán **dəən** phlò ʔək **paj** (Thaï, Zlatev et Yangklang 2004 : ex.17a)

I walk pop out exit go

'I popped out, walking.'

Zlatev et Yangklang précisent que « There is no syntactic or semantic evidence that either type [Verbe de Trajectoire vs. Verbe de Manière] is subordinate to the other, and therefore they need to be given equal status. » (Zlatev et Yangklang 2004 : 161). D'autres caractéristiques du Thaï sont énoncées par ces deux auteurs qui témoignent de la difficulté à catégoriser cette langue à verbes sériels au sein de la dichotomie LCV vs. LCS : usage de verbes fusionnant la Manière et la Trajectoire positionnés entre un/des verbes de Manière et un/des verbes de Trajectoire, insensibilité à la contrainte de franchissement de bornes et possibilité d'avoir plus d'un Fond par énoncé (Zlatev et Yangklang 2004 : 167-168).

L'analyse du chinois questionne également la dichotomie talmyenne. Afin d'exprimer un mouvement, le chinois exploite des constructions verbales résultatives très productives (*Resultative verb compound*) (ex. (52) et (53)). Ces constructions se caractérisent par une séquence de plusieurs verbes, non aléatoires, lexicalisant simultanément différents composants du mouvement (ex. Manière, Trajectoire, Déixis). Le premier verbe de cette séquence encode généralement la Manière et/ou la Cause du mouvement, tandis que le deuxième verbe, voire le troisième (optionnel), encode la Trajectoire (i.e. indiquant le résultat de l'action impliquée). Tout comme le thaï, le second verbe exprime plus particulièrement la direction ou la Trajectoire, tandis que le troisième exprime une Trajectoire deictique. En revanche, les verbes de Trajectoire appartiennent à un ensemble assez restreint de verbes, tandis que les verbes de Manière/Cause rendent compte d'un large éventail de verbe (Ji et al. 2011a : 5).

(52) *Yi ge ren pao-guo jiedao.* (Ji 2009 : 48)

One -CL man run-cross street

‘One man ran across the street.

(53) *Yi zhi mao cong shu shang pao-xia-lai.* (Ji 2009 : 48)

One -CL cat from tree on run-descend-come

‘A cat ran down from the tree towards us.

Talmy analyse le Chinois comme une **LCS**, où le verbe de manière/cause, en première position, est analysé comme le verbe principal tandis que le verbe de trajectoire en seconde position comme un satellite. Il note toutefois une différence syntaxique entre les verbes de Trajectoire (2^{ème} position) en chinois et les particules anglaises, du fait qu’ils puissent apparaître comme verbes indépendants (comme *full verb*). Mais il considère que la propriété syntaxique de ces verbes est une forme d’héritage d’une évolution diachronique typologique du chinois, d’une langue à *Path-conflation pattern* (chinois classique) à une langue à *Manner pattern* (chinois moderne) :

« Favoring this reinterpretation is the fact that some of the morphemes with clear Path senses in second position have become less colloquial or obsolescent or obsolete as main verbs, or that in their usage as a main verb they have meanings only partially or metaphorically related to their second-position Path sense. »
(Talmy 2000.II : 119).

Cependant Ji (2009) conteste cette analyse, considérant que dans le cadre de l’expression du mouvement, les verbes de Trajectoire au sein de ces constructions peuvent avoir un statut indépendant tout en maintenant leur sens directionnel. De plus, elle avance que « given that constituent verbs in a RVC are not distinguished at all by finiteness due to a lack of morphology in Chinese, both Manner and Path can be claimed to be encoded in **equivalent grammatical terms** » (Ji et al. 2011a : 4, spm), justifiant ainsi de la non intégration de cette langue au sein de la dichotomie talmyenne. Toutefois, elle précise que « The RVC is different, however, from true serial verbs, such as those in Thai, where the independent status of a motion verb (i.e. a Manner verb, a Path verb or a Deictic verb) is always made unequivocal by the sandwiching of arguments between serial verbs. » (Ji 2009 : 24). En revanche, certains chercheurs, comme Tai (2003 : 306-308, cité par Ji 2009 : 29), définissent sémantiquement le verbe de Trajectoire en

seconde position comme étant le verbe principal de la série verbale (vs. verbe de Manière) et classent ainsi le chinois parmi les langues à cadrage verbal. Selon eux, les constructions verbales résultatives utilisées pour exprimer un mouvement rendent compte d'un schéma sémantique « action-résultat », où l'élément signifiant le résultat renvoient à l'élément sémantiquement primaire de la prédication. Ainsi le verbe de Manière fonctionne comme adverbe de manière et représente l'événement subordonné.

Ameka et Essegbey (2006) interrogent également la place de deux langues à CVS au sein de la dichotomie talmyenne : Ewe et Akan (langues Kwa de l'Afrique de l'Ouest – Niger-Congo). Dans ces deux langues, l'information spatiale est codée au sein de complexes verbaux de la forme Vb-M + Vb-P. Comme les travaux exposés ci-dessus, leur étude conclut que ces dernières partagent certaines caractéristiques de type cadrage verbal et de type cadrage satellitaire ne permettant pas de les considérer comme appartenant pleinement à l'une ou l'autre de ces types de langues (LCS ou LCV), proposant ainsi de les intégrer au sein d'une troisième catégorie :

« We think that serializing languages display some features of verb-framed and of satellite-framed languages, but they have a distinct character that should be explicitly recognized in the typology. » (Ameka & Essegbey 2006 : 395).

Au vue des spécificités constructionnelles de ces langues, entre autres, Slobin propose d'étendre la dichotomie talmyenne en incluant un troisième type de langues, les langues « équipollentes ». Ces langues se caractérisent par un schéma de lexicalisation particulier (*equipollently-framed*) dans lequel la Trajectoire et la Manière sont encodées par des formes morphosyntaxiquement équivalentes (Slobin 2006 : 5, Slobin 2004 : 228), sans détermination possible d'une forme principale par rapport à l'autre. Sous ce troisième type de langues, Slobin regroupe :

- les langues à verbes sériels abordées ci-dessus (i.e. langue disposant de forme verbale constituée de plusieurs verbes accolés renvoyant à une seule prédication),
- les langues à verbe bipartite - ou à radical double - (i.e. langue dont la radicale du verbe est constituée de deux morphèmes de statut équivalent),
- les langues à verbe générique (i.e. langue disposant de forme verbale complexe combinant une classe fermée de verbes génériques fléchis (exprimant une fonction déictique ou

aspectuelle) avec une large classe ouverte de préverbes (ou verbe non fléchies) encodant Trajectoire et Manière).

S'appuyant sur la dichotomie talmyenne, Slobin propose ainsi la typologie suivante :

Types de la langue		Schémas de lexicalisation	Exemples
Langue à cadrage verbal		Verbe _{TRAJECTOIRE} + Complément _{MANIERE}	langues romanes, langues sémitiques (hébreu), turc, basque, japonais, coréen
Langue à cadrage satellitaire		Verbe _{MANIERE} + Satellite _{TRAJECTOIRE}	langues germaniques, langues slaves, langues finno-ougriennes
Langue équipollente à verbes sériels	Verbe _{MANIERE} + Verbe _{TRAJECTOIRE}	langues africaines du niger et du congo, langues hmong-mien sino-tibetan (mandarin, chinois), langues taï-kadaï (thai), langues môn-khmer, langues austronésiennes
	... à verbe bipartite	Verbe _{[MANIERE] + [TRAJECTOIRE]}	langues amérindiennes (algonquian, athabaskan), hokan, langues klamath-takelman
	... à verbe générique	Préverbe _{MANIERE} + Préverbe _{TRAJECTOIRE} + Verbe	jaminjungan, et d'autres langues australiennes

Tableau 2 : Typologie de Talmy revisitée par Slobin (Slobin 2006 : 5)

Talmy (2009) conteste la proposition de Slobin de langues équipollentes en énonçant un ensemble de critères (d'ordre morphologique, syntaxique, phonologique et sémantique) permettant d'identifier un verbe principal dans une phrase et ainsi en affirmant que certaines langues à constructions verbales complexes s'intègrent pleinement dans sa typologie (LCV vs LCS).

Slobin s'interroge par ailleurs sur les implications cognitives de cette variabilité linguistique. Il propose (Slobin 1996, 2006) que les langues impactent les processus de focalisation de l'attention en filtrant les informations, rendant ainsi certains aspects d'un événement plus saillants et plus accessibles que d'autres sur le plan cognitif selon les propriétés spécifiques des langues : l'activité de parler influence l'activité de penser (*Thinking for speaking*). Ainsi, en apprenant une langue, les enfants acquièrent également une façon particulière de « penser pour parler»

1.2.3. De nouvelles typologies du mouvement

Face aux divers cas de langues s'intégrant difficilement au sein de la dichotomie proposée par Tamly (patterns combinant cadrage verbal et cadrage satellitaire, constructions verbales complexes, variation diachronique), et la multitude de facteurs (autre que le processus de lexicalisation) engendrant des variations typologiques (cf. évoqués en section 1.2.1), certains auteurs proposent d'envisager les différences typologiques entre les langues en termes de continuum plutôt qu'en termes de type de langue (Slobin 2004 (cf. saillance Manière), Ibarretxe-Antuñano 2009 (cf. saillance Trajectoire)) ou de types de construction (Fagard et al. 2013, Croft et al., 2010). Ainsi au-delà des patterns de lexicalisation, ces derniers abordent les différences entre les langues à travers leurs variations dans le degré d'élaboration des composants sémantiques spatiaux.

Slobin avance que les différents schémas de lexicalisation mentionnés ci-dessus ont un effet bien plus général sur la saillance de la manière du mouvement (angl. *manner salience*) que l'on peut définir comme étant le niveau d'attention accordé à la manière dans la description d'un événement de mouvement (Slobin 2006 : 223). Par ailleurs, abordant la Trajectoire comme étant un composant obligatoire dans l'expression d'un événement de mouvement (soit sans Trajectoire, pas d'évènement de mouvement), il considère que la comparaison des langues sur la base de l'accessibilité à ce dernier n'est pas pertinente (Slobin 2004 : 238). A la différence de la typologie talmyenne basée sur le pattern d'encodage de la Trajectoire, Slobin propose de classer les langues selon leur degré de saillance de la Manière. Il appuie par ailleurs son propos par le constat que « the lexical encoding of manner is a stable characteristic of a language, acquired early and maintained through life » (Slobin 2004 : 229). Ce degré de saillance peut se

mesurer selon Slobin au niveau de l'usage, oral ou écrit, d'une langue (i.e. fréquence d'encodage de la manière dans l'expression d'événement de mouvement au sein d'une conversation, d'une narration orale, d'une traduction, d'un texte écrit, etc.), ainsi qu'au niveau de la diversité et la spécificité des lexèmes d'une langue (i.e. dénombrement du lexique de verbes de manière). Sur ce dernier point, nous tenons à reprendre les propos de Fortis (2007) : « La thèse qu'il y a une relation systématique entre l'inventaire lexical d'une langue et son orientation typologique reste à vérifier. Par exemple, le chantyal (sino-tibétain) est à dominante trajectoire verbalisée et pourtant l'inventaire des verbes de trajectoire est restreint (...). » (Fortis 2007 : 3). Matsumoto (2003) considère également que la richesse du répertoire verbal des langues (verbe de manière du mouvement vs. verbe de trajectoire) est partiellement indépendante de la typologie à cadrage verbal et satellitaire. Il mentionne, pour illustrer ce point, différents cas de langues à cadrage satellitaire, tel que le chinois et le thaï, qui témoignent d'un système de verbes de trajectoire relativement riche. Nous tenons juste à souligner brièvement ici le fait que les deux langues citées par Matsumoto, qui se caractérisent par l'usage de constructions verbales complexes, soulèvent un débat dans la littérature, que nous aborderons ci-dessous, quant à la fonction syntaxique des verbes en usage au sein de ces dernières (*head* vs. *non-head*) et ainsi à la place de ces langues au sein de la dichotomie talmyenne. Matsumoto relève également le cas de langues à cadrage verbal, tel que le français, l'hindi et le tswana, qui se caractérisent par un système de verbes de manière du mouvement relativement riche. Il envisage également la possibilité pour des langues à cadrage satellitaire, comme le chinois, d'avoir seulement quelques verbes de manière généraux tout en permettant des distinctions plus fines au moyen d'adverbiaux. Ce point révèle la nécessité d'établir une distinction entre l'analyse de la richesse d'expression d'un composant sémantique (ici : Manière ou Trajectoire) relativement à l'abondance d'une catégorie syntaxique donnée (ici : le verbe de mouvement) et la richesse d'expression d'un composant sémantique relativement à la finesse de distinction sémantique opérée au sein d'une langue, toute catégorie confondue.

Sur la base de ces mesures, Slobin définit un continuum qui s'étend des langues à faible saillance de la manière (angl. *low manner salience*, désormais langues Lo-M) aux langues à forte saillance de la manière (angl. *high manner salience*, désormais langues Hi-M) : « In high-manner-salient languages, speakers regularly and easily provide information about manner when describing motion events, whereas in low-manner-salient languages, manner information is provided only when manner is foregrounded for some reason » (Slobin 2004 : 251). Ce continuum s'illustre à travers la figure ci-dessous qui rend compte de l'analyse du nombre de

verbe de manière dans les narrations orales de locuteurs de douze langues (plus particulièrement relativement à la description d'un événement de mouvement avec franchissement de borne) :

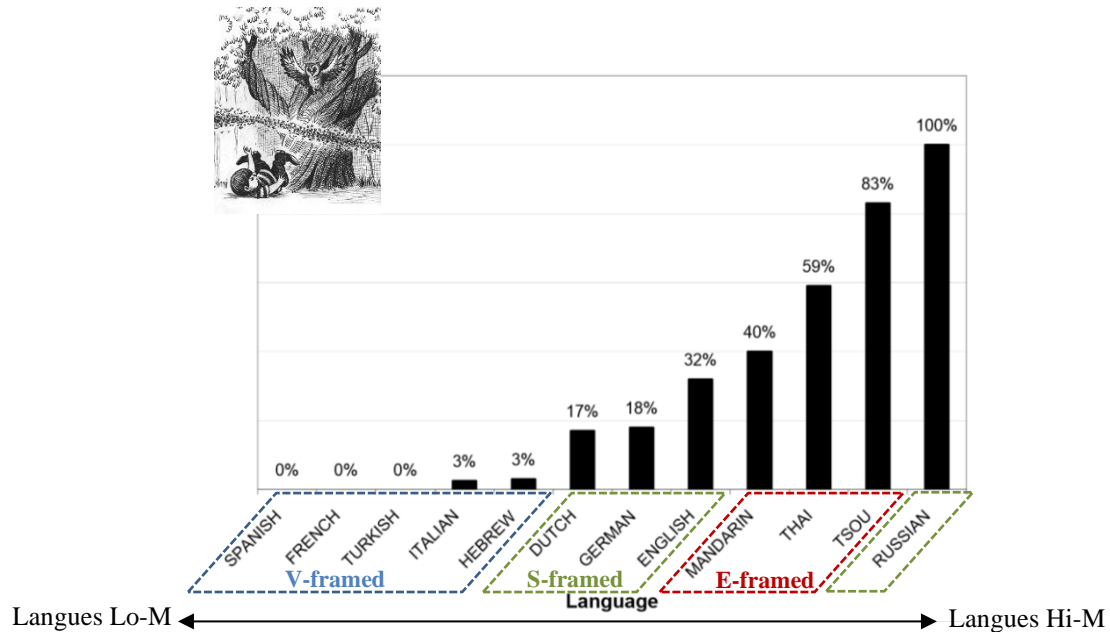


Figure 4 : Pourcentage de locuteurs utilisant un verbe de manière de mouvement pour décrire l'événement « (hibou) émerger de l'arbre » dans l'histoire imagée « Frog, where are you ? », (inspiré de Slobin 2006 : 225)

Slobin observe que les variations de niveau de saillance entre les langues, illustrées entre autres par la Figure 4⁵⁵, sont influencées par le type de schéma de lexicalisation (i.e. V-framed, S-framed, E-framed). Il relève également une influence au niveau des contraintes sémantiques (ex. contrainte de franchissement de frontière, cf. section 1.2.1), des éléments morphosyntaxiques et lexicaux disponibles (ex. verbe simple ou en série, préfixe, particule, gérondif, adverbe, ideophone ou onomatopée, positionnel, etc.) et de la charge de ces éléments en termes de traitement cognitif (i.e. leur accessibilité ou complexité). Il rend compte également de l'importance d'élargir l'analyse de l'encodage des composants sémantiques spatiaux aux gestes co-verbaux, nuanciant toutefois d'une certaine façon cette importance en établissant une distinction entre le verbal et le co-verbal : « the kind of information provided by gestures is

⁵⁵ Cette analyse tend à interpréter la saillance de la manière relativement à la proportion de descriptions d'événement de mouvement incluant un verbe de manière de mouvement. Cette dernière n'est donc pas représentative de la saillance de la manière dans une langue donnée dans sa globalité, qui doit plutôt référer à la proportion de descriptions d'événement de mouvement fournissant une information explicite sur la manière du mouvement, et donc non uniquement à l'analyse des verbes de mouvement en jeu.

analog and depictive, and does not require the speaker to attend to the sorts of categorical distinctions provided by lexical items (eg., *roll*, *bounce*, *bob*, *tumble*, *skid*, *bumps*, etc.). The categorical contrasts encoded by lexical items are language-specific and have to be learned; gestural depiction, by contrast, is much less categorical and conventional. Furthermore, if gestures do provide "compensation" for lexical gaps and for heavy constructions, this option is only available for oral narrative - that is, for speaking. » (Slobin 2004 : 236). Kita et Özyürek (2003), parmi d'autres, observent en effet la possibilité pour certaines langues à cadrage verbal (turc, japonais) comme à cadrage satellitaire (anglais) d'accompagner leurs verbes de manière ou de trajectoire de gestes signifiant la Trajectoire et/ou la Manière (voir également Hickmann et al. 2011 pour une analyse sur le français et l'anglais chez l'adulte et l'enfant).

1.3. Une approche développementale du déplacement

Les différences observées parmi un grand nombre de langues dans l'expression linguistique du mouvement, et plus particulièrement des composants spatiaux, présumés universaux, qui les structurent, questionnent leurs impacts éventuels sur l'acquisition du langage spatial. L'acquisition de l'expression spatiale chez l'enfant est-elle influencée par les propriétés spécifiques de la langue à laquelle il est exposé, révélant ainsi des productions spatiales spécifiques des enfants de diverses langues comparables à celles des adultes de ces mêmes langues ? Ou est-ce que cette acquisition est régie par des concepts cognitifs pré-linguistiques universaux, révélant ainsi des productions spatiales similaires chez des enfants de langues différentes ? Ce questionnement renvoie plus largement au débat opposant, respectivement, une approche relativiste et une approche universaliste de l'acquisition du langage. Nous allons dans un premier temps rendre compte de ce débat à travers un bref aperçu des différents positionnements théoriques relatifs à l'évolution de la cognition spatiale de l'émergence des concepts spatiaux à celle du langage spatial. Puis dans un second temps, nous détaillerons un certain nombre de travaux sur l'expression du mouvement dans une perspective développementale et typologique afin d'apporter des éléments de réponse à ce questionnement.

1.3.1. Développement de la cognition spatiale

Au cours des dernières décennies, la question de la formation des concepts spatiaux chez l'enfant a été l'enjeu de plusieurs théorisations faisant l'objet de vives controverses. Depuis les années 1980, contrairement à la théorie piagétienne (Piaget et Inhelder 1948 ; Piaget 1977), qui postule que l'intelligence conceptuelle ne se développe pas chez l'enfant avant l'âge de 2 ans, de nombreuses études soutiennent le développement d'une activité conceptuelle spatiale dès les premiers mois pendant la période préverbale⁵⁶. Grâce au développement de nouvelles méthodes d'investigation⁵⁷ (ex. méthode de transgression des attentes et du regard préférentiel, conjointement ou non à une phase d'habituation), des études sur les attentes des nouveau-nés à propos d'objet caché révèlent, par exemple, qu'il possède la permanence de l'objet⁵⁸ dès 2 mois et demi pour certains événements (i.e. occultation, inclusion et recouvrement) (cf. Baillargeon 2004 pour une synthèse de ces travaux). Diverses études témoignent ainsi du développement précoce chez le nouveau-né des capacités cognitives spatiales à appréhender leur environnement, impliquant des relations spatiales ou causales, ainsi que des contraintes physiques sur le déplacement des objets, dont certaines tendent à se développer, voire s'affiner au cours des âges (cf. Quinn 2004, Spelke 2008, Cohen et al. 1998). Concernant plus particulièrement les composants spatiaux mentionnés au cours des chapitres précédents, l'étude

⁵⁶ Il nous semble toutefois que Piaget ne nie pas véritablement la présence d'une certaine forme de représentation spatiale chez l'enfant avant 2 ans, simplement qu'il précise que cette représentation n'est pas complète car inscrite dans le pratique : « Avant que l'enfant soit capable d'imaginer en pensée des perspectives ou de mesurer des objets par des opérations effectives, il est déjà apte à percevoir projectivement et à établir, par la seule perception, certains rapports métriques implicites ; de plus les formes qu'il perçoit (droites, cercles, carrés, etc.) sont fort en avance sur la possibilité de reconstruire ces mêmes structures par l'intuition imagée ou la pensée représentative (Piaget et Inhelder 1944 : 23).

⁵⁷ Méthodes développées par Baillargeon, Spelke et Wasserman en 1985, et Baillargeon en 1998.

⁵⁸ La permanence de l'objet renvoie à la permanence des qualités (formes, constance, couleur, etc.) d'un objet indépendamment de la perception immédiate et témoigne selon la théorie Piagétienne d'une structuration intelligente de l'expérience. Selon cette théorie, le concept de permanence des objets émerge à partir de la deuxième année et rendrait compte du « passage » (ou plutôt de la superposition) de l'espace pratique (i.e. élaboration au cours du développement de l'intelligence sensori-motrice d'un espace pratique objectif mais relatif au seul système de référence de l'enfant) à l'espace représentatif (i.e. élaboration au cours du développement de la pensée conceptuelle d'une représentation complète de l'espace car détachée de l'action immédiate) (Piaget 1977 : 319-330).

de Pulverman et al. 2013 (voir aussi Pulverman et al. 2008) suggère que les nourrissons âgés de 7 à 9 mois sont capables de détecter les changements de Manière et de Trajectoire d'un mouvement (i.e. percevoir des différences entre les événements si la Manière et/ou la Trajectoire ont changé), et commencent à traiter la Manière et la Trajectoire de façon indépendante. Cette capacité précoce à discriminer et à catégoriser les événements sur la base de la Manière et de la Trajectoire se retrouve également dans les travaux de Pruden et ses collègues (Pruden et al. 2012, Pruden et al. 2013). D'autres études témoignent également de la discrimination précoce des événements sur la base de la Figure et du Fond (ex. discrimination vers 11 mois pour la Figure et vers 14 mois pour le Fond dans des événements dynamiques chez des nouveaux-nés anglais, selon l'étude de Göksun, Hirsh-Pasek, & Golinkoff (2009)), ou de la Source et du But (ex. discrimination vers 12 mois chez des nouveaux-nés Anglais révélant une asymétrie Source/But en faveur du But, selon l'étude de Lakusta, Wagner, O'Hearn & Landau, 2007).

L'observation de ces capacités cognitives précoces chez le nouveau-né tend selon ces chercheurs à appuyer l'existence du développement d'un système conceptuel universel et antérieur au langage. Précisons toutefois que certains chercheurs interrogent la preuve que ces méthodes peuvent apporter d'une réelle conceptualisation spatiale de la part de l'enfant (ex. Haith et Benson 1998, Bogartz et al. 2000), tandis que d'autres remettent également en question les résultats obtenus suite à la non répliation de ces derniers au cours de protocoles dits similaires (ex. Cohen, 1995 ; Cohen, Gilbert & Brown, 1996 ; cités par Lécuyer 2001 : 44).

Selon les approches théoriques envisagées (d'inspiration nativiste⁵⁹, constructiviste ou néo-constructiviste), soutenant l'existence d'un système conceptuel universel, des divergences fondamentales persistent cependant quant aux mécanismes qui sous-tendent l'émergence de ces concepts. Certaines soutiennent l'hypothèse que ces derniers sont issus d'un noyau de connaissances fondamentales (*Core Knowledge*) biologiquement préprogrammé et fondamentalement indépendant de la perception et de l'action, qui serait constitué de primitifs

⁵⁹ Nous employons le terme « nativisme » dans le sens de Lécuyer : « **L'innéisme classique** est un concept extrêmement critiqué pour son ambiguïté, puisqu'il n'infère pas réellement une présence de connaissances ou de compétences à la naissance, mais suppose que **leur acquisition au cours de la vie soit essentiellement due à un processus maturationnel long**. Cet innéisme maturationnel est surtout centré sur l'origine des différences individuelles. Au contraire, **le nativisme** est un vrai innéisme, dans la mesure où il suppose bien l'existence de **connaissances et de compétences à la naissance**. Il s'intéresse aux caractéristiques de l'espèce et non à celles des individus. » (Lécuyer 2001 : 37, spm).

conceptuels universels concernant les propriétés fondamentales des objets et les lois physiques auxquelles ils sont soumis. D'autres avancent l'hypothèse d'une construction graduelle par la perception et/ou l'action du nouveau-né sur son environnement physique et socio-culturel (cf. Leslie 2005, Spelke 2008, Baillargeon 2004, Cohen et al. 1998, Mandler 2010, 2012, Mandler et Cánovas 2014). Toutefois, malgré des mécanismes distincts, l'ensemble de ces théories s'accorde sur l'hypothèse d'un développement du système conceptuel universel et indépendant au langage. Nous évoquerons par la suite d'autres travaux qui tendent à remettre en question cette approche en soutenant un impact de la langue (dont la nature fait débat) dans le développement du système conceptuel dès le plus jeune âge.

Certains modèles théoriques avancent que l'acquisition du langage spatial s'appuie sur ces concepts spatiaux prélinguistiques (ex. Hespos et Spelke 2004 ; Mandler 1996 ; Slobin 1985 ; H. Clark 1973). Le processus d'acquisition est envisagé comme une mise en correspondance directe des termes spatiaux avec des concepts spatiaux universaux préexistants, et ce indépendamment des propriétés spécifiques du langage. Par conséquent, comme le souligne Hickmann, « les représentations qui sont « véhiculées » par le système linguistique (...) sont présumées posséder des propriétés universelles qui sont entièrement compatibles avec les représentations antérieures de l'enfant, même si elles impliquent l'acquisition d'un nouveau format de représentation, dont le processus d'émergence reste encore à déterminer. » (Hickmann 2003 : 150) ». Selon Bowerman (1996), ce modèle trouve sa justification auprès de ses partisans dans les preuves de l'existence chez l'enfant de connaissances sur l'espace antérieures à l'émergence du langage (cf. travaux mentionnés ci-dessus) ; de l'existence d'une correspondance étroite entre l'organisation perceptivo-conceptuelle de l'espace et son organisation linguistique (cf. l'hypothèse de corrélation de H. Clark (1973)⁶⁰, voir également Lakusta et al. 2007 : 180) ; et les régularités observées dans l'ordre et l'âge d'acquisition des prépositions spatiales dans les productions d'enfants anglophones, ainsi que quelques autres langues, qui semblent refléter une séquence de développement de la représentation perceptivo-

⁶⁰ « P-space [espace perceptivo-conceptuel] and L-space [espace linguistique] had virtually the same properties : both required points, lines, and planes of reference; both revealed the same three specific planes of reference with the same positive [ex. le haut de l'axe vertical et l'avant de l'axe sagittal] and negative directions [ex. le bas de l'axe vertical et l'arrière de l'axe sagittal] from them; both exhibited the notions of canonical position and canonical encounter, and so on.» (H. Clark 1973 : 53).

conceptuel de l'espace (cf. Piaget et Inhelder 1948)⁶¹ (ex. Johnston 1985, 1988 ; Johnston et Slobin 1979). Comme le note Ji à travers une citation de Bowerman « It is no wonder that this idea has been firmly held until quite recently, as Bowerman (1999) explains: “If any domain has a plausible claim to strong language-independent perceptual and cognitive organization, it is space. The ability to perceive and interpret spatial relationships is clearly fundamental to human activity, and it is supported by vision and other highly structured biological systems...Our mental representations of space are constrained not only by our biology but also by their fit to the world “out there”: if we try to set an object down in midair, it falls, and if we misrepresent the location of something, we cannot find it later. Little wonder it has seemed likely to many investigators that the language of space closely mirrors the contours of nonlinguistic spatial understanding (ibid.: 387). » (Ji 2009 : 31).

D'autres études, dont certaines sont détaillées en section 1.3.2, ont interrogé plus particulièrement l'influence des propriétés—spécifiques des langues (cf. section 1.2) sur l'acquisition du langage spatial. Selon ces travaux, au-delà de l'existence de certaines similarités dans le développement du langage spatial chez des enfants de langues différentes (i.e. progressions développementales et/ou séquences d'acquisition récurrentes), dès le plus jeune âge le processus d'acquisition s'élabore en lien avec la structure sémantico-syntaxique de

⁶¹ Piaget et Inhelder (1948) avancent que l'enfant commence par construire et utiliser, sur le plan de l'action sensori-motrice puis par la suite sur le plan représentatif, des rapports spatiaux topologiques correspondant à un rapport perceptif élémentaire n'impliquant aucune perspective ou mesure (i.e. relation d'inclusion, de voisinage, de contact, d'ordre/succession), puis des rapports d'ordre projectif associés à la coordination de différents points de vue par rapport aux objets (*ibid* : 287), et enfin euclidien liés à la construction d'un système de déplacements, de distances et de mesures permettant de situer les objets entre eux (*ibid* : 181). Piaget et Inhelder justifient ce développement du fait que « ces relations topologiques, [exprimant les propriétés intrinsèques propre à une figure], ne conduisent nullement à la construction de systèmes d'ensemble réunissant une multiplicité de figures en fonction soit d'un jeu de perspectives soit d'un axe de coordonnées, et c'est bien pourquoi elles sont psychologiquement élémentaires. (...) Avec l'espace projectif et l'espace euclidien, le problème est au contraire de situer les objets et leurs configurations les uns par rapport aux autres, selon des systèmes d'ensemble consistant, soit en projections ou perspectives, soit en « coordonnées » dépendant de certains axes, et c'est pourquoi les structures projectives et euclidiennes sont plus complexes et d'élaboration plus tardive » (Piaget et Inhelder 1948 : 179-180). L'acquisition des prépositions locatives semble ainsi suivre l'ordre suivant : prépositions impliquant des relations topologique (ex. IN, ON, UNDER) > des relations de proximité (ex. NEXT TO, BETWEEN, IN FRONT OF) > des relations projectives (ex. IN BACK OF, IN FRONT OF).

la langue à laquelle les enfants sont exposés, entraînant des progressions développementales inter-langues différentes. Ces travaux montrent des variabilités translinguistiques dès l'émergence du langage dans l'expression et la compréhension des événements spatiaux, ainsi qu'au cours du développement (ex. Choi & Bowerman 1991, Bowerman et Choi 2001, Berman et Slobin 1994, Slobin 1996, Hickmann et al. 1998). Cette approche défend l'hypothèse que « language learners do not map spatial words directly onto nonlinguistic spatial concepts [...], but instead are sensitive to the semantic structure of the input language virtually from the beginning » (Choi & Bowerman 1991 : 117).

Certains auteurs soutiennent par ailleurs que l'influence des propriétés typologiques des langues intervient à un niveau cognitif non-verbal (i.e. au niveau des préférences catégorielles, de l'attention visuelle, etc.) et non seulement au niveau verbal, soutenant ainsi l'existence d'un effet du langage sur les représentations conceptuelles des événements (Bowerman and Choi 2001, Levinson 2003, Slobin 1996; Soroli 2011 ; Hickmann et al. 2017). Ces travaux s'inscrivent dans un vif débat sur l'interaction entre la perception / représentation conceptuelle d'un événement et sa représentation lexico-syntaxique dans le langage, soit l'interface entre cognition et langage. Au sein de ce débat, l'effet des différences d'encodage des événements parmi les différentes langues du monde sur l'appréhension de ces événements varie selon les auteurs. Ainsi contrairement aux études référées ci-dessus, certains travaux semblent avancer que, dans des situations de verbalisation, dissimulé ou non, le langage peut affecter nos représentations sans pour autant réorganiser les processus perceptuo-conceptuels sous-jacents ; concluant ainsi à une indépendance entre représentation linguistique et non linguistique d'un événement (Papafragou, Hulbert et Truswell 2008 ; Papafragou, Massey et Gleitman 2002, 2006; Gennari et al. 2002 , voir également Papafragou 2015).

Inscrivant notre analyse descriptive de la LSF dans le champ des travaux sur l'espace dynamique dans une perspective translinguistique, ce sont les résultats de certains de ces travaux que nous allons exposer ci-dessous afin de pouvoir confronter les résultats issus de notre analyse de l'expression du déplacement en LSF avec ces derniers. Ces travaux ont essentiellement porté sur l'analyse des types de composants sémantiques des relations spatiales exprimées par les enfants dans leurs descriptions d'événement de mouvement (essentiellement Trajectoire et Manière) et les outils lexicaux et syntaxiques employés pour les encoder. Nous allons ainsi présenter ci-dessous certaines tendances à la fois universelles et spécifiques au langage qui guident le développement de l'expression spatiale dynamique chez les enfants de différentes langues.

1.3.2. L'expression du mouvement dynamique

1.3.2.1. Des tendances universelles

L'étude longitudinale de Choi et Bowerman (1991) sur les productions spontanées d'enfants anglophones et coréens atteste la production de morphèmes spatiaux pour encoder le mouvement dès 14-16 mois ; avec une production massive de ces derniers entre 16 et 20 mois. Ces productions réfèrent selon ces auteurs à des situations similaires : commentaires relatifs aux propres changements de posture ou d'emplacement des enfants (ex. s'asseoir, se lever, grimper sur une chaise ou sur des genoux), à l'habillage ou déshabillage, à la manipulation d'objets (ex. mettre des objets dans un sac et les sortir, assembler et séparer des lego ou des perles), et demandes à l'adulte pour être pris ou transporté (Choi et Bowerman 1991 : 95). Ces observations révèlent ainsi des similitudes dans le développement et les activités quotidiennes des enfants (et par conséquent des événements décrits) dès l'émergence du langage (Bowerman 1996 : 165).

Des similitudes développementales ont également été relevées dans la façon dont les enfants de différents groupes de langues ancrent la référence spatiale dans le discours : mention dans leur récit de points de référence spatiaux servant à l'interprétation des localisations et des changements de localisation de la Figure (soit des entités inanimées référant au Fond). Dans une étude sur les narrations d'enfants de 4 à 10 ans et d'adultes, en anglais, allemand, français et chinois, Hickmann (2003, voir également Hickmann et al. 1998) constate que dans toutes les langues la mention explicite du Fond⁶², sous une forme nominale (ex. Le cheval est tombé de l'autre côté de **la barrière**.) ou pronominale (ex. Il saute **par-dessus**.), augmente avec l'âge. Cette augmentation apparaît essentiellement avec des prédicats statiques ou de localisation générale plutôt que des prédicats de changement de localisation. La quantité d'énoncés avec omission du Fond diminue en effet après 7 ans chez les enfants anglais et allemand, et après dix ans chez les enfants français et chinois. Dans le cas d'omission dans l'ensemble du récit,

⁶² Par mention du Fond, nous entendons plus précisément la mention d'une l'entité servant comme Fond dans les récits.

l'existence du Fond peut parfois être présupposée ; par exemple, les enfants décrivent (cf. récit *Le Chat*⁶³) un événement où un chat grimpe, sans aucune mention préalable de l'arbre, mais l'existence de ce dernier peut être inférée de la mention précédente du nid (qui se trouve sur un arbre) ou de l'oiseau dans leur récit ; les oiseaux vivant dans des nids souvent situés dans des arbres (*ibid* : 270). Par ailleurs, de façon générale, Hickmann souligne que la mention du Fond reste relativement faible, même chez l'adulte, par rapport aux autres entités impliquées dans l'événement (i.e. protagonistes) du fait que « spatial reference involves more reliance on world knowledge and on inferences that can be drawn from preceding context » (Hickmann 2003 : 253).

Une analyse plus détaillée des syntagmes introduisant le Fond montre dans toutes les langues que la mention du Fond en début de récit (i.e. introduction initiale) augmente après 7 ans et devient ainsi prédominante à l'âge adulte (vs. diminution d'introductions tardives ou omissions) :

Introduction initiale :

*Alors c'est l'histoire d'un cheval qui est dans **un pré**, puis qui voit **une barrière**...où y'a une vache de l'autre côté et il essaye de sauter par-dessus la barrière. [...]*

(10 ans; *ibid* : 264)

Introduction tardive (i.e. référents mentionnés plus tard dans le récit, généralement lorsque ce dernier est fortement impliqué dans la description d'un événement) :

*C'est un cheval...I voit une vache... et i saute... par-dessus **la barrière**. [...]*

(7 ans; *ibid* : 265)

Omission (i.e. référents jamais mentionnés dans tout le récit) :

Y'a un oiseau qui regarde dans les nuages. Après y'a un chat qui vient, l'oiseau i s'envole. [...] Après le chat s'assit. Après le chat monte. Après le chien arrive. [...]

(5 ans; *ibid* : 268)

⁶³ Histoire d'après une séquence de six images mettant en scène un chat, un oiseau et un chien évoluant par rapport à un arbre sur lequel est posé nid (Hickmann et al. 1998).

Cette augmentation s'accompagne également d'une augmentation dans toutes les langues à partir de 7 ans, jusqu'à l'âge adulte, de l'emploi des formes marquant l'information nouvelle pour introduire le Fond dans le récit (i.e. déterminant indéfini pour les langues indo-européennes, ou déterminant numéral suivi d'un classificateur par exemple en chinois⁶⁴) (*ibid* : 258), le plus souvent utilisés avec des prédicats statiques qu'avec des prédicats dynamiques. Par ailleurs, l'analyse des rôles sémantiques⁶⁵ des syntagmes introduisant le Fond montre que la grande majorité de ces premières mentions (indépendamment de leur forme) a un rôle locatif à tous les âges dans toutes les langues, et que ces syntagmes locatifs tendent à augmenter jusqu'à l'âge adulte lorsqu'ils marquent localement l'information nouvelle (détermination nominale ou numérale). Cependant Hickmann rend compte du fait que pour toutes les langues et à tous les âges, les premières mentions non locatives sont plus susceptibles de marquer localement l'information nouvelle que les locatives (*ibid* : 262). Hickmann conclut ainsi de ces résultats que les formes employées pour introduire les points de référents spatiaux sont influencés par différents facteurs à savoir le rôle sémantique et l'emplacement dans le récit du syntagme nominal, ainsi que les propriétés sémantiques du prédicat associé; aboutissant à deux types d'introduction :

- forme marquant l'information nouvelle dans un syntagme non-locatif avec un prédicat statique, le plus souvent mentionné en début de récit (Type 1).
- forme non marquée dans un syntagme locative avec un prédicat dynamique, le plus souvent mentionnée tardivement dans le récit (Type 2).

Selon les caractéristiques des référents inanimés en jeu, entité individualisée (ex. une barrière) ou lieu (ex. une prairie), chacun des types énoncés ci-dessus sera plus fréquemment employé, soit respectivement le Type 1 et le Type 2. Une fois les référents servant à l'ancrage spatial introduits, ces derniers sont essentiellement maintenus dans le récit sous la forme de nominaux locatifs (i.e. formes complètes dans des rôles locatifs) avec des prédicats statiques et

⁶⁴ En chinois, le marquage local du statut de l'information est facultatif contrairement au cas des trois autres langues de cette étude.

⁶⁵ « Les syntagmes introduisant les référents inanimés ont trois types de rôles à l'intérieur de leur énoncé : **syntagmes locatifs** servant à localiser d'autres référents, soit dans des énoncés dynamiques (*il monte à l'arbre*), soit dans des énoncés statiques, existentiels (*Y'a des oiseaux dans un arbre*) ou non (*les oiseaux sont dans un nid*) ; **syntagmes dans des énoncés présentatifs**, où ce sont les référents inanimés qui sont eux-mêmes présentés (*Y'a une barrière*) ; **syntagmes dans des énoncés où ils ont le rôle d'objet** (*Il voit une barrière*) » (Hickmann et al. 1998 : 115, spm)

de changement de localisation, dans toutes les langues et à tous les âges. Cette étude soutient ainsi un développement tardif de la capacité d'ancrage dans toutes les langues et conclut à l'existence de bases cognitives universelles conduisant au développement d'un processus de planification de l'ancrage spatial semblable dans toutes les langues.

Parmi les tendances universelles évoquées dans la littérature en acquisition et en lien avec l'encodage du Fond, nous pouvons également évoquer très brièvement les études sur l'asymétrie entre la Source (phase initiale) et le But (phase finale) des événements de mouvement. En effet, comme mentionné en section 1.1.1.3, certains travaux montrent une tendance générale chez les locuteurs, adultes et enfants, à privilégier le But dans leurs encodages linguistiques (ex. en termes de fréquence d'emploi, de granularité sémantique) et non-linguistiques du mouvement (ex. en termes de discrimination, de mémorisation) (cf. voir, entre autres, Stefanowitsch et Rohde 2004, Papafragou 2010, Kopecka et Ishibashi 2011, Lakusta et al. 2007). Comme évoqué précédemment, ces études portent essentiellement sur une analyse du plan phrastique (ex. adpositions, verbes, etc.) et posent ainsi la question de cette asymétrie au niveau discursif.

Plusieurs études témoignent également que les enfants de diverses langues encodent moins d'informations sémantiques dans leurs descriptions (i.e. focalisation sur la Manière seule ou la Trajectoire seule) comparés aux adultes (ex. Allen et al. 2007 : 33, Harr et Hickmann 2013 : 209 ; Hickmann 2006 : 301-302). La densité sémantique de leurs énoncés (i.e. nombre d'informations spatiales exprimées) augmente progressivement avec l'âge dans toutes les langues, atteignant des valeurs maximales à l'âge adulte. Cette augmentation est interprétée comme résultant du développement de diverses capacités cognitives générales chez les enfants, telles que la mémoire, l'attention, la coordination, et la planification, permettant de mieux gérer la plus grande complexité formelle et sémantique des structures permettant d'exprimer simultanément plusieurs types d'information spatiale. Comme nous pourrions l'étayer ci-dessus, et comme souligné entre autres par Hickmann et ses collègues (2009b : 221), l'augmentation de la densité sémantique refléterait par ailleurs une augmentation surtout de l'encodage de la Manière (vs. Trajectoire), en raison d'une expression plus précoce et plus systématique de la Trajectoire dans les langues du fait que « with location changes, path provides the information that is necessary to locate entities at any point during unfolding discourse » (*ibid* : 221). Par ailleurs, outre une progression développementale au niveau de la quantité d'information

exprimée, nous évoquerons ci-dessous des travaux mentionnant une progression également au niveau de la spécificité sémantique des composants exprimés.

Comme nous allons l'étayer ci-dessous, malgré le constat d'une progression développementale commune dans plusieurs langues sur divers aspects, des différences sont toutefois observées selon les langues qui semblent relever de l'influence de facteurs typologiques propres à chaque langue.

1.3.2.2. Des spécificités langagières

Outre l'observation d'un certain nombre de tendances linguistiques universelles, mentionnées brièvement ci-dessus, dès le plus jeune âge, diverses études révèlent que les enfants expriment les déplacements en suivant en grande partie les spécificités sémantico-syntaxiques de leur propre langue maternelle. Leurs descriptions d'événements de mouvement ressemblent davantage aux productions d'adultes dans leur langue qu'aux productions d'enfants du même âge dans d'autres langues. Ces études témoignent ainsi d'un effet des propriétés typologiques des langues à tous les âges sur la sélection et l'organisation, dans la phrase et le discours⁶⁶, des informations spatiales.

Dans l'étude longitudinale mentionnée précédemment, Choi et Bowerman (1991) observent que les enfants (anglais et coréens, à partir de 14 mois) sont guidés dans leurs constructions de la catégorie sémantique Trajectoire par leur langue maternelle. Bien que ces derniers décrivent des événements de mouvements similaires, ils ne les encodent pas de la même manière. Conformément au système de leur langue⁶⁷, les Anglais, à 16-20 mois, utilisent

⁶⁶ « Le niveau de la phrase, où intervient l'organisation grammaticale et sémantique des énoncés (structuration syntaxique, lexicalisation ou non de l'information, sémantique des prédicats), ainsi que celui du discours, qui intéragit avec le premier niveau lors du déroulement de la parole pendant la communication (répartition de l'information, relations entre énoncés, plan du discours). » (Hickmann 2012 : 34 ; voir également Hickmann 2003 : 4-6).

⁶⁷ Précisons que la Trajectoire du mouvement est encodée en anglais dans des particules et des prépositions (ex. in, out) et en coréen dans des verbes (Choi et Bowerman 1991 : 93 ; Bowerman 1996 : 162). Cette lexicalisation de la Trajectoire a mené Talmy et Slobin vers une classification de cette langue en tant que langue à cadrage verbal

indifféremment les prépositions telles que *up/down*, *in/out* et *on/off* pour des mouvements volontaires ou provoqués (ex. *climbed into a box* ou *put something into a bag*), tandis que les enfants coréens font usage de verbes de Trajectoire différents pour marquer la distinction entre ces deux types de mouvements (i.e. limitant l'utilisation des formes verbales intransitives aux mouvements volontaires et les formes verbales transitives uniquement pour les mouvements provoqués). Précisons que le coréen, selon Talmy et Slobin est considéré comme une langue à cadrage verbal (cf. section 1.2.1). Néanmoins, Choi et Bowerman, dans leur étude identifient deux types de patterns différents selon que le mouvement exprimé est provoqué ou spontané (Choi et Bowermann 1991 : 83). :

Mouvement provoqué = $Vb_{M/C} + Vb_{Motion+Path+Ground+Figure}$

Mouvement volontaire = $Vb_M + Vb_P + Vb_{Motion+Déixis}$

Relativement à cette distinction, Choi et Bowerman (*ibid* : 106) relèvent plus précisément une acquisition plus tardive des verbes intransitifs (exprimant un mouvement spontané) par rapport aux verbes transitifs (exprimant un mouvement provoqué). Choi et Bowerman notent ainsi que :

« Korean children, then, are not prompted to analyze out Path as an abstract component of motion events as strongly as are learners of English, and this may account for their delay in acquiring those Path verbs that do express Path in relatively pure form. Instead, they are encouraged to classify motion events on the basis of Path meanings admixed with causativity and properties of the Figure and Ground. » (*ibid* : 114).

Dans une étude longitudinale, Hickmann et ses collaborateurs (2009b. : 219-220) observent également que la distinction entre mouvement volontaire et mouvement provoqué chez de jeunes enfants (entre 2 et 4 ans environ) est plus accentuée en français (langue à cadrage verbal) qu'en anglais : nette augmentation de production des verbes encodant la causalité en français ; tandis qu'en anglais globalement les verbes de mouvement dénotent plus fréquemment un mouvement volontaire qu'un mouvement provoqué. Cette saillance du mouvement provoqué

(cf. section Partie II.2.1). Néanmoins, le coréen est identifié ici par Choi et Bowerman comme langue à constructions verbales sérielles, disposant également de quelques suffixes locatifs postposés au nom sigifiant le Fond qui dénotent la localisation ou le point de départ/arrivée du mouvement ; Choi 2011 : 161-162), comme l'illustre l'exemple suivant (Choi et Bowerman 1991 : 88) :

John-i pang-ey (ttwui-e) tul-e o-ass-ta.

J.-SUBJ' room-LOC (run-CONN) enter-CONN come-PST-DECL

[Figure] [Ground] ([Manner]) [Path] [Motion + Deixis]

“John came in(to) the room (running).”

semble pouvoir être justifiée selon eux du fait de l'usage quasi-obligatoire en français de la construction causative « faire + infinitif » pour exprimer ce type de mouvement (*ibid* : 222). En revanche, en anglais la même forme verbale peut être utilisée pour exprimer la causalité ou un mouvement volontaire (ex. *He rolls the ball* vs. *The ball rolls*). Ce type de construction causative (faire + infinitif), bien que complexe, semble être acquise tôt chez les enfants francophones (i.e. attestée vers 2-3 ans dans les données d'Hickmann et al. 2009b). Par ailleurs, l'étude de Choi et Bowerman montre que les enfants anglais et coréens se focalisent sur différents aspects de leur environnement, différenciant, en anglais, certaines relations selon les propriétés de contenance, de support (contact ou attachement), tandis que les enfants coréens distinguent ces mêmes relations selon la manière d'ajustement (étroit ou ample) entre la figure et le fond. Pour finir, *up* et *down* se trouvent employés en anglais entre 16 et 20 mois pour un large éventail de mouvements selon l'axe vertical, provoqués ou volontaires, tandis que les enfants coréens expriment les mouvements ascendant/descendants mais avec des verbes classant ces événements selon des critères différents de l'axe vertical (ex. distinction entre un déplacement (*going down*) et un changement de posture (*sitting down*)). Face à ces variations inter-langues précoces, Bowerman (1996 : 168) avance le constat suivant :

« Perhaps children simply imitate the words they hear adults use in certain contexts, and have figured out no broader patterns. Yet this is not so. All the children used Path morphemes creatively for novel referents. Their extensions were often quite appropriate [...]. Some extensions were errors from the adult point of view [...] Errors like these have in the past been interpreted (also by me; cf. Bowerman 1980) as signs that child is relying on her own non-linguistic concepts instead of being guided by the input. [...] it seems that many of these errors are better interpreted as **sign of difficulty in working out the details of a system that in broad outline is already quite language-specific** (Bowerman 1989, Choi et Bowerman 1991). » (Bowerman 1996 : 168, spm).

Les erreurs de surextension des termes spatiaux des enfants témoignent ainsi selon Bowerman de l'existence d'une sensibilisation précoce de l'enfant au système spécifique de la langue à laquelle il est exposé, et ne sont pas le simple fait de concepts prélinguistiques.

Concernant la lexicalisation des composants sémantiques du mouvement dans le verbe (essentiellement la Manière et la Trajectoire pour le mouvement volontaire), diverses études

ont observé que les enfants, à partir de 3 ans, suivent les patterns de leur propre langue (ex. Allen et al. 2007 (anglais, turc et japonais) ; Slobin 2004 (anglais, turc et espagnol) ; Oh 2003 (cité par Allen et al. 2007 ; anglais, coréen) ; Papafragou et al. 2002 (anglais et grec) ; Hickmann 2003 (anglais, allemand, chinois et français) ; Hickmann et al. 2009a, 2009b, Hickmann 2006 (anglais et français) ; Harr et Hickmann 2013 (allemand et français)). Les productions des enfants de langues à cadrage verbal, du moins pour le mouvement volontaire (ex. turc, espagnol, coréen, grec, français), se focalisent essentiellement sur la Trajectoire du mouvement dans le verbe principal, tandis que celles des enfants de langue à cadrage satellitaire (ex. anglais, allemand) se focalisent sur la Manière du mouvement dans le verbe.

Toutefois, dans des études sur l'expression du mouvement volontaire, Hickmann et ses collaborateurs (Hickmann 2006 – adultes et enfants de 3 et 5 ans ; Hickmann et al. 2009a – adultes et enfants de 3 à 7 ans ; Ji et al. 2011a – adultes et enfants de 3 à 10 ans) relèvent que, pour tous types de déplacement (UP, DOWN, ACROSS), les sujets anglais les plus jeunes mentionnent souvent la Trajectoire seule par l'emploi d'un verbe ou d'une particule combinée à un verbe léger (*light verb*) (ex. (54)). Hickmann et ses collègues décrivent les verbes légers (comme *aller, to go, to get*) comme étant des verbes de mouvement dynamique sémantiquement neutres, soit encodant uniquement le mouvement (Motion) sans Trajectoire, ni Manière. L'emploi d'un verbe léger (ex. *gehen*) se retrouve également dans les descriptions d'enfants allemands (4 à 10 ans), obtenues selon le même protocole (Harr et Hickmann 2003 ; ex. (55)).

(54) *He [the squirrel] went up and he went down.* (Ang. 5 ans ; Ji et al. 2011a : 13)

‘Il est allé en haut et il est allé en bas’

(55) *Der Bär geht da rauf.* (All. 4 ans ; Harr et Hickmann 2013 : 202)

‘L'ours y monte’.

Précisons que ces travaux analysent les productions d'enfants issues de la description de stimuli de courtes animations vidéo (ex. un ours grimpe à un arbre - attrape le miel d'une ruche suspendue à l'arbre – redescend ; un écureuil grimpe à un arbre - entre et ressort d'un trou dans l'arbre - redescend) (cf. stimuli identiques à ceux utilisés dans notre étude). Ils relèvent par ailleurs l'expression plus fréquemment de la Trajectoire seule à tous les âges et dans toutes les langues au cours de la description du mouvement descendant comparé au mouvement ascendant. Ils justifient ceci du fait qu'en raison des stimuli employés « subjects always mentioned upward motion before downward and may therefore have presupposed manner for downward motion when this information did not change across the two events. » (Hickmann

2006 : 296). Les résultats ci-dessus, relatifs à l'encodage de la Trajectoire seule chez les enfants les plus jeunes, semblent se retrouver dans les données de Choi et Bowerman (1991) où les premières productions des enfants anglais et coréens (autour de 14 mois) expriment la Trajectoire dans des énoncés d'un seul mot (*single-word utterance* ; i.e. la particule en anglais, le verbe en Coréen). Hickmann avance également que « ce n'est pas une coïncidence si, quelle que soit la langue, c'est la Trajectoire qui est mentionnée par les jeunes enfants lorsque leurs énoncés sont peu denses [...] La Trajectoire constitue en effet l'aspect le plus basique des déplacements, en ce qu'elle est indispensable pour situer les référents pendant le déroulement du discours. » (Hickmann 2009 : 163). Ceci semble aller dans la continuité de l'analyse selon Talmy de la Trajectoire en tant que noyau schématique d'un événement de mouvement.

Par ailleurs, concernant le français (langue à cadrage verbal), Hickmann et ses collaborateurs (Hickmann 2006 – adultes et enfants de 3 et 5 ans, Hickmann et al. 2009a – adultes et enfants de 3 à 7 ans) constatent que lors de l'expression du déplacement de type TRAVERSER (i.e. impliquant intrinsèquement un double franchissement de borne) les enfants encodent fréquemment dans le verbe uniquement la Manière du mouvement afin d'exprimer une localisation générale (ex. (56)), là où les adultes francophones tendent à employer un verbe de Trajectoire (essentiellement « traverser »), marquant le changement de localisation avec franchissement de frontière, pouvant être combiné à une construction périphérique (ex. (57)) ou à une syntagme nominal dénotant la Figure (ex. (58)) signifiant la Manière du mouvement (cf. voir également Hickmann 2003).

(56) *Il a nagé dans la rivière* (Frç. 3ans)

(57) *Un garçon traverse la rivière en nageant* (Frç. adulte)

(58) *Un nageur traverse la rivière* (Frç. adulte)

De façon générale, comparativement aux descriptions de mouvement ascendant/descendant, Hickmann et ses collaborateurs constatent que les locuteurs anglophones et francophones à tous les âges se focalisent rarement sur la Trajectoire seule lors de la description d'un déplacement de type TRAVERSER et que les enfants des deux langues se focalisent plus fréquemment sur la Manière seule. Ji et al. (2011a : 13; adultes et enfants entre 3 et 10 ans) relèvent en effet que les jeunes enfants anglais utilisent parfois des prépositions pour marquer une localisation générale du mouvement plutôt que des particules encodant une Trajectoire spécifique (ex. *He's running on the road* au lieu de *He's running across the road*). Harr et Hickmann (2013 : 210)

observent le même phénomène chez les locuteurs allemands (adultes et enfants de 4 à 10 ans). Ces derniers, particulièrement les jeunes enfants, encodent occasionnellement la Manière seule dans leurs descriptions de mouvement de type TRAVERSER, contrairement à leurs descriptions des déplacements de types ascendants et descendants. Hickmann et al. (2009a : 733) justifient ce résultat par la possibilité que la Trajectoire soit plus accentuée pour un mouvement produit selon l'axe vertical (UP/DOWN) que pour un mouvement horizontal (ACROSS) en raison de la saillance perceptuelle et cognitive de la dimension verticale du fait des caractéristiques asymétriques (« haut/bas ») de l'axe vertical émanant de la dimension verticale du corps humain et des effets de la gravité. Mais également, concernant plus particulièrement les réponses des enfants français, du fait que le verbe de Trajectoire le plus pertinent pour ce type d'événement [ici: le verbe «traverser»] n'est pas encore disponible spontanément dans leur lexique verbal (Hickmann 2006 : 300). Pour preuve, si les enfants francophones expriment parfois un verbe de Trajectoire pour ce type de mouvement, ce dernier est fréquemment le verbe « passer ». Outre les distinctions de lexicalisation des composants spatiaux selon les langues et les âges, l'ensemble des résultats énoncés jusqu'à présent témoignent également de l'influence du type d'événement (et ainsi des Trajectoires impliquées) sur la lexicalisation des composants sémantiques spatiaux.

Ayant leur étude exclusivement sur l'expression simultanée de la Manière et de la Trajectoire d'un événement de mouvement à un niveau syntaxique (soit des énoncés sémantiquement denses), Allen et al. (2007) observent qu'à 3 ans les enfants sont sensibles au modèle prédominant de leur langue (ici : anglais, turc et japonais). En effet, leurs productions correspondent à ceux de leurs homologues adultes :

- soit pour l'anglais (langue à cadrage satellitaire) une plus forte utilisation de constructions compactes (*tight construction*), où Manière et Trajectoire sont exprimées au sein d'une phrase monoclausale (ex. Verbe_{Man.} + Particule ou Expression prépositionnelle_{Traj.}),
- et pour le turc et le japonais (langues à cadrage verbal) une plus forte utilisation de constructions semi-compactes (*semi-tight construction*), où Manière et Trajectoire sont exprimées au sein d'une phrase par deux éléments verbaux distincts (ex. Verbe_{Traj.} + Verbe subordonné_{Man.}).

Bien que cette acquisition semble être guidée par les spécificités syntaxico-sémantiques des langues, Allen et al. relèvent toutefois une tendance universelle chez les enfants des trois

langues (anglais, turc et japonais) à utiliser des constructions syntaxiques compactes, en exprimant simultanément la Manière et la Trajectoire au sein d'une proposition, témoignant ainsi d'une stratégie de synthèse des éléments syntaxiques (*synthesis of semantic elements*). Les enfants turcs et japonais emploient, en effet, plus de constructions compactes que les adultes, au travers de constructions atypiques pour leur langue (i.e. les adultes utilisant surtout des constructions semi-compactes) :

(a) Types de construction compacte - enfants turcs :

$Vb_M + \text{Spatial Noun}_T$

$Vb_T + \text{Onomatopoeia}_M$

(b) Types de construction compacte - enfant japonais :

$Vb_M + \text{Postpositionnel}_T$

$Vb_T + \text{Mimetic}_M$

Allen et al. expliquent cette tendance du fait d'une probable complexité syntaxique inhérente à la production des constructions avec une subordination (*semi-tight construction*). Ils proposent également d'expliquer ce dernier par l'hypothèse d'une tendance universelle initiale chez les enfants à rechercher la cohésion entre les représentations cognitives et linguistiques d'un événement (« elements that are close together in cognitive representation should be close to each other in the corresponding linguistic representation » (*ibid* : 43)).

Au niveau développemental, malgré le constat d'une densité croissante selon les âges dans de nombreuses langues, comme évoqué précédemment, Hickmann et ses collaborateurs (Hickmann 2006 ; Hickmann et al. 2009a ; Harr et Hickmann 2013) observent dans leurs analyses sur l'expression de mouvement volontaire que les enfants anglais et allemands (âgés de 3 à 10 ans) expriment plus de composants sémantiques dans un même énoncé, par l'usage systématique de constructions compactes équivalentes à celles des adultes de leur propre langue (du type $V_M + S_T$ (particule ou expression prépositionnelle), ex. (59)), que les enfants français. Toutefois ces études (voir aussi Harr 2012; Hickmann et al. 2011) relèvent que les enfants allemands exploitent fréquemment plus tôt ces constructions combinant Manière et Trajectoire par rapport aux enfants anglais ; révélant une densité sémantique plus élevée des descriptions en allemand qu'en anglais.

(59) *He swam across the river.* (Ang. 4 ans; Hickmann 2012 : 29)

(60) *Die Maus ist da hoch geklettert.* (All. 4 ans; Harr et Hickmann 2013 : 202)

‘The mouse climbed up there’

Les enfants français semblent présenter plus de difficultés à encoder simultanément plusieurs composants spatiaux d’un événement de mouvement dans un même énoncé et tendent plutôt à se focaliser sur un seul composant, la Trajectoire, exprimée dans le verbe (ex. (61)).

(61) *Il monte. Après il redescend.* (Frç. 3 ans ; Hickmann 2012 : 29)

Precisons toutefois que les adultes français expriment, tout comme les Anglais et les Allemands, simultanément la Manière et la Trajectoire, mais pas aussi fréquemment que ces derniers (car se focalisant également souvent sur la Trajectoire seule) et selon des proportions plus fluctuantes selon le type de déplacement décrit (i.e. M+T réponses étant plus fréquentes pour des déplacements de types TRAVERSER et MONTER que DESCENDRE). Hickmann (2003) constate les mêmes résultats dans une analyse sur les prédicats impliquant un changement de localisation (volontaire ou provoqué) dans les narrations issues d’histoire en image (histoires du CHAT et du CHEVAL) chez des enfants de 4 à 10 ans de plusieurs langues : combinaison de différents types d’information en anglais, allemand et chinois, contrairement au français qui encode essentiellement la Trajectoire seule (plus précisément la Déixis, ex. partir, venir). Par ailleurs, Choi et Bowerman (1991 : 106-107) constatent également un usage plus précoce de l’expression simultanée de la Manière et la Trajectoire dans les productions des enfants anglais (vers 19 mois, Vb-M + Particule-T) que celles des enfants coréens (après 24 mois, Vb-M + Vb-T). Ces différences dans le type de structures employées, et par conséquent de densité, se retrouvent également à un âge précoce dans les données issues de l’étude longitudinale sur les productions spontanées de deux enfants anglais et deux enfants français entre 2 et 4 ans (en moyenne) menées par Hickmann et ses collaborateurs (Hickmann et al. 2009b). Ces derniers relèvent (tant pour l’expression de mouvement spontané que provoqué) l’expression fréquente de la Trajectoire et/ou de la Cause dans le verbe seul par les sujets francophones, tandis que les sujets anglophones encodent plus fréquemment la Manière et/ou la Cause soit dans le verbe seul soit au moyen de constructions compactes permettant également l’encodage de la Trajectoire dans des prépositions ou des particules. En revanche, au cours du développement (entre 2 et 4 ans en moyenne), les productions spontanées précoces de ces enfants anglais et français ne montrent aucune augmentation de la densité sémantique (*ibid* : 221). Hickmann avance que « les enfants francophones remarquent et traitent toutes les informations, même s’ils ne les mentionnent pas toutes simultanément, et que l’impact de la langue se situe donc plutôt dans l’organisation de l’information que dans la capacité à la traiter. » (Hickmann 2009 : 164). Plus précisément, dans une tâche de description de stimuli générant une focalisation de l’attention

fortement marquée sur la Manière du mouvement (tâche contrôle n'impliquant aucun Fond explicite, reprise dans la présente étude, cf. section 6.3), les enfants francophones de tout âge expriment massivement la Manière seule, témoignant ainsi de leur capacité à exprimer ce type d'information (Hickmann 2006 : 294).

La différence de densité observée selon les langues est liée, d'après Hickmann et al. (2009a : 732), à la complexité structurale des langues en question, complexité également soulignée dans l'étude d'Allen et al. (2007) ci-dessus. En français, l'expression de plusieurs composants sémantiques nécessite des constructions comprenant des subordinées, de la forme $Vb_{Path} + Expression\ prépositionnelle\ ou\ adverbial_{Manière}$ (ex. jusqu'en bas, à quatre pattes), ou l'utilisation d'un gerontif (ex. *en courant*). La complexité syntaxique de telles constructions explique ainsi les difficultés chez les plus jeunes à exprimer simultanément la Manière et la Trajectoire en français. Outre ces structures, les enfants n'ont pas nécessairement encore accès à l'ensemble du lexique verbal disponible en français (ex. *grimper*). Ainsi lorsque plusieurs types d'informations sont fournis, les enfants francophones les plus jeunes répartissent souvent ces informations en décrivant les événements successifs sur plusieurs propositions coordonnées, voire juxtaposées :

(62) *Ça parle d'un grand monsieur qui a couru, couru, couru, il est allé sur la route et puis il est allé de l'autre côté.*
(Frç. 3ans ; Hickmann 2006 : 300)

(63) *Il a plongé dans la rivière et il a nagé et puis il est arrivé à l'autre bout.*
(Frç. 6 ans ; Hickmann et al. 2009a : 733)

Ce type de stratégie "distribuée" peut se retrouver parfois dans les productions d'adultes francophones par l'usage d'une structure présentative (ex. (64)) afin d'encoder la Manière du mouvement (Hickmann 2006 : 301).

(64) *C'est un coureur qui court et il traverse la route en pleine campagne*

Au cours du développement, Hickmann et ses collaborateurs constatent en français une augmentation massive avec l'âge de constructions complexes avec subordinées, et de verbes lexicalisant la Manière et la Trajectoire pour les mouvements ascendants (essentiellement par l'usage du verbe *grimper*), conformément aux adultes. Concernant les productions d'enfants anglais, outre l'augmentation de densité mentionnée ci-dessus, Ji et al. (2011a : 14) relèvent une progression développementale dans la capacité à établir des distinctions sémantiques plus fines tant dans l'expression de la Manière par l'utilisation d'une plus grande variété de verbes de Manière sémantiquement plus spécifiques (ex. usage du verbe *run* avant 6 ans puis *jogging*

à partir de 6 ans) que dans l'expression de la Trajectoire par l'accumulation de satellites encodant différents aspects de la Trajectoire.

Les travaux en acquisition sur l'expression du mouvement provoqué tendent à renforcer un certain nombre de résultats énoncés ci-dessus. L'intérêt dans l'analyse de ce type de mouvement réside dans la nécessité pour les locuteurs de prendre en compte plus de composants sémantiques au cours de leur description du fait que ces mouvements véhiculent la Manière et la Trajectoire, mais également la Cause⁶⁸. Par ailleurs, la Manière et la Trajectoire en jeu peuvent être de plusieurs types, à savoir :

- la Manière de la cause ou Action (C-Man ou A ; i.e. manière de l'action de l'agent (cause) provoquant le déplacement de l'objet-entité déplacée),
- la Manière (A-Man) et la Trajectoire du mouvement de l'agent (P),
- la Manière (O-Man) et la Trajectoire du mouvement de l'entité déplacée (P⁶⁹).

(65) *Popi grimpe [A-Man + Path] sur la dune, en poussant [Cause + C-Man] devant lui la bouée qui tourne [O-Man] dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.*
(Hickmann et al. 2018 : 1258)

Une étude de Hickmann et ses collaborateurs sur l'allemand, l'anglais (langues à cadrage satellitaire) et le français (langue à cadrage verbal) (Hickmann et al. 2018 ⁷⁰) montre, comme pour le mouvement volontaire, que les productions des enfants allemands et anglais (entre 3 et 10 ans) sont sémantiquement plus denses (i.e. encodant fréquemment conjointement

⁶⁸ Pour rappel (cf. section 2.1.1.1.), l'expression d'un mouvement provoqué nécessite l'encodage d'information relative à la Trajectoire et la Manière à la fois de l'agent provoquant le déplacement d'une entité et de l'entité déplacé, ainsi que la cause (i.e. relation causale entre l'agent et l'entité déplacé) et la manière de la cause (i.e. manière de provoquer le mouvement de l'entité).

⁶⁹ La Trajectoire de l'agent et celle de l'entité déplacée étant similaire.

⁷⁰ Au cours de ces travaux, les locuteurs adultes et enfants doivent décrire des animations qui montrent un personnage effectuant une action provoquant le déplacement d'un objet selon différentes Manières et Trajectoires.

CAUSE+MANIERE⁷¹+TRAJECTOIRE) et compactes (i.e. Verbe_{C+M} + Satellite_P⁷²) à tous les âges que celles des enfants français. Toutefois, ils constatent une densité plus élevée dans les productions des enfants allemands que celles des enfants anglais, également constatée au cours de la description de mouvement volontaire. Cette différence pourrait être justifiée selon les auteurs par la mise à disposition d'outils linguistiques plus propice à l'expression, ou à la focalisation, de la Trajectoire en Allemand qu'en Anglais ; la Trajectoire étant généralement l'information manquante dans les réponses les moins denses dans ces langues (*ibid* : 1267-1268). Les productions des enfants français révèlent quant à elles plus de variations, à savoir l'encodage dans le verbe de CAUSE+MANIERE (ex. (66) et (67)), TRAJECTOIRE seule (ex. (68)), ou CAUSE + TRAJECTOIRE (ex. (69) et (70)), en l'absence fréquemment de l'encodage d'autres informations spatiales dans d'autres éléments périphériques, surtout avant 6 ans. Au cours du développement, l'usage d'éléments périphériques encodant la TRAJECTOIRE ou la CAUSE + MANIERE tend à augmenter (ex. (71) et (72)).

(66) il **pousse** la valise

(67) il **fait rouler** le ballon

(68) il **traverse** la route en faisant rouler une roue

(69) il **monte** le cadeau

(70) il **fait monter** la valise au 3^{ème} étage

(71) il **fait rouler** la brouette **de haut en bas**

(72) il **monte** le ballon **en le poussant**

D'un point de vue typologique, en tant que langue à cadrage verbal, les francophones (adultes et enfants) devraient essentiellement encoder la Trajectoire dans le verbe et les co-événements, Manière et Cause, dans les éléments périphériques, or l'expression de mouvement provoqué témoignent de l'encodage de la Cause, combinée avec divers autres composants dont essentiellement la Manière de la Cause dans le verbe (Hickmann et al. 2008 : 1268).

⁷¹ La catégorie Manière englobe ici l'ensemble des différentes Manières évoquées précédemment (i.e. C-Manière, O-Manière, A-Manière) (cf. Hickmann et al. 2018 : 1259).

⁷² Pour rappel, Hickmann et ses collaborateurs élargissent le terme de satellite à l'ensemble des périphériques autres que la racine verbale qui contribuent à l'expression du mouvement (particules, prépositions, adverbiaux, gérondins) (Hickmann et al. 2018 : 1257).

Par ailleurs, les enfants français les plus jeunes ont recours à des structures coordonnées ou juxtaposées pour exprimer des informations complémentaires (ex. *Il pousse [C+M] le panier et il passe [T] sur la route.*). L'analyse de Hickmann (2003) sur l'expression de la causalité dans la description d'histoire en image (histoire du CHAT) montre également que les francophones tendent à distribuer les informations spatiales entre les énoncés du discours jusqu'à un âge avancé, à l'inverse des locuteurs d'autres langues (anglais, allemand et chinois) qui emploient de prédicats compacts encodant explicitement plusieurs types d'information : « It is only in the narratives of some ten-year-olds and adults that causativity is sometimes explicitly expressed either lexically (e.g. chasser) or by means of complex causative constructions which compactly combine all types of information within the clause (e.g. faire tomber, forcer à redescendre, faire fuir). » (Hickmann 2003 : 248-249). Comme l'ont montré les résultats issus des données sur l'expression du mouvement volontaire résumés ci-dessus, ces travaux relèvent que la densité sémantique augmente à tous les âges et pour toutes les langues, et reflètent ainsi le développement de capacités cognitives générales des enfants. Toutefois, Hickmann et al. précisent que les principaux changements de densité ont globalement lieu à partir de 5 ans (avec une augmentation plus tardive en français), et ce jusqu'à l'âge de 8 ans chez les sujets allemands, tandis qu'elle continue d'augmenter chez les sujets anglais et français (Hickmann et al. 2018 : 1259), témoignant ainsi une fois de plus de l'impact des propriétés des langues sur le cours de l'acquisition. De plus, le type d'événement décrit peut avoir un impact sur cette dernière. En effet, la densité est plus élevée lors de la description de mouvements verticaux (UP, DOWN) que de mouvements avec franchissement de bornes (INTO, ACROSS). Toutefois, ces variations de densité selon les événements est plus fréquente chez les sujets les plus jeunes en anglais et allemand, tandis qu'elles apparaissent à tous les âges chez les sujets français. De plus, elles laissent supposer selon les auteurs que les mouvements avec un changement de localisation catégoriel (ex. avec franchissement de bornes) impliqueraient des événements conceptuellement plus complexes que les mouvements avec un changement de localisation graduel (ex. mouvement sans point final intrinsèque, tels que les mouvements verticaux).

L'étude longitudinale de Choi (2011) sur l'expression du mouvement en coréen chez deux enfants âgés de 1;11 à 4;2 ans vient renforcer les résultats issus des travaux de Hickmann et ses collaborateurs relatifs à une influence précoce des propriétés typologiques des langues sur le cours de l'acquisition du langage spatial, mais également les compléter du fait de l'analyse

d'une langue à cadrage verbal faisant usage de constructions à verbes sériels⁷³ ; ainsi que de marqueurs postpositionnels (i.e. dénotant la localisation ou le point départ/arrivée du mouvement) et/ou d'adverbes de manière. En effet, tout comme les enfants français (langue à cadrage verbal), les enfants coréens expriment essentiellement la Trajectoire dans le verbe (exemple (73)), mais plus fréquemment que les Français. Cette plus forte fréquence s'explique par l'usage précoce en coréen de construction à verbes sériels permettant d'encoder à la fois Cause, Manière et Trajectoire ainsi que par l'usage de plusieurs types de Trajectoire (par exemple direction + déixis) (Choi 2011 : 170). Toutefois bien que le verbe soit principalement utilisé pour encoder les informations spatiales (i.e. propriété typique des langues à cadrage verbal), les enfants coréens emploient également plus de structures complexes que les enfants français (i.e. combinant verbes + postpositionnels (exemple (74)) et/ou adverbes de manière), bien que moins fréquemment que les enfants anglais (cf. comparativement aux données issues de l'étude de Hickmann et al. 2009b).

(73) JW-i **ttwui**-e **na**(-0) **o**-ass-e (enfant coréen, Choi 2011 : 167)
 JW-SUBJ run-CONN exit come-PAST-SE
 'JW came out running'

(74) emm-ka pang-**ey tul**-e **ka**-ss-e (enfant coréen, Choi 2011 :
 172)
 mommy-SUBJ room-at enter-CONN go-PAST-SE
 'Mommy went into the room'

Ces constructions permettent l'encodage d'une localisation générale ou du point de départ/arrivée du mouvement dans les postpositionnels et/ou de la manière dans les adverbes. Les enfants coréens expriment ainsi plus fréquemment la Manière hors du verbe comparativement aux enfants français et anglais (cf. étude d'Hickmann et al. 2009b), et cette expression tend à augmenter avec l'âge du fait de l'emploi croissant d'adverbes de manière. Les productions des enfants coréens révèlent donc une densité plus élevée que celles des enfants français (i.e. usage de divers outils linguistiques permettant l'encodage de divers composants

⁷³ Au sein de ces constructions à verbes sériels, il semblerait que, contrairement au verbe de Trajectoire, le verbe de Manière et le verbe deictique soient optionnels. Par ailleurs, les verbes de la série sont liés par un connectif *-e*.

sémantiques), mais moins que celles des enfants anglais (i.e. utilisant principalement le verbe pour encoder les composants du mouvement).

Comme nous avons pu le mentionner précédemment, d'autres langues, comme le chinois, présentent la particularité d'utiliser des constructions à verbes sériels (plus particulièrement des constructions verbales résultatives de type Verbe_M + Verbe_T; *Resultative verb compounds*) ne leur permettant pas de s'insérer clairement dans la dichotomie talmyenne entre cadrage verbal et cadrage satellitaire (cf. section 1.2.2). La littérature tend ainsi à les intégrer plutôt dans la catégorie des langues équipolentes, selon le terme utilisé par Slobin, ou des langues présentant un système parallèle (*parallel system of conflation*) selon Talmy (i.e. coexistence selon le contexte des propriétés des langues à cadrage verbal et des langues à cadrage satellitaire).

Toutefois dans un souci d'analyse comparative, certaines études en acquisition de l'expression du mouvement, comme celle d'Hickmann et al. (2011), tendent à assimiler le deuxième verbe de ces séries verbales (i.e. le verbe de Trajectoire) aux satellites des langues à cadrage satellitaire. Ces études codent en effet le deuxième verbe au sein des productions de locuteurs chinois comme un « élément périphérique » (*other device* vs. *verb*). Ainsi dans leur analyse des descriptions de mouvement volontaire chez des enfants chinois (entre 4 et 10 ans), Hickmann et al. (2011) concluent à un encodage des composants spatiaux identique à celles des enfants de langues à cadrage satellitaire (anglais et allemand) ; à savoir un encodage de la Manière dans le verbe et de la Trajectoire dans un élément périphérique au verbe (*other device*). Par ailleurs, contrairement à l'anglais et à l'allemand, ces auteurs ne relèvent pas d'usage de verbe *light* (verbe sémantiquement neutre). Les productions des enfants chinois sont ainsi sémantiquement plus denses (Manière+Trajectoire) que celles des enfants anglais et allemand (langues à cadrage satellitaire) à tous les âges et soumises à pratiquement aucun changement de densité au cours de développement contrairement aux autres langues.

L'étude de Ji et al. (2011a) sur l'anglais et le chinois (adulte et enfant entre 3 et 10 ans) aboutit aux mêmes conclusions quant à la densité et à la quasi-absence⁷⁴ de progression

⁷⁴ Les auteurs mentionnent une « quasi »-absence de progression selon les âges, car malgré une quantité élevée et constante d'énoncés sémantiquement riches dès trois ans, ils relèvent toutefois une densité exceptionnellement élevée chez les enfants de 8 et 10 ans par rapport aux enfants de 3 ans et même aux adultes. Ce phénomène s'explique selon les auteurs du fait de l'attention particulière accordée par les enfants de 8 et 10 ans au maintien ou un changement de la Manière dans les stimuli, concluant ainsi que cette différence « is not due to a low proportion of informatively rich utterances at three years, but rather to an usually high information density in the

développementale en chinois, contrairement à l'anglais (i.e augmentation de la densité sémantique des énoncés entre 3 et 6 ans en anglais). Cependant leur analyse, en termes de locus, se distingue de celle d'Hickmann et al. (2011) en considérant le second verbe de la construction en série comme un verbe et non comme un complément du verbe (soit *verb* et non *other device* d'après le codage d'Hickmann et al. 2011) ; ainsi la construction en série dans sa globalité (V1-V2+/-V3) est définie sous la catégorie verbe (soit comme une unique forme grammaticale) et analysée comme encodant simultanément la Manière et la Trajectoire (ex. (75)) : « one crucial feature of the RVC is that the constituent verb expressing Manner is not only of a grammatical equal status but also of formally equal status with the constituent verb encoding Path. » (Ji et al. 2011a : 19).

(75) Xiao xiong xian **pa-shang-qu**[M+P] (enf. 3ans ; Ji et al. 2011a : 15)

little bear first climb-ascend-go

First of all, the little bear climbed up the tree away from us

Ji et al. (2011a) concluent ainsi que les enfants chinois à tout âge expriment massivement simultanément la Manière et la Trajectoire dans le verbe (plus précisément les verbes en série), plutôt qu'à travers d'autres moyens linguistiques hors du verbe tels que les prépositions ou les subordinées ; conformément aux productions des adultes chinois. La forte densité sémantique relevée dans ces études dès 3 ans est due à l'existence dans le système chinois de ces constructions verbales résultatives facilement accessibles⁷⁵. Les enfants anglais disposent également d'un système leur permettant d'encoder à la fois la Manière et la Trajectoire d'un événement de mouvements (i.e. verbe + particule), mais cette structure semble plus complexe

utterances produced by children ages eight and ten » (Ji et al. 2011 : 17). Ces derniers expriment par exemple la Manière dans la description des événements descendant, là où les adultes tendent à l'omettre car étant déjà mentionnée dans l'expression de l'événement ascendant (l'événement descendant suivant toujours l'événement ascendant dans ces stimuli). De plus, les enfants de 8 et 10 ans décrivent souvent certaines scènes intermédiaires introduites dans les stimuli entre les événements ascendants et descendants (ex. l'ours mangeant le miel). Ainsi l'expression de ces événements intermédiaires, en éloignant en un sens la première mention de la Manière lors de l'expression du mouvement ascendant de la répétition de cette même Manière lors de l'expression du mouvement descendant, tend à justifier de la nécessité de cette répétition (Ji et al. 2011 : 17).

⁷⁵ Les locuteurs chinois font également usage de prépositions spatiales, d'adverbes ou de subordinées afin de détailler la Manière et le Trajectoire du mouvement encodés dans les constructions verbales résultatives. Ces procédés sont cependant utilisés moins fréquemment (Ji 2009).

à acquérir que celle dont disposent les enfants chinois. Cette complexité peut s'expliquer du fait que la structure « verbe + particule » implique de répartir l'information spatiale sur deux catégories grammaticales syntaxiquement différentes et inégales, contrairement au chinois qui permet l'encodage des informations dans un seul type de catégorie grammaticale, à savoir le verbe. L'étude de Chen (2008⁷⁶) témoigne par ailleurs de l'acquisition précoce de ces constructions bien que leur maîtrise soit relativement tardive (Chen 2008 : 184). Ces dernières, présentes dans les productions d'enfants chinois dès 1;4 - 1;7 ans, tendent à être utilisées systématiquement et de façon productive à partir de 2;6 ans (i.e. compréhension de la nature compositionnelle/combinatoire de ces constructions pour décrire un événement du fait de l'usage des verbes impliqués dans ces dernières de façon indépendante ou combinée - de manière flexible et selon l'ordre correct (V_MV_T)- au sein de constructions sérielles) (Chen 2008 : 98). Ji et al. (2011a) relèvent toutefois que si les enfants chinois ne sélectionnent parfois qu'un type de composant spatial pour décrire un événement de mouvement (i.e. énoncés les moins denses), ils codent soit la Manière seule soit la Trajectoire seule mais dans une proportion comparable (vs. focalisation chez les enfants anglais les plus jeunes plus fréquemment sur la Trajectoire seule). Comme le soulignent ces auteurs, ce constat semble aller à l'encontre de l'effet d'une forme de saillance cognitive universelle de la Trajectoire évoquée précédemment, et serait plutôt expliqué du fait que les constructions verbales résultatives en chinois amèneraient les locuteurs à diriger leur attention autant sur la Manière que sur la Trajectoire décrivant un mouvement volontaire en raison du statut équivalent entre les verbes composants ces constructions sérielles (Ji et al. 2011a : 19). Ji et ses collaborateurs avancent ainsi l'hypothèse que « the cognitively universal impact of 'Path salience' could possibly be weakened when language-specific properties allow for a representation of both Manner and Path as equally significant », supposant ainsi une influence plus profonde des propriétés spécifiques des langues à un niveau non-verbal. Pour finir, si ces travaux sur le chinois tendent à souligner une certaine absence de progression développementale relativement à la quantité d'information exprimée, Ji et al. (2011a : 16) constatent toutefois la capacité à 8 et à 10 ans d'expression des distinctions fines de la Manière: « use of the verb *climb* for the UP event versus *slide* for the DOWN event, which tended to be neglected by children at younger ages » (Ji et al. 2011a : 16). Ce type de spécification sémantique dans l'expression des composants

⁷⁶ Etude issue de deux corpus longitudinaux de productions spontanées d'enfants âgés entre 1;3 et 3;5 et de trois expériences avec des tâches d'élicitation auprès d'adultes et d'enfants entre en moyen 2;6 et 8;1 ans.

spatiaux a également été relevé chez les locuteurs les plus âgés d'autres langues dans les études mentionnées ci-dessus.

Concernant l'expression du mouvement provoqué en chinois, l'emploi de constructions verbales résultatives pose problème du fait de l'usage transitif des verbes de mouvement afin d'exprimer la causalité. En effet, Ji et al. rendent compte du fait que « one cannot have one entity act out the contents of the first verb and another one act out the contents of the second verb in the RVC » (Ji et al. 2011b : 1798), concluant ainsi que les constructions verbales résultatives chinoises sont essentiellement intransitives (ex. *Ball roll-descend* ; **Hoppy roll-descend ball*, (ex. (76)). L'emploi de constructions verbales résultatives afin d'exprimer un mouvement provoqué nécessite l'usage de constructions grammaticales spécifiques permettant d'identifier un SN-patient afin d'induire une relation causale : la construction en *ba* (ex. (77)) et la construction en *zhe* (ex. (78)). La construction en *ba* permet d'identifier le SN de l'entité déplacée comme patient, en l'introduisant devant la série verbale et lui assignant le marqueur d'objet *ba*. La construction en *zhe* permet de scinder la CVR en deux verbes décrivant des événements simultanés : un premier verbe transitif (V1) ayant le SN de l'entité déplacée comme objet direct et un second verbe intransitif (V2) ayant le SN du Fond comme complément dont le chevauchement temporel est marqué en ajoutant au V1 le suffixe verbal duratif *zhe*. Du fait du marquage de la durativité, au sein de ce type de construction, une première proposition subordonnée se distingue d'une seconde proposition. La première décrit un événement causal où l'action est perçue comme une action d'arrière-plan exécutée en continu, jusqu'à l'action de l'événement résultant (soit le déplacement de l'agent) décrit par la seconde proposition (Ji et al. 2011b : 1799).

(76) * Hoppy **gun3-xia4** le qiu2
* Hoppy roll-descend -ASP ball

(77) Hoppy **ba3** qiu2 **gun3-xia4** le shan1.
Hoppy BA ball roll-descend -ASP hill
'Hoppy rolled the ball down the hill.'

(78) Hoppy **gun3 zhe** qiu2 **xia4** le shan1.
Hoppy roll -DUR ball descend -ASP hill
'Hoppy, rolling the ball, went down the hill.'

Ji et al. rapportent le constat dans la littérature de l'émergence de ces deux constructions autour de 2 ans et de leur usage systématique et approprié autour de 3 ans (Ji et al. 2011b : 1800). Leurs propres données confirment l'acquisition de ces constructions à 3 ans et de leur emploi fréquent pour décrire plusieurs composants sémantiques d'un mouvement provoqué. De 3 à 8 ans, ils constatent en effet que la quantité d'information spatiale exprimée dans les productions des enfants chinois est plus élevée que celle des enfants anglais. Les enfants chinois emploient beaucoup plus fréquemment et à un âge plus précoce des constructions syntaxiquement complexes, telle que la construction en ZHE, afin d'encoder plus de trois types différents de composants spatiaux (ex. Cause, C-Manière, Trajectoire et A-Manière), contrairement à l'usage plus distribué chez les enfants anglais de propositions subordonnées afin d'encoder plus de composants. Ji et al. proposent plusieurs explications à ce phénomène (Ji et al. 2011b : 1816) :

- les chinois porteraient plus d'attention aux détails (ex. Manière de l'action et Manière du mouvement de l'agent), ceci les amenant ainsi à employer des constructions plus complexes telles que les constructions en ZHE afin d'encoder le plus d'information possible.
- le fait d'exploiter fréquemment des constructions à verbes sériels permettant l'expression de plusieurs composants spatiaux, pourrait rendre les enfants chinois plus conscients de la possibilité de combiner plusieurs types d'informations sémantiques en général, les incitant ainsi à utiliser plus précocément des constructions syntaxiquement plus complexes pour exprimer un maximum d'informations spatiales.
- la position de la proposition subordonnée, soit précédant la proposition principale, au sein des constructions en ZHE, pourrait influencer l'utilisation de ce type de construction du fait que ce positionnement permet de mettre en évidence la relation syntaxique entre la proposition encodant la Cause et celle encodant la Trajectoire.

Malgré ces différences de densité dès 3 ans entre les deux langues étudiées (anglais et chinois), Ji et al. relèvent une augmentation de la densité sémantique des productions, tant en anglais qu'en chinois, jusqu'à 10 ans ; âge vers lequel les enfants atteignent un niveau de densité quasiment identique à celui des adultes de leur langue. Cette progression peut s'expliquer comme mentionné précédemment par le développement de compétence linguistique permettant l'emploi de constructions syntaxiquement plus complexes pour encoder plus de trois types d'informations spatiales, développement étant lié au développement de capacités cognitives générales chez les enfants de toutes langues dans le traitement et la représentation d'un

événement. Cependant, cette progression développementale est moins prononcée en chinois qu'en anglais. Ji et al. notent également que les enfants chinois et anglais de moins de 6 ans ont des difficultés à exprimer la Trajectoire (soit production d'énoncés moins denses) lors de la description d'un mouvement impliquant un franchissement de borne (ACROSS et INTO), contrairement à la description d'un mouvement impliquant une directionnalité verticale (UP et DOWN). Mais cette difficulté s'exprime différemment selon les langues : en anglais, par un encodage moins fréquent de la Trajectoire ; en chinois, par un encodage plus implicite de la Trajectoire. Ceci confirme les résultats mentionnés ci-dessus en anglais, allemand et français (Hickmann et al. 2018), renforçant ainsi l'hypothèse selon laquelle les mouvements avec un changement de localisation catégorielle (i.e. avec franchissement de bornes) impliqueraient des événements conceptuellement plus complexes que les mouvements avec un changement de localisation graduel (i.e. mouvement sans point final intrinsèque, tels que les mouvements verticaux ascendants/descendants). En effet, les caractéristiques asymétriques (« haut/bas ») de l'axe vertical émanant de la dimension verticale du corps humain et des effets de la gravité, peut rendre la verticalité perceptuellement et cognitivement plus saillante. Cette saillance peut ainsi justifier de l'acquisition plus précoce de l'expression de la Trajectoire impliquant la verticalité. Ji et al. précisent par ailleurs que les différences de densité relevées entre l'expression de ces deux types de mouvement peut provenir également des items en jeu dans l'expérience. En effet, les items générant les mouvements avec franchissement de frontière sont cognitivement plus coûteux à représenter que les items générant les mouvements selon l'axe vertical, dans la mesure où ils requièrent la conceptualisation à la fois de l'horizontalité et du franchissement de frontière (vs. uniquement de la directionnalité pour les items relatif à l'axe vertical) (Ji et al. 2011 : 1817).

Comme mentionné en section 1.3.2.1, Hickmann (2003) relève des progressions développementales similaires concernant la capacité des enfants (âgés de 4 à 10 ans) de différents langues (anglais, allemand, français et chinois) à ancrer la référence spatiale dans le discours. Cependant certaines différences sont toutefois relevées d'une langue à l'autre relativement d'une part au type d'unités propositionnelles mentionnant le Fond (selon leur structure et le type de leurs prédicats), et d'autre part relativement plus précisément à la forme, la position et le rôle sémantique du syntagme nominal introduisant ce référent au sein de ces unités. Plus précisément, cette étude montre que dans toutes ces langues la mention explicite du Fond augmente avec l'âge essentiellement avec des unités contenant des prédicats statiques

ou de localisation générale (vs. changement de localisation). Toutefois, Hickmann relève en français et en chinois un rythme de développement légèrement distinct selon le type de prédicat employé (statique vs. localisation générale), non attesté en anglais et en allemand; à savoir une augmentation de la mention du Fond plus tardive avec les prédicats statiques comparativement aux prédicats de localisation générale. Les Français et les Chinois utilisent par ailleurs plus de constructions présentatives que les Anglais et les Allemands (i.e. construction existentielle « simple » (ex. (79)) ou construction présentative complexe combinant un existentiel et une subordonnée relative avec un prédicat statique ou dynamique (ex. (80))) pour introduire, voir réintroduire (en français uniquement), les référents (i.e. inanimé-Fond, comme animé-Figure).

(79) *Y'a un pré avec une barrière.* (Frç ; Hickmann 2003 : 254)

(80) *You3 yi1-pi2 ma3 zai4 cao3yuab2 shang4 pao3* (Chinois ; Hickmann 2003 : 255)

have one-CL horse be meadow surface run

There's a horse running in a meadow'

Concernant à présent le syntagme nominal introduisant le Fond dans le récit, nous avons mentionné en section 1.3.2.1 le constat d'une augmentation dans toutes les langues à partir de 7 ans de l'emploi des marqueurs locaux de l'information nouvelle (i.e. déterminant indéfini pour les langues indo-européennes, ou déterminant numéral suivi d'un classificateur en chinois). Cependant en français et en chinois, contrairement à l'anglais et à l'allemand, l'usage de ces marqueurs locaux diminue entre 4-5 ans et 7 ans pour augmenter par la suite. Concernant l'utilisation du marquage global du statut de l'information, tels que la position postverbale/préverbale (optionnelle pour les langues indo-européennes mais obligatoire en chinois), Hickmann constate un usage massif de position postverbale en anglais, allemand et français (i.e. marquant l'information nouvelle), et un usage plus fréquent de préverbaux (i.e. position renvoyant à un référent connu) en Chinois à tous les âges. La prédominance de ce type de positionnement en Chinois peut être justifiée du fait que, lors de l'expression d'un événement dynamique, la position du syntagme locatif influe sur le type de mouvement signifié : en position préverbale lors d'un mouvement avec localisation générale vs. en position postverbale lors d'un mouvement avec changement de localisation. Rappelons que chez les locuteurs chinois les premières mentions du Fond sont principalement attestées, parmi les prédicats dynamiques, avec les prédicats dynamiques généraux (vs. les changements de localisation).

1.4. Conclusion : élargissement des études sur l'espace

Les deux dernières décennies de recherche en linguistique et en psycholinguistique témoignent d'un regain d'intérêt pour la diversité linguistique et ses implications sur l'acquisition du langage spatial et la cognition en général. Le domaine spatial a été particulièrement étudié car il révèle des variations typologiques sur la façon dont les systèmes linguistiques lexicalisent et grammaticalisent l'information spatiale. Un événement de mouvement se compose de plusieurs éléments sémantiques, dont les principaux sont le Mouvement (Motion), la Figure (Figure, i.e. l'entité localisée ou en déplacement), le Fond (Ground, i.e. l'entité par rapport à laquelle la Figure est localisée ou se déplace), la Trajectoire parcourue (Path), et la Manière selon laquelle la Figure se déplace (Manner) (Talmy 2000). A travers la littérature, la Trajectoire, ainsi que la Manière, se sont révélées être conceptualisées de diverses façons, ce qui a nécessité un positionnement de notre part au vu de notre étude sur l'expression d'un événement de mouvement volontaire en langue des signes française. La représentation de l'espace relève, ainsi, autant d'un ensemble de propriétés présumées universelles que d'une variabilité importante entre les langues.

Talmy (1985, 2000) a proposé de regrouper les langues selon plusieurs groupes en fonction de leurs patterns de lexicalisation concernant l'expression de ces composants sémantiques, en particulier lorsque les événements de mouvement impliquent un changement de localisation (ex. entrer dans la maison), plutôt qu'une localisation générale (ex. courir sur la route). Il distingue ainsi les langues à cadrage verbal (*verb-framed*) qui privilégient et lexicalisent la Trajectoire dans le verbe (ex. le français), vs. les langues à cadrage satellitaire (*satellite-framed*) qui grammaticalisent la Trajectoire au sein de satellites, et/ou de prépositions (ex. l'anglais). Les langues à cadrage satellitaire permettent ainsi l'expression d'autres composants, tels que la Manière, au sein du verbe ; cette dernière étant encodée dans les éléments périphériques dans les langues à cadrage verbal. Face aux divers cas de langues s'intégrant difficilement au sein de la dichotomie talmyenne (i.e. patterns combinant cadrage verbal et cadrage satellitaire, constructions verbales sérielles, variation diachronique) et à la multitude de facteurs autres que le processus de lexicalisation engendrant des variations typologiques, certains auteurs ont proposé d'envisager les différences typologiques entre les langues en termes de continuum plutôt que de type de langue (Slobin 2004, Ibarretxe-Antuñano

2009). Ainsi, au-delà des patterns de lexicalisation, ces derniers abordent les différences entre les langues à travers leurs variations dans le degré d'élaboration des composants sémantiques spatiaux. L'analyse des systèmes d'expression des relations spatiales à travers les langues révèle également une certaine richesse sémantique relativement à l'expression d'information sur la Figure dans certaines langues (ex. langues mayas ; Brown 2006, 2000).

Ces variations translinguistiques ont suscité des débats sur l'impact de ces propriétés sur l'acquisition du langage. Diverses études ont montré l'impact conjoint, précoce (dès 3 ans), de facteurs cognitifs et typologiques sur l'acquisition du langage spatial chez les enfants. Ces études sur l'expression du mouvement (Allen et al. 2007 ; Choi et Bowerman 1991 ; Harr et Hickmann 2013 ; Hickmann, Taranne et Bonnet 2009 ; Hickmann 2003 ; Ji et al. 2011 ; Slobin 2004) ont révélé une augmentation de la densité sémantique avec l'âge dans plusieurs langues, reflétant ainsi la capacité croissante des enfants à traiter, mémoriser et exprimer de multiples informations sémantiques (ex. Trajectoire, Manière, Cause). Cependant, les productions des enfants diffèrent en densité sémantique selon les langues, cette dernière étant plus faible à tous les âges pour les langues à cadrage verbal (i.e Trajectoire seule) et montrant une progression développementale plus nette. En revanche, les enfants exposés à une langue à cadrage satellitaire expriment systématiquement à la fois la Manière et la Trajectoire dès le plus jeune âge. Par ailleurs, certaines langues disposant d'un système de verbes composés (*complex verb compounds*), telles que le chinois, rendent compte de peu de variation de densité selon les âges. Les propriétés typologiques impactent également plus largement l'organisation discursive des énoncés des enfants. Les enfants acquérant une langue à cadrage satellitaire produisent généralement des structures compactes, tandis que les enfants acquérant une langue à cadrage verbal distribuent les informations entre les clauses. Ces impacts conjoints de facteurs typologiques et cognitifs engendrent des représentations verbales du mouvement chez les enfants conformes, précocement et de façon croissante, bien que variable, au système de leurs homologues adultes. Ces travaux ont également montré un impact du type d'événement de mouvement décrit dans chaque langue. Les événements de mouvement avec franchissement de bornes (TRAVERSER) suscitent plus l'expression de la Manière que ceux avec changement de localisation graduel (MONTER/DESCENDRE). Par ailleurs, dans toutes les langues et à tous les âges, les événements descendants suscitent moins l'expression de la Manière que les événements ascendants ; ce type de variation pouvant provenir du type de stimuli employé (i.e.

DESCENDRE produit toujours après MONTER). Toutefois, les propriétés typologiques ne semblent pas influencer le processus de planification de l'ancrage spatial (Hickmann 2003).

Certaines études soutiennent par ailleurs que l'influence des propriétés typologiques des langues intervient à un niveau cognitif non-verbal (i.e. au niveau des préférences catégorielles, de l'attention visuelle, etc.) et non seulement au niveau verbal, soutenant ainsi l'existence d'un effet du langage sur les représentations conceptuelles des événements (Bowerman and Choi 2001, Levinson 2003, Slobin 1996 ; Soroli 2011 ; Hickmann et al. 2017). Certaines études se sont intéressées aux gestes co-verbaux comme moyens d'explorer sur le processus cognitif sous-jacent à nos représentations verbales. Les travaux sur les gestes co-verbaux au cours de l'expression de mouvements spatiaux rendent compte du fait que ces gestes peuvent être en partie liés, à tous les âges, aux propriétés typologiques des langues, mais comparativement aux productions verbales, ces gestes mettent plus de temps à être conformes à ceux des adultes (Hickmann et al. 2011, Kita et Özyürek 2003). Ces travaux conduisent ainsi à un élargissement des études sur l'espace aux ressources multimodales.

Ces divers études acquisitionnelles et multimodales questionnent également l'acquisition de la langue des signes par les enfants sourds, soit plus particulièrement l'impact de la modalité visuo-gestuelle intrinsèque à ces langues relativement à l'expression des composants sémantiques d'un événement de mouvement.

Chapitre 2 : Le modèle sémiologique : terminologie et modélisation spécifiques aux LS

Dans ce chapitre, nous présentons l'approche sémiologique selon laquelle nous abordons l'analyse de la langue des signes et de son acquisition. Depuis le milieu des années 1980, Cuxac et ses collaborateurs développent un modèle théorique, l'approche sémiologique, basé sur l'observation des processus à l'origine de la création des signes en discours⁷⁷ (i.e. gestualité signifiante humaine) afin de révéler les spécificités fonctionnelles et structurelles de ces langues à modalité visuo-gestuelle (ou « visuo-corporelle » selon Millet 2004). Etant ancré dans l'analyse des processus à l'œuvre dans la genèse des langues des signes, ce modèle nous permet d'interroger pleinement le développement cognitif et langagier de l'enfant sourd. Dans un premier temps, nous exposons la théorie de l'iconicité dans laquelle s'inscrit plus particulièrement ce modèle qui attribue à l'iconicité un rôle fondateur et structurant dans les langues des signes, en synchronie comme en diachronie (vs. une simple caractéristique langagière) (section 2.1). L'importance accordée ici à l'iconicité se justifie également par l'exploitation de cette propriété des LS pour l'expression de l'espace en langue des signes. Dans un second et troisième temps, nous définissons ses grands principes, sémiogénétiques (section 2.2) puis structurels (sections 2.3 à 2.5), au vu des débats et des divers positionnements théoriques existant actuellement dans le domaine de la recherche internationale sur les langues des signes. Ainsi l'exposé des différentes spécificités de cette approche (ex. analyse sémiologique de la langue en discours, centralité du canal et de l'iconicité dans l'organisation structurale des LS, questionnement de certains fondements épistémologiques) nous permet également de justifier de l'intérêt que nous portons à ce dernier.

⁷⁷ Et non plus uniquement au niveau des signes isolés comme ce fut essentiellement le cas au cours des premiers travaux linguistiques sur les langues des signes.

2.1. Une théorie de l'iconicité

2.1.1. Iconicité vs. Arbitrarité

L'iconicité des LS peut être perçue par la ressemblance entre la forme du signe gestuel et le référent (i.e. objet, événement ou concept abstrait). D'abord exclue des travaux sur les LS, au cours des années 1970 et 80, l'iconicité a souvent été dévaluée malgré le constat de sa présence massive en discours (Cuxac 1996 : 54). L'une des raisons⁷⁸ de cette dévaluation était que l'iconicité des langues des signes s'opposait à l'arbitraire du signifiant saussurien⁷⁹ caractérisant le signe (i.e. symbole linguistique), principe selon lequel était considéré reposer l'organisation de la langue en système. Ainsi selon cette opposition, Frishberg (1975) avance l'existence d'une évolution diachronique des signes originellement transparents, pantomimiques et iconiques vers plus d'arbitrarité et de conventionnalisation. Par ailleurs, Klima et Bellugi (1979) reconnaissent que les signes de l'ASL (*regular signs*) sont plus iconiques que ceux des langues vocales, et ils admettent la coexistence d'une face iconique (aspect représentationnel) et d'une face arbitraire (aspect formel) au sein des signes lexicaux. Toutefois, cette iconicité (i.e. transparence) est définie comme non pertinente, dans la mesure où « it is the noniconic, arbitrary formational properties of the language that predominate at certain levels in coding and processing ASL signs (...). Furthermore, (...) it is often submerged when signs undergo general grammatical processes (...) » (*ibid* : 27). Ils précisent cependant que l'iconicité des signes lexicaux est toujours disponible et réexploitable par le signeur (*ibid* : 34). En dehors de ces signes lexicaux, l'ensemble des productions gestuelles fortement iconiques (*mimetic depiction* et *free pantomime*) produit par les signeurs est défini comme purement mimétique (*mimetic representation, ibid* : 15) et donc sous-entendu non analysable grammaticalement. Ainsi cette

⁷⁸ La dévaluation de l'iconicité des signes des LS émanait également de l'idée selon laquelle leur forme imagée, n'étant que « le rappel-évocation d'une présence », ne pouvaient permettre l'abstraction (Cuxac et Pizzuto 2010 : 43).

⁷⁹ Nous employons ici le terme d'« arbitraire du signifiant » et non d'« arbitraire du signe » en référence aux propos de Simon Bouquet (1997). L'arbitraire du signifiant renvoie à la propriété d'une langue à ce qu'« il n'y ait dans une langue donnée, entre une forme conceptuelle donnée et la forme phonologique donnée qui la représente, aucun lien de nécessité autre que celui créé par la convention de ladite langue » (*ibid* : 112). Bouquet précise par ailleurs que « cet arbitraire n'est pas une thèse originale de Saussure : c'est la position conventionnaliste classique. » (*ibid* : 112).

dévaluation s'applique à la fois sur l'iconicité des signes lexicaux, mais également et surtout sur celle des constructions fortement iconiques. Il convient cependant de mentionner l'ouvrage de Friedman et son équipe de 1977⁸⁰ (cité par Garcia 2010 : 124, et Boutora 2008 : 39) qui va à l'encontre de cette posture dominante à l'époque en attribuant une place importante à l'iconicité dans la description des LS tant au sein des signes lexicaux que des structures les plus hautement iconiques. A partir des années quatre-vingt dix, cette opposition arbitrarité vs. iconicité est discutée, essentiellement parmi les linguistes d'approche cognitivo-fonctionnaliste, en mettant en question le rôle principal de l'arbitrarité dans le signe linguistique. L'intérêt pour l'iconicité occupe ainsi de plus en plus le terrain des recherches en LV et en LS (cf. Taub 2001 : 35-42). Comme le souligne Nöth, concernant les LV, « more and more iconic features are being discovered in language and literature at the levels of phonology, morphology, word formation, syntax, the text, and in the domain of language change (...) ». (Nöth 2001 : 16), concluant que les langues sont iconiques et arbitraires à différents niveaux. Précisons que Nöth étend le concept d'iconicité dans les langues, initialement limité à la considération d'une ressemblance forme-sens, à celle d'une ressemblance forme-forme. La question de l'iconicité dans les LV, bien qu'intéressante, suppose une analyse plus approfondie du concept même d'iconicité que nous ne pourrions pas mener ici, n'étant pas directement pertinente pour notre étude.

Toutefois plusieurs éléments questionnent le lien ainsi établi entre iconicité et arbitrarité (saussurienne). Premièrement, il nous semble exister une certaine ambiguïté dans la définition et la terminologie adoptée généralement dans la recherche en linguistique relativement à ce processus de ressemblance. La notion d'iconicité tend souvent à être définie par la négation, soit la non arbitrarité d'un signe et ainsi par l'existence d'un lien entre la forme d'un signe et le signifié (*signified*)/le sens (*meaning*)/le référent (*referent in the world*), laissant sous entendre une certaine synonymie entre ces trois derniers termes. Cependant, ces derniers renvoient à deux paradigmes théoriques distincts, à savoir la théorie peircienne relative au fonctionnement de la signification d'un signe (dans son sens général, soit en tant que rapport triadique dynamique entre un signe, son objet et son interprétant) et la théorie saussurienne du fonctionnement de la langue en système de signes linguistiques. Selon Peirce, « a **sign** is anything which is related to a second thing, its **Object**, in respect to a quality, in such a way as

⁸⁰ Friedman, L. (1977). *On the other hand. New perspectives on American Sign Language*. NY, London : Academic Press.

to bring a third thing, its **Interpretant**, into relation to the same object, and that in such a way as to bring a fourth into relation to that object in the same form, ad infinitum » (CP 2.92 dans *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce* de 1994, spm). La théorie de Peirce intègre ainsi, le signe (un *representamen*, i.e. chose qui représente une autre chose) et son objet (i.e. chose que représente le signe), entre autres⁸¹, dans le processus sémiotique. Par ailleurs, ces deux éléments (CP 2.243⁸²) se divisent chacun sous trois formes : trichotomie du *representamen*, fondée sur la nature du signe, et trichotomie de l'objet, fondée sur la relation du signe à son objet. C'est au niveau de la trichotomie de l'objet (qui nous semble avoir été la plus exploitée dans la littérature) que se trouve le concept d'iconicité selon la théorie peircienne. Cette dernière tend à interpréter le signe en termes d'(hypo)icône, d'indice, ou de symbole, selon la façon dont un signe renvoie à son objet, soit respectivement par une relation de similitude, de contiguïté, ou de convention. De son côté, la théorie de Saussure n'aborde que le signe linguistique et le définit comme l'articulation arbitraire (i.e. non motivée) de deux substances, la substance phonique (signifiant) et la substance psychique (signifié), sans considération pour la réalité extra-linguistique. Ainsi définir l'iconicité comme le lien de ressemblance entre un signe gestuel et le réel auquel il réfère (le référent) nous semble rendre compte dans une certaine mesure d'une analyse peircienne du signe et ainsi une analyse de la langue dans sa fonction référentielle, tandis que définir l'iconicité comme l'existence d'une motivation entre le signe gestuel et son sens (compris selon moi en termes de motivation entre forme/sens ou signifiant/signifié) réfère à une analyse saussurienne du signe et me semble renvoyer à une définition erronée du phénomène de ressemblance perçue dans les productions en LS. Nöth précise que le critère généralement adopté dans l'étude des langues pour définir l'iconicité est : « the similarity between the verbal sign and its object » (Nöth 2001 : 19). Le

⁸¹ Ainsi qu'un *interprétant* (i.e. relatif au domaine de la représentation qui lie le signe à son objet) que nous ne détaillerons pas plus ici, notre objectif n'étant pas de rendre compte du fonctionnement même du processus sémiotique complexe développé par Peirce (cf. Everaert-Desmedt (2011)), mais de l'impact de certains concepts issus de sa théorie sur celui de l'iconicité.

⁸² « Signs are divisible by three trichotomies; †1 first [trichotomie du *representamen*], according as the sign in itself is a mere quality, is an actual existent, or is a general law ; †2 secondly [trichotomie de l'objet], according as the relation of the sign to its object consists in the sign's having some character in itself, or in some existential relation to that object, or in its relation to an interpretant; †3 thirdly [trichotomie de l'interprétant], according as its Interpretant represents it as a sign of possibility or as a sign of fact or a sign of reason. †4 » Peirce (CP 2.243).

référent (i.e. application des éléments linguistiques à la réalité) et le signifié/signification (contrepartie de l'image acoustique, ayant une valeur négative) ne peuvent être confondus, questionnant ainsi le fondement de l'opposition entre iconicité et arbitraire du signifiant. Comme le définit Cuxac (1993 : 47), « le référent, terme exclu de la réflexion saussurienne sur le signe, est ce qui vient après coup, application ou projection, plus ou moins réussie, dans l'univers extra-linguistique d'une organisation en système de signes ». L'iconicité semble plutôt ici s'opposer à ce que Cuxac nomme l'« arbitraire mineur » où iconicité et arbitraire sont ainsi pensés en termes de continuum et non d'opposition (Cuxac 1993 : 56). Cuxac définit l'arbitraire mineur comme ayant « à voir avec la fonction référentielle du langage où le signe est considéré comme une unité positive étiquetant une réalité extralinguistique » (Cuxac 1996). Ainsi l'iconicité d'un système s'inscrit et n'a de sens à être posée que par rapport à la fonction référentielle de la langue (i.e. ce à quoi la langue renvoie dans le monde).

Deuxièmement, en réaction aux premiers travaux sur les LS mentionnées au début de cette section, Cuxac (1996, 2000) a souligné la non pertinence de définir l'iconicité comme étant un phénomène non linguistique, au sens de ne permettant pas le fonctionnement de la langue en système de signes différentiels. L'arbitraire saussurien est dénommé par le terme d'arbitraire « majeur » (ou « radical ») par Cuxac et réfère au « lien signifiant-signifié [i.e arbitraire du signifiant] et la valeur différentielle des unités linguistiques [i.e arbitraire de la valeur] »⁸³). L'arbitraire saussurien rend ainsi compte de deux distinctions primordiales⁸⁴ qui ont souvent été confondues par la linguistique générale sous le terme général d'« arbitraire du signe » (Cuxac 1996, 2000 ; Bouquet 1997). Selon Bouquet, un des aspects clés de la théorie saussurienne réside justement dans l'articulation de ce double arbitraire de la valeur à l'arbitraire

⁸³ Il ne faut pas confondre les notions de « signification » (i.e. « contre partie de l'image acoustique ») et de « valeur » d'un signe (i.e. « qui résulte de la présence simultanée des autres ») : « Sa valeur n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être « échangé » contre tel ou tel concept, c'est-à-dire telle ou telle signification ; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose. » (Saussure, 1916, CLG : 160)

⁸⁴ « En outre, l'idée de valeur, ainsi déterminée, nous montre que c'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme. » (CLG : 157)

du signifiant : « la fondation du phénomène linguistique tient, pour Saussure, au fait que deux valeurs arbitraires, la valeur phonologique et la valeur conceptuelle, soient articulées entre elles par le lien arbitraire qui relie le signifiant au signifié. » (Bouquet 1997 : 113). Ainsi l'arbitraire saussurien aborde la langue en se référant aux caractères différentiel et négatif des signes qui la composent, indépendamment de leur renvoi à une réalité. Cuxac soutient que ce qui permet le fonctionnement de la langue comme système de valeurs n'a rien à voir avec une caractéristique de la langue (i.e. iconique ou non), mais avec l'aptitude « méta » propre à l'humain. Cette aptitude rend compte de la capacité humaine à « décontextualiser » et « déréférencier » les signes (i.e. isoler les signes de leur contexte et de leur fonctionnalité référentielle). Au travers de cette capacité tout être humain parvient à comparer les signes entre eux et à les définir les uns par rapport aux autres. Cuxac conclut ainsi que l'iconicité n'ayant pas à intervenir dans l'organisation de la langue comme système de différence, un système très iconique peut également être un système où chaque signe prend sens par opposition aux autres (i.e. négativement) en raison de sa fonction métalinguistique :

« On débouche alors sur un paradoxe : un résultat global iconique à apparence holistique pour qui le perçoit est en fait composé d'éléments abstraits (dans tous les sens du terme). Le fait que ces éléments s'impliquent mutuellement et simultanément dans la réalisation de la structure globale a pour conséquence majeure de repenser la dialectique du syntagme et du paradigme aussi bien dans la simultanéité que dans la succession. Comme d'autre part, **en dépit de leur iconicité propre, ces différents composants corporels sont sensibles contextuellement les uns aux autres, leur valeur est relative et non absolue. Même dans leurs aspects les plus iconiques, les LS sont donc bien des systèmes de différences (de valeurs relatives)** et en ce sens l'iconicité n'est nullement contradictoire avec le principe de l'arbitraire radical saussurien (...). » (Cuxac et Pizzuto 2010 : 48, spm).

Ceci semble rejoindre les propos suivants de Bouquet relativement à son analyse de la théorie de Saussure : La langue est la mise en forme de la substance psychologique et non de la substance du monde, « qu'il y ait un lien entre la substance psychologique et la substance du monde, n'est, en l'occurrence, pas une condition nécessaire à la théorie sémiologique de Saussure. (...) ce lien n'est pas propre à organiser le fonctionnement du signe linguistique. (...) Autrement dit, si à un signifié, il apparaît qu'il correspond un objet extralinguistique, c'est au regard de la théorie de la valeur de la sémiologie linguistique que conçoit Saussure, un événement strictement sans conséquence. » (Bouquet 1997 : 115).

Nous sommes consciente de ne pas avoir épuisé ici la problématique qui tourne autour du concept d'iconicité, problématique qui soulève plus largement l'analyse complexe et divergente, selon les théories, du signe linguistique et du processus de signification. Notre objectif était toutefois de soulever certains éléments de cette problématique, les positionnements face à ces derniers ayant eu, et ayant encore actuellement, des implications directes sur l'analyse des langues des signes.

2.1.2. Différents types d'iconicité

Concernant à présent l'analyse proposée dans la littérature sur les LS, deux types majeurs d'iconicité ont été traités : l'iconicité d'image et l'iconicité diagrammatique. Ces concepts furent élaborés par Peirce relativement aux différents aspects de l'hypoicône :

« Hypoicons may be roughly divided according to the mode of Firstness [i.e. caractéristique interne du signe en lui-même] of which they partake. Those which partake of simple qualities, or First Firstnesses, are **images**; those which represent the relations, mainly dyadic, or so regarded, of the parts of one thing by analogous relations in their own parts, are **diagrams**; those which represent the representative character of a representamen by representing a parallelism in something else, are **metaphors**. »⁸⁵ (CP 2.277, EP 2 : 274, spm).

L'approche sémiologique s'appuie plus particulièrement sur l'analyse de l'*iconicité d'image* qui, essentiellement exploitée au cours de productions narratives, se caractérise par l'existence d'un lien de ressemblance entre le référent (i.e. « la chose du monde ») et le signe qui s'y rapporte (Cuxac 1996). L'analyse détaillée de ce type d'iconicité par Cuxac a abouti à définir des opérations cognitives de « transfert » que nous détaillerons dans la section 2.3.1. L'*iconicité diagrammatique* rend compte d'une iconicité plus abstraite de type schématique, la ressemblance étant portée entre la relation entre les parties d'un diagramme et la relation entre les parties du concept qu'il représente (Sallandre 2014 : 37), et ainsi « ne participent pas à une reproduction-simulation de formes dans l'espace (...) » (Cuxac 1996 : 88). Ses propriétés

⁸⁵ Peirce définit ainsi également un troisième type d'icône étant la métaphore que nous n'aborderons pas dans notre exposé malgré l'intérêt certain que cette forme de ressemblance apporte à l'analyse des LS.

iconiques sont mises en jeu dans la construction des références temporelles, spatiales et actantielles, du fait d'une exploitation pertinente de l'espace de réalisation des messages par l'iconicisation diagrammatique de cet espace afin de marquer de façon économique les relations inter-signes. Afin d'illustrer ces deux types d'iconicité, nous reprenons l'exemple proposé par Fusellier-Souza (2004), extrait d'un corpus⁸⁶ sur l'expression de la temporalité en LSF, dans lequel un locuteur explique et décrit son planning hebdomadaire :

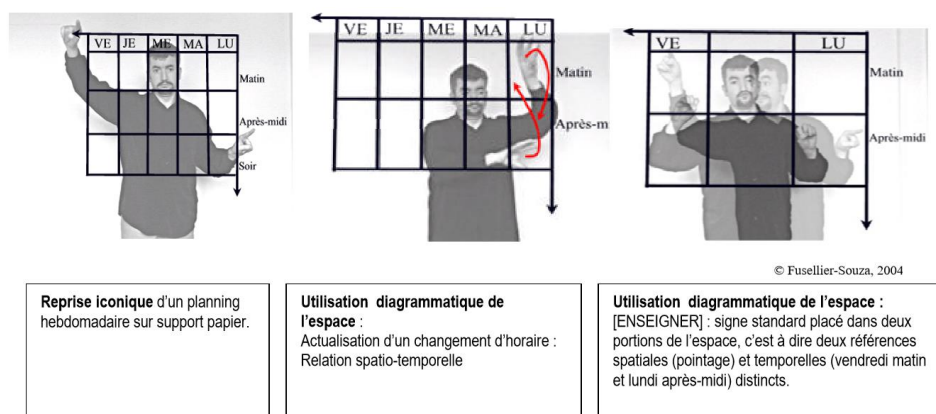


Figure 5 : Exploitation de l'iconicité d'image et de l'iconicité diagrammatique en LSF - Corpus Temporalité - N.Chab (Fusellier 2004 : 265)

Dans cet extrait, la 1^{ère} image rend compte de la construction imagique dans l'espace de signation d'un planning selon l'axe vertical et horizontal, et la 2^{ème} et 3^{ème} image, de l'exploitation diagrammatique de l'espace figurant le planning par l'activation de portions de cet espace au moyen du couple regard/pointage, et l'emplacement de l'unité lexicale défigurée⁸⁷ ENSEIGNER dans ces portions de l'espace. L'analyse descriptive de la LSF menée par Cuxac définit également un troisième type d'iconicité au sein des langues des signes, soit l'*iconicité dégénérée (ou dégradée)*. Ce type d'iconicité entre en jeu dans la compositionnalité interne du lexique standardisé des LS. Ces propriétés iconiques se rapportent à l'évolution diachronique de certaines structures hautement iconiques, qui, ayant abouti à l'émergence de signes standardisés, aurait permis la conservation à des degrés divers de l'iconicité d'image au

⁸⁶ Fusellier-Souza, I. et Sallandre, M.-A. (2002). Corpus Temporalité en LSF (1 adulte sourd), 35 minutes.

⁸⁷ Nous reprenons ici le terme « défigurée » tel qu'il est employé par Sallandre au cours de la description de séquences d'images extraites de ce même corpus. Par unité lexicale « défigurée », il faut comprendre que l'unité subit un changement d'emplacement manuel par rapport à sa forme standard afin de référer de manière anaphorique aux portions d'espace précédemment introduites (Sallandre 2014 : 39).

sein de ces signes. On peut ici faire un parallèle avec l'analyse que propose Brennan (1990 : 13) d'une iconicité dormante dans les signes pouvant être « revitalisée » à certains moments dans le discours.

Cette dimension iconique des LS, bien qu'à présent intégrée dans l'analyse des LS, n'en demeure pas moins « écartée » ou « compressée » (pour reprendre le terme de Cuxac 2001 : 15) en raison d'une modélisation de ces langues, et ainsi de leurs spécificités, qui reste encore établie par le biais de certains axiomes issus de la linguistique des LV (ex. caractère discret des unités, double articulation, etc.). Le modèle sémiologique, en revanche, propose l'élaboration d'une modélisation alternative des LS basée sur une théorisation de l'iconicité. Ce modèle attribue à l'iconicité une fonction structurante centrale dans les LS et d'un point de vue sémiogénétique plus général définit également l'iconicité (soit plus précisément l'iconicisation de l'expérience) comme étant le « tronc commun cognitif » à partir duquel va émerger l'organisation structurelle commune à toutes les LS. C'est sur ce dernier point que nous allons à présent nous attarder, dans la section suivante.

2.2. Une perspective sémiologique

Avant d'aborder cette section, il est nécessaire de préciser que le modèle sémiologique repose avant tout sur une modélisation sémiologique du canal visuo-gestuel (Cuxac 2013). La surdité, du fait de l'accessibilité et de l'exploitation du canal visuo-gestuel, implique certaines spécificités communicationnelles (i.e. exploitation de la dimension iconique, de la simultanéité des articulateurs, et de l'espace pour dire).

2.2.1. Le processus d'iconicisation

Cuxac (1996, 2000) postule que l'organisation conceptuelle chez les locuteurs sourds s'effectue selon un processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique du monde. Les travaux, entre autres, de Goldin-Meadow (1991, 2003) sur la création de systèmes gestuels par des enfants sourds vivant en milieu entendant, ainsi que ceux de Yau (1992) ou de Fusellier-Souza (2004) sur la description de langues des signes primaires (LSP, ou langue des signes

émergentes, LS EMG) pratiquées par des adultes sourds « isolés »⁸⁸, appuient l'existence d'un tel processus. Ces différentes études interrogent l'émergence et le développement du langage d'enfants et d'adultes sourds placés exclusivement dans un environnement entendant (i.e. sans contact avec une langue des signes), évoluant ainsi sans avoir directement accès à un modèle linguistique établi et donc sans accès à un mécanisme d'acquisition "classique". Il ressort de ces travaux que ces individus sourds sont amenés à construire des systèmes gestuels linguistiquement organisés pour représenter leurs pensées à des fins référentielles, narratives et métalinguistiques, des « *homesigns* »⁸⁹. L'émergence de tels systèmes semble pouvoir s'expliquer par l'aptitude de l'être humain à catégoriser et à nommer l'absence, leurs dispositions à observer-imiter, ainsi que l'intentionnalité sémiotique (i.e. désir social de communiquer avec autrui) (Cuxac 2004). Hormis une plus grande complexité structurelle chez les adultes du fait de leur maturation cognitive et leur intégration sociale, et une certaine influence culturelle sur les formes gestuelles produites, ces systèmes gestuels présentent des similarités (ex. signes stabilisés, structures fortement iconiques, usage de signes de pointages pour exprimer les références spatiales et temporelles). Ce constat amène à penser que ces individus font face à un même processus de création langagière. Selon Cuxac, ce dernier est « fondé sur la description de formes et/ou la reprise gestuelle iconique de formes saillantes des référents catégorisés » (Cuxac 2000 : 22), en d'autres termes, fondé sur une iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique. Il pose ainsi l'hypothèse de l'existence d'une « stabilisation conceptuelle prélinguistique qui [...] s'ancrerait dans un univers perceptivo-pratique de l'expérience » (Cuxac 2000 : 22) et ainsi d'un ancrage perceptivo-pratique du langage (Cuxac 1996 : 60).

Il est important de noter que l'entourage des enfants et des adultes sourds, dont il est question ici, joue un rôle primordial dans l'évolution de ces créations spontanées vers un système langagier (Fusellier-Souza 2004). La reprise de ces systèmes gestuels par des proches lors d'échanges et d'interactions va contribuer à leur affinement et à leur structuration. En

⁸⁸ Nous empruntons ici le terme employé par Fusellier-Souza qui réfère à l'isolement d'un individu sourd de la communauté sourde et non l'isolement social (i.e. rôle actif au sein de leur société).

⁸⁹ Goldin-Meadow (2003) utilise le terme « *homesign* » pour désigner la création et l'émergence de systèmes de communication gestuels dans le milieu familial de l'enfant sourd né dans une famille entendant. Fusellier-Souza (2004) qualifie quant à elle le système de communication créé par les adultes sourds isolés de « langues des signes émergentes ».

revanche, si l'environnement ne répond pas aux sollicitations langagières induites par la création d'un tel système, le processus de création aura tendance à se stopper, empêchant toute évolution du système. Le choix de telle ou telle implication de la part de l'entourage est bien évidemment associé à l'acceptation ou non de la surdité, au statut attribué à une telle gestuelle (i.e. langues des signes) ainsi qu'à celui de la vocalité (i.e. langues vocales). La possibilité toutefois pour les créations spontanées de signes gestuels, des enfants ou adultes sourds vivant en milieu entendant, de pouvoir évoluer et constituer ainsi la base de la formation de langues des signes, fait du processus d'iconicisation le processus initial et fondateur de toutes les LS. Ainsi l'hypothèse initiale au sein du modèle sémiologique d'un processus originel d'iconicisation tant au niveau ontogénétique, au sein du microcosme familial, que phylogénétique (constitution des langues des signes) contribue à placer l'iconicité comme élément central dans l'organisation des langues des signes et non plus comme simple outil de description des langues des signes.

Le processus d'iconicisation est sans conteste mis en œuvre lors de la création d'un système gestuel par les enfants ou adultes sourds "isolés". Bien que l'acquisition naturelle d'une LS (i.e. chez les enfants sourds de parents sourds signants) ne concerne que 4 à 5% de la population totale de sourds, expliquant d'une certaine façon que l'analyse du processus d'iconicisation porte essentiellement sur les sourds (enfants et adultes) isolés, il nous semble important de nous pencher sur ce qu'il advient de ce processus lors de l'acquisition d'une LS comme langue maternelle (cf. population de notre étude). Certaines recherches en psycholinguistique considèrent l'iconicité comme étant une donnée cognitivement non pertinente dans l'acquisition par l'enfant d'une langue des signes. Cuxac semble s'accorder à dire que les enfants sourds de parents sourds signants n'expriment pas le besoin de recourir au processus d'iconicisation. En effet, ces derniers étant dans un processus d'acquisition d'une langue n'auront pas un besoin vital de puiser dans leurs ressources et dans leur environnement pour pouvoir communiquer du sens, ils seront plutôt dans l'appropriation d'une certaine convention (i.e. la langue des signes de leurs parents et de leur entourage). Les enfants sourds en train d'acquérir une LS ne devront pas, en quelque sorte, comprendre l'éventuelle base iconique d'un signe pour pouvoir apprendre ce signe. Toutefois, le débat porte actuellement sur l'existence chez l'enfant sourd acquérant une langue des signes d'une certaine conscience de l'iconicité des signes lexicaux de la LS qu'ils acquièrent, bien que l'usage de ces signes ne s'inscrive pas dans un processus cognitif initial forcé de reproduire iconiquement une

expérience. Sur ce point, Cuxac défend que « l'enfant sourd à qui on n'a pas rendu compte du lien iconique entre [LAIT] et son référent n'en saura pas plus que l'enfant entendant sur le lait ni sur la façon de l'obtenir. Mais l'éventuelle application du savoir qu'il a des formes de grande iconicité sur les signes standard ne peut pas ne pas lui faire voir iconiquement à propos du signifiant [LAIT] la « saisie manuelle répétée d'une forme mince et longitudinale » (Cuxac 2000 : 144).

Le processus d'iconicisation ainsi mis en avant n'implique cependant pas au départ une exploitation consciente par le signeur de la figurativité émanant de ce dernier, soit la conscience que « plus ça ressemble mieux c'est compris » :

« Jusque-là [le processus d'iconicisation], il n'a pas été question une seule seconde de montrer. L'enfant ne fait que dire et procède avec les moyens du bord cognitifs et culturels dont il dispose, à savoir qu'il ne peut faire autrement que de baser son processus créatif sur des ressemblances [...]. Le savoir qui consiste à vouloir montrer la référence absente à partir de l'utilisation de la ressemblance est bien ultérieur. » (Cuxac 2000 : 27-28).

Cette intentionnalité s'inscrit dans une deuxième phase de la sémiogenèse des LS que nous allons développer dans la section suivante.

2.2.2. Bifurcation des visées : deux modes de production du sens complémentaires

Cuxac avance l'hypothèse qu'une bifurcation communicationnelle et structurelle en deux visées (ou intentionnalité) sémiotique s'instaure suite à la mise en place du processus d'iconicisation de l'expérience. Par le biais de cette forme initiale d'iconicisation va émerger chez le locuteur une conscience de l'efficacité du lien de ressemblance entre l'énoncé qu'il produit et les expériences vécues ou imaginaires qu'il relate et ainsi une possibilité de « dire en montrant ». C'est à travers l'exploitation consciente par le locuteur sourd de cette ressemblance ou non, soit en d'autres termes, de l'exploitation ou non de l'iconicité d'image dans l'intention de dire, qu'émerge une bifurcation entre un *dire « en donnant à voir »*, et un *dire « sans donner à voir »*. Ces deux modes d'expression rendent compte respectivement de deux visées sémiologiques (i.e. liées à l'intentionnalité sémiotique du locuteur) distinctes : une *visée*

iconicisatrice (ou *illustrative*) et une *visée non illustrative*. La distinction entre ces deux visées est marquée dans le discours essentiellement par le biais du regard du signeur, ce dernier étant décroché de l'interlocuteur en visée illustrative et dirigé sur l'interlocuteur en visée non illustrative (Cuxac 2000, Garcia et Sallandre 2014). Garcia précise en effet que « l'intention de dire tout en montrant implique que le regard du locuteur soit décroché de celui de l'allocutaire, signalant par là l'effacement temporaire du locuteur du plan de l'énonciation » (Garcia 2010 : 12). Il convient de préciser que cette possibilité sémiologique de donner à voir n'est pas propre aux LS. En effet, « toutes les langues permettent de reconstruire des expériences, mais les langues orales ne font que le dire (sauf les cas d'ajouts gestuels : un poisson grand « comme ça », ou d'imitation posturale de personnages [la gestuelle co-verbale illustrative], ou d'imitation de voix des dialogues rapportés), sans le montrer. » (Cuxac 2000 : 23-24). Ainsi là où les LV, peuvent uniquement donner à voir/montrer au moyen de gestes (visuo-gestuels) accompagnant le verbal (audio-phonatoire), les LS, du fait de l'exploitation quasi-exclusif du canal visuo-gestuel contraint par la surdité, peuvent verbalement donner à voir (i.e. « dire en donnant à voir », soit un « donner à voir » structurellement linguistique).

De chacune de ces visées résulte un type de structure spécifique qui, du fait de la surdité, ont donc pour particularité de ne se déployer que dans le seul canal visuo-gestuel (Cuxac 2013 : 6). Le signeur dont l'intention sémiotique est de « dire en donnant à voir » (i.e. visée illustrative) recourt à des structures de grande iconicité (ex. les unités de transfert⁹⁰ (UT))⁹¹ exploitant l'iconicité d'image, qui consiste en la reconstitution de l'expérience vécue ou imaginée sous forme d'énoncés imagés. Une des particularités du modèle sémiologique est de définir un nombre limité de macrostructures de grande iconicité, qui se retrouveraient dans toutes les LS du monde (ces dernières seront plus détaillées dans la section 2.3.1.3) :

- le transfert de taille et/ou de forme (TTF) visant à décrire la taille et/ou la forme d'une entité,
- le transfert situationnel (TS) visant à décrire le déplacement d'une entité,
- le transfert personnel (TP) visant à décrire l'action d'une entité en l'incarnant.

⁹⁰ Cuxac emploie le terme de « transfert » afin de signifier que « le locuteur (...) transfère des éléments de l'expérience extra linguistique dans l'espace de signation, en maintenant entre l'expérience et la séquence gestuelle des points de ressemblance anamorphosés. » (Cuxac 2013 : 4)

⁹¹ Nous employons le terme « structure » en référence au domaine des représentations cognitives structurales, en revanche, le terme d'« unité » rend compte d'éléments en discours.

Lorsque l'intention sémiotique s'inscrit simplement dans du dire (i.e. en visée non illustrative), les structures en usage sont dites standards (ex. unités lexicales (UL)⁹², pointages⁹³, dactylogogie⁹⁴). Malgré une volonté première de dire sans exploitation d'une forme de ressemblance, hors visée illustrative, l'iconicité est également présente sous une forme qui ne relève pas de traces cognitives intentionnelles du locuteur, une iconicité dégradée ou résiduelle (au sein des signes lexicaux), ainsi que sous la forme en discours d'une iconicité digrammatique (à travers les relations syntaxico-sémantiques des unités) (cf. section 2.1.2). Cuxac schématise la bifurcation entre ces deux visées en LS en l'intégrant au sein d'un continuum sémiologique où chaque nœud rend compte de point de torsion dans le continuum du fait de la contrainte exercée par la surdité :

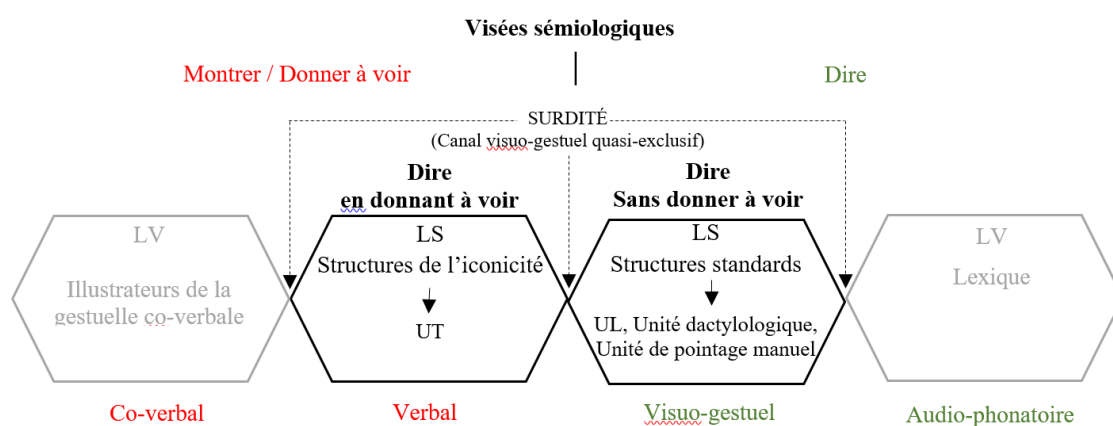


Figure 6 : Continuum sémiologique intégrant la bifurcation de deux visées en LS (inspirée de Cuxac 2008 : 202)

Au niveau ontogénétique, Cuxac fait un parallèle entre le phénomène de différenciation par bifurcation des visées et le développement de l'espace graphique chez l'enfant (cf. stade de développement du dessin enfantin selon Luquet). L'enfant sourd produirait dans les premiers stades de son développement des signes basés sur une forme de « réalisme intellectuel » (i.e. associé aux représentations de concepts). Il serait dans un stade d'indifférenciation des visées, un simple « dire conceptuel ». Puis à un certain stade de sa maturation cognitive, l'enfant

⁹² Signe stabilisé appartenant au lexique d'une langue des signes.

⁹³ Signe manuel (avec index tendu ou main plate) accompagné ou non du regard qui introduit ou réintroduit une référence spatiale, temporelle ou actancielle.

⁹⁴ Mot épélé au moyen de l'alphabet dactylogologique français souvent associé à des labialisations.

passerait progressivement au stade du « réalisme visuel » (i.e. associé aux représentations de formes perçues). Cette phase du développement marquerait l'émergence d'une visée iconisatrice autonome (soit une sémiologie du dire en donnant à voir distincte du dire simple), et ainsi l'inscription du discours de l'enfant dans une bifurcation sémiologique. Cette hypothèse demande encore à être validée empiriquement. Toutefois, nous pouvons mentionner l'étude de Jacob (2007), portant sur les productions de dix enfants sourds français de 4;9 à 11;6 ans, qui montre que la bifurcation intentionnelle des visées postulée par le modèle sémiologique est assez tardive au niveau développemental, soit autour de 7–8 ans chez ses sujets.

Les deux visées sémiologiques ainsi définies sont liées par des « relations d'opposition, de complémentarité, voire de recouvrement partiel ou total » (Cuxac 2004 : 97). Nous n'illustrons que brièvement les relations entretenues par ces visées en nous plaçant d'un point de vue fonctionnel puis formel. D'un point de vue fonctionnel, Cuxac constate une tendance dans le discours à une répartition des rôles discursifs entre les deux visées, et les unités associées, variant selon le contexte discursif. Les unités lexicales, positionnées en tête d'énoncé, occupent souvent un rôle d'« introducteur de thème » (i.e. « c'est à propos de (*unité lexicale*)... »). Les unités de transfert qui suivent ce thème occupent, quant à elles, le rôle de « focus » en apportant une information nouvelle et spécifique sur le thème introduit précédemment par l'unité lexicale. Dans d'autres contextes, les rôles peuvent être inversés. Par exemple, lors d'interactions langagières entre sourds étrangers⁹⁵ (i.e. pratiquant une langue des signes différente) les unités de transfert fonctionnent comme des introducteurs de thème du fait qu'ils réfèrent à un savoir partagé d'origine perceptive ou pratique entre les co-énonciateurs ; s'en suivra l'emploi, en focus, d'une unité lexicale, permettant d'accéder à une information de type métalinguistique non encore partagée. Par ailleurs, les unités lexicales réfèrent généralement à un générique, tandis que les unités de transferts renvoient plutôt à une entité spécifique (i.e. « cette entité-là, que je te montre »). Par exemple, le signe [ARBITRE] marqué par l'absence d'investissement corporel signifie qu'il s'agit d'un signe lexicalisé, tandis qu'en transfert ce signe signifie « la personne qui donne un coup de sifflet » et sera marqué par le gonflement des joues du signeur et l'orientation de son regard vers une personne localisée spatialement précédemment (Cuxac 2002 : 40).

⁹⁵ Voir la recherche de Nathalie Monteillard (2001) sur la communication internationale entre locuteurs sourds en contexte international.

D'un point de vue formel, certaines unités lexicales peuvent basculer dans la grande iconicité, dès lors que le regard se pose sur les mains, et non plus vers l'interlocuteur. Le signe, qui hors visée illustrative signifie une entité générique, devient ainsi une entité spécifique de la situation énonciative. A l'inverse, certaines unités de transfert peuvent par un mécanisme de routinisation se formaliser en une unité lexicale (ex. le TS signifiant deux personnes qui se rencontrent peut devenir l'unité lexicale SE RENCONTRER). Par ailleurs, on peut constater l'insertion d'unités lexicales au sein d'opérations de grande iconicité (ex. les semi-TP⁹⁶), ce qui témoigne une fois de plus de leur complémentarité.

A noter que dans certains cas, l'opposition entre visées est comme neutralisée, car le locuteur est contraint d'utiliser l'une des deux types de structures (i.e. SGI ou standard). Le choix de la structure étant neutralisé, la visée l'est donc également. L'exemple souvent repris par Cuxac pour illustrer ce cas de figure est le suivant : « Le chocolat mange le garçon ». Cet énoncé ne peut être réalisé au moyen des signes standard [GARÇON], [CHOCOLAT] et [MANGER] puisque le signe standard [MANGER] induit forcément en tant qu'agent un animé humain (et à l'extrême limite animal) », il faut donc, pour cet énoncé passer en transfert personnel. (Cuxac 2004 : 98).

La dichotomie, émanant de la bifurcation sémiologique proposée par le modèle sémiologique, entre deux types de signes (i.e. UL et UT) peut être rapprochée en partie d'une dichotomie qui se retrouve dans la littérature internationale, malgré des approches théoriques et descriptives diverses (cf. section 2.3) , entre des signes dits lexicalisés et fortement standardisés (*regular sign*, *frozen/established sign* ou *lexicalised sign*, i.e. le « vocabulaire ») et des signes non standardisés (*productive signs* ou *depicting signs*, ou encore *classifier predicates*) (par exemple chez Johnston et Schembri 2007, Supalla 1982)⁹⁷. Les signes dits non standardisés réfèrent plus spécifiquement à des signes construits avec des configurations⁹⁸

⁹⁶ Dans un discours en grande iconicité, incursion d'une unité lexicale, pour faire un commentaire sur un acte ou un sentiment du personnage transféré (cf. section Partie I2.3.1.3)

⁹⁷ Bien qu'également identifié dans la littérature internationale, nous ne détaillons pas ici le cas de unités de pointage manuel et des unités dactylogiques.

⁹⁸ Précisons que les signes en LS exploitent simultanément un ensemble d'articulateurs manuels (mains, bras) et non manuels (regard, buste, visage) définissant les composants paramétriques d'un signe : soit quatre paramètres manuels (configuration, mouvement, orientation, emplacement) pour chacune des mains et quatre paramètres non-manuels (regard, mimique faciale, posture corporelle, mouvement labial).

manuelles iconiques (*classifiers*) définis comme des morphèmes productifs car pouvant être combinés avec d'autres unités de sens pour former de nouveaux signes. La littérature reconnaît majoritairement un lien entre ces deux types de signes en considérant l'implication des signes productifs dans la formation d'un nombre considérable de signes lexicalisés, cela au travers d'un processus de lexicalisation des signes productifs et leurs imbrications en discours (Johnston et Schembri 2007 : 158 et 174, Cormier et al. 2013). Cependant, d'une part, cette dichotomie est issue d'une analyse des LS au niveau lexical (vs. discursif) et porte essentiellement sur une distinction première d'ordre morphologique et non iconique (i.e. sémiologique). D'autre part, les signes dits productifs ne recouvrent pas l'ensemble des structures de grande iconicité présentes dans le modèle sémiologique. En effet, les transferts personnels (i.e. le signeur incarne les actions d'une entité) ne sont pas véritablement considérés dans cette dichotomie, du moins sous leur forme globale (i.e. manuelle et non-manuelle) et non exclusivement manuelle (cf. le cas des *handle classifiers* décrit en section 2.3.1.1). Cette absence de considération peut s'expliquer en raison sûrement de la focalisation première⁹⁹ de nombreux travaux sur une description des LS au niveau de leurs signes lexicaux mais également des composants manuels de ces signes. L'équivalent des transferts personnels se retrouve essentiellement analysé dans la littérature dans le cas de la narration et plus précisément de la cohésion référentielle (i.e. *role shift* et *constructed action*). Ainsi, là où le modèle sémiologique tend à faire un regroupement entre diverses structures car mettant en œuvre un même principe de transfert (i.e. par anamorphose), fortement liées à l'iconicité d'image, la littérature sur les LS semble essentiellement analyser ces dernières selon des niveaux différents (lexical et discursif), et sans faire de lien entre les structures. Nous aborderons en section 2.3 l'analyse plus détaillée de la littérature sur ces deux types de constructions particulières (i.e. constructions à classificateurs et prises de rôle) ainsi que les divers débats que leur description soulève afin de rendre compte du parallèle possible avec les structures de transferts définies dans le modèle sémiologique, ces dernières intervenant massivement dans l'expression du mouvement en LS.

⁹⁹ Nous parlons ici de focalisation première en écho aux propos de Sallandre qui, au niveau international, observe « un regain d'intérêt » pour l'analyse des paramètres non-manuels des LS (Sallandre 2014 : 46).

2.3. Deux grands types d'unités linguistiques ...

Le modèle sémiologique met en évidence deux types particuliers d'unités comme nous avons pu le constater dans la section précédente. Dans cette section, nous exposons dans un premier temps l'analyse des unités fortement iconiques, les unités de transferts, puis dans un second temps seulement celui des unités lexicales, la première raison étant que ces unités iconiques jouent un rôle essentiel dans l'expression du mouvement en LS, la seconde étant la place centrale que le modèle sémiologique attribue à ces dernières dans la sémiogenèse des LS (cf. section 2.2). Cependant comme nous avons pu le mentionner précédemment, ces deux types d'unités se retrouvent également décrits dans la littérature internationale selon des théories divergentes. Afin de mieux situer l'analyse proposée par le modèle sémiologique des unités des LS et ainsi de mieux cerner les comparaisons qu'il nous sera possible de faire parmi les divers travaux sur l'expression de l'espace dans différentes LS, il a semblé nécessaire d'aborder en amont de leur description au sein du modèle sémiologique l'analyse qu'il en est proposée dans la littérature sur les LS.

Avant cela, il convient de rappeler que les signes en LS exploitent simultanément un ensemble d'articulateurs manuels (mains, bras) et non manuels (regard, buste, visage) définissant les composants paramétriques d'un signe : soit quatre paramètres manuels (la configuration, l'orientation, l'emplacement, le mouvement) pour chacune des mains et quatre paramètres non-manuels (le regard, la mimique faciale, les mouvements corporels, les mouvements labiaux). Ainsi la description des langues des signes, du fait de leur modalité visuo-gestuelle, porte à la fois sur des phénomènes simultanés (articulation des paramètres) et séquentielles (organisation des unités en discours) :

« the essential character of language based on a sound signal is its sequential nature. The corresponding essential character of a language based a visual signal is simultaneity (..) It is true that the movement dimension [one of SL'parameters] will continue over time (albeit relatively short in duration), and one sign will follow another in sequence; but the level of analysis within a sigle sign is not segmental along a time axis. » Frishberg (1975 : 698).

« There is of course, a sequential element in the organization of ASL at the syntactic level, as signs are arranged one after the other to form phrases, clauses, and sentences. But what is the nature of the organization of the visual signal at the lexical level in sign language?

(...) the lexical items of ASL and all other primary sign languages we know of appear to be constituted in a different way from those of spoken languages: the organization of signs is primarily simultaneous rather than sequential. ASL uses a spatial medium; and this may crucially influence its organization. » Klima et Bellugi (1979 : 38-39).

Par ailleurs, l'ensemble des paramètres non-manuels encadrant les paramètres manuels composant un signe gestuel joue également un rôle essentiel dans la construction du sens en contexte discursif. Comme nous aurons l'occasion de l'évoquer à travers l'analyse des unités en usage en LS, le regard, par exemple, est porteur de la gestion de l'interaction, de l'activation des SGI (garant de la visée illustrative), ainsi que de l'activation et l'organisation de l'espace de signation ; la mimique faciale contribue à l'expression des valeurs qualitatives, quantitatives et modales ; et les mouvements corporels, aux changements de thématique et aux frontières syntaxiques. Une unité gestuelle en LS rend ainsi compte d'une densité et d'une compacité informationnelle extrême.

2.3.1. Les unités de transfert

Malgré un vaste flou terminologique et conceptuel, la littérature en linguistique des LS identifie et étudie essentiellement deux types de procédé hautement iconiques, les constructions à classificateurs (*classifier signs/predicates/verbs*, également appelés *spatial-locative predicates*, *polymorphemic predicates/verbs*, *polysynthetic signs*, *polycomponential signs/verbs*, *depicting signs/verbs* ou *productive signs*¹⁰⁰), et les prises de rôle (*role shift*, également appelés *constructed actions* ou *surrogates*). Ces procédés iconiques sont décrits selon des degrés de conventionnalisation variable selon les chercheurs. Les constructions à classificateurs permettent au locuteur de représenter iconiquement soit le déplacement/localisation d'une entité, soit sa saisie, soit sa taille/forme, tandis que les prises de rôle permettent de représenter une entité, et ses actions, en incarnant cette dernière. Les premières tendent généralement à être analysés comme des signes iconiques présentant un certain degré de conventionnalisation, tandis que les seconds tendent plutôt à être décrits

¹⁰⁰ La dénomination de ces constructions en tant que verbe ou prédicat pose la question de la reconnaissance ou non du statut d'adjectif de certaines de leurs formes (Schembri 2003 : 4). Concernant les différents positionnements théoriques associés à certaines de ces terminologies, voir Schembri (2003 : 5).

comme des procédés de cohésion référentielle (i.e. objets de discours). Comme nous avons pu le souligner dans la section 2.2.2, ces deux types d'unités relèvent dans l'approche sémiologique d'un même procédé de transfert qui se répartit en trois macrostructures distinctes (i.e. les transferts personnels, les transferts situationnels et les transferts de taille et de forme) et qui se retrouve fréquemment employés dans des textes narratifs de plusieurs LS (Cuxac et Pizzuto 2010 : 47). Avant de définir plus précisément ces trois structures de transfert et ainsi de préciser le positionnement théorique du modèle sémiologique au vu de ces constructions fortement iconiques décrites dans la littérature, il nous semble indispensable de mieux saisir les analyses proposées et les débats soulevés par cette littérature. Ces unités iconiques ont particulièrement intéressé la recherche en linguistique car posant entre autres la question du caractère holistique et analogique ou compositionnel et discret des unités des langues. Ce questionnement soulève ainsi la problématique plus générale de l'influence de la modalité sur la structure même des langues. Par ailleurs, l'exposé de ces analyses et débats nous permet d'établir une comparaison plus juste, car basée sur des terminologies et conceptions différentes, des données actuellement disponibles dans la littérature sur l'expression de l'espace en langue des signes au cours du développement langagier de l'enfant sourd. Il convient avant d'aborder cette section de préciser que ces unités hautement iconiques semblent présenter peu de variation interlangue. Cuxac et ses collaborateurs justifient ce constat du fait que ces unités émergent d'un processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique partagé transculturellement, présenté en section 2.2.1 (Cuxac 2013 : 7, Garcia et Martinod 2017).

2.3.1.1. Premier détour théorique : *Classifier/Depicting construction*

Les constructions à classificateurs (*Classifier construction* ou *Depicting construction*) sont des structures massivement analysées et discutées dans les travaux sur les LS. Ce type de constructions semble être observé dans une trentaine de LS (Schembri 2003 : 3)¹⁰¹. L'intérêt pour ces constructions, ainsi que leur appellation, a été influencé par l'étude des systèmes de classification nominale en LV (i.e. phénomène consistant à marquer morphologiquement des catégories de nom). Parmi ces dernières, un type particulier (non présent dans les langues indo-européennes), les classificateurs, a pour particularité d'être sémantiquement motivés car ils

¹⁰¹ Nyst (2013 : 78) semble révéler l'absence d'un certain type de classifieurs en Adamorobe Sign Language (AdaSL).

catégorisent les référents selon un assez grand nombre de classes en exprimant une de leurs caractéristiques intrinsèques (ex. forme, consistance, matière, fonction). Parmi les différentes typologies proposées, Grinevald (1999, 2000, 2012) inscrit le système de classificateur au centre d'un continuum lexico-grammatical définissant le vaste ensemble de système de classification nominale des langues. Ce système de classification est ainsi ramifié en sous-systèmes de différents degrés de grammaticalisation selon le type et la langue :

Système de classification nominale de nature¹⁰² ...

< lexicale (appartient au lexique et à son processus de composition)		grammaticale > (appartient aux procédés morphosyntaxiques)	
Noms de classe ex. RAMA (Chibcha, Nicaragua ; Craig 1990) <i>kwiik-up</i> main+rond 'doigt' <i>pwatpa-up</i> sucre+rond 'bonbon'	Classificateurs - Génitifs (POSS+CL) ex. PONAPEEN (Micronesien ; Rehg, 1981 : 184) <i>kene-i mwenge</i> CL-GEN/1 nourriture 'ma(comestible) nourriture' - Numéraux (NUMERAL+CL) ex. PONAPEEN (Micronesien ; Rehg 1981 : 130) <i>tuhke rioapwoat</i> arbres 2+CL 'deux(long) arbres' - Nominaux (CL+NOM) ex. JAKALTEK (Maya ; Craig 1986 : 264) <i>xil naj xuwan no7 lab' a</i> a.vu CL Jean CL serpent '(homme) Jean a vu le (animal)serpent' - Verbaux (VERBE+CL) ex. GUNWINGGU (Australien ; Oates 1964 in Mithun 1986 : 389) <i>gugu ga-bo: -mangan</i> eau 3sg-CL-tomber 'l'eau tombe (liquide)' ex. DIEGUEÑO (Langdon 1970 : 78) a-xi 'tirer/traîner (d'un objet long) c'xi 'tirer/traîner (d'un ensemble d'objets)'	Classes nominales ex. SESOTHO (Bantou ; Demuth et al. 1986 : 456) ¹⁰³ <i>mo-tho é-mo-holo O-rata</i> 1 1 1 1 personne grand 3sg-aime <i>Ø-ntjá é-ntle eá-hae</i> 9 9 9 1 chien beau son 'la vieille personne aime son beau chien' <i>ba-tho bá-ba-holo ba-rata</i> 2 2 2 2 personne grand 3pl-aime <i>li-ntjá tsé-ntle tsá-bona</i> 10 10 10 2 chien beau leurs 'les vieilles gens aiment leurs beaux chiens'	Genres ex. FRANÇAIS <i>la boulangère</i> <i>la fourchette</i>
Termes de mesure ex. FRANÇAIS <i>un verre d'eau</i> <i>une pile de livres</i>			

¹⁰² Schéma inspiré de Grinevald (2012 : 32) et exemples extraits de (Grinevald 1999).

¹⁰³ Afin de mieux comprendre cet exemple, nous ajoutons l'explication de Grinevald associé à ce dernier : « la classe est marquée sur les noms, les adjectifs, les verbes et les possessifs. Chaque nombre y correspond à une classe d'accord (1 et 9 sont des classes au singulier, 2 et 10 les classes leur correspondant au pluriel). Ce sont les paires de classes singulier/pluriel qui sont considérées dans la tradition bantoue comme des "genres", la combinaison 1/2 étant le mode d'expression du genre pour les humains, et celle de 9/10 du genre pour les animaux. » (Grinevald 1999 : 103).

Figure 7 : Système de classification nominale en langue vocale

Les systèmes de classificateurs sont analysés comme étant des systèmes lexico-grammaticaux, soit des phénomènes morphosyntaxiques d'origine lexicale. Ainsi, « ils se distinguent des systèmes purement lexicaux par le fait qu'ils s'expriment par des marques morphologiques au-delà du nom lui-même, qui sont des **morphèmes indépendants** ou des **affixes d'autres éléments du syntagme nominal ou du prédicat**. Ils se distinguent des systèmes de genre et de classe nominales par leur grammaticalisation incomplète, dans la mesure où ils restent de **nature lexicale** et d'un **usage discursif**, bien que dans des configurations syntaxiques particulières. » (Grinevald 1999 : 109, spm)¹⁰⁴. Les différents types de classificateurs évoqués par Grinevald sont nommés en fonction de leur emplacement morphosyntaxique, soit par le « morphème duquel il est le plus proche ou auquel il est attaché. » (Grinevald 1999 : 110). Chaque type semble référer préférentiellement à des catégories sémantiques particulières : catégories physiques (ex. forme, configuration, consistance) pour les classificateurs numériques ; catégories fonctionnelles (ex. usage, relation) pour les classificateurs génitifs ; catégories matière/essence (ex. matière, humain, animal, genre) pour les classificateurs nominaux. Par ailleurs, certaines langues, comme les langues mayas ou micronésiennes, emploient plusieurs types de système de classificateur. Précisons également que les langues mayas attribuent aux classificateurs nominaux une fonction de déterminant du nom ou de pronom anaphorique :

(81) Jakalteq (Maya, Craig 1986 : 264)

Déterminant :

xil naj xuwan no7 lab' a

a.vu CL Jean CL serpent

'(homme) Jean a vu le (animal)serpent'

Pronom personnel :

xil nai no7

a.vu CL CL

'il (homme) l'(animal) a vu'

¹⁰⁴ Nous ne détaillerons pas ici les différents systèmes présents dans ce continuum. L'intérêt de la présentation de ce dernier n'étant pas dans l'analyse du système de classification nominale des langues, mais dans l'importance de définir le terme de classificateur tel qu'il est employé en LV tout en soulignant brièvement la complexité et la fragilité d'une telle définition au vue de l'ensemble des systèmes de classification (souvent confondus au cours des diverses études sur le sujet) et de la diversité des systèmes de classificateurs repérés dans les langues. L'intérêt dans la mention de ce continuum nous semble également être dans la démarche théorique adoptée par Grinevald d'aborder de façon gradiente et non discrète les processus de lexicalisation et de grammaticalisation.

Dans la littérature internationale sur les LS, certaines configurations manuelles, référant à une entité, sont assimilées aux classificateurs des LV. Ce rapprochement semble être suggéré pour la première fois lors d'études menées sur l'ASL par Frishberg (1975) et Kegl et Wilbur (1976¹⁰⁵, cités par Supalla 1982 : 32). Une première véritable catégorisation et analyse morphologique de ces éléments, et des constructions les intégrant, fut menée par Supalla (1986) sur l'ASL, s'appuyant sur la catégorisation des classificateurs en LV proposée par Allan (1977)¹⁰⁶. Supalla définit ainsi ces configurations¹⁰⁷ comme étant des morphèmes catégorisant le nom associé :

« morphemes that vary in form as a function of certain categorical properties of the associated noun. (...) These morphemes are indeed classifiers (and not, for example, depictions of objects) (...) marking the class or categorization of the associated noun (...and) incorporate meaning based primarily on salient visual-tactile characteristics of the referent object. » (Supalla 1986 : 182-184).

Ces configurations sont ainsi nommées *classifier* du fait qu'elles représentent une classe de référents, et plus spécifiquement semblent classer les référents en dénotant leurs caractéristiques sémantiques saillantes : « selected according to whether or not the referent falls into the class of animate beings or vehicles, for example, classes that are common in the world's classifier languages » (Schembri 2003 : 22). Il est intéressant de relever que Grinevald rend compte de deux tendances en linguistique : l'une dénommant sous le terme de « classificateur » tous les systèmes de classification nominale confondus et ainsi focalisant essentiellement leur analyse sur la fonction catégorisante de ces éléments, l'autre ne dénommant sous le terme de « classificateur » qu'un sous-ensemble parmi les systèmes de classification nominale (Grinevald 2012 : 31-32). Ce constat pose ainsi la question du positionnement, face à ces deux tendances, des premières recherches en LS ayant tenté une comparaison des LS et des LV sur la base de ces systèmes de classification. Est-il question en LS de véritable système de classificateurs (proche des classificateurs verbaux) ou d'un tout autre système de classification nominale (proche des noms de classe) ; voire d'un phénomène hors classification ?

¹⁰⁵ Kegl, J. & R. Wilbur (1976). Where does structure stop and style begin? Syntax, morphology and phonology vs. stylistic variations in American Sign Language. CLS 12. 376-396.

¹⁰⁶ Allan, K. (1977). Classifier. Language, n° 53, 285-311.

¹⁰⁷ Supalla définit certains classificateurs (ex. ARBRE) comme étant composés de la forme de la main (i.e. configuration) mais également de l'avant-bras (Supalla 1982 : 39)

A la suite des travaux de Supalla, diverses catégorisations de ce système de "classificateurs" ont été avancées pour l'ASL et d'autres LS (voir Schembri 2003 et Zwitterlood 2012). Un certain nombre de chercheurs interrogent la pertinence de ce rapprochement avec les classificateurs des LV, et plus particulièrement de la fonction catégorisante associée à ces configurations (ex. Slobin et *al.* 2003 : 273, Schembri 2003 : 18). Cependant malgré plusieurs propositions de nouvelles terminologies, le terme « classificateur » reste souvent conventionnellement utilisé. A ce titre, nous employerons désormais spécifiquement le terme '**classificateur**' pour référer uniquement au paramètre configuration manuelle et le terme '**construction à classificateur**' relativement aux constructions complètes, composées non seulement de la configuration manuelle mais aussi des autres paramètres manuels et non manuels. Le modèle sémiologique s'oppose également à cette analogie jugeant que les classificateurs en LV et les configurations manuelles des unités de transferts en LS se distinguent au niveau fonctionnel. Cuxac avance que les configurations propres aux structures de grande iconicité ne sont pas « des reprises d'objets ou de référents classés selon une propriété formelle mais une reprise de la forme référentielle perçue (et stylisée gestuellement) de l'objet thématique en signe standard » (Cuxac 2001 : 15). Ces configurations sont alors désignées sous le terme de proforme et définies comme étant la reprise d'une forme abstraite d'une entité afin de désigner cette entité dans un contexte spécifique, tandis qu'un classificateur classe une entité stable afin de marquer cette entité comme appartenant à une classe sémantique donnée. Ainsi là où les classificateurs renvoient à des classes d'objet, les proformes renvoient à des formes. Les proformes peuvent ainsi prendre plusieurs formes pour une même entité selon le contexte, à l'inverse des classificateurs qui associent une forme à une entité ; comme illustré dans l'exemple ci-dessous proposé par Sallandre (2006 : 246) présentant six occurrences de proformes référant à l'entité « barrière » :

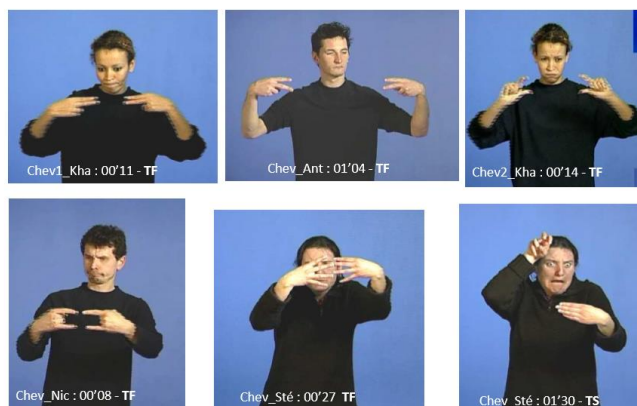


Image 1 : Proformes référant à l'entité « barrière » (Sallandre 2006 : 246)

Slobin et al. (2003 : 290) font le même constat : « the same referent can be represented by different handshapes, depending on how their relatives' sizes are conceptualized in the projection from mental space into signing space. Scale is also determined by viewpoint, requiring attention to perspective [...] ». Précisons toutefois que Grinevald mentionne que dans le cas des systèmes de classificateurs en LV, « N peut être assigné à différentes classes », opposant ainsi ces systèmes à celui des systèmes de classes nominales/genre, où le nom est uniquement assigné à une classe (Grinevald 1999 : 109), ce qui tend à questionner le dernier critère mentionné ci-dessus relatif à la distinction entre proforme des structures iconiques des LS et classificateurs des LV. Par ailleurs, nous avons évoqué ci-dessus la fonction anaphorique attribuée à certains classificateurs en LV. Cette valeur syntaxique est également évoquée dans l'analyse, entre autres, des configurations des signes en LS en discours. En effet, certains auteurs (cf. Millet 2006) soulignent le rôle anaphorique ou cataphorique des configurations manuelles et/ou des parties du corps du signeur (ex. le buste, la tête, la mimique faciale) en LS; regroupant ces éléments manuelles et corporelles sous le terme de « proforme » s'apparentant au pronoms des LV (terme introduit par Engberg-Pedersen (1989) a ne pas confondre avec le terme « un proforme » introduit par Cuxac relatif uniquement aux configurations manuelles des structures de grande iconicité). Bien que la définition d'un proforme au sein du modèle sémiologique n'implique pas directement cette valeur syntaxique, nous pouvons toutefois rendre compte de la possibilité pour ces derniers de remplir une telle fonction lorsque Cuxac mentionne que le proforme est « une reprise de la forme référentielle perçue (et stylisée gestuellement) **de l'objet thématisé en signe standard** » (Cuxac 2001 : 15, spm). Précisons qu'au-delà du questionnement relatif à la fonction catégorisante de ces configurations, la majorité des chercheurs en LS leur attribuent une valeur morphologique.

Actuellement, dans la littérature sur les LS, deux types principaux de classificateurs semblent être reconnus (Schembri 2003, Zwitserlood 2012) :

- *Whole Entity classifiers* ou *Semantic classifiers* (WECL, i.e. la configuration représente l'entité en désignant certaines de ces caractéristiques sémantiques et/ou de formes particulières),
- *Handle/Handling classifiers* (HCL, i.e. la configuration représente la forme de l'entité saisie ou manipulée par la main humaine ; voire la façon dont l'objet est touchée).



Main Gauche : WECL:*flat entity*

Main Droite : WECL:*flat entity*

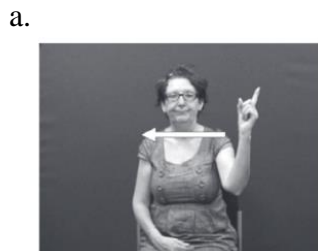
‘Il y a des livres (dans la bibliothèque).’ ‘(Il) prend un livre (de la bibliothèque).’



Main Gauche : /

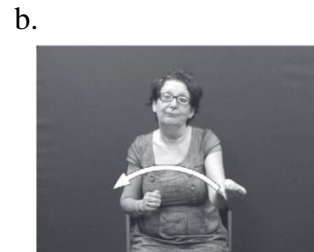
Main Droite : HCL:*flat (thick) entity*

Image 2 : Exemples de (a) *Whole Entity classifiers* et (b) *Handle Classifiers* utilisés pour représente une entité plate (un livre) en TİD (Zwitserslood 2012 : 161)



Main Droite : WECL:*upright.stick.shaped*

‘un homme se déplace de loc.x à loc.y’



Main Droite : HCL:*handle.flat.object*

‘un homme déplace un journal de loc.x à loc.y’

Image 3 : Exemples de (a) *Whole Entity classifiers* et (b) *Handle Classifiers* utilisés en BSL (Cormier et al. 2012 : 330)

Précisons que certains chercheurs définissent également un troisième type de classificateurs exploitant le corps : *Body classifier* (Supalla 1986, Morgan & Woll 2003). Selon Supalla, «The body articulator can be used only when the noun referent is animate. This restriction qualifies the signer’s body as a classifier morpheme. » (Supalla 1990 : 129). Cependant, l’usage du corps par le signeur n’est généralement pas analysé dans la littérature comme un type de classificateur - ce dernier étant, par ailleurs, attribué essentiellement aux configurations manuelles - mais plutôt en termes de stratégie discursive marquant, entre autres, un changement de cadre référentiel et concerne le cas d’un autre type de phénomène dénommé principalement par le terme de « prises de rôle » dans la littérature. Nous traiterons de ce type de procédé dans la section suivante (section 2.3.1.2).

Ces classificateurs se combinent simultanément avec d'autres paramètres manuels (i.e. orientation, emplacement, mouvement) constituant ainsi des constructions complexes : les constructions à classificateurs. Malgré certaines variations selon les études (cf. Zwitserlood 2012 : 164), la littérature tend à définir au sein des LS deux types de constructions à classificateurs, généralement définies de nature verbale : (1) les verbes de mouvement/localisation (*verbs of motion and location*, pour les WECL) ; (2) les verbes de manipulation (*verbs of handling*, pour les HCL). Ces constructions, dont l'emplacement et le mouvement des mains rendent également compte d'une représentation iconique, se caractérisent par une variation significative dans l'emploi des configurations et du mouvement (Slobin et al. 2003 : 273). Ainsi comme le souligne Schembri: « If an Auslan signer wishes to add more detail about the type of motion event, there are a range of handshape units for representing the movement of different parts of the body, such as the two-handed G for legs, the two-handed B for feet, and the S for the head. » (Schembri 2003 : 24). Le caractère gradient de ces constructions est au cœur d'un débat quand au statut linguistique à attribuer ou non à ces dernières. La littérature fait également état d'un troisième type de construction, appelée « SASS » ou « *Size And Shape Specifiers* ». Dans la littérature le terme même 'SASS' dénomme à la fois un classificateur (que l'on retrouve parfois précisé sous les termes 'SASS *handshape*', ou '*static SASS*') et une construction à classificateur (que l'on retrouve parfois précisé sous les termes '*verb (ou predicates) of visual-geometric description*', ou '*tracing SASS*'), dont la configuration représente la taille et/ou la forme d'une entité (*visual geometric features of the object*). Cependant, au sein des diverses typologies existant dans la littérature en LS, les SASS sont souvent regroupés au sein des *Entity* ou des *Handle* (Schembri 2003 : 10, Slobin et al. 2003 : 278). Par ailleurs, certains auteurs considèrent les SASS comme étant des unités complexes composées de plusieurs morphèmes (ex. Supalla 1982 : 36, voir également Schembri 2003 : 18). D'après Cormier et ses collaborateurs, ce type de configuration ne représente pas en elle-même un référent, précisant que c'est essentiellement le mouvement qui permet une telle représentation : «In such forms, the handshape may provide some information about the width and depth of the referent, but it is primarily the movement of the hand(s) – not the handshape – that provides information about the size and shape of the object via outlining or tracing the shape.» (Cormier et al. 2012 : 332).

Il existe un débat quant à l'analyse de la structure morphologique de ces constructions (voir Schembri 2003 et Zwitserlood 2012 : 164-169). Morphologiquement, la question se pose

de traiter ces dernières en termes de racine-affixe (i.e. le mouvement¹⁰⁸ de base étant la racine verbale et les classificateurs, ainsi que le mouvement secondaire, les affixes liés¹⁰⁹ ; ex. Supalla 1982), de verbe bipartite (Slobin et al. 2003¹¹⁰), ou autres. Par exemple, en raison des possibilités infinies qui caractérisent le mouvement et le loci de ces constructions, Liddell (2003) propose d'analyser ces constructions non comme des combinaisons de plusieurs morphèmes mais des combinaisons de gestes extra-linguistiques (i.e. le mouvement et l'emplacement, caractérisés par leur valeur analogique et gradant) et d'éléments linguistiques, des morphèmes (i.e. la configuration, caractérisée par sa valeur discrète et catégorielle).

2.3.1.2. Deuxième détour théorique : *Constructed action et Role shift*

La littérature en LS relève un deuxième type de phénomène fortement iconique et fréquemment utilisé en discours narratif, dans de nombreuses LS (cf. Quinto-Pozos et al. 2009, cité par Quinto-Pozos 2014). Ce dernier se caractérise par la mise en jeu du corps du signeur (i.e. tête, expression faciale, regard, bras, mains, buste) pour représenter les paroles, les pensées, les sentiments, et/ou les actions d'une ou plusieurs entités (Metzger 1995 : 256, Cormier et al. 2015 : 167) ; l'entité pouvant être le signeur lui-même mais à un moment différent de celui de l'énonciation (Emmorey et Reilly 1995 : 5). Ce phénomène, que nous nommerons « prise de rôle », est principalement désigné dans la littérature internationale sous le terme de *role shift* (désormais RS) ou *constructed action* (désormais CA)/*constructed dialogue* (désormais CD). Cette prise de rôle réfère plus spécifiquement à une séquence en discours où le signeur endosse le rôle d'une entité (ou plusieurs), animée ou non, et où ses propos/actions réfèrent donc au point de vue de cette même entité, bien qu'interprétés par le signeur.

A l'inverse des constructions à classificateur évoquées ci-dessus, ce phénomène n'est généralement pas analysé comme un type particulier de signe en LS, mais comme une forme de procédé discursif (i.e. un aspect de la cohésion référentielle). La littérature tend ainsi généralement à distinguer deux types d'outils représentationnels (*depicting devices*) en LS de

¹⁰⁸ Compris ici en termes de mouvement (i.e. modification dans le paramètre orientation, emplacement et configuration) pouvant avoir une forme tenue (*anchored*) et/ou déplacée (*displaced*) (Supalla 1982 : 11-15)

¹⁰⁹ L'analyse morphologique avancée par Supalla sera plus détaillée dans le chapitre 5.2.

¹¹⁰ A la différence de LV, « bipartite » en LS se rapporte cependant à plus de deux éléments.

nature différente (i.e. signe vs. procédé) selon, semblerait-il, que l'on se focalise sur une analyse des paramètres essentiellement manuels (*depicting signs*) ou essentiellement non-manuels (*constructed actions*) exploités par le signeur. L'exemple ci-dessous (Image 4), extrait d'un corpus en BSL de Cormier et al. (2013), illustre la distinction ainsi opérée dans la littérature en LS entre une prise de rôle (marquée par l'investissement corporel du signeur et annotée ci-dessous <CA:man ...>) et une construction à classificateur (marquée par la configuration, le mouvement, et l'orientation de la main gauche du signeur et annotée ci-dessous *CL: upright-being*), ainsi que leur possible usage simultané en discours :



'The man comes back, ready to cook'

Image 4 : Distinction entre prise de rôle et construction à classificateur en BSL (Cormier et al. 2013 : 129)

L'exemple ci-dessous (Image 5), en Auslan, illustre également le cas d'une analyse distinctive entre une prise de rôle (annotée ci-dessous : CA:BOY, et marquée par l'investissement corporel du signeur) et une construction à classificateur (annotée ci-dessous : DSS¹¹¹:ROUND-HOLE, et marquée par la configuration, l'emplacement et l'orientation des mains du signeur).

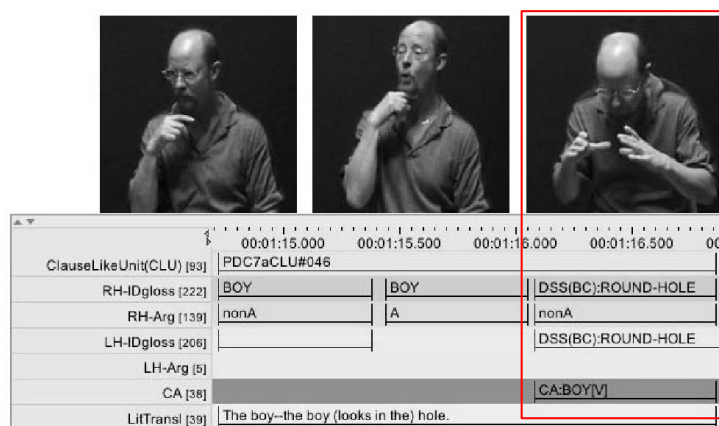


Image 5 : Distinction entre prise de rôle et construction à classificateur en Auslan (Ferrara et Johnston 2014 : 14)

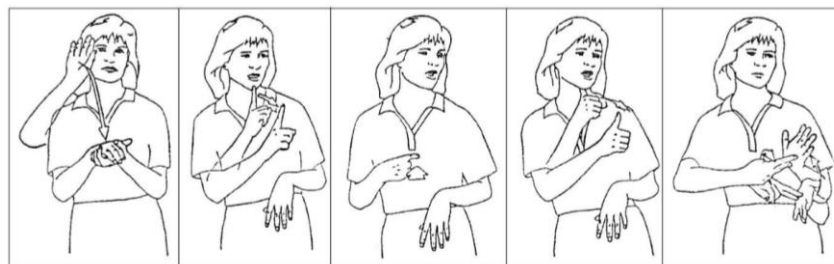
¹¹¹ DSS (Depicting Size and Shape) renvoie au codage de constructions à classificateur de taille et de forme (i.e. signe représentant la taille et la forme d'une entité).

La délimitation entre ces deux types d'outils représentationnels reste tout de même relativement complexe. Le cas, par exemple, des *handle classifiers*, où la configuration manuelle représente la forme d'une entité saisie (ou manipulée) par la main, pose question lorsque ces derniers sont employés dans le cadre d'une prise de rôle, où la main du signeur, et ainsi la configuration manuelle de saisie utilisée, représente la main de l'entité incarnée saisissant un objet. Pour une large partie de la littérature en LS ces deux cas de figure (i.e. configuration de saisie vs. incarnation d'une saisie manuelle) ne sont pas associés au même phénomène. Cette distinction est généralement justifiée par le fait que dans le cas d'une prise de rôle, la main figure la main en elle-même accomplissant diverses actions (cf. *manual enactment*), tandis que, dans le cas d'un classificateur, la main représente un autre type de référent (cf. *depicting sign*), soit, dans le cas d'un *handle classifier*, le référent est signifié par l'action exercée par la main sur ce dernier (Ferrara et Hodge 2018 : 5). Toutefois, dans le cas d'une prise de rôle, outre la représentation de l'action même de saisie de la main de l'entité incarnée, la main du signeur ne tend-elle pas également, en un sens, à signifier un référent ? Nous verrons au cours de la section 2.3.1.3 que le modèle sémiologique ne recourt pas à ce type de distinction entre une forme de classificateur de saisie et une prise de rôle avec saisie. Cormier et al. (2015) analysent également les *handle classifiers* au sein d'un CA, non en terme de classificateur, mais en terme d'articulateur de CA ; ex. $\langle_{CA:man} CA :holding-pan \rangle$ pour annoter une séquence en BSL où le signeur incarne un homme tenant une casserole à la main. Concernant ces deux outils représentationnels, *depicting sign* et *constructed action*, la littérature relève leur forte co-occurrence en discours (ex. Jantunen 2017 en FinSL, Hodge et Ferrara 2013 en Auslan, Cormier et al. 2013 en BSL, Quinto-Pozos 2014 pour l'ASL). Par ailleurs, Quinto-Pozos (2007) relève, à travers une étude de productions et de jugements d'acceptabilité, le caractère obligatoire/nécessaire des CA, pour certains signeurs en ASL, pour signifier l'action ou le mouvement d'une entité (i.e. réticence de certains locuteurs à produire la description en ASL d'un clip vidéo - action d'agent animé ou inanimé - sans l'utilisation d'un CA, ou productions sans CA jugées peu claires ou moins correctes selon certains locuteurs). L'auteur, sans toutefois être en mesure de démontrer les raisons de ce caractère obligatoire, conclut de son étude préliminaire que les CA fournissent de façon optimale des informations liées à une situation ou à un événement spécifique (actions, mouvements, ou émotions d'une entité, essentiellement animée) qui ne peuvent pas être fournis efficacement par le seul usage de signes lexicaux ou de

constructions à classificateur et que les CA sont donc des éléments qui jouent un rôle particulièrement important dans les langues des signes.

L'analyse proposée dans la littérature du phénomène de prise de rôle reste relativement complexe à exposer car référant selon les terminologies employées à différents aspects de ce procédé. Ainsi les termes de *role shift* et de *constructed action* ne nous semblent pas pouvoir être véritablement confondus, bien qu'étroitement liés, et demandent à être définis séparément (cf. voir Cormier et al. 2015 pour un même constat). Afin de mieux spécifier ces deux termes, et l'emploi qu'il tend à en être fait actuellement dans la littérature, il convient d'exposer brièvement le cheminement ayant conduit à l'émergence de ces deux termes.

Le phénomène de prise de rôle réfère, comme mentionné ci-dessus, à une séquence en discours où le signeur endosse le rôle d'une entité et où ses propos/actions réfèrent au point de vue de cette même entité, bien qu'interprétés par le signeur. Ainsi l'usage d'une prise de rôle en discours se caractérise par un changement de point de vue. Cet aspect semble avoir été un des premiers discutés dans la littérature relativement à la question de l'utilisation de l'espace de signation à des fins de construction référentielle (cf. Lillo-Martin 2012). La recherche sur les LS a porté un intérêt tout particulier à l'analyse du discours direct en LS (*direct quotation*), se penchant plus particulièrement sur le phénomène de changement de cadre référentiel (*referential shift*) impliqué dans le contexte de ce type de discours rapporté : tous les embrayeurs (*shifter*) doivent être interprétés du point de vue de la personne citée (ex. Image 6). Le phénomène de prise de rôle a ainsi été identifié et décrit dans la littérature en LS en tant que forme de discours direct (i.e. usage du corps du signeur pour reporter des propos), permettant de rendre compte des stratégies utilisées en LS pour exprimer un point de vue spécifique autre que celui du locuteur (Padden 1986 ; Engberg-Pedersen 1995 ; Quer 2012 ; Lillo-Martin 2012 ; parmi d'autres): « “Role-shifting” plays a crucial role in the form of pronouns and agreement markers » (Padden 1986 : 48).



rs: husband
 HUSBAND <REALLY I NOT MEAN>
 'The husband goes, "Really, I didn't mean it.'

Image 6 : Exemple de *role shifting* en ASL, dans lequel le signeur rapporte les propos d'une personne (ici : HUSBAND) (Padden 1986 : 48).

Le terme *Role shift* (RS), souvent associé à celui de *referential shift*, réfère donc actuellement plus spécifiquement à ce changement de point de vue : « Role shift is used to indicate that part of the discourse is presented from the point of view of a particular participant » (Johnston et Schembri, 2007 : 272). Engberg-Pedersen (1995, étude sur langue des signes danoise) observe plus particulièrement que l'expression d'un point de vue spécifique se révèle à travers trois phénomènes en LS :

- (1) *Shifted attribution of expressive éléments* : changement au niveau des attitudes et émotions exprimés par la mimique faciale et/ou la posture du signeur (équivalent en LV à l'emploi d'exclamations ou jurons, par exemple) ;
- (2) *Shifted reference* : changement relatif au système pronominal, soit aux pointages définis comme pointages pronominaux (également observé en LV)
- (3) *Shifted locus* : changement relatif à l'usage de loci (indiqué par la direction du regard ou l'orientation de la tête ou du buste du signeur) au sein de l'espace de signation, impliqués dans le système d'accord verbal (i.e. loci associés aux référents qui sont liés à la structuration de certains verbes en LS). A la différence des deux autres phénomènes ci-dessus, ce dernier est défini par Engberg-Pedersen comme étant spécifique aux LS.

Dans le cadre d'une prise de rôle, l'ensemble de ces éléments ne réfère donc plus à la situation d'énonciation du signeur, mais à celle reportée de l'entité incarnée. Ces études identifient ainsi

un *role shift* selon un certain nombre de marqueurs formels, à savoir un changement dans la direction du regard du signeur (i.e. rupture du regard avec l'interlocuteur et redirection vers une zone de l'espace préalablement défini), un léger décalage de sa tête et/ou de son buste (i.e. vers l'avant/arrière ou gauche/droite), et un changement au niveau de son expression faciale. Dans le cadre d'un dialogue reporté, par exemple, le signeur alterne la direction de son regard ou l'orientation de sa tête ou son buste (ex. haut-bas, gauche-droite) afin de signifier l'interaction entre les entités en jeu dans ce dialogue, et ainsi le changement de rôle : « it is not necessary to use a phrase like “she said” to indicate the quotation. The quoted referent is indicated by the direction of the body/head shift (towards the location associated with the student) and the direction of eye gaze. » (Emmorey 2002 : 66, cité par Cormier et al. 2013 : 124).

L'analyse du phénomène de prise de rôle, dans le domaine du discours rapporté, a révélé en un sens, l'usage du corps du signeur également pour reporter les actions, les attitudes et les émotions d'une entité (Metzger 1995 : 256). Cet aspect plus particulier du phénomène de prise de rôle a été analysé en ASL par Winston (1991), sous le terme de *Performative*, pour décrire les formes de stratégies d'implications, d'ordre spatial, en usage en ASL, par comparaison avec l'étude de Tannen (1989) sur les LV. Au cours de cette étude, Tannen (cité par Winston 1991 : 93) aborde le dialogue construit en LV (*constructed dialogue*) comme une forme de stratégie d'implication (*involvement strategie*), soit une stratégie discursive permettant de créer une implication interpersonnelle (locuteur-interlocuteur) dans l'interaction et ainsi rendre l'interlocuteur actif dans l'interprétation du message : « the use of constructed dialogue within discourse (...) involves the listener by adding « voices » to the message, a more interesting and more personal means of conveying the information than simple description. » (Winston 1991 : 94). Winston assimile ainsi le phénomène de prise de rôle observé en ASL, du fait de sa valeur figurative¹¹², à celui du dialogue construit décrit en LV par Tannen (i.e. stratégie d'implication) : « Both add « voices » and action to the message, using details and visual imagery to interest the watcher in the signer's message (...) and making the information more personal and familiar » (Winston 1991 : 98). Elle distingue, par ailleurs, en ASL, le phénomène de « *action performative* » et « *constructed dialogue* », le premier référant à l'incarnation de l'action, le second, à l'incarnation de propos (dans le cadre d'un monologue/discours intérieur

¹¹² «Action and character are vividly portrayed in ASL by the signer's adopting the pose or actions character and imitating them either as mime, or while signing about that character. » (Winston 1991 : 98-99).

ou d'un dialogue selon le nombre d'entités en jeu). Winston souligne dans son étude sur l'ASL que l'usage des *constructed dialogue* avec dialogue implique des changements d'orientation de la tête, de position du buste, de direction du regard et de direction des signes du dialogue d'un côté à l'autre de l'espace de signation, indiquant chaque interlocuteur impliqué par le dialogue (Winston 1991 : 100). Ces phénomènes avaient déjà été relevés dans les travaux mentionnés ci-dessus sur l'étude des *Role shift* ; témoignant ainsi de l'assimilation entre le procédé de *role shift*, évoqué ci-dessus, et le phénomène de *constructed action*.

Suite à la description des « *action performative* » par Winston (1991), Metzger (1995) introduit dans la littérature en LS le terme « *constructed action* » par emprunt et assimilation du terme « *constructed dialogue* » employé par Tannen (1986) pour les LV. Le terme « *constructed* » employé par Tannen signifie que le discours rapporté n'est pas rapporté textuellement et se détache ainsi de son contexte initial de production afin de l'adapter au nouveau contexte, aux participants et au message que le locuteur souhaite transmettre ; le discours est ainsi (re)construit (Metzger 1995 : 256). Ainsi le terme « *constructed action* » permet également de souligner que l'action décrite à travers ce phénomène n'est pas une copie directe de celle de l'entité transférée. Par ailleurs, les *constructed dialogue* sont considérés par Metzger comme étant un type particulier de *constructed action* (Metzger 1991 : 262, voir également Cormier et al. 2015) ; actuellement certains auteurs maintiennent toutefois la distinction entre CA et CD (Johnston et Shembri 2007, Jantunen 2017 parmi d'autres). Il semble en effet qu'au-delà du simple phénomène de « prise de rôle », Metzger désigne par *constructed action*, l'ensemble des procédés utilisés par le signeur pour reconstruire une action/un événement en LS. Elle distingue ainsi trois façons différentes de reconstruire/reporter un événement en ASL (i.e. trois formes de CA au sens large) selon le degré de narration et d'action incarnée exploités par le signeur, précisant que les trois formes qu'elle avance s'intègrent plus au sein d'un continuum que d'une véritable catégorisation :

> ***Direct action*** : l'action/événement est construite par l'utilisation de toutes les parties du corps du signataire (corps, visage, tête, etc.), avec seulement un usage limité de signes lexicaux ou de constructions à classificateurs. Metzger qualifie ce type de construction de complexe, car requérant un certain niveau de maîtrise de la langue. Elle illustre ce type de CA par l'exemple suivant où un signeur fait le récit d'un combat en ASL, dans lequel un homme (debout) attrape et cogne au visage un joueur assis à une table de jeu de cartes (Metzger 1991 : 263) : le regard du signeur est dirigé vers le bas (cf. localisation du joueur de cartes assis par rapport au point de vue de l'homme), sa main/bras gauche effectue un

mouvement de saisie et se fige dans l'espace de signation et sa main droite frappe une zone de l'espace de signation située au-dessus de sa main gauche ; après le signataire rétablit le contact visuel avec l'interlocuteur et signe AWFUL MAN (en ASL). Dans cet exemple, le signeur est donc en prise de rôle complète (*CA direct*) puis ensuite commente la situation décrite en *CA direct* au moyen de signes lexicaux de l'ASL pour signifier « C'était terrible ».

> ***Simultaneous direct et indirect action*** : l'action/événement est construite par l'utilisation de toutes les parties du corps du signataire (cf. *direct action*) avec l'ajout par le signeur simultanément d'une brève séquence narrative (*minimal narration*) pour supporter ou décrire brièvement l'action incarnée par le signeur (ex. un commentaire du signeur). La forme et la longueur de ces narrations ne sont pas précisées par Metzger (Metzger 1991 : 264). Elle illustre ce type de CA par l'exemple suivant où le signeur fait le récit de la scène juste avant la scène de combat décrite dans l'exemple précédent, dans laquelle le joueur de cartes réponds à l'homme qui vient d'approcher de la table de cartes en demandant qui était Baker (cf. même contexte que l'exemple précédent) (Metzger 1991 : 263): une main du signeur incarne l'action de tenir une poignée de cartes, puis le signeur lève les yeux vers la gauche tout en signant avec l'autre main LOOK-UP (signe orienté selon la même direction que le regard du signeur) ; Metzger ajoute dans la description de cet exemple que le signe LOOK-UP n'est pas compris comme un commentaire par le personnage dont les actions sont en cours de construction.


> ***Indirect action*** : l'action/événement est principalement reconstruite sous forme narrative par le signeur (signes lexicaux ou constructions à classificateur) avec un bref usage de son corps pour supporter la description de l'action. A la différence des *simultaneous direct et indirect actions*, l'action indirecte relève d'une plus grande quantité de narration et de moins d'implication corporelle de la part du signeur. Elle illustre ce type de CA par l'exemple suivant où le signeur fait le récit d'une scène d'un homme qui tombe de son siège après avoir reçu un coup de poing (Metzger 1991 : 265) : le signeur produit deux constructions à classificateurs CL :V(fall-back) puis CL:5(head-hit-wall) et simultanément à la production de la deuxième CL son regard et sa tête se dirigent vers la droite puis il secoue sa tête ; la première CL décrit ainsi l'action de l'homme tombant de sa chaise et lors de la deuxième CL, qui décrit l'action de la tête de

l'homme, le signataire utilise sa propre tête pour soutenir l'action de la tête décrite par la CL. Cet exemple illustre une fois de plus la différence établie dans la littérature entre CL et CA (i.e. lexical vs. non-lexical), mais aussi l'importance d'intégrer l'analyse des CA au vu de leur association avec les autres éléments de la langue.

A la différence du terme *role shift*, celui de *constructed action* semble ainsi référer actuellement plus spécifiquement aux éléments du corps du signeur (essentiellement, expression faciale et posture) qui reproduisent les actions d'une entité autre que le signeur-locuteur ; et *constructed dialogue*, aux éléments du corps du signeur qui sont impliqués lorsque le signeur reproduit les paroles d'une entité incarnée ; cette distinction n'étant pas nécessairement réalisée selon les auteurs (ex. Metzger 1991 ; Cormier et al. 2015). Concernant la délimitation de ces CA, la littérature fait état de différents changements au niveau des articulateurs non-manuels permettant de marquer la présence d'un CA dans la séquence du discours : principalement le changement d'orientation du regard (i.e. décroché de celui l'interlocuteur), du buste ou de la tête (i.e. d'un côté ou de l'autre du signeur), et/ou la mimique faciale (i.e. celle de l'entité incarnée) du signeur. La confusion entre CA et *Role shift* semble justement provenir du fait que les changements considérés comme marqueurs de CA (i.e. séquence du discours où le locuteur incarne une entité) se rapportent aux éléments signalant un changement de point de vue (cf. *shifters* décrit par Engberg-Pedersen). Par ailleurs, aucun consensus ne se dégage entre les auteurs quant à la nature obligatoire ou optionnelle de ces derniers (Cormier et al. 2015 : 173-174). Après un état et un questionnement de la littérature sur ce point, Cormier et al. (2015) conclut qu'il est relativement complexe de dégager une description claire et uniforme des CA (voir également Smith et Cormier 2014). D'après Cormier et al. (2015 : 173), l'élément indispensable pour identifier un CA, et ainsi distinguer les paramètres impliqués dans un CA des autres types d'activités manuelles et non-manuelles en LS, est avant tout de pouvoir identifier le rôle qu'incarne le signeur, soit l'entité représentée par le signeur au moyen d'un CA.

Dans le cadre d'un projet sur l'acquisition des CA en langue des signes britannique (BSL), Cormier et al. (2015 : 195-196) ont tenté de définir des critères afin d'identifier plus clairement ce phénomène. Nous nous attardons ainsi plus longuement sur leur analyse qui distingue, par ailleurs, le processus de "*role shift*" du processus de "*CA*", traditionnellement considérés comme deux concepts interchangeable comme évoqué ci-dessus. Ils définissent un *role shift*

comme un changement entre une séquence de CA (*character role*) et une séquence de non-CA (*narrator role*), ou inversement, ou entre deux CA ; et un CA, comme une séquence du discours qui relève d'une prise de rôle ou d'une combinaison simultanée de prises de rôle. Précisons que le terme CA englobe ici l'ensemble des *non-quotative* (représentant les actions) et *quotative* (représentant les propos ; équivalent aux CD) usages de CA. Cormier et al. (2015) distinguent trois formes de CA en BSL ; s'apparentant aux trois types de CA proposés par Metzger pour l'ASL, évoqués ci-dessus, (i.e. *Direct action*, *Simultaneous direct et indirect action*, *Indirect action*). Précisons que tout comme Metzger (1995 : 265), Cormier et al. (2015 : 193) définissent ces formes comme s'intégrant plus au sein d'un continuum qu'une véritable catégorisation. Ces différents types de CA sont définis sur la base de l'analyse conjointe du nombre d'articulateurs manuels et non-manuels incarnés par le signeur (i.e. regard, tête, mimique faciale, buste, mains/bras) et du ou des rôle(s) assuré(s) par le signeur (le sien (*narrator*) et/ou celui de l'entité incarnée (*character*)). Bien que leurs données ne portent que sur l'analyse de *non-quotative CA*, ils considèrent que cette classification peut également s'appliquer aux *quotative CA*, d'où le tableau général que nous proposons ci-dessous des différents types de CA relevés :

Type de CA	Articulateurs de CA		Rôle(s) assumé(s) par le signeur ¹¹³ (déterminé par le nombre et le degré d'activation des articulateurs de CA)	Description
	Non-quotative CA	Quotative CA		
« Overt »	fort/nombreux articulateurs incarnés		entièrement "dans" celui du personnage (un ou plusieurs)	Le signeur assume pleinement le rôle du/des personnage(s) (décrivant les actions, les émotions et/ou les paroles d'un personnage) aux moyens d'articulateurs incarnés, sans intervention du signeur-narrateur. 
	Sans éléments de narration (*signes lexicaux, constructions à classificateurs)	avec énoncé rapporté (<i>quoted utterance</i>)		
« Reduced »	fort/nombreux articulateurs incarnés			Le signeur assume principalement le rôle du personnage (décrivant les actions, les

¹¹³ Le rôle dominant (i.e. rôle 1 selon la terminologie de Cormier et ses collaborateurs) est celui en caractère gras (Cormier et al. 2015).

	avec simultanément certains 142léléments de narration (*)	avec énoncé rapporté	majoritairement “dans” celui du personnage (PERSONNAGE/narrateur)	émotions ou les paroles du personnage) au moyen d’articulateurs incarnés, avec seulement quelques rares interventions du signeur-narrateur. 
« Subtle »	faible/peu d’articulateurs incarnés (ex. seulement le visage ou seulement la tête)		majoritairement “hors” de celui du personnage (personnage/ NARRATEUR)	Le signeur est narrateur, mais il utilise toutefois subtilement un ou quelques articulateurs incarnés ou rapporte quelques propos du personnage pour représenter certains aspects de ce dernier. 
	possibilité d’usage simultané d’éléments de narration (*)	avec énoncé rapporté		

Tableau 3 : Différents type de *constructed action* selon Cormier et ses collaborateurs (exemples de Cormier et al. 2015)

Cormier et al. constatent que les *overt CA* sont les formes les plus massivement prises en considération dans les études sur les CA. La ‘classification’ ainsi proposée peut justifier selon Cormier et al. de parcours d’acquisition différents. Nous mentionnerons cela plus en détail dans la section 3.3.3.

Concernant la nature même des CA, Liddell (Liddell et Metzger 1998, Liddell 2003) avance que les CA réfèrent à un phénomène gestuel et dynamique (i.e. hors grammatical),

précisant toutefois que « ... [t]he gradient and gestural aspects of the signal are not peripheral or paralinguistic. They are required to be present and central to the meanings being expressed. » (Liddell 2003 : 362). Cette approche est défendue par plusieurs chercheurs (ex. Jantunen 2017, Ferrara et Johnston 2014). Souscrivant à la théorie des espaces amalgamés (*blended spaces*) (Fauconnier 1985, Fauconnier et Turner 1996 ; cf. voir Fortis et Col 2018), Liddell analyse la production de CA comme renvoyant à un processus cognitif, « *surrogate blending* » impliquant deux espaces mentaux : l'espace mental de l'événement narratif (*story event space*) et l'espace mental de l'environnement physique, intégrant le signeur (*real space*). Ce processus consiste en la projection sélective d'éléments provenant de la conceptualisation de ces deux espaces par le signeur dans un troisième espace mental créé, le *blend*. Le schéma, ci-dessous (Figure 8), extrait de Ferrara et Johnston (2014), illustre le processus cognitif en jeu au cours de ce *surrogate blending*, qui rend compte d'un signeur incarnant un garçon tenant les bois d'un cerf au sommet d'un rocher :

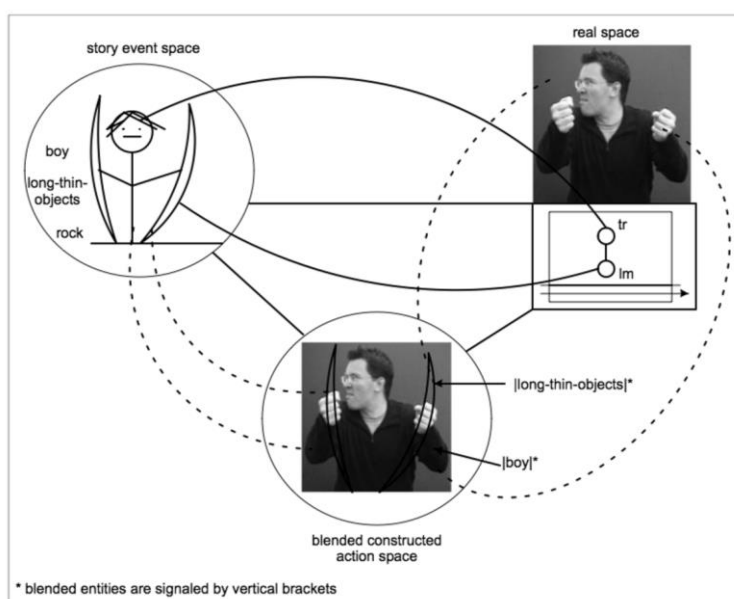


Figure 8 : Processus de *surrogate blending*, impliquant un signeur incarnant un garçon tenant les bois d'un cerf (Ferrara et Johnston 2014 : 198)

Dans cet exemple (Figure 8), le *blend* généré intègre la projection du corps, de la tête et des bras du signeur amalgamée avec le petit garçon et l'espace devant le signeur, que le signeur saisit, amalgamé avec les objets longs et minces qui réfèrent aux bois d'un cerf. Liddell semble mettre également en avant le rôle du regard dans ce processus : « key element of forming a surrogate representation is directing the eye gaze away from the addressee » (Liddell 2003 : 164).

L'usage d'un CA est généralement précédé de la production d'un signe lexical et/ou d'un pointage permettant l'identification de référent ultérieurement incarné par le corps du signataire. Toutefois, Cormier et al. (2013) constatent dans une étude sur la BSL que ceci devient optionnel dans le contexte de maintien du référent (i.e. référent accessible en contexte). Ils concluent de ce constat que les propriétés référentielles des CA en elles-mêmes ne semblent pas permettre l'identification du référent incarné dans le discours. Toutefois, ces résultats tendent à contredire ceux avancés par McKee et ses collaborateurs (McKee et al. 2011 : 391-392 ; sur la langue des signes australienne et la langue des signes de Nouvelle Zélande) qui relèvent que l'omission du sujet pourrait être plus fréquente dans les clauses comportant un CA (introduction, réintroduction et maintien) par rapport aux clauses sans CA, et conclut ainsi que les propriétés référentielles des CA permettent aux informations sur le référent d'être accessibles. Par ailleurs, Ferrara et Johnston (2014) relèvent dans une étude sur le AUSLAN qu'un CA peut fréquemment fonctionner comme un argument et/ou prédicat (i.e. en décrivant le participant et le procès fournis par aucun autre signe) au sein d'une clause. Ils concluent ainsi que les CA participent pleinement à la construction du sens avec les signes linguistiques ou autres stratégies morphosyntaxiques (ex. modification de la direction et la localisation des signes).

De façon générale, le manque de consensus et de clarté autour de ce qui définit le phénomène de prise de rôle dans la littérature en LS (i.e. analyse en termes de rôle incarné ou d'expression de point de vue, inclusion ou distinction des CD parmi les CA analysés, différenciation des CA, paramètres marquant la présence d'un CA, etc.) rend complexe toute comparaison de travaux internationaux sur les CA selon une perspective développementale (i.e. facilité ou non de maîtrise, selon quels critères ?). Par ailleurs, comme évoqué ci-dessus, ces CA sont généralement décrits comme pouvant se produire simultanément, ou séquentiellement, avec une construction à classificateur ou une unité lexicale. Les distinctions établies par Metzger ou Cormier et al. entre ces différents types de CA révèlent justement, selon nous, la nécessité, mais aussi la complexité, de poser la question de l'analyse des CA à travers celle du lien entre les éléments lexicaux ou partiellement lexicaux (i.e. CL) et le phénomène même de prise de rôle (les CA/CD en elle-même) ; mais également la question qui en découle de l'analyse de la délimitation (segmentation) de ces CA au sein du discours. Selon les approches théoriques envisagées, la description tend à différer en fonction de l'analyse que l'on propose des

classificateurs (i.e. éléments intégrés aux signes lexicaux (ou partiellement lexicaux) ou éléments intégrés aux CA (cf. problème des *handle classifiers* évoqué plus haut)), et l'analyse des CA (i.e. en termes de portion du discours - combinant différents éléments articulatoires - ou de phénomène holistique). Dans les exemples ci-dessous, malgré le maintien au cours du signe SOLID de la main gauche HUMAN-HOLDS-SOMETHING (issu du CA précédent), Hodge et Ferrara segmentent en une unité CA puis une unité lexicale ; tandis que Cormier et al. tendent à considérer la production du signe lexical DISAPPOINTED comme étant intégré au sein de la "portion" entière du CA (<CA:man ...>).



Image 7 : Analyse de la production d'un *constructed action* en AUSLAN (Hodge et Ferrara 2013 : 376)



Image 8 : Analyse de la production d'un *constructed action* en BSL (Cormier et al. 2013 : 131)

Bien que le phénomène de prise de rôle rend compte d'un grand nombre de questionnements et ainsi de divergences dans leur analyse, un point essentiel ressort de

l'ensemble des études exposées ci-dessus, à savoir que, comme le souligne très justement Quinto-Pozos, « Regardless of how becoming an object [constructed action] is analyzed (as linguistic or non-linguistic) the fact is that its frequency and importance as a communicative device in ASL and other signed languages and its obligatory character seem irrefutable. » (Quinto-Pozos 2007 : 1305). Par ailleurs, malgré le constat d'une nette imbrication en discours entre les constructions à classificateur et les *constructed action* dans de nombreuses LS, la littérature tend à définir à des niveaux différents (lexical vs. discursif) l'analyse de ces derniers. Le modèle sémiologique propose de rendre compte de cette imbrication et de regrouper l'ensemble des "outils représentationnels" évoqués au cours de ces deux sections précédentes au sein de ce qu'il nomme « structures de grande iconicité ».

2.3.1.3. Les transferts : processus linguistiques et cognitifs

Le modèle sémiologique (Cuxac 2000, Sallandre 2003, Sallandre 2014) propose une typologie des structures iconiques des LS divergente en certains points de celle des constructions à classificateurs et des « *role shift/constructed action* ». La typologie proposée par le modèle sémiologique se distingue par son approche plutôt sémantico-cognitive de la formation de ces structures fortement iconiques. En effet, comme évoqué en section 2.2.2, Cuxac envisage les structures fortement iconiques des LS comme résultant de la mise en place d'une visée illustrative (i.e. dire en montrant) et étant issues d'opérations cognitives de transferts. Ces opérations, en exploitant au maximum les propriétés iconiques entre l'univers de l'expérience perceptivo-pratique et l'univers du langage, permettent « de transférer, en les anamorphosant faiblement, des expériences réelles ou imaginaires dans l'univers discursif tridimensionnel appelé « espace de signation¹¹⁴ » (Cuxac 2000 : 24). Au sein du modèle sémiologique, les deux types de constructions décrites dans la littérature (construction à classificateurs et *constructed action*) se trouvent, en un sens, regroupées selon une même opération de transfert. Ce modèle catégorise ainsi les unités de transfert des LS selon trois macro-structures de grande iconicité : les transferts de taille et/ou de forme, les transferts personnels et les transferts situationnels.

¹¹⁴ L'espace de signation est l'espace concret de réalisation des messages situé devant le signeur.

- **Les transferts de taille et/ou de forme (TTF)** permettent de représenter partiellement ou globalement des entités (lieux, objets ou personnes) dans l'espace de signation, en les figurant par leur taille et/ou leur forme. Cette représentation est marquée par le regard qui « "installe" une forme (configuration et orientation de la ou des mains) dans l'espace (emplacement de la ou des mains) puis suit le déploiement spatial (mouvement de la ou des mains) de la dite forme, qualifiée simultanément par la mimique faciale. » (Cuxac 2004 : 94).

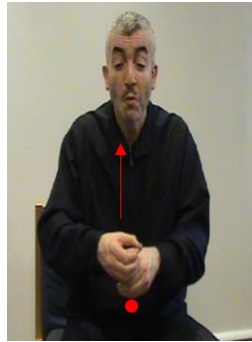


Image 9 : Transfert de taille et de forme 'poteau' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

- **Les transferts personnels (TP)** permettent au locuteur d'être et de montrer une entité (animée ou non animée) en train d'accomplir une ou plusieurs actions. L'ensemble du corps du signeur (i.e. mouvement du corps et du visage, mimique faciale, regard, mains) est utilisé pour le rôle et représente ainsi celui de l'entité. Le signeur s'efface ainsi totalement de la situation d'énonciation afin d'incarner entièrement l'expérience de l'entité dont il parle.

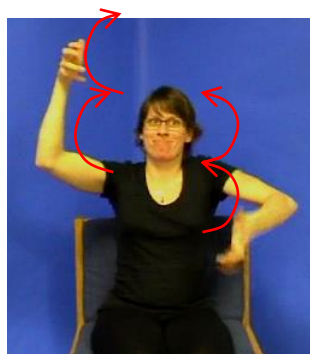


Image 10 : Transfert personnel 'ours-grimper-arbre' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

- **Les transferts situationnels (TS)** consistent en une reproduction iconique dans l'espace de signation du déplacement spatial d'une entité (effectué par la main dominante) par rapport à un locatif généralement fixe (effectué par la main dominée). « Le regard « installe » une forme stable (configuration de la main dominée) dans l'espace (emplacement de la main dominée) puis « positionne » une forme (configuration de la main dominante) par rapport à la main dominée (emplacements mutuels des deux mains) et enfin précède la trajectoire du déplacement de la main dominante (mouvement) par rapport à la main dominée (emplacements mutuels des deux mains en fin de mouvement). Simultanément, la mimique faciale qualifie aspectuellement l'action du déplacement. » (Cuxac 2004 : 94). A la différence des TP, l'action est ici essentiellement figurée par les mains, d'où un investissement corporel moindre de la part du signeur. Ce dernier est en recul par rapport à ce qu'il dit. L'analyse de nos données a mis en évidence la production fréquente de TS sans usage d'un locatif chez les enfants et également chez les adultes. Ce constat nous semble remettre en question une explication purement développementale, car en soit agrammaticale, de ce type de structure "incomplète". Nous tenons ainsi à compléter cette définition des TS en précisant le cas de TS dit classique, soit avec emploi d'un locatif généralement fixe, et celui de TS dit sans locatif, soit sans emploi de locatif (Schoder 2014). Observant ce même phénomène d'absence ou de présence de locatif dans d'autres données, Sallandre (2014) a réarrangé la catégorisation des unités de transferts en LS proposée dans Sallandre 2003 et a également interrogé plus en détail ce phénomène à différents niveaux (registre, générationnel, développemental) mettant ainsi également en question le caractère jusqu'à présent agrammatical attribué à l'absence de locatif au sein des transferts situationnels.

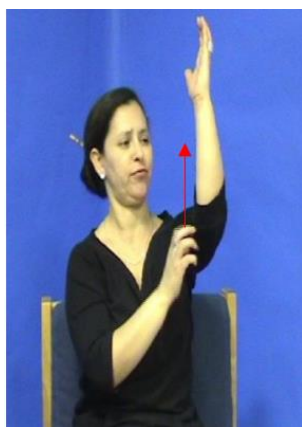


Image 11 : Transfert situationnel 'ours-grimper-arbre' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

Les trois macro-structures de transferts principales (TP, TS et TTF) constituent la base à partir de laquelle se subdivise une vingtaine de catégories de transferts (Sallandre 2003 et 2014). En effet, les transferts énoncés précédemment tendent à se combiner soit entre eux, soit avec une unité lexicale ou un pointage, aboutissant à l'ajout de nouvelles unités linguistiques fonctionnelles dans l'organisation du discours en langue des signes. Ces combinaisons se traduisent par un accroissement de la complexité structurale et sémantique :

- l'association simultanée d'un locatif de transfert situationnel et d'un transfert de personne forme un double transfert (DT) ;

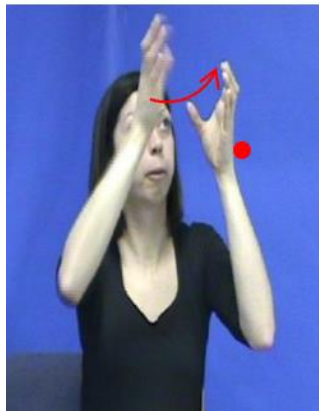


Image 12 : Double transfert 'chat-coup.de.patte-nid' en LSF (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

- l'association d'un TP et du discours rapporté entre protagonistes forme un transfert personnel en discours rapporté (TP dr) ;
- la production d'un TP peut se faire avec une reprise en proforme, par une ou deux mains, de la configuration¹¹⁵ de l'unité lexicale de l'entité transférée, formant un transfert personnel maintien (TP maintien) ;
- la combinaison d'un TP et d'une unité lexicale signifiant un commentaire sur un acte ou un sentiment de l'entité incarnée forme un semi-Transfert personnel (Semi-TP).

La description détaillée et l'analyse quantitative de plusieurs LS d'adultes, inscrites dans le cadre du modèle sémiologique, témoignent de la présence dans ces langues de ces structures avec des valeurs signifiées similaires (Cuxac 1996, 2000 ; Sallandre 2003 pour la LSF ; Fusellier Souza 2004 pour la LS brésilienne institutionnelle (LIBRAS) et pour trois LS Emergentes du Brésil ; Antinoro Pizzuto, Rossini, Sallandre & Wilkinson 2008 pour les LS américaine (ASL), italienne (LIS) et française (LSF)). Cuxac (2013 : 5) porte un certain nombre

¹¹⁵ Configuration = forme particulière de la main (inventaire Cuxac 2000)

de travaux dans divers LS, dont la LSF, la LIS et l'ASL, qui tendent à mettre en évidence une exploitation importante de transferts en discours narratifs (soit « 80% à 95% des expressions référentielles utilisées (...) pour indiquer la référence anaphorique » pour la LSF, la LIS et l'ASL).

Cuxac met en avant, par ailleurs, une organisation morphémique interne des unités de transfert. Outre l'iconicité d'image globale qui caractérise les transferts, il analyse ces unités comme étant composés d'éléments minimaux morphémiques (les paramètres) :

« la visée de donner à voir qui aboutit à décrire fidèlement des formes et des actions référentielles donne lieu à une iconicité globale de l'ensemble de la structure. Mais celle-ci est par ailleurs compositionnelle : chaque paramètre intervenant dans la réalisation de l'ensemble à savoir direction du regard, mimique faciale, de même que les composants manuels que sont la configuration, l'orientation, l'emplacement et le mouvement de la ou des mains, est porteur de sens (il s'agit bel et bien de morphèmes) à la fois indépendamment (car détachable et/ou commutable) et dépendamment (la valeur signifiée de chacun est fonction de son contexte d'accompagnement) des autres. » (Cuxac 2007 : 122-123).

Ainsi leur sens globale iconique émerge de la somme de ses composants paramétriques morphémiques. Précisons également que ces unités de transferts se caractérisent également par un sens spécifique, car interprétable qu'en contexte (Sallandre 2014 : 42). Cuxac conclut qu'une des distinctions¹¹⁶ entre les transferts des LS et les illustreurs de la gestualité co-verbale des entendans résiderait dans « cette dimension de générer une forme iconique globale de manière non holistique » (Cuxac 2007 : 122-123).

Au-delà des oppositions conceptuelles et terminologiques, il est possible d'établir une certaine correspondance entre la catégorisation des constructions à classificateur

¹¹⁶ Cuxac (2013 : 4-5) fait état également d'autres distinctions entre les transferts en LS et les illustreurs de la gestualité coverbale en LV : l'autonomie de l'expression des transferts par rapport à celle des unités lexicales, la faible variabilité formelle des transferts entre locuteurs sourds (i.e. aspect normatif), l'usage fréquent des transferts dans le discours narratif.

majoritairement employées dans la littérature sur les LS, les *role shift/constructed action*, et les unités de transferts (Tableau 4).

Littérature internationale = valeur première <u>formelle</u>		Modèle sémiologique (visée illustrative) = valeur première <u>fonctionnelle</u>
Classifier hantshapes (Handle / Entity/ SASS)		Proformes
Classifiers constructions	Verbs of geometrical description	Transfert de taille et de forme (TTF)
	Verbs of motion	Transfert de situation (TS)
	Verbs of location	
	Verbs of manipulation	Transfert de personne (TP)
Role shifts / Constructed actions		

Tableau 4 : Correspondance entre les concepts employés dans la littérature internationale sur les LS et le modèle sémiologique

Ce rapprochement doit cependant être considéré avec une certaine prudence. En effet, plusieurs divergences conceptuelles ne sont pas à négliger. Comme nous l'avons souligné ci-dessus, Cuxac, parmi d'autres, analyse les configurations manuelles composant ces structures non en termes de classificateurs mais de proformes (Cuxac 2003), en raison de leur fonction de reprise de forme et non de classification. Il les définit par ailleurs comme étant des composantes discrètes et en inventaire restreint, s'inscrivant en revanche dans des mouvements qualifiés de non discrets (Cuxac 2003 : 246). L'importance accordée aux paramètres non-manuels dans l'analyse des structures des LS appuie également la divergence entre la typologie du modèle sémiologique et celle des prédicats de classificateurs basée essentiellement sur la description de la configuration manuelle. Le regard est un paramètre essentiel dans la description des unités de transfert. Dans le cas d'un TS, ce dernier précède et suit le déploiement de la main dominante tandis que dans le cas d'un TP, le regard se détourne de celui de l'interlocuteur. Ainsi ce dernier remplit une fonction sémantique particulière en installant une forme dans l'espace de signation, en marquant l'effacement du locuteur du plan de l'énonciation. Dans l'énumération qu'ils proposent des éléments permettant de distinguer les productions pantonimiques des signes lexicaux, Klima et Bellugi relèvent brièvement ce rôle joué par le regard (« anticipating, sometimes following the hands » ou « contact with the camera (or addressee) » (Klima et Bellugi

1977 : 19)) sans toutefois sembler y accorder une quelconque valeur sémantique. L'expression du visage composant ces unités de transferts joue également un rôle sémantique spécifique en qualifiant une forme ou en figurant l'état d'esprit de l'entité incarnée.

Meurant avance très justement une différence importante entre les analyses proposées par la littérature internationale sur les constructions à classificateurs et l'analyse proposée par Cuxac sur les macro-structures de transferts :

« ni la question de la prédication, ni la notion de verbe ne sont au départ de la comparaison des formes. C'est l'opération de transfert qui rassemble les structures en cause mais pas l'opération logique de la prédication, à laquelle vient se greffer la catégorie de verbe [mais également de nom]. » (Meurant 2008 : 104).

Ce point nous semble relativement important dans le cadre de notre étude, car il pose la question de la valeur catégorielle de ces unités fortement iconiques et que cette question est au cœur des diverses typologies relatives à l'expression de l'espace dans les langues, vocales et signées. Nous posons plus en détail cette question catégorielle en section 3.2.1.

L'analyse des *constructed action* (CA) proposée par Cormier et ses collaborateurs (Cormier et al. 2015), exposée en section 2.3.1.2, tend à se rapprocher de la structure « transfert personnel » dégagée par le modèle sémiologique (i.e. le locuteur incarne une entité, animée ou non animée). Cependant, il semble y avoir certaines distinctions entre l'analyse proposée par le modèle sémiologique et celle de Cormier et al. relativement à ces constructions/structures. Les TP réfèrent à une macrostructure se ramifiant en plusieurs sous-catégories qui se définissent en unités distinctes en discours (ex. TP-semi, TP dr UL, TP dr gest, etc.). En revanche, la littérature, et ici plus particulièrement Cormier et al., semble définir les CA plutôt à un niveau "suprasegmental" (i.e. recouvrant plusieurs unités) : <CA :dog **ME G:NO** >. Cependant, dans certains cas, Cormier et ses collaborateurs (Cormier et al. 2015, Cormier et al. 2013) recourent à une analyse combinant unité-CA (*manual CA*) et segment-CA (*stretch of CA*) : <CA :man **CA :hold-pan CA pick-up-stick** >. Il semblerait ainsi que ce que le modèle sémiologique identifie comme étant un TP classique se retrouve annoté sous la forme d'une unité-CA, tandis que les autres sous-catégories de TP dégagées par le modèle sémiologiques (TP semi, TP dr, et DT) ne sont pas identifiées comme tel dans l'analyse de Cormier et al., soit non comme des unités mais comme des éléments inscrit à un niveau "suprasegmental" (<CA>) pouvant porter

sur des CA, des constructions à classificateur et/ou des signes lexicaux. Ce type d'analyse ne semble pas permettre pas par ailleurs une distinction claire entre un transfert personnel en discours rapporté (TP dr) où les propos rapportés sont exprimés par un signe lexical, et un semi transfert personnel (TP semi) où l'action en prise de rôle est précisée/renforcée par l'emploi d'un signe lexical : <CA :dog **ME G:NO** > (TP dr) et <CA :dog **LOOK SMILE CA :walk-with-paws** > (TP semi + TP semi + TP classique). Autre point de discordance, Cormier et ses collaborateurs identifient comme CA (ce que nous nommons « segment-CA ») des cas où interviennent des CL qui semble être l'équivalent, pour le modèle sémiologique, de TS avec investissement corporel et non TP ou DT : <CA :man **CL : upright-being** >. Nous reportons ci-dessous un exemple issu des travaux de Cormier et ses collaborateurs, afin d'illustrer nos observations :

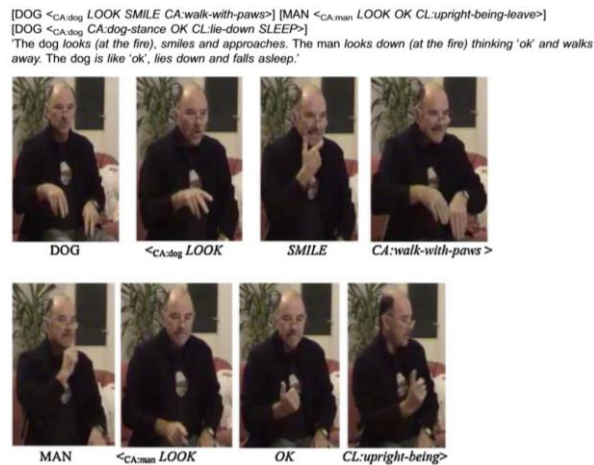


Image 13 : Analyse d'une séquence en BSL avec production de *constructed action* par Cormier et ses collaborateurs (Cormier et al. 2013 : 130)

L'ensemble de ces éléments pose la question de ce qui est réellement identifié dans les études sur les LS comme *constructed action* équivalent aux transferts personnels, et ainsi de la comparaison possible entre les travaux issus de ces deux approches.

2.3.2. Les unités lexicales

Les unités lexicales (ou unités lexématiques, ou lexique standard), relativement spécifiques à chaque LS nationale, se caractérisent par leur sens global conventionnalisé à valeur générique et donc compréhensible hors contexte (vs. sens strictement compositionnel et spécifique pour les UT). Garcia (2010 : 123) relève dans la littérature internationale qu'il est

majoritairement accepté, sur la base d'une certaine prédétermination épistémologique, une analyse des unités lexicales des LS (*lexical sign*) selon deux niveaux d'organisation, morphologique et phonologique, dont les paramètres de réalisation d'un signe constitueraient la plus petite unité distinctive non porteuse de sens en LS (soit l'équivalent des phonèmes des LV). Cette double articulation permettrait ainsi, de la même façon qu'en LV, une économie linguistique en LS. Le modèle sémiologique défend l'hypothèse en revanche d'une analyse morphémique, iconique ou non, des paramètres compositionnels (non réalisables isolément) des unités en LS, tendant ainsi à remettre en question le statut phonologique de ces derniers (Cuxac 2004, Boutet et Garcia 2007, Garcia 2010, Blondel et Boutora 2016). Ces paramètres morphémiques (ou morphèmes liés) peuvent relever d'une iconicité d'image (ex. la configuration 'B' = « surface plate », le 'mouvement vers le haut' = « montée »), de la même façon que ceux des unités de transferts, ou d'une analogie de sens (ex. la configuration 'P' = « proximité conceptuelle avec un mot de la langue écrite dont la première lettre est 'p' » dans [PÂTÉ], le 'majeur fléchi, autre doigts écartés et tendus' = « contact, relation de contact » dans [PIQUER])¹¹⁷. En revanche, contrairement aux unités de transferts, le sens d'une unité lexicale stabilisée ne correspond pas à la somme des sens de ses composants morphémiques (i.e. sens globale) :

« [PONT] n'est plus « cette forme longiligne mince et plate se déployant en léger arrondi au dessus de ... » mais tout simplement un « pont » avec toute sa généricité et ses multiples valeurs signifiées.» (Cuxac 2004 : 107).

Cependant, selon Cuxac, en raison de contraintes articulo-perceptives (i.e. facilité articulatoire et saillance perceptive), certains paramètres subissent une « corrosion morphémico-iconique » et ne relèvent ainsi non plus d'une valeur morphémique mais d'une fonction d'« encadrement 'phonétique' nécessaire à la réalisation du signe comme bonne forme » (Cuxac 2004 : 104).

Le modèle sémiologique analyse par ailleurs l'émergence de certaines de ces unités lexicales comme étant issues d'un processus de routinisation de structures de grande iconicité ayant perdu leur valeur spécifiante. Ainsi ces unités renferment une iconicité "résiduelle" dite dégénérée. Bien que le sens de ces unités se détermine indépendamment de cette iconicité subsistante (i.e. ces unités faisant sens par convention), cette dernière n'en reste pas moins pertinente, car elle permet de maintenir de manière économique la possibilité d'un va-et-vient

¹¹⁷ Exemples extraits de Cuxac 2000.

entre les visées (Cuxac 2004 : 104-105) : « une unité lexicale pouvant ainsi à tout instant, si le regard est porté sur elle, se délexicaliser et basculer en grande iconicité. » (Garcia 2010 : 13). Par ce jeu de regard, le locuteur peut exploiter de façon iconique des composants qui ne l'étaient pas initialement au sein de ces unités conventionnelles. Cette analyse d'une iconicité "résiduelle" préservée, car fonctionnelle, pouvant toujours être réactivée (ex. jeux de signes, néologie lexicale, basculement en GI), s'oppose à l'analyse proposée par Frishberg (1975) ou Klima et Bellugi (1979) d'une iconicité non pertinente vouée à disparaître, évoquée à la section 2.1.1. Selon le modèle sémiologique, l'économie linguistique dans les LS est régie ainsi par le nombre limité de structures de transfert, l'iconicité économiquement dégradée au sein des unités lexématiques permettant le va et vient entre les visées, et une forme de double articulation inversée¹¹⁸ (i.e. le niveau phonologique contraint par le niveau morphologique). Le constat d'une iconicité dégradée permettant aux UL d'être exploitées en visée illustrative (i.e. délexicaliser) se retrouve dans l'analyse que proposent Cormier et ses collaborateurs de certains *lexical signs of handling* (soit les verbes de manipulation, ex. COOK ; cf. 2.3.1.1,) et *lexical signs of encatment* (ex. COURIR) : « Any of these lexical signs could be used in a de-lexicalised (productive) form via CA. » (Cormier et al. 2015 : 182; voir également Cormier et al. 2012 : 336-339). Le même type d'analyse semble être proposé pour la langue des signes de Hong Kong (HKSLT) par Tang et ses collaborateurs : « our data show that even a lexicalized verb sign derived from a classifier predicate may resume this morpho-syntactic property and behave like a classifier predicate in a natural signing stream. » (Tang et al. 2007 : 287). Toutefois, bien que relevant également l'aspect "iconique" de certains signes lexicaux (i.e. *gradient* et *depicting*), certains auteurs, tels que Ferrera et Hodge (2018) dans l'exemple ci-dessous, ne semblent pas rendre compte de ce basculement de visée dans leur analyse de certains signes. Dans l'extrait ci-dessous (Image 14), le signeur raconte un événement de son enfance dans lequel son père devait venir la chercher physiquement, car elle ne pouvait pas entendre ses appels :

¹¹⁸ « Contrairement à ce qui se passe pour les langues vocales, les éléments sémantiques minimaux contribuant à la construction générale du sens s'organisent à un niveau inférieur à la forme minimale de réalisation, c'est-à-dire au niveau où se règlent l'essentiel des problèmes posés par la forme. Il s'agit, si l'on veut, d'une phonétique entièrement dépendante d'une organisation morphosémantique qui lui préexiste en ce sens qu'elle intervient nécessairement (substantiellement) en aval dans le processus de stabilisation des formes minimales. » (Cuxac 2004 : 108).

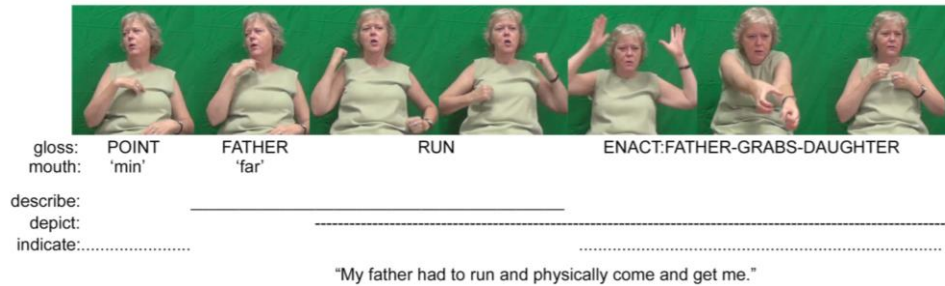


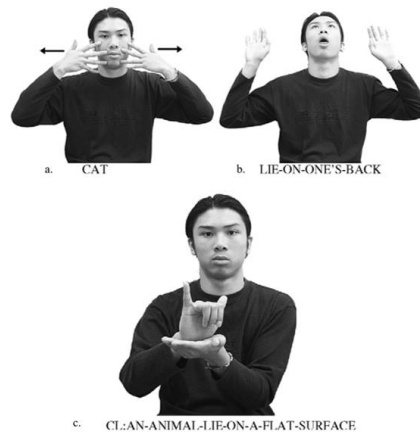
Image 14 : Analyse d'un extrait d'un corpus en LS norvégienne (Ferrera et Hodge 2018 : 4)

Les auteurs analysent cet extrait de la façon suivante :

- 1^{ère} et 2^{ème} images : le signeur introduit l'acteur de l'action qui suit par l'auto-pointage MON suivi du signe lexical FATHER ;
- 3^{ème} et 4^{ème} images : le signeur exprime l'action du père par le signe lexical RUN ; Ferrera et Hodge précisant toutefois l'exploitation des propriétés gradiente du signe en question : « The signer then elaborates her father's actions by exploiting the gradient properties of the fully conventionalized sign RUN to express how her father would have to run (and findher). Her skillful manipulation of this lexical sign has the effect of profiling both descriptive and depictive elements of her expression. » (*ibid* : 9).
- 5^{ème} à 7^{ème} images : le signe incarne l'action FATHER-GRABS-DAUGHTER, avec spatialisation du référent « DAUGHTER » par la direction du regard et la directionnalité du geste du signeur (i.e. regard et mouvement dirigés vers le bas).

L'analyse ainsi proposée par ces auteurs décrit l'usage par le signeur du signe lexical RUN, là où notre cadre théorique tenderait plutôt à relever une unité de transfert (vs. unité lexicale), en raison (outre l'investissement corporel et l'enchaînement avec une prise rôle) du changement de direction du regard par rapport au signe lexical produit juste avant, qui semble être orienté de la même façon lors de la production de la prise de rôle qui suit. Ce type de divergences descriptives peut fausser une analyse comparative des moyens d'expression de déplacement en LS. Précisons toutefois qu'il est relativement difficile d'analyser clairement le regard d'après un simple arrêt sur image, d'autant plus que cette production semble avoir été réalisée au cours d'une conversation entre trois individus. Ainsi, outre l'absence d'un certain consensus dans la littérature face à l'analyse des divers phénomènes observés dans de nombreuses LS (évoqués au cours de ce chapitre), cet exemple nous permet également de souligner la difficulté de définir avec exactitude ces divergences théoriques et descriptives sur la base d'exemples de productions "figées". Précisons également que, Tang et al. (2007, voir aussi Tang et Yang

2006), cités ci-dessus, évoquent le cas de signes lexicaux dérivés de constructions à classificateurs pouvant réactiver leurs propriétés morpho-syntaxiques et se comporter comme des prédicats à classificateur. Toutefois les signes, tels que COURIR, présentés ci-dessus, ou NAGER, qui réfèrent à des signes lexicaux d'incarnation (*embodiment*), ne sont pas pour autant analysés comme des *constructed action*, mais comme des signes issus de gestes imitant le monde réel, nommé « *imit-sign* ».



‘A cat lies on its back on a flat surface’

Image 15 : Production et analyse d'un énoncé contenant un *imit-sign* (b.) et une construction à classificateurs (c.) par Tang et Yang (2006 : 1229)

Cormier et al. (2012 : 343) évoquent certains éléments pouvant aider à distinguer si des productions avec des classificateurs (*entity* ou *handle*), ou incarnant une action, tendent plutôt vers des représentations lexicales ou vers des représentations gestuelles¹¹⁹ :

- Vers une représentation lexicale :
 - a) production utilisée dans un contexte syntaxique associé à une catégorie lexicale particulière (ex. le signe WANT suivi de l'utilisation du signe MEET (i.e. /index/ *entity* classificateur) pour signifier « vouloir se rencontrer ») ;
 - b) production utilisée avec une labialisation (ex. labialisation du mot anglais 'meet' avec le signe MEET (i.e. /index/ *entity* classificateur)) ;

¹¹⁹ Cormier et ses collaborateurs intègrent ces deux types de représentations au sein d'un continuum dont ils constituent les deux extrêmes.

- c) et/ou une extension sémantique (ex. le signe MEET (i.e./index/ *entity* classificateur) référant à plusieurs personnes se rencontrant).
- Vers une représentation gestuelle (de type *entity*) :
 - a) le manque de spécificité de la configuration (i.e. moins la configuration est conventionnelle, plus la perspective de l'observateur est forte) ;
 - Vers une représentation gestuelle (de type *handle/embodiment*) :
 - a) le caractère manifeste de l'usage d'un *constructed action* (indiqué par exemple par le nombre d'articulateurs incarnés utilisés) ;
 - b) le degré d'iconicité (i.e. « form/meaning correspondence ») entre la production et le référent (i.e. le degré auquel une production représente fidèlement un référent) ;

(i.e. « such that the more overt the constructed action [cf. (a)] and/or the higher the iconicity between production and referent [cf. (b)], the stronger the character viewpoint gestural status » (*ibid* : 344)).

D'après le modèle sémiologique, le regard, non évoqué par Cormier et al. (2012), est un critère défini comme essentiel dans la détermination entre une unité lexicale et une unité de transfert (éq. Relativement à *Constructed action* et Construction à classificateur) : dans le cas d'un TS, le regard précède et suit le déploiement de la main dominante ; dans le cas d'un TP, le regard se détourne de celui de l'interlocuteur, et enfin, dans le cas d'une unité lexicale, le regard est dirigé sur l'interlocuteur. Ainsi comme l'évoque par exemple Jacob (2019 ; Jacob 2007 : 212) dans l'analyse de productions d'enfant en LSF : « La différence entre un signe standard et un TS est pour certains signes très ténue, notamment dans le cas des signes dont l'iconicité est dégénérée, comme c'est le cas pour le signe « tomber ». Seul le regard, posé ou non sur le signe, permet de déterminer s'il s'agit d'une UL ou d'une UT. Pour l'occurrence « tomber », les paramètres manuels sont les mêmes, que ce soit dans la composition de l'UL ou dans la composition manuelle du TS. La différence se situe au niveau des paramètres non manuels : le mouvement peut être plus ample et la mimique faciale plus prononcée pour le TS, mais c'est surtout le regard qui différencie les deux, avec un regard qui ne se porte pas sur l'interlocuteur dans le cas du TS (...). » (Jacob 2019 : 12¹²⁰).

¹²⁰ <https://journals.openedition.org/praxematique/5701>

2.4. Les unités de pointage et les unités dactylogographiques

Outre les deux grands types d'unités linguistiques en LS évoqués ci-dessus, il nous faut également mentionner deux autres types d'unités exploitées dans le discours en LS : les unités dactylogographiques et les unités de pointage.

Les unités dactylogographiques (ex. Image 16) réfèrent à des emprunts de mots de la LV épelés au moyen de l'alphabet dactylogographique française, et pouvant être accompagnés d'une labialisation. Du fait de leur lien étroit au lexique, ce type d'unité relève, dans le cadre du modèle sémiologique, d'une visée non illustrative.

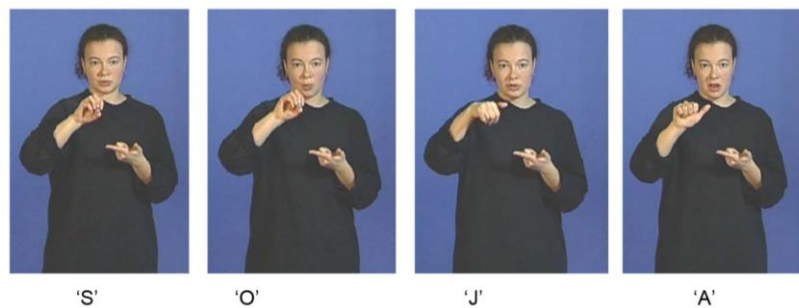


Image 16 : Unités dactylogographiques en LSF (Sallandre 2005 ; Cuis_Jul00'27)

Les unités de pointage, très fréquentes dans le discours en LS, réfèrent à des signes manuels de désignation, réalisés essentiellement au moyen de l'index ou la main plate, couplés avec le regard. Garcia et al. (2011) mentionnent le fait que, contrairement aux travaux inscrits dans le cadre du modèle sémiologique, les diverses typologies des phénomènes de pointages avancées dans la littérature en LS, et selon l'analyse de différentes LS, n'incluent que rarement le couplage pointage/regard. Par ailleurs, précisons que le pointage peut parfois être exprimé uniquement par le regard, lorsque seul ce dernier est dirigé vers une portion d'espace afin d'activer cette zone (Cuxac 2000 : 218). Relativement au modèle sémiologique, selon Garcia et al. (2011 : 109), ces unités de pointage, de nature indexicale et pouvant se combiner à des UL aussi bien qu'à des UT, peuvent être considérées à mi-chemin entre les visées illustrative et non illustrative. Toutefois, à la différence des unités clairement en visée illustrative (les UT) où la forme/déploiement manuelle figure la forme/déploiement du référent décrit, un pointage ne montre/figure pas un référent par une exploitation iconique du corps du locuteur, mais crée, entre autres, de la référence - des zones dans l'espace de signation - mise en jeu dans une

exploitation d'une iconicité diagrammatique, et ainsi relèverait plutôt d'un mode de production du sens hors visée illustrative. De plus, en tant que signe indexical, le pointage, bien qu'intégré dans une forme d'iconicité diagrammatique, relève plus d'une forme d'« indication » que de « montrer » (cf. indexicalité vs. iconicité) (Ferrara et Hodge 2018 : 4). Les pointages remplissent ainsi diverses fonctions (ex. Image 17), telles que (Cuxac 2000, Fusellier 2004, Garcia et al. 2011) :

- **modalo-énonciative** (i.e. pointage dans l'espace devant soi, non activé par le regard, apparaissant souvent en début de prise de parole et ayant valeur de gestion de l'interaction ou d'introducteur thématique) ;
- **métalinguistique** (i.e. pointage-regard porté sur un signe à des fins métalinguistiques ou de commentaire) ;
- **référentielle** (i.e. pointage de reprise de signes et d'assignation de portion de l'espace permettant la construction de référence spatiale, temporelle ou actancielle).



Temp_Nasro3_pointage vend-midi



Temp_Nasro9_point portion droite

Image 17 : Unité de pointage à valeur (a) métalinguistique et (b) référentielle en LSF
(Sallandre 2005 ; Cuis_Jul00'27)

La littérature en LS s'est particulièrement penchée sur l'analyse du système de pointage au regard des systèmes pronominaux des LV, identifiant en LS certains pointages comme pouvant être des marques de personne (ex. Image 18) et posant ainsi la question de l'existence ou non d'une classe grammaticale identifiable de pronom en LS (cf. Engberg-Pedersen 1995 : 136-137, Johnston 2013, Cormier et al. 2013, Liddell 2003).



Image 18 : Pointage à valeur pronominale en BSL : (a) pointage dirigé vers le signeur, avec regard vers l’interlocuteur ; (b) pointage et regard dirigés vers l’interlocuteur ; (c) pointage dirigé vers un tiers (physiquement présent ou non), avec regard vers l’interlocuteur (Cormier et al. 2013 : 231)

Plus généralement, et en lien avec le questionnement évoqué ci-dessus, l’analyse des pointages ayant valeur de reprise spatialisée de signes dans l’espace de signation (cf. pointages référentiels) pose la question du statut linguistique ou non des pointages en LS face à la multitude de direction/zone de l’espace activable par ces derniers. Nous reviendrons sur ce dernier point au chapitre suivant, plus particulièrement relativement au débat sur l’analyse proposée dans la littérature en LS des *loci* (i.e. point/zone de l’espace de signation auquel est associé un référent).

Au-delà de l’usage, en elles-mêmes, d’unités lexicales et d’unités de transfert, leurs localisations et les relations qui s’établissent entre elles dans l’espace de signation en discours (i.e. l’espace matériel situé devant le locuteur), conjointement au pointage et aux divers paramètres non-manuels (tels que le regard, la mimique faciale et la posture du signeur), permettent de générer, en LS, du sens. C’est de cette exploitation linguistique de l’espace que nous allons traiter dans la section suivante.

2.5. Une utilisation linguistique de l’espace

L’exploitation du canal visuo-gestuel permet une organisation du système des LS selon les trois dimensions de l’espace matériel situé devant le signeur - dit espace de signation - (i.e. plan horizontal, plan frontal, plan sagittal) et le temps. Le plan horizontal est perpendiculaire au corps du signeur, le plan frontal est défini par tous les points du plan qui sont parallèles au

corps du signeur, et le plan sagittal est vertical et perpendiculaire au corps du signeur (Barberà 2015 : 26) (Figure 9).

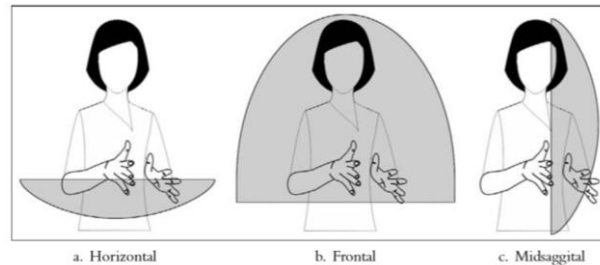


Figure 9 : Trois plans de l'espace de signation (Barberà 2015 : 26)

En LS, la spatialisation des signes au sein de cet espace de signation, conjointement au pointage et aux divers paramètres non-manuels (tels que le regard, la mimique faciale et la posture du signeur), permet de générer des relations d'ordre syntaxique (ex. marquage de la personne, accord verbal, etc.) et construire en discours les références actancielles, spatiales et temporelles. Par exemple, l'expression temporelle en référence au temps de l'énonciation est marquée spatialement au moyen de l'axe sagittal/latéral - le corps du signeur marquant le temps présent de l'énonciation - (illustré dans la première image de la séance en Image 19). En revanche, lorsqu'elle se réfère hors du temps de l'énonciation (i.e. temps établis par rapport à un point de référence temporelle), cette dernière est marquée selon l'axe horizontal/frontal (illustré dans la seconde production de la séance Image 19 : création d'une borne référentielle ; et la dernière image : création d'un ensemble de relations temporelles) (Cuxac 2000 : 262).



Image 19 : Construction de la référence temporelle en discours – Corpus « la création des associations » (Fusellier-Souza 2006)

Emmorey et ses collaborateurs (Emmorey et al. 1995) avancent ainsi que l'espace de signation en ASL est multifonctionnel (i.e. un seul espace ayant divers fonctions). Cet espace peut être exploité :

- **topographiquement** pour décrire des relations spatiales entre entités (« the spatial relations among signs correspond in a topographic manner to actual relations among objects described » (*ibid* : 43)) ; par ex. usage de l'espace lors de la production de constructions à classificateurs (cf. section 2.3.1.1),
- et/ou **référentiellement** pour exprimer des distinctions et relations grammaticales ; par ex. l'orientation ou le mouvement de certains verbes selon des **loci** (i.e. emplacement auquel est associé un référent donné préalablement introduit) détermine les arguments de ce verbe¹²¹.

L'usage dit topographique de cet espace rend compte ainsi d'un usage iconique de l'espace (analogue), tandis que l'usage référentiel réfère à un usage arbitraire de l'espace. Emmorey et ses collaborateurs précisent toutefois que ces usages de l'espace peuvent coexister, « the same signing space can be used to convey referential and topographic relationship simultaneously » (*ibid* : 61). Dans la littérature en LS, l'analyse de l'usage dit topographique de l'espace de signation aborde la question de la perspective du signeur (*signer's perspective*) et réfère essentiellement à l'étude des constructions à classificateurs (cf. 2.3.1.1). Notre recherche portant spécifiquement sur ce type d'usage de l'espace de signation en LSF, nous traiterons plus précisément ces différents éléments au cours du chapitre 3. Cette distinction entre deux utilisations de l'espace est acceptée par plusieurs chercheurs et ce pour diverses langues des signes (cf. Barberà 2015 : 36). Précisons que l'usage référentiel est également mentionné dans la littérature internationale sous le terme d'« usage syntaxique ». Cependant, d'autres chercheurs (cf. Liddell 1990, 2003 ; Perniss 2012) s'opposent à cette distinction entre deux utilisations de l'espace de signation. Liddell (1990, 2003) considère qu'il n'y a qu'un seul usage de l'espace qui rend compte de la projection d'une représentation mentale spatiale (*mental space*). Dans la littérature sur les LS, le débat ainsi posé d'un ou de deux types d'utilisation de l'espace de signation se focalise plus précisément sur l'analyse d'un phénomène particulier en LS : les loci.

En contexte discursif, les LS ont pour spécificité de permettre au signeur d'assigner un référent donné à un point/zone de l'espace de signation (i.e. un locus) qui sera maintenu actif tout au long du discours (Barberà 2014 : 151). Ainsi tout signe dirigé vers ce locus pourra coréférencer au référent assigné à ce dernier ou lui attribuer une fonction grammaticale particulière.

¹²¹ Les concepts d'espace syntaxique (ici : référentiel) et d'espace topographique ont été introduits initialement par Poizner, Klima et Bellugi (1987).

Précisons que cette assignation est signifiée par différents procédés pouvant être combinés : la direction du regard, le pointage manuel, le placement direct de l'unité lexicale, ou l'orientation de la tête ou du buste (Garcia et al. 2014 : 317). La nature de ces loci (grammatical ou non, iconique ou non, discret ou non) et l'analyse de leurs différents usages en discours varient considérablement selon l'approche théorique envisagée (formelle ou cognitivo-fonctionnelle) (cf. Perniss 2012, Barberà 2015). Ainsi en rapport avec les deux fonctions de l'espace de signation définis ci-dessus, Emmorey et ses collaborateurs précisent que « when space functions topographically within a linguistic description, (...) spatial loci function not only as linguistic points, but as counterparts to physical locations in the world (or in an imagined world). » (Emmorey et al. 1995 : 51). Le locus remplit ainsi une fonction essentiellement sémantique car représentant une localisation spatiale particulière, en d'autres termes véhiculant une information topographique (*ibid* : 51). En revanche, lorsque l'espace fonctionne référentiellement, les loci sont définis arbitrairement et occupent la fonction de simples indices référentiels (i.e. représentant une entité). Liddell (1990, 2003) conteste ce principe de co-référentialité (*referential equality*) ainsi posé entre un locus et une entité, soit en d'autres termes, l'idée selon laquelle une entité est assignée à un locus spatial précis¹²². Il soutient plutôt que « the relationship between the spatial loci (...) and their referents is not referential equality but location fixing » (Liddell 1990 : 186), ainsi le locus ne réfère pas en soi à une entité mais à sa localisation dans l'espace de signation (i.e. locus x = entité localisée à x). Liddell précise que ces loci rendent compte également d'une certaine représentation d'une localisation spatiale, au même titre donc que les loci identifiés au cours d'un usage topographique selon les tenants d'un double usage de l'espace de signation : « the locus x (location-Fixing Function) also serves the 3-D function [i.e. a locus represent a spatial location] since it corresponds to a location in an abstract three-dimensional space » (Liddell 1990 : 194). Cette analyse tend à justifier de l'indifférenciation selon Liddell des deux utilisations de l'espace mentionnés ci-dessus. Par conséquent, il s'oppose à l'idée selon laquelle les signes directionnels¹²³ en LS sont physiquement dirigés vers ces loci pour référer à l'entité associée (Liddell 1990), postulant que

¹²² Exception faite du cas des « *ordinal tip locus* », qui rend compte de production où la main dominée représente un ordre numérique (i.e. main doigts tendus), tandis que la main dominante forme un signe en l'associant à chaque extrémité des doigts.

¹²³ Les signes directionnels réfèrent plus particulièrement à des verbes dont le mouvement et/ou l'orientation dans l'espace de signation marquent leurs arguments (*person agreement*).

la raison de cette directionnalité n'est pas grammaticale mais gestuelle (i.e. gradient). Il souligne en effet le nombre illimité de loci/direction possible en LS et définit ces derniers comme ayant une propriété gradiente et non grammaticale ; assimilant ainsi l'exploitation de l'espace de signation à l'exploitation de l'espace réalisé au cours de la gestualité co-verbale en LV. Le locus n'est pas morphophonologiquement spécifiable, il est la simple projection des représentations mentales du signeur dans l'espace physique de signation. Liddell conclut ainsi qu'en langue des signes, la construction du sens opère par l'interaction de la grammaire, du geste et du gradient. Selon Barberà, ce qui importe dans l'analyse des loci, au cours d'un usage référentiel de l'espace de signation, n'est pas la localisation exacte dans l'espace (i.e. le point physique) mais plutôt leur interprétation catégorielle au sein du système linguistique. Ainsi, à la différence de Liddell, elle considère ces loci comme renvoyant à un unique morphème spatial, et non un élément gradient, qui réfère à un point abstrait (Barberà 2014 : 151-152).

Le modèle sémiologique distingue également deux types d'usage de l'espace de signation de nature iconique et linguistique (mentionnés section 2.1.2) : un usage imagique et un usage diagrammatique. L'usage imagique rend compte de l'exploitation de l'espace de signation en visée illustrative, soit plus particulièrement en visée de reconstitution spatiale de l'expérience. Il semble se rapprocher de l'usage topographique décrit ci-dessus. Les structures de grande iconicité (équivalent sur certains points aux constructions à classificateurs et aux *constructed action*, cf. 2.3.1) exploitées au cours de cet usage imagique de l'espace de signation permettent ainsi la construction de références actanciennes spécifiques (i.e. objet et personne instanciés), la construction de relations sémantique spatiales (ex. localisation et déplacement d'actants par rapport à des repères fixes, relations tout-partie) et la construction de références temporelles indépendantes du temps zéro de l'énonciation (ex. procès particuliers en cours d'accomplissement, référence spécifique redoublant une expérience) (Cuxac 1998 : 92, Cuxac 2000 : 24).

Le modèle sémiologique (Cuxac et Pizzuto 2010, Cuxac et Sallandre 2007) définit également une iconisation diagrammatique de l'espace de signation reliant spatialement les unités lexicales en discours : « la relation entre ses parties ressemble à la relation entre les parties du concept qu'il représente » (Sallandre 2014 : 37). Cet usage, exploité hors visée illustrative, permet une organisation grammaticale et référentielle (temporelle, actancielle et spatiale) des LS, et tend à se rapprocher de la fonction référentielle de l'espace de signation décrit ci-dessus. Cependant, le modèle sémiologique décrit cet usage de l'espace comme étant

de nature iconique (soit en lien avec l'événement décrit) et instaurant des relations d'ordre sémantique, tandis que la littérature tend à définir l'espace exploité grammaticalement comme étant arbitraire et relevant de relations d'ordre catégoriel. Par ailleurs, l'usage diagrammatique défini au sein du modèle sémiologique n'est pas à confondre avec le terme « diagrammatique » également employé dans la littérature internationale en LS afin de signifier un type particulier d'usage topographique de l'espace de signation.

2.6. Conclusion

Du fait de l'exploitation de la modalité visuo-gestuelle, les langues des signes font usage, en contexte discursif, simultanément de plusieurs paramètres manuels et non-manuels au sein d'un espace de signation utilisé linguistiquement (i.e. spatialisation des relations sémantico-syntaxiques). L'approche sémiologique que nous adoptons dans le cadre de notre étude nous amène à utiliser une terminologie et une modélisation spécifiques aux langues des signes (Cuxac 2000, Garcia et Sallandre 2014). Deux grands types d'unités sont distingués en discours selon la visée impliquée, définie formellement par le regard du signeur : les unités de transfert, en visée iconisatrice, et les unités lexiales, hors visée iconisatrice. Le modèle sémiologique définit ces langues visuo-gestuelles comme rendant compte d'une double capacité, soit celle de donner à voir (i.e. univers de l'image) tout en disant (i.e. univers du verbal), et celle de dire. Chacune de ces unités se caractérise par une compositionnalité paramétrique morphémique où l'iconicité peut s'avérer être une donnée structurante selon divers degrés. Les unités de transfert décrivent des structures hautement iconiques très intéressantes d'un point de vue typologique car étant fortement similaire sur le plan structurel et fonctionnel entre les langues des signes. Ces structures regroupent trois types de transfert principaux : transfert personnel (i.e. décrit l'action d'une entité en l'incarnant), transfert situationnel (i.e. décrit le déplacement d'une entité) et transfert de taille et de forme (i.e. décrit la forme ou la taille d'une entité). Ces différentes structures permettent par ailleurs la représentation d'un événement selon différentes perspectives. Les trois macro-structures de transfert principales (TP, TS et TTF) constituent la base à partir de laquelle se subdivise une vingtaine de catégories de transfert (Sallandre 2003 et 2014).

Malgré un vaste flou terminologique et conceptuel, la littérature en linguistique identifie également ces deux types d'unité dans diverses langues des signes. Il est possible d'établir une

certaine correspondance entre la catégorisation des constructions à classificateurs majoritairement employées dans la littérature sur les LS, les *role shifts/constructed actions*, et les unités de transfert ; toutefois ce rapprochement doit être considéré avec une certaine prudence dont nous avons tenté de rendre compte à plusieurs reprises au cours de ce chapitre. Outre l'usage de signes lexicaux et de pointages (i.e. formes conventionnalisées aux propriétés iconiques peu pertinentes), les signeurs disposent, pour exprimer un événement de mouvement, de structures complexes fortement iconiques. Les multiples paramètres manuels et non-manuels composant ces dernières interviennent simultanément dans l'espace de signation exploité iconiquement, contribuant chacun à la construction du sens en discours.

Chapitre 3 : L'expression du mouvement en langue des signes

Comme exposé au cours du Chapitre 1, un événement de mouvement se définit selon plusieurs composants sémantiques spatiaux (i.e. Figure, Fond, Mouvement, Trajectoire, Manière) pouvant être exprimés de différentes façons selon les langues. Par ailleurs, nous avons pu rendre compte, au cours du chapitre 2, du fait que l'exploitation quasi-exclusive de la modalité visuogestuelle par les locuteurs de langues des signes favorise l'usage de structures fortement iconiques (i.e. unités de transfert (UT), ou constructions à classificateurs (CL) et *constructed action* (CA), selon les cadres théoriques ; cf. section 2.3) dont les multiples paramètres manuels et non-manuels qui les composent interviennent simultanément au sein de l'espace de signation, contribuant chacun à la construction du sens en discours. En langue des signes un déplacement peut ainsi être signifié au moyen de formes lexicales conventionnalisées aux propriétés iconiques peu pertinentes (ex. ARRIVER, COURIR, PARTIR), à la manière des lexèmes des LV. Mais l'expression des relations spatiales entre entités est essentiellement signifiée par l'exploitation iconique de l'espace de signation (cf. usage topographique) mettant en jeu ces structures fortement iconiques. Le déplacement d'une entité peut ainsi être représenté par le corps du signeur incarnant l'entité en question (ex. TP ou CA) ou le déplacement de la main du signeur référant à l'entité au sein de l'espace de signation (ex. TS ou CL-*entity*). Ces structures permettent par ailleurs le marquage de différentes perspectives : perspective interne du personnage et perspective externe de l'observateur, ou une expression mixte et simultanée de ces deux perspectives. L'usage combiné de plusieurs de ces structures rend ainsi possible l'expression d'un même événement selon plusieurs perspectives, mais également plusieurs aspects de ce dernier. Précisons que les unités de pointages peuvent également jouer un rôle dans la signification des informations d'ordre spatial. Nous tenons à rappeler que les différents phénomènes discutés ici concernant l'expression du mouvement en langue des signes tendent à être relativement similaires d'une langue des signes à une autre (cf. Garcia et Martinod 2017 pour plus d'éléments de réflexions sur la question des fortes ressemblances constatées jusqu'à présent dans les travaux sur diverses langues des signes).

Nous présentons, dans un premier temps, en section 3.1, l'analyse proposée par certains travaux en langue des signes de l'usage topographique de l'espace de signation réalisé par le signeur au cours de la description d'un événement de mouvement. Ces derniers abordent essentiellement la question de la perspective adoptée par le signeur, ainsi que de leur usage des

constructions à classificateurs. Nous aborderons par la suite, en section 3.2, diverses études s’inscrivant dans la continuité des réflexions présentées en section 1.2 concernant les propriétés typologiques des langues des signes au regard des diverses typologies avancées en langue vocale relative à la représentation linguistique d’un événement de mouvement. Pour finir, nous traiterons, en section 3.3, de la question de l’acquisition du langage spatial en langue des signes à travers l’exposé de certains travaux relatifs à l’acquisition des structures en jeu dans l’expression d’un événement de mouvement en langue des signes.

3.1. Espace topographique : Perspectives et Classificateurs

Si l’on se réfère aux deux types d’usage de l’espace de signation exposés en section 2.5, l’expression de la référence spatiale réfère plutôt à un usage dit topographique de l’espace de signation. Dans la littérature en LS, l’analyse de ce type d’usage réfère essentiellement à la description des constructions à classificateurs (cf. section 2.3.1.1) et aborde la question de la perspective du signeur (*signer’s perspective* ; façon dont un événement est projeté dans l’espace de signation) et de leur correspondance avec ces constructions.

La littérature rapporte généralement que la représentation linguistique d’un événement dans l’espace de signation se structure selon deux types de perspectives (i.e « the way in which signers project the event space being described onto sign space » (Perniss 2007a : 63)). La perspective se définit plus particulièrement selon la position conceptuelle du signeur par rapport à l’événement décrit : à l’extérieur ou à l’intérieur de l’événement (Perniss 2012 : 419). Le cas où ce dernier se situe à l’extérieur rend compte d’une perspective dite de l’observateur (*observer perspective* ; Figure 10a.), tandis qu’à l’intérieur, une perspective dite du personnage (*character perspective* ; Figure 10b.).

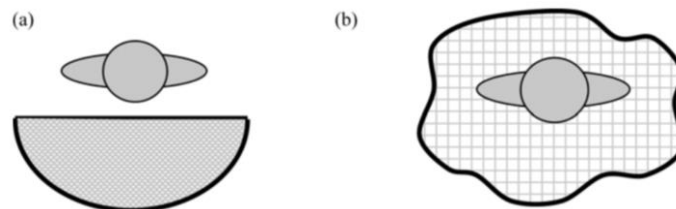


Figure 10 : Schématisation de la projection d’un événement spatial dans l’espace de signation selon (a) une perspective de l’observateur et (b) une perspective du personnage (Perniss 2012 : 419).

La perspective de l'observateur conduit à la projection de l'ensemble de l'événement dans l'espace de signation devant le corps du signeur. L'événement est ainsi décrit comme vu de loin. La perspective du personnage conduit en revanche le signeur à incarner le rôle d'un personnage inscrit dans l'événement. L'événement est ainsi décrit "grandeur nature" tel que le personnage incarné par le signeur le perçoit. Smith et Cormier (2014 : 277) parlent de ces différences de projection en termes d'échelle : respectivement *small scale space*, où les mains du signeur représentent tout ou partie d'une entité à petite échelle devant lui, et *large scale space*, où le signeur utilise l'espace comme s'il interagissait avec des personnes ou des objets à l'échelle réelle. Cette distinction entre deux perspectives correspondrait d'un point de vue structurel, dans le modèle sémiologique, à un transfert personnel dans le premier cas et un transfert situationnel dans le second. Bien que les unités de transferts intègrent simultanément l'analyse des paramètres manuels et non-manuels, l'analyse ici de la perspective semble plutôt relever uniquement des aspects non-manuels d'une production signée, soit incarnée ou non. Les paramètres manuels sont pris en compte, comme nous le verrons ci-dessous, par l'analyse des constructions à classificateurs en jeu selon la perspective adoptée par le signeur. La littérature sur les LS rend compte de divers termes relatifs à ces deux types de perspectives, comme en témoigne le tableau ci-dessus inspiré de Perniss (2007a) :

Auteurs	Langue des signes	Perspective de l'observateur	Perspective du personnage
Liddell (2003)	ASL	<i>Depicting Space</i>	<i>Surrogate Space</i>
Morgan (2002)	BSL	<i>Fixed referential framework/space</i>	<i>Shidted referential framework/space</i>
Dudis (2004)	ASL	<i>Global viewpoint</i>	<i>Participant viewpoint</i>
Slobin et al. (2003)	ASL	<i>Narrator perspective</i>	<i>Protagonist perspective</i>
Emmorey et al. (2000)	ASL	<i>Diagrammatic space</i>	<i>Viewer space</i>
Perniss et Özyürek (2008)	DGS et TID	<i>Observer perspective</i>	<i>Character perspective</i>
Pyers et Senghas (2007)	ASL et NicaSL	<i>Diagrammatic space</i>	<i>Viewer space</i>
Smith et Cormier (2014)	BSL	<i>Observer scale</i>	<i>Character scale</i>

Figure 11 : Différentes terminologies pour deux types de perspectives (inspiré de Perniss 2007a : 64)

Ces diverses terminologies renvoient à des conceptions différentes de la façon de projeter un événement dans l'espace de signation, soit en termes de point de vue (*viewpoint*), de perspective (*perspective*) ou d'espace (*space*). Ceci conduit à ce que les notions de « point de vue » et de « perspective » soient souvent confondues, tant dans les travaux en langue vocale que ceux en langue des signes. Cependant, il nous semble nécessaire de les distinguer. Nous employons la notion de « **point de vue** » pour référer au regard sous l'angle duquel la scène est décrite, soit celui du signeur (*signer's viewpoint*) ou celui du destinataire (*addressee's viewpoint*) (cf. Figure 10). Cette notion, d'ordre purement spatial, intervient au sein d'une description de relation spatiale selon un cadre de référence relatif (Perniss 2007a : 64). Emmorey relève dans son étude une préférence chez les signeurs en ASL pour le point de vue du signeur (Emmorey 2000 : 324). Perniss (2007a : 241) avance quant à elle que le point de vue préférentiel peut varier d'une langue des signes à une autre. Le terme « **perspective** » dépend, en revanche, du positionnement conceptuel du signeur par rapport à l'événement en question (i.e. externe ou interne) : *observer perspective* (externe) vs. *character perspective* (interne).

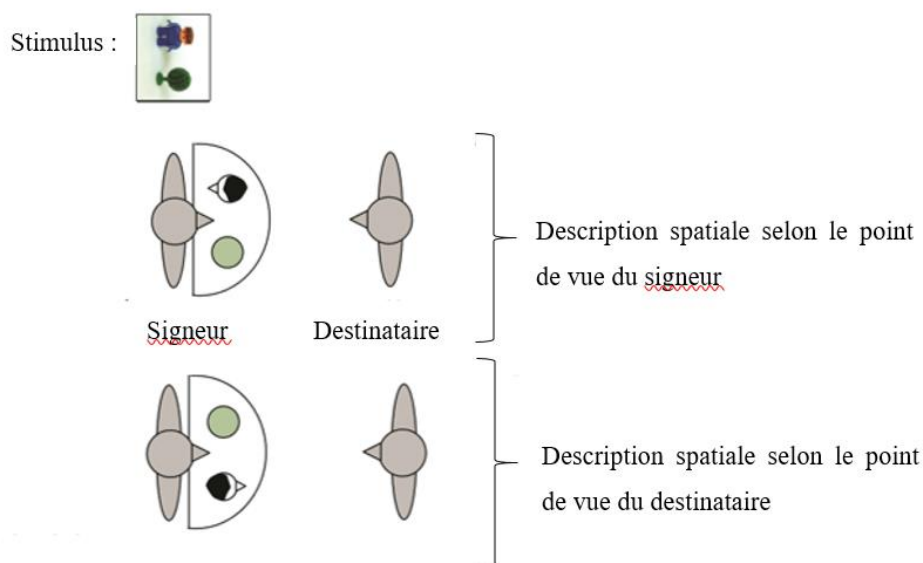


Figure 12 : Schématisation de la description dans l'espace de signation d'un même stimulus (événement spatial) selon le point de vue du signeur ou du destinataire (inspirée de Perniss 2007a : 65-66).

Dans le cadre d'une étude sur l'expression de la localisation et du mouvement en DGS (langue des signes allemande), Perniss (2007a) relève que la perspective employée induit des

distinctions au niveau de la spatialisation de l'espace de signation (i.e. association d'un même référent à différentes localisations). Par exemple, un événement où deux entités se font face sera spatialisé différemment dans l'espace de signation selon la perspective utilisée par le signeur : selon la perspective externe (*observer perspective*), les deux entités seront opposées l'une à l'autre selon l'axe horizontal, tandis que dans le cas de la perspective interne (*character perspective*), le signeur incarnant le rôle d'une des entités, l'autre entité sera localisée face au signeur selon l'axe sagittal. Ainsi l'axe en jeu au cours de la description d'un événement semble contribuer à définir un certain type de perspective. Par ailleurs, Perniss révèle un usage plus fréquent, dans ses données, de la perspective interne que de la perspective externe dans la description des événements.

Les travaux sur la référence spatiale en LS se sont également essentiellement focalisés sur l'analyse des constructions à classificateur (cf. section 2.3.1.1), ces dernières étant fortement exploitées pour l'expression spatiale. Les différents paramètres composant ces constructions permettent d'encoder simultanément dans l'espace de signation les entités en jeu dans un événement spatial (i.e. Figure, Fond) ainsi que leurs relations spatiales. Divers travaux en langue des signes (essentiellement sur la localisation) évoquent le fait que les entités impliquées dans un événement de mouvement sont introduites au moyen d'unités lexicales puis spatialisées (ex. Perniss 2007a, Morgan et al. 2008, Sümer 2015) ; précisant par ailleurs l'introduction et la localisation, obligatoires selon certains, du Fond avant l'expression d'un verbe de mouvement (Slobin 2004 : 246, Schick 2006 : 112). L'introduction du Fond et de la Figure avant l'expression d'un verbe de mouvement ou de localisation pose la question du maintien de la configuration des unités introduisant ces derniers et de l'analyse proposée de l'enchaînement de ces unités et de celles décrivant le mouvement ou la localisation. Nous illustrons ce questionnement à travers l'exemple (Image 20) de l'annotation/analyse proposée par Sümer de l'expression d'un événement de mouvement par un signeur en TİD :

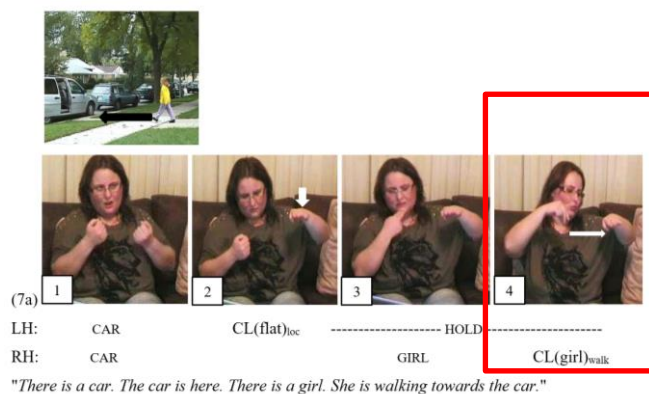


Image 20 : Production et annotation de l'expression d'un événement de mouvement en TİD (Sümer 2015 : 193)

Le signeur (Image 20) décrit le déplacement d'une fille vers une voiture, en introduisant au moyen d'un signe lexical (1), et localisant au moyen d'un prédicat à classificateur (2), le Fond (voiture), puis en introduisant la Figure (3) et décrivant son déplacement par rapport au Fond précédemment localisé (4). Ainsi la dernière production (4) est décrite ici par l'usage d'un HOLD + CL_{walk}. Ce type d'analyse, en termes de distinction main droite et main gauche (qui se retrouve dans de nombreux travaux en langue des signes), tend à se distinguer de celui employé par le modèle sémiologique, en termes d'unité de transfert combinant plusieurs paramètres, dont main gauche et main droite, ce dernier identifiant dans l'exemple ci-dessus plutôt le cas d'un transfert situationnel sans précision sur le maintien ou non du locatif impliqué au sein de ce type de structure.

Les travaux de Perniss (2007a, 2012) démontrent une correspondance entre les perspectives et les constructions à classificateurs employées, qu'elle qualifie d'alignées ou non. Par alignée, il faut entendre une correspondance motivée sémantiquement (i.e. type d'information susceptible d'être représentée selon le type d'articulateurs) et iconiquement (i.e. taille de l'événement et des entités projetées), selon laquelle un *handle classifier* implique une description selon une perspective interne (*character perspective*), tandis qu'un *entity classifier* implique une description selon une perspective externe (*observer perspective*)¹²⁴. Perniss précise que les « aligned observer perspective constructions (..) was primarily used to encode agentive path motion with no manual activity, entering/exiting the event space, and the path of caused motion » (Perniss 2007a : 216). En revanche, l'*aligned character perspective* décrit

¹²⁴ Perniss précise que ce type de relation entre perspective et classificateur a été constatée indirectement dans certains travaux sur les LS sans toutefois avoir été explicitement analysée (Perniss 2007a : 194).

plutôt la manière dont une entité effectue une action particulière ; précisant que le changement de localisation ne peut être représenté selon la perspective du personnage « alignée », car ceci impliquerait un mouvement de tout le corps (« The movement must be encoded instead with an entity classifier, a form prototypically aligned with observer perspective (...) » (Perniss 2007a : 223-224)). Nous proposerons dans nos analyses de la LSF une approche différente des prédicats représentés selon une perspective interne. Précisons toutefois qu'il a été avancé que les locuteurs de l'AdaSL¹²⁵ n'utilisent pas du tout de classificateurs d'entités pour coder la localisation et le mouvement, mais des signes directionnels génériques et des formes selon la perspective du personnage (Nyst et Perniss 2004).

Le non-alignement rend compte de l'association inverse, soit de l'usage d'un *entity classifier* avec une perspective interne ou d'un *handle classifier* avec une perspective externe. Les deux exemples de constructions non-alignées ci-dessous, proposés par Perniss (2012 : 423), rendent compte d'un événement projeté selon une perspective interne dans lequel s'inscrit l'usage d'un *entity classifier* (ex. Image 21a.), tandis que) l'événement est projeté selon une perspective externe au moyen de deux *handle classifiers* (ex. Image 21b.)

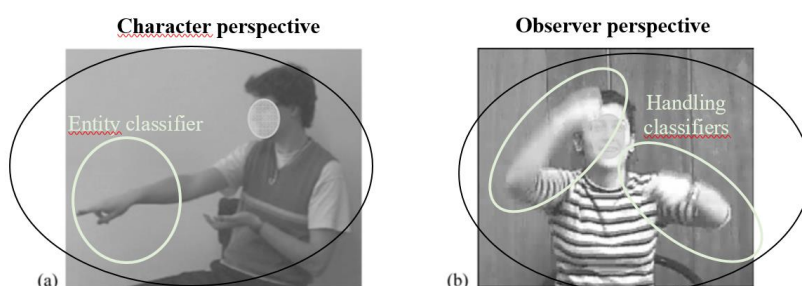


Image 21 : Exemples de constructions avec un non alignement *classifier*-perspective par Perniss (2012 : 423)

Dans le premier exemple (Image 21a.), bien que le signeur décrive un événement selon la perspective interne, une main du signeur représente une entité animée, allongée sur le sol, au sein de l'événement décrit (i.e. *entity classifier*), différente du personnage incarné. Ce type de construction pourrait s'apparenter au double transfert décrit dans le modèle sémiologique (i.e. association simultanée d'un locatif de transfert situationnel - caractérisé par une perspective externe - et d'un transfert personnel - caractérisé par une perspective interne). Toutefois, le

¹²⁵ La langue des signes d'Adamorobe

modèle sémiologique définit ces structures comme étant associées à une double perspective, tandis que Perniss semble simplement parler de perspective interne non-alignée, considérant que les informations représentées en perspective interne sont simplement complétées par des informations en perspective d'observateur exprimées sous une forme non alignée (*ibid* : 231). Ces constructions témoignent, par ailleurs, d'une forte densité sémantique du fait de l'expression simultanée de différents aspects d'un même événement au moyen d'un morcellement corporel (i.e. paramètres manuels et non-manuels porteurs de différentes valeurs sémantiques). Dans le deuxième exemple (Image 21b.) les deux *handle classifiers* signifient deux entités se faisant face, chacune tenant une poêle dans la main, faisant "jongler" entre eux une crêpe. Le signeur (i.e. sa tête et son corps) se positionne comme extérieur à l'événement décrit, soit selon la perspective de l'observateur ; cependant ces mains, bien que localisant deux entités au sein de l'espace de signation selon cette même perspective (i.e. entités se faisant face), ne représentent pas ces entités en elles-mêmes (i.e. *entity classifier*) mais la manipulation d'un objet par ces entités (i.e. *handle classifier*). Ce type de construction, qui se retrouve très rarement en DGS et plus fréquemment en revanche en TİD, ne semble pas avoir été décrite dans d'autre LS et plus spécifiquement, relativement à notre étude, pour la LSF dans le cadre du modèle sémiologique. L'absence de ce type de construction en LSF peut se justifier par le type de stimuli analysé jusqu'à présent par les travaux sur la LSF inscrit dans le modèle sémiologique. Ces constructions devraient, si nous reprenons l'analyse de Perniss, correspondre toutefois à un type de double transfert particulier issu initialement de la complexification d'un TS (et non d'un TP). Précisons toutefois que l'analyse proposée par Perniss s'organise au départ en fonction des constructions à classificateur (ainsi que les signes lexicaux et les pointages) et se ramifie ensuite selon la perspective employée, tandis que le modèle sémiologique pose comme premier dans sa catégorisation des unités des LS la perspective (TP vs. TS) qui va ensuite se ramifier en fonction de la valeur sémantique et catégorielle (unité lexicale, pointage, locatif, etc.) des différents paramètres composant l'unité de transfert.

Nous tenons à présenter également un autre exemple relevé par Perniss (2007a : 211). Ce dernier se caractérise selon son analyse par l'usage d'un « *non aligned character perspective construction* » (Image 22-2) qui nous semble particulièrement intéressant pour deux raisons.

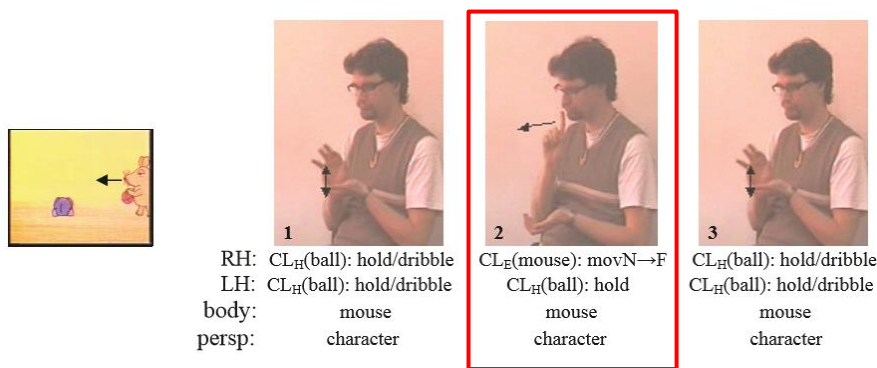
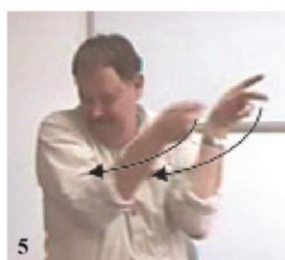


Image 22 : Exemple d'une production avec une perspective du personnage alignée et non-alignée (Perniss 2007a : 211)

Tout d'abord, comme Perniss le souligne, nous avons ici un cas que nous retrouverons à plusieurs reprises dans nos analyses, à savoir « the signer uses a "sandwich" construction, in which the path component (in still 2) is sandwiched between two representations of the manner component (stills 1 and 3). » (Perniss 2007a : 212). D'autre part, ce type d'exemple se distingue de celui présenté juste au-dessus (Image 21a.), dans le mesure où dans l'exemple Image 22-2, le corps du signeur et la main en *entity classifier* réfèrent à une seule et même entité (la souris), tandis que dans l'exemple Image 21b.a ils réfèrent à deux entités différentes. Selon la terminologie du modèle sémiologique, ces deux exemples interrogent la frontière entre l'analyse en termes de double transfert ou de simple transfert situationnel avec toutefois un investissement coporel marqué, et en un sens d'un affinement de la définition à apporter aux doubles transferts. Selon Perniss, la distinction entre un *entity classifier* utilisé selon la perspective interne (soit une construction non-alignée) ou selon la perspective externe (soit une construction alignée) semble provenir de l'axe selon lequel la trajectoire de l'entité se déplace. Comme mentionné ci-dessus, l'usage de l'axe sagittal rend compte d'une perspective interne, tandis que l'usage de l'axe horizontal rend compte d'une perspective externe. Notre propos ici appuie une fois de plus toute la complexité à rendre compte d'une analyse comparative des langues des signes sur la base des différents travaux actuellement disponibles, au vu de la diversité des terminologies et des positionnements théoriques sous-jacents. Perniss et Özyürek (2008) rendent compte de certaines variations entre langues des signes dans l'usage de cette correspondance. Par exemple, comme mentionné précédemment, la correspondance non-alignée *handle-observer perspective* semble être fréquemment employée en langue des signes turque tandis que totalement absente en langue des signes allemande, cette dernière exploitant en revanche plus abondamment des constructions non-alignées de type *entity-character perspective*.

Perniss étend la correspondance entre constructions à classificateurs et perspective en intégrant le cas de construction à double perspective (*simultaneous perspective construction* ou *double perspective construction*). Ces constructions, relevées en langue des signes turque (mais non produites en langue des signes allemande), se caractèrisent par la représentation d'une double projection d'un événement par l'exploitation simultanée d'une perspective interne et d'une perspective externe (Perniss 2007a : 231), comme illustré ci-dessous :



RH: CL_H(pan): hold
 LH: LEX(back/return-to): mov loc₂→loc₁
 body: mouse/signer
 persp: observer + character

Image 23 : Exemple de construction à double perspective selon Perniss (2007a : 243)

Cet exemple décrit une souris qui se retourne (i.e changement d'orientation) en tenant une poêle dans la main. Le mouvement du torse et des épaules du signeur, ainsi que sa main droite (*handle classifier*), rendent compte du mouvement de rotation de la souris selon une perspective interne. Simultanément à cette action, le signeur produit le prédicat lexical BACK/RETURN-TO (au moyen de sa main gauche) réexploitant les localisations spécifiées précédemment au moyen d'un *entity classifier* selon une perspective externe, décrivant ainsi le changement d'orientation de la souris selon l'axe horizontal (Perniss 2007a : 243). Ainsi ce type de construction simultanée permet de fusionner l'action de l'agent incarné par le corps du signeur, selon une perspective interne, avec une projection de l'événement décrit dans l'espace de signation devant le signeur, selon donc une perspective externe. Ce type d'exemple semble exploiter une forme de construction qui s'apparente au semi-TP décrit dans le modèle sémiologique (i.e. une sous-catégorie de transferts personnels). Perniss avance comme distinction entre une construction avec double perspective et une construction selon une perspective interne non-alignée le fait suivant :

« (...) the different event components are not encoded by **supplementing** the character perspective representation with observer perspective information

expressed in a non-aligned form. Instead, the character perspective representation occurs **together with** an observer perspective representation, thereby creating an explicit mapping of spatial information between the two event space projections. Crucially, **the double-perspective construction uses two event space projections simultaneously, where the non-aligned character perspective constructions uses only one.** » (Perniss 2007a : 231 ; spm).

La distinction proposée par Perniss entre les perspectives en jeu se base essentiellement sur le type d'axe exploité, ce qui ne semble pas avoir été véritablement pris en compte dans la catégorisation des transferts proposés par le modèle sémiologique.

Pour résumer, l'analyse de la correspondance entre les perspectives et les constructions à classificateurs - et ainsi les constructions issues de cette correspondance (Figure 13) - rend compte de l'usage simultané des articulateurs manuels et corporels pour signifier différents aspects d'un événement statique ou dynamique en LS. Chaque articulateur peut être porteur d'un sens propre exprimant ainsi diverses informations sur l'organisation spatiale (ex. relation spatiale entre deux entités) et temporelle (i.e. simultanéité de deux actions) d'un événement.

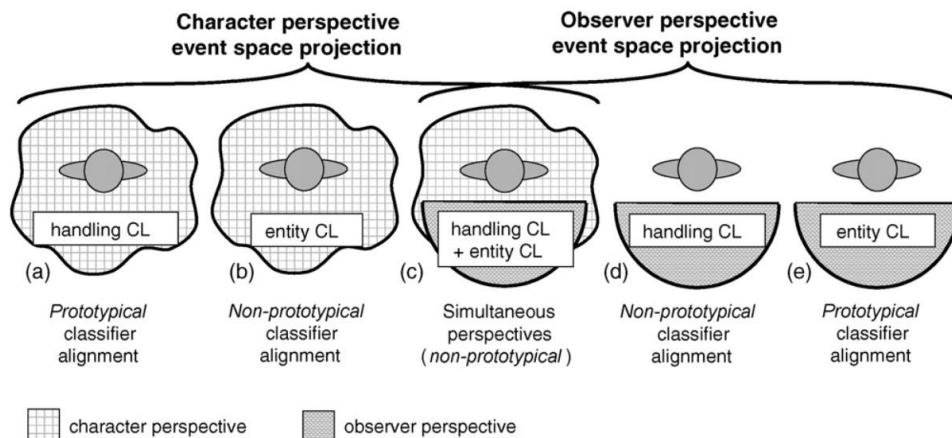


Figure 13 : Correspondances entre perspective et classificateur (Perniss 2007b : 1320)

Comme nous l'avons évoqué précédemment, pour une large partie de la littérature en LS, les *handle classifier* (i.e. configuration de saisie) et les *constructed action* (i.e. incarnation d'un agent) ne sont pas associés au même phénomène (respectivement *depicting* vs. *enacting*). Toutefois la description proposée par Perniss de la perspective interne comme un phénomène par lequel le signeur « **assuming the role of a character** within the event. » (Perniss 2007a :

290, spm), ainsi que la correspondance entre les *handle classifier* et ce type de perspective, tendent d'une part à assimiler prise de rôle (soit *constructed action*) et perspective interne, mais également à appuyer un certain lien étroit entre prise de rôle et *handle classifier*. Smith et Cormier tendent en revanche à poser une distinction entre prise de rôle (*constructed action*) et perspective interne (*character scale*), en présentant des exemples en BSL, d'enfants sourds de parents sourds (âgés de 8 à 10 ans), avec usage d'une perspective interne (*character scale*) sans prise de rôle (*constructed action*) (nommé par les auteurs *CS no CA*): « the use of entity constructions depicting the forward and/or backward movement of the characters in the cartoon (...) children [signeur] were able to position themselves in the story without needing to embody the characters at all. » (Smith et Cormier 2014 : 292). Le signeur peut ainsi se positionner à l'intérieur de l'espace décrit par un événement (*large-scale space* ou perspective interne) sans pour autant assumer le rôle d'un personnage (*no-constructed action*).

3.2. Une approche typologique

Les différentes typologies exposées en section 1.2, issues essentiellement de l'analyse de LV, se basent sur des comparaisons d'ordre catégoriel. Plus précisément, les typologies relatives à l'expression du mouvement recourent massivement à l'usage de la catégorie verbale. Ainsi, les divers travaux intégrant dans leur réflexion typologique l'analyse des langues des signes font usage des notions de verbes de Trajectoire et de verbe de Manière. Avant d'exposer certaines de ces typologies, nous souhaitons souligner brièvement le débat que soulève l'emploi de ces notions en particulier pour les LS, sachant que cette question a également été posée pour d'autres langues vocales non indo-européennes.

3.2.1. Catégories grammaticales en LS : le verbe

La question de l'opposition verbo-nominale dans les langues, soit de l'existence d'une catégorie verbale et d'une catégorie nominale distinctes et universelles est posée par certains travaux portant sur des langues non indo-européennes dans une perspective typologique (ex. Brill 2004 : 3, Moyse-Faurie 2004, cf. voir également Haspelmath 2012). A travers ce questionnement se pose également la problématique des critères permettant d'établir de telles catégories (d'ordre morphologique, syntaxique, sémantique). Concernant l'existence d'une

catégorie verbale en LSF, Blondel et Boutora avancent qu'une telle catégorie lexicale n'apparaît pas (Blondel et Boutora 2016 : 36). Elles précisent toutefois l'attribution possible d'une valeur prédicative à certains signes en raison d'un mouvement plus prononcé de ce signe, de leur combinaison avec d'autres signes (ex. le signe IL-N'Y-A-PAS, implique un emploi nominal du signe associé (« il n'a pas pas de travail »), tandis que le signe NE-PAS, un emploi verbal (« ne pas travailler »)) ou de leur ancrage morphosyntaxique dans l'espace de signation (*ibid* : 36). Certains travaux en Auslan (Johnston 2001) et ASL (Supalla et Newport 1978) abordent également l'analyse du mouvement comme critère de distinction (ou plutôt de dérivation) entre verbe et nom (i.e. mouvement répété pour les noms et simple pour les verbes). Ce point est également relevé par Cuxac pour la LSF : « De nombreux verbes, en LSF, se distinguent par le fait que leur présentation hors contexte et normée dans les dictionnaires de langues des signes, s'assortit d'un mouvement simple ou d'un mouvement répété deux fois. (...) [et] sont dérivées en noms standards lorsque le mouvement qui le caractérise est moins ample et répété deux fois » (2000 : 247). Ses propos soulignent par ailleurs indirectement le risque de porter l'analyse de la distinction verbo-nominale uniquement sur des signes hors contexte. Cuxac évoque ainsi également que le caractère nominal d'un signe peut être indiqué en contexte par l'investissement corporel et mimique (i.e. fort pour un verbe et faible, voire nul, pour un nom), ainsi que l'ampleur du mouvement (moindre pour un nom) (Cuxac 2000 : 248). Par ailleurs, le mouvement répété (par trois fois au moins, selon Cuxac) d'un verbe peut également fonctionner comme marqueur aspectuel (ex. [MOI] [TRAVAILLER répété plusieurs fois] = « je travaille sans cesse » (Cuxac 2000 : 249)), et, à l'inverse, certains signes sans mouvement répété avec valeur nominale sont relevés en LSF (ex. INTERPRÈTE = « un interprète » (Cuxac 2000 : 252)), tandis que le verbe associé est répété deux fois. Cuxac définit ainsi essentiellement le verbe en LSF à un niveau sémantique - soit en tant qu'élément distribant les relations entre actants -, plutôt qu'à un niveau syntaxique (ou niveau de réalisation formelle) - soit comme élément central d'un énoncé, appartenant à une classe définie (Cuxac 2000 : 189). D'autres auteurs, comme Jantunen (2017, sur la langue des signes finlandaise), posent l'existence de catégories nominales et verbales en langue des signes, définies sur la base de critères sémantiques et du contexte linguistique (« (...) with the result that the annotation distinguishes, for example, between WORK (a nominal) and TO-WORK (a verbal), regardless of their fairly similar forms in FinSL » (*ibid* : 13). Jantunen précise par ailleurs que « *the core members of which resemble not only nouns and verbs but also units that have been analyzed as adjectives in many languages* » (*ibid* : 12). D'autres auteurs, en revanche, comme Slobin et Hoiting,

identifient la nature verbale d'un signe à travers les marques d'accord et d'aspect, la portée de la négation et de l'interrogation (Slobin et Hoiting 1994 : 489, étude sur les verbes de mouvement en langue des signes néerlandaise). La question de l'existence ou non d'une opposition verbo-nominale et la trace formelle de cette dernière reste un champ d'étude ouvert et complexe dans le domaine des langues des signes, dont nous ne pourrions rendre compte plus en détail ici. Toutefois, il nous a semblé nécessaire de souligner l'existence d'un tel questionnement qui fait écho aux réflexions actuelles dans l'analyse descriptive de langues non indo-européennes, et le domaine de la typologie des langues. Nous mentionnerons également le fait que ce questionnement impacte directement l'étude de l'acquisition des langues des signes comme peuvent en rendre compte les propos reportés ici d'Andersen et Reilly relativement à une étude sur le lexique précoce d'enfants sourds signeurs en ASL : « a handful of signs on this checklist could potentially have classified as either a noun or a predicate, and future research should consider more carefully the clear classification of a sign as either a noun or a predicate to gain clarity on the development of this relationship. » (Andersen et Reilly 2002 : 89).

Malgré ce questionnement, la littérature identifie généralement trois types de verbes en langue des signes, issus de la classification proposée par Padden pour l'ASL (1981,1983) :

- les « verbes pleins » (*plain verbs*) réfèrent à des verbes ne subissant aucun mouvement dans l'espace de signation. Les verbes produits sur le corps du signeur relèvent généralement de cette catégorie.
- les « verbes directionnels » (*directional verbs, inflecting verb, agreement¹²⁶ verbs*) réfèrent à des verbes dont le mouvement et/ou l'orientation dans l'espace de signation marquent leurs arguments (*person agreement*) et peuvent être accordés en genre et en nombre avec ces derniers.
- les « verbes spatiaux » (*spatial verb*) concernent des verbes exploitant l'espace de signation pour référer à des localisations. Ce type de verbe s'apparente plus particulièrement à la catégorie des constructions à classificateur.

¹²⁶ Le marquage formel de l'accord du verbe avec ses arguments est actuellement débattu dans la littérature sur les langues des signes, en raison du caractère variable et dépendant du contexte de la localisation des arguments (Garcia et al. 2016).

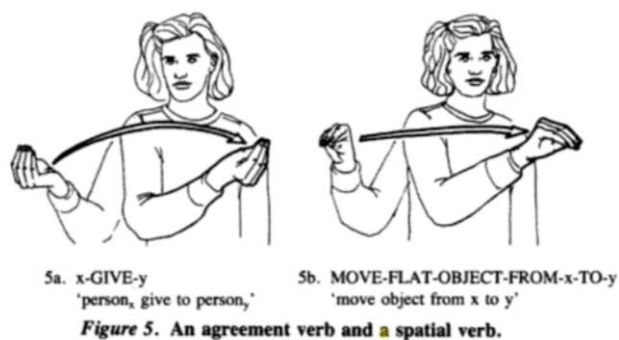


Figure 14 : Exemple (a) d'un verbe directionnel et (b) d'un verbe spatial (Liddell 1990 : 180)

La classification ainsi proposée par Padden fait écho au débat mentionné en section 2.5 relativement à l'usage de l'espace de signation. Cette classification est critiquée par certains auteurs (ex. Liddell 1990) du fait de la distinction qu'elle sous-entend entre un usage de l'espace distinct pour les verbes directionnels et les verbes spatiaux (Schembri 2003 : 6), et plus précisément un usage distinct des loci (soit précisément un usage purement référentiel (référent_a = locus_a) ou un usage purement locatif (referent_a is at locus_a), Liddell 1990 : 179). Liddell regroupe l'ensemble des signes exploitant un locus, car référant à un même usage de l'espace de signation : verbes directionnels, pronoms, constructions à classificateur. Par ailleurs, Schembri reporte la question ouverte dans la littérature de la catégorie à laquelle appartiennent ces dernières constructions : « Although a subset of polycomponential constructions are clearly verbal in character these constructions also include forms, which have also been described by other researchers as having an adjectival role (Schick, 1990). This appears to be the reason the term predicate, rather than verb, has been adopted by some researchers. » (Schembri 2003 : 4).

3.2.2. Verbes de Manière vs. Verbes de Trajectoire : les constructions en série

Comme présenté dans la section 1.1.1, un événement de mouvement se structure selon différents composants sémantiques qui apparaissent simultanément. Du fait de leur modalité visuo-gestuelle, les LS permettent l'expression de cette simultanéité au sein de constructions complexes (constructions à classificateurs), identifiées dans la littérature en tant que verbes de mouvement pouvant encoder la Trajectoire, la Manière, la Figure et le Fond d'un événement de mouvement selon différentes perspectives. L'analyse de ces dits verbes de mouvement s'intègre

dans une approche typologique de l'expression de l'espace en LS, inscrit dans la continuité des travaux exposés en section 1.2. Nous allons à présent exposer quelques unes de ces analyses.

Selon Supalla, l'exploitation de la simultanéité en LS, évoquée ci-dessus, se trouve contrainte physiquement (*physical restrictions*) et grammaticalement (*arbitrary grammatical restrictions*), conduisant ainsi ces langues, tout comme les LV, vers un processus de sérialisation des différents composants d'un événement de mouvement, soit l'usage de « serial verb in which arbitrary linguistic rules dictate sequential morphemes representing the path and manner of the event » (Supalla 1990 : 130). Il conclut ainsi que « Perhaps, there is a greater tendency for simultaneous morphology in ASL than in most spoken languages, but as in other languages, there is significant sequential structure in ASL morphology as well » (*ibid* : 130). Avant d'exposer plus en détail l'analyse proposée par Supalla, il nous faut préciser que sa démarche s'insère dans la lignée d'un grand nombre de travaux à cette époque d'orientation « assimilatrice » (i.e. assimilation des LS aux LV par la mise en avant de leurs ressemblances (Cuxac et Pizzuto 2010 : 38)) ou *test and transfer approach* (Schembri 2003 : 10), d'où le propos de Supalla au vu des résultats de son étude : « Languages (no matter what the mode) have strong tendencies to make structures sequential » (Supalla 1990 : 128). Supalla avance ainsi l'existence en ASL de verbes de mouvement simples (i.e. processus de simultanéité permettant l'expression conjointe de la Trajectoire et de la Manière) et de verbes de mouvement en série (*serial verbs of motion*) semblables, d'après Supalla, aux verbes en série des LV (i.e. processus de sérialisation conduisant à l'expression en série de la manière dans un premier verbe (*manner verb*) et de la Trajectoire dans un second verbe (*path classifier predicate*)). Il propose tout d'abord une décomposition des verbes en ASL en racines verbales et affixes (Figure 15). Cette analyse morphologique des verbes de mouvement et de localisation a influencé considérablement la linguistique des LS (Zwitserslood 2003 : 37) et tendra à appuyer que les langues des signes (ici l'ASL) rendent compte d'un système séquentiel proche de celui des LV :

« strikingly far from a mimetic representation of motion and location in the world. As is the case for all natural languages, events in the world are represented in highly grammaticized formats, through a discrete and limited number of component forms which are combined with one another in linguistically organized and constrained ways. » (Supalla 1982 : 61-62).

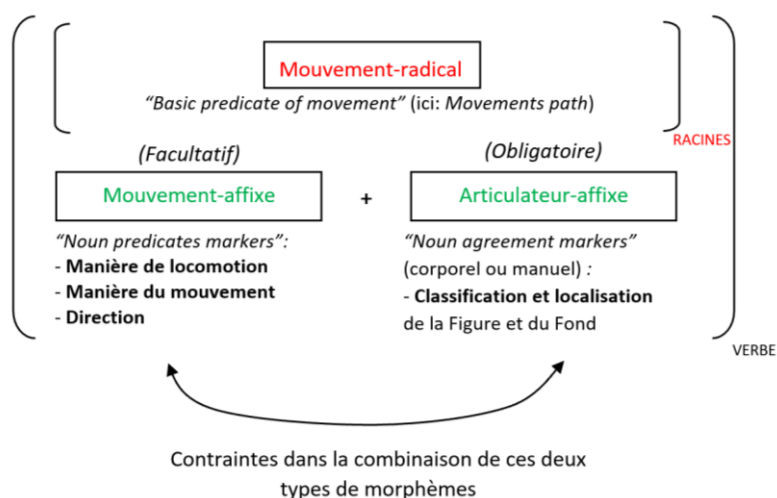


Figure 15 : Analyse morphologique du verbe de mouvement selon Supalla

Le **radical** est défini, par Supalla, selon la nature du mouvement réalisé (i.e. statique, de contact, ou dynamique) et du maintien ou du changement des propriétés des paramètres manuels (orientation, configuration, et/ou emplacement) dans l'espace de signation (Supalla 1982 : 11-15). La combinaison de ces différents facteurs permet à Supalla de distinguer sept types de mouvements-radicaux différents (i.e. mouvements fondamentaux). Il distingue également les verbes simples, définis comme ayant une seule racine, et les verbes complexes, caractérisés par une succession de plusieurs racines. Les **affixes** correspondent aux articulateurs manuels et corporels (i.e. affixes obligatoires) et aux mouvements dits secondaires (i.e. affixes facultatifs). Les mouvements secondaires se définissent selon les mêmes caractéristiques que les racines verbales. Cependant, ils ont pour particularité de spécifier certaines caractéristiques supplémentaires, tels que la manière, l'ampleur, la direction¹²⁷ et la répétition du mouvement (Supalla 1982 : 19). Les articulateurs manuels et corporels¹²⁸ (i.e. affixes obligatoires) sont définis par Supalla comme des « *noun agreement markers* » de la racine verbale qui réfère à la

¹²⁷ Par « direction » Supalla entend le type de changement de direction, soit unidirectionnel (i.e. « *moving in one direction only* ») ou bidirectionnel (i.e. « *moving back and forth from the middle of its path* » ou « *moving back and forth from one end of its path* ») (Supalla 1982 : 21).

¹²⁸ « The body articulator can be used only when the noun referent is animate. This restriction qualifies the signer's body as a classifier morpheme. » Supalla (1990 : 129).

Figure (*central object*) ou au Fond (*secondary object*)¹²⁹. Les configurations formées par ces articulateurs réfèrent aux différents types de classificateurs évoqués dans les sections précédentes et sont définis par Supalla comme des morphèmes (*noun classification affixes*) désignant une classe spécifique auxquels est assignée une entité (i.e. la Figure ou le Fond). Par ailleurs, Supalla analyse l'emplacement des articulateurs également comme un morphème (*noun placement affixes*) indiquant les relations locatives des entités. Concernant le débat évoqué en fin de section 2.3.1.1, Supalla conclut de son analyse des mouvements-racines que « Each of these roots bears some transparent relationship to its meaning; but, significantly, they are quite limited in number, each representing a category of movements. Movement cannot be varied in a continuous, analogue way to represent the infinite number of motion possible in the world. » (Supalla 1982 : 15).

Supalla avance par la suite l'existence de certaines contraintes linguistiques pour combiner simultanément racines et/ou affixes (Supalla 1990 : 130). La première contrainte, dite physique (*Physical restrictions on simultaneity*), concerne l'usage de verbes en série en raison du nombre limité d'articulateurs physiquement disponibles (i.e. les deux mains et le corps), restreignant l'encodage simultané du Fond et de la Figure (*noun agreement markers*) au sein d'un même verbe (Supalla 1982 : 60-61). D'après cette contrainte, l'expression d'un événement de mouvement impliquant une Figure et un Fond, dont les signes associés à l'un ou l'autre recourent à l'usage des deux mains du signeur, nécessite que l'expression du Fond précède l'usage du verbe de mouvement, au moyen d'un verbe localisant le Fond (*verb of location*) (Supalla 1982 : 28-30, Supalla 1990 : 131). Le second type de contrainte concerne l'agrammaticalité de l'expression simultanée de la manière de locomotion d'un événement et de sa trajectoire (incluant Trajectoire, Direction et Manière du mouvement) au sein d'un même verbe de mouvement, nécessitant leur expression dans deux verbes distincts formant une construction verbale sérielle. Précisons que Supalla distingue Manière de locomotion (i.e. *body part manner*, ex. courir, nager) et Manière du mouvement (i.e. *advancing in a orderly manner*,

¹²⁹ Nous employons ici les termes issus de la typologie talmyenne. Cependant, Supalla parle d'entité centrale (*central object*) et d'entité secondaire (*secondary object*) équivalant respectivement à la Figure et au Fond : « The central object is the focused, moving object ; the secondary object is an object with respect to which the central object moves » (Supalla 1982 : 59). Supalla fait également mention du terme 'Fond' (*Ground*) comme appartenant au *Ground* talmyen, cependant ce dernier semble référer plutôt à un élément du décor/sol n'interagissant pas directement avec la Figure : « the ground is a background surface on which the motion occurs. » (Supalla 1982 : 59).

ex. avancer comme dans une procession). L'agrammaticalité provient du fait que les *body classifiers* (cf. *articulator affixe*) ne peuvent être affixés avec un morphème marquant la Trajectoire, la Direction et la Manière du mouvement (cf. *movement affixe*) ; mais ils peuvent en revanche être combinés avec un morphème encodant la manière de locomotion (cf. *movement affixe*). Par ailleurs, d'autres types de classificateurs, considérés par Supalla comme moins marqués (*unmarked classifiers* ; ex. index tendu, main plate, pointage (*finger tip*)) ne peuvent pas être associés à des morphèmes signifiant la manière de locomotion. L'expression de chacun de ces éléments nécessite ainsi un encodage séquentiel au moyen de deux verbes distincts, dont le premier contient : *body classifier* + *manner-of-locomotion morpheme*, et le second : *unmarked classifier* + *path-direction morphemes*. Supalla constate l'expression possible de la Manière dans le second verbe mais il parlera dans ce cas précis de Manière du mouvement (*manner of movement along the path*), qualifiant ce dernier de morphème réduit, tandis que le premier verbe encode de façon plus ou moins élaborée la Manière de locomotion. Il avance également qu'aucun nom ou pronom ne peut intervenir entre ces deux verbes et constate un ordre fixe (i.e. verbe de locomotion + verbe de Trajectoire). Concernant cet ordre, il précise que le verbe de Trajectoire avec une configuration moins marquée, ne peut précéder un verbe de locomotion avec un *body classifiers*. Il conclut de ses analyses que l'ASL appartient à la catégorie des langues à satellite, considérant, au sein de ces constructions en série, que le verbe encodant la Manière (la manière de locomotion) constitue le verbe principal (*manner of locomotion verb*) tandis que le verbe encodant la Trajectoire constitue une forme réduite, identifiée comme étant un satellite (*path verb*) : **[MANIEREloco]**_{vb.principal} + **[TRAJECTOIRE +/- MANIEREmvt]**_{vb.satellite}. Supalla évoque également le cas d'un phénomène observé parmi les verbes de locomotion qualifié de « *shortened path* », où le corps du signeur se déplace avec ses mains, mais l'auteur n'identifie pas ici une forme de Trajectoire du mouvement : « the body were moved along with the hands signaling that some path of motion exists, but they may not include any of the morphemes marking particular paths of motion (linear vs circle), direction of motion, or the like. » (Supalla 1990 : 146). Il illustre ce cas par l'exemple suivant (Image 24), représentant un verbe marqué par un *body classifier* encodant la Manière de locomotion et un *shorted path*.



Image 24 : Exemple de *shortened path* au sein d'un verbe de locomotion (HUMAN-ARMS-DIVE) (Supalla 1990 : 147)

Il avance également un unique cas de verbe de locomotion, où l'ensemble des morphèmes (i.e. Manière de locomotion, Trajectoire, Direction et Manière du mouvement) peuvent être affixés simultanément à une même racine verbale : les verbes avec un *two-legged classifier*. Il illustre ce cas par l'exemple ci-dessous (Figure 16), représentant un verbe marqué par un *two-legged classifier* et encodant la Manière de locomotion « plonger » ainsi que la Trajectoire « en arc ».



Figure 16 : Exemple de verbe de locomotion avec *two-legged classifier* (TWO-LEGGED-DIVE) (Supalla 1990 : 147)

Slobin et Hoiting (1994) avancent, quant à eux, que les langues des signes (sur la base d'une analyse de l'ASL et la SLN) sont des langues à cadrage verbal complexe (*complex verb-framed languages*). Premièrement, ils partent du principe que l'espace étant représenté spatialement dans les langues des signes, les verbes de mouvement dans ces langues expriment donc fondamentalement une Trajectoire (i.e déplacement d'une localisation à une autre dans l'espace de signation) (*ibid* : 487-489 ; Slobin 2004 : 236). « Verbe de mouvement » (*motion verbs*) réfère ici uniquement au cas des verbes avec classificateurs. Deuxièmement, la qualification « complexe » renvoie à la possibilité pour ces langues d'encoder simultanément plusieurs composants spatiaux, mais également d'exprimer séquentiellement la Manière et la Trajectoire

par l'usage de constructions en série. La simultanéité est marquée par l'expression au sein de ces verbes de mouvement, outre de la Trajectoire, de la Figure et de la Manière du mouvement : « (...) due to the nature of the manual modality, the moving hand can also represent the type of figure as well as manner of motion. For example, a downward V-handshape indicates a two-legged being and wiggling fingers indicate moving legs. » (Slobin 2004 : 236). Concernant les constructions en série, Slobin et Hoiting définissent ces dernières comme des constructions à verbes sériels (identifiées dans les langues vocales) sur la base du critère avancé par Durie (1993¹³⁰: 29, cité par Slobin et Hoiting 1994 : 492), à savoir que ce type de verbes indépendants agissent comme un unique verbe (i.e. même sujet, et la portée de l'aspect, la négation et l'interrogation s'applique aux deux verbes comme unité unique): « verb serialization has a key distinguishing property that it is used to describe (what are conceptualized by native speakers as) single events, the individual verbs embodying different components of each event ». Ils évoquent également les propos de William Foley qui tend à avancer l'existence d'un ordre universel au sein de ces constructions : Manière – Direction – But. Comme mentionné ci-dessus ces constructions ont également été observées et analysées par Supalla, cependant Slobin et Hoiting considèrent que ces dernières combinent deux verbes distincts et non un verbe et un satellite comme le sous-entend Supalla. Ainsi, chacun de ces verbes peut être employé seul et aucun n'a une forme non finie par rapport à l'autre. Par ailleurs, Slobin et Hoiting avancent qu'au sein de ces constructions, la Trajectoire est obligatoirement exprimée dans le verbe principal (*Path verb*), tandis que la Manière est optionnellement soit exprimée dans le verbe précédant ce verbe principal (*Manner verb*, i.e. verbe indépendant exploitant tout le corps du signeur), soit affixée au sein de ce verbe principal : **[MANIERE]_{vb.optionel} + [TRAJECTOIRE +/- MANIERE]_{vb.principal}**. A noter que la notion de Manière adoptée par ces auteurs ne rend pas compte de l'opposition énoncée par Supalla¹³¹ (*manner of locomotion vs. manner of movement*) ; ces derniers parlent de façon générale de Manière du mouvement. Par ailleurs, relativement à l'expression simultanée d'informations en langue des signes, Slobin (2004 : 236, voir également Slobin et Hoiting 1994 : 499) évoque le fait que les verbes de Manière et de Trajectoire peuvent encoder plusieurs aspects de la Manière, par l'exploitation du corps, de

¹³⁰ Durie, M. (1993). Grammatical structures in verb serialization: some preliminary proposals. In A. Alsina, J. Bresnan, and P. Sells (Eds.), *Complex Predicates*. Stanford, CA: CSLI.

¹³¹ Pour rappel, Supalla analyse les constructions en série de la façon suivante : **[MANIERE_{loco}]_{vb.principal} + [TRAJECTOIRE +/- MANIERE_{mvt}]_{vb.satellite}**.

l'expression faciale, et de la configuration et l'orientation de la main du signeur (ex. le mode de locomotion, l'effort, l'émotion, la posture et l'orientation finale de la Figure). Dans ces travaux antérieurs à ceux issus de l'article de 1994, Slobin en vient à considérer la possibilité que l'ASL représente un type différent de typologie : « The visual modality of hands, face, and body offers possibilities that are quite different from the acoustic modality of the voice or the combined modality of speech and gesture. » (Slobin 2004 : 237).

Slobin et Hoiting décrivent plus particulièrement dans leur étude trois types de constructions en série en SLN, figurant un événement au moyen d'une séquence de trois verbes (i.e. verbe de Manière - verbe de Trajectoire - verbe de Trajectoire) :

- 1) COURIR-APPROCHER-ENTRER (cf. Image 25)
- 2) COURIR-SORTIR-PARTIR
- 3) COURIR-APPROCHER-TRAVERSER



Image 25 : Construction en série « COURIR-APPROCHER-ENTRER » en SLN
(Slobin et Hoiting 1994 : 491)

Précisons que dans l'exemple ci-dessus, le signe APPROACH est dirigé vers la zone où a été précédemment localisé le signe HOUSE (cf. locus) et les doigts de la main en mouvement frétilent. Ce frétillement des doigts est décrit par les auteurs comme encodant la Manière « courir ». Le dernier verbe est décrit comme un verbe de Trajectoire neutre (*all-purpose verb*), sans marquage ni de la Figure (cf. classificateur), ni de la Manière. Slobin et Hoiting distinguent les deux verbes de Trajectoire au sein de ces constructions, l'un étant qualifié de *Path-Focus* (les verbes avec classificateur APPROCHER et PARTIR), l'autre de *Boundary-Focus* (les verbes neutres ENTRER, SORTIR, TRAVERSER). Les verbes *Path-Focus* focalisent sur l'expression de la Trajectoire, encodant également la Figure et la Manière du mouvement, et se caractérisent par le déplacement de la main à partir/vers un locus d'un référent précédemment introduit (« a single one-handed gesture, tracing the directionality of the path with regard to a

starting point and an ending point (...) [ou] from one "non configured" point to another » (*ibid* : 493)). Les verbes *Boundary-Focus* focalisent sur les caractéristiques du Fond (*enclosure* ou *boundary*) permettant d'indiquer une frontière, sans encodage d'information relative à la Figure et la Manière du mouvement (« The endstate of motion is a "configured" relation of figure to ground. » (*ibid* : 493-494)). Nous relevons plus particulièrement dans l'analyse de Slobin et Hoiting un point intéressant relativement au marquage d'une frontière. Ces derniers décrivent le marquage de la frontière de la façon suivante selon les trois types de verbes, ENTRER, SORTIR, TRAVERSER :

« The SLN verbs for these three paths all have a component that indicates a boundary : (1) in signing 'enter', the active hand speeds up slightly and slows under the passive hand, coming to rest there; (2) in signing 'exit', the active hand with a wrist-flick and thumb-point in the direction of exit; (3) and in signing 'cross', the active hand arcs over a boundary that has previously been traced in the air.» (*ibid* : 499)

Ils tendent ainsi à rendre compte, bien que la distinction ne semble pas explicitement marquée dans leur analyse, de la possibilité en langue des signes de décrire le franchissement d'une frontière soit au moyen d'une configuration manuelle représentant cette frontière – ce que nous qualifions de forme de marquage explicite –, soit au moyen du mouvement manuel associé à une forme de mise en mémoire de locus introduit antérieurement – que nous qualifions plutôt d'un marquage implicite. Nous retrouverons ce type de distinction au cours de notre analyse de l'expression du mouvement en langue des signes française, non dans l'analyse de ce que nous identifions ici comme des unités lexicales, mais dans l'analyse des unités de transferts. Par ailleurs, les signes de type *Path-Focus* font écho au début sur l'agrammaticalité ou non des transferts situationnels définis par le modèle sémiologique, Slobin et Hoiting semblant décrire ici une forme d'usage de transfert situationnel sans locatif.

Tang et Yang (2007) relèvent également l'emploi de séquences de verbe de Manière + verbe de Trajectoire en langue des signes de Hong Kong (HKSL), dont l'analyse s'apparente sur certains points à celle proposée par Slobin et Hoiting. Ils identifient le premier verbe en tant qu'*imit-sign* (i.e. « stem from gestures to imitate the real world activity » (*ibid* : 1231) encodant la Manière de locomotion, et le second verbe, *classifier predicate* encodant la Manière du mouvement et la Trajectoire ; distinguant ainsi, comme Supalla, deux types de Manière. Ces

imit-sign sont toutefois décrits comme étant inutiles lorsque les paramètres manuels du *classifier predicate* permettent l'encodage des informations relatives à la Manière de locomotion (ex. configuration « V inversé » avec fréttillement des doigts), et ainsi qualifiés globalement d'élément supplémentaire dans l'encodage de la Manière : « The co-event Manner is realized either phonologically by palm orientation or morphologically by a gesture-like, imit-sign ». Tang et Yang concluent par ailleurs que la séquence de ces deux types de verbes s'apparente non à une construction à verbes sériels mais à des verbes composés¹³² (*V-V compounds*; *ibid* : 1235) dont le second verbe (*classifier predicate*) occupe le statut de verbe principal, modifié par le premier verbe (*imit-sign*).

Risler (2013) propose une analyse de la composition des prédicats verbaux spatiaux en langue des signes française (i.e. simultanété) et de l'espace discursif dans lequel ils s'inscrivent (i.e. séquentialité). Tout comme les travaux exposés ci-dessus, elle considère deux types de verbes : les verbes de déplacement (i.e. encodant la Trajectoire) et les verbes de manière du mouvement. Les verbes de déplacement rendent compte du déplacement dans l'espace de signation d'une forme manuelle (proforme manuelle), encodant les caractéristiques formelles de la figure, par rapport à des locus précédemment construits et marqués ou non dans le verbe. Risler décrit ces verbes comme étant composés d'une racine lexicale (i.e. le tracé verbal d'un schéma spatial) associée à des indices de la figure (proforme manuelle) et du fond (emplacement). La direction du regard du signeur lors de la production d'un verbe de déplacement, non évoquée jusqu'à présent dans les descriptions présentées ci-dessus sur l'ASL et la SLN, signifie également des informations spatiales. Il peut anticiper le déplacement en se portant sur son point final, et ainsi mettre en focus ce dernier ; ou suivre le déplacement en se portant sur la proforme manuelle en déplacement (cf. regard au cours d'un transfert situationnel), mettant ainsi en focus la Figure. Le regard peut également marquer la localisation de la Figure avant l'expression même de son déplacement en portant sur le lieu initial de ce dernier. Risler distingue par ailleurs deux types de trajectoire : une trajectoire orientée par rapport à un ou des locus non marqués dans le verbe mais précédemment construits, vs. une trajectoire orientée par rapport à un locus marqué dans le verbe (*ibid* : 233). Les verbes de manière encodent la Manière du déplacement par une mise en action du corps du signeur

¹³² La distinction entre constructions à verbes sériels et verbes composés est actuellement débattue dans la recherche en langues vocales.

(*proforme corporelle*), référant à la Figure. Précisons que le terme « une proforme » employé ici par Risler réfère à la valeur anaphorique des configurations manuelles et/ou des parties du corps du signeur (cf. Millet 2006), et ne sont pas à confondre avec le terme « un proforme » introduit par Cuxac relatif uniquement aux configurations manuelles des structures de grande iconicité. Selon Risler, la reprise de la Figure par une proforme manuelle ou une proforme corporelle semble déterminer la perspective (ou point de vue) adoptée sur l'orientation de la Trajectoire : perspective externe (proforme manuelle) vs. perspective interne (proforme corporelle). Précisons que Risler fait une distinction entre proforme corporelle et prise de rôle, qui semble se rapprocher de l'analyse que nous avons relevée ci-dessus des *constructed action* par Cormier et ses collaborateurs (cf. <CA:manCA:hold-pan>). Cet auteur décrit la prise de rôle non en termes de structure, mais comme une forme d'investissement corporel marquant un point de visée (Risler 2013 : 241) ; ce dernier étant défini comme le point d'origine des repérages de temps, de lieu et de personne d'un événement, pouvant être associé au locuteur ou à un protagoniste de l'énoncé (la Figure). Ainsi la prise de rôle peut porter sur un ou une suite de prédicats, ces derniers pouvant décrire différentes perspectives relativement à la relation Figure/Fond (soit impliquant une proforme corporelle > perspective interne, ou une proforme manuelle > perspective externe). Risler relève, tout comme les travaux ci-dessus, la production de séquences verbales (i.e. alternance de verbe de déplacement et verbe de manière du mouvement). Elle qualifie ces séries différemment selon la nature du point de visée en jeu (i.e. signeur vs. Figure) : « suite de verbes » lorsque le point de visée varie entre les verbes vs. « construction de verbes en série » lorsque le point de visée est maintenu durant toute la série (soit maintien de l'investissement corporel du signeur (cf. prise de rôle)) (*ibid* : 231-232). Contrairement aux autres travaux, Risler constate des variations dans l'ordre de production de ces séquences (suite de verbes ou constructions en série) (*ibid* : 231).

3.3. Une approche développementale

D'après la littérature, les enfants sourds signeurs représentent très tôt les événements de mouvement essentiellement au moyen de constructions à classificateur ou de *constructed action* et peu par des formes lexicales (i.e. « frozen verb in which the internal components of the verb bear no meaningful relationships to components of the events » (Supalla 1982 : 74)). Cette description spatiale d'événements spatiaux, par l'usage de constructions iconiques complexes,

questionne le rôle facilitateur ou non de l'iconicité au cours de l'acquisition du langage spatial en langue des signes, ainsi que la maîtrise de la simultanéité d'informations encodables au sein de ces constructions (cf. section 2.3.1).

Toutefois avant d'accéder à la maîtrise d'un usage totalement conventionnel de l'espace de signation, Morgan et ses collaborateurs (2008) relèvent, dans une étude longitudinale sur un enfant sourd signeur en BSL de parents sourds signeurs (âgés entre 1;10 à 3;0 ans)¹³³, que ce dernier utilise certains types de gestes pour communiquer des informations sur le déplacement et la localisation (combinés ou non avec des configurations et mouvements conventionnels). Entre 1;10 et 2;6, l'enfant exprime en effet un mouvement ou une localisation, au moyen de gestes holistiques ou de classificateurs, mais après 2;6 ans ces gestes vont disparaître et être progressivement remplacés par des constructions à classificateurs¹³⁴. Les moyens gestuels (vs. signes) utilisés par l'enfant afin d'exprimer différents aspects d'un événement de mouvement, essentiellement le mouvement simple d'une Figure selon une trajectoire linéaire sans description explicite du Fond (ex. UP, FORWARD), sont les suivants:

- « *Whole body pantomime depiction* » (avant 2 ans) : l'enfant lui-même représente une figure en déplacement ou dans une localisation spécifique et n'utilise pas de classificateur pour exprimer cette figure (ex. usage de ses bras pour représenter un avion qui vole). Ce type de geste véhicule des informations sur la Manière ;
- « *Real object manipulation* » (entre 2;0 et 2;6 ans) : l'enfant déplace ses mains en lien avec un objet du monde réel pour représenter le mouvement ou la localisation d'une figure (ex. la configuration V se déplace sur une bicyclette réelle pour exprimer « une personne roule à bicyclette »). Ainsi dans ce type de geste, l'enfant combine un objet du monde réel avec une configuration et un mouvement conventionnel. Ce type de geste véhicule des informations sur la Figure et la Trajectoire, l'objet réel véhicule quant à lui des informations sur le Fond¹³⁵ (ou parfois la Figure). Selon Morgan et ses collaborateurs, la

¹³³ Filmé en interaction naturelle à son domicile.

¹³⁴ Morgan et ses collaborateurs distinguent un signe d'un geste selon les critères suivants: « The sign must have been directed toward another person, used spontaneously by the child and not be the direct manipulation of an object or person in the child's environment » (Morgan et al. 2008 : 7).

¹³⁵ La définition du « Fond » (*ground*) adoptée par Morgan et ses collaborateurs semble se distinguer de celle avancée par Talmy. En effet, dans l'exemple mentionné plus haut de la configuration V se déplaçant sur une bicyclette réelle, ces auteurs considèrent l'objet en question comme signifiant le Fond de l'événement décrit, or ce dernier a une valeur d'instrument (objet utilisé pour effectuer un déplacement) et non de Fond au sens talmyen.

manipulation d'un objet réel peut être vue comme un stade intermédiaire pour représenter le déplacement ou la localisation d'une entité entre un système gestuel et l'usage de signes linguistiques requérant l'usage de deux mains pour signifier le couple Figure-Fond ;

- « *Directional traces* » (entre 2;0 et 2;6 ans): l'enfant trace à l'aide de son index une trajectoire, aucune information n'est apportée sur la figure. Ces productions sont toutefois précédées d'un signe lexical signifiant l'entité concernée par le mouvement décrit. Supalla (1982 : 93) relève également ce type de structure dans les productions en ASL de trois enfants sourds (entre 3;6 ans et 5;11 ans). Ce type de geste véhicule des informations sur la Trajectoire et la Manière du mouvement.

Morgan et ses collaborateurs (voir également Morgan 2014) proposent un ordre d'acquisition du langage spatial comme suit : le corps entier comme figure > les mains comme Figure et les objets réels comme Fond (ou inversement) > le doigt traçant une trajectoire > les constructions à classificateurs conventionnelles. Ces constructions ont fait l'objet de nombreux travaux en acquisition du langage chez l'enfant sourd signeur dans différentes langues dont nous exposons certains résultats ci-dessous. Bien que ces derniers révèlent une utilisation relativement précoce de ces constructions pour exprimer des événements de mouvement, l'encodage simultané des différents composants sémantiques (Figure, Fond, Manière et Trajectoire) au sein de ces constructions rend compte d'un certain niveau de complexité, justifiant d'une maîtrise progressive de ces constructions chez l'enfant sourd signeur. Nous traiterons également dans un troisième sous-chapitre l'acquisition des *constructed action*.

Avant d'exposer un aperçu de ces différentes recherches, il convient de préciser que comme mentionné précédemment (cf. chapitre 2) la diversité des approches et des terminologies envisagées dans le domaine de la linguistique des LS rend confuse la comparaison des résultats issus des études en acquisition. Les structures considérées selon les travaux ne se recouvrent pas nécessairement ; ce point a également été relevé par Cormier et al. (« it is often not even clear whether these terms are used to refer to the same phenomenon, different aspects of the same phenomenon, or perhaps different phenomena altogether. » (Cormier et al. 2015 : 168)). Les propos de ces auteurs mentionnés ici font référence au cas des constructions avec prise de rôle, mais le même constat peut être fait en ce qui concerne les constructions à classificateurs. Précisons également que l'essentiel des études sur l'acquisition du langage spatial en LS porte leur intérêt sur la maîtrise du langage spatial en production, à travers des tâches d'élicitation/ou interaction naturelle, et plus rarement en compréhension.

Avant d'exposer les divers travaux relatifs à l'acquisition des structures en jeu dans l'expression d'un événement de mouvement en LS, nous tenons à faire un bref état du contexte et des grandes étapes d'acquisition des LS afin de rendre compte du cadre général dans lequel s'inscrivent ces différentes études sur l'acquisition de la langue des signes. Cette brève introduction, nous permet également de définir la place de notre étude au sein du vaste champ du domaine de l'acquisition des LS.

3.3.1. Brève introduction : Contexte et grandes étapes d'acquisition d'une langue visuo-gestuelle

En raison de la considération tardive du statut linguistique des langues des signes¹³⁶, les recherches en acquisition des langues des signes, par contraste avec celles des langues vocales, sont relativement récentes (i.e. courant des années 70). Dans un souci de comparaison inter-langue (langues des signes - langues vocales), les études pionnières dans ce domaine se sont essentiellement centrées sur le développement de la langue des signes chez des enfants sourds de parents sourds signeurs, souhaitant ainsi rendre compte au mieux du processus d'acquisition naturelle de la langue des signes du fait d'un input direct. Par ailleurs, ces études ont défini les premiers éléments de réflexion sur l'acquisition des langues des signes d'après des analyses essentiellement menées sur l'ASL, selon des études de cas longitudinales d'un ou deux enfants, voire d'un très petit groupe d'enfants. Par ailleurs, Newport et Meier (1985) soulignent que ces recherches furent souvent entreprises sur la même population d'enfants sourds, en partie en raison du faible nombre de sujets sourds de parents sourds signeurs relativement à l'ensemble de la population globale d'enfants sourds. Cependant, la problématique de l'acquisition des langues des signes se heurte à une population fortement hétérogène du fait des divers contextes sociolinguistiques la caractérisant (i.e. hétérogénéité de l'âge d'apparition de la surdité, du degré de surdité, du contexte familial et pédagogique, de l'histoire médicale). Ainsi le contexte des enfants sourds de parents sourds est le moins représentatif, à la fois de la population

¹³⁶ Les travaux de De Tervoort sur langue des signes néerlandaise (SLN) d'enfants sourds en 1953 (texte original en néerlandais non traduit) et de Stokoe en 1960 sur l'ASL marquent le début de la linguistique des langues des signes.

d'enfants sourds¹³⁷ (cf. enfants sourds de parents entendants), mais aussi de la population d'enfants exposés naturellement dès la naissance à la langue des signes (cf. enfants entendants de parents sourds).

En effet, la majorité des enfants sourds naissent de parents entendants qui ne pratiquent pas de langue des signes et évoluent dans un milieu totalement entendant (estimation généralement acceptée de $\pm 95\%$ (Cuxac et Pizzuto 2010 : 39) ; qualifiés de signeurs 'non natifs' dans la littérature). Ne partageant pas de langue commune avec leur entourage, ces enfants tendent à être exposés à un environnement linguistique essentiellement vocal (i.e. absence d'input en LS). Face à cette situation, les chercheurs parlent d'acquisition tardive de la langue des signes. En effet, ces enfants sourds n'étant pas exposés à la langue des signes dès la naissance, l'acquisition de cette langue se fera plus tardivement lors d'échanges avec d'autres pairs sourds (i.e. input en LS tardif), soit à des âges variables selon ces rencontres. Cependant, une communication visuelle peut s'instaurer entre l'enfant et son entourage dès la naissance, si ces derniers parviennent à développer de nouvelles sensibilités interactionnelles gestuelles et à modifier des habitudes de communication inconscientes profondément enracinées qui permettront à l'enfant de devenir créateur d'une langue gestuelle (i.e. input indirect en un sens). Goldin-Meadow fut l'une des premières chercheuses à mener des études sur ce type d'acquisition atypique du langage chez des enfants sourds américains et à révéler l'émergence chez ces enfants « isolés »¹³⁸ d'un « système gestuel spontané » de nature linguistique (i.e. *homesigns*) (cf. section 2.2.1). Ainsi les concepts de signeur « natif » vs. « non natif » ne tiennent pas nécessairement compte du fait que pour de nombreux sourds dits non natifs, bien que l'acquisition d'une LS standard se soit effectuée après un certain temps, on ne peut pas considérer que ces individus n'aient pas développé de langue, comme peut en témoigner l'apparition de langues émergentes. Ainsi la langue standard sera apprise tardivement mais cet apprentissage s'insère au sein d'un processus d'acquisition déjà mis en place du fait de l'émergence d'une langue émergente que l'enfant aura développée par absence d'autres systèmes.

¹³⁷ Pour les Etats-Unis, d'après les chiffres de Schein & Delk (1974), environ 10% des enfants sourds sont de parents sourds (soit 90% de parents entendants).

¹³⁸ Le terme « isolé » réfère au fait que l'enfant sourd évolue dans un environnement où la langue des signes est totalement absente.

Les enfants sourds de parents sourds (qualifiés de signeurs ‘natifs’ dans la littérature) sont généralement exposés dès leur naissance à la langue des signes ($\pm 5\%$) ; enfants et parents sont, dans ce contexte d’acquisition, liés par cette langue visuo-gestuelle commune à partir de laquelle ils pourront facilement entrer dans la communication (i.e. input direct). Toutefois, les parents sourds n’ont pas nécessairement tous le même rapport à la langue des signes, tout dépend de la langue dans laquelle ils ont eux-mêmes évolué et de leurs représentations sur cette langue. Certains parents sourds, élevés selon un modèle oraliste¹³⁹, auront tendance à pratiquer une langue vocale avec des articulations déviantes et des productions syntaxiquement limitées. Ainsi, le contexte d’acquisition ne sera pas nécessairement naturel, l’entrée dans la communication ne se faisant pas sur les bases d’une langue commune, comme mentionné précédemment, entre l’enfant et ses parents. Cependant, il y aura probablement une certaine sensibilité à l’instauration d’une communication visuelle. D’autres parents sourds signeurs n’étant pas conscients des enjeux de la langue des signes pour le développement de leur enfant sourd n’utiliseront que partiellement la langue des signes, et pratiqueront avec leur enfant une association d’un système vocal et d’un système gestuel, tous deux n’étant pas constitués de manière aussi structurante qu’une langue. Ainsi outre la spécificité de la langue ainsi étudiée du fait de sa modalité (canal visuo-gestuel), le contexte sociolinguistique de ces langues rend leur processus d’acquisition atypique bien que naturel.

Précisons par ailleurs, que certaines recherches portant sur une comparaison entre enfant sourds de parents sourds signeurs et enfants sourds profonds de parents entendants (signeurs ou oralistes) avancent des effets de l’âge d’acquisition, ainsi que de la nature de l’input, sur le développement des compétences linguistiques et cognitives (cf. le domaine des théories de l’esprit¹⁴⁰) des enfants sourds signeurs (ex. Courtin 2000 ; Smith et Cormier 2014 ; Mayberry 2010). Concernant l’acquisition de la langue des signes (i.e. langue maternelle) par des enfants entendants de parent(s) sourd(s) (i.e. CODA pour Children Of Deaf Adult(s)), nous évoquerons uniquement le fait que ce contexte d’acquisition révèle une double complexité en raison d’une part de son caractère bilingue (français-LSF) mais aussi bimodale (canal audio-oral et visuo-gestuel). Notre propre étude se focalisant uniquement sur l’analyse des productions d’enfants

¹³⁹ Modèle éducatif qui exclut, tant au niveau familial que scolaire, l’exposition de l’enfant à une langue des signes.

¹⁴⁰ Afin de définir ce domaine, nous reprenons les propos de Courtin qui définit ce domaine comme renvoyant aux « capacités de l’enfant à prédire les actions, jugements et émotions d’autrui en fonction de ce que cet autrui sait et en faisant abstraction de leur savoir propre (compréhension de l’esprit représentant) » (Courtin 1998 : 71).

sourds de parents sourds, nous restons donc consciente de ne rendre compte que d'une réalité du processus d'acquisition de la langue des signes française (cf. Cuxac et Pizzuto 2010 : 42¹⁴¹).

La plupart des travaux en acquisition des langues des signes, portant initialement essentiellement sur des signeurs sourds natifs en ASL, rendent compte de trajectoires développementales similaires en acquisition des LV et des LS : discrimination dès la naissance, gazouillis (*cooing noises*) vers 1-3 mois, babillage manuel vers 4-8 mois, développement phonologique (dont le paramètre configuration constitue le paramètre le plus difficile à acquérir – du fait qu'il nécessite une motricité fine et que la distinction entre les configurations est moins perceptible par l'enfant que les distinctions entre l'emplacement par exemple, ce dernier étant par ailleurs le paramètre le plus facile à acquérir) et lexical vers 12 mois, combinaison de signes vers 24 mois, puis développement de l'organisation discursive (cf. Chen Pichler 2012, Ortega 2016 pour un revue de la littérature). Concernant la composition du lexique précoce, Anderson et Reilly (étude sur 69 enfants sourds de 8 à 36 mois de parents sourds en ASL, comparativement à des enfants entendants anglophones ; basée sur des listes établies par les parents) ont relevé une production dominante de nominaux (essentiellement noms de personne, d'animaux et de nourriture) chez les enfants sourds les plus jeunes en ASL, tout comme chez les enfants anglophones (Anderson et Reilly 2002 : 90 et 94-95); puis une augmentation progressive et continue, à partir de 2 ans, de l'usage de prédicats (i.e. *Actions Signs*, *Helping Verbs*, et *Descriptive Signs*) (*ibid* : 89). Ils constatent toutefois, que bien que les prédicats soient peu nombreux dans les deux groupes, le lexique précoce des enfants sourds en contient plus que leurs homologues anglophones (*ibid* : 92), ils soulignent toutefois la nature de ces prédicats pose questions : « many of those that do occur in ASL (e.g., SLEEP, CLAP) have a strong iconic or gestural form, making it difficult to determine if these early signs are gestures or signs. These iconic verbs may well be present in a similar form in the vocabularies of young hearing

¹⁴¹ « Si l'on accorde que ces personnes [signeur 'natif'] constituent la 'masse critique' des communautés de signeurs, on doit conclure que la majorité des études conduites ces 40 dernières années laissent inexplorée une partie remarquable de la réalité des LS et ne peuvent donc être utilisées pour comprendre comme il le convient les problèmes relatifs à l'émergence, aux normes et aux variations des LS. Une telle démarche caractérisée par une focalisation presque exclusive sur les signeurs 'natifs' peut être interprétée comme l'une des manifestations de la perspective assimilatrice mentionnée plus haut : les ressemblances entre LS et LV sont en effet fortement accentuées si l'on écarte ou minimise les aspects qui les différencient de manière significative. » (Cuxac et Pizzuto 2010 : 42).

children as well.» (ibid : 95). Ainsi les recherches sur les premiers signes soulèvent la problématique de la distinction entre signes et gestes et des critères de reconnaissance d'un geste en tant que signe chez le tout-petit signeur. Cette distinction est d'autant plus difficile à établir que ces deux éléments ont la même modalité. Concernant le développement au niveau syntaxique, morphologique ou pragmatique, ces derniers ont été les moins explorés (Ortega 2016 : 550). Nous rendrons compte toutefois d'un certain nombre de travaux relatifs à l'acquisition des constructions à classificateurs et des *constructed action* dans la section suivante, ces constructions étant fortement exploitées dans l'expression d'un événement de mouvement en langue des signes.

L'analyse du développement langagier chez l'enfant sourd signeur soulève les questions plus généralement de l'articulation (i.e. rupture ou continuité) entre le geste et le signe (i.e. geste verbal)¹⁴² – ainsi qu'en amont de l'identification de l'un ou l'autre de ces éléments -, du développement de la simultanéité dans la représentation linguistique et du rôle de l'iconicité (i.e. facilitateur ou non) au cours de ces différentes étapes d'acquisition :

« Because sign is conveyed in the visual-gestural modality and because infants (both hearing and deaf) use communicative gestures prelinguistically, in the initial stages of language development, children learning signed languages may have a distinct advantage over children learning spoken language, particularly in the acquisition of first “words.” Additionally, although signs have undergone processes of grammaticization, there is a pantomimic or iconic aspect to ASL, and one might suppose that children would exploit this iconicity, thus entering the language system earlier and faster than their hearing counterparts. (...) if first signs consistently appear earlier than first words, this would suggest that underlying cognitive abilities for language are in place sooner than previously thought. This would also indicate that the development of speech mechanisms restricts the age at which first words are used, rather than the underlying cognitive abilities. » (Anderson et Reilly 2002 : 85)

Relativement à cette question, Cuxac s'accorde à dire que les enfants sourds de parents sourds signants n'expriment pas le besoin de recourir au processus d'iconicisation. En effet, ces

¹⁴² Le geste, à l'inverse du signe, est souvent défini dans la littérature comme étant holistique, gradient et non décomposable (Morgan 2014 : 2).

derniers étant dans un processus d'acquisition d'une langue n'auront pas un besoin vital de puiser dans leurs ressources et dans leur environnement pour pouvoir communiquer du sens, ils seront plutôt dans l'appropriation d'une certaine convention (i.e. la langue des signes de leurs parents et de leur entourage). Les enfants sourds en train d'acquérir une LS ne devront pas, en quelque sorte, comprendre l'éventuelle base iconique d'un signe pour pouvoir apprendre ce signe. Toutefois, le débat porte actuellement sur l'existence, chez l'enfant sourd acquérant une langue des signes, d'une certaine conscience de l'iconicité des signes lexicaux de la LS qu'il acquière, bien que l'usage de ces signes ne s'inscrive pas dans un processus cognitif initial forcé de reproduire iconiquement une expérience. Sur ce point, Cuxac défend que « l'enfant sourd à qui on n'a pas rendu compte du lien iconique entre [LAIT] et son référent n'en saura pas plus que l'enfant entendant sur le lait ni sur la façon de l'obtenir. Mais l'éventuelle application du savoir qu'il a des formes de grande iconicité sur les signes standard ne peut pas ne pas lui faire voir iconiquement à propos du signifiant [LAIT] la « saisie manuelle répétée d'une forme mince et longitudinale » (Cuxac 2000 : 144). En revanche, comme évoqué en section 2.2.1, le processus d'iconisation est sans conteste mis en œuvre lors de la création d'un système gestuel par les enfants ou adultes sourds "isolés". Le processus d'iconisation ainsi mis en avant n'implique toutefois pas au départ une exploitation consciente par le signeur de la figurativité émanant de ce dernier, soit la conscience que « plus ça ressemble mieux c'est compris » :

« Jusque-là [le processus d'iconisation], il n'a pas été question une seule seconde de montrer. L'enfant ne fait que dire et procède avec les moyens du bord cognitifs et culturels dont il dispose, à savoir qu'il ne peut faire autrement que de baser son processus créatif sur des ressemblances [...]. Le savoir qui consiste à vouloir montrer la référence absente à partir de l'utilisation de la ressemblance est bien ultérieur. » (Cuxac 2000 : 27-28).

3.3.2. Les constructions à classificateurs

Avant de rendre compte de l'état de la littérature sur la question de l'acquisition des constructions à classificateur (*classifier predicates*), nous tenions à citer les propos de De Beuzeville (2006) qui rendent compte d'une problématique que nous avons soulignée à plusieurs reprises dans notre thèse ; bien que notre réflexion concerne l'étude de l'acquisition

des langues des signes en général, tandis que les propos de De Beuzeville se rapportent plus spécifiquement aux études sur l'acquisition des constructions à classificateurs :

« (...)comparison [Studies into the acquisition of DVs (= Depicting Verb)] is hindered by the fact that different researchers have used different terminology and at times even studied phenomena which not all researchers would consider types of DVs, such as a study on the acquisition of role-shift by Morgan & Woll (2003). In addition, methodologies have varied widely. Perhaps most importantly, with the exception of Schick, most of the studies focus on a very small number of native signing children. » (De Beuzeville 2006 : 48).

Bien que l'âge auquel les enfants acquièrent un niveau de maîtrise des constructions à classificateurs similaire à ceux des adultes diffère selon les travaux, la littérature en LS s'accorde toutefois sur le fait que la maîtrise de ces constructions soit relativement tardive, soit après 8-9 ans (ex. De Beuzeville 2004 (Auslan) ; Kantor 1980, Schick 1990 (ASL) ; Slobin et al. 2003 (ASL et SNL)). Ces dernières réfèrent à un processus complexe dont la maîtrise nécessite, entre autres, l'usage de configurations appropriées (i.e. classificateurs), la combinaison de plusieurs paramètres, la coordination et localisation des deux mains (i.e. main dominante et main dominée) référant à des entités distinctes (pour les constructions décrivant une relation Figure-Fond), ainsi que la manipulation de différentes perspectives (i.e. interne vs. externe). La littérature rend compte de différentes séquences développementales selon les composants de ces constructions, dont nous rendons compte ci-dessus.

L'étude de Morgan et al. (2008) sur la BSL mentionnée ci-dessus, avance que les enfants sourds semblent, au cours de leur développement, faire usage dans un premier temps (vers 2 ans) de classificateurs associés à des gestes (i.e. configuration manuelle particulière pour représenter la Figure combinée avec un objet réel marquant le Fond, ou inversement) puis progressivement intégrer ce type de configuration dans des constructions à classificateurs. D'autres travaux en ASL et SLN (cf. Slobin et al. 2003 – étude sur enfants sourds de parents sourds ou entendants ; Schick 2006) montrent que l'acquisition des classificateurs se met en place à partir de 2 ans environ. Zheng et Goldin-Meadow relèvent également l'emploi de classificateurs (i.e. « a handshape that captured attributes of the entity into the characterizing gesture » (2002 : 154) dans les productions gestuelles d'enfants sourds, chinois et américains (âgés entre 3;8 et 4;11 ans), évoluant sans input en LS (i.e. *homesign*). Lindert (2001 cité par

Schick 2006 - étude sur 5 enfants sourds âgés de 2;0 à 3;9 ans de parents entendants ou sourds ayant acquis l'ASL tardivement) avance qu'au cours des premiers stades de développement, les *CL-Handle* sont produits en majorité, bien que soit relevé également l'usage de *CL-Entity* et *CL-SASS* de façon moins fréquente. Les *CL-Handle* semblent ainsi se développer plus tôt que les deux autres types de classificateurs, la raison avancée étant leur "transparence". Schick (1990) constate toutefois que la maîtrise des classificateurs varie selon le type de classificateurs (i.e. *CL-entity*, *CL-handle*, *CL-SASS*, cf. section 2.3.1.1). Cet auteur rend compte ainsi (étude sur 24 enfants sourds âgés de 4;5 à 9;0 ans, de parents sourds, en ASL) de la maîtrise tardive (au-delà de 8 ans) des *CL-Handler*, ainsi que des *CL-SASS* ; elle conclut à l'ordre d'acquisition suivant : *CL-Entity* (avec 85% de formes correctes ou partiellement correctes chez les enfants de 4;5-5;11 ans) > *CL-SASS* > *CL-Handler*. Elle attribue cette maîtrise précoce des *CL-entity* au fait que la sélection de ces classificateurs, contrairement aux deux autres types, ne requièrent pas la considération de plusieurs dimensions, mais une catégorisation surordonnée, et que leurs formes ne subissent pas de modification relativement aux dimensions de taille et de forme de l'entité impliquée. Par ailleurs, la maîtrise plus tardive des *CL-Handle* serait liée, d'après Schick, au sémantisme des constructions dans lesquelles ces classificateurs sont employés (*handle predicate*), soit plus précisément au fait que l'information relative aux caractéristiques physiques de l'objet signifiée par la configuration (*CL-Handle*) serait secondaire et complémentaire à l'action décrite par le prédicat (*locatif transfer*), car « the handshape rarely supplies contrastive information not available from context » (Schick 1990 : 368). Ainsi Schick conclut que le type d'information véhiculé par le *CL-Handle* étant moins pertinent pour le sens global du verbe, il apparaît donc comme moins accessible pour l'apprenant. Tang et al. (2007 ; étude sur 14 enfants sourds de parents entendants, âgés de 6 à 13 ans, en HKSL) relèvent un ordre d'acquisition différent de celui avancé par Schick : *CL-Handler* > *CL-Entity* > *CL-SASS* (Tang et al. 2007 : 303) ; précisant toutefois que les configurations impliquées dans cette étude décrivent la saisie d'un objet (ex. *S-handshape*, *G-handshape*, et *open-5-handshape*), et que seulement un sous-ensemble de ces classificateurs est intégré au sein de déplacements (i.e. *a transfer movement path*). Ces auteurs justifient la complexité des *CL-SASS* du fait que ces derniers soient impliqués dans des prédicats à deux arguments (i.e. construction impliquant la coordination des deux mains) ou du fait, comme Schick, que ces dernières requièrent la considération de la dimension des objets. De Beuzeville rend compte d'un ordre d'acquisition en Auslan identique à celui décrit par Tang et ses collaborateurs ; précisant toutefois que « Handshape by DV types, a statistically significant difference could only be found between

handling [CL-Handler] and tracing [CL-SASS] DVs. Modelling [CL-Entity] was not found to be significantly different from either handling or tracing. » (De Beuzeville 2006 : 193). De Beuzeville avance que la maîtrise plus précoce des *CL-Handler* peut s'expliquer par le fait que les enfants n'aient pas à choisir une configuration manuelle pour représenter une entité autre, la main (signeur) représentant la main (action réelle). La maîtrise plus tardive des *CL-SASS* est expliquée par les mêmes raisons que les autres auteurs (i.e. aspects dimensionnels impliqués).

Outre les variations de séquence développementale selon les types de classificateurs, plusieurs études (ex. Kantor 1980, Supalla 1982, Morgan et al. 2008, De Beuzeville 2006, Tang et al. 2007) constatent différents types de substitution de configuration dans les productions des enfants. Ces dernières relèvent l'emploi de configurations moins marquées pour encoder la Figure au sein des constructions à classificateurs produites par les enfants sourds signeurs, essentiellement chez les enfants les plus jeunes et qui diminue régulièrement avec l'âge. Toutefois selon les auteurs, les configurations considérées comme « moins marquées » semblent varier. Par exemple, Supalla considère comme moins marqué « a flat B-hand or an index finger Z-hand (Supalla 1982 : 93), tandis que Schick définit par moins marqué « that represent some but not all of the linguistically relevant dimensions » (Schick 2006 : 113). Or ce dernier critère semble correspondre selon l'analyse proposée par Supalla à l'expression d'un classificateur partiellement correct, soit « when some but not all of the target morphemes are correct » et n'est donc pas comptabilisé comme moins marqué. De Beuzeville (2006, étude sur 27 enfants âgés de 4 à 10 ans de parents sourds, en Auslan) regroupe également les configurations neutres et celles sémantiquement inappropriées, constatant que les formes neutres ont été utilisées beaucoup moins fréquemment que les formes sémantiquement inappropriées (ex. « S » pour un arbre (conventionnellement inapproprié), classificateur-Véhicule pour un avion (forme inappropriée avec référent)). Kantor relève dans son étude (1980, étude sur 9 enfants âgés de 3 à 11 ans de parents sourds, en ASL) que les enfants les plus jeunes tendent à substituer certains classificateurs par des configurations moins complexes du point de vue articulatoire uniquement lorsque ces derniers interviennent dans un contexte sémantique et syntaxique complexe (ex. configuration 5 au lieu de configuration 3). D'après Kantor, ces substitutions ne sont pas le fait de simples problèmes articulatoires, dans la mesure où la même configuration manuelle peut être utilisée de façon appropriée au sein d'un signe lexical, mais le fait de l'interaction complexe de facteurs syntaxiques (i.e. requérant plusieurs informations/arguments dans le verbe), sémantiques (i.e. référant à certaines qualités ou

caractéristiques de leur référent) et phonologiques (i.e. interagissant avec plusieurs paramètres) engendrés par l'emploi de ces constructions à classificateurs (Kantor 1980 : 204-205).

Supalla relève également certains rares cas où l'enfant décrit un événement de mouvement au moyen d'un simple pointage (path markers classifier) : « the tip of the index finger is used to mark the path without any marking of the object class » (Supalla 1982 : 93). L'usage de ce type de forme, également qualifiée de moins marquée par Supalla (1982 : 120), tend à diminuer au fil des âges. Il précise que ce type particulier de classificateurs est utilisé principalement pour référer à des objets ronds, parfois des animés ou des véhicules, mais jamais pour des objets de forme rectiligne (Supalla 1982 : 107). Ce type de production a également été relevé par De Beuzeville chez des enfants de 4-5 ans en Auslan (De Beuzeville 2006 : 148), mais identifié, en revanche, comme forme inappropriée. Elle avance que ce type de procédé rend compte soit d'une focalisation intentionnelle sur le mouvement de la part de l'enfant, soit d'un procédé inconscient de simplification du verbe produit par l'expression uniquement du mouvement d'un événement ; et non donc d'une tentative de produire une configuration donnée. Ces deux auteurs précisent que ce type de procédé (forme moins marquée ou simple pointage) a également été relevé chez les adultes, bien qu'en quantité moindre.

Plusieurs études relèvent quelques rares cas où les enfants utilisent la configuration d'une unité lexicale plutôt qu'un véritable classificateur (ex. Supalla 1982 : 110 (ASL), De Beuzeville 2006 : 141 (Auslan), Tang et al. 2007 : 306 (HKSL)). Supalla donne l'exemple d'un enfant empruntant la configuration « H » du signe ŒUF pour faire référence à un objet en forme de disque (Supalla 1982 : 110). De tels remplacements n'ont pas été relevés chez les adultes en ASL, et sont qualifiés par Supalla de non-conventionnels. De Beuzeville décrit ce type d'usage de la façon suivante : « Instead of using a handshape that marked a visual property of the referent, the children would use the handshape of the lexicalised sign for that object (regardless of whether it marks a visual property of the referent or not). » (De Beuzeville 2006 : 141). Elle illustre ce type de procédé par l'exemple d'enfants utilisant la configuration « gO » (i.e. configuration du signe lexical OISEAU en Auslan ; cf. Image 26), au lieu de la configuration « 2legs » (cf. Image 26) pour représenter un oiseau au sein d'une construction à classificateur (De Beuzeville 2006 : 141). Elle précise que ce type de réalisation peut être précédé de la production du signe lexical en question (soit ici, OISEAU). Ce type de stratégie est essentiellement identifié dans des cas où la configuration « 2legs » est empruntée aux signes lexicaux FALL et JUMP (i.e. de 55 à 100% des configurations lexicalisées sémantiquement appropriées) :

« if the video clip was of a car falling or a barrel bouncing up a hill, the children would not choose a handshape that represented a property of the referent; instead they would substitute 2legs, regardless of the form of the referent, or indeed whether or not it was animate. Interestingly, some children used the correct handshape until the handshape began the falling or bouncing movement, and then they would change it to a 2legs handshape. » (De Beuzeville 2006 : 142)

Bien que ce type de production soit non identique aux productions attendues (soit conforme à celles d'adulte), De Beuzeville qualifie ce type de stratégie en termes de « *semantically appropriate lexicalised sign's handshape* », car ayant été relevée dans les productions de certains adultes en Auslan (cf. Schembri 2001).

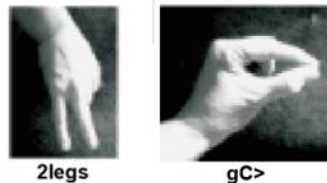


Image 26 : Deux types de configurations en Auslan (De Beuzeville 2006 : 230)

Les recherches sur l'acquisition des constructions à classificateurs (essentiellement les *entity classifiers* ou les *SASS* – les *handle classifiers* étant généralement considérés comme des prédicats impliquant seulement un classificateur, ou étant simplement non pris en compte au sein des études) ont également montré que la maîtrise des classificateurs relatifs au Fond est plus tardive que pour la Figure. Outre la substitution de configuration, les travaux rendent compte de l'omission fréquente du Fond (main dominée) chez les enfants les plus jeunes, avec une diminution de cette omission à partir de 7 ans, bien que la difficulté à exprimer simultanément la Figure et le Fond semble persister jusqu'à 13 ans (ex. Supalla 1982, Slobin et al. 2003, De Beuzeville 2006, Tang et al. 2007, Sümer 2015) ; à l'inverse de la Figure qui est marquée la plupart du temps. L'omniprésence de la Figure est généralement expliquée en raison de son rôle important conceptuellement au sein d'un événement de mouvement et de sa saillance sémantique en tant qu'agent dans la prédication. Plusieurs chercheurs rendent compte, par ailleurs, du fait que lorsque le Fond est marqué, il est généralement produit indépendamment du verbe de mouvement (i.e. au moyen d'un signe lexical ou au sein d'un verbe de localisation), c'est-à-dire séquentiellement, et ne sera finalement marqué simultanément avec la Figure dans le verbe de mouvement (construction à classificateur) que plus tard au cours du développement

(Supalla 1982, Newport et Meier 1985, Slobin et al. 2003, De Beuzeville 2006). Tang et al. illustrent le cas de l'omission d'un Fond (« *a tree canopy* »), jugé intuitivement agrammatical par des adultes signeurs natifs, par l'exemple suivant (Tang et al. 2007 : 305) :

A car plunged down (the cliff into a tree canopy)

* CAR CL:CAR-PLUNGE-DOWN

Suite à ces observations, Tang et al. avancent que les prédicats à classificateur sélectionnant un seul argument (qu'ils définissent comme étant des *lexicalized classifier predicates*) peuvent représenter une étape intermédiaire vers la production de prédicats à classificateur morphosyntaxique encodant deux arguments (i.e. Figure et Fond). Ces auteurs précisent par ailleurs l'importance du Fond au sein de ces constructions :

« Ground is associated with location in locative predicates, source and goal in motion predicates, as well as affected theme in transitive causative predicates (...). Hence, the non-dominant hand [encodes Ground] is crucial because it is fundamental to the development of some relatively more complex predicates like the transitive causative predicates.» (Tang et al. 2007 : 293-294).

De Beuzeville avance quatre facteurs pouvant expliquer ce phénomène d'omission chez les enfants (De Beuzeville 2006 : 162-164) :

- 1) manque de conscience de l'importance du Fond pour le sens du prédicat ;
- 2) (en raison des stimuli) utilisation des deux mains pour représenter la Figure, rendant impossible l'inclusion du Fond au sein du prédicat ;
- 3) difficulté cognitive face à l'expression simultanée de deux composants. D'après De Beuzeville, cette difficulté cognitive tend à être prouvée du fait de la production d'un signe référant au Fond avant de produire le prédicat à classificateur avec omission du Fond (i.e. signe lexical ou autre prédicat avec classificateur tel qu'un prédicat de localisation) ;
- 4) production du Fond non nécessaire au sein du prédicat car référent déjà inscrit dans l'espace mental (*mental space blend*), dans le cas où l'enfant a introduit l'entité référant au Fond avant de produire le prédicat avec omission du Fond.

Sümer (2015) a mené une étude comparative sur l'expression d'événement de mouvement entre des enfants sourds signeurs en TİD et des enfants entendants locuteurs du turc. Relativement à ce phénomène d'omission, elle rend compte du fait qu'en TİD comme en turc, bien que l'expression du mouvement encode majoritairement la Figure et le Fond chez l'adulte et chez

l'enfant, elle constate cependant des réponses fréquentes avec omission du Fond chez les enfants sourds et entendants les plus jeunes (4-6 ans). Ces données témoignent ainsi d'un processus de développement similaire entre les deux groupes d'enfants étudiés : « Ground omissions in motion event descriptions is a general aspect of language development, but is not specific to sign language learning children. » (Sümer 2015 : 201). Sümer conclut que la modalité n'affecterait pas l'acquisition de l'expression de la Figure et du Fond (*ibid* : 202). Elle observe par ailleurs que les adultes n'encodent pas exclusivement la Figure et le Fond simultanément au sein de constructions à classificateurs, mais également de façon séquentielle et ce à des taux équivalents. L'omission du Fond dans les productions des enfants est souvent analysée comme étant une forme de stratégie inappropriée (i.e. non conforme aux productions d'adulte ou agrammaticale). Toutefois Sümer mentionne le fait qu'en raison de l'absence de comparaison directe avec un groupe contrôle adulte au cours de plusieurs études en acquisition des langues des signes, il a généralement été supposé que le modèle cible consiste en l'usage de construction avec expression simultanée des classificateurs. Toutefois, elle évoque des études comparatives réalisées sur l'expression de la localisation en TİD et DGS ayant montré que la simultanéité n'est pas nécessairement obligatoire chez les adultes (Sümer 2015 : 182).

Par ailleurs, Slobin et al. observent que les enfants omettent régulièrement d'introduire les référents représentés par les classificateurs avant d'utiliser une construction à classificateur (Slobin et al. 2003 : 288). Tang et al. font le même constat (étude basée selon le niveau de compétence des enfants ; Tang et al. 2007 : 309). Ils relèvent également une capacité croissante des apprenants à maintenir un classificateur (main dominée) au cours d'une séquence de plusieurs signes. D'après Tang et al., ces données suggèrent que les apprenants acquièrent progressivement la connaissance que les constructions à classificateur peuvent être décomposables en unités morphologiques significatives, et peuvent être maintenues et empilées avec certaines autres unités morphologiques ou syntaxiques dans la construction (*ibid* : 309-310). Tang et al. (2007) proposent que le processus d'acquisition des constructions simultanées en LS dépend du développement de la connaissance par l'enfant du statut morpho-syntaxique des configurations en jeu dans ces constructions. D'après ces auteurs, l'enfant passerait par un premier stade de production de gestes, de *handler classifiers* (combiné avec des actions corporelles), et de *lexicalized classifier predicates* (i.e. forme lexicalisée de construction à classificateur à un argument). Au fur et à mesure de son développement, l'enfant deviendrait progressivement conscient de la fonction sémantique et morphologique des classificateurs (configuration). Cette "réanalyse" du statut des configurations (i.e. passage d'unité

phonologique à unité morpho-syntaxique) serait motivée par la perception par l'enfant des propriétés sémantiques des *entity* classificateurs (i.e. association de classes génériques à des configurations spécifiques), elles-même déclenchées par la nature anaphorique des classificateurs, ces derniers étant systématiquement liés à un antécédent dans le discours (Tang et al. 2007 : 302).

Nous avons ci-dessus essentiellement évoqué les analyses avancées par la littérature sur les configurations employées au sein des constructions à classificateurs ; nous allons à présent rendre compte des observations réalisées concernant le mouvement et l'emplacement impliqués dans l'usage de ces constructions dans le processus d'acquisition de ces dernières par l'enfant sourd signeur. Morgan et al. (2008, étude sur un enfant entre 2;0 et 2;6, en BSL) observent que, malgré l'expression d'un nombre restreint d'informations relatives au déplacement et à la localisation, plus l'enfant de leur étude est âgé plus les formes de déplacement et de localisation qu'il emploie se diversifient. Par ailleurs, l'enfant produit essentiellement des erreurs au niveau de la configuration et semble en revanche témoigner d'une expression précoce et presque sans erreur de la trajectoire et de la localisation. Ces observations semblent aller dans le sens de la proposition avancée par Kantor d'un ordre de maîtrise des paramètres en ASL : (1) emplacement, (2) mouvement, (3) configuration et orientation (Kantor 1980 : 203). De Beuzeville fait remarquer toutefois que la proposition de Kantor provient de la seule analyse des prédicats avec *CL-Entity*. Par ailleurs, d'après Tang et al., en HKSL, les erreurs au niveau de l'orientation (i.e. l'orientation d'un classificateur ou la configuration spatiale entre la Figure et le Fond) portent plus sur la main dominée (i.e. Figure représentée par un *CL-Entity*) que la main dominante (i.e. Fond) (Tang et al. 2007 : 307). Ce type de distinction entre Figure et Fond est prévisible, d'après Tang et al., dans la mesure où la Figure présente plus de variation au niveau de l'orientation spatiale que le Fond dans les prédicats à classificateur encodant des informations relatives à la manière d'emplacement ou la configuration spatiale (*ibid* : 307). Ces auteurs relèvent également globalement peu d'erreurs relatives à l'emplacement et au mouvement, contrairement à celles relatives à la configuration et l'orientation. Ils concluent de ce constat que « the learners have already developed the concept of using space to assign loci to the referents by the time they develop classifier predicates. » (Tang et al. 2007 : 305). De Beuzeville rend compte également du fait qu'en Auslan les enfants ont beaucoup moins de difficultés à acquérir le mouvement (qu'elle définit comme analogue) que la configuration

manuelle (qu'elle définit comme discrete)¹⁴³ ; précisant toutefois que le niveau de gradience ne justifie pas nécessairement de cette différence (De Beuzeville 2006 : 167). Malgré le fait que la nature du mouvement diffère selon le type de prédicat à classificateur (i.e. le mouvement d'un référent à travers l'espace pour les *entity classifier* et *handler classifiers* - bien que dans le dernier cas le mouvement en question soit impliqué par l'action d'un agent -, et le mouvement de la main décrivant le contour de la forme d'un référent, dans le cas d'un *SASS classifiers*), et que l'on pourrait ainsi supposer que le mouvement impliqué au sein d'un *SASS classifiers* - ne représentant pas le mouvement réel d'un objet - soit plus difficile à acquérir (*ibid* : 193), De Beuzeville ne constate aucune différence au niveau de la difficulté de maîtrise du mouvement selon le type de classificateur employé, en Auslan, après 4 ans. D'après Schick (1987, cité par De Beuzeville), en revanche, le mouvement décrit par les *entity classifiers* serait plus facilement maîtrisé, en ASL, que le mouvement décrit dans les deux autres type de constructions à classificateurs. D'après De Beuzeville, ces différences de résultats entre ces deux études peuvent être expliqués par différents facteurs d'ordre méthodologique. Concernant l'emplacement, Schick (1990) rend compte de l'ordre de maîtrise suivant : *Handle classifiers* > *SASS classifiers* > *Entity classifiers*. Au niveau de l'utilisation syntaxique de l'espace, elle considère que, dans le cas d'un *Handler classifiers*, l'emplacement des loci réfère au système d'accord (cf. verbes directionnels), tandis que l'emplacement des loci au sein de certain *SASS classifiers*¹⁴⁴ ou *Entity classifier* est utilisé pour représenter des relations spatiale ; concluant ainsi que l'usage syntaxique de l'espace semble être plus facile que son usage topographique :

« I appears that the use of a locus for verb agreement is an easier task than using a locus to represent spatial relationships, as needed in CLASS [CL-entity] and Difficult SASS structures.». (Schick 1990 : 365)

Selon Schick, ces variations peuvent s'expliquer par différents facteurs (Schick 1990 : 365) :

¹⁴³ De Beuzeville distingue les éléments discrets de ceux analogues selon les critères suivants : « for an element to be discrete, it must be **listable**. That is, it must be a regular, categorical unit with a **fixed meaning** that can be **separated out from the communicative message**, like lexemes in a lexicon. Analogue components, however, are those components that **change in gradient ways**, and that make up the **imagistic or gestural part of the communication message**. » (De Beuzeville 2006 : 203, spm) ; précisant que les composants analogues peuvent se conventionner tout en conservant leurs aspects analogiques.

¹⁴⁴ Schick parle ici de prédicats SASS impliqués dans une relation spatiale complexe (*Difficult SASS predicates*) et non de simples prédicats SASS à valeur adjectivale (*Simple SASS predicates*).

- la complexité cognitive sous-jacente à l'acquisition de la représentation linguistique des relations spatiales dans les langues parlées et signées,
- le caractère nécessaire de loci marquant l'accord verbal au sein d'un verbe (i.e. *subcategorization information*), mais complémentaire pour marquer la relation spatiale : « the presence of the locative information is a function of propositional content rather than the syntactic structure of a given verb. » (*ibid* : 365),
- l'acquisition plus tôt des verbes transitifs dans le lexique des enfants (vs. verbes intransitifs)

De Beuzeville rend compte du même ordre d'acquisition de l'emplacement en Auslan (i.e. *Handler classifiers* > *SASS classifiers* > *Entity classifiers*). Elle justifie en revanche cet ordre en raison de la nature des constructions à classificateurs (De Beuzeville 2006 : 194)

- Les *Handler classifiers* étant les premières constructions à classificateurs à émerger et pouvant être considérées comme une extension de *whole body enactments*, les emplacements correspondent à des emplacements du monde réel et sont ainsi plus faciles à acquérir.
- Les *Entity classifiers* décrivent le type d'emplacement le plus difficile à acquérir, probablement parce la main figurant la Figure doit être localisée par rapport à la main figurant le Fond. Par ailleurs, De Beuzeville ne comptabilisant comme emplacement "correct" que les réponses contenant l'expression du Fond, elle conclut qu'il n'est ainsi pas suprenant que les taux relatifs à l'emplacement, parmi ses données, soient les plus bas pour les *entity classifiers*.

Les travaux portant plus particulièrement sur l'expression des différents composants spatiaux d'un événement de mouvement au cours du développement des enfants sourds rendent compte d'une expression précoce (vers 2-3 ans) de la Trajectoire au moyen de verbe de déplacement (constructions à classificateur) encodant le mouvement simple d'une Figure selon une Trajectoire linéaire (ex. UP, FORWARD) (ex. Newport 1981 (ASL, cités par Newport et Meier 1985) ; Slobin et al. 2003 (SLN et ASL)). Newport (1981 ; étude sur 3 enfants âgés de 2;4 à 5;11 ans) propose les étapes de développement suivantes des verbes de mouvements en ASL (Newport et Meier 1985 : 900) :

- 1) Jusqu'à environ 2;9 ans, les enfants produisent des *frozen sign* ou quelques mouvements simples (ex. linéaire) associés à des configurations incorrectes encodant la Figure;
- 2) Entre 2;11 et 3;6 ans, usage de configurations correctes, encodant la Figure, combinées avec un mouvement simple ou une manière du mouvement (c'est-à-dire avec omission de l'un des composants); ces deux composants étant encodés séquentiellement (au lieu de simultanément) seulement quelques mois plus tard (ex. BOUNCE puis LINEAR);
- 3) Vers 3;4 ans, émergence de l'encodage du Fond, mais essentiellement de façon séquentielle au lieu de simultanément.

Newport et Meier concluent de ces observations que les enfants tendent « to treat lexical items as constructed from morphological components, despite the seemingly greater iconicity that could be noticed if these forms were viewed holistically. » (Newport et Meier 1985 : 910). Supalla (1982 : 122) relève également que les jeunes enfants, en ASL, tendent à produire la Trajectoire et la Manière du mouvement (vs. Manière de locomotion) ou la Trajectoire et la Direction, simultanément représentées au sein d'un mouvement complexe, de façon séquentielle. Ce phénomène de séquentialité a également été relevé en Auslan vers 5 ans par De Beuzeville (2006), ainsi que par Tang, Sze & Lam (2007) en langue des signes hongkongaise. Sallandre et al. (2010 : 49) rendent compte d'un désaccord actuel dans la recherche en acquisition des LS face aux conclusions adoptées au vu de ces deux procédés d'encodage de l'information, à savoir séquentiel ou simultané. Ils résument ce débat de la façon suivante :

« les uns considèrent qu'une expression séquentielle de deux signes distincts (un signe pour la trajectoire et un signe pour la manière) révèle un état avancé de conventionnalisation de la LS (Senghas, Kita & Özyürek 2004, pour la LS du Nicaragua, désormais NSL). D'autres y voient une maîtrise incomplète de la LS due à l'immaturation linguistique et cognitive des enfants (Newport & Meier 1985 ; Cuxac 2005 ; Russo & Volterra 2005). Ces derniers, ainsi que Slobin (2005 et 2006), Sallandre (2007) et Tang et al. (2007), considèrent que c'est la simultanéité de l'information qui reflète un état avancé de la syntaxe d'une LS, que ce soit à l'échelle diachronique d'une communauté ou sur le plan du développement » (Sallandre et al. 2010 : 9).

Ces différentes approches impactent ainsi directement l'analyse qui pourra être proposée du niveau de maîtrise linguistique et cognitive de différents phénomènes en langue des signes. Tang et al. (2007) énoncent ainsi l'analyse développementale suivante face à cette double possibilité offerte en langue des signes :

« we observed that some learners resorted to sequential production to bypass the difficulty in presenting a complex configuration of figure and ground. In fact, the learners from all three levels tended to adopt avoidance strategies, producing a series of simple S1 or lexical signs instead of a simultaneous construction. »
(Tang et al. 2007 : 312).

De Beuzeville relève, en Auslan, une maîtrise de la Trajectoire autour de 7 ans, tandis que la Manière du mouvement (cf. même terminologie que Supalla 1982) rend compte d'un développement très marqué entre 4 et 6 ans et plus léger de 9 à 10 ans. La Trajectoire est ainsi, d'après De Beuzeville, le composant le plus facile à acquérir pour les enfants, à tous les âges, suivi de la Manière du mouvement, puis la Direction. Elle relève également qu'afin de focaliser l'expression de la Manière (plutôt que celle de la Trajectoire), les enfants utilisent un *whole body enactment* à la place d'un *entity classifiers*, ce dernier permettant en revanche une focalisation sur l'expression de la Trajectoire (De Beuzeville 2006 : 172).

Au cours d'une étude comparative sur l'expression d'événement de mouvement par des enfants sourds signeurs en TİD et des enfants entendants locuteurs du turc, Sümer et ses collaborateurs (Sümer et al. 2015) rendent compte de l'expression moins fréquente de la Manière et la Trajectoire chez les enfants sourds et entendants comparativement à leurs homologues adultes. Toutefois, les enfants sourds expriment plus souvent la Manière et la Trajectoire (vers 4 ans) que les enfants entendants ; ces derniers encodant essentiellement la Trajectoire seule. Sümer et ses collaborateurs avancent que cette différence d'encodage entre les enfants sourds signeurs TİD et les enfants entendants turcophones pourrait être l'effet de la modalité impliquée dans chacune des langues ou les propriétés typologiques du turc. Précisons, par ailleurs, que Özyürek et al. (2014) ont montré que les gestes co-verbaux des enfants turcophones ne compensaient pas l'expression de la Trajectoire seule dans leurs descriptions d'événement de mouvement en encodant la Manière.

Dans une étude longitudinale, Zheng et Goldin-Meadow (2002) relèvent que les composants sémantiques principaux d'un événement de mouvement (i.e. Mouvement, Trajectoire, Manière, Figure et Fond) sont encodés dans les productions gestuelles d'enfants

sourds, chinois et américains (4 enfants par groupe entre 3;8 et 4 ;11 ans), évoluant sans input en LS (i.e. *homesign*). Malgré les différences culturelles entre les deux groupes d'enfants étudiés, cet encodage se fait à travers un usage similaire de gestes iconiques (*action characterizing gesture*) et de gestes de pointage (*deictic gesture*) encodant selon la même fréquence les différents composants sémantiques spatiaux ; par exemple un enfant décrit une grenouille avançant en sautillant en déplaçant sa main de haut en bas (Manière) tout en la faisant avancer (Trajectoire) (Zheng et Goldin-Meadow 2002 : 154). Ces auteurs relèvent que les enfants sourds chinois et américains expriment la Trajectoire plus souvent que la Manière, la Figure plus souvent que le Fond, et le But plus souvent que la Source. Nous retrouvons ici l'asymétrie Source-But relevée dans les études en langue vocale, postulant une tendance générale chez les locuteurs, adultes et enfants, à privilégier le But dans leur représentation linguistique. Zheng et Goldin-Meadow relèvent également que malgré l'usage d'une variété de types différents de gestes combinant Manière + Trajectoire, ces gestes (M+T) ne représentent toutefois qu'une proportion relativement faible des gestes à fonction verbale des enfants sourds (*ibid* : 163). Sans toutefois pouvoir identifier clairement les raisons d'un tel pattern (i.e. expression préférentielle de certains composants sémantiques spatiaux), les auteurs concluent toutefois que ce dernier ne peut être influencé ni par une langue conventionnelle (les enfants sourds n'ayant pas accès à cette dernière), ni par des pratiques culturelles.

Comme nous avons pu en rendre compte à plusieurs reprises, les constructions à classificateurs se caractérisent par leur iconicité (ex. emplacements des mains comme représentation iconique de relations spatiales d'objets dans la réalité). L'effet de l'iconicité sur l'acquisition de ces constructions pose débat. Plusieurs chercheurs défendent l'idée que les enfants n'exploitent pas au départ l'iconicité inhérente à ces constructions (ex. Meier 1991, Newport & Meier 1985, Supalla 1982, Schick 1990), l'acquisition de ces constructions se faisant par le biais de processus morphologiques. Schick conclut sur ce point que « This transparency of mapping does not appear to assist the child in developing meaning to form mapping. (...) Perhaps iconicity represents a higher order of linguistic organization, and as such, is more similar to notions that are metaphorical rather than structural. » (Schick 1990 : 371). D'autres, en revanche, tendent à rendre compte d'un effet de l'iconicité sur leur acquisition (Slobin et al. 2003). De Beuzeville avance également que l'acquisition de ces

constructions pourrait être expliquée par le développement de la représentation gestuelle et/ou visuelle chez les enfants (ex. gestes, dessins).

Nous avons évoqué, en section 2.3.2, le cas des signes lexicaux qui rendent compte de la conventionalisation d'une action par le corps, tels que RUN ou SWIM. En lien avec cela, nous tenons à reporter les propos de De Beuzeville (2006) qui évoque ce problème et explique le critère utilisé afin de trancher entre signe vs. construction à classificateur :

« Producing a frozen sign instead of a DV [Depicting verb] was a common strategy used by the children—particularly the younger ones. Because many frozen signs appear to be lexicalised DVs (Johnston & Schembri, 1999), **it was sometimes difficult to tell if the child was signing a frozen sign holistically or analysing the parts and producing a DV**. To distinguish between frozen signs and DVs where there was ambiguity, Supalla (1982) used the criteria of there being an “extensive mismatch” (p.74) between the form of the referents and the form of the hands. This seemed to mean that if the handshape or movement were different in what was signed compared to the video and if by signing it that way they were producing a frozen sign, then it would be scored as a frozen sign. In other cases, where the sign produced was identical to a frozen sign, but also was identical to the video clip, the child was scored as having signed a DV. I used the same criteria in the Auslan study. That is, in ambiguous cases, I coded a sign as a DV. ». (De Beuzeville 2006 : 186, spm)

Nous relevons qu'aucune mention du regard comme critère de distinction n'est adopté ici.

3.3.3. Constructed action (CA)

Peu d'études portent ouvertement sur l'analyse de *constructed action* (CA), tout du moins en identifiant clairement le phénomène associé à un *constructed action*. Ainsi nous reportons ici certaines analyses relatives à ce que la littérature nomme des *Whole body enactment*, ou plus largement certaines observations reportées relativement aux *Handle classifiers*, ainsi qu'aux *role shift*. Comme nous avons pu le mentionner ci-dessus, le phénomène d'incarnation (ou

enactment) tend à être exploité relativement tôt chez les enfants sourds (vers 2 ans), comme en témoigne l'usage précoce de *handler classifier*.

Cormier et al. (2015) constatent que l'acquisition de *constructed action* (CA) a également donné lieu à des désaccords dans la littérature en langue des signes, relativement à la question des éléments au sein de ces constructions étant acquis en premier :

1) Certaines études avancent que les éléments non-manuels sont acquis tôt par les enfants sourds. Cormier et al. mentionnent pour exemple une étude de Loew (1984, étude sur un enfant de 3;1 à 4;9 ans, de parents sourds, en ASL) où un enfant, à partir de 3;13;4, produit des *role play* en marquant les différents rôles au moyen de l'expression faciale, bien que le référent incarné ne soit pas toujours clair. Ils évoquent également une étude de Casey (2003), où les enfants avant 3 ans utilisent le changement de position du corps ou de la tête pour indiquer l'action/les paroles entre deux référents (i.e. le signataire déplace son corps vers un lieu pour établir un référent, puis bascule entre eux pour indiquer deux référents). D'après Cormier et al., les cas repris ici par Cormier et al. réfèrent à ce que ces auteurs qualifient de *overt CA* (cf. section 2.3.1.2).

2) D'autres études, en revanche, soutiennent une acquisition plus tardive de ces éléments non-manuels. Cormier et al. mentionnent pour exemple l'étude d'Emmorey et Reilly (1998). Cette étude (29 enfants sourds de parents sourds, en ASL, de 3 à 7;10 ans) montre que les enfants de 5 ans produisent du discours rapporté (*direct quotation*) sans maîtriser complètement le changement d'expression faciale (i.e. marqueur non-manuel de *role shift*) et utilisent souvent un signe manuel (SAY) pour introduire le discours rapporté. L'usage des marqueurs non-manuels (i.e. rupture du regard adressé à l'interlocuteur, changement de position du corps et de la tête, et changement d'expression faciale), dans le cadre d'un discours rapporté, sont en revanche maîtrisés à 7 ans. Emmorey et Reilly interprètent l'usage de marqueurs lexicaux pour signaler un *role shift*, plutôt que non-manuels (privilégiés chez l'adulte), comme preuve d'une réorganisation et une transition vers l'intégration de l'expression faciale émotionnelle dans le système linguistique (Emmorey et Reilly 1998 : 85). Emmorey et Reilly montrent, en revanche, que les enfants maîtrisent les mécanismes linguistiques du discours rapporté (*Direct quotation*) avant l'action rapportée (*Reported action*). Ainsi à 7 ans, les enfants produisent des *reported action* sans maîtriser encore complètement l'usage des marqueurs non-manuels de changement référentiel. Précisons également que les enfants produisent peu de *reported action*, comparativement aux adultes ; le taux le plus bas étant relevé chez les enfants de 7 ans (*ibid* :

86). Emmorey et Reilly associent cette diminution à 7 ans dans l'usage des aspects affectifs des récits à des études antérieures en langue vocale ayant relevé que les enfants de 7-8 ans produisent des récits structurellement plus complexes que les enfants plus jeunes, mais plus "fade" sur le plan affectif. Concernant les variations de maîtrise entre *Direct quotation* et *Reported action*, Emmorey et Reilly justifient cela du fait que le discours rapporté implique une unique perspective, les éléments manuels relatifs au contenu et les expressions faciales émotionnelles étant ceux du personnage ; tandis que les actions rapportées nécessitent de manipuler deux perspectives : celle du narrateur au niveau du contenu du discours (i.e « the signer as narrator chooses the verbs that describe the action » (*ibid* : 90)) et celle du personnage au niveau des expressions faciales émotionnelles. Emmorey et Reilly mentionnent également une étude de Reilly, McIntire, and Anderson (1994, cité par Emmorey et Reilly 1998 : 83-84) qui examine l'acquisition des éléments non-manuels signalant un *referential shift*. Ces derniers ont constaté que les enfants utilisent pour la première fois, à 4 ans, la direction du regard comme marque de *referential shift* et que c'est seulement à 6 ans, qu'ils sont capables d'indiquer un *referential shift* par des changements d'expressions faciales. L'ensemble de ces études, à l'inverse de celles évoquées en (1), rend ainsi compte d'une acquisition tardive des éléments non-manuels marquant un changement référentiel. Par ailleurs, ces études tendent à rendre compte indirectement de l'usage, ainsi que de l'acquisition, de l'expression simultanée de CA, de signes lexicaux et de constructions à classificateurs (*depicting constructions*). Cormier et al. (2013, enfants âgés de 5;1 à 7;5, avec différents niveaux d'exposition à la BSL¹⁴⁵ et adultes signeurs "natifs") ont étudié plus spécifiquement ce type de combinaison en BSL, au sein de courts récits décrivant des extraits de dessins animés. Précisons que les constructions à classificateur considérées dans cette étude sont les *entity classifiers* ou les *SASS classifiers*, où la main du signeur représente la localisation ou le déplacement d'une entité. Au cours de cette étude, Cormier et al. ont relevé que les adultes utilisent plus fréquemment simultanément des CA avec des verbes lexicaux et/ou des DC (*depicting constructions*) que les enfants ; ces derniers préférant employer ces différentes constructions/signes seuls. Ces résultats rendent compte ainsi que l'usage simultané de CA avec d'autres prédicats (lexicaux ou à classificateurs)

¹⁴⁵ Trois groupes : enfants sourds de parents sourds (BSL comme langue principale de communication) ; enfants sourds de parents entendants ayant acquis la BSL à partir de 5 ans en milieu scolaire bilingue (BSL – Anglais) ; enfants sourds de parents entendants ayant eu une exposition minimale à la BSL en milieu scolaire (principalement Anglais).

au sein d'un unique prédicat est plus complexe que l'utilisation de ces constructions seules (CA ou DC) et nécessite plus de temps pour être maîtriser par les enfants sourds (au-delà de 7 ans). Par ailleurs, l'articulation et le contexte d'usage de ces constructions sont similaires entre les différents groupes testés. Morgan (2002) a également mené une étude sur l'encodage de la simultanéité d'événement dans les récits d'enfants sourds en BSL, âgés de 4;3 à 13;4 ans (12 enfants de parents sourds ou entendants, avec scolarisation bilingue (BSL/anglais) - récit « Frog, where are you ?). Il a cherché à savoir au moyen de quels outils linguistiques l'enfant sourd signeur encode la co-occurrence d'évènements narratifs dans le temps. Son étude porte sur la distinction entre deux types d'espace linguistique ayant un but référentiel (inspiré des travaux de Bellugi et al. 1990), entre lesquels existe un va-et-vient continu au cours d'une narration : « *Fixed referential space* » (FRS) et « *Shifted referential space* » (SRS). Le FRS se caractérise par le déplacement de référents par l'usage de pointage ou de classificateur vers une localisation. Le regard porte sur la main dominante et suit sa trajectoire. Le SRS met en jeu, quant à lui, le propre corps du signeur dans le but de rapporter les actions, les paroles ou les pensées du référent en focus. L'activation de cet espace s'accompagne d'un clignement des yeux avant ou au moment du transfert, suivi par quelques mouvements de la tête ou de la partie supérieure du corps. Comme le souligne Jacob (2007 : 138), la description faite par Morgan de l'espace FRS semble recouvrir les principales caractéristiques des transferts situationnels et l'espace SRS, quant à lui, celles des transferts personnels. Dans la littérature internationale, ces deux types d'espace se rapprochent respectivement des concepts de perspective externe (ou de l'observateur) et perspective interne (ou du personnage). Morgan relève que dans les récits d'adultes, le signeur a tendance à exprimer la simultanéité par le chevauchement de ces deux espaces. Ce n'est qu'entre 11 et 13 ans, que Morgan relève un encodage de la simultanéité par l'enfant par l'usage de différentes combinaisons entre les espaces FRS et SRS, marquant ainsi le chevauchement entre deux évènements.

Nous avons présenté en section 2.3.1.2, trois formes distinctes de CA identifiées par Cormier et al. (2015), et basées sur l'analyse conjointe du nombre d'articulateurs manuels et non-manuels incarnés par le signeur et du ou des rôle(s) assuré(s) par le signeur (narrateur vs. personnage). Cormier et al. s'appuient sur les résultats obtenus dans la littérature, dont certains ont été évoqués ci-dessus, et sur les différents types de CA ainsi identifiés, pour proposer l'ordre d'acquisition des CA suivant ; expliquant ainsi les contradictions relevées dans la littérature concernant la facilité ou la difficulté d'acquisition des *role shift* :

Overt CA > Reduced CA > Subtle CA > Role shift

Cormier et al. (2015) réinterprètent les résultats obtenus par Emmorey et Reilly (1998) en proposant de définir les *Directed quotations* évoqués dans cette étude comme des formes de *Overt CA* (i.e. CA + éléments lexicaux associés au même référent), et les *Reported actions*, comme des formes de *Reduced CA* (i.e. narration au sein d'un CA, soit associant deux référents – le narrateur et le personnage dont les actions sont reportées). Ils proposent ainsi l'ordre détaillé suivant :

Overt CA (non quotation) > **Overt CA (quotation, CD)** > **Reduced CA** > Subtle CA > Rôle shift

Smith et Cormier (2014) ont étudié l'usage de l'alignement entre la perspective (*spatial scale*) et les constructed action (CA) en BSL, chez des enfants sourds de parents sourds et des enfants sourds de parents entendants, entre 8 et 10 ans. Un CA est défini dans cette étude comme étant l'usage par le signeur de sa tête, son visage, son torse, ses bras et/ou ses mains pour représenter directement les articulateurs équivalents d'un référent (Smith et Cormier 2014 : 279). Ils ont montré qu'à 8-10 ans, les enfants des deux groupes semblent avoir acquis les combinaisons CA + Perspective interne (*Character-scale*) et Non-CA + Perspective externe (*Observer-scale*). L'alignement CA + perspective interne semble regrouper à la fois ce que Perniss (2007a) nomme les *aligned character perspective* et certains *non-aligned character perspective*, Smith et Cormier définissant ce type de combinaison par l'usage de CA dans un espace utilisé à l'échelle du monde réel, avec ou sans usage simultané de signes lexicaux ou constructions à classificateurs (*entity classifiers* ou *handle classifier*). L'alignement NonCA - Perspective externe semble référer en revanche aux *aligned observer perspective constructions* définis par Perniss (2007a) : l'enfant décrit un événement selon la perspective externe, avec usage de signes lexicaux et/ou de constructions à classificateur, sans co-occurrence de CA. En revanche, seuls les enfants de parents entendants produisent des OS-CA et seuls les enfants de parents sourds produisent des CS-noCA. Le premier type OS-CA réfère, selon Smith et Cormier, aux constructions avec usage simultané des deux perspectives définies par Perniss (2007a), identifiées comme étant rares, voir absentes, dans certaines langues des signes d'adultes (respectivement TİD et DGS) : l'enfant décrit un événement par l'usage d'un CA (i.e. perspective interne) et de la localisation, dans l'espace de signation, de *entity classifier* ou signes lexicaux selon la perspective de l'enfant en tant qu'observateur de la scène (i.e. perspective externe). Dans le cas d'une CS-noCA, l'enfant décrit un événement en représentant

un ou des référents au moyen de *entity classifier* évoluant dans l'espace de signation relativement au corps de l'enfant représentant en lui-même un autre référent, sans co-occurrence de CA, l'utilisation de l'espace étant le seul indice du positionnement du signeur dans sa description (« requires the signer to "switch off" CA via his/her bodily articulators and only use the space as if he/she is the referent. » (Smith et Cormier 2014 : 296)).

De Beuzeville mentionne dans une étude le cas de *whole body enactment*. Elle définit ce phénomène comme l'usage par l'enfant de son corps pour représenter un référent et « *acting out* » la manière d'un mouvement (De Beuzeville 2006 : 183). Le seul relevé effectué pour ce type de phénomène concerne leur usage en l'absence de constructions à classificateurs (*depicting verbs* ou DV) et rend compte d'une diminution globale de l'usage, seul donc, de ce type de phénomène (plus fréquent à 4-5 ans, et peu à 7-10 ans). Toutefois, elle souligne que ce type d'incarnation peut être produit soit à la place d'un DV (*entity classifiers*), soit séquentiellement, soit simultanément (ex. « the child would sign a DV (such as one for motorbike bouncing down a hill) and simultaneously bounce their body in time with the motorbike's movements. » (*ibid* : 183)). De Beuzeville fait également le constat à plusieurs reprises dans son étude que les *whole body enactments* sont beaucoup plus "efficaces" pour décrire la Manière que la Trajectoire d'un mouvement ; précisant que pour représenter la Trajectoire au moyen de ce type d'incarnation, l'enfant devrait déplacer tout son corps. Nous tenions à reporter les propos de De Beuzeville relativement à la façon dont ont été relevés ces *whole body enactment* dans les productions des enfants :

« So, if the child looked like they could be attempting a handling sign instead of a whole body enactment, this was coded as a handling DV. Additionally, some frozen signs (such as CLIMB) seem to have conventionalised from whole body enactment. **Thus, some potentially whole body enactment were analysed as frozen signs or handling DVs.** » (*ibid* : 183, spm)

Ces propos tendent à rendre compte une fois de plus de la complexité avec laquelle une analyse comparative peut être menée par rapport à ce que la littérature nomme actuellement *constructed action*, les critères de distinctions entre les différentes structures observées n'étant pas toujours clairement identifiables. Pour ces raisons, la comparaison entre la fréquence et le type d'emploi des structures auxquelles nous nous référons dans notre propre analyse de la langue des signes

française (cf. les transferts personnels) et les constructions identifiées comme des formes de *constructed action* n'est pas toujours réalisable.

3.3.4. Les transferts

Les structures décrites par le modèle sémiologique ne recouvrant pas totalement les constructions mises en avant par la recherche internationale, du fait des spécificités théoriques de cette approche, nous reportons ainsi ici séparément les résultats d'études ayant porté sur l'acquisition de la langue des signes française dans le cadre de ce modèle. Nous nous attardons dans un premier temps sur une étude de Jacob (2007) portant sur les compétences narratives d'enfants sourds (10 enfants âgés de 4;9 à 11;6 ans), plus particulièrement dans l'expression de la référence actantielle. Indépendamment des résultats relatifs au domaine de la construction de la référence actancielle, nous reportons ici uniquement ceux concernant l'usage de structures de transfert, bien que ces dernières soient relevées uniquement dans leur fonction de maintien et reprise de protagonistes en position de sujet. Jacob relève l'usage de transferts très tôt chez les enfants, en particulier les transferts personnels ; ainsi que l'usage fréquent de signes standards « comme voie d'annonce thématique » (Jacob 2007 : 306). Par ailleurs, le type de structures de transferts employé tend à augmenter et à se diversifier avec l'âge (i.e. usage de TP Semi, de TP dr STD, de TP dr gest, de DT, de TP stéréotypés, ou de TTF). Concernant plus précisément les TP semi (i.e. prise de rôle avec expression d'un signe lexical exprimant l'action décrite (ex. voir, apercevoir, appeler, avoir mal)), Jacob relève l'usage de ce type de transfert uniquement vers 8 ans, supposant ainsi que ces derniers impliquent une trop grande complexité cognitive pour être employés par les plus jeunes : « les narrateurs effectuent deux opérations enchâssées l'une dans l'autre. (...) « mixent » les deux visées (...). » (*ibid* : 231) (cf. travaux mentionnés ci-dessus concernant l'expression simultanée de CA et de signes lexicaux). Jacob constate également que les doubles transferts sont peu utilisés par les enfants dans leurs récits, mais toutefois surtout produit par les enfants les plus âgés. Elle constate également qu'avec l'âge les configurations employées au cours d'un TP (cf. proforme) se spécifient selon le référent impliqué progressivement (*ibid* : 221, 271-275), représentant par exemple au moyen de deux proformes différentes les jambes d'entités animées humaines (i.e. index et pouce tendus vers le bas, avec le reste de la main fermé) et les pattes d'entités animées animales (i.e. index et majeur tendus vers le bas, avec le reste de la main fermé). Elle conclut de ces observations que la bifurcation des visées postulée par Cuxac est assez tardive (autour de 7 ans). Elle avance

également que les enfants semblent maîtriser les transferts situationnels plus tardivement que les transferts personnels, soit vers l'âge de 8 ans ; expliquant cette maîtrise tardive du fait de la représentation « quasi-simultanément » par les deux mains d'un locatif et d'une entité en mouvement (i.e. « la "motricité sémantique" de ses deux mains » (Jacob 2007 : 203)). Sallandre observe d'après une étude sur trois enfants sourds (âgés de 4;8 , 10 et 11;8 ans) que l'enfant de 4;8 ans , contrairement aux plus âgés, maintient souvent son regard sur l'interlocuteur lors de la réalisation de transfert personnel (Sallandre 2014 : 128). Selon Brugeille et al. (2005, étude sur enfants âgés entre 8 et 12 ans), les enfants jusqu'à 8-9 ans n'ont pas la maîtrise du regard lors de production de structures de transferts personnels, provoquant une rupture dans la cohérence discursive. Ces derniers ont tendance à regarder leur interlocuteur, au lieu d'un point de l'espace de signation. Toutefois, comme le précise Jacob, « étudier le regard chez les enfants sourds nécessiterait que l'on y consacre une étude plus approfondie et dont ce serait le thème principal » (Jacob 2007 : 175), étude qui ne nous semble pas avoir été encore réalisée actuellement dans le cadre du modèle sémiologique.

Concernant, plus particulièrement l'usage de structures de transfert au cours de l'expression du mouvement, Sallandre et al. (2010) ont mené une étude qualitative sur l'expression de verbes de déplacement par deux enfants sourds¹⁴⁶ de 8 ans et d'un adulte sourd en LSF , centrant leur étude essentiellement sur l'usage des structures de transferts. Cette étude a pu mettre en avant un certain nombre d'observations concernant le mode de réalisation du procès au sein de la LSF enfantine et adulte. Les événements de déplacement sont exprimés, chez les enfants, au moyen de TP, TS, d'unités lexicales et de pointages. L'emploi d'unité lexicale et de pointage (i.e. visée non illustrative), non relevé dans les productions de l'adulte, tendent à confirmer, selon les auteurs, l'observation de Jacob (2007), selon laquelle la bifurcation des visées postulée par Cuxac a lieu assez tardivement dans le développement de l'enfant (vers 7-8 ans). Ainsi avant 7 ou 8 ans, les enfants, qui ne maîtrisent pas encore totalement le choix entre des structures en visée illustrative ou hors visée illustrative, favoriseraient l'emploi d'unité lexicale. Lorsqu'un transfert est employé, les enfants produisent des TP et TS dans une très large majorité, néanmoins la quantité de TS est inférieure à celle des adultes. Cette observation semble aller en faveur de l'hypothèse, avancée par Sallandre et al., postulant que les TS sont des structures plus complexes que les TP. Cette étude souligne

¹⁴⁶ Notre analyse porte également sur ces deux enfants.

également que l'expression unique d'un composant ne peut être associée à chacun des transferts, bien que les TS expriment plutôt la Trajectoire et les TP la Manière. Le fait que les TS (vs. TP) induisent une certaine distance, du fait d'une vue d'ensemble sur la scène, peut expliquer que ces structures engendrent une expression moindre de la Manière. Sallandre et al. relèvent également que les enfants peuvent exprimer un même déplacement selon plusieurs perspectives différents (interne et externe) en employant une succession de structures de transferts sous formes de divers patrons (ex. [TP+TS] [TS+TP]). Le fait que ce type de patrons soit plus systématique chez l'adulte laisse supposer qu'ils vont se généraliser avec l'âge chez l'enfant. Cette observation laisse supposer que l'information en LSF est véhiculée simultanément (par l'usage approprié des paramètres manuels et non manuels) et linéairement (par l'usage de patrons). Sallandre et al. (2010) concluent que c'est à travers la succession et la simultanéité de l'information que s'inscrit le développement de la grammaire de la LSF chez l'enfant.

3.4. Conclusion

Outre l'usage de signes lexicaux ou de pointages, l'expression d'un déplacement est essentiellement représentée, en langue des signes, par l'exploitation iconique de l'espace de signation mettant en jeu diverses structures fortement iconiques. Le déplacement d'une entité peut ainsi être représenté par le corps du signeur incarnant l'entité en question (ex. transfert personnel ou *constructed actions*) ou le déplacement de la main du signeur référant à l'entité au sein de l'espace de signation (ex. transfert situationnel ou *entity classifiers*). Outre des informations sur la Trajectoire ou la Manière du déplacement, les unités en langues des signes décrivant un déplacement encodent également simultanément des traits caractéristiques de la Figure et du Fond aux moyens des paramètres manuels et non manuels qui les composent. Les langues des signes permettent également l'expression de différentes perspectives, interne et/ou externe (i.e. type de projection d'un événement dans l'espace de signation, défini selon la position conceptuelle du signeur par rapport à l'événement). L'analyse de la combinaison entre les perspectives et les unités en discours tend à varier selon les chercheurs et semble être à l'origine de certaines variations entre les langues des signes. Toutefois, les constructions issues de ces combinaisons permettent au signeur de signifier différents aspects d'un même événement en langue des signes.

D'un point de vue typologique, le statut des langues des signes, selon la dichotomie énoncée par Talmy, fait l'objet de débats. Ce dernier varie selon l'analyse proposée par les chercheurs de la séquence verbale V-Manière + V-Trajectoire, identifiée dans la littérature comme construction de verbes en série. Les langues des signes permettent en effet l'encodage simultané de plusieurs composants spatiaux, mais également l'expression séquentielle de la Manière et de la Trajectoire par l'usage de séquence de procès, que la littérature tend à catégoriser en tant que verbes. Précisons que Risler (2013) établit une distinction entre une simple suite de verbes et une construction de verbes en série équivalente à celle identifiée en langue vocale. Certains chercheurs tendent à intégrer les langues des signes dans la catégorie des langues à cadrage satellitaire, considérant, au sein de ces constructions en série, que le verbe encodant la Manière constitue le verbe principal tandis que le verbe encodant la Trajectoire constitue une forme réduite identifiée comme étant un satellite (Supalla 1982). Certains chercheurs décrivent en revanche une langue à cadrage verbal complexe, le verbe principal étant celui exprimant la Trajectoire (Slobin et Hoiting 1994, Tang et Yang 2007). Et pour finir, certains suggèrent la possibilité que les langues des signes rendent compte d'une typologie autre (Slobin 2004).

Plusieurs travaux rendent compte de l'émergence, autour de 2-3 ans, de l'usage de classificateurs (configuration représentant la Figure) à travers l'expression de trajectoires simples dans plusieurs langues des signes internationales et émergentes (*homesign*) (Slobin et al. 2003, Morgan et al. 2008, Goldin-Meadow 2003). Toutefois les constructions à classificateurs ne sont pas entièrement maîtrisées avant 8-9 ans, et leur acquisition décrit différentes séquences développementales selon la nature de ses composants. Ceci semble s'accorder avec une acquisition tardive des transferts situationnels (vers l'âge de 8 ans) (Jacob 2007). L'encodage simultané des différents composants sémantiques d'un événement de mouvement (Figure, Fond, Trajectoire, Manière) aux moyens de ces constructions rend compte d'un certain niveau de complexité qui ne sera maîtrisé que progressivement. Ce développement tardif peut s'expliquer par la complexité de ces structures au niveau articulatoire (ex. maîtrise de la simultanéité des paramètres - manuel et non manuel) ainsi que sur le plan cognitif (ex. manipulation de différentes perspectives). Plusieurs études rendent compte de l'émergence relativement précoce de phénomènes ou constructions (*whole body enactment, handle classifiers, role shift, constructed actions*) sollicitant l'usage des paramètres manuels et non-manuels, afin d'exprimer l'action d'un agent en incarnant ce dernier. Toutefois l'âge de maîtrise

de ces derniers varie selon les études et le type de phénomène spécifiquement observés. Cormier et ses collaborateurs (2015) tentent de réconcilier les divergences de résultats issues de ces études, relativement à la facilité ou non d'acquisition de ces phénomènes/constructions, en avançant différentes étapes d'acquisition selon les types de *constructed actions* (i.e. défini selon la part de prise de rôle et la part d'éléments narratifs impliqués au sein de ces constructions). Les différents résultats relatifs à l'acquisition des langues des signes, bien que référant à des approches distinctes, rendent compte globalement d'une augmentation progressive de la complexité des structures employées chez les enfants. Par ailleurs, de façon générale, l'usage simultané des différents éléments disponibles en langues des signes (*constructed actions*, *construction à classificateurs* et *signes lexicaux*) est maîtrisé tardivement, au-delà de 7 ans.

Chapitre 4 : Hypothèses de recherche

Le questionnement général qui guide cette thèse est celui de l'impact et du poids relatif des propriétés générales et spécifiques des langues sur les processus d'acquisition du langage spatial, en particulier pour les événements de déplacement. Face à ce questionnement, de nombreuses recherches ont analysé le développement de l'expression du mouvement en langues vocales (LV) dans une perspective translinguistique. Ces travaux ont révélé qu'au-delà de l'existence de certaines similarités dans le développement du langage spatial chez des enfants de LV différentes, dès le plus jeune âge, le processus d'acquisition s'élabore en lien avec la structure sémantico-syntaxique de la langue à laquelle l'enfant est exposé, entraînant des progressions développementales inter-langues différentes (cf. section 1.3.2). Ce questionnement s'intègre dans une prise de conscience plus générale de la nécessité d'élargir notre vision du langage en adoptant une approche typologique et multimodale de sa description (i.e. gestualité, langues vocales, langues de signes) pour parvenir à une compréhension globale des processus impliqués lors de son acquisition. Cet élargissement des réflexions sur la multimodalité de la communication verbale et la diversité interlangue en particulier dans le domaine spatial, nous amène ainsi à la nécessaire description des langues des signes ; description qui interroge l'effet de la modalité sur le système linguistique, et plus encore dans le cadre de cette étude, sur la représentation de l'espace.

La modalité affecte plus particulièrement la nature des articulateurs en jeu, gestuels vs. phonatoires (ex. externalisés vs. internalisés) ; la nature du système de perception, visuel vs. auditif (ex. débit d'information perçue plus ou moins large) ; mais aussi la nature dimensionnelle du canal impliqué (ex. exploitation des quatre dimensions de l'espace et/ou du temps) (cf. Meier 2002). En raison de l'exploitation quasi-exclusive du canal visuo-gestuel (lié à la surdité), les langues des signes présentent certaines spécificités structurelles liées à une exploitation linguistique de la multilinéarité paramétrique, de l'iconicité et de l'espace, contribuant à l'encodage d'information de façon dense et compacte. Outre l'usage de signes lexicaux et de pointages, les locuteurs de LS disposent ainsi, pour exprimer un événement de mouvement, de structures complexes fortement iconiques (i.e. unités de transfert, ou constructions à classificateurs et *constructed actions*) dont les multiples paramètres manuels et non-manuels les composant interviennent simultanément dans l'espace de signation, contribuant chacun à la construction du sens en discours (cf. section 2.3.1).

Ainsi l'étude des LS amène à s'interroger sur l'incidence de ces propriétés sur le parcours acquisitionnel des signeurs, et plus spécifiquement sur le développement de l'expression du déplacement (ex. lors de la description d'un mouvement volontaire). Comment les enfants sourds expriment-ils les différents composants spatiaux (Manière du mouvement, Trajectoire, Figure, Fond, etc.) dans leurs énoncés et leurs discours, comparativement à leurs homologues adultes ? Quel usage des structures complexes font-ils ? Comment organisent-ils les informations dans leur espace de signation ? L'ensemble de ces réflexions concernant les langues des signes nous amène à nous interroger plus particulièrement sur l'acquisition du langage spatial chez des enfants sourds en langue des signes française (LSF), langue très peu étudiée sous cet angle. Les résultats issus des travaux en acquisition du langage spatial en LV, combinés aux données relatives au développement des structures spécifiques aux LS, nous amènent à avancer un certain nombre d'hypothèses exposées ci-dessous.

Nous portons notre réflexion, dans un premier temps, sur l'encodage de la Manière et de la Trajectoire du déplacement volontaire. Concernant le développement du langage spatial, nous avançons les hypothèses suivantes mêlant à la fois le potentiel impact de facteurs typologiques et de facteurs développementaux :

- 1) En raison des propriétés spécifiques des LS évoquées ci-dessus, les productions des locuteurs en LSF devraient, dès le plus jeune âge, révéler une forte densité sémantique (i.e. Manière + Trajectoire) du fait de la possibilité d'utilisation de structures compactes fortement iconiques (ex. les unités de transfert) et de constructions en série (de forme : TP-TS¹⁴⁷) permettant l'encodage de divers composants sémantiques de façon simultanée et séquentielle. D'un point de vue développemental, et si le parcours est similaire à l'acquisition du mouvement volontaire dans les langues à cadrage sériel (ex. chinois), nous supposons également l'existence de peu de variations de densité sémantique (Manière/Trajectoire) au cours du développement.

¹⁴⁷ Pour rappel (cf. section Partie I2.3.1.3), les transferts personnels (TP) permettent au signeur de s'effacer totalement de la situation d'énonciation afin d'incarner entièrement une ou plusieurs actions d'une entité (animée ou non animée) à laquelle il fait référence. L'ensemble du corps du signeur (i.e. mouvement du corps et du visage, mimique faciale, regard, mains) est utilisé pour le rôle et représente ainsi celui de l'entité. Les transferts situationnels (TS) consistent en une reproduction iconique dans l'espace de signation du déplacement spatial d'une entité (effectuée par la main dominante) par rapport à un locatif généralement fixe (représenté par la main dominée) fonctionnant comme repère. Le signeur est en recul par rapport à ce qu'il décrit.

- 2) Toutefois, nos données pourraient révéler une certaine progression développementale relativement à la spécificité sémantique des composants spatiaux exprimés (vs. quantité de composants exprimés). Par spécificité sémantique, nous entendons le degré de précision ou de détail caractérisant un composant. Ceci nous amènera à proposer un codage détaillé des composants Trajectoire et Manière afin de rendre compte d'un tel éventuel effet en LSF, qui pourrait se traduire par un degré de spécificité plus important chez les enfants âgés (9-10 ans) et les adultes par rapport aux productions des enfants plus jeunes (5-6 ans).
- 3) Nous supposons également une augmentation progressive de l'usage de constructions en série selon les âges (i.e. successivité de deux procès de déplacement) ; soit moins de constructions en série chez les enfants les plus jeunes comparativement aux enfants les plus âgés et aux adultes.
- 4) En lien avec les résultats obtenus sur le chinois (i.e. langue sémantiquement dense), il sera intéressant d'observer le type de composants exprimés dans les énoncés les moins denses (i.e. Manière seule ou Trajectoire seule), afin de tester l'hypothèse de Ji et al. (2011a) concernant un possible affaiblissement de l'impact cognitif universel de la saillance de la Trajectoire lorsque les propriétés spécifiques d'une langue permettent une représentation combinée de la Manière et de la Trajectoire.

Nous soumettons à présent un certain nombre d'hypothèses non développementales liées à la spécificité de la LSF, relativement toujours à l'encodage de la Manière et de la Trajectoire du déplacement volontaire :

- 5) Nous avançons l'existence d'un impact du type de structure iconique employé sur l'encodage de la Manière et de la Trajectoire à tous les âges, à savoir : une focalisation sur la Manière par l'usage d'un TP (i.e. déplacement de la Figure incarné par le signeur) et une focalisation sur la Trajectoire par l'usage d'un TS (i.e. déplacement de la Figure reproduit iconiquement dans l'espace devant le signeur).
- 6) Au vu des résultats issus des recherches sur le développement de l'expression du mouvement en langues vocales (cf. section 1.3.2.2), nous devrions également relever un impact des types de déplacement impliqués dans notre étude (i.e. déplacement vertical ascendant ou descendant, et déplacement avec franchissement de borne) sur l'encodage des composants sémantiques spatiaux; soit une focalisation plus marquée sur la Manière pour les événements de type TRAVERSER (i.e. rarement sur la Trajectoire seule pour ce type de déplacement), et plus marquée sur la Trajectoire pour les mouvements de

type MONTER/DESCENDRE du fait de la saillance perceptive et cognitive de la dimension verticale.

Nous avançons dans un second temps un certain nombre d'hypothèses relatives à l'expression de la Figure et du Fond d'un déplacement volontaire au sein des structures disponibles en LSF, en particulier les TP et les TS :

- 7) Au sein des structures compactes que constituent les TS, nous nous attendons à une acquisition tardive de l'expression simultanée de la Figure et du Fond en raison de la complexité de ces structures au niveau tant articulatoire (i.e. maîtrise simultanée des paramètres manuels et non manuels) que cognitif (i.e. décentration en raison du point de vue externe impliqué, mains référant à des fonctions différentes). Plus particulièrement, d'après les travaux en acquisition des LS (cf. section 3.3.2) il semblerait que l'expression du Fond soit plus régulièrement omise par les enfants les plus jeunes que celle de la Figure au sein de ces structures (bien que son référent soit introduit en début de récit par l'usage d'un signe lexical ou d'un transfert de taille et de forme). Nous formulons ainsi l'hypothèse d'une progression développementale au niveau de la maîtrise des TS, allant d'une première structuration de transfert situationnel sans locatif à, progressivement, une structuration avec locatif.
- 8) Toutefois, au vu des données sur l'adulte en TİD (langue des signes turque ; Sümer 2015) (i.e. simultanéité non obligatoire au sein de ces unités), nous émettons également l'hypothèse que ces variations de structures ne soient pas le seul effet d'une progression développementale et qu'elle se retrouvent ainsi également chez l'adulte en LSF.
- 9) Relativement à la question de l'expression simultanée de la Figure et du Fond d'un événement de déplacement volontaire en LSF, nous formulons, par ailleurs, l'hypothèse suivante : les TP pourraient permettre, tout comme les TS, un double encodage de la Figure et du Fond - selon toutefois une perspective distincte et par un marquage plus implicite qu'explicite.

Au vu des résultats issus des travaux sur le développement de l'expression du mouvement en langues vocales (LV), relativement à l'impact de facteurs discursifs sur la planification de l'ancrage spatial dans le discours, nous avançons également les hypothèses développementales suivantes :

- 10) Les jeunes enfants sourds devraient omettre plus souvent la mention des entités référant au Fond que les plus âgés et les adultes.
- 11) Nous devrions constater par la suite une augmentation progressive avec l'âge (vers 7 ans) de la mention explicite du Fond en début de description (vs. introduction tardive ou omission) par l'usage d'une unité lexicale (UL, i.e. forme privilégiée, mais non exclusive, marquant une information nouvelle en LS).

Afin de tester ces hypothèses, nous analyserons, selon une approche sémiologique, les moyens linguistiques mis en œuvre par des enfants sourds, selon les âges, et des adultes sourds, pour exprimer en LSF les procès de déplacement volontaire et la façon dont les composants sémantiques spatiaux (Trajectoire, Manière, Figure et Fond) sont répartis dans le discours au cours de l'acquisition de cette langue (PARTIE III). Ces analyses porteront sur des données récoltées au cours du sous-projet *LS infantine* de l'ANR Creagest (Sallandre et L'Huillier 2011) et issues d'un protocole expérimental élaboré dans le cadre de travaux translinguistiques antérieurs développés pour l'étude des langues vocales (comme l'anglais, le chinois, le russe, l'allemand), par Maya Hickmann et ses collaborateurs, afin de générer l'expression de déplacements volontaires (Hickmann 2010 ; Hickmann, Taranne & Bonnet 2009). En amont de cette étude, notre réflexion sur l'expression du déplacement en langue des signes nous a amenée à la réalisation d'une expérience préliminaire exploratoire afin de mettre en évidence la compositionnalité morphémique de la structure interne des unités exprimant un déplacement. Cette expérience préliminaire, relative à l'expression du mouvement humain et animal en LSF, ainsi que l'expérience relative à l'expression du mouvement volontaire, seront exposées au cours de la partie II.

PARTIE II. ETUDES EXPERIMENTALES

Chapitre 5 : Expression du mouvement humain et animal en LSF : une étude exploratoire

Dans ce chapitre, nous présentons et discutons les résultats préliminaires d'une étude exploratoire, que nous avons réalisée sur la façon dont le mouvement volontaire humain et animal est encodé en LSF. Les événements testés décrivent des mouvements complexes du corps et des membres qui génèrent essentiellement l'encodage de la Manière. La Trajectoire est en effet peu impliquée dans cette étude dans la mesure où les mouvements sont majoritairement sans repère ou borne à atteindre ou à franchir ; seule la direction est parfois en jeu (monter/descendre). Cette étude a pour objectif de définir les critères pertinents dans l'encodage du mouvement en LSF, en rendant compte des aspects du mouvement pouvant influencer l'encodage de ce dernier.

5.1. Objectifs

Aux prémices de notre thèse, nous nous sommes interrogée sur la façon d'aborder la transcription des procès de déplacement dans le discours en LSF. En examinant plus en détail les annotations que nous avons réalisées au cours de notre Master pour le projet ANRCreagest, nous avons relevé certains éléments révélateurs du problème soulevé par le recours au français écrit lors de l'annotation des procès de déplacement en LS. En effet, les verbes français glosant les signes exprimant ces procès ne rendaient pas compte de l'ensemble des informations sémantiques exprimées par les signes en question. Comme le montre la Figure 17 ci-dessous, nous faisons l'usage d'une même glose pour annoter des signes qui tendent à différer quant à la Figure, le mode de déplacement ou la perspective du déplacement exprimée : marcher-bébé, marcher-chat, grimper-chat (perspective externe), chat-grimpe (perspective interne).



Figure 17 : Annotation de procès de déplacement en LSF (réalisé au cours de notre Master)

Au-delà de la question de l’usage d’une glose peu appropriée, ces observations ont révélé le fait qu’en variant certains paramètres, on peut obtenir une multitude d’expressions possibles de déplacement en LSF difficilement traduisible (tout du moins par un unique verbe en français). Ce constat nous a conduit vers une réflexion plus poussée sur les critères qui justifieraient les variations observées lors de l’expression d’un déplacement en LSF. L’intention sous-jacente à la recherche de ces critères était de révéler les invariants les plus pertinents pour la représentation des déplacements en LSF, invariants qui nous permettraient par la suite de définir un modèle d’annotation de ces procès qui tienne compte de la compositionnalité morphémique de la structure interne de ces signes. La complexité dans la constitution d’une telle expérience et le manque de temps ne nous ont pas permis de mener ce modèle d’annotation à terme. Cependant, la réalisation de cette expérience et l’analyse qualitative du corpus obtenu nous a permis de mettre en avant un certain nombre d’éléments qui ont pu être réexploités dans notre expérience sur les mouvements volontaires en LSF. Celle-ci constituera une base de

données analysable et exploitable pour nos recherches ultérieures sur l'expression du mouvement en langue des signes et pour la communauté scientifique.

5.2. Elaboration

Rendre compte des invariants au sein des productions de procès de déplacement en LSF implique de rendre compte de toutes les formes possibles de déplacement en LSF. Pour avoir un aperçu de cet étendu des possibles, et en raison du grand degré d'iconicité exploité en LS, il nous a semblé nécessaire d'établir en amont une classification des mouvements humains et animaux dans le monde. Précisons toutefois que l'objectif ici n'était pas de rendre compte d'une classification des déplacements animaux et humains dans la finesse d'une analyse physiologique, mais d'une classification de ces derniers à travers les distinctions pouvant être établies perceptiblement, et d'après les connaissances partagées par tout individu. Par la suite, en combinant notre propre connaissance de la LSF et cette classification, nous avons réalisé un tableau répertoriant l'ensemble des facteurs pouvant influencer sur les nuances de production des déplacements en LSF (cf. Annexe A.1). Ces facteurs ont été classés selon trois grandes catégories ramifiées en un ou plusieurs types de facteurs :

- 1- Fond > Type de fond
- 2- Locuteur > Type de perspective
- 3- Figure > Type de figure
 - > Type de membres locomoteurs
 - > Type de locomotion
 - > Type d'aspect physique
 - > Type d'aspect perceptif
 - > Type d'allure du déplacement

Il s'est avéré que la catégorie "figure" aurait pu être redéfinie plus précisément, car impliquant des aspects relatifs au fond. Au sein de cette catégorie, nous avons ainsi inscrit le facteur « type de locomotion » que nous avons défini et ramifié en mêlant des informations sur la nature du fond (terre/eau/air et horizontal/vertical), ce type variant selon le milieu impliqué.

En nous référant à ce tableau de facteurs (cf. Annexe A.1), nous avons sélectionné ensuite sur internet une soixantaine de photos représentant des animaux ou êtres humains en train d'effectuer un déplacement dans un environnement naturel, afin de tester par la suite la façon

dont des locuteurs sourds signeurs décrivent ces diverses situations. Notre étude portant sur le mouvement, nous sommes consciente que l'usage d'images fixes peut biaiser les productions de nos sujets. Néanmoins, faute de temps et de moyen, et au vu de la nature exploratoire de cette première expérience, nous avons fait le choix de baser notre test sur des photos (i.e images fixes). Les photos retenues pour le protocole tentent ainsi de mettre en scène autant que possible les facteurs précédemment établis et répertoriés dans notre grille, au niveau :

- du plan (ex. plat, vertical, incliné) et des propriétés (ex. dur, meuble, épais, fin) du fond,
- du type de figure (ex. animal, homme, femme, enfant, seul ou en groupe),
- du type de membres locomoteurs (ex. nageoire, doigts palmés, ailes, pieds),
- du type de locomotion (ex. démarche bipède, démarche quadrupède, nage par propulsion, reptation),
- des aspects perceptifs (ex. démarche féline, lourde, majestueuse) et physiques (ex. membres robustes, petite taille, pied nus)¹⁴⁸,
- et de l'allure du déplacement (ex. lente, rapide).

De façon générale, cette sélection n'avait pas pour objectif de couvrir l'ensemble des événements de déplacement combinant les facteurs retenus, mais uniquement les plus courants et familiers dans l'expérience d'un locuteur tout-venant afin de pouvoir dégager de leur description des indications générales sur l'impact de certains types de facteurs sur l'expression du mouvement en LSF.

Avant de définir le protocole rigoureux nous permettant de révéler des invariants, nous avons fait passer un premier test à deux locuteurs sourds signeurs en LSF en utilisant les photos sélectionnées. Ce dernier a consisté en un test mêlant introspection et description, qui nous a permis de valider auprès de locuteurs sourds signeurs, indirectement à travers leurs productions libres ou directement suite à nos échanges, la pertinence des facteurs retenus ci-dessus. Ce test a ainsi été réalisé en plusieurs étapes :

¹⁴⁸ Nous avons tenu à distinguer deux types d'aspects : « aspect physique » référant à la manière dont une personne/une chose se présente à la vue (ex. informations relatives à la forme, la taille, la disposition des membres) – soit des éléments directement issus de l'image - et « aspect perceptif » référant à la manière dont une personne/une chose se présente à l'esprit (ex. informations relatives à l'allure générale, au caractère) – soit des éléments induits subjectivement par la représentation générale que le locuteur se fait du déplacement de l'agent impliqué dans l'image.

Etape 1 « Imprégnation globale » :

- a) *Consignes en LSF* : « Vous allez voir une série de photos »
- b) *Passation-Imprégnation* : visionnage par le locuteur d'une série de 90 photos, sélectionnées comme expliqué ci-dessus, décrivant divers déplacements d'humain et d'animal.

Etape 2 « Production libre » :

- a) Suite *Consigne en LSF* : « Maintenant, que vous vous êtes imprégné de ces photos, j'aimerais que vous réfléchissiez et me signiez tous les déplacements qui vous viennent à l'esprit. Attention, il n'est pas attendu que vous décriviez exclusivement ce que vous venez de voir. Ces photos étaient juste là pour vous aider à réfléchir à plusieurs déplacements possibles. »
- b) Les locuteurs signent plusieurs déplacements en LSF qui leur viennent à l'esprit (i.e. production sans image)

Etape 3 « Description - Métalinguistique » :

Les locuteurs sont amenés à décrire des déplacements à partir de quelques photos sélectionnées en fonction des déplacements produits lors de l'étape 2. Ces descriptions sont suivies d'échanges entre enquêteurs et sujets afin de réfléchir ensemble aux facteurs impliquant des variations dans la production de déplacement en LSF.

L'ensemble du cheminement de nos réflexions et actions détaillées ci-dessus, nous a ainsi conduite à la réalisation d'un protocole rigoureux permettant de révéler les invariants les plus pertinents pour la représentation des déplacements en LSF. Nous allons présenter ci-dessous l'application de ce protocole.

5.3. Réalisation

5.3.1. Participants

Notre étude porte sur deux adultes sourds signeurs LSF, ainsi que sur un groupe contrôle de trois adultes entendants francophones.

5.3.2. Procédure

Les participants ont été soumis à une série d'items-photos qui mettent en scène des déplacements volontaires effectués par des animaux ou humains dans un environnement naturel (cf. sélection des photos selon les facteurs évoqués ci-dessus). Les photos sont présentées au participant sur un ordinateur portable lui faisant face, posé sur une table basse. Le visionnage des photos est précédé d'une vidéo dans laquelle est présentée la consigne en LSF. L'enquêtrice (nous-même) est assise à côté du participant et s'adresse à ce dernier en LSF afin de lui réexpliquer si besoin les consignes projetées sur l'ordinateur, maintenir un contact phatique ou lui poser des questions très générales dans l'intention de le guider ou le relancer s'il ne produit pas les informations principales mises en avant par les photos. L'expérience est filmée par une caméra numérique classique fixant un plan d'ensemble sur l'enquêté et l'enquêtrice, situés devant un fond de couleur bleu unie.

L'épreuve s'est déroulée en deux étapes :

Etape 1 : Situation neutre « non marquée »

Cette première étape contient 98 items, dont 12 représentent des déplacements d'humain et 86 des déplacements d'animaux (cf. Annexes A.2 et A.3), comme illustré ci-dessous :

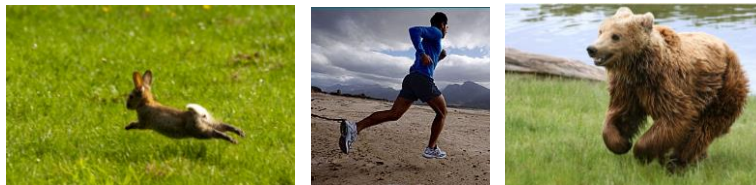


Figure 18 : Exemple de trois items de l'étape « non marquée »

Cette étape s'est déroulée de la façon suivante :

- a) Visionnage de la consigne en LSF sur ordinateur : « Vous allez voir une série de photos. Pour chaque photo, vous devez décrire/signer ce qui se passe. Imaginez que vous vous adressez à quelqu'un qui n'a pas vu les photos. » ;
- b) Le locuteur regarde et décrit les photos l'une après l'autre selon un ordre de visionnage aléatoire.

Étape 2 : Situation contaminée « marquée »

Cette seconde étape contient 69 items (ex. Figure 19). Chaque item consiste en une paire de photos, se distinguant selon un des facteurs évoqués ci-dessus, soit 138 photos au total. Ainsi chaque item permet de faire jouer principalement un facteur par paire de photos (i.e. type de fond, type de figure, type de membres locomoteurs, type de locomotion, type d'aspect extérieur, type d'allure ; cf. Annexes A.4 et A.5). Parmi ces photos, certaines ont été extraites de la série visionnée en étape 1, et d'autres représentent avec quelques distinctions (ex. direction du déplacement ou environnement différents) des déplacements déjà décrits dans l'étape 1.

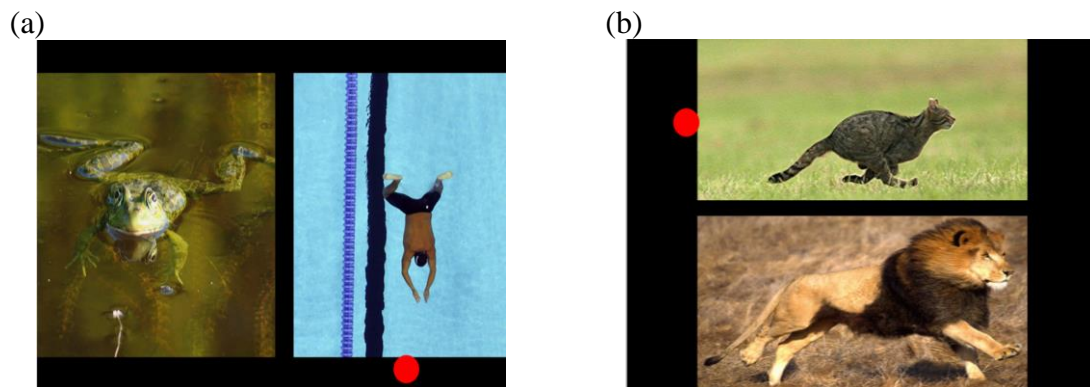


Figure 19 : Exemple de deux items de l'étape 2, dont l'un (a) teste le type de figure et l'autre (b) teste le type d'aspect extérieur (i.e. aspect physique et/ou perceptif)

Cette étape s'est déroulée de la façon suivante :

- a) Visionnage de la consigne en LSF : « Vous allez voir une série de diapositives contenant deux photos. Une fois que vous aurez bien regardé les deux photos, vous décrierez en premier ce qui se passe sur la photo marquée d'un point rouge puis en deuxième l'autre photo. Imaginez que vous vous adressez à quelqu'un qui n'a pas vu les photos. » ;
- b) Le locuteur regarde et décrit à nouveau les photos l'une après l'autre.


5.4. Quelques résultats qualitatifs préliminaires





Cette étude avait pour objectif de définir les facteurs pertinents dans l'encodage du mouvement en LSF en rendant compte des aspects du mouvement pouvant influencer

l'encodage de ce dernier. N'ayant pu mener à bien cette analyse en fonction des facteurs testés, nous présentons toutefois certaines observations que nous avons relevées au cours d'une analyse qualitative de nos données.

Concernant les productions des locuteurs entendants francophones, ces derniers emploient essentiellement des verbes de manière neutres (Slobin 1997), ou de niveau basique (selon Dimitrova-Vulchanova 2013) tel que *marcher*, *nager*, *courir* pour décrire les mouvements humains et animaux. A plusieurs reprises, les francophones ont signalé le manque de vocabulaire spécifique en français permettant de signifier les contrastes observés selon les photos de l'étape 2. Deux locuteurs ont produit des énoncés courts de la forme « c'est un léopard qui marche dans le désert », tandis qu'un locuteur produit de longues descriptions afin d'exprimer des détails relatifs au mouvement, à la Figure ou au décor combiné parfois avec des gestes. Notre protocole n'a pas suffisamment pris en compte la production éventuelle de gestes co-verbaux chez ces locuteurs. Le premier locuteur ayant passé notre expérience devait manipuler la souris de l'ordinateur afin de faire passer les diaporamas. Ceci fut rectifié pour les deux autres locuteurs à qui nous avons laissé les mains libres, et qui se sont avérés produire des gestes qui seraient intéressants d'analyser.

Les descriptions des signeurs sourds en LSF ont révélé un haut degré de spécificité de la Manière, à travers l'utilisation de configurations manuelles qui sont fortement liées aux propriétés physiques des entités en mouvement (ex. types de membres, humain vs. animal) mais aussi aux représentations prototypiques de traits plus subjectifs (ex. agressif, puissant, agile, timide). Nous avons établi un premier regroupement des configurations/proformes employés selon le type de spécificités de l'agent signifié, dont nous reportons certains dans le tableau ci-dessous :

PROFORME	EXEMPLES D'ENTITES	SPECIFICITE
« U » 	= pelote (chat, chien, léopard) = sabot (sanglier, vache, bouc, girafe, dromadaire) = doigts (lapin) = tentacule (pieuvre)	>> Quadrupède >> Membres élancés, agiles, fins
« griffe »	= pelote (lion), = doigts (ours)	>> Membres robustes >> Animal féroce, agressif

		
« 3 » 	= oiseau = reptile (lézard, gecko)	>> ?
« 3 crochu » 	= crabe (en transfert situationnel)	>> ?
« poing » 	= sabot (éléphant, rhinocéros)	>> Animal imposant
« mains plate » 	= tortue de mer, poisson (en transfert situationnel), nageoires, = ailes = mains, pieds	>> Membres plats
« index » 	= ver de terre	>> Membres allongés
« L inversé » 	= humain	>> Jambes humaines

Nous avons également pu rendre compte de l'influence du signe lexical référant à l'agent dans l'usage de la proforme employée pour décrire le déplacement de l'agent (ex. serpent). Le type de proformes tend également à varier selon la perspective employée (interne vs. externe) ou le type d'événement (ex. MARCHER vs. GRIMPER). Nos premières observations ont essentiellement porté sur les configurations employées, ainsi que sur le mouvement manuel (réalisation d'un codage des différents mouvements non présenté ici), toutefois il est important de préciser que la mimique faciale et la posture corporelle sont également fortement impliquées dans l'expression de la Manière. Ceci pose par ailleurs la question du type de Manière impliquée au cours des descriptions en LSF (ex. Manière de locomotion, Manière du mouvement, Manière relative à l'agent), et de la nécessité de les définir clairement pour des recherches futures.

Nous avons par ailleurs observé que le déplacement d'un agent peut être spécifié par différents éléments (i.e. mouvement des membres locomoteurs, mouvement du corps, mouvement des membres « accompagnateurs », mouvement du fond). Nous avons suite à ce constat distingué différents types de procès de déplacement en LSF :

1) **PML (procès de mouvement Locomoteur) :**

Déplacement de l'agent signifié par le mouvement des membres locomoteurs (inférieurs et/ou supérieurs).

2) **PMC (procès de mouvement Corps) :**

Déplacement de l'agent signifié par le mouvement du corps dans sa globalité (sans mouvement de membres locomoteurs particuliers).

3) **PME (procès de mouvement Extérieurs) :**

Déplacement de l'agent signifié par le mouvement des membres non locomoteurs (« membres accompagnateurs »).

4) **PMF (procès de mouvement Fond) :**

Déplacement de l'agent signifié par le mouvement du fond par rapport à l'agent.

5) **PMS (procès de mouvement Standard) :**

Déplacement de l'agent signifié par un signe lexical.

6) **PMD (procès de mouvement Direction) :**

Déplacement de l'agent signifié uniquement par le traçage/parcours du déplacement.

Chapitre 6 : Expression du mouvement volontaire en LSF infantine

Notre étude s'appuie sur une partie du corpus du sous-projet *Acquisition* de l'ANR Creagest qui fut élaboré avec pour mission première la réalisation de vastes corpus de données vidéo de productions discursives de LSF d'enfants sourds (Sallandre et L'Huillier 2011). Avant d'exposer le protocole expérimental de notre présente étude, nous présenterons ainsi plus en détails dans un premier temps le projet Creagest dans son ensemble auquel nous avons eu l'opportunité de participer pendant quasiment toute la durée du projet (de 2008 à 2013).

6.1. Le projet Creagest¹⁴⁹

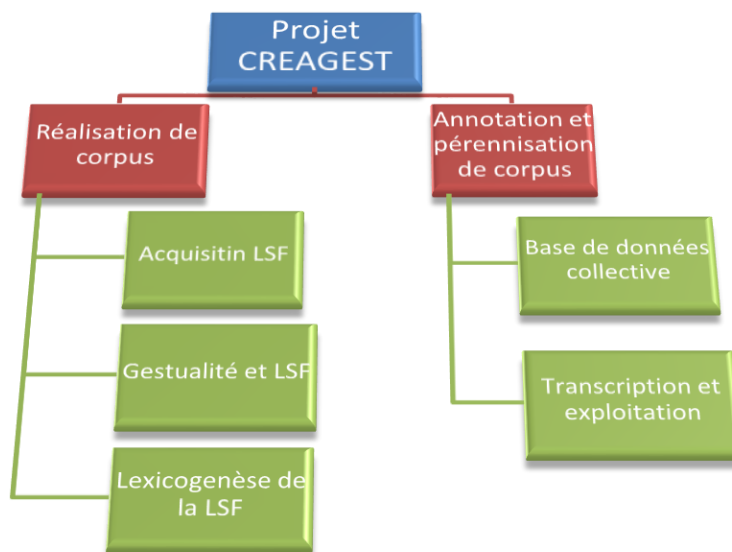


Figure 20 : Signe [CREAGEST] en LSF (inventé par M.T. L'Huillier)

Le projet Creagest s'inscrit dans un contexte où la LSF reste relativement « menacée » (Garcia et al. 2013 : 82) (i.e. langue minoritaire non écrite, influence de la forme écrite de la LV nationale, acquisition atypique, intégration individuelle des enfants sourds en école ordinaire, etc.). Ce contexte fait entrevoir la nécessité de mieux connaître et faire connaître la réalité et les caractéristiques de la langue des signes pratiquée par les enfants et les adultes sourds sur l'ensemble du territoire national français, afin de répondre à des besoins patrimoniaux en préservant la LSF existante dans toutes ses variations, régionales, sociales et individuelles ainsi que des besoins éducatifs en apportant des réponses au Ministère de l'Education Nationale en matière de référentiels de langue, de programmes et de supports pédagogiques. Face à ce contexte, on déplore pourtant la rareté voire l'absence de certains types

¹⁴⁹ Projet financé par l'Agence Nationale pour la Recherche (ANR) intitulé ANR-06-CORP-012-CREAGEST sous la responsabilité de Christian Cuxac et Brigitte Garcia (UMR SFL). Ce projet fut fondé sur la collaboration entre trois équipes de recherches, l'équipe Langues des Signes et Gestualité de l'UMR *Structures formelles du langage* (Université Paris et CNRS), l'équipe Linguistique et traitement automatique des langues de l'UMR *Savoirs, Textes, Langage* (Université Lille 3 et UMR), et l'équipe Psychologie cognitive de l'UMR Groupement d'imagerie neuro-fonctionnelle (Université Paris 5 et Caen et CNRS).

de corpus en LSF. Le projet Creagest s'est donné ainsi pour mission première la constitution d'un vaste corpus de productions discursives de LSF d'enfants et adultes sourds mais également de productions de gestualité coverbale afin d'englober l'ensemble de la gestualité humaine signifiante. Le projet Creagest se subdivise ainsi en cinq sous-projets, dont trois d'entre eux sont consacrés à la réalisation du corpus et deux à l'aspect "technique" de cette réalisation :



➤ Le sous-projet « Acquisition » (resp. Sallandre et L’Huillier 2011) consiste en la constitution d’un corpus transversal de discours d’enfants sourds (âgés entre 3 et 11 ans) de profils linguistique et socio-éducatif variés. Les recherches en acquisition de la LSF enfantine en sont à leurs début, ce qui induit une rareté de corpus de productions d’enfant sourds, alors que la demande institutionnelle est forte. Par ailleurs, en France comme à l’international, la majorité des travaux sur la LF enfantine portent sur des corpus longitudinaux et sur un nombre restreint d’enfants sourds. Précisons que notre intégration au sein de ce sous-projet au cours de notre master 2 a été à l’origine de notre présente recherche.

➤ Le sous-projet « Lexicogenèse » (resp. Garcia et L’Huillier) consiste en la réalisation d’un corpus de dialogues entre adultes sourds d’âges et de régions diverses permettant de rendre compte de néologismes. Il existe de nombreux groupes de travail menant des réflexions sur la création des signes, néanmoins, en parallèle à ces réflexions, aucune collecte systématique n’a encore été réalisée en France.

Ces sous-projets se sont organisés autour de la collaboration active entre une équipe de chercheurs, composée de sourds et d’entendants, et une équipe d’enquêteurs sourds. L’équipe

de chercheurs constituant le noyau du sous-projet . Leur fonction au sein de l'équipe concerne essentiellement la mise en place du projet, soit les décisions en amont du travail de terrain. Ces derniers sont également présents lors des "enquêtes" pour aider à filmer et si nécessaire assister l'enquêtrice en cas de difficulté. La liaison entre l'équipe de chercheurs (i.e. le laboratoire) et les enquêtrices (i.e. le terrain) est assuré par la coordinatrice nationale. Les enquêteurs sourds, auxquelles sont confiés le travail de terrain, ont été formées aux techniques de recueil de données enfantines et ont un bagage minimal en linguistique et en psycholinguistique. Par ailleurs, chacune des enquêtrices sourdes vient de la même région que les enfants sourds qu'elles interviewent.

➤ Le sous-projet « Gestualité naturelle des entendants et langues des signes » (resp. Boutet) consiste en la réalisation d'un corpus de gestualité naturelle (i.e. gestualité coverbale) d'adultes entendants. Actuellement, on déplore l'absence en France de base de données vidéo sur la gestualité humaine coverbale.

Ces sous-projets soulèvent par ailleurs une réflexion sur les problèmes linguistiques et méthodologiques impliqués dans la réalisation de corpus visuels. La richesse et la diversité des corpus rassemblés dans le cadre des trois sous-projets précédents imposent ainsi une compilation et une organisation rigoureuse des données. Par la suite, l'annotation et l'analyse de ces données implique la mise en forme d'outils dédiés à la recherche en gestualité humaine (LSF et gestualité coverbale). Ainsi deux sous-projets répondent à ces besoins :

➤ Le projet « Elaboration et administration d'une base de données collaborative » (resp. collective) consiste en la réalisation d'une plateforme collaborative sur internet et la mise en place des moyens de pérennisation des méthodes, des collectes et des collaborations.

➤ Le projet « Outils d'aide à la transcription et à la fouille de corpus » (resp. Balvet) consiste à mettre en place des outils de transcription standardisés pour la gestuelle (LS et gestualité coverbale) et des outils d'aide à l'exploration de corpus de données visuelles (création de plugins, indexation des structures transcrites en vue de requêtes complexes, etc.).

Outre l'impact patrimonial et socio-éducatif de ce projet, la réalisation d'un tel corpus a également un enjeu d'ordre linguistique (Garcia, Sallandre & L'Huillier 2013). Inscrite dans une approche linguistique et méthodologique héritée du modèle sémiologique, l'analyse des données recueillies par ce projet permet d'accéder à une meilleure compréhension des processus

de création, de sémiotisation, et de stabilisation de la gestualité humaine signifiante. Ce projet tend ainsi à tester l'hypothèse avancée par le modèle sémiologique d'une sémiogénèse de la gestualité communicative ancrée sur un processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique, tant sur le plan ontogénétique chez l'enfant sourd que sur le plan phylogénétique au niveau de la formation et l'évolution de la langue. Le corpus de langue des signes enfantine permet d'approfondir plus spécifiquement nos connaissances relatives au développement langagier des enfants sourds signeurs et de contribuer à l'élaboration d'un référentiel de compétences langagières de LSF enfantine pour les recherches en psycholinguistique et en didactique de la LSF. Le corpus traitant des néologismes explore quant à lui la modélisation de la structuration lexicale et sublexicale de la LSF et interroge ainsi l'hypothèse d'une compositionnalité morphémique-iconique des unités lexicales de la LSF. Concernant le corpus de gestualité co-verbale, ce dernier, mis en relation avec les données en LSF, contribue à affiner la compréhension des liens existant entre la gestualité naturelle et les signes de la LSF et à questionner plus particulièrement l'existence d'un continuum entre les structures de ces deux systèmes.

Ainsi, la diffusion du corpus Creagest contribue à l'augmentation et l'amélioration des échanges des données et des analyses autour de la recherche sur la LSF entre les communautés françaises et internationales de chercheurs, ainsi qu'avec la communauté sourde, et plus particulièrement les enseignants de et en LSF.

6.2. Participants

Notre étude porte sur un total de dix-huit enfants sourds signeurs, ainsi qu'un groupe contrôle de six adultes sourds signeurs. Les enfants ont été regroupés selon trois groupes d'âge (5-6 ans, 7-8 ans et 9-10 ans), soit 6 enfants par âge. Les groupes de 5-6 ans, de 7-8 ans et d'adulte comptent un nombre égal de filles et de garçons, tandis que le groupe de 9-10 ans compte quatre filles et deux garçons.

Age (6 enfants/age)	Moyenne	Intervalle
5-6 years	5;7	5;7 – 5;11
7-8 years	7;7	7;3 – 8;4
9-10 years	9;7	8;10 – 10;8

Dans le cadre de notre étude, nous avons fait le premier choix de concentrer uniquement nos analyses sur les productions d'enfants sourds de parents sourds signeurs, ayant la LSF comme langue première. En basant notre sélection sur ce critère, nous sommes consciente de ne rendre compte que d'une faible partie de la population d'enfants sourds. En effet, le rapport Gillot (1998) estime que seulement 5% des enfants sourds naissent de parents sourds. Toutefois, dans un souci de comparaison inter-langue, nous avons privilégié le profil d'enfants sourds les plus à même d'évoluer dans un milieu où la langue des signes est la langue de communication principale et donc confrontés à une acquisition naturelle de la langue dès la naissance.

Concernant les autres points d'hétérogénéité qui caractérisent la population sourde, nous avons sélectionné les sujets étant atteint d'une surdité profonde ou sévère depuis la naissance et ne présentant aucun handicap associé. A travers ces choix, nous tentons de maîtriser toutes variables impliquant que l'enfant ait acquis ou connaît une certaine expérience auditive et une expérience différente de l'interaction dès la naissance. Pour finir, concernant l'hétérogénéité du contexte pédagogique relative à la population d'enfants sourds, l'ensemble des enfants de notre corpus suivent une scolarisation de type bilingue, bien qu'à des degrés divers, leur permettant un enseignement de et par la LSF. Sur ce point, nous tenons à préciser qu'en pratique, il n'est pas toujours facile d'avoir une connaissance exacte des projets pédagogiques de chaque établissement au sujet de l'approche bilingue qu'il propose à leurs élèves, d'où les variations que l'on peut supposer entre les enseignements suivis par nos sujets. Par ailleurs, il arrive qu'un enfant change d'établissement scolaire et ainsi de cadre pédagogique. Cependant, nous avons tenté de sélectionner des profils d'enfants présentant un environnement familial et scolaire permettant de placer la LSF comme langue de communication principale chez nos sujets.

6.3. Epreuve de production

Actuellement, il existe peu de méthodologies pour le recueil des données propres aux enfants sourds, les chercheurs dans ce domaine (ex. Creagest) ont alors eu recours à des méthodologies issues de recherche en acquisition des langues vocales. Notre épreuve est ainsi issue du protocole expérimental élaboré dans le cadre de travaux translinguistiques antérieurs développés pour l'étude des langues vocales (comme l'anglais, le chinois, le russe, l'allemand), par Maya Hickmann et ses collaborateurs, afin de générer l'expression de déplacements volontaires (Hickmann 2010 ; Hickmann, Taranne et Bonnet 2009).

Avant de présenter plus en détail ce dernier, nous exposons ci-dessous quelques facteurs devant être pris en compte lors de la constitution du protocole d'expérimentation auprès d'enfants sourds. La constitution d'un protocole dans une expérimentation en langue des signes doit tenir compte du regard du sujet. En effet, le regard ayant une fonction importante en langue des signes (i.e. rend possible l'interaction, fonctions grammaticales), l'enregistrement doit être agencé de tel manière à capter continuellement le regard du sujet. D'autre part, la sélection des « outils » présents lors de l'expérience, et leur disposition par rapport à l'enfant, doit tenir compte du facteur regard. Les protocoles auprès d'enfants sourds utilisant de multiples accessoires (poupée, ordinateur, caméras, une tierce personne) risquent de rendre instable la direction du regard et donc difficilement saisissable. Il faut tenir compte également du fait que plus l'enfant doit canaliser son regard sur divers outils, plus la gestion entre ces différents regards est lourde pour l'enfant. Par ailleurs, afin de faciliter la saisie du regard de l'enfant, il est souvent nécessaire que le support ne soit pas visible par l'enfant pendant ses productions. Ceci suppose au préalable que l'enfant ait mémorisé ce dernier. Pour ce faire, il est nécessaire de laisser le temps à l'enfant de se familiariser avec le support. Ajoutons également que certaines études ont révélé que selon la position (assise ou debout) prise par le sujet durant l'enregistrement l'utilisation de l'espace diffère. Les signeurs assis semblent produire un récit plus « étriqué », tandis que ceux debout utilisent l'espace de manière pertinente. Par ailleurs, l'arrière-plan durant un enregistrement de productions en langues des signes doit permettre la visibilité des signes produits par le sujet. Pour ces raisons, un fond sans-motif ou bleu et un bon éclairage sont vivement recommandés.

Les participants ont été soumis à une série de douze animations (cf. Annexe A.6), d'une durée de 8 à 12 secondes chacune, qui mettent en scène des déplacements volontaires effectués par des personnages (animaux ou humains) selon plusieurs trajectoires et manières sans ou avec instrument (ex. courir vs. faire du vélo). Ces douze items sont composés de six items relatifs aux événements cibles MONTER puis DESCENDRE (i.e. déplacement selon l'axe vertical) et six items portant sur l'événement cible TRAVERSER (i.e. déplacement impliquant un franchissement de frontière). Pour chaque item, le personnage entre sur la scène (par la droite ou la gauche), se déplace par rapport à un fond particulier (i.e. déplacement testé, dit « déplacement cible »), puis sort de la scène (ex. Figure 21 et Figure 22).



Figure 21 : Item " CHENILLE – MONTER/DESCENDRE - RAMPER" (stimuli Hickmann et al. 2009)

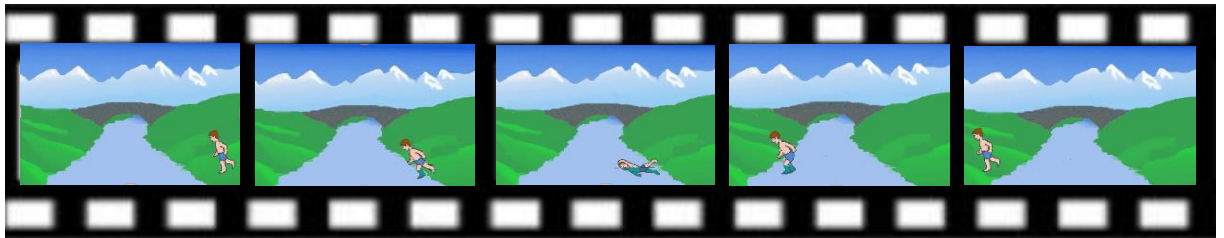


Figure 22 : Item " GARÇON – TRAVERSER - NAGER" (stimuli Hickmann et al. 2009)

Concernant les items MONTER/DESCENDRE, la manière de la montée est identique à la manière de la descente pour deux tiers des items, tandis que pour un tiers d'entre eux, ces dernières diffèrent (ex. monter en s'agrippant vs. descendre en glissant). Notons également que la posture de l'agent (i.e. orientation du corps de l'agent vers le bas ou vers le haut) diffère entre MONTER et DESCENDRE pour deux tiers des items. Par ailleurs, concernant les items TRAVERSER, il convient de préciser également que la manière selon laquelle le personnage entre et sort de la scène diffère de la manière du déplacement cible pour deux des six items concernés (ex. Figure 22, avec « courir » et « nager »). Nous avons détaillé ci-dessous (Tableau 5), la Figure, le type

de Manière et de Trajectoire ainsi que le Fond des déplacements cibles suscités par chaque item :

Item	Figure	Manière	Trajectoire	Fond
1	Une souris	agripper (grimper)	monter	table
	Une souris	glisser	descendre	table
2	Une chenille	ramper	monter	tige plante
	Une chenille	ramper	descendre	tige plante
3	Un bébé	marcher à quatre pattes	traverser	route
4	Un chat	agripper (grimper)	monter	poteau téléphonique
	Un chat	agripper (grimper)	descendre	poteau téléphonique
5	Un garçon	glisser	traverser	rivière gelée
6	Un ours	agripper (grimper)	monter	arbre
	Un ours	agripper (grimper)	descendre	arbre
7	Une fille	patiner	traverser	lac gelé
8	Un garçon	nager	traverser	rivière
9	Un écureuil	déplacement par bonds	monter	arbre
	Un écureuil	déplacement par bonds	descendre	arbre
10	Un singe	agripper (grimper)	monter	bananier
	Un singe	glisser	descendre	bananier
11	Un homme	courir	traverser	route
12	Une femme	rouler (à vélo)	traverser	route

Tableau 5 : Type de composants suscités selon les items cibles

Précisons qu'au cours d'une analyse des productions de locuteurs anglophones et francophones, Hickmann observe qu'au sein d'un type d'événement donné, certains items tendent intrinséquement à rendre plus saillante la Manière ou la Trajectoire du mouvement pouvant ainsi influencer les réponses des sujets. L'item où un bébé traverse à quatre pattes une intersection laisse entrevoir des voitures à l'arrière plan. Cette situation avait tendance à susciter essentiellement la production de la Trajectoire seule, particulièrement chez les jeunes enfants, du fait, d'après Hickmann que « Crossing the road corresponds to a conventional situation that is frequently highlighted by adults in relation to potential danger, irrespective of manner,

thereby making path more salient than the particular manner in which dangerous actions might be performed. » (Hickmann 2006 : 297-298). D'autre part, l'item où un garçon glisse sur une rivière gelée sans patin suscite une manière plus saillante dans les productions des enfants, en raison de la manière inhabituelle avec laquelle cette action de glisser est effectuée (sans patins), associé au fait que la manière diffère entre le déplacement pour l'événement « entrer/sortir » (i.e. marcher) et celui pour l'événement cible « traverser » (ex. glisser). Nous devons donc être attentive à l'ensemble de ces facteurs pour notre propre analyse.

A la suite de ces douze items (désormais appelés « items cibles »), le sujet est soumis à une autre série de douze items contrôles (ex. Figure 23). Ces derniers décrivent le déplacement des mêmes personnages que ceux des items cibles. Cependant ces personnages se déplacent de façon continue de gauche à droite de la scène, ou inversement (selon la même direction d'entrée que dans les items cibles respectifs à chaque personnage) à travers un arrière-plan neutre sans décor et selon une manière particulière (i.e. la même manière que la manière d'entrée pour les items MONTER/DESCENDRE et que la manière de traverser pour les items TRAVERSER). L'absence de décor permet d'éviter toutes informations relatives à un fond pouvant indiquer une trajectoire. Ces items rendent ainsi particulièrement saillante l'expression de la manière du déplacement, la trajectoire se réduisant à un simple déplacement vers l'avant de l'entrée et la sortie de l'écran (une localisation générale indéterminée). Cette série permet par conséquent de relever les marques d'expression de la manière malgré l'éventuelle absence de cette dernière dans certaines productions de déplacements recueillies dans la série d'items cibles, le locuteur pouvant s'être focalisé essentiellement sur l'expression de la trajectoire aux dépens de celle de la manière lors de l'expression de ces items cibles.

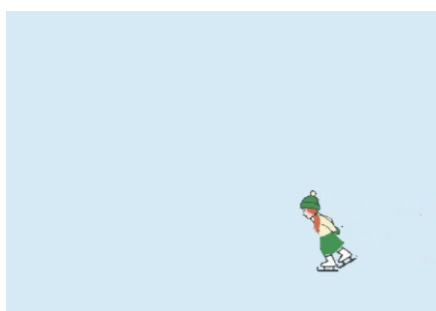


Figure 23 : Item contrôle " TRAVERSER – PATINER"

Nous avons détaillé ci-dessous (Tableau 6) la Figure ainsi que le type de Manière des déplacements suscités pour chacun de ces items contrôles :

Item contrôle	Figure	Manière
1	Un bébé	marcher à quatre pattes
2	Un garçon	glisser
3	Un écureuil	déplacement par bonds
4	Un garçon	nager
5	Une chenille	ramper
6	Une souris	marcher sur la pointe des pieds
7	Une fille	patiner
8	Un petit chat ¹⁵⁰	courir
9	Un chat	courir
10	Une femme	rouler (à vélo)
11	Un ours	marcher
12	Un homme	courir

Tableau 6 : Type de Figure et Manière suscitées selon les items contrôles

Concernant la passation même de l'épreuve, les participants sont filmés individuellement en situation de dialogue partiellement dyadique et partiellement triadique. En effet, afin d'obtenir des réponses aussi complètes que possible, on demande aux participants de raconter les stimuli à un interlocuteur (i.e. un enquêteur qui était situé à côté de la caméra principale) n'ayant pas vu les animations auparavant et qui devra ensuite raconter à son tour. Cette mise en situation permet ainsi d'encourager les enfants à organiser la cohésion du discours et à éviter qu'ils ne dépendent du contexte non linguistique. Par ailleurs, un enquêteur sourd signeur, assis à côté du participant, s'adresse à ce dernier en LSF afin de lui présenter la consigne et de maintenir un contact phatique ou de lui poser des questions très générales dans l'intention de le guider ou de le relancer s'il ne produit pas les informations principales mises en avant par les stimuli (soit Trajectoire et Manière). Ainsi, le participant s'adresse aussi bien à un interlocuteur naïf qu'à l'enquêteur sourd. Précisons que les stimuli sont présentés au sujet sur un ordinateur portable posé sur une table basse devant lui. Au début de chaque série d'item (i.e. items cibles

¹⁵⁰ Le personnage de cet item contrôle est le seul à ne pas avoir été présent dans les items cibles.

et items contrôles), l'enquêteur sourd visionne avec l'enfant un item d'entraînement puis décrit la scène à l'enfant en langue des signes. Par la suite, à la fin du visionnage de chaque item, il est demandé aux sujets de décrire ce qui se passe en langue des signes à un enquêteur situé à côté de la caméra. Les items sont présentés selon un ordre aléatoire fixe correspondant à celui des Tableaux 5 (items cibles) et 6 (items contrôles). Les enfants sont filmés par deux caméras numériques classiques, dont l'une fixe un gros plan sur l'enquêté, et l'autre un plan d'ensemble de deux locuteurs - enquêté et enquêteur - (cf. Figure 24). Les enregistrements, d'une durée moyenne de 30 minutes, ont eu lieu au sein des établissements scolaires des enfants soit à Angers (pour un enfant), soit à Paris (pour les autres). L'enfant et l'enquêtrice sont assis sur des chaises dont l'une est adaptée à la taille de l'enfant et qui se situent devant un fond de couleur bleu uni.

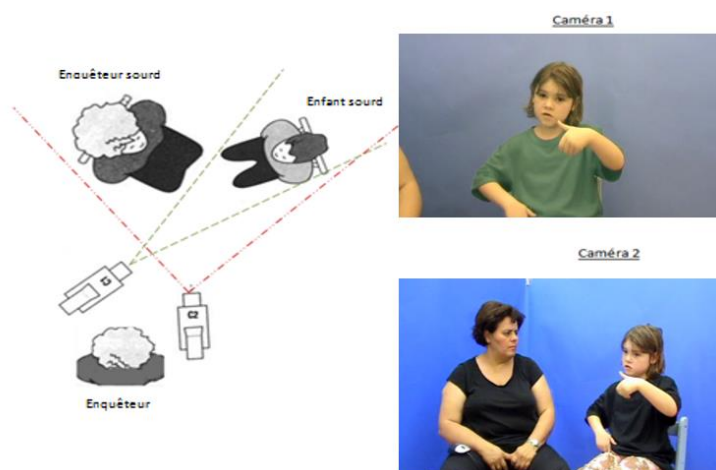


Figure 24 : Situation d'enregistrement

Nous sommes consciente que le dispositif ainsi mis en place implique une certaine instabilité du regard de l'enfant lors des entretiens. En effet, ce dernier doit sans cesse, pour chaque item, diriger son regard vers l'enquêtrice (pour voir les consignes), l'ordinateur (pour voir les stimuli) et la tierce personne (pour produire son discours). Cette multiplicité des directions du regard questionne l'énergie déployée par l'enfant au cours de l'entretien ainsi que la complexité que cela apporte à l'analyse du regard à valeur purement grammaticale. Du fait de ce biais, la disposition de la tierce personne derrière la caméra est réfléchi de façon à ce que lors de l'analyse de la vidéo le regard du sujet soit en plan de face. L'analyse linguistique du regard en est ainsi facilitée (Sallandre et al. 2010).

6.4. Transcription et annotation


La nature même des langues des signes (i.e. langues à modalité visuo-gestuelle) nécessite de poser le problème de la transcription différemment de celui pour les langues vocales (i.e. langues à modalité audio-phonatoire). L'absence de forme écrite institutionnalisée des LS et les spécificités qui les caractérisent (ex. valeur grammaticale et simultanéité des paramètres manuels et non-manuels, usage grammatical de l'espace) conduit les chercheurs à faire face à certaines complexités. Ces dernières résident d'une part en la question de la représentation graphique des langues des signes (i.e. restituer la forme "signée"), et plus particulièrement du passage d'une langue dynamique multidimensionnelle à un support de notation statique et linéaire sans provoquer de perte d'informations, ainsi qu'en sa segmentation. Les chercheurs en LS ont actuellement recours soit à la forme écrite des LV, soit à des systèmes de notation spécifique (ex. HamNoSys¹⁵¹, SignWriting¹⁵²) afin de transcrire et/ou annoter les LS. De nombreux travaux accompagnent également leur transcription de vidéos ou photos des productions du sujet, mais ceci ne résout pas le problème associé au fait que les langues des signes ne disposent pas d'une forme écrite équivalente à celle des LV, soit d'« un système graphique permettant de communiquer par écrit, c'est-à-dire de recevoir et de transmettre directement du sens sans transiter par la forme parlée de la langue » (Garcia et Boutet 2006 : 33). D'autre part, l'usage de données filmées pose le problème du maintien de la confidentialité car le simple emploi de pseudonyme ne convient plus.

Dans le cadre de la recherche, les systèmes de notation consistent généralement à noter sur une ligne (hormis SignWriting) la forme signifiante de ces signes par l'intermédiaire de symboles conventionnels phonétiques ou phonologiques. Les critiques à l'égard de ces systèmes concernent plus particulièrement leur monolinéarité qui rend difficilement visibles les relations spatio-temporelles entre les unités inhérentes aux LS, et l'absence de notation des phénomènes corporels à un niveau discursif (Garcia et Sallandre 2013 : 1124). Concernant le

¹⁵¹ Le système de notation HamNoSys (Hamburg Notation System for Sign Language) consiste en une notation phonétique des langues des signes au moyen de symboles spécifiques (500 symboles).

¹⁵² SignWriting est un système graphique où les paramètres manuels et non manuels des signes sont représentés et disposés à l'intérieur d'une vignette de manière iconique par rapport à l'organisation corporelle (cf. Pizzuto et al. 2008 ; Bianchini 2012). Ce système est le seul actuellement exploité par des locuteurs sourds à des fins de véritable communication écrite.

recours à la forme écrite d'une langue vocale, ceci pose également un certain nombre de problèmes qui risquent d'engendrer des descriptions et des analyses erronées. En effet, dans le cas où le mot en langue vocale tend à rendre compte du sens d'un signe, la réduction d'un signe à un simple mot d'une langue vocale peut amener à la perte d'informations lexicales : « Le mot français chargé de transcrire un signe ne peut être qu'une approximation de la signification du signe dont il est censé rendre compte » (Cuxac 2000 : 11). En langue des signes, un concept exprimé par un seul signe peut requérir, en français, une mise en forme par composition de plusieurs mots. Les unités de transfert illustrent particulièrement ce cas de figure. Le contraire est tout aussi exact, puisqu'en langue des signes, un concept peut être représenté au moyen de plusieurs signes alors qu'en français il s'exprime par un seul mot. D'autre part, le risque existe également d'une assimilation des valeurs morphosyntaxiques associées à un mot en LV aux signes annotés s'y rapportant (Garcia et Sallandre 2013). D'autre part, ces emprunts à la langue vocale ont été appelés « gloses » en référence aux gloses en langue vocale. Or le terme « glose » en lui-même semble être inapproprié dans la recherche sur les langues des signes. Nous allons reprendre la réflexion menée par Cuxac et Pizzuto (2010) qui illustre fort bien cette inadéquation (les exemples cités ont été adaptés par Cuxac et Pizzuto). Premièrement, ces deux auteurs considèrent le cas d'une notation d'une langue vocale. L'exemple suivant, en Rwandais, est tiré et adapté de Givon (1978 : 327) :

1. umugabo, nhi-ya-mu-boonye  = les formes de la langue, i.e. transcription orthographique des mots et des éléments morphémiques de l'énoncé identifiés par le chercheur
2. homme NEG-il-lui-vit = glose et annotation de l'énoncé dans une langue choisie par le chercheur
3. 'L'homme, il ne le vit pas, lui' DEF, TOP = traduction et annotation

Deuxièmement, ils considèrent le cas d'une notation d'une langue des signes. L'exemple ci-dessous, en LS Indo-pakistanaise, est tiré et adapté de Zeshan (2008 : 684) :

1. [IX1 ENFANT-pl EXISTER] = gloses et annotation par le chercheur, i.e. le signifié des signes par l'emploi de mots de langue vocale et d'annotations conventionnelles pour les composantes manuelles ou non-manuelles considérées pertinentes par le chercheur.
2. ['j'ai des enfants'] = traduction de la séquence des signes

A la différence de la notation du rwandais, ce système de notation ne présente aucune transcription de l'énoncé, soit aucune représentation indépendante des formes des signes. Ainsi comme le concluent Cuxac et Pizzuto (2010), « puisque les formes des signes ne sont pas représentées, il est à notre avis inadéquat d'appeler « gloses » les étiquettes-LV utilisées pour annoter les énoncés signés ».

Dans la recherche sur les LS, la description des LS est possible au moyen de trois types de système d'annotation différents :

- **les systèmes monolinéaires** (ex. Berkeley Transcription System¹⁵³),
- **les systèmes plurilinéaires** (ex. transcription de Cuxac 2000),
- **les systèmes multimédia en partition** (ex. Signstream, ANVIL, ELAN),

Les **systèmes monolinéaires** annotent les LS sur une seule ligne. Ces systèmes notent la portée des éléments non manuels au moyen d'indices, d'exposant ou de factorisation. L'emploi de tels procédés tente de compenser la séquentialité. D'autres lignes, facultatives, peuvent être présentes permettant de compléter la transcription par une glose ou une traduction approchée. En revanche, les **systèmes plurilinéaires** réalisent l'annotation des LS au moyen de plusieurs lignes (i.e. « partition »), chacune d'elles correspondant à un paramètre manuel ou non-manuel. Précisons que le nombre de lignes de la partition dépend de la problématique mise en place par le chercheur. L'axe horizontal permet une lecture temporelle tandis que l'axe vertical, une lecture simultanée. Ce type d'annotation permet ainsi de décrire en détail les composants manuels et non-manuels des signes et leur organisation spatio-temporelle. Les **systèmes multimédias** consistent en des logiciels d'enregistrements et d'annotations informatisées multimédia et multilinéaires, associant la vidéo en complément des annotations. Au vu des différents systèmes d'annotation existants, nous avons opté pour le logiciel ELAN développé au Max Planck Institut de psycholinguistique à Nijmegen (MPI) et fréquemment utilisé dans la recherche sur les LS. Ce dernier permet au moyen d'une grille en partition de transcrire chaque paramètre de réalisation d'un signe de façon alignée avec le fichier vidéo source. L'annotation sous ELAN suppose d'établir au préalable un schéma d'annotation (ou template). Le template

¹⁵³ The Berkeley Transcription System (BTS) est un système d'annotation morphémique des langues des signes qui fut élaboré à la suite de travaux en acquisition menés de 1998 à 2001 et ayant abouti à près de 400 heures d'enregistrements d'interactions entre des enfants sourds signants (ASL et NSL) et des adultes sourds et entendants (signeurs).

constitué pour notre analyse est reporté ci-dessous (cf. Figure 25). L'annotation de certains champs/acteurs est détaillée dans la section suivante.

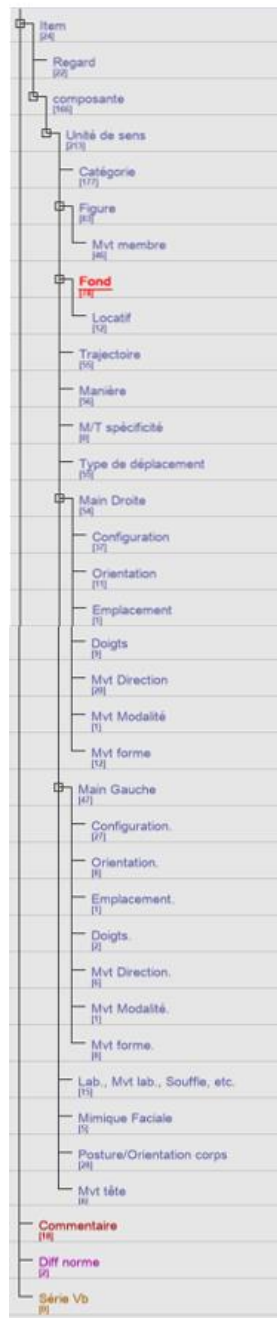


Figure 25 : Schéma d'annotation sous ELAN, dépendance des acteurs

Concernant la notation en elle-même sur ELAN, nous avons eu recours par défaut au français écrit malgré les limites que cela implique, comme mentionné plus haut. Le français est ici utilisé à la fois en tant que langue d'annotation et de glose, et ne reflète donc pas les variations de signification encodées selon les signes. Ceci, en revanche, est rendu visible à

travers l'annotation des champs associés à chaque unité de sens. Nous adoptons par ailleurs les conventions de notation générale suivantes¹⁵⁴ :

- UL (unité lexicale) : annoté en majuscules,
- UT (unité de transfert) : annoté en minuscules,
- UL exprimant un procès : verbe à l'infinitif,
- UT exprimant un procès : y-verbe infinitif-(x).

6.5. Codage

Cette section décrit le codage employé au cours de cette étude concernant la segmentation de l'énoncé en composantes du script (section 6.5.1 ; champ « composante »), la Trajectoire, la Manière et le Fond (section 6.5.2 ; champ « Trajectoire », « Manière » et « Fond »). Afin de rendre compte de ce codage et de certaines questions soulevées au cours de notre annotation, nous reportons en Annexe A.7 l'exemple d'annotations de la production d'un enfant de 5 ans pour les événements MONTER/DESCENDRE (item Souris-Monter-Grimper/Descendre-Glisser) et TRAVERSER (item Garçon-Traverser-Glisser).

6.5.1. Composantes du script

Après avoir adapté le codage élaboré dans le cadre de travaux sur les langues vocales (Manuels-LV¹⁵⁵), nous avons effectué avec le logiciel ELAN une première segmentation des productions des locuteurs sourds, en différents types d'énoncés selon les différentes composantes du script :

a) **BEG** (*beginning*) **scène** : énoncé relatif à la mise en scène des saynètes. Ce segment concerne ainsi la construction des références actanciennes et spatiales qui introduisent en nommant et/ou

¹⁵⁴ Ces conventions ont fait l'objet d'un manuel d'annotation que nous avons réalisé à l'issue d'une vacation au sein du sous-projet Acquisition-Creagest en tant qu'annotatrice puis encadrante d'un groupe d'annotateurs.

¹⁵⁵ Hickmann M., Hendriks H., Demagny A.-C., Engemann H., Iakovleva T., et al. (2011). La représentation de l'espace : études expérimentales et translinguistiques : manuel de codage; 2 volumes. Laboratoire Structures Formelles du langage, CNRS & Université de Paris VIII.

caractérisant et/ou localisant les référents correspondant à la Figure et au Fond de l'événement cible (ex. Pointage + OURS + gros).

b) **BEG** (*beginning*) **déplacement** : énoncé relatif à l'arrivée de l'agent dans la scène. Sont compris ainsi au sein de ce segment, les procès de déplacement signifiant l'arrivée de l'agent, ainsi que soit les signes précédant directement la production du procès de déplacement avec maintien de la direction du regard ou de la configuration (i.e. signifiant généralement la Figure), soit ceux introduits légèrement plus tôt mais maintenus par la configuration au cours de la réalisation du déplacement (i.e. signifiant généralement le Fond). Nous avons tenu à différencier 'BEG scène' de 'BEG déplacement' afin de pouvoir analyser distinctement le procès de déplacement « entrer » et l'installation (la spatialisation) du décor et des personnages, ce dernier étant nécessaire en langue des signes à la cohérence discursive d'un énoncé.

c) **CI...** (cible) : énoncé relatif au déplacement cible (soit la montée, la descente et la traversée de l'agent). Sont compris au sein de ce segment, les procès de déplacement cible, ainsi que les signes précédant directement la production du procès de déplacement et maintenus au cours de sa réalisation par le regard ou la configuration, ou ceux introduits légèrement plus en amont mais maintenus par la configuration manuelle au cours de la réalisation du déplacement. Si l'identification de la cible ne pose aucun problème, nous codons l'énoncé par le code **CIB**. Toutefois, dans certains cas, plusieurs énoncés cibles semblent pouvoir être relevés dans la description du sujet. Nous utilisons alors des critères et un codage particulier présenté ci-dessous (CIR/MIR, CIP/MIP, CIX/MIX) afin de définir uniquement une cible principale (CI...) pour chaque description d'item, les autres énoncés étant qualifiés de cibles potentielles, ou secondaires, (MI...). La contrainte d'une réponse cible unique provient de l'analyse des données en LV, qui se justifie par le besoin d'analyses statistiques (i.e. nécessite une réponse par sujet et par item). Précisons également qu'afin de mieux distinguer les deux déplacements cibles en jeu dans les items MONTER/DESCENDRE, nous ajoutons au codage de chaque cible les abréviations M pour les cibles propres à l'événement MONTER et D pour celles propres à l'événement DESCENDRE (ex. CIBD, CIBM, CIRD, CIRM, etc.). L'événement TRAVERSER est quant à lui codé par la lettre A (pour *across*).

d) **MI...** (cible potentielle ou secondaire) : dans le cas où le sujet produit plusieurs procès de déplacement relativement à l'événement cible, nous codons par **MIR** (*richesse*), les énoncés

comprenant les procès les plus pauvres quant à la quantité ou la spécificité d'informations spatiales exprimés et par **CIR** ceux dont le procès est le plus riche sémantiquement (ex. « Il grimpe » = CIR (Trajectoire+Manière) / « Il monte » = MIR (Trajectoire seule)). Toutefois, si la richesse du contenu sémantique est équivalente entre les procès exprimés, nous codons alors par **CIP** (*primauté*) l'énoncé encodant la composante spatiale définie comme primaire selon l'événement ciblé (soit la Trajectoire pour les événements monter/descendre et traverser, et la Manière pour les événements décrits dans les items contrôles), et par **MIP** ceux encodant les composantes considérées comme non primaires. Pour finir, si aucun de ces deux critères (richesse et primauté) ne permet de distinguer les énoncés, nous codons alors celui produit en premier par **CIX** et le second par **MIX**. Pour résumer, dans le cas où le sujet produit plusieurs procès de déplacement, relativement à l'événement cible, un seul énoncé pourra être codé comme cible principale (CIB ou CIR ou CIP ou CIX), les autres (MIR ou MIP ou MIX) seront analysés seulement en tant que cible potentielle selon les critères mentionnés ci-dessus. Ensuite, et bien que ces énoncés soient codés différemment, nous établirons une analyse conjointe des cibles et des cibles potentielles en LSF, car, comme nous avons pu le souligner précédemment (section 3.2.2), la question se pose en langue des signes de l'existence de constructions de verbes en série. Nous préférons parler dans nos analyses en termes de cibles et cibles secondaires.

e) **MID** (*doublon*) : concerne le codage d'énoncés comprenant un procès de déplacement répétant de façon identique ou proche la production d'un énoncé cible (ou cible potentielle) antérieur. Dans certains cas, nous ajoutons au codage MID l'annotation « §-repasp » (cf. Manuel-LV) pour coder la répétition d'une unité de transfert après avoir produit une autre catégorie de transfert entre la première production et la répétition (ex. **TP-TS-TP_{doublon}**) ; ce type d'enchaînement nous laisse penser à une forme de répétition à valeur temporo-aspectuelle (« §-repasp ») du type « Il monte, il monte, il monte. » relevée et codée ainsi en LV.

e) **RSF** (*résultat final*) : énoncé relatif à la sortie de l'agent de la scène. Sont compris ainsi au sein de ce segment, les procès de déplacement signifiant le départ de l'agent, ainsi que les signes précédant la production du procès de déplacement et maintenus, par la configuration ou par le regard, au cours de sa réalisation.

f) **IRR** (*irrelevant*) : énoncé comprenant un procès hors déplacement (ex. lever la tête, regarder, manger, attraper, etc.).

La segmentation des productions en composants s'est révélée souvent complexe. Du fait de la modalité gestuelle de la LSF et du recours massif aux structures de grande iconicité, les unités qui composent ces énoncés sont souvent réalisées en continu. Dans certains cas, aucun critère formel ne permet de différencier BEG-CI-RSF, surtout dans le cas d'items n'ayant pas de distinction quant à la direction et la manière du déplacement entre BEG, CI et RSF (ex. homme courir-traverser). Dans ces cas précis, nous n'avons pas effectué de segmentation temporelle, mais nous considérons tout de même la réalisation de chacun de ces composants dans notre analyse quantitative, en ajoutant dans l'annotation sous ELAN un champ « commentaire » et la mention BEG-CI-RSF.

6.5.2. Type d'informations spatiales

6.5.2.1. Trajectoire vs. Direction

Nous avons tenu à poser une distinction au sein de notre codage entre Direction et Trajectoire, qui s'apparente à celle avancée par Zlatev et ses collègues (cf. section 1.1.1.3). La Direction réfère à l'expression d'un simple vecteur dans le cadre d'un mouvement spatialement non borné (Direction simple, cf. **Dir**), ce vecteur pouvant être localisé généralement par rapport à un Fond-support (Direction complexe cf. **Dir+Loc**). La Trajectoire réfère, quant à elle, à l'expression d'un vecteur orienté par rapport à un Fond-source, un Fond-but ou un Fond-parcours lors de l'expression d'un mouvement spatialement borné. Afin de coder la Trajectoire et la Direction, nous avons pris en compte plusieurs éléments au sein des paramètres manuels et non-manuels composant le signe signifiant un déplacement :

- La direction de la ou des mains en mouvement (haut, bas, droite, gauche, etc.) ;
- L'emplacement de la main dominée stable (i.e. locatif) au sein du procès de déplacement par rapport à la main mobile ; permettant de spécifier la valeur de la trajectoire par le marquage d'un repère ;
- La direction du buste du signeur (gauche, droite, vers l'avant, etc.) ;

- La configuration et/ou l'écartement des mains dans le cas d'un transfert personnel (ex. forme de locatif implicite).

➤ **DIRECTION** du mouvement

a) **Dir** : Direction simple, marquée par l'expression d'un simple vecteur dans le cadre d'un mouvement spatialement non borné (Images 27 à 29).



Image 27 : chenille-descendre
(5-6 ans)



Image 28 : chat-monter
(9-10 ans)



Image 29 : bébé-traverser
(adulte)

b) **Dir+Loc** : Direction localisée, marquée par l'expression d'un vecteur non borné localisé généralement par rapport à un Fond-support (ex. Images 30 à 32). « Loc. » permet de coder l'expression de la localisation générale d'un déplacement. Nous n'avons pas souhaité coder distinctement la direction et la localisation, dans la mesure où dans nos données, l'expression de la localisation générale d'un déplacement est signifiée au sein d'une même construction par la relation entre le mouvement de la Figure et le Fond, ce dernier (implicite ou explicite, cf. 6.5.2.3) ayant fonction ici de support.

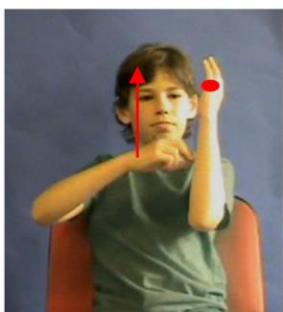


Image 30 : ours-monter-arbre
(9-10 ans)



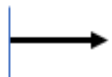

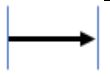
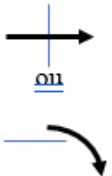




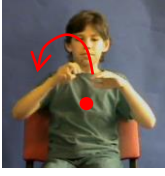


Image 31 : ours-monter-arbre
(adulte)



Image 32 : garçon-glisser-x
(5-6 ans)

➤ **TRAJECTOIRE** du mouvement

Nous avons distingué dans notre étude cinq types de Trajectoire :

TRAJECTOIRE (mouvement borné)				
Sans franchissement de borne			Avec franchissement de borne	
Tso : Trajectoire avec source du déplacement	Tbu : Trajectoire avec but du déplacement	Tpr : Trajectoire avec parcours du déplacement	Tbo1 : Trajectoire avec une borne franchie	Tbo2 : Trajectoire avec double borne franchie
				
				
Image 33 : bébé-s'écarter-trottoir (5-6 ans)	Image 34 : souris-monter-table (9-10 ans)	Image 35 : garçon-traverser-lac (9-10 ans)	Image 36 : fille-sauter-lac (9-10 ans)	Image 38 : bébé-traverser-route (7-8 ans)
				
			Image 37 : chat-sauter-poteau (adulte)	

6.5.2.2. Manière

Nous avons distingué dans notre étude quatre types de Manière du mouvement et deux type de Manière de l'agent (détaillées ci-dessous). Afin de coder ces différentes Manière, nous avons pris en compte plusieurs éléments au sein des paramètres manuels et non-manuels composant le signe signifiant un déplacement :

- Le mouvement des doigts (frétillement) de la main mobile. A noter que dans certains cas, l'absence de mouvement peut signifier la manière du déplacement (cf. « glisser », « dévaler »).
- La forme du mouvement de la main mobile (ex. ondulé, zigzag)
- Les configurations des mains (ex. patins)
- La vitesse du mouvement (ex. rapide, lent)
- Les mouvements labiaux/vocaux (ex. souffle)
- L'orientation de la main mobile ou la posture/orientation du corps du signeur qui donne une information sur la directionnalité du corps de l'agent en déplacement

➤ **MANIERE** du mouvement

a) **Mmv** : Manière du mouvement volontaire testé dans l'expérience (ex. marcher à quatre pattes, glisser, se déplacer en sautillant, pédaler, etc.).



Image 39 : ours-monter-arbre (5-6 ans)



Image 40 : bébé-traverser (adulte)

b) **Mmv (inst)** : Manière du mouvement volontaire exprimée ou renforcée par un instrument utilisé pour effectuer le mouvement en question (ex. patin, pédale de vélo, vélo).

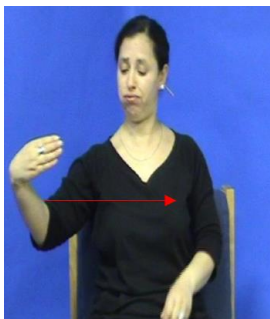


Image 41 : vélo-traverser (adulte)
Proforme « vélo »



Image 42 : fille-patiner (7-8 ans)
Proforme « patin »

c) **Mmi** : Manière du mouvement volontaire inférée à partir d'un énoncé antérieur (ex. dans un énoncé BEG)

(82) Il y a un coureur, il traverse la route.

(83) Il y a une fille avec des patins et elle va jusqu'à l'autre côté.

d) **Mmn** : Manière du mouvement volontaire neutre, dans la mesure où la Manière du mouvement n'encode aucune distinction précise si ce n'est le mouvement des membres locomoteurs marqué par le simple frémissement des doigts (généralement l'index et le majeur) et correspondant à la notion générale et neutre de déplacement. Nous avons également considéré comme Manière neutre, l'expression d'une Manière signifiant simplement « marcher » sans aucune autre indication sur le type particulier de Manière décrit dans les items.



Image 43 : écureuil-monter-arbre (5-6 ans)
(frémissement des doigts)



Image 44 : bébé-avancer (7-8 ans)

➤ **MANIERE** de l'agent

Me : Manière liée à l'agent inférant un type particulier de mouvement en raison de l'emploi d'une configuration spécifique désignant un agent particulier (ex. configuration « R » = souris ; configuration « U » = patte animal élancé, agile ; configuration « griffe » = patte animal robuste, féroce), la tenue d'un objet par l'agent (ex. descendre avec une banane dans la main), la posture de l'agent (ex. orientation du corps de l'agent).



Image 45 : singe.tenir.x-descendre-arbre (9-10 ans)

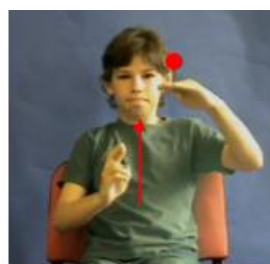
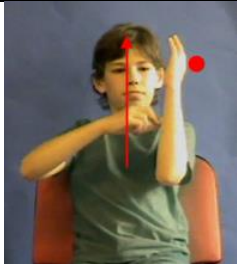
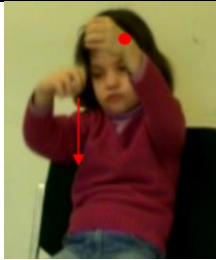




Image 46 : souris-monter-table (9-10 ans)

Mea : Autres aspects de la Manière liée à l'agent (ex. cheveux au vent, queue écureuil en mouvement).

6.5.2.3. Fond

Nous avons créé un codage afin de relever les différentes formes que peut prendre le Fond au sein d'une construction en LSF. Ces formes se distinguent en deux grands groupes, que nous qualifions pour l'un d'explicite et pour l'autre d'implicite. Par « explicite », nous entendons que la forme est formellement signifiée, et à l'inverse « implicite » réfère au marquage non formel du Fond, qui peut cependant être inféré, et ainsi signifié au sein du prédicat de déplacement par divers procédés. Nous dégagons ainsi trois sous-catégories de marquage du Fond en LSF (FDe-G, FDe-P, FDi) :

Nature du Fond		
Explicite (FDe)		Implicite (FDi)
<p>FDe-G (globale) : Forme globale de l'entité formellement marquée.</p>	<p>FDe-P (partielle) : Forme partielle de l'entité marquée formellement par l'usage d'un proforme qui conceptuellement représente la forme globale (le tout) de l'entité (ex. « pied de table » = proforme "C" sans déploiement de la forme).</p>	<p>Forme de l'entité inférée par :</p> <p>a) l'écartement entre les mains du signeur, b) la configuration des mains,</p>
 <p>Image 47 : ours-monter-arbre (9-10 ans)</p>	 <p>Image 48 : souris-descendre-pied.table (7-8 ans)</p>	 <p>Image 49 : ours-monter-arbre (adulte)</p>  <p>Image 50 : singe-descendre-arbre (9-10 ans)</p>

6.5.3. Type de déplacement

Le codage constitué dans le cadre de travaux sur les langues vocales code par l'abréviation VMM les verbes dynamiques de mouvement. Suite à l'analyse de notre corpus sur l'expression du mouvement en LSF (Chapitre 5), nous avons adapté ce codage (VMM) selon les différents types de déplacement relevés dans cette étude exploratoire, afin de rendre compte de l'emploi de ces derniers dans notre étude principale. Nous avons ainsi défini le codage suivant :

PML : Déplacement de l'agent signifié par le mouvement des membres locomoteurs (inférieur et/ou supérieur) ;

PMC : Déplacement de l'agent signifié par le mouvement du corps dans sa globalité (sans mouvements des membres locomoteurs particuliers) ;

PME : Déplacement de l'agent signifié par le mouvement des membres non locomoteurs (« membres accompagnateurs ») ;

PMF : Déplacement de l'agent signifié par le mouvement du fond par rapport à l'agent.

PMS : Déplacement de l'agent signifié par un signe lexical ;

PMD : Déplacement de l'agent signifié uniquement par le traçage/parcours du déplacement.

PARTIE III. RESULTATS

Notre analyse porte sur les informations spatiales exprimées par les enfants et adultes sourds en LSF et les outils linguistiques employés pour encoder ces dernières. Dans un premier temps (chapitre 7), nous concentrerons notre analyse sur les événements cibles. Nous nous intéressons plus particulièrement à la densité sémantique (i.e. nombre d'informations spatiales exprimées), au type et au degré de spécificité des composants sémantiques spatiaux encodés (la Trajectoire et/ou la Manière), et aux structures prédicatives employées pour exprimer ces derniers. Nous porterons également notre attention sur l'analyse conjointe des événements de mouvement cible et des événements de mouvement secondaire (CI-MI), afin de rendre compte de la possibilité en LSF d'exprimer deux procès de déplacement pour un même événement. Nous finirons ce premier chapitre sur l'analyse de l'énoncé global produit (BEG-CI-MI-RSF), afin de rendre compte de l'expression dans les énoncés autres que la cible (soit BEG et RSF) d'informations d'ordre spatial relatives au déplacement cible. L'analyse des items contrôles ne sera pas traitée ici, mais devra faire l'objet d'une étude future. La description de ces derniers par les signeurs véhicule des informations riches au niveau de l'encodage de la Manière en LSF, qui nécessite une étude détaillée que nous n'avons pu relever ici en raison de contraintes temporelles. Les signeurs tendent fréquemment à encoder successivement plusieurs aspects différents de la Manière du mouvement, ainsi que la Direction du mouvement ; et les unités décrivant ces composants spatiaux sont également répétés afin de signifier leur simultanéité et figurer la progression temporelle du déplacement cible. Ainsi l'analyse de ces items nécessitera une analyse globale des réponses, dans la mesure où l'analyse d'un simple énoncé, défini comme énoncé cible, ne permettrait pas de rendre compte de la complexité des constructions en jeu. Précisons que les réponses des signeurs pour ces items contrôles ont toutefois été exploitées dans l'étude présente afin de définir les types de Manières utilisés au cours de notre analyse des items cibles, mais aussi pour lever certaines indéterminations au niveau du degré de spécificité des composants exprimés au sein des productions des items cibles de certains sujets (ex. vérifier l'usage d'une Manière spécifique à un déplacement ou non).

Dans un second temps (chapitre 8), nous analyserons plus spécifiquement les éléments en lien avec la Figure et le Fond du déplacement cible.

Chapitre 7 : Trajectoire et Manière

7.1. Evènement de mouvement cible

7.1.1. Densité sémantique

Nous relevons pour chaque réponse de nos sujets la quantité de composants sémantiques spatiaux encodés (la densité) au sein des procès cibles. Nous ne nous attarderons pas ici à l'analyse détaillée des composants encodés (soit le type de Manière et/ou de Trajectoire), car ce point sera abordé dans la section suivante. Le calcul de la densité se base seulement sur le type de composant exprimé. Trois cas sont envisagés dans le cas de notre étude :

1. Combinaison de la Manière et de la Trajectoire/Direction (codé : D2 pour « densité 2 »),
2. Manière seule ou Trajectoire/Direction seule (codé : D1),
3. Ni Manière, Ni Trajectoire/Direction (codé : D0)

Dans un souci de comparaison translinguistique avec des études antérieures sur les mêmes stimuli, nous traitons ici indifféremment la Trajectoire et de la Direction. Le premier cas rend compte ainsi d'une densité forte (densité 2), le deuxième d'une densité faible (densité 1), et le troisième d'une densité nulle (densité 0). Nous relevons également le cas d'absence de réponse de la part des sujets (codé : NR – « non réponse »).

Le Tableau 7 rend compte de la densité sémantique des réponses cibles des sujets, tous événements confondus, selon les quatre groupes d'âge de notre étude (5-6 ans, 7-8 ans, 9-10 ans et adulte).

	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad	Tous
D2	67,59	73,33	76,85	86,11	75,99
D1	27,78	24,76	22,22	12,96	21,91
D0	0	0	0	0	0
NR	4,63	1,90	0,93	0,93	2,10

Tableau 7 : Densité sémantique globale (en %) en fonction de l'âge

Nous observons, pour tous les âges, que les signeurs produisent plus fréquemment des réponses à forte densité (Densité 2) pour exprimer les événements de mouvements cibles. Toutefois, les réponses tendent à se densifier avec l'âge, soit une diminution des réponses à densité 1 (de 27,78% à 5-6 ans à 12,96% chez les adultes) et une augmentation des réponses à densité 2 (de

67,59% à 5-6 ans à 86,11% chez les adultes). Par ailleurs, bien qu'à tous les âges l'absence de réponse soit relativement faible et diminue avec l'âge, les enfants les plus jeunes omettent le plus souvent l'expression d'un événement. Enfin, aucun énoncé à densité 0 n'est relevé dans nos données.

Le Tableau 8 montre la densité sémantique encodée dans les réponses des sujets selon les trois types d'événements cibles étudiés, MONTER, DESCENDRE et TRAVERSER au sein des items cibles.

	MONTER	DESCENDRE	TRAVERSER
D2	88,81	79,72	59,44
D1	10,49	14,69	40,56
NR	0,70	5,59	0,00

Tableau 8 : Densité sémantique (en %) en fonction du type d'événement

Les signeurs produisent le plus fréquemment des énoncés à forte densité pour les trois événements. L'événement MONTER rend compte du plus haut pourcentage d'énoncé à densité 2, tandis que TRAVERSER rend compte du taux d'énoncé à densité 1 le plus élevé. Nous relevons, par ailleurs, que l'absence de réponse est essentiellement produite pour l'événement DESCENDRE et surtout chez les plus jeunes (11% à 5-6 ans, 6% à 7-8 ans et 3% à 9-10 ans et adulte). L'omission de description de l'événement DESCENDRE peut s'expliquer par le fait que les locuteurs se concentrent davantage sur l'événement MONTER produit juste avant qui permet l'atteinte d'un but (i.e. atteindre un objet en hauteur), tandis que l'événement DESCENDRE attire moins l'attention car représentant la fin de l'action.

Pour chaque type d'événement, MONTER, DESCENDRE et TRAVERSER, nous relevons à présent la densité sémantique des réponses à densité 2 en fonction de nos quatre groupes d'âges (5-6, 7-8, 9-10 et adulte ; Figure 26).

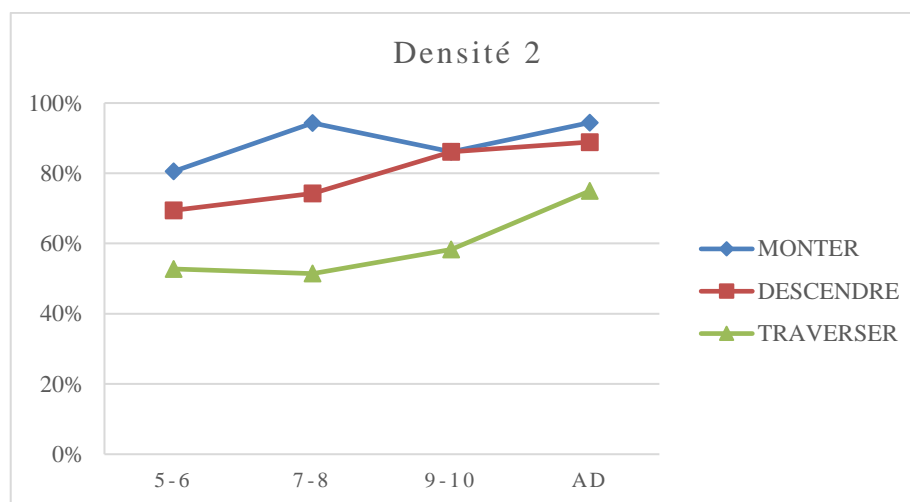


Figure 26 : Densité sémantique (D2) selon les événements cibles en fonction des âges

Comme relevé précédemment, la densité tend à augmenter avec l'âge (Tableau 7). Toutefois, cette augmentation est plus fortement marquée pour l'événement TRAVERSER (de 53% à 5-6 ans à 75% à l'âge adulte). La densité d'information encodée pour DESCENDRE augmente également de façon importante (de 69% à 5-6 ans à 89% à l'âge adulte). En revanche, la progression est moins importante pour l'événement MONTER, avec un pic de production de réponse à densité 2 chez les enfants de 7-8 ans (94%, équivalente aux taux produits par les adultes). Par ailleurs, à 9-10 ans, le taux de réponses à densité 2 pour MONTER et DESCENDRE est identique (86%) et relativement proche pour les adultes (respectivement 94% et 89%).

7.1.2. Type de composants sémantiques

Notre analyse porte à présent sur le type de composant sémantique exprimé dans la réponse cible des signeurs, soit la Trajectoire/Direction et/ou la Manière. Ces données font directement écho à celles obtenues au cours de notre analyse de la densité à la section précédente. En effet, au sein des réponses cibles, nous relevons le cas de l'encodage simultané de la Trajectoire/Direction et de la Manière (MT ; Image 51), celui de la Trajectoire/Direction seule (T ; Image 52) et celui de la Manière seule (M ; Image 53), soit respectivement des réponses à densité 2, densité 1, densité 1.



Image 51 : Trajectoire + Manière – Item courir



Image 52 : Direction – Item courir



Image 53 : Manière – Item courir

Le Tableau 9 rend compte du type de composant sémantique exprimé dans les réponses cibles des signeurs, tous événements confondus, selon les quatre groupes d'âge de notre étude (5-6 ans, 7-8 ans, 9-10 ans et adulte). Nous n'avons pas reporté les valeurs concernant les réponses non produites (cf. Tableau 7).

	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad	Tous
MT	67,59	73,33	76,85	86,11	75,99
T	9,26	7,62	12,04	5,56	8,62
M	18,52	17,14	10,19	7,41	13,29

Tableau 9 : Composants spatiaux exprimés (en %) en fonction de l'âge

Ces relevés montrent globalement à tous les âges l'encodage essentiellement de la Trajectoire combinée à la Manière (75,99%) et, bien que moins fréquemment, de la Manière seule (13,29%), des événements de mouvement parmi les réponses de nos sujets. Parmi les réponses à faible densité (T-seule ou M-seule, soit D1), on observe en effet plus fréquemment l'encodage de la Manière seule que de la Trajectoire seule à tous les âges à l'exception de 9-10 ans où un pic de réponse encodant la Trajectoire seule est relevé. Comme relevé précédemment, le pourcentage de réponse encodant la Manière et la Trajectoire augmente selon les âges. En revanche, la diminution des réponses à densité 1 mentionnée précédemment concerne plus particulièrement la Manière (de 18,52% à 5-6 ans à 7,41% chez les adultes) que la Trajectoire (de 9,26% à 5-6 ans à 5,56% chez les adultes).

Nous relevons à présent le type de composants spatiaux exprimés en fonction des trois types d'événement de notre étude, indépendamment de l'âge (Tableau 10). Nous n'avons pas reporté les valeurs concernant les réponses non produites (cf. Tableau 7).

	MONTER	DESCENDRE	TRAVERSER
MT	88,81	79,72	59,44
T	4,90	11,89	9,09
M	5,59	2,80	31,47

Tableau 10 : Composants spatiaux exprimés (en %) en fonction du type d'événement

En complément des résultats obtenus au cours de nos relevés de densité (cf. Tableau 8), nous constatons dans le Tableau 10 que parmi les réponses à faible densité (Trajectoire seule ou

Manière seule), l'événement TRAVERSER rend compte d'une fréquence importante (31,47%) de réponse encodant la Manière seule, à la différence des événements MONTER et DESCENDRE qui ont un taux très faible (respectivement 5,59% et 2,80%). Ce type de déplacement, caractérisé par un franchissement de frontière, semble donc plus focaliser l'attention du signeur sur la Manière que les déplacements verticaux. Parmi les réponses à faible densité, les signeurs encodent en revanche essentiellement la Trajectoire seule pour l'événement DESCENDRE. Ceci pourrait s'expliquer par le fait que les signeurs tendent à omettre l'information relative à la Manière du déplacement descendant, car l'inférant - cette dernière ayant déjà été exprimée lors de la description du déplacement ascendant, les signeurs produisant dès le plus jeune âge des réponses exprimant fréquemment la Manière et la Trajectoire pour MONTER. Pour l'événement MONTER en revanche, nous ne relevons pas d'écart important entre les productions encodant la Manière seule ou la Trajectoire seule.

Pour aller plus dans le détail, nous relevons à présent les composants exprimés en fonction de l'âge pour chaque événement décrit : MONTER (Figure 27), DESCENDRE (Figure 28) et TRAVERSER (Figure 29).

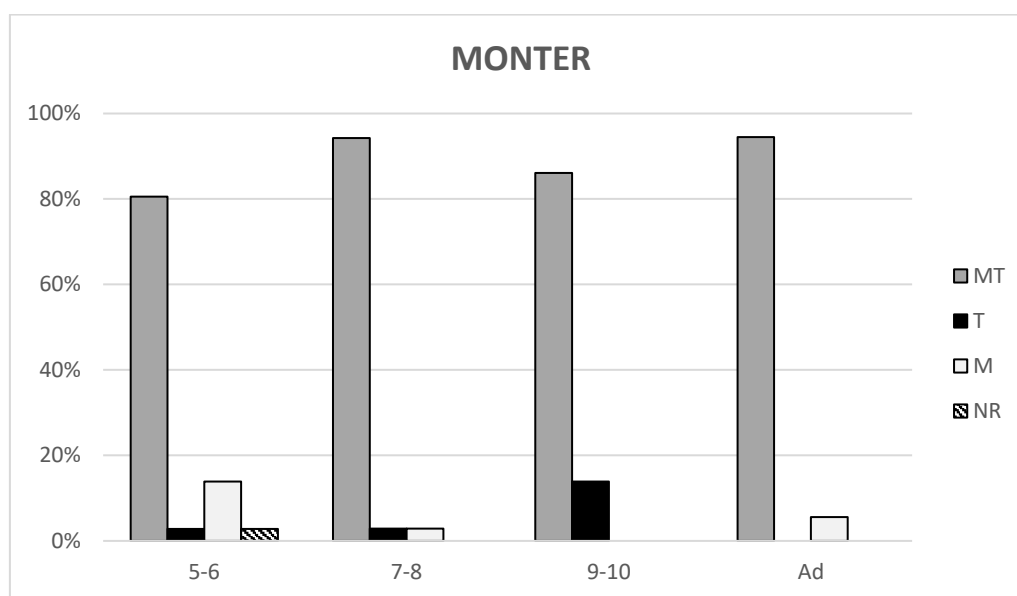


Figure 27 : Composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement MONTER

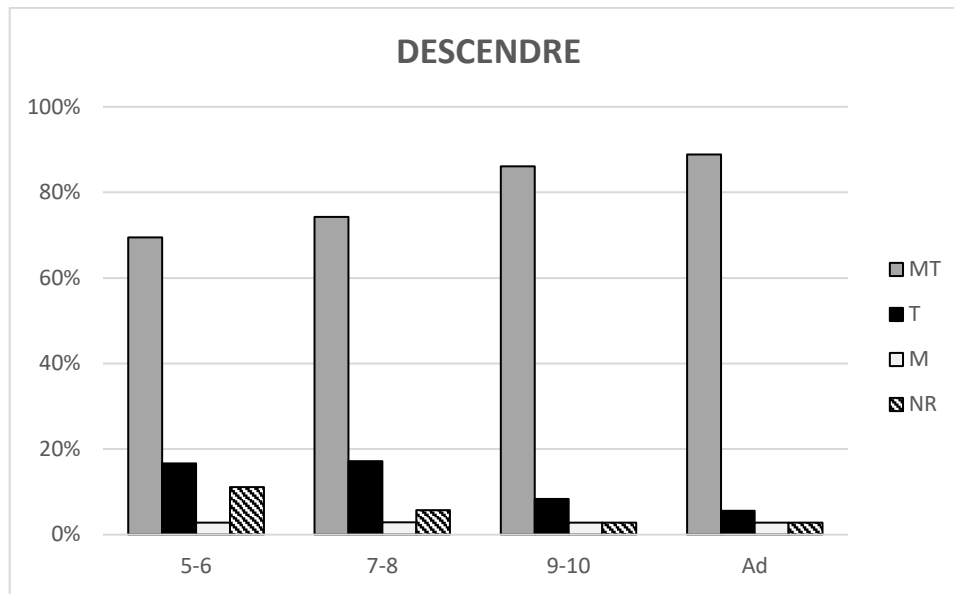


Figure 28 : Composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE

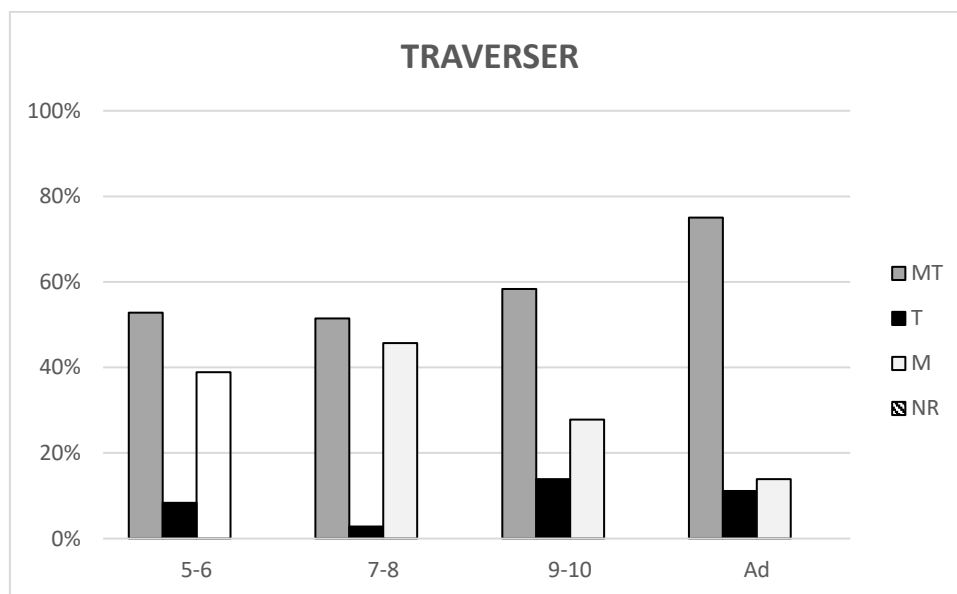


Figure 29 : Composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement TRAVERSER

Comme évoqué au cours de l'analyse de la densité (cf. Tableau 8), les réponses encodant la Manière et la Trajectoire (M+T) augmentent essentiellement pour les événements TRAVERSER et DESCENDRE. L'événement MONTER rend compte d'un taux important de réponses M+T dès les plus jeunes âges (81% à 5-6 ans). La comparaison de ces trois tableaux

souligne la fréquence de réponse encodant la Manière seule à tous les âges pour l'événement TRAVERSER mais avec toutefois une diminution selon les âges (de 39% à 5-6 ans à 14% chez les adultes). Par ailleurs, contrairement à ce que nous avons relevé ci-dessus, concernant l'encodage de la Trajectoire seule essentiellement pour l'événement DESCENDRE, nous relevons ici que le taux de réponse encodant la Trajectoire seule tend à être plus fréquent pour l'événement TRAVERSER que les événements DESCENDRE et MONTER chez les adultes (respectivement 11%, 6% et 0%) et plus fréquent pour l'événement TRAVERSER et MONTER que DESCENDRE chez les enfants de 9-10 ans (respectivement 14%, 14% et 8%). Ainsi la focalisation sur la Manière (vs. Trajectoire) évoquée ci-dessus, pour la description des déplacements avec franchissement de bornes, se retrouverait essentiellement marquée chez les enfants les plus jeunes (avant 9 ans). Pour l'événement DESCENDRE, la Manière seule est faiblement exprimée à tous les âges (3%), tandis que l'encodage de la Trajectoire seule - plus fréquente à tous les âges que pour l'événement MONTER, à l'exception des enfants de 9-10 ans - diminue (17% à 5-6 ans et 7-8 ans, 8% à 9-10 ans et 6% chez les adultes). L'encodage de la Trajectoire seule (T-seule) et de la Manière seule (M-seule) pour l'événement MONTER diffère en revanche selon les âges : les enfants de 5-6 ans produisent plus de Manière seule que de Trajectoire seule (respectivement 14% et 3%) ; à 7-8 ans, ils produisent autant de réponses encodant M-seule que T-seule (3%), à 9-10 ans, seules des réponses à T-seule sont produites (14%), tandis que les adultes produisent uniquement des réponses M-seule (6%).

Nous relevons après une analyse qualitative plus détaillée des réponses produites pour décrire l'événement TRAVERSER, que les réponses cibles (CI) encodant la Trajectoire seule sont toutes précédées ou suivies d'une réponse potentielle (MI) encodant la Manière seule à partir de 7 ans ; à l'exception d'un seul sujet, de 9-10 ans, produisant une réponse cible (Tseule) sans MI. En revanche, les réponses cibles (CI) encodant la Manière seule sont majoritairement produites seules, sans réponse MI associée, ou dans quelques rare cas avec une réponse MI encodant également la Manière. Nous reviendrons sur l'analyse de l'ensemble des ces réponses potentielles à la section 7.2. Toutefois, ce constat nous permet de souligner la focalisation sur la Manière pour exprimer l'événement TRAVERSER. Précisons que ce type de combinaison CI+MI, permettant l'expression séquentielle de la Manière seule et de la Trajectoire seule, n'est pas relevé pour les réponses CI-Tseule ou CI-Mseule décrivant les événements MONTER et DESCENDRE. à l'exception d'un adulte pour l'événement DESCENDRE : MI-Mseule + CI-Tseule.

7.1.3. Degrés de spécificité sémantique

Comme détaillé au cours de la section 6.5.2 (Partie II), nous avons défini différents types de Trajectoire et de Manière au sein de notre codage. La finesse de ce dernier nous a semblé nécessaire afin de rendre compte de la variation au sein des productions de nos sujets au niveau du degré de spécificité dans l'expression des composants spatiaux encodés. Nous avons ainsi souhaité déterminer, au-delà de la forte densité des réponses de nos sujets à tous les âges, dans quelle mesure les composants sémantiques exprimés étaient spécifiques dans leurs réponses et si ces variations de degré avaient un effet au niveau développemental.

Afin d'affiner notre analyse de l'expression de la Trajectoire et de la Manière en LSF, nous avons, sur la base de ces différents types de Trajectoire et de Manière, distingué deux degrés de spécificité dans l'expression de ces composants (« spécifique » vs. « neutre »). La Trajectoire est codée comme « spécifique » lorsque le déplacement est défini selon un Fond explicite ou implicite, qui signifie soit une ou des bornes (Images 54 et 55), soit le support du déplacement (Images 56 à 58). Un Fond explicite (Images 54 à 57) réfère à un locatif stable marqué par la main dominée (cf. selon la terminologie de notre modèle théorique). Nous avançons en revanche qu'un Fond implicite (Image 58) est marqué par le type de configuration employée et/ou l'écartement entre les mains du signeur lors de la réalisation du procès de déplacement, figurant la préhension ou la forme/taille d'un objet (i.e. le Fond). Ce dernier type de Fond se trouve uniquement pour le déplacement selon un plan vertical (soit MONTER et DESCENDRE). Par exemple, l'enfant (10 ans), Image 54, exprimant MONTER en encodant une « Trajectoire spécifique » dont le Fond-Borne, référant à une table, est marqué explicitement par la configuration 'main plate' de la main dominée. L'enfant (10 ans), Image 55, exprime TRAVERSER en encodant une « Trajectoire spécifique » dont le Fond-Borne, référant à une rivière, est marqué explicitement par la configuration 'C' de la main dominée.



Image 54 : souris-monter-table (9-10 ans)



Image 55 : garçon-traverser-lac (9-10 ans)

Les exemples ci-dessous illustrent le cas de Fond signifiant le support du déplacement. Image 56, l'enfant (10 ans) exprimant MONTER en encodant une « Trajectoire spécifique » dont le Fond-Support (référant à un arbre) est explicitement marqué par l'avant-bras gauche et la main dominée. Image 57, l'enfant de 10 ans exprimant MONTER en encodant une « Trajectoire spécifique » dont le Fond-Support (référant à un pied de table) est explicitement marqué par la main dominée. Enfin, Image 58, l'adulte exprime MONTER en encodant une « Trajectoire spécifique » dont le Fond-Support (référant à un arbre) est implicitement marqué par les configurations et l'écartement des deux mains.

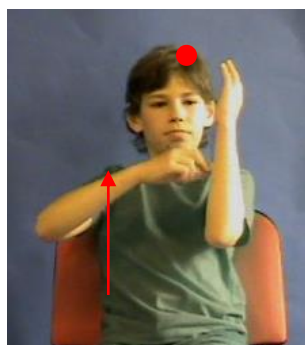


Image 56 : ours-monter-arbre (9-10 ans)



Image 57 : souris-monter-pied.table (9-10 ans)

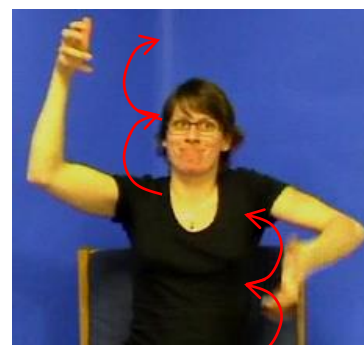


Image 58 : ours-monter-arbre (adulte)

En revanche, la Trajectoire est codée comme « neutre » lorsque le déplacement de la Figure est exprimé sans relation à un Fond, ce qui réfère selon notre codage à l'ensemble des « Directions simples ». Bien que le Fond puisse être inféré par le biais du cadre énonciatif (si introduit précédemment dans l'espace de signation), il reste non marqué, explicitement ou implicitement,

dans le procès de déplacement. Comme l'illustre l'Image 59a., l'enfant exprime le déplacement de la Figure (i.e. DESCENDRE) en encodant uniquement la Direction de ce déplacement, au moyen de sa main dominante, sans mentionner le Fond par rapport auquel s'effectue ce mouvement. Dans l'Image 59b., l'enfant produit le déplacement « marcher à quatre pattes » accompagné d'un mouvement des mains de gauche à droite signifiant la Direction de ce déplacement sans mention d'un Fond.



Image 59 : (a) Enfant de 5 ans et (b) enfant de 10 ans produisant un déplacement en encodant une « Trajectoire neutre »

Nous distinguons également au niveau de la Manière une façon « spécifique » ou « neutre » d'exprimer cette dernière. La Manière est codée comme « spécifique » (Image 61), lorsque le signeur exprime un mode de déplacement relativement précis et détaillé, tendant ainsi à être propre à un type spécifique de Manière, soit propre à un item donné (cf. *grimper*, *ramper*, *dévaler*, *sautiller*, *marcher à quatre pattes*, *glisser*, *patiner*, *nager*, *courir*, *rouler*). En revanche, la Manière est codée comme « neutre » lorsque cette dernière correspond à l'expression d'un mode de déplacement pouvant s'appliquer à plusieurs types de Manière, soit une manière que nous qualifierons de générale, et ainsi pouvant s'appliquer à différents items au sein de notre étude. Dans l'Image 60, l'enfant (5 ans) exprime MONTER en encodant une « Manière neutre » signifiée par le frétillement des doigts. Dans l'Image 61, l'enfant (5 ans) exprime MONTER en encodant une « Manière spécifique » (i.e. *grimper*) signifiée par le mouvement des doigts de la main dominante embrassant le bras de la main dominée.



Image 60 : écureuil-monter-arbre
(frétillement des doigts)



Image 61 : ours-monter-arbre

Sur la base de ces distinctions sémantiques, nous avons ainsi défini différents degrés de spécificité quant au contenu sémantique spatial exprimé dans les réponses de nos sujets, que nous avons intégrés dans un continuum combinant densité et spécificité :



Figure 30 : Continuum « Densité/Spécificité » des réponses en LSF

Le Tableau 11 rend compte du degré de spécificité sémantique des composants exprimés dans les réponses cibles des signeurs pour les réponses encodant la Manière+Trajectoire, la Trajectoire seule, et la Manière seule dans les quatre groupes d'âge de notre étude (5-6 ans, 7-8 ans, 9-10 ans et adulte), indépendamment des événements décrits.

		5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad
MT	Spé.	34,25	45,45	44,58	51,61
	T-spé	24,66	29,87	22,89	26,88
	M-spé	28,77	15,58	24,10	20,43
	Neutre	12,33	9,09	8,43	1,08
T	T-spé	60	50	61,54	33,33
	T-neutre	40	50	38,46	66,67
M	M-spé	100	100	100	100
	M-neutre	0	0	0	0

Tableau 11 : Degré de spécificité sémantique des composants exprimés dans les réponses cibles en fonction de l'âge (en %)

Les réponses MT sont fortement spécifiques à tous les âges (M et T spécifiques) mais leur fréquence augmente toutefois selon les âges (de 34,25% à 5-6 ans à 51,61% chez l'adulte). À l'inverse, peu de réponses MT sont neutres chez l'ensemble des signeurs (M et T neutres), leur fréquence diminuant par ailleurs selon les âges (de 12,33% à 1,08% chez les adultes). En revanche, le taux de réponse MT varie en fonction des âges selon que la Manière ou la Trajectoire est spécifique : les enfants de 5-6 ans produisent plus fréquemment des M-spé que des T-spé (respectivement 28,77% et 24,66%), tandis que les enfants de 7-8 ans et les adultes produisent plus de T-spé que de M-spé (respectivement 29,87% vs. 15,58%, et 26,88% et 20,43%), et les enfants de 9-10 ans, quasiment autant de M-spé que de T-spé (i.e. seulement 5% de M-spé de plus que de T-spé). Ces résultats peuvent être liés aux observations faites dans la littérature en acquisition des LS de l'omission plus fréquente de l'expression du Fond que celle de la Figure chez les enfants les plus jeunes ; notre critère de distinction du degré de spécificité de la Trajectoire étant directement lié à celui de l'encodage du Fond.

Concernant les réponses à faible densité (T seule ou M seule), les réponses exprimant la Manière seule sont spécifiques à tous les âges ; tandis que les réponses encodant la Trajectoire seule varient selon les âges. L'encodage de T-spécifiques est plus fréquent sur les enfants de 5-6 et 9-10 ans, tandis que les enfants de 7-8 ans produisent autant de T-spé que de T-neutre ; et les adultes, à l'inverse, produisent deux fois plus de T-neutres que de T-spé. À noter toutefois que les signeurs produisent à tous les âges globalement peu de réponses encodant la Trajectoire seule, bien que les enfants en produisent plus fréquemment que les adultes (respectivement 9,26% à 5-6 ans ; 7,62% à 7-8 ans et 12,04% à 9-10 ans, contre 5,56% pour les adultes ; cf. Tableau 9).

Nous observons à présent le degré de spécificité des réponses, en fonction de l'âge et du type d'événement, relativement aux Figures 31 à 33 obtenus, ci-dessus, montrant le type de composants exprimés en fonction de l'âge pour chaque événement. Ces figures montrent ainsi le degré de spécificité sémantique des composants exprimés dans les réponses cibles des signeurs pour les réponses encodant la Manière+Trajectoire, la Trajectoire seule, et la Manière seule selon les quatre groupes d'âge de notre étude (5-6 ans, 7-8 ans, 9-10 ans et adultes) pour chaque événement. Nous n'avons pas reporté dans ces figures les valeurs concernant les réponses non produites.

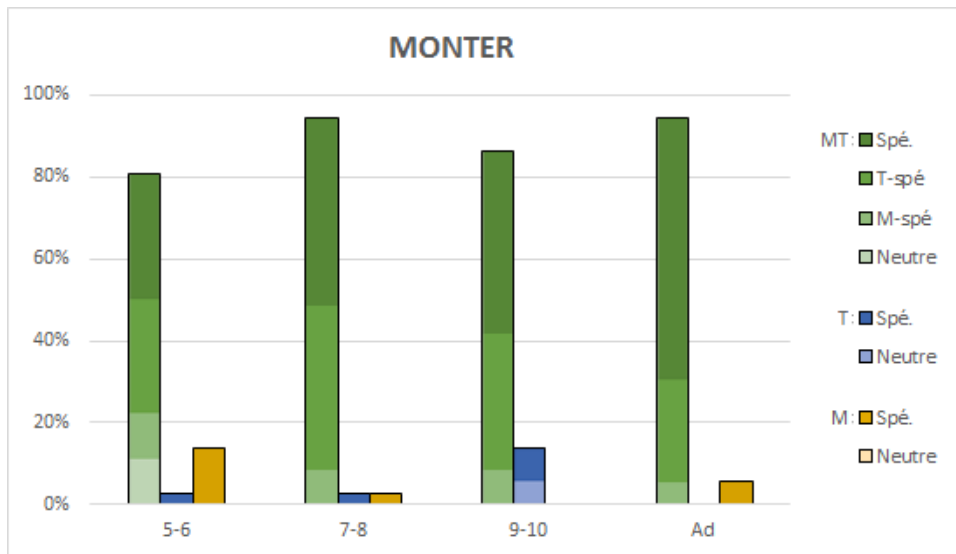


Figure 31 : Degré de spécificité des composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement MONTER

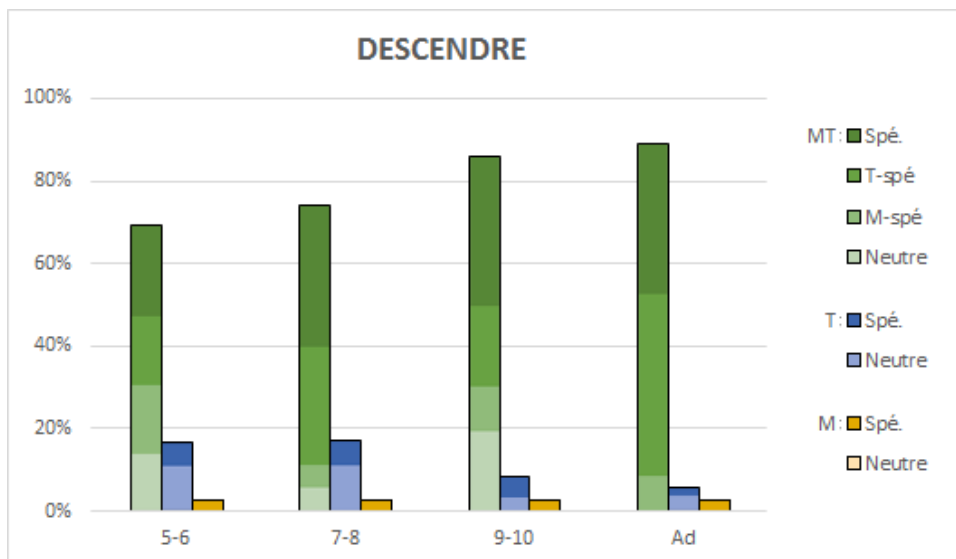


Figure 32 : Degré de spécificité des composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE

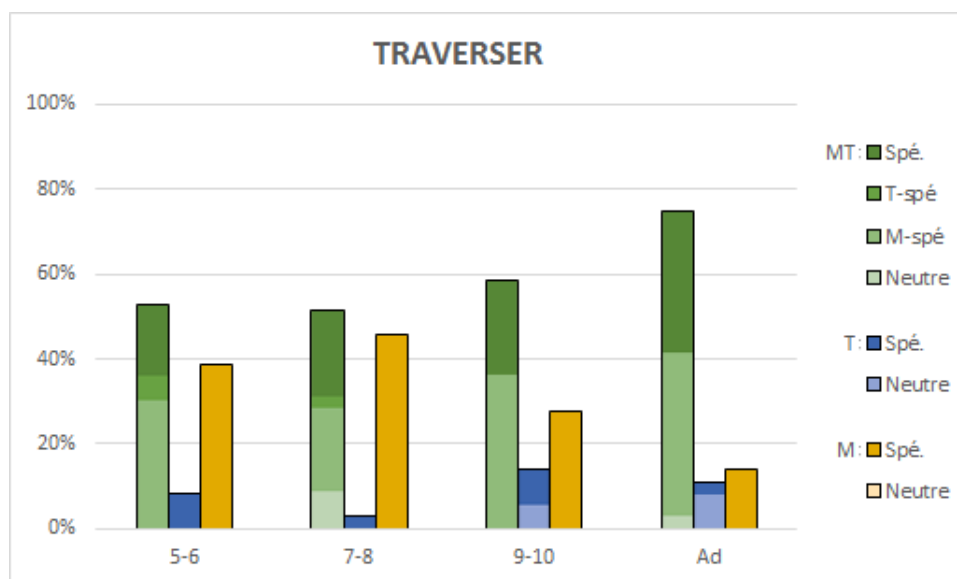


Figure 33 : Degré de spécificité des composants spatiaux exprimés en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE

Dès le plus jeune âge, nous avons relevé une production fréquente de réponses encodant M+T pour exprimer l'événement MONTER et une progression développementale peu marquée comparativement aux événements DESCENDRE et TRAVERSER (Figure 27 à Figure 29). Toutefois, la Figure 31 rend compte d'une nette progression au niveau de la spécificité des réponses M+T produites selon les âges pour l'événement MONTER ; seuls les enfants de 5-6 ans produisent des réponses M+T neutres (11%), et la fréquence de réponse M+T spécifiques augmente (38% à 5-6 ans, 48% à 7-8 ans, 52% à 9-10 ans et 68% chez les adultes). Comparativement aux réponses produites pour décrire l'événement DESCENDRE, nous constatons des réponses globalement plus spécifiques à tous les âges pour le déplacement ascendant que pour le déplacement descendant. En effet, pour DESCENDRE, les signeurs expriment moins de M+T spécifiques (32% à 5-6 ans, 46% à 7-8 ans, 42% à 9-10 ans et 41% chez les adultes) et plus de réponses neutres chez les enfants (20% à 5-6 ans, 15% à 7-8 ans et 23% à 9-10 ans). Nous relevons également une tendance pour les événements MONTER et DESCENDRE à une focalisation sur l'expression de la Trajectoire, comparativement aux réponses obtenues pour TRAVERSER, en raison de productions de réponses MT intermédiaires encodant plus fréquemment une T-spé ($M_{neutre}T_{spé}$) qu'une M-spé ($M_{spé}T_{neutre}$) : $M_{neutre}T_{spé}$ pour MONTER et DESCENDRE, respectivement, 34% et 24% à 5-6 ans, 42% et 31% à 7-8 ans, 39% et 23% à 9-10 ans, 26% et 50% chez les adultes, pour TRAVERSER, 11% à 5-6 ans, 6% à 7-8 ans, aucun à 9-10 ans et chez les adultes ; $M_{spé}T_{neutre}$ pour MONTER et DESCENDRE,

respectivement, 14% et 14% à 5-6 ans, 9% et 4% à 7-8 ans, 10% et 13% à 9-10 ans, 6% et 9% chez les adultes, pour TRAVERSER, 58% à 5-6 ans, 39% à 7-8 ans, 62% à 9-10 ans et 52% chez les adultes. Toutefois, nous relevons que l'expression de la Trajectoire seule, pour l'événement DESCENDRE, comparativement aux autres événements, est globalement plus fréquemment neutre, et rend compte ainsi de l'expression d'une simple direction. Concernant l'événement TRAVERSER, nous constatons, à tous les âges, l'expression fréquente de la Manière spécifique, seule (réponse M-spé) ou combinée à une Trajectoire (réponse $M_{spé}T_{neutre}$). Par ailleurs, comparativement aux réponses produites pour MONTER et DESCENDRE, les signeurs, à tout âge, expriment plus fréquemment une réponse MT intermédiaire avec une Manière spécifique ($M_{spé}T_{neutre}$) que de réponses MT spécifiques, où Manière et Trajectoire sont toutes deux spécifiques : MTspé, 32% à 5-6 ans, 39% à 7-8 ans, 38% à 9-10 ans et 44% chez les adultes ; $M_{spé}T_{neutre}$, 58% à 5-6 ans, 39% à 7-8 ans, 62% à 9-10 ans et 52% chez les adultes. Ceci souligne une focalisation plus marquée sur la Manière du mouvement pour l'événement TRAVERSER, comparativement aux réponses pour MONTER et DESCENDRE. Par ailleurs, comme pour les événements MONTER, nous constatons également une progression globale au niveau de la spécificité des réponses M+T produites selon les âges pour décrire l'événement TRAVERSER.

7.1.4. Structures prédicatives

Notre analyse porte à présent sur le type de structures employé en LSF afin d'encoder la Manière et/ou la Trajectoire. Nous relevons dans nos données quatre types de structures prédicatives porteuses d'informations spatiales :

(1) **Transferts personnels (TP)**, où l'ensemble du corps du signeur (i.e. mouvement du corps et du visage, mimique faciale, regard, mains) représente celui de la Figure. Le signeur s'efface de la situation d'énonciation afin d'incarner entièrement l'entité dont il parle. Le déplacement est ainsi décrit selon une perspective interne. Précisons toutefois que pour représenter certains mouvements de parties du corps de la Figure tels que les pieds ou les jambes, le signeur utilise ses mains comme proformes manuels.



Image 62 : singe-grimper-arbre en TP

(2) **Transferts situationnels avec locatif (TS loc)** qui rend compte, dans l'espace de signation, du déplacement de la Figure, représentée par la main dominante du signeur, par rapport à un locatif marqué par la main dominée. La mimique faciale qualifie aspectuellement l'action du déplacement (Cuxac 2004 : 94). Le déplacement est ainsi décrit selon une perspective externe.



Image 63 : ours-grimper-arbre en TS

(3) **Transferts situationnels sans locatif (TS sans loc)** qui rend compte, dans l'espace de signation, du déplacement de la Figure, représentée par la main dominante du signeur. Comme pour les TS loc, la mimique faciale qualifie aspectuellement l'action du déplacement et le déplacement est décrit selon une perspective externe, mais ici il n'y a pas de locatif exprimé par la main dominée.

(4) **Double transfert (DT)**, où le corps du signeur (i.e. mouvement du corps et du visage, mimique faciale, regard, mains) incarne la Figure en TP, avec simultanément une, ou les deux, main(s) du signeur représentant un locatif de TS stable ou en mouvement, et/ou le déplacement de la Figure en TS dans l'espace de signation selon l'axe sagittal. Nous intégrons ainsi au sein de cette catégorie les DT classiques mentionnés dans notre présentation du modèle sémiologique (soit équivalent à TP + Loc de TS) ainsi que les structures définies comme

« perspective interne non-alignée » par Perniss (2007a) (soit équivalent à TP + TS-axe sagittal). Le modèle sémiologique tend à considérer les DT classiques comme référant à une double perspective : interne, du fait de l'incarnation de l'agent par le signeur (i.e. son corps, son regard et son expression faciale sont ceux du personnage transféré), et externe, du fait qu'une partie du corps appartenant au signeur (i.e. ses bras et ses mains) spécifie un locatif ou une action effectuée par un autre actant (Cuxac 2000 : 69).

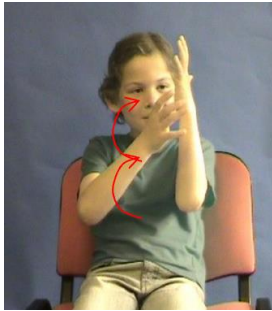


Image 64 : ours-grimper-arbre en DT

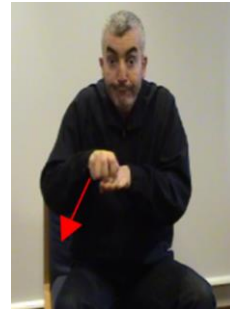


Image 65 : bébé-traverser-x en DT

(5) Unité lexicale (UL)

(6) Pointage (Pt)

Le Tableau 12 et la Figure 34 rendent compte du type d'unités employé pour encoder les composants exprimés dans les réponses cibles des signeurs en fonction des quatre groupes d'âge de notre étude (5-6 ans, 7-8 ans, 9-10 ans et adulte), indépendamment des événements décrits.

	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad	Tout âges
TP	37,86	36,89	36,45	34,58	36,43
TS loc	38,83	39,81	40,19	47,66	41,67
TS sans loc	16,50	13,59	11,21	6,54	11,90
DT	0,97	7,77	11,21	11,21	7,86
UL	3,88	1,94	0,93	0	1,67
Pointage	1,94	0	0	0	0,48

Tableau 12 : Type d'unité utilisée pour exprimer les événements cibles en fonction de l'âge (en %)

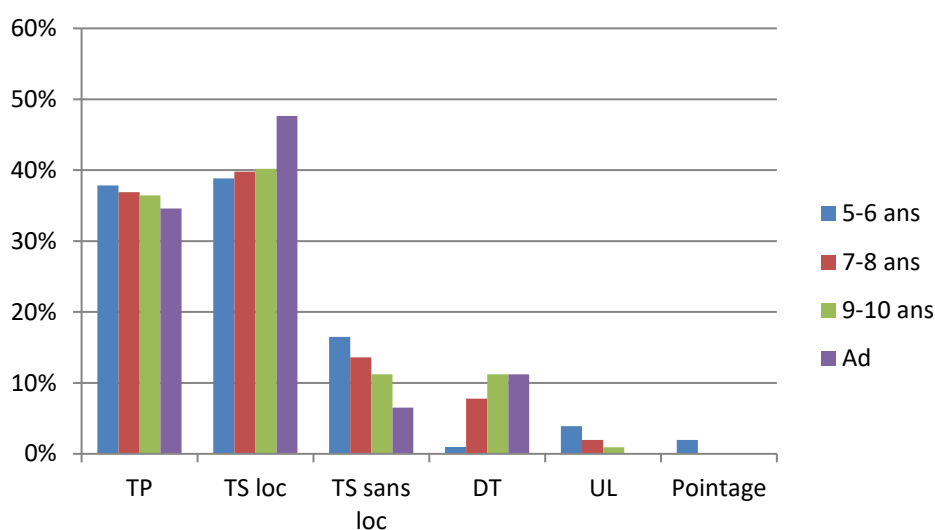


Figure 34 : Type d'unité utilisée pour exprimer les événements cibles en fonction de l'âge

De façon générale, pour décrire les déplacements cibles, les signeurs utilisent le plus fréquemment des TS (loc ou sans loc ; 53,57%), ainsi que des TP (36 ;43%). Le déplacement est ainsi essentiellement signifié par le déplacement d'une forme manuelle avec ou sans locatif (TS) ou en incarnant le personnage en mouvement (TP). L'emploi d'unités lexicales et de pointages est relativement rare (respectivement 1,67% et 0,48%), et l'usage de DT peu fréquent (7,86%). Nous relevons ainsi une utilisation massive d'unités hautement iconiques (TP et TS) chez nos sujets pour exprimer les événements cibles, avec toutefois une fréquence plus importante de TS par rapport au TP (+47%). Ceci laisserait sous-entendre une expression des déplacements en LSF plus fréquemment à travers une perspective externe (vs. interne). Toutefois ce résultat doit être considéré avec réserve, dans la mesure où comme nous pourrions le détailler en section 7.2, les signeurs peuvent être amenés à produire plusieurs procès pour un même événement. Il sera nécessaire ainsi de revoir la fréquence de production de ces structures au vu de l'analyse des réponses des sujets dans leur globalité (soit CI+MI) pour rendre véritablement compte de la perspective dominante pour décrire un événement en LSF.

Malgré ces tendances générales, nous observons des variations selon les âges. En effet, seuls les enfants les plus jeunes produisent des pointages et emploient plus fréquemment des UL, bien que ces structures soient relevées à un faible taux (respectivement 1,94% et 3,88%). L'usage d'UL tend à diminuer avec l'âge (3,88% à 5-6 ans, 1,94% à 7-8 ans et 0,93% à 9-10

ans) ; les adultes ne produisent aucune UL. Au sein des TS, nous constatons un pourcentage plus important de TS loc que de TS sans loc à tout âge, ainsi qu'un usage plus fréquent de TS sans locatif chez les enfants par rapport aux adultes (de 2,5 à 1,7 fois plus). Par ailleurs, le taux de TS sans locatif tend à diminuer selon les âges (16,50% à 5-6 ans ; 13,59% à 7-8 ans ; 11,21% à 9-10 ans ; 6,54% chez les adultes). Malgré ces constats, la production non négligeable de TS sans locatif chez l'adulte, ainsi que la production de DT, associant TP et TS sans locatif (3,74%), nous laisse penser que l'usage de ce type particulier de TS ne peut être expliqué qu'à un niveau purement développemental et ainsi remet en question leur statut parfois qualifié d'agrammatical, car « incomplet » du fait de l'absence de locatif (i.e. main dominée). Toutefois, l'usage d'un TS avec locatif rend compte d'une plus grande complexité motrice et cognitive que les TS sans locatif en raison de la combinaison de la main dominante (forme manuelle de l'agent en déplacement) et de la main dominée (locatif). Ainsi la diminution de TS sans locatif peut être justifiée par la maîtrise de structures plus complexes par l'enfant au cours de son développement, d'où une légère augmentation de TS loc selon les âges, en raison de la plus grande maîtrise motrice et cognitive des enfants, ainsi qu'une augmentation, plus marquée, de DT (0,97% à 5-6 ans ; 7,77% à 7-8 ans et 11,21% à 9-10 ans et chez les adultes), qui nécessite la maîtrise d'une dissociation entre les mains (TS) et le corps (TP) selon deux perspectives différentes. Par ailleurs, nous relevons parallèlement à l'augmentation de DT, une légère diminution de production de TP selon les âges (de 37,86% à 5-6 ans à 34,58% chez les adultes). Les réponses des enfants progressent ainsi globalement vers une plus grande complexité structurale.

Les Figures 35 à 37 rendent compte du type de structure employé selon les trois événements testés dans notre étude.

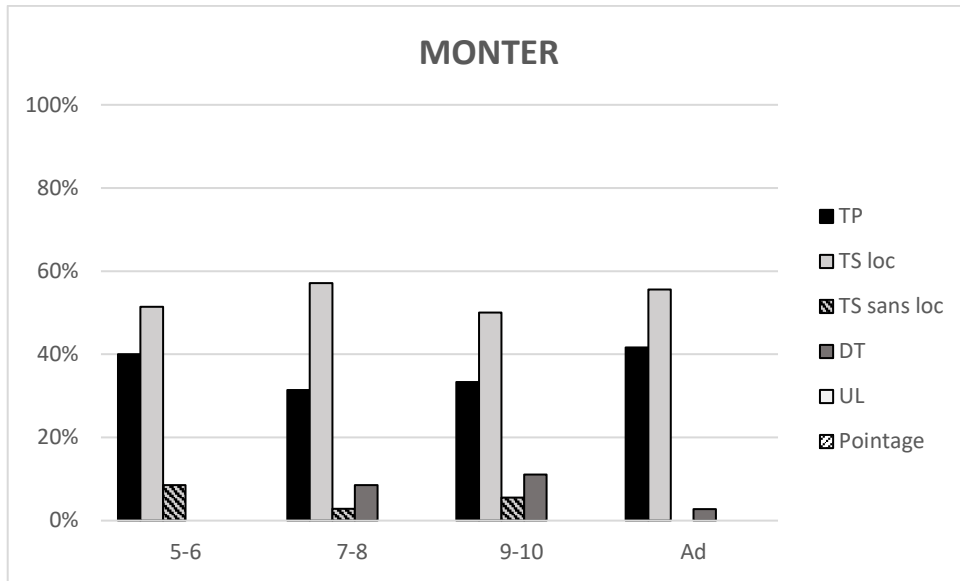


Figure 35 : Type d'unité utilisée pour exprimer l'événement MONTER en fonction de l'âge

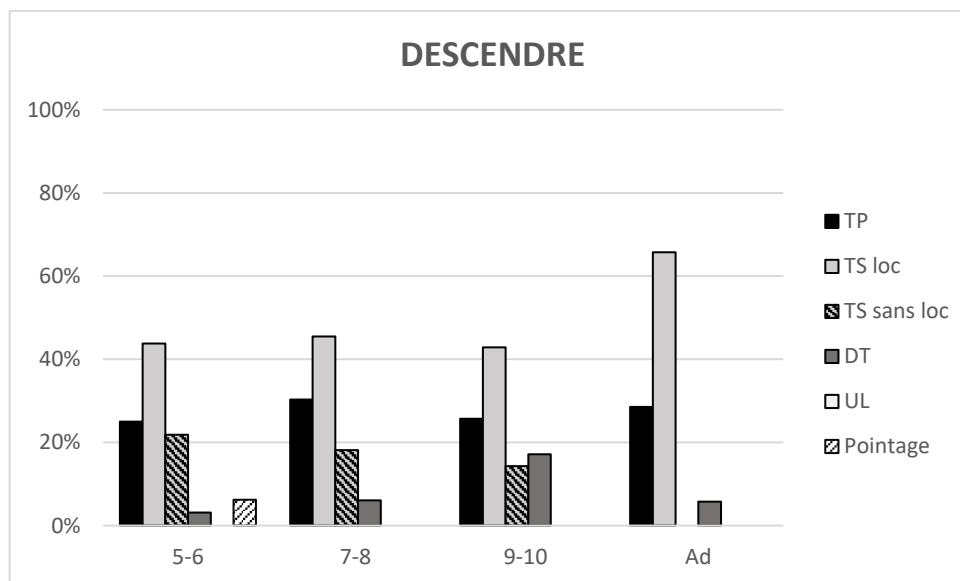


Figure 36 : Type d'unité utilisée pour exprimer l'événement DESCENDRE en fonction de l'âge

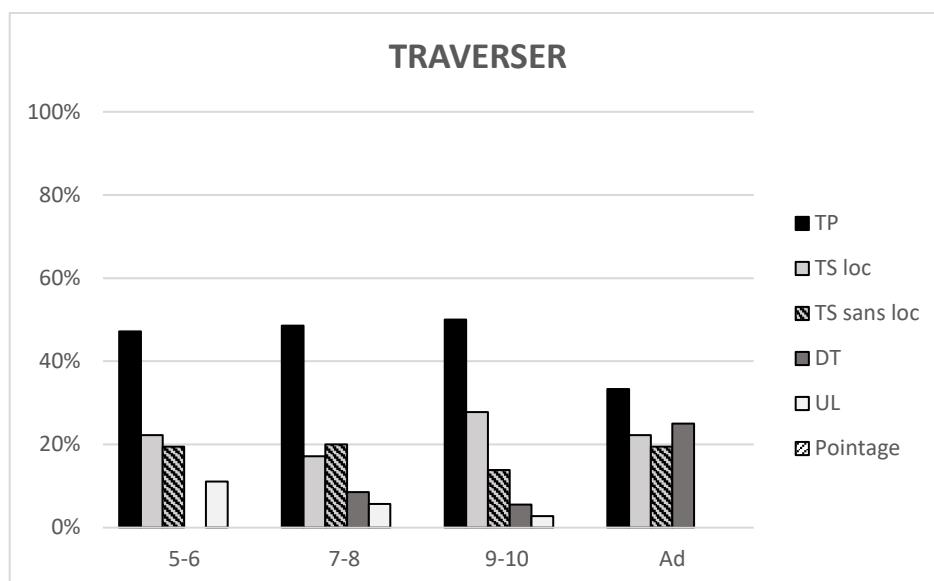


Figure 37 : Type d'unité utilisée pour exprimer l'événement TRAVERSER en fonction de l'âge

Les adultes produisent plus de TS (loc et sans loc réunis) que de TP pour tous les types d'événements, avec toutefois des variations selon le type d'événement : pour les événements TRAVERSER, malgré une préférence pour l'usage de TS (41% de TS et 33% de TP), les TP et TS sont utilisés à des taux relativement proches, comparativement aux événements MONTER et surtout DESCENDRE, où les TS sont plus fréquemment employés que les TP (respectivement 56% et 42% pour MONTER, 66% et 29% pour DESCENDRE). Par ailleurs, les adultes produisent nettement plus de DT pour les événements TRAVERSER que pour les événements MONTER et DESCENDRE (respectivement 25%, 3%, 6%). En comparaison, les enfants produisaient plus de TP pour les événements TRAVERSER que pour les événements MONTER et DESCENDRE, avec toutefois des écarts¹⁵⁶ relativement proches entre les taux de TP et de TS (+14% à 5-6 ans ; +32% à 7-8 ans ; +19% à 9-10 ans). En revanche, comme pour les adultes, ils utilisent une majorité de TS pour décrire les événements MONTER et DESCENDRE. La production de DT (constructions simultanées très complexes) n'est pas influencée par le type d'événement décrit : à 5-6 ans, les enfants en produisant uniquement pour l'événement DESCENDRE (3%), à 7-8 ans, autant pour MONTER que TRAVERSER (9%) et légèrement moins pour DESCENDRE (6%), à 9-10 ans plus fréquemment pour DESCENDRE (17%) que pour MONTER et TRAVERSER (respectivement 11% et 6%). En revanche, les UL

¹⁵⁶ Une analyse statistique serait nécessaire afin de vérifier si ces écarts sont significatifs ou non.

se trouvent uniquement employées par les enfants pour les événements TRAVERSER avec une diminution avec l'âge (11% à 5-6 ans ; 6% à 7-8 ans ; 3% à 9-10 ans). L'événement TRAVERSER tend ainsi à favoriser des descriptions de déplacement selon la perspective interne, comparativement aux événements MONTER et DESCENDRE qui favorisent plus nettement l'expression de déplacements selon une perspective externe.

Nous avons jusqu'à présent considéré les TS dans leur ensemble (c'est-à-dire avec ou sans locatif). Toutefois nous relevons des variations dans l'emploi de ces différentes structures. Les adultes ne font usage de TS sans locatif que pour les événements TRAVERSER avec une fréquence proche de celle des TS avec locatif (respectivement 19% et 22%). Par comparaison, les enfants en produisent pour chaque événement, mais plus fréquemment pour DESCENDRE et TRAVERSER que MONTER. Les enfants de 5-6 ans emploient autant de TS sans locatif que de TS avec locatif pour les événements TRAVERSER que les adultes (respectivement 19% et 22%). L'expression plus importante de TS sans locatif pour signifier l'évènement TRAVERSER peut s'expliquer par la mise en scène des items TRAVERSER. Ces derniers étant marqués par un plan horizontal et la présence de bornes encadrant la cible (ex. dune, ponton, trottoir), ceci peut expliquer la production de plus de TS sans locatif pour signifier le déplacement cible que de TS classiques (avec locatif). Les bornes de la cible peuvent être ainsi gardées en mémoire plutôt que marquées manuellement. De la même façon, la fréquence de TS sans locatif pour DESCENDRE, comparativement à MONTER, peut être justifié par le fait que les enfants tendent à omettre l'expression du locatif, ce dernier ayant déjà été produit auparavant au cours du déplacement ascendant.

Nous avons également relevé que les enfants de 5-6 ans, ainsi qu'un enfant de 7-8 ans, ont tendance pour les items TRAVERSER, à bouger leurs pieds simultanément à la réalisation de signes dans l'espace de signation afin de signifier la Manière (ex. *patiner, courir, marcher*) lorsqu'ils sont en TP. L'enfant de 7-8 ans fait également usage de ses jambes, en TP, pour exprimer le déplacement descendant de l'ours. Nous ne pouvons pas définir avec exactitude la fréquence de ces usages dans la mesure où les jambes des enfants sont hors du champ de la caméra, la plupart du temps. Nous avons pu toutefois rendre compte de ce phénomène en raison du bruit provoqué par le mouvement de leur pieds/jambes sur leur chaise. Ce simple constat nous permet cependant d'avancer que les enfants les plus jeunes semblent étendre leur production langagière à l'ensemble de leurs corps et ne se limitent pas à l'espace de signation traditionnellement utilisé en langue des signes (c'est-à-dire l'espace tridimensionnel situé

devant ou sur le corps du signeur, dans une zone allant du ventre au haut de la tête et dans la limite de l'amplitude des bras).

A présent, nous relevons dans les Figure 38 à Figure 39 ci-dessous le degré de spécificité des composants sémantiques exprimés selon les principales structures de grande iconicité employées, soit TP et TS.

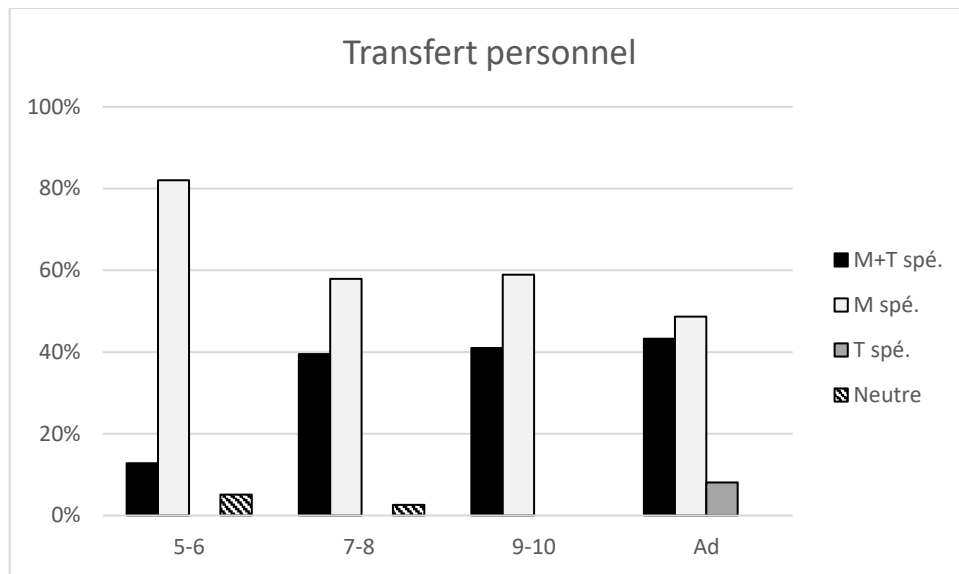


Figure 38 : Degré de spécificité sémantique exprimé en Transfert personnel (TP) en fonction de l'âge

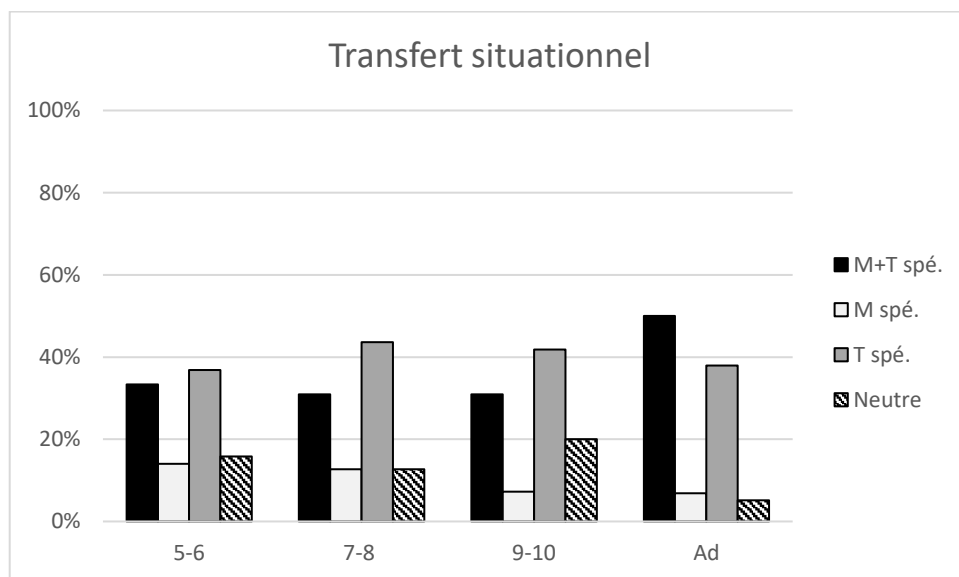


Figure 39 : Degré de spécificité sémantique exprimé en Transfert situationnel (TS) en fonction de l'âge

Une analyse plus fine des deux structures présentes en abondance chez nos sujets révèle une différence dans la valeur sémantique que véhicule chacune d'entre elles. Nous constatons que les TP (i.e. point de vue interne) rendent plus saillante la Manière du mouvement, tandis que les TS (i.e. point de vue externe) marquent plus la saillance de la Trajectoire du mouvement. En effet, au sein des productions des signeurs, à tout âge, les TP n'expriment quasiment jamais de réponse encodant uniquement une Trajectoire spécifique (i.e. $T_{spé}$ ou $M_{neutre}T_{spé}$), excepté chez un adulte (8%). Ce dernier représente en effet en TP le déplacement descendant de trois agents différents (chenille, chat, ours) en produisant un même mouvement des membres supérieurs (i.e. deux mains écartées, les paumes se faisant face, frétilant en effectuant un mouvement symétrique vers le bas) ne signifiant pas la Manière spécifique attendue pour les items en question, à savoir descendre en ramper (chenille) et en s'agrippant (chat et ours). Nous avons ainsi codé la Manière dans ces productions par $Mmn + Me$ (i.e. Manière du mouvement neutre avec Manière de l'agent, les configurations des mains du signeur spécifiant les pattes de l'animal transféré). En revanche, les TP, à tout âge, encodent le plus fréquemment une Manière spécifique (i.e. $M_{spé}$ ou $M_{spé}T_{neutre}$). A l'inverse, les TS encodent plus fréquemment une Trajectoire spécifique, et nettement moins souvent une Manière spécifique. Par ailleurs, les TS, contrairement aux TP, expriment un pourcentage considérable de Manière et/ou Trajectoires neutres (i.e. T_{neutre} , $MT_{neutres}$).

Afin de mieux rendre compte de la répartition du degré de spécificité des composants sémantiques exprimé au sein des TS, nous avons relevés distinctement les informations exprimées entre les TS loc et les TS sans loc (Tableau 13).

	TS Loc (%)				TS sans loc (%)			
	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad
M+T spé.	47,50	41,46	39,53	56,86	0	0	0	0
M spé.	0	0	2,33	0	47,06	50	25	57,14
T spé.	52,50	58,54	53,49	43,14	0	0	0	0
Neutre	0	0	4,65	0	52,94	50	75	42,86

Tableau 13 : Degré de spécificité sémantique exprimé en TS loc et TS sans loc en fonction de l'âge

Le Tableau 13 montre nettement que les TS loc rendent compte d'une Trajectoire exclusivement spécifique, tandis que les TS sans loc, du fait de de l'absence de locatif encodant

le Fond, expriment uniquement une Trajectoire neutre et ainsi tendent à mettre en évidence les informations relatives à la Manière lorsque celle-ci est encodée. Précisons qu'à la différence des TP, les TS sans loc impliquent nécessairement l'expression d'une direction en plus de la Manière ($M_{spé}T_{neutre}$; vs. TP pouvant encoder $M_{spé}$ seule).

7.2. Enoncés cible et secondaire : les constructions en série

Dans un souci de comparaison interlangue, nous avons maintenu le codage issu des travaux en langues vocales (Hickmann et al. 2009), qui consiste à ne considérer qu'une seule réponse cible possible pour un déplacement donné en vue des analyses quantitatives (CI). Afin d'approfondir notre analyse de l'expression du déplacement en LSF, il est nécessaire cependant de rendre également compte de la constitution des procès de déplacements codés « MI ». En effet, nous observons à plusieurs reprises la présence de deux procès, voire plus, produits successivement (CI + MI) pour exprimer un même événement. Bien que produit séquentiellement, cet enchaînement de procès signifie des actions produites simultanément et lie donc ainsi les composants encodés entre eux. Ce phénomène de constructions en série a été mis en évidence dans plusieurs recherches sur le déplacement dans différentes LS (Supalla 1990 pour l'ASL, Slobin & Hoiting 1994 pour la NGT, Sallandre et al. 2010, et Risler 2013, pour la LSF, Tang et al. 2007 pour la langue des signes hongkongaise). Au sein de ces constructions, certains de ces travaux différencient les deux procès en les qualifiant de verbe de trajectoire (*Path verb*) pour l'un et de verbe de manière (*Manner verb*) pour l'autre. Dans notre étude, nous tenons à distinguer clairement le niveau sémantique (Trajectoire et/ou Manière) et le niveau structurel (TP, TS, UL, etc.)

	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad	Total
MONTER	11,43	8,57	8,33	19,44	11,97
DESCENDRE	0	0	0	14,29	3,70
TRAVERSER	13,89	22,86	44,44	50	32,87
TOTAL	8,74	10,68	17,76	28,04	16,43

Tableau 14 : Construction CI-MI (en %) en fonction de l'âge et du type d'événement

Le Tableau 14 montre globalement une production fréquente de constructions en série pour les événements TRAVERSER (32,87%), et, en quantité moindre, pour MONTER (11,97%). Pour l'événement DESCENDRE, nous relevons peu d'usage de ce procédé sériel, uniquement chez

les adultes (14,29%). Par ailleurs, la description des événements au moyen de deux procès augmente avec les âges (de 8,74% à 5-6 ans à 28,04% chez les adultes). Nous relevons toutefois des variations en fonction du type d'événement décrit. En effet, cette augmentation se retrouve nettement pour les événements TRAVERSER, contrairement aux événements MONTER où le taux de productions tend plutôt à diminuer légèrement selon les âges (11,43% à 5-6 ans ; 8,57% à 7-8 ans et 8,33% à 9-10 ans) malgré un taux plus élevé chez les adultes (19,44%).

7.2.1. Type et degré de spécificité des composants sémantiques

Sur le plan sémantique, nous avons distingué quatre types de combinaisons au sein de ces constructions :

1) M – T+/-M_{neutre} (ou inversement)



Image 66 : homme-courir-traverser (9-10 ans)

2) M – MT (ou inversement)



Image 67 : garçon-nager-traverser (adulte)



Image 68 : fille-patiner-traverser (adulte)

3) MT – T+/-M_{neutre} (ou inversement)



Image 69 : souris-grimper-monter (adulte)

4) MT – MT



Image 70 : souris-grimper-monter (adulte)

Précisons que « T » réfère ici indistinctement à la Direction (Dir., Dir+Loc) ou à la Trajectoire (T), et « M » réfère à la Manière du mouvement spécifique (Mmv) ou la Manière de l’agent (Me ou Mea). Après réflexion, nous avons en effet considéré que les Manières en lien avec l’agent bien que ne donnant pas d’information sur la Manière du mouvement apportent tout de même une information spécifique à l’événement décrit à la différence des Manières neutre. Ainsi l’expression de ce type de Manière nous a semblé devoir être pris en compte dans notre relevé. Nous avons répertorié l’ensemble des productions relevées pour chacun des quatre types (Tableau 15). En lien avec le codage que nous avons proposé concernant la nature du Fond, nous distinguons, dans notre relevé ci-dessous, deux cas parmi les directions localisées (Dir+Loc): les directions localisées avec locatif explicite (ci-dessous : DL.e) vs. les directions localisées avec locatif implicite (ci-dessous : DL.i). Nous détaillons ci-dessous (Tableau 15) les réponses produites par les signeurs adultes et enfants pour chaque type de combinaison de composants encodés au sein de ces constructions en série :

M – T+/-M_{neutre}	Mmv	D/T	
	D/T	Mmv	
	D + Mmn	Mmv	
	Mmv	D/DL.e + Mmn	
	DL.e + Mmn	Mmv	DL.e + Mmn
M – MT	Mmv	Mmv + D/DL.e/T	
	Mmv + D/T	Mmv	
	Mmv	Me + DL.e	
	Mmv	Me + D	Mmv
	Mmv + D	Mmv	Mmv + T
	Mmv + T/D	Mmv	Mmv + T/D
	Mmv	Mmv	Mmv + DL.e Mmv
	Mmv	Mmv	Mmv + D
MT – T+/-M_{neutre}	DL.e + Mmn	Mmv + DL.i	
	Mmv + DL.i	DL.e + Mmn	
	Mmv + DL.i	T	
	DL.e + Mmn	Mmv + D	

	Mea + D	DL.e + Mmn		
	D/DL.e/T	Mmv + D		
	Mmv + D	D		
	D + Mmn	Mmv + D		
MT – MT	Mmv + D	Mmv + T/D		
	Mmv + T	Mmv + D	Mea + D	Mmv + T
	Mmv + DL.i	Mmv + DL.e		
	Mmv + D	Mmn+Me + DL.i		
	Mmv + DL.e	Mmv	Mmv + D	Mmv + DL.e
	Mmv + DL.i	Mmv + D	Mea	Mmv + D

Tableau 15 : Réponses produites par les signeurs adultes et enfants pour chaque type de combinaison de composants encodés dans les constructions en série

Le type « **M – T+/-M_{neutre}** » rend compte de l’expression proprement séquentielle de la Manière et la Trajectoire d’un déplacement (ex. Image 66). Précisons que par « Manière », nous entendons ici, pour chaque type, la Manière spécifique à un déplacement donné (soit, dans notre codage, les Mmv). Ainsi un procès décrit la Manière spécifique d’un déplacement, tandis que l’autre décrit sa Trajectoire. Le type « **M – MT** » rend compte soit de l’expression de la Trajectoire et séquentiellement de différents aspects de la Manière (ex. Image 67– mouvement des bras puis des jambes), soit de la focalisation séquentielle sur la Manière dans un procès et sur la Trajectoire dans un autre, ce dernier exprimant également la Manière de façon identique à l’autre procès. L’expression de différents aspects de la Manière est liée généralement à la perspective utilisée (interne vs. externe) ; toutefois dans l’exemple de l’Image 68, la Manière du mouvement est exprimée selon la même perspective interne, bien que le signeur tende à encoder plus spécifiquement séquentiellement ce que nous pourrions définir comme le mouvement de balancement (mouvement symétrique des deux mains) et le glissement de « patiner ». L’expression d’une forme de focalisation séquentielle sur la Manière et la Trajectoire avec expression d’une même Manière, évoqué ci-dessus, se trouve uniquement chez un enfant de 7-8 ans et deux enfants de 9-10 ans, pour décrire l’item « Glisser » et « Patiner ». Les enfants de 9-10 ans expriment la Manière dans un premier procès en TP (balancement asymétrique des mains de gauche à droite, accompagné uniquement pour un enfant d’un souffle), puis semblent maintenir cette Manière au sein d’un TP formellement identique en y ajoutant une direction (balancement asymétrique des mains de gauche à droite tout en avançant le corps et les mains vers l’avant ou le côté, accompagné pour le même enfant que

précédemment d'un souffle). L'enfant de 7-8 ans exprime de la même façon le déplacement « glisser » par un premier TP (mains fixes, parallèles à plat, paume vers le bas, devant le corps accompagner d'un souffle), puis l'UL « GLISSER » suivi d'un deuxième TP dont la Manière est exprimée de la même façon que pour le premier TP mais avec ajout d'une direction (vers l'avant). Cette forme de production de deux TP en série, pour exprimer séquentiellement une focalisation sur la Manière dans un premier procès et sur la Trajectoire dans un second encodant une Manière identique au premier, pourrait être une forme de construction en série intermédiaire au niveau développemental. Par ailleurs, ceci signifie également que le type « $M - MT_{\pm} - M_{\text{neutre}}$ » rend essentiellement compte de l'expression de la Trajectoire et séquentiellement de différents aspects ou perspectives de la Manière. Concernant le type « $MT - T_{\pm} - M_{\text{neutre}}$ », ce dernier rend compte de la focalisation séquentielle sur la Trajectoire dans un procès (i.e. composant à valeur spécifique et explicite ou seul composant encodé (hors M_{neutre})), et sur la Manière dans un autre (i.e. Manière spécifique associé à une Trajectoire neutre (Dir) ou moins explicite (soit DL.i) que celle exprimée dans l'autre procès (DL.e ou T)). Le type « $MT - MT$ » rend compte de la combinaison des expressions évoquées pour les autres types, soit de l'expression séquentielle de différents aspects de la Manière avec toutefois une focalisation dans chacun des procès sur la Manière ou sur la Trajectoire, du fait de la variation du degré de spécificité ou d'expression explicite ou non des Trajectoires/Directions encodées dans chaque procès. La séquence de l'Image 70 illustre ce dernier type : le premier procès exprime la Manière « grimper » par le mouvement des membres supérieurs de l'agent selon une direction localisée implicitement par l'écartement des mains et la configuration de ces dernières ($Mmv + DL.i$) tandis que le second procès exprime la Manière « grimper » par le mouvement des membres inférieurs de l'agent selon une direction localisée explicitement par la main dominée signifiant un locatif fixe ($Mmv + DL.e$). Ainsi bien que les deux procès encodent la Manière selon différents aspects de cette dernière, le premier procès focalise plus fortement l'expression de la Manière et le second de la Trajectoire du fait de la variation des Trajectoires encodées (respectivement implicite vs. explicite). Dans les cas où les deux procès encodent une simple direction, l'expression séquentielle ici ne semble pas se porter sur la focalisation sur l'un ou l'autre des composants exprimés mais simplement sur l'expression d'un même événement selon deux perspectives différentes (interne vs. externe) : la Manière du mouvement sera ainsi signifiée par différents aspects pour chaque procès (mouvement des membres locomoteurs supérieurs puis inférieurs, mouvement des pieds puis des jambes/corps, etc.) et la Direction selon différents axes (sagittal ou horizontal).

Nous constatons (Tableau 15) que les réponses dépassent parfois l'usage de deux procès successifs. Nous rencontrons des réponses avec trois procès, voir quatre, pour décrire un même événement dont le dernier procès répète de façon identique ou proche la production du premier procès (i.e. doublon). Ce type d'enchaînements se trouve fréquemment produits par les adultes (33%). Seuls deux enfants de 5-6 ans et de 7-8 ans produisent un enchaînement de respectivement 4 et 3 procès du type M – MT pour l'item « glisser » (cf. production de l'enfant de 7-8 ans décrit ci-dessus). Toutefois, à la différence des adultes, ces enchaînements n'impliquent pas de doublon ; ce qui tend à rendre compte d'un type de constructions différent de ceux décrits ici pour les adultes. Ce type d'enchaînement a été également relevé dans l'étude de Perniss sur la langue des signes allemande : « the signer uses a "sandwich" construction, in which the path component (in still 2) is sandwiched between two representations of the manner component (stills 1 and 3). » (Perniss 2007a : 212). Ces séquences de plusieurs procès avec doublon rendent compte d'une forme de répétition à valeur temporo-aspectuelle évoquée dans les travaux en langues vocales (ex. « Il monte, il monte, il monte. »), avec toutefois en LSF, l'encodage à travers cet enchaînement de différents aspects de la Manière. Cet aspect temporel semble être appuyé par la variation parfois observée au niveau de la Trajectoire/Direction encodée par le signeur qui rend compte d'une certaine progression, le dernier procès décrivant de façon proche la production du premier procès mais avec l'ajout d'un locatif (ex. Image 71 : D+Mmv – Mmv – T+Mmv). Pour reprendre les termes de Perniss, nous relevons essentiellement des constructions prenant "en sandwich" la Manière entre deux procès focalisant la Trajectoire (90%) dont le plus fréquemment de la forme MT-M-MT (66%). Il serait intéressant d'étendre ces analyses à d'autres langues des signes afin d'observer si le type préférentiel de constructions en série avec doublon varie selon les langues des signes (préférentiellement T-M-T ou M-T-M).



Image 71 : D+Mmv – Mmv – T+Mmv (Item Bébé-Traverser)

Nous relevons à présent (Tableau 16) le type de combinaison de composants encodés dans les constructions en série selon les âges.

	5-6	7-8	9-10	Ad	TOTAL
M – T+/-M _{neutre}	22,22	18,18	21,05	13,33	17,39
M – MT	44,44	54,55	42,11	43,33	44,93
MT – T+/-M _{neutre}	33,33	27,27	26,32	13,33	21,74
MT – MT	0	0	10,53	30	15,94

Tableau 16 : Type de constructions en série selon les âges (%)

Le Tableau 16 montre la production la plus fréquente de constructions en série de type « M – MT » à tout âge (44,40% à 5-6 ans ; 54,55% à 7-8 ans ; 42,11% à 9-10 ans et 42,33 chez les adultes). Ce type de constructions permettant l'expression de plusieurs aspects de la Manière, à la différence des types « M – T+/-M_{neutre} » et « MT – T+/-M_{neutre} » qui tendent respectivement à encoder ou focaliser séquentiellement l'expression de chaque composant (T vs. M) dans l'un ou l'autre des procès, témoigne de l'importance accordée à l'encodage de la Manière pour décrire des événements de mouvement en LSF. D'autre part, nous avons constaté (Tableau 14) que les constructions en série sont essentiellement employées pour les événements TRAVERSER, ces événements tendant à focaliser l'attention du signeur sur la Manière, comparativement aux déplacements verticaux (cf. Tableau 10), ce qui peut également expliquer le taux plus élevé de réponses de type « M – MT ». Les enfants produisent par ailleurs plus fréquemment des séries de type « MT – T+/-M_{neutre} » que de type « M – T+/-M_{neutre} » (de +50%, à 5-6 ans et 7-8 ans, à +25%, à 9-10 ans), tandis que les adultes en produisent moins fréquemment et à des taux identiques (13,33%). En revanche, les adultes emploient fréquemment des constructions de type MT-MT (30%), que nous retrouvons également dans les réponses des enfants de 9-10 ans en quantité moindre (10,53%). Nous notons également une diminution des réponses de type « MT – T+/-M_{neutre} » selon les âges (de 33,33% chez les plus jeunes à 26,32% chez les adultes). L'ensemble de ces résultats concorde avec les résultats relevés précédemment concernant les fréquences d'encodage des composants sémantiques, et de leur degré de spécificité, dans les réponses des signeurs selon les âges (cf. Tableau 9 et Tableau 11). Ces derniers montraient globalement à tous les âges l'encodage fréquent de la Manière et la Trajectoire majoritairement fortement spécifiques (MT spécifiques), l'encodage bien moins fréquemment de la Manière seule (M) et plus rarement de la Trajectoire seule (T),

ainsi qu'une augmentation des réponses encodant des MTspécifiques. Ceci pourrait ainsi justifier, globalement, chez les enfants, la plus grande fréquence de constructions en série de type « MT – T+/-M_{neutre} » comparativement aux séries de type « M – T+/-M_{neutre} », ainsi que de la production de constructions en série de type « MT – MT » qui révèle une plus grande complexité d'encodage, combinant des procès à forte densité pouvant décrire un haut niveau de spécificité (MTspécifiques) selon plusieurs perspectives, essentiellement chez les adultes et plus rarement les enfants de 9-10 ans.

Nous relevons à présent le type de constructions en série produit selon les âges en fonction du type d'événement décrit :

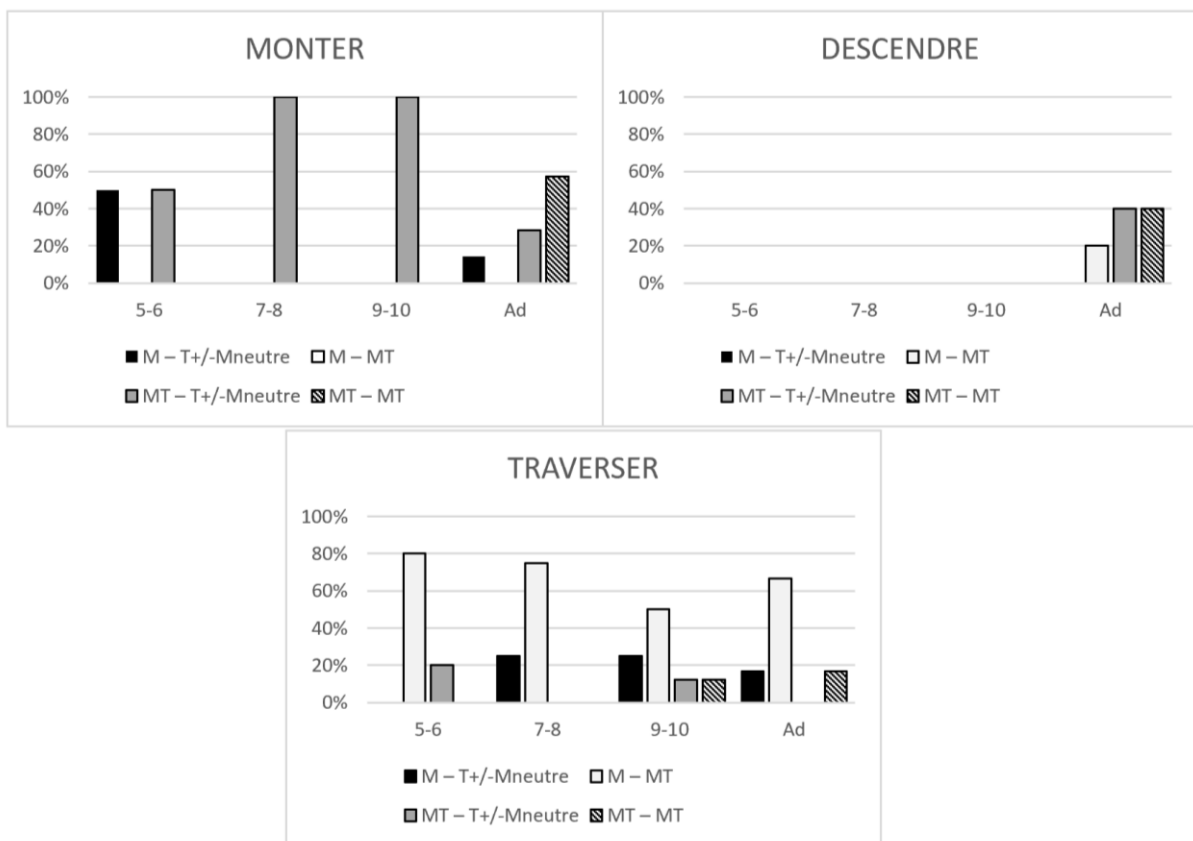


Figure 40 : Types de constructions en série produits selon les âges en fonction du type d'événement

Les graphiques de la Figure 40 montrent nettement un impact du type d'événement sur le type de constructions en série produit par les signeurs. Les constructions de type « M – MT » sont plus fréquentes pour les événements TRAVERSER, à tous les âges, celles de type « MT - T+/-M_{neutre} », pour les événements MONTER, chez les enfants, et uniquement pour MONTER et DESCENDRE chez les adultes. Les adultes produisent en revanche plus fréquemment des

constructions en série de types « MT - MT » pour les événements MONTER. Pour les événements DESCENDRE, les adultes produisent autant de séries de type « MT -MT » que de type « MT - T+/-M_{neutre} ». Précision que l'usage de constructions en série de type « M - T+/- M_{neutre} » relevé à partir de 7-8 ans et chez les adultes pour les événements TRAVERSER renvoie aux réponses évoquées au cours de notre analyse de composants encodés pour décrire ces événements concernant l'encodage séquentiel de la Manière seule et de la Trajectoire seule (cf. section 7.1.2).

Nous relevons à présent le type de Trajectoire exprimé dans les réponses globales des signeurs encodant une Trajectoire/Direction (+/- Manière) pour chaque événement, en fonction des âges. Nous entendons par réponses globales, les réponses incluant les énoncés cibles et/ou les énoncés secondaires, si ces derniers s'intègrent au sein de ce que nous avons considéré comme constructions en série.

	MONTER				DESCENDRE				TRAVERSER			
	5-6	7-8	9-10	Ad	5-6	7-8	9-10	Ad	5-6	7-8	9-10	Ad
Dir	26,67	8,82	11,11	5,88	48,39	31,25	35,29	8,82	50	52,6	53,85	58,06
Dir+Loc	63,33	85,29	86,11	91,18	41,94	65,63	61,76	85,29	4,55	5,26	-	3,23
Tso	-	-	-	-	9,68	3,13	2,94	5,88	9,09	5,26	3,85	9,68
Tbu	10	5,88	2,78	2,94	-	-	-	-	-	-	3,85	12,90
Tpr	-	-	-	-	-	-	-	-	9,09	5,26	19,23	12,90
Tbo1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Tbo2	-	-	-	-	-	-	-	-	27,27	31,58	19,23	3,23

Tableau 17 : Type de Trajectoire exprimé dans les réponses CI-MI en fonction de l'âge et des événements (en %)

Les signeurs à tous les âges produisent pour les événements MONTER et DESCENDRE, essentiellement des réponses encodant une Direction localisée (Dir+Loc ; respectivement entre 63,33% et 91,18%) ou une Direction simple (Dir ; respectivement entre 41,94% et 85,29%). Nous constatons toutefois une expression nettement plus fréquente de réponses Dir+Loc pour MONTER (vs. Dir) à tous les âges, tandis que les réponses pour DESCENDRE encodent légèrement plus fréquemment une Direction simple chez les enfants de 5-6 ans (vs. Dir+Loc), et plus fréquemment une Direction localisée chez les 7-8 ans, 9-10 ans et les adultes, avec un écart moindre entre le taux de réponses Dir+Loc et Dir chez les enfants de 7-8 ans et 9-10 ans par rapport aux adultes (environ 2 fois plus à 7-8 ans et 9-10 ans ; et environ 10 fois plus chez

les adultes). Nous relevons également une production, bien que plus rarement, de Trajectoire-But (Tbu) pour MONTER et de Trajectoire-Source (Tso) pour DESCENDRE, à tous les âges. Au-delà de ces tendances générales, nous constatons également des variations selon les âges. En effet, selon les âges, pour les événements MONTER et DESCENDRE, les réponses Dir tendent à globalement diminuer, tandis que les réponses Dir+Loc tendent globalement à augmenter. Ceci confirme l'augmentation de spécificité des composants encodés selon les âges relevés en section 7.1.3 pour les énoncés cibles uniquement. Les réponses Tbu, pour MONTER, et Tso, pour DESCENDRE, tendent globalement également à diminuer selon les âges. Pour TRAVERSER, les signeurs encodent à tous les âges une majorité de Direction simple, et une minorité de Dir+Loc. En revanche, nous constatons plus de variation dans le type de Trajectoire encodées selon les âges. Les enfants expriment fréquemment des réponses Tbo2 contrairement aux adultes (27,27% à 5-6 ans ; 31,58% à 7-8 ans : 19,23% à 9-10 ans et 3,23% chez les adultes). Tandis que les enfants de 9-10 ans expriment également, ainsi que les adultes, fréquemment des réponses Tpr (19,23% à 9-10 ans et 12,9% chez les adultes), contrairement aux enfants plus jeunes (9,09% à 5-6 ans et 5,26% à 7-8 ans). En revanche, nous ne constatons aucune réponse Tbo1 chez les signeurs. Concernant les réponses Tso et Tbu, pour TRAVERSER, nous relevons des variations selon les âges. En effet, les enfants de 5-6 ans produisent uniquement des réponses Tso (9,09%), ceux de 7-8 ans également mais à un taux légèrement plus faible (5,26%) et les enfants de 9-10 ans produisent autant de réponses Tso que Tbu à un taux encore plus faible (3,85%). Tandis que les adultes produisent plus de réponse Tbu et de réponse Tso que les enfants, avec un taux plus élevé de réponse Tbu que de réponse Tso (respectivement 12,9% et 9,68%). Précisons par ailleurs que parmi les réponses encodant une Trajectoire avec double franchissement de bornes (Tbo2), les enfants encodent cette Trajectoire au moyen d'unité lexicale : la moitié des réponses Tbo2 à 5-6 ans ; 16,67% à 7-8 ans et 20% à 9-10 ans.

7.2.2. Structures prédicatives : changement de perspective

Nous relevons le type d'unité utilisé pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge. Le tableau ci-dessous se divise en quatre sections, selon que les constructions impliquent soit uniquement des TP et/ou TS (i.e. unités hautement iconiques "de base"), soit des DT (i.e. unités hautement iconiques complexes), soit des UL (i.e. unités conventionnalisées), soit des gestes ou pointages :

	5-6 ans	7-8 ans	9-10 ans	Ad	Total des c° en série	
TP-TP	-	-	10,53	3,33	4,35	60,87
TS- TP	33,33	18,18	10,53	10	14,49	
TP - TS	33,33	36,36	47,37	20	31,88	
TS - TP - (TP) - TS	-	-	-	20	8,70	
TP-TPsemi-TS-TP	11,11	-	-	-	1,45	
TS - DT	-	-	5,26	-	1,45	24,64
TP - DT	-	-	5,26	30	14,49	
DT-TP	-	9,09	-	3,33	2,90	
DT-TP-TPsemi-DT	-	-	-	3,33	1,45	
DT-TP-TS	-	-	-	3,33	1,45	
TP-DT-TPsemi-DT	-	-	-	3,33	1,45	
TP - DT - TP	-	-	-	3,33	1,45	
UL-TP	-	9,09	10,53	-	4,35	10,14
TP-UL	-	-	5,26	-	1,45	
UL-DT	-	9,09	5,26	-	2,90	
TP-UL-TP	-	9,09	-	-	1,45	
Pt - TP	-	9,09	-	-	1,45	4,35
TP - Pt	11,11	-	-	-	1,45	
TP - Geste	11,11	-	-	-	1,45	

Tableau 18 : Type d'unités utilisé pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge (en %)

Le Tableau 18 montre que les constructions en série se composent, à tous les âges, majoritairement de la succession d'unités hautement iconiques, dont principalement des TP et des TS (77,77% à 5-6ans ; 54,54% à 7-8 ans ; 68,43 à 9-10 ans ; 53,33% chez les adultes). Les signeurs emploient globalement plus fréquemment des constructions de type TP-TS (31,88%). Les DT sont également fréquemment employés par les adultes (46,65%), et en quantité moindre par les enfants de 7-8 ans (9,09%) et 9-10 ans (10,52%). La succession de ces unités de transfert permet ainsi au signeur d'indiquer deux perspectives sur un même procès (interne vs. externe). Le premier procès tend le plus fréquemment à décrire une perspective interne au moyen d'un TP (55,07%, vs. 24,64% perspective externe en TS). Nous constatons par ailleurs que les enfants de 7-8 ans et de 9-10 ans emploient fréquemment des unités lexicales au sein de ces constructions (respectivement 27,27% et 21,05%), ceux de 7-8 ans emploient également des pointages (9,09%), tandis que les enfants de 5-6 ans emploient des pointages ou gestes (11,11% dans les deux cas). Ces unités lexicales, pointages et gestes sont uniquement associés à des TP chez les enfants de 5-6 ans, tandis que les enfants plus âgés associent également ces unités à

des DT : 3/4 avec TP vs. 1/4 avec DT à 7-8 ans ; 2/3 avec des TP vs. 1/3 avec des DT à 9-10 ans. L'usage d'unités hors visée illustrative peut être justifié par la complexité dans la gestion du changement de perspectives nécessaire dans le cas de constructions employant uniquement des unités de transferts variant quant aux types de perspective impliquée.

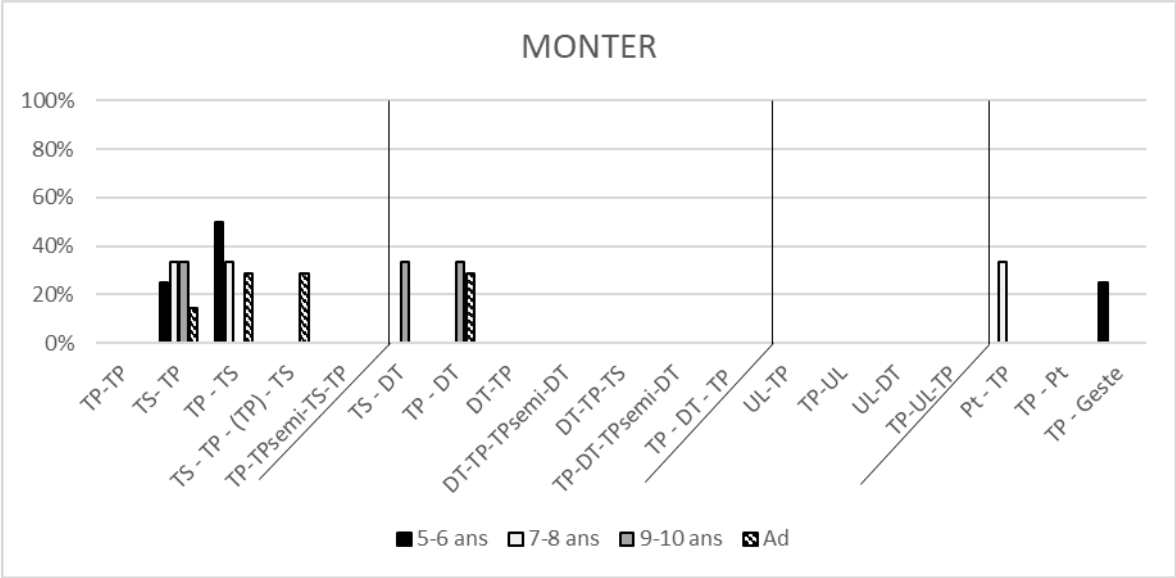


Figure 41 : Types d'unité utilisés pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge pour l'événement MONTER

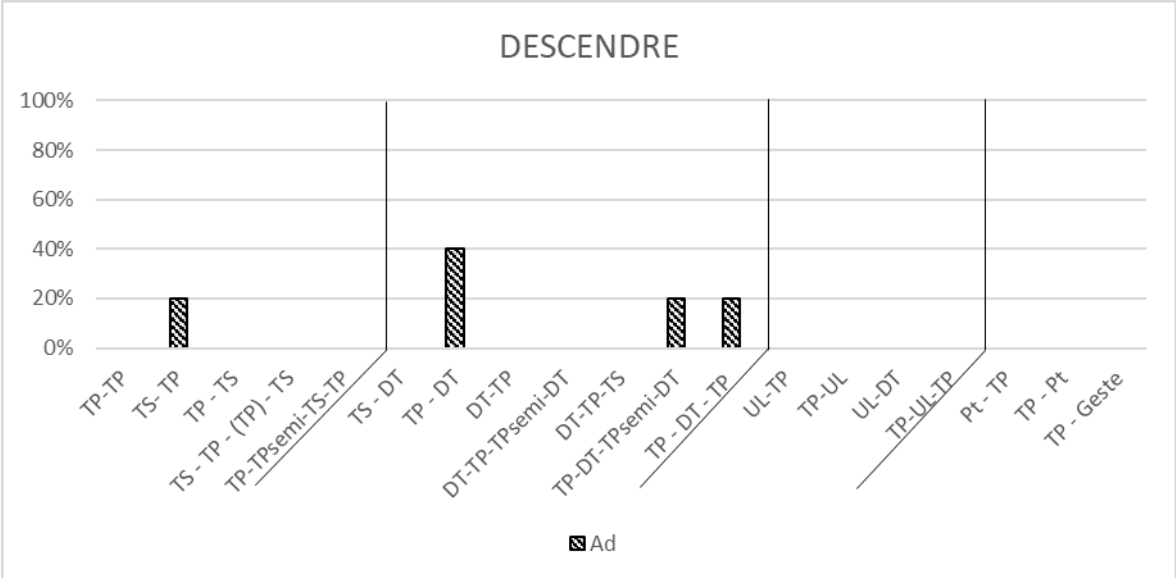


Figure 42 : Types d'unité utilisés pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge pour l'événement DESCENDRE

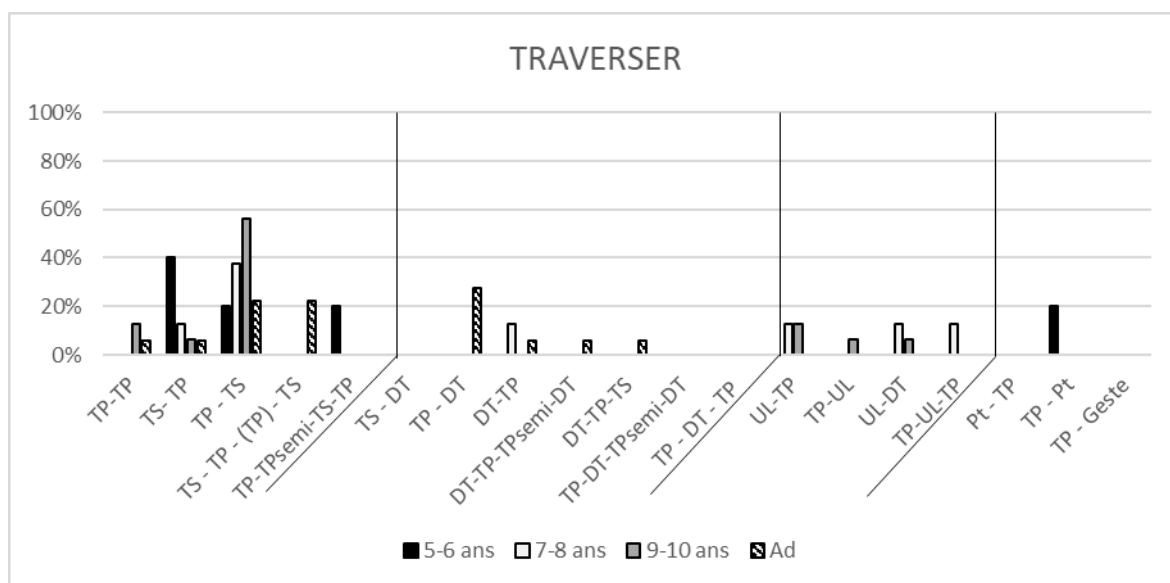


Figure 43 : Types d'unité utilisés pour exprimer les constructions en série en fonction de l'âge pour l'événement TRAVERSER

Les Figures 41 à 43 montrent que les adultes expriment essentiellement les événements DESCENDRE au moyen de constructions combinant des TP et des DT (80%, dont la moitié de la forme TP-DT), et en quantité moindre des constructions de type TS-TP (20%). Ils expriment les événements MONTER et TRAVERSER le plus fréquemment au moyen des mêmes combinaisons d'unités à des taux équivalents ou presque : TP-DT (respectivement 29% et 28%), TP-TS (29% et 22%) et TS-TP-TS (29% et 22%). Ils produisent également des TS-TP en quantité moindre : 14% pour MONTER et 6% pour TRAVERSER. Ainsi les adultes expriment plus fréquemment des constructions avec un TP en première position pour tous les événements (58% pour MONTER, 56% pour TRAVERSER, et 80% pour DESCENDRE). Contrairement aux adultes, les productions des enfants varient en fonction des âges et des événements. Les enfants de 9-10 ans emploient des constructions avec DT uniquement pour décrire les événements MONTER (33,33% TS-DT et 33,33% de TP-DT) ; tandis que les enfants de 7-8 ans en emploient en faible quantité uniquement pour TRAVERSER (13%). Les enfants de 5-6 ans emploient uniquement des gestes au sein des constructions en série pour décrire l'événement MONTER (25%) et des pointages pour TRAVERSER (20%), tandis que les enfants de 7-8 ans utilisent des pointages au sein des constructions en série pour décrire les événements MONTER. Les constructions associant des unités lexicales et des unités de transferts (TP ou DT) sont uniquement employées par les enfants les plus âgés pour décrire les événements TRAVERSER. Les TP-TP se trouvent uniquement employés à un faible taux par

les enfants de 9-10 ans (13%) et les adultes (6%) pour décrire les événements TRAVERSER. Tout comme les adultes, les enfants expriment plus fréquemment un TP en première position au sein des constructions en série pour les événements TRAVERSER (60% à 5-6 ans, 51% à 7-8 ans et 75% à 9-10 ans), en revanche, contrairement aux adultes, nous constatons des variations selon les âges pour MONTER : les 5-6 ans emploient plus fréquemment des TP en première position (75%), les 7-8 ans, autant de TP que de TS (33%), les 9-10 ans, plus de TS que de TP (respectivement 66% et 33%).

7.3. Cadre énonciatif : Trajectoire et Manière inférées

Nous observons que les énoncés autres que la cible (soit BEG et RSF) peuvent également véhiculer des informations d'ordre spatial relatif au déplacement cible. Pour les événements TRAVERSER, la Manière du déplacement cible peut être inférée par l'encodage de la Manière dans les énoncés « BEG déplacement ». Dans l'exemple de l'Image 72, l'enfant décrit l'événement « traverser en courant » en exprimant séquentiellement la Manière dans l'énoncé BEG puis la Trajectoire dans l'énoncé cible (CIB). Ces cas se présentent uniquement lorsque l'item met en scène un personnage qui effectue un déplacement dont la cible ainsi que l'arrivée préalable sur scène (BEG déplacement) et le départ (RSF) s'effectuent selon la même Manière et selon le même plan (cf. item Traverser-Marcher à quatre pattes, item Traverser-Courir et item Traverser-Rouler). Ainsi, l'énoncé BEG signifie à lui seule la Manière générale du déplacement effectuée par le personnage tout au long de l'item. Ce type de phénomène concerne 70% des réponses CI-MI des signeurs encodant la Trajectoire (+/- Manière neutre).

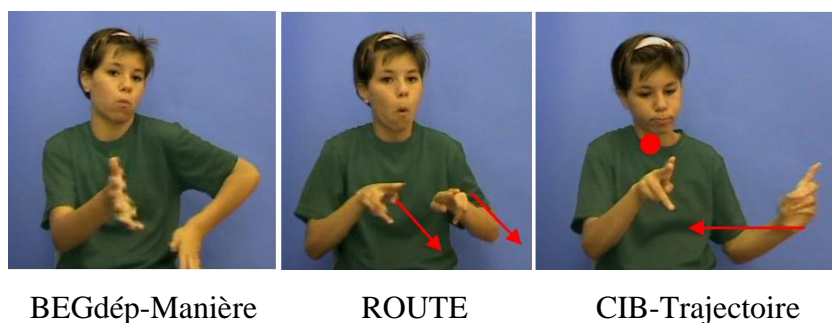


Image 72 : Exemple d'encodage séquentiel de la Manière dans l'énoncé BEG et la Trajectoire dans l'énoncé cible pour l'item « traverser-courir » (enfant 9-10 ans)

Nous avons constaté (Tableau 17) l'expression de déplacements cibles encodant une Trajectoire avec franchissement d'une double frontière pour les événements TRAVERSER. Ce type de productions est illustré dans la séquence de l'image ci-dessous :

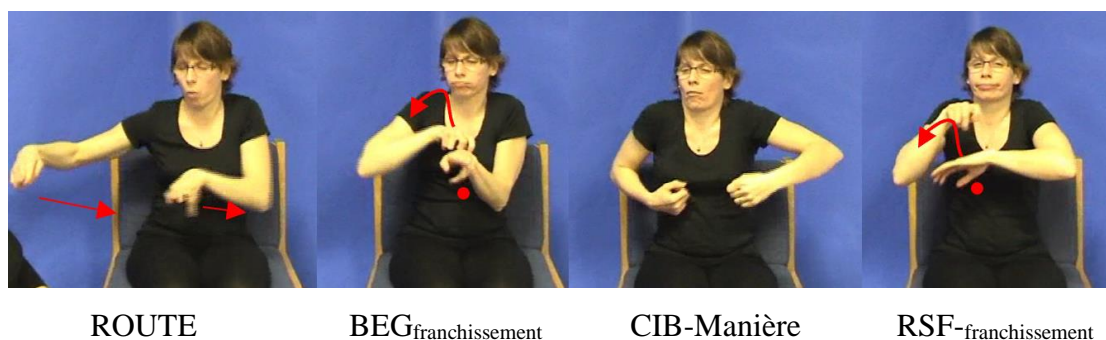


| voie ferrée
 | pointage | CIB-traverser-en.vélo

Image 73 : Description de l'item « femme-traverser-en.vélo »

Dans la séquence ci-dessus (Image 73), le signeur décrit le déplacement cible de l'item « traverser-en.vélo ». Il décrit la voie ferrée en TTF, puis il localise dans l'espace de signation par rapport à sa main gauche (en maintien de proforme du TTF précédemment produit), au moyen d'un pointage, la zone d'origine du déplacement effectué par la suite, soit le déplacement de sa main droite en proforme « main plate » (référant ici à « vélo » - la Figure) qui franchit les bornes signifiées par la main gauche en maintien du TTF « voie ferrée » (le Fond). Le regard du signeur suit le déploiement de la proforme « main plate ». Outre ce type de productions, nous relevons également que le franchissement de bornes impliqué par l'événement TRAVERSER peut être inféré des énoncés BEGdép ou RSF. Rappelons que les énoncés identifiés comme BEGdép correspondent aux énoncés relatifs à l'arrivée de l'agent dans la scène, et les énoncés RSF, à ceux relatifs à la sortie de l'agent de la scène. Parmi ces deux types d'énoncés, nous avons distinguée plus particulièrement les énoncés signifiant explicitement ou implicitement le franchissement d'une borne. Ces énoncés (désormais BEG-franchissement et RSF franchissement) semblent permettre l'inférence de la Trajectoire avec franchissement de bornes des événements TRAVERSER. Dans l'exemple ci-dessous (Image 74), le signeur encode et localise d'abord le Fond (route) au moyen d'un TTF, puis tout en maintenant le proforme de ce transfert (main gauche), il représente par un premier TS le franchissement par l'agent (main droite) d'une première borne (main gauche), suivie d'un transfert personnel

signifiant la Manière du mouvement, puis, au moyen d'un double transfert¹⁵⁷, le franchissement par ce même agent (main droite) d'une seconde borne (main gauche). L'enchaînement de ces trois unités (TS-TP-DT) tend ainsi à représenter la progression temporelle de la Trajectoire d'un événement, en inférant cette dernière de l'expression de Trajectoires avec franchissement d'une borne et de la Manière.



ROUTE BEG_{franchissement} CIB-Manière RSF_{franchissement}
 Image 74 : Exemple de réponse inférant la Trajectoire de l'événement cible pour l'item « traverser-courir »

Nous observons également des productions décrivant une forme de double marquage de la Trajectoire, dont l'une est inférée par l'encodage de Trajectoires dans les BEG-RSF_{franchissement}, et l'autre encodée dans le déplacement cible (CI ou CI+MI). Nous illustrons ce cas par l'exemple ci-dessous (Image 75) dans lequel le signeur décrit l'événement « traverser-patiner ».



Image 75 : Exemple de réponse avec double marquage de la Trajectoire

¹⁵⁷ Nous considérons en effet comme double transfert le cas de production où le corps du signeur (i.e. mouvement du corps et du visage, mimique faciale, regard, mains) incarne la Figure en TP, avec simultanément une, ou les deux, main(s) du signeur représentant le déplacement de la Figure en TS dans l'espace de signation selon l'axe sagittal.

En amont de la séquence reportée ici, le signeur a introduit et localisé le lac et ses abords (i.e. une dune à gauche et une dune à droite du lac) en TTF. Le signeur décrit par la suite au moyen d'un TS ($BEG_{\text{franchissement}}$) le franchissement d'une borne qui est inférée de la spatialisation du TTF-lac et de ses abords par la proforme de la main gauche du signeur décrivant une surface référant à la dune à gauche du lac. Le signeur décrit ensuite un déplacement cible de type TS(Tbu+M)-TP(M)-TS(Tbu+M), puis à nouveau, au moyen d'un TS ($RSF_{\text{franchissement}}$) le franchissement d'une borne marquée formellement par un locatif. Ce type de description tend à rendre compte de la progression temporelle, ainsi que spatiale, de la Trajectoire globale de l'événement.

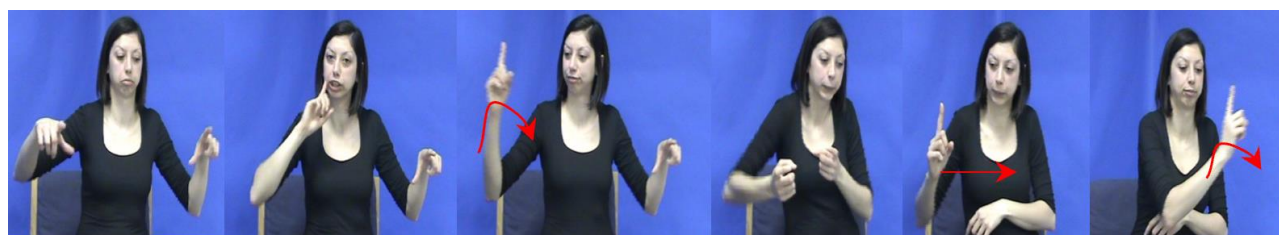
Ce franchissement de bornes au-delà du déplacement cible peut être marqué explicitement comme dans les exemples ci-dessus (Image 76), mais également implicitement par le signeur incarnant l'action de l'agent franchissant une borne non marquée formellement.



Image 76 : Exemple de réponse inférant implicitement la Trajectoire de l'événement cible pour l'item « traverser-patiner »

Dans cet exemple, le signeur introduit au début de sa description (non représenté ci-dessus) le référent du Fond impliqué dans l'événement « traverser-patiner » (i.e. lac gelé en TTF), puis il incarne en TP l'action de l'agent franchissant une première borne implicite, puis patinant, et enfin franchissant une seconde borne implicite. La spatialisation du Fond en début de description semble ainsi être gardée en mémoire et réexploitée au cours de la production du déplacement afin de signifier implicitement une borne. Le franchissement est signifié plus particulièrement par le haussement des épaules, le changement de mimique faciale et la montée-descente des mains en proforme « patin » (encodant ainsi également la Manière du mouvement). Par ailleurs, le regard est dirigé vers le bas. Ce type de productions tend ainsi représenter la progression temporelle de la Trajectoire d'un événement en inférant cette dernière de l'expression de la Manière et du franchissement de bornes implicites.

Nous rencontrons également des productions exprimant un franchissement sans marquage formel de bornes mais cette fois-ci selon une perspective externe. Nous qualifierons ce dernier type de « franchissement implicite externe », comparativement à l'exemple précédent, qualifié de « franchissement implicite interne ». La séquence d'images ci-dessous (Image 77), dans laquelle le signeur décrit l'événement « traverser-patiner » illustre ce type. Dans cet exemple le signeur introduit et localise l'entité référant au Fond « lac » par un TTF, puis, tout en maintenant un des proformes de ce TTF, produit l'UL « FILLE » suivi d'un TS (BEG_{franchissement}) signifiant le franchissement d'une borne inférée de la spatialisation du TTF-lac et du maintien d'un proforme de ce dernier. Ensuite le signeur décrit le déplacement cible (CIB) au moyen d'un TP-patiner (encodant la Manière du mouvement) et d'un TS-glisser-DàG sans locatif (encodant la Direction du mouvement). Puis, il produit à nouveau un TS sans locatif signifiant le franchissement d'une borne également inférée de la spatialisation du TTF-lac précédemment introduit. Toutefois dans ce cas, l'absence de maintien d'un proforme, ou de locatif, rend cette inférence implicite.



| lac
| FILLE | BEG_{franch.} | patiner | glisser-D.à.G | RSF_{franch.}

Image 77 : Exemple de réponse inférant implicitement selon une perspective externe la Trajectoire de l'événement « traverser-patiner »

Nous avons évoqué jusqu'à présent l'expression de franchissements de bornes explicites ou implicites au moyen de l'association d'un BEG et RSF. Toutefois, nous rencontrons également des productions dans lesquelles seul le déplacement BEG ou seul le déplacement RSF exprime un franchissement qui infère en partie (car non dans sa globalité) la progression temporelle de la Trajectoire des événements TRAVERSER (ex. Image 78).

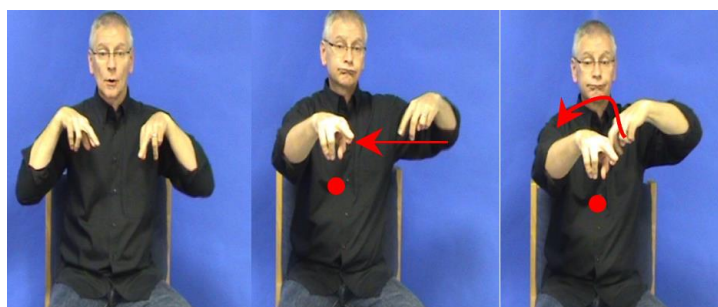


Image 78 : Exemple de réponse inférant la Trajectoire de l'événement pour l'item « traverser-patiner » au moyen d'un déplacement RSF

Parmi l'ensemble des réponses des signeurs, ce phénomène d'inférence de la Trajectoire d'un événement par l'usage de BEG de franchissement (BEG fran) ou de RSF de franchissement (RSF fran) se retrouve dans 28% des réponses des enfants de 5-6 ans, 49% pour les 7-8 ans, 36% pour les 9-10 ans, et 67% chez les adultes. Ce type de procédé augmente globalement avec l'âge. La Figure 44 ci-dessous rend compte de l'usage des déplacements BEG et/ou RSF selon les âges signifiant un franchissement de borne inférant la Trajectoire de l'événement TRAVERSER.

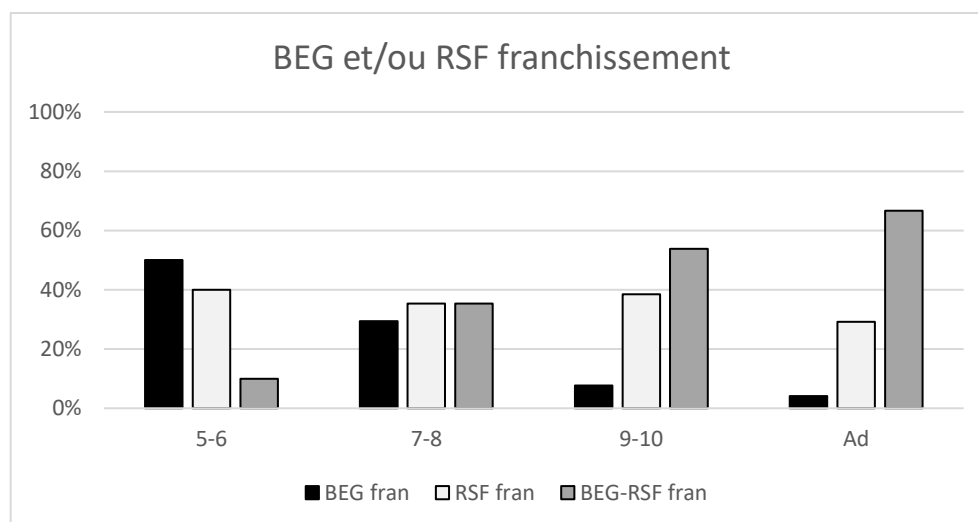


Figure 44 : Déplacements BEG et/ou RSF selon les âges inférant la Trajectoire des événements TRAVERSER

Le Figure 44 montre que l'inférence de la Trajectoire du mouvement par l'usage des BEG-franchissement et des RSF-franchissement augmente nettement selon les âges (de 10% à 67%), tandis que l'usage de BEG-franchissement seul inférant la Trajectoire du mouvement diminue (de 50% à 4%). Par ailleurs, la production de RSF-franchissement diminue également

globalement, mais de façon moins marquée (de 40% à 29%). Ces résultats laissent sous-entendre une tendance dans les réponses des enfants les plus jeunes, pour les événements TRAVERSER, à une focalisation sur la source de la Trajectoire plutôt que sur le but qui s'inverserait à partir de 7-8 ans.

Nous avons exposé ci-dessus différents types de constructions permettant d'inférer la Trajectoire avec franchissement de bornes impliquées par l'événement TRAVERSER hors du déplacement cible, soit au moyen des déplacements identifiés comme BEG-franchissement (i.e. énoncé relatif à l'arrivée de l'agent dans la scène signifiant un franchissement de borne) et RSF-franchissement (i.e. énoncé relatif à la sortie de l'agent dans la scène signifiant un franchissement de borne). Par ailleurs, ce type de procédé peut amener les signeurs à produire une forme de double marquage de la Trajectoire, dont l'une est inférée par l'encodage de Trajectoires dans les $BEG_{\text{franchissement}}$ et/ou $RSF_{\text{franchissement}}$, et l'autre encodée dans le déplacement cible. Suite à une analyse qualitative de l'ensemble des réponses des signeurs exploitant ce type de procédé d'inférence et/ou de double marquage (cf. exemples ci-dessus), nous avons défini plus précisément neuf type d'inférences possibles :

- Inférence explicite
- Inférence explicite et Double marquage
- Inférence implicite interne
- Inférence implicite interne et Double marquage
- Inférence implicite externe
- Inférence implicite interne + implicite externe
- Inférence implicite interne + explicite
- Inférence implicite externe + explicite
- Inférence implicite interne + explicite et Double marquage

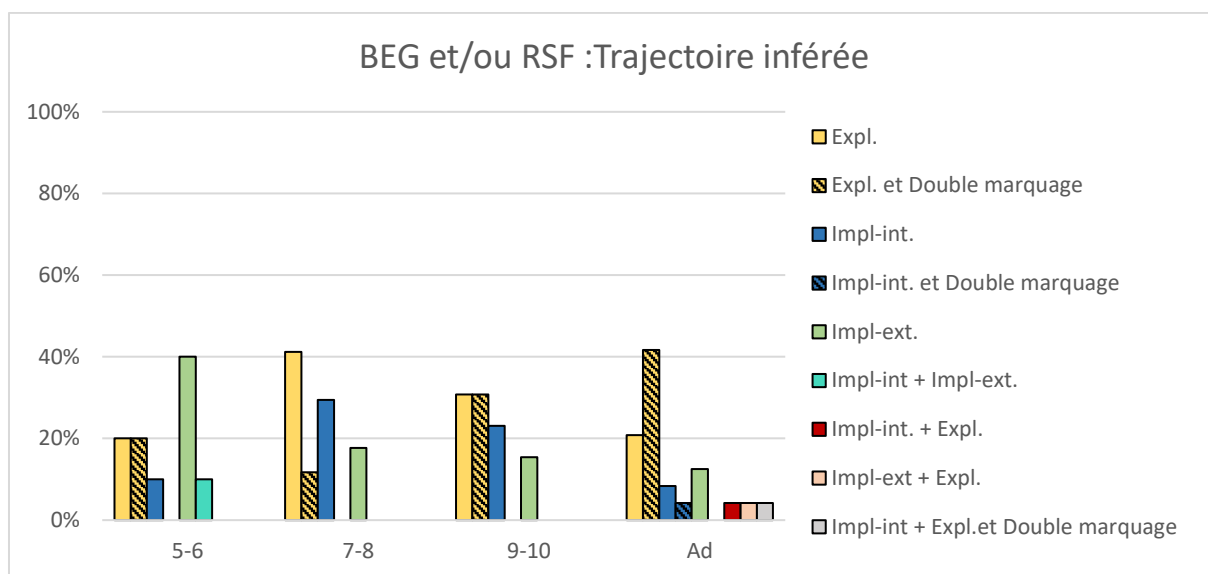


Figure 45 : Types d'inférences selon les âges

La Figure 45 montre que l'usage d'inférence implicite externe et d'inférence implicite externe tend globalement à diminuer. En revanche, l'usage d'inférence explicite avec double marquage augmente. Nous relevons également que les adultes tendent à inférer la Trajectoire en associant plusieurs types d'inférence, contrairement aux enfants.

Nous n'avons pas pu analyser l'organisation spatiale des descriptions des signeurs (BEGscène) car cela dépassait le cadre de notre travail. Toutefois, il est nécessaire de préciser, comme évoqué à plusieurs reprises au cours de cette analyse, que la trajectoire en LSF peut être inférée par le biais du cadre énonciatif spatial décrit dans les BEG scène. Ce cadre, bien que non marqué dans la cible, peut être en gardé en mémoire dans l'espace de signation au cours de la réalisation du déplacement (i.e. marquage implicite). Ce point devra faire l'objet d'une analyse future.

Chapitre 8 : Figure et Fond

Nous allons à présent analyser l'expression de la Figure et du Fond au sein des descriptions des signeurs en LSF.

8.1. Introduction des entités

A tous les âges et pour tous les événements, les signeurs introduisent l'entité référant à la Figure dans leur réponse au moyen d'une UL, à l'exception d'un adulte qui introduit le référent « souris » (items MONTER/DESCENDRE) et « bébé » (items TRAVERSER) au moyen d'un TP. Le Fond est introduit en revanche au moyen d'UL et/ou de TTF. La forme de ces deux types d'unités étant relativement similaire (i.e. déploiement de la forme et configuration manuelle) dans le cas des Fond impliqués dans les stimuli de notre étude, il n'a pas été aisé de trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces deux unités. En langue des signes, les signes lexicaux peuvent en effet conserver certains de leurs traits iconiques. Au sein du lexique de la LSF, les signes ARBRE, ROUTE, TABLE, ainsi que POTEAU et TIGE, qui réfèrent aux Fonds impliqués dans les stimuli de notre étude, maintiennent un certain degré d'iconicité. Nous les avons ainsi distingués essentiellement en fonction du regard. Lorsque le regard du signeur portait sur le signe, nous considérons ce signe comme un TTF, en revanche lorsque le regard du signeur portait sur l'interlocuteur (plus largement la caméra ou l'expérimentateur), nous considérons ce signe comme une UL. Toutefois ce critère de distinction n'est pas toujours clairement identifiable. Certains enfants tendent fréquemment à maintenir leur regard sur l'écran de l'ordinateur projetant les stimuli, ce qui rend complexe toute analyse du regard. Par ailleurs, il est généralement accepté dans la littérature en LS que les signes lexicaux sont souvent accompagnés d'une labialisation du mot correspondant en langue vocale. Toutefois ce paramètre s'est avéré être exploité par des signeurs dans le cas de production du Fond avec regard porté sur le déploiement de la configuration manuelle, soit des signes considérés comme des TTF. Au vu de la difficulté à identifier de façon précise le type de structure employé, en raison du manque de fiabilité de ces deux critères et de la conservation d'un certain degré d'iconicité des signes référant aux entités en jeu dans nos stimuli (arbre, route, etc.), nous avons fait le choix de ne pas réaliser ici une analyse quantitative du type de structure employée pour introduire le Fond, les résultats risquant de ne pas être représentatifs. Ce type d'analyse

fera l'objet d'une description approfondie dans une étude future. Par ailleurs, au-delà des structures en usage, cette analyse devra également rendre compte de la localisation des entités ainsi introduites au sein de l'espace de signation, cette dernière pouvant être réexploitée au cours des productions de déplacements cibles, comme nous aurons l'occasion de l'évoquer dans les analyses à venir. Cette spatialisation est rendue possible par l'usage de pointages, précédant l'introduction de l'entité, vers des zones de l'espace de signation, ou directement par la localisation de l'unité introduisant l'entité ; cette unité ayant ainsi pour fonction simultanément de caractériser (ou nommer) et localiser l'entité en question. En effet, les TTF employés pour introduire l'entité référant au Fond tendent fréquemment à caractériser et localiser spatialement cette entité dans l'espace de signation. Ces analyses rendent ainsi compte d'une étude approfondie des énoncés codés BEGscène, qui n'a pu être menée de façon suffisamment approfondie au cours de notre thèse mais que nous inscrivons dans nos perspectives de recherches.

Nous relevons toutefois, dans le tableau ci-dessous (Tableau 19) la mention ou non en début de description des entités référant à la Figure et au Fond en fonction de l'âge et du type d'événement décrit. Nous relevons également au sein de ce tableau l'ordre d'introduction de ces entités.

	MONTER/DESCENDRE				TRAVERSER			
	5-6	7-8	9-10	Ad	5-6	7-8	9-10	Ad
Figure > Fond	42,9	54,3	44,4	11,1	22,2	22,9	30,6	-
Fond > Figure	34,3	20	38,9	80,6	41,7	60	52,8	100
Figure seule	14,3	17,1	13,9	-	27,8	8,6	8,3	-
Fond seul	8,6	8,6	2,8	8,3	2,8	2,9	5,6	-
Aucun	-	-	-	-	5,6	5,7	2,8	-

Tableau 19 : Introduction des entités référant à la Figure et au Fond en fonction de l'âge et du type d'événement (en %)

Pour tous les événements, les adultes introduisent presque systématiquement les entités référant au Fond et à la Figure, mentionnant le Fond avant la Figure (à 80,6% pour l'événement MONTER/DESCENDRE et à 100% pour l'événement TRAVERSER). Ils omettent plus rarement la Figure uniquement pour l'événement MONTER/DESCENDRE (8,3%). Les Figures omises concernent uniquement les entités « chenille » et « souris ». Ces omissions

peuvent s'expliquer du fait que pour « chenille », la forme du signe lexical est similaire au proforme, et à son déploiement, employé en transfert pour décrire le déplacement de cette entité ; et pour « souris » le signeur utilise comme proforme, pour signifier le déplacement d'arrivée de la Figure, la configuration du signe lexical « souris » (configuration « R »). Ainsi les adultes semblent omettre l'introduction de la Figure lorsque la forme de l'unité décrivant son déplacement permet d'identifier la Figure en question par association avec le signe lexical y référant. Nous relevons également quelques réponses chez les adultes avec la mention de la Figure avant celle du Fond (11,1%) uniquement pour les événements MONTER/DESCENDRE. Concernant les enfants, nous relevons plus de variation dans leurs réponses et une nette distinction dans la façon d'introduire en début de description les entités référant à la Figure et au Fond selon les événements. Tout comme chez les adultes, le Fond est introduit plus fréquemment avant la Figure pour les événements TRAVERSER (entre 41,7% et 60%), tandis que la Figure est introduite plus fréquemment avant le Fond pour les événements MONTER/DESCENDRE, contrairement aux adultes. Ces variations dans l'ordre d'introduction des entités pourraient laisser entendre une focalisation sur le contexte (la scène) dans lequel s'inscrit un déplacement dans la description des déplacements avec franchissement de bornes, et, à l'inverse, une focalisation sur l'agent en mouvement dans la description des déplacements avec un changement de localisation graduel (soit sans point final intrinsèque). Nous relevons globalement, pour tous les événements, que le Fond est plus fréquemment omis que la Figure chez les enfants (cf. réponses Figure seule), mais que cette omission tend à diminuer globalement selon les âges, essentiellement pour les événements TRAVERSER (de 27,8% à 8,3%, vs. MONTER/DESCENDRE (de 14,3% à 13,9%)). Par ailleurs, les enfants décrivent parfois les événements TRAVERSER en mentionnant la Figure et le Fond uniquement dans le déplacement d'arrivée de la cible, ou la cible, sans les introduire auparavant (réponses « Aucun » : 5,6% à 5-6 ans ; 5,7% à 7-8 ans et 2,8% à 9-10 ans).

8.2. Le déplacement cible

Outre des informations sur la Trajectoire ou la Manière du déplacement, les déplacements cibles et/ou secondaires encodent également, explicitement ou implicitement, des traits caractéristiques de la Figure et du Fond au moyen des paramètres manuels et non manuels qui les composent (Image 79). Dans l'exemple ci-dessous, l'enfant (Image 79a. ; 10 ans) décrit en TP le déplacement d'un singe grim pant le long d'un palmier. La Figure est marquée par le corps

de l'enfant l'incarnant. L'écartement des bras de l'enfant ainsi que la configuration de préhension de ses mains encodent des informations sur le Fond (i.e. tronc d'arbre). Le contour courbé de la Trajectoire (i.e. la forme de la trajectoire suivie par la Figure) tend également à représenter la forme du Fond (le palmier étant courbé dans le stimulus). L'adulte (Image 79b.) décrit, en TS, le déplacement d'une souris grim pant le long d'un pied de table. La Figure est marquée par la configuration manuelle de la main dominante du signeur (i.e. mouvement des membres locomoteurs inférieurs) ; tandis que la main dominée réfère au Fond (i.e. pied de table). La Figure peut être signifiée à travers le mouvement de ses membres locomoteurs ou accompagnateurs (i.e. membres hors locomotion), ou de son corps dans sa globalité (cf. type de déplacements ; Partie I5.4).

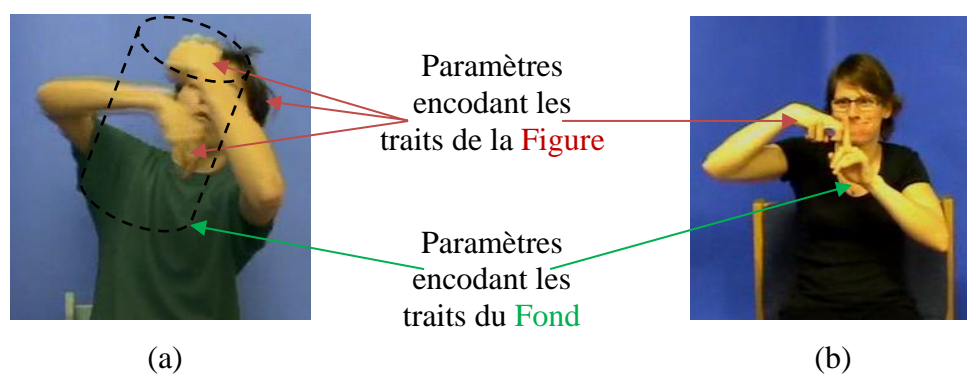


Image 79 : Encodage de la Figure et du Fond dans le déplacement cible

Nous ne réalisons pas ici une étude détaillée des proformes employés en transfert pour décrire la Figure et le Fond, bien que ces données aient été annotées dans le but de réaliser une étude future, en lien avec les données de notre corpus exploratoire (Partie II). Par ailleurs, l'analyse des configurations des déplacements cibles pourra être enrichie par une analyse des configurations employées pour décrire les déplacements BEG et RSF, ainsi que les déplacements décrits dans les items contrôles. Nous tenons toutefois à relever la présence dans les réponses de nos sujets d'un phénomène qui a également pu être observé dans d'autres langues des signes. Deux enfants, de 5-6 ans et 9-10 ans, introduisent le référent « souris » au moyen d'une UL, puis utilisent la configuration manuelle de ce signe (« R ») pour décrire le déplacement de la Figure souris en TS. Comme nous avons pu déjà le relever, un signeur adulte utilise également ce type de proforme, empruntée à la configuration de l'unité lexicale signifiant la Figure, pour le même item « souris » (Image 80).

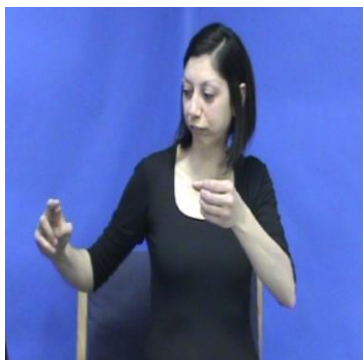


Image 80 : souris-s'approcher.de-pied.table

Il est intéressant de noter que le signeur en question, à la différence des enfants, utilise ce proforme pour décrire le déplacement d'arrivée de la souris sans avoir au préalable introduit le référent « souris ». Nous remarquons par ailleurs que la Figure « chenille » est majoritairement encodée au sein des déplacements par le proforme « index ». Cette configuration manuelle, ainsi que son déplacement en transfert situationnel, est similaire à l'unité lexicale « CHENILLE » (i.e. déplacement horizontal de la configuration « index » avec flexion-extension de la configuration). Ainsi l'unité lexicale, tout comme l'unité de transfert exploite la même configuration manuelle, avec toutefois une différence de visées au niveau de leur usage en discours. Toutefois, nous relevons, comme pour l'item « souris », que deux locuteurs adultes (dont celui mentionné précédemment) décrivent le déplacement de la Figure « chenille » au moyen du proforme « index » sans avoir au préalable introduit le référent « chenille ». Ainsi, ce type de production interroge la possibilité que les unités de transfert puissent au même titre que les unités lexicales introduire à elles-seules une nouvelle entité et ainsi se substituer au lexique standard.

Concernant l'encodage du Fond dans le déplacement cible, nous relevons que le déplacement en LSF peut être signifié par le mouvement du Fond, tandis que la Figure reste fixe. Ainsi le déplacement d'un agent peut être exprimé en langue des signes par le déplacement même de la Figure, mais également par le déplacement du Fond (Image 81). Nous relevons ce cas intéressant et original uniquement chez un adulte pour plusieurs items, ainsi que chez un enfant de 5-6 ans pour décrire le déplacement « nager » d'un item contrôle (Image 82), qui semble employer une structure relevée pour l'item « traverser-nager » chez l'adulte en question.



Image 81 : Exemple de production décrivant le déplacement ascendant d'une souris par le déplacement du Fond



nager(TP)

EAU(UL)

Mvt.eau-garçon(DT)

nager(TP)

Image 82 : Exemple de production d'un enfant (5-6 ans) décrivant le déplacement en nageant d'un garçon par le déplacement du Fond

Au vu de ces éléments, l'introduction des référents et l'encodage de la Figure et du Fond dans les déplacements cibles, nous avons distingué quatre possibilités concernant les informations relatives à la Figure, ainsi qu'au Fond, dans les réponses de nos sujets. Concernant plus particulièrement la Figure :

- Référent de la Figure non introduit et Figure non encodée dans la réponse CI-MI : **NP**
- Référent de la Figure non introduit et Figure encodée dans la réponse CI-MI : **CI-MI**
- Référent de la Figure introduit et Figure non encodée dans la réponse CI-MI : **Réf intro.**
- Référent de la Figure introduit et Figure encodée dans la réponse CI-MI : **Réf intro + CI-MI**

Le Tableau 20 permet de rendre compte de la corrélation entre l'introduction de la Figure et son encodage dans le déplacement cible selon les âges et le type d'événement. Concernant les items monter/descendre, nous effectuons uniquement un relevé des réponses CI-MI produites pour l'événement MONTER, dans la mesure où l'événement DESCENDRE est produit après ce dernier. Nous avons tenu ainsi à éviter l'influence de cette organisation des stimuli sur les réponses récoltées.

	MONTER				TRAVERSER			
	5-6	7-8	9-10	Ad	5-6	7-8	9-10	Ad
NP	-	-	-	-	-	-	-	-
CI-MI	8,57	8,57	2,78	8,33	8,33	8,57	8,33	-
Réf intro.	-	-	-	-	8,33	-	-	-
Réf intro. + CI-MI	91,43	91,43	97,22	91,67	83,33	91,43	91,67	100

Tableau 20 : Mise en relation entre l'introduction de la Figure et son encodage dans le déplacement cible (en %)

Le Tableau 20 montre que la Figure n'est jamais totalement omise. Ceci peut se justifier dans la mesure où notre étude portant sur des déplacements volontaires, tout déplacement sous-entend une Figure. Par ailleurs, à tous les âges et pour tous les événements, les signeurs tendent presque systématiquement à introduire en début de description l'entité référant à la Figure avant de l'exprimer au sein des déplacements cibles (entre 91,43% et 91,67% pour MONTER, et 83,33% et 97,22% pour TRAVERSER). Nous ne relevons en effet que très peu de cas avec introduction tardive de la Figure, pour tous les événements (entre 8,57% et 8,33% pour MONTER et 8,33 et 8,57% pour TRAVERSER), soit une première mention de la Figure au sein des déplacements cibles. Par ailleurs, à l'exception d'un enfant de 5-6 ans, exprimant trois déplacements cibles au moyen uniquement d'une unité lexicale, en introduisant en amont l'entité référant à la Figure (cf. réponse Réf.intro : 8,33%), à tous les âges et pour tous les types d'événements, les signeurs encodent la Figure dans le déplacement cible. Ceci se justifie en effet dans la mesure où le déplacement volontaire en LSF est massivement représenté par le déplacement en transfert (personnel ou situationnel) de l'agent.

Nous avons également relevé ces quatre cas concernant le Fond parmi les réponses de signeurs en fonction des âges et du type d'événement (MONTER, TRAVERSER) :

- Référent du Fond non introduit et Fond non encodé dans la réponse CI-MI : **NP**
- Référent du Fond non introduit et Fond encodé dans la réponse CI-MI : **CI-MI**
- Référent du Fond introduit et Fond non encodé dans la réponse CI-MI : **Réf intro.**
- Référent du Fond introduit et Fond encodé dans la réponse CI-MI : **Réf intro + CI-MI**

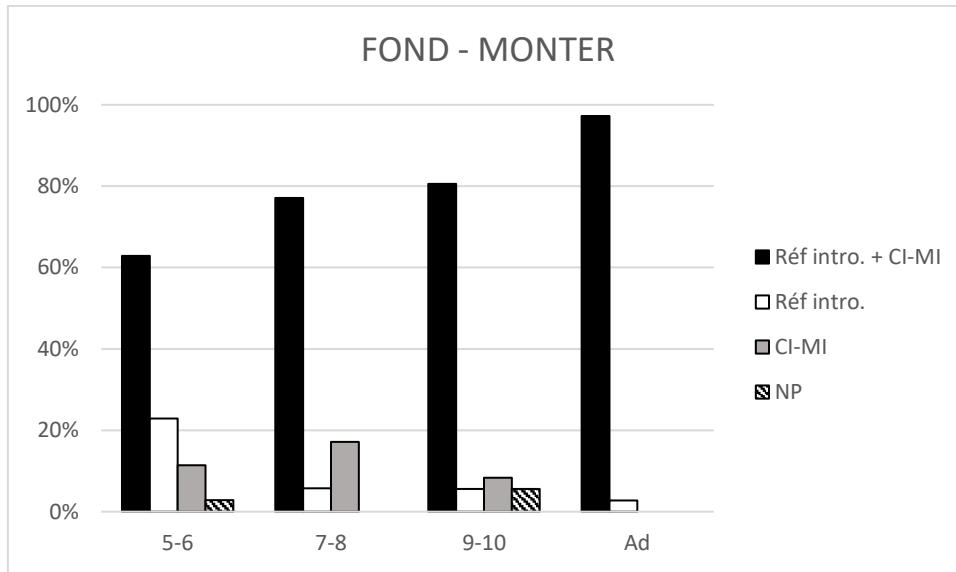


Figure 46 : Mise en relation entre l'introduction du Fond et son encodage dans le déplacement cible

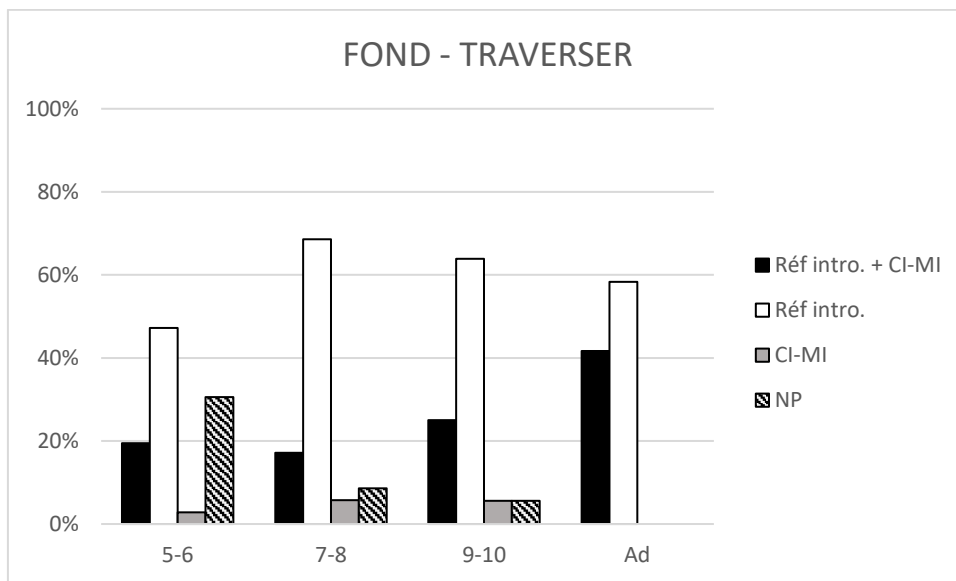


Figure 47 : Mise en relation entre l'introduction du Fond et son encodage dans le déplacement cible

Contrairement aux données relatives à la Figure, nous observons dans les graphiques ci-dessus (Figures 46 et 47), un net impact du type d'événement et de l'âge sur l'introduction et l'expression du Fond dans le déplacement cible. Contrairement à la Figure, le Fond est fréquemment omis au sein des déplacements cibles (cf. réponses Réf.intro et NP). Cette omission est nettement plus fréquemment relevée dans les réponses décrivant les événements TRAVERSER (78% à 5-6 ans et 7-8 ans, 70% à 9-10 ans et 58% chez les adultes) que dans les

événements MONTER (26% à 5-6ans, 6% à 7-8 ans, 12% à 9-10 ans, et 3% chez les adultes). Les signeurs tendent en effet à décrire les événements MONTER plus fréquemment en exprimant le Fond dans le déplacement cible, en ayant introduit avant l'entité référant au Fond (63% à 5-6 ans, 77% à 7-8 ans ; 81% à 9-10 ans, et 97% chez les adultes). Toutefois, pour tous les événements, l'omission du Fond diminue selon les âges, et le taux de réponses introduisant l'entité référant au Fond puis encodant le Fond dans le déplacement cible tend à augmenter (de 19% à 42% pour TRAVERSER, et de 63% à 97% pour MONTER). Par ailleurs, bien que le Fond soit régulièrement omis dans le déplacement cible, ce dernier est néanmoins le plus souvent introduit par les enfants au début de leur description (réponses Réf.intro vs. NR pour TRAVERSER = 1,5 fois plus à 5-6 ans ; 7,5 fois plus à 7-8 ans ; 10,5 fois plus à 9-10 ans ; et uniquement Réf.intro chez les adultes pour TRAVERSER ; réponses Réf.intro vs. NR pour MONTER = 7,5 fois plus à 5-6 ans ; uniquement Réf.intro à 7-8 ans et chez les adultes ; et autant à 9-10 ans). Les enfants de 5-6 ans présentent cependant un taux élevé de Fond totalement omis (réponse NR : 31%) dans leur description des événements TRAVERSER. Les résultats relevés pour les événements TRAVERSER, concernant l'introduction fréquente de l'entité référant au Fond sans expression du Fond dans le déplacement cible, semble pouvoir être mis en lien avec nos analyses des déplacements BEG et RSF présentées à la section 7.3, qui rend compte de l'expression du Fond en dehors de la cible pour l'événement TRAVERSER.

Parmi les réponses encodant le Fond dans le déplacement cible (cf. Figure 47, Réf intro+CI-MI ou CI-MI), nous observons que le signe mentionnant le Fond peut être soit produit en même temps que le déplacement de la Figure (Locatif), soit produit antérieurement et maintenu au cours du déplacement de la Figure (Locatif-HOLD). Nous analysons ci-dessous ces deux cas d'encodage du Fond dans le déplacement cible. Nous distinguons par ailleurs dans cette analyse deux types de locatif, selon la forme que peut prendre le Fond au sein d'une structure : locatif explicite (**Le**) vs. locatif implicite (**Li**). Comme mentionné dans la présentation de notre codage du Fond (cf. FDe et FDi ; section 6.5.2.3), nous entendons par « explicite » que la forme est formellement signifiée, et à l'inverse « implicite » réfère au marquage non formel du Fond, qui peut cependant être inféré, et ainsi signifié au sein du prédicat de déplacement par divers procédés formels, tels que l'écartement entre les mains et/ou la configuration des mains du signeur. Ce dernier type de locatif est inhérent à l'expression du mouvement en TP et se trouve employé au cours de la description des stimuli monter/descendre. Parmi les cas évoqués ci-dessous, Locatif ou Locatif-HOLD, nous avons ainsi tenu à prendre

en compte dans nos relevés des locatifs encodant le Fond, autant les locatifs explicites (Le) que les locatifs implicites (Li). Concernant plus particulièrement le cas avec des maintiens (Locatif-HOLD) différents types sont observés : soit ceux avec maintien de la configuration manuelle de la main (ou d'une main) du signe de l'entité référant au Fond (**HOLD-F**), soit ceux avec maintien du locatif (explicite ou implicite) d'un signe précédent (exprimant lui-même un déplacement) (**HOLD-L**). Dans ce dernier cas, précisons que le locatif du signe précédent n'est pas un maintien du signe de l'entité référant au Fond. En revanche, dans le cas d'un HOLD-F, la configuration maintenue peut l'être pendant la production de plusieurs signes (soit dans le cadre de nos stimuli, généralement l'unité lexicale introduisant la Figure et/ou un BEG déplacement). Compte tenu de l'élargissement de notre définition du terme locatif, intégrant des locatifs explicites et des locatifs implicites, nous avons également définie un dernier type de maintien que nous avons qualifié de maintien implicite (**HOLDi-F**). Ce phénomène concerne les cas où le signeur mentionne l'entité référant au Fond et immédiatement après décrit le déplacement de la Figure en transfert personnel en inférant la forme de ce Fond par l'écartement entre ses mains et/ou la configuration. Nous nous considérons ici face à une forme de HOLD, dans la mesure où le signe de l'entité référant au Fond décrit la forme du Fond (soit iconiquement dans le cas d'un TTF, soit par conservation de traits iconiques dans le cas d'une UL), et que cette forme se trouve en un sens maintenue par la configuration et/ou l'emplacement des mains au cours du TP, produit juste après, décrivant le déplacement de la Figure. Nous résumons ci-dessous l'ensemble des cas relevés dans notre analyse des réponses encodant le Fond dans le déplacement cible :

- Locatif explicite (**Le**) : forme du Fond formellement signifiée ;

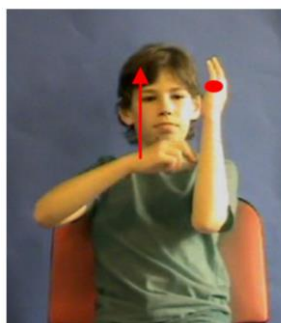


Image 83 : ours-monter-arbre (9-10 ans)

- Locatif implicite (**Li**) : forme du Fond inférée par des éléments formels extérieurs au Fond ;



Image 84 : singe-monter-arbre (9-10 ans)

- Locatif-HOLD-F (**HOLD-F**) : locatif issu du maintien de la configuration manuelle de la main (ou d'une main) du signe, produit antérieurement, de l'entité référant au Fond ;

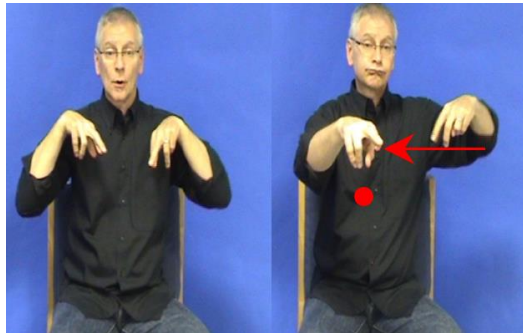


Image 85 : homme-traverser-route (adulte)

- Locatif-HOLDi-F (**HOLDi-F**) : locatif issu du maintien de la forme du Fond signifié dans le signe précédent de l'entité référant au Fond ;



Image 86 : souris-monter-pied.table (7-8 ans)

- Locatif-HOLD-L (**HOLD-L**) : locatif issu du maintien du locatif (non issu d'un maintien du signe référant au Fond) du signe précédent.



|SOURIS

|queue

|souris-marcher-vers.x

|souris-monter-le.long.de.X

Image 87 : Séquence décrivant l'événement « souris-monter-arbre » (adulte)

Le Tableau 21 montre la répartition des réponses des signeurs avec expression du Fond dans le déplacement cible en fonction des différentes natures du Fond exposé ci-dessus : Locatif ou Locatif-HOLD. Pour rappel, la fréquence de réponse encodant le Fond dans le déplacement cible tend globalement à augmenter pour tous les événements ; tout en étant cependant plus élevée, à tous les âges, pour les événements MONTER que TRAVERSER (respectivement 74% à 5-6 ans, 94% à 7-8 ans, 89% à 9-10 ans et 97% chez les adultes ; 22% à 5-6 ans, 23% à 7-8 ans, 31% à 9-10 ans et 42% chez les adultes).

		MONTER				TRAVERSER			
		5-6	7-8	9-10	Ad	5-6	7-8	9-10	Ad
CI-MI	Locatif (Le ou Li)	15,38	12,12	9,38	0	12,50	25	18,18	0
	HOLD-L	0	6,06	0	0	0	0	0	0
Réf intro + CI-MI	Locatif (Le ou Li)	15,38	18,18	25	22,86	0	12,5	36,36	46,67
	HOLD-L	7,69	3,03	12,5	40	0	0	0	20
	HOLD-F	53,85	51,52	40,63	34,29	87,50	62,5	45,45	33,33
	HOLDi-F	7,6	9,09	12,5	2,86	-	-	-	-

Tableau 21 : Expression du Fond dans le déplacement cible : Locatif ou Locatif-HOLD (en %)

Le Tableau 21 montre que pour tous les événements, les déplacements cibles produits par les enfants avec expression du Fond, sans introduction préalable de l'entité référant au Fond,

encodent le Fond en même temps que le déplacement de la Figure (Locatif) ; quasiment aucun HOLD de locatifs du signe précédent n'est relevé (seulement 6,06% à 7-8 ans pour MONTER). Concernant les réponses avec introduction de l'entité référant au Fond puis l'expression du Fond dans le cible, nous relevons, à tous les âges et pour tous les événements, que le Fond est majoritairement issu du maintien (HOLD) d'une configuration exprimée dans un signe précédant le déplacement cible (69,23% à 5-6 ans ; 63,64% à 7-8 ans ; 65,63% à 9-10 ans ; et 77,14% chez les adultes pour MONTER ; 87,50% à 5-6 ans ; 62,50% à 7-8 ans ; 45,45% à 9-10 ans ; 53,33% chez les adultes pour TRAVERSER). Nous constatons toutefois que l'écart entre les réponses sans maintien (Locatif) et avec maintien (HOLD) est nettement moins important chez les enfants de 9-10 ans et les adultes pour les événements TRAVERSER (respectivement +25% et +14%), comparativement aux enfants les plus jeunes (uniquement des réponses HOLD à 5-6 ans et 5 fois plus de réponse HOLD à 7-8 ans). Cependant, si l'on regarde de plus près le type de HOLD produit par les signeurs, pour les événements MONTER, nous constatons que les enfants produisent nettement plus de HOLD-F et HOLDi-F que de HOLD-L (respectivement 61,54% à 5-6 ans, 60,61% à 7-8 ans, 53,13% à 9-10 ans et 7,69% à 5-6 ans, 3,03% à 7-8 ans, 12,50% à 9-10 ans), tandis que les adultes produisent légèrement plus de HOLD-L que de HOLD-F et HOLDi-F (respectivement 40% et 37,14%, soit un écart de +7%). Par ailleurs le taux de réponse HOLD-F et HOLDi-F tend à diminuer selon les âges (de 61,54% à 37,14%). Pour les événements TRAVERSER, les enfants ne produisent que des HOLD-F (87,50% à 5-6 ans, 62,50% à 7-8 ans, 45,45% à 9-10 ans), avec un taux qui diminue selon les âges ; tandis que les adultes produisent plus de HOLD-F que de HOLD-L (+66%). L'ensemble des ces données montre que lorsque l'entité référant au Fond est introduite, le Fond exprimé au sein des déplacements cibles tend à être fréquemment issu du maintien de la configuration du signe introduisant le Fond pour tous les événements et à tous les âges. Cependant la fréquence de ce maintien tend à diminuer selon les âges (HOLDi-F et HOLD-F), tandis que l'expression du Fond au sein du déplacement soit simultanément avec le déplacement de la Figure (Locatif), soit avec maintien du locatif du déplacement décrit juste avant (HOLD-L), tend à augmenter. Ces résultats peuvent être expliqués par une possible augmentation des descriptions fournies par les signeurs selon les âges tant au niveau de la description de la scène que du déplacement d'arrivée de l'agent, qui conduisent à réintroduire le Fond au sein des déplacements cibles, initialement introduit en début de description, le maintien étant rendu impossible car les deux mains du signeur sont utilisées pour produire différents signes.

PARTIE IV. DISCUSSION ET CONCLUSION

Notre étude analyse l'expression du déplacement volontaire en LSF par des adultes et des enfants sourds (âgés entre 5 et 10 ans) afin d'interroger l'incidence des propriétés spécifiques des langues des signes sur leur parcours acquisitionnel. Nous avons formulé au début de cette étude plusieurs hypothèses relatives, plus spécifiquement, à l'encodage de la Manière et de la Trajectoire, ainsi qu'à l'expression de la Figure et du Fond, au sein des structures iconiques compactes en LSF et des descriptions globales des signeurs. A la lumière des résultats obtenus en Partie III, nous discuterons dans un premier chapitre (chapitre 9) les hypothèses concernant la Manière et la Trajectoire, puis dans le suivant (chapitre 10) celles concernant l'expression de la Figure et du Fond.

Chapitre 9 : Expression de la Manière et de la Trajectoire en LSF

9.1. Densité et degré de spécificité sémantique : simultanété

Nous avons supposé que l'usage de structures compactes fortement iconiques propres aux LS (i.e. les unités de transferts) inviteraient les signeurs, dès le plus jeune âge, à décrire les déplacements en encodant simultanément la Manière et la Trajectoire (i.e. description sémantiquement dense), entraînant peu de variations de densité sémantique au cours du développement (**hypothèse 1**). Nous avons également évoqué à travers cette hypothèse l'usage de constructions en série permettant l'encodage séquentiel de divers composants, mais nous reviendrons sur ce point lorsque que nous aborderons l'**hypothèse 3** questionnant plus spécifiquement l'usage de ce phénomène en série. Par ailleurs, comme évoqué en section 6.5, notre codage est issu de l'adaptation d'un codage déjà existant élaboré dans le cadre de travaux sur l'expression de l'espace en langues vocales. Dans un souci de comparaison interlangue, nous avons ainsi maintenu, tout en l'adaptant, la segmentation des descriptions des signeurs en script et plus particulièrement en cible principale et cible secondaire, afin de définir une seule réponse par item. Notre analyse a porté dans un premier temps uniquement sur les réponses considérées comme 'cibles principales', ainsi les résultats obtenus permettent de ne questionner que le phénomène de simultanété évoqué dans cette première hypothèse (i.e. analyse de composants encodés au sein d'un unique procès). Ces analyses confirment l'expression

fréquente de la Manière et de la Trajectoire, à tous les âges, au sein de ces procès. Toutefois les productions des enfants tendent à se densifier avec l'âge, mais essentiellement pour certains types d'événements (TRAVERSER et DESCENDRE). La nette augmentation de densité observée pour les événements TRAVERSER pourrait être justifiée par le fait que ces événements présentent plus de difficultés que les événements MONTER et DESCENDRE, du fait qu'ils impliquent l'exploitation de différents plans (horizontal et sagittal) entre la spatialisation de la scène, et ainsi du Fond, et la représentation de l'action de traverser en elle-même. Cette difficulté peut être rapprochée de l'observation faite par Sallandre (2003 : 273) suite à l'analyse de l'expression de l'événement « Le cheval saute par dessus la barrière » en LSF. Elle rend compte du fait que la spatialisation de la barrière (Fond), selon le plan sagittal ou horizontal, contraint spatialement le type de transfert employé. L'augmentation de densité pour les événements DESCENDRE se justifierait, en revanche, plutôt en raison de l'organisation des stimuli employés dans notre étude (i.e. déplacement ascendant suivi du déplacement descendant). Les enfants les plus jeunes tendraient à porter plus leur attention sur les événements MONTER (i.e. atteindre un objet en hauteur), que DESCENDRE qui représente la fin d'une action, et ainsi à omettre l'expression de certains composants sémantiques.

Concernant les énoncés peu denses, nous avons pu constater globalement un encodage plus fréquent de la Manière seule que de la Trajectoire dès le plus jeune âge (à l'exception des enfants de 9-10 ans où un pic de réponse encodant la Trajectoire seule a été relevé). Ces résultats pourraient aller dans le sens de l'hypothèse avancée par Ji et al. (2011a., évoqué en section 1.3.2.2), à l'issue d'une analyse du chinois, concernant un possible affaiblissement de l'impact cognitif universel de la saillance de la Trajectoire lorsque les propriétés spécifiques d'une langue permettent une représentation combinée de la Manière et la Trajectoire (**hypothèse 4**). Par ailleurs, le type d'événement décrit impacte une fois de plus l'encodage des composants sémantiques, la Manière seule étant plus fortement marquée, à tous les âges, pour les événements TRAVERSER. Ce résultat va dans le sens de l'**hypothèse 6**, concernant une focalisation plus marquée sur la Manière pour les mouvements avec changement de localisation catégoriel (TRAVERSER). Des résultats similaires ont été relevés en langue vocale (Hickmann et al. 2009a., Harr et Hickmann 2013). Toutefois, la focalisation plus marquée sur la Trajectoire pour les mouvements verticaux avec changement de localisation graduel (MONTER et DESCENDRE) du fait éventuel d'une saillance perceptive de la dimension verticale (Hickmann et al. 2009a.) ne peut être totalement validée ici. En effet, cette focalisation se retrouve

uniquement dans nos données relatives à la description de déplacement descendant et se justifierait plus en raison des stimuli employés (évoquée ci-dessus) que d'une véritable focalisation relative au type de déplacement décrit. Les déplacements ascendants sont en effet massivement décrits par l'expression simultanée de la Manière et de la Trajectoire, avec, par ailleurs, un faible écart entre les productions encodant la Manière seule ou la Trajectoire seule. Cette distinction entre les déplacements ascendants et les descendants (i.e. plus de réponse M+T pour MONTER que DESCENDRE, ce dernier rendant compte de réponses encodant la Trajectoire seule) se retrouve par ailleurs également en langue vocale (Hickmann et al. 2009a., Harr et Hickmann 2013). La focalisation observée pour les mouvements descendants pourrait ainsi s'expliquer par le fait que les signeurs tendent à omettre l'information relative à la Manière du déplacement descendant, car l'inférant - cette dernière ayant déjà été exprimée lors de la description du déplacement ascendant, les signeurs produisant dès le plus jeune âge des réponses exprimant fréquemment la Manière et la Trajectoire pour MONTER. Par ailleurs, les événements DESCENDRE tendent à être plus fréquemment omis, surtout par les plus jeunes, ce qui confirme un possible impact des stimuli sur l'encodage de ce type de déplacement, qui attirerait moins l'attention du signeur que les événements MONTER (i.e. atteindre un objet en hauteur), car représentant la fin d'une action. Ce type d'explication implique que les enfants de tout âge soient sensibles aux présupposés du discours leur permettant de supposer la Manière du contexte plutôt que de le mentionner explicitement. Une autre explication possible serait toutefois que la Trajectoire soit effectivement plus saillante avec les déplacements descendants du fait que ces derniers soient associés à une chute. Nous parlerons cependant ici plutôt d'une focalisation de l'attention du signeur sur la Manière plus marquée pour les déplacements "catégoriels" que les déplacements "graduels", que d'une véritable distinction de focalisation sur l'un ou l'autre des composants selon le type de déplacement. Toutefois, il semble que cette focalisation soit marquée différemment selon les âges. En effet, d'une part, nous avons relevé dans nos analyses une diminution de l'encodage de la Manière seule au sein des déplacements définis comme cible, et une fréquence légèrement plus élevée de Trajectoire seule (vs. Manière seule) chez les enfants de 9-10 ans et les adultes pour décrire les événements TRAVERSER que les événements MONTER et/ou DESCENDRE. D'autre part, l'analyse des énoncés secondaires (cf. analyse CI-MI) rend compte de l'expression plus fréquente chez les enfants les plus âgés et les adultes de constructions en série dont certaines du type [Manière] [Trajectoire+Manière], pour les événements TRAVERSER, permettent l'expression séquentielle de plusieurs aspects de la Manière d'un événement, ainsi que la production de série

de procès de type [Manière]+[Manière]. Ainsi les enfants les plus jeunes tendraient vers une focalisation sur la Manière marquée par l'expression seule de la Manière, tandis que les plus âgés et les adultes tendraient vers une focalisation de la Manière par la description de divers aspects de cette dernière.

La forte densité relevée, à tout âge, dans les productions des signeurs en LSF tend à se rapprocher du type de patterns décrit en anglais (i.e. langue à cadrage satellitaire), ce dernier invitant également les locuteurs à encoder la Manière et la Trajectoire. En revanche, nos résultats se distinguent de ceux relevés en français (langue à cadrage verbal), les locuteurs francophones ayant tendance à se focaliser sur l'expression de la Trajectoire. Toutefois, une analyse comparative réalisée par Sallandre, Schoder et Hickmann (2018), entre l'anglais et la LSF (article sur les données en LSF issues de la présente étude), rend compte de l'expression plus fréquente de réponses encodant Manière + Trajectoire pour décrire les déplacements ascendants et descendants en LSF qu'en anglais, et inversement, pour l'expression des déplacements avec franchissement de bornes, où les anglophones produisent plus fréquemment des réponses encodant Manière et Trajectoire. Au cours d'une étude comparative sur l'expression d'événement de mouvement par des enfants sourds signeurs en TĪD et des enfants entendants locuteurs du turc, Sümer et ses collaborateurs (Sümer et al. 2015) rendent compte également de l'expression plus fréquente de la Manière et de la Trajectoire chez les enfants sourds que chez les enfants entendants, ces derniers encodant essentiellement la Trajectoire seule. En revanche, certaines études montrent que les productions des enfants chinois sont sémantiquement plus denses (Manière+Trajectoire) que celles des enfants anglais et allemand (langues à cadrage satellitaire) à tous les âges et soumises à pratiquement aucun changement de densité au cours du développement contrairement aux autres langues (Hickmann et al. 2011, Ji et al. 2011a). La forte densité sémantique relevée dans ces études dès 3 ans chez les enfants chinois serait due à l'existence dans le système chinois de constructions verbales résultatives facilement accessibles¹⁵⁸. Il serait ainsi intéressant afin de tester l'étendue de l'effet de la modalité sur l'acquisition du langage spatial de mener des études comparatives entre les langues

¹⁵⁸ Les locuteurs chinois font également usage de prépositions spatiales, d'adverbes ou de subordonnées afin de détailler la Manière et le Trajectoire du mouvement encodés dans les constructions verbales résultatives. Ces procédés sont cependant utilisés moins fréquemment (Ji 2009).

des signes et certaines langues comme le chinois présentant des structures permettant l'expression de plusieurs composants spatiaux.

Au cours de notre étude, nous avons voulu déterminer, au-delà de la forte densité des réponses des signeurs à tout âge, le degré de spécificité des composants sémantiques exprimés. Nous avons émis l'hypothèse que des variations de degrés pourraient avoir un effet au niveau développemental (**Hypothèse 2**). Par spécificité sémantique, nous entendons le degré de précision ou de détail caractérisant un composant. Nous avons ainsi proposé une distinction entre Trajectoires neutres ou spécifiques (i.e. déplacement de la Figure défini, respectivement, sans relation à un Fond vs. selon un Fond), ainsi que Manières neutres ou spécifiques (i.e. expression d'un mode de déplacement, respectivement, général - pouvant s'appliquer à plusieurs types de Manière - vs. relativement précis et détaillé - propre à un type particulier de Manière) (cf. section 6.5.2). Concernant plus particulièrement le cas de la Trajectoire spécifique, il convient également de préciser que nous avons proposé d'élargir le concept de locatif proposé initialement par Cuxac en y intégrant ce que nous avons appelé un locatif (ou Fond) implicite – vs. un locatif (ou Fond) explicite. Un locatif implicite est marqué par le type de configuration employé et/ou l'écartement entre les mains du signeurs lors de la réalisation du procès de déplacement, figurant la préhension ou la forme/taille d'un objet (i.e. le Fond). Cette proposition est issue de l'hypothèse que nous avons avancée concernant le fait que les TP pourraient permettre, tout comme les TS, un double encodage de la Figure et du Fond selon toutefois une perspective distincte (**hypothèse 5 - Figure/Fond**). Cette supposition a constitué au final plus un positionnement théorique de notre part qu'une véritable hypothèse. Perniss précise que les « aligned observer perspective constructions (...) was primarily used to encode agentive path motion with no manual activity, entering/exiting the event space, and the path of caused motion » (Perniss 2007a : 216). En revanche, les *aligned character perspective* décrivent plutôt la manière dont une entité effectue une action particulière ; précisant que le changement de localisation ne peut être représenté selon la perspective du personnage « alignée », car ceci impliquerait un mouvement de tout le corps (« The movement must be encoded instead with an entity classifier, a form prototypically aligned with observer perspective (...) » (Perniss 2007a : 223-224)). Nous considérons toutefois dans notre étude que la Manière et la Trajectoire peuvent être encodées selon chaque perspective, mais que ceci conduit seulement à des formes de Manière et de Trajectoire pouvant décrire différents aspects d'un événement ou étant exprimées implicitement ou explicitement.

L'analyse de la spécificité sémantique des réponses des signeurs confirme l'hypothèse d'une progression développementale relative à la spécificité des composants spatiaux encodés (**hypothèse 2**). Les productions des enfants tendent ainsi, avec l'âge, à se densifier et à se spécifier (i.e. augmentation de réponses avec Manière + Trajectoire spécifiques) ; cette augmentation étant plus nettement marquée pour les événements MONTER que DESCENDRE et TRAVERSER. Les enfants sourds signeurs feraient ainsi face à deux types de progression au cours de l'acquisition du langage spatial en LSF, relatifs à l'augmentation d'encodage simultané d'informations spatiales, et à l'augmentation de spécificité des informations encodées. Par ailleurs, contrairement aux données sur la densité sémantique exprimée, celles relatives au degré de spécificité ont permis de rendre compte d'une tendance, à tous les âges, à une focalisation sur l'expression de la Trajectoire pour les événements MONTER et DESCENDRE, comparativement aux événements TRAVERSER. Cette focalisation est décelée en raison de l'encodage plus fréquent de réponse MT intermédiaire (cf. continuum « Densité/Spécificité » proposé en section 7.1.3) avec une Trajectoire spécifique ($M_{\text{neutre}}T_{\text{spé}}$) qu'une Manière spécifique ($M_{\text{spé}}T_{\text{neutre}}$) pour ces deux types d'événements. Ce constat permet ainsi d'apporter de nouveaux éléments concernant l'**hypothèse 6** (i.e. focalisations différentes sur les composants sémantiques selon les événements) en confirmant une focalisation plus marquée sur la Trajectoire pour les mouvements verticaux avec un changement de localisation graduel (MONTER et DESCENDRE), non observable au vu des données relatives au simple type de composant encodé.

9.2. Structures prédicatives : hautement iconiques

Comme nous l'avions supposé (**Hypothèse 1**), à tout âge, l'expression d'un déplacement est essentiellement signifiée en LSF au moyen de structures hautement iconiques permettant l'encodage simultané de la Manière et la Trajectoire, confirmant ainsi les résultats relevés dans d'autres langues des signes relativement à l'usage de constructions à classificateurs et de *constructed actions* (cf. section 3.3). Ces dernières figurent le déplacement d'une forme manuelle avec ou sans un locatif (i.e. les TS) et/ou le déplacement, ou le mouvement, d'un agent incarné par le signeur (i.e. les TP). Nos analyses ont révélé toutefois une progression des productions des enfants vers plus de complexité structurale, du fait de l'augmentation globale de l'emploi de TS avec locatif (vs. TS sans locatif) et de DT (Double transfert) (**hypothèse 7**). Par ailleurs, seuls les enfants produisent des UL - uniquement pour décrire les événements

TRAVERSER -, dont l'usage tend à diminuer selon les âges, et les plus jeunes produisent quelques rares pointages. La réalisation d'un TS avec locatif implique, en effet, une plus grande complexité motrice et cognitive que les TS sans locatif, en raison de l'usage simultané de la main dominante, signifiant la forme manuelle d'un agent en déplacement, et de la main dominée, marquant un locatif, ainsi que de la décentration nécessaire du fait du point de vue externe impliqué par ces structures (i.e. mains référant à des fonctions différentes). L'emploi de DT nécessite, quant à eux, la maîtrise d'une dissociation mains (TS) et corps (TP) selon deux perspectives différentes (externe et internes).

Concernant la catégorie des TS, la production non négligeable de TS sans locatif relevée chez l'adulte, ainsi que la production de DT, associant TP et TS sans locatif, nous laisse toutefois penser que l'usage de ce type particulier de TS ne peut être le fait de facteurs uniquement développementaux et ainsi remet en question leur statut parfois qualifié d'agrammatical, car incomplet du fait de l'absence de locatif (i.e. main dominée) (**hypothèse 8**). Par ailleurs, nous avons pu relever que ces structures sans locatif sont essentiellement employées pour décrire les événements TRAVERSER (adulte et enfant) et DESCENDRE (uniquement enfant), ainsi qu'une diminution selon les âges de l'usage de TS sans locatif uniquement pour les déplacements descendants. L'usage relativement fréquent de TS sans locatif pour signifier les événements TRAVERSER, à tous les âges, peut s'expliquer par la mise en scène des items TRAVERSER. Le plan horizontal et la présence de bornes (ex. dunes, pontons, trottoirs) décrits par ces derniers peuvent expliquer la production fréquente de TS sans locatif, à tous les âges, pour signifier le déplacement cible, comparativement aux événements décrits dans les autres items. Ainsi le locatif pourrait ne pas être nécessairement marqué en LSF si ce dernier peut être inféré par le contexte discursif. Nous avançons là une hypothèse qui demande à être étudiée plus en détail en menant une analyse conjointe de l'emploi de TS sans locatif et de la spatialisation de l'espace de signation en début de description (i.e. BEG scène dans le cadre de notre codage). Les bornes du déplacement cible peuvent être ainsi gardées en mémoire plutôt que marquées formellement. Par ailleurs, nous avons pu rendre compte également de la possibilité en LSF d'inférer les bornes du déplacement cible des procès encadrant la cible. Nous détaillerons ce cas dans la section 9.4 ci-dessous. Une autre explication de l'usage relativement fréquent de ce type de structures chez les enfants pour décrire les événements TRAVERSER pourrait venir de la plus grande complexité, évoquée en section 9.1, dans le marquage du franchissement de bornes impliqué par ce type de déplacements, à la

différence des mouvements sans point final intrinsèque, tels que les mouvements verticaux. Ceci pourrait expliquer également l'usage de plus d'UL chez les enfants les plus jeunes pour signifier le franchissement de bornes impliqué. En revanche, la relative fréquence de TS sans locatif pour DESCENDRE chez les enfants, comparativement à MONTER, peut être justifiée par le fait que les enfants tendent à omettre l'expression du locatif, ce dernier ayant déjà été produit auparavant au cours du déplacement ascendant. L'usage de TS sans locatif essentiellement pour certains types d'événements, le peu de variation observé chez les enfants selon les âges pour certains événements, et la présence non négligeable de ces unités chez l'adulte confirment une fois de plus que l'usage de ce type particulier de TS ne peut être expliqué qu'à un niveau exclusivement développemental (**hypothèse 8**). Au-delà de l'aspect uniquement structurel, les résultats obtenus sur les TS avec et sans locatif interagissent avec notre hypothèse relative à l'omission du Fond chez les enfants les plus jeunes. Nous reviendrons ainsi sur les résultats issus de ces données au cours du chapitre suivant.

Bien que les TP et les TS soient fréquemment employés à tous les âges, la distribution de ces unités varie en fonction de l'événement décrit. A tous les âges, les TS sont clairement plus fréquents que les TP avec les événements MONTER et DESCENDRE. A l'inverse, bien que les adultes utilisent également plus de TS que de TP avec les événements TRAVERSER, la fréquence d'emploi de ces deux types d'unité est relativement proche, et les enfants utilisent plus de TP que de TS (avec toutefois, comme pour les adultes, des taux de production relativement proches). L'événement TRAVERSER tend ainsi à favoriser des descriptions de déplacement selon la perspective interne, comparativement aux événements MONTER et DESCENDRE qui favorisent plus nettement l'expression de déplacements selon une perspective externe. Cette tendance est doublement liée au constat que nous avons pu faire au cours de nos analyses relativement à une variation de saillance selon les unités en jeu, et à celui de la focalisation selon le type d'événement décrit sur différents types de composants. Par variation de saillance, nous entendons le fait que nos données ont révélé que les TP (i.e. point de vue interne) rendent plus saillante la Manière du mouvement, du fait que ces structures tendent à encoder, à tout âge, le plus fréquemment une Manière spécifique (i.e. $M_{spé}$ ou $M_{spé}T_{neutre}$), tandis que les TS (i.e. point de vue externe) marquent plus la saillance de la Trajectoire du mouvement, ces structures encodant plus fréquemment une Trajectoire spécifique, et nettement moins souvent une Manière spécifique. Ce résultat confirme

l'hypothèse avancée d'un impact du type d'unité sur l'encodage de la Manière et de la Trajectoire à tous les âges (**Hypothèse 5**).

Avant de conclure notre discussion des structures employées en LSF, nous tenons à revenir sur un questionnement que nous avons soulevé à plusieurs reprises dans notre thèse. Le modèle sémiologique tend à associer chaque perspective à un type de transfert, soit la perspective interne aux transferts personnels et la perspective externe aux transferts situationnels. Toutefois l'analyse proposée par certains chercheurs (ex. Perniss 2007a, Smith et Cormier 2014) tend à distinguer le type de constructions et le type de perspective, décrivant ainsi l'usage de *constructed action* ou *handling classifier* au sein d'une perspective externe. Par ailleurs, le modèle tend à définir les unités de double transfert comme exploitant une double perspective, tandis que la littérature semble définir selon d'autres critères l'usage d'une perspective mixte et semble, par ailleurs, décrire comme une forme de perspective interne non alignée ce que le modèle sémiologique identifie comme l'usage de double perspective (Perniss 2007a, cf. section 3.1). Par ailleurs, certains chercheurs tendent à distinguer le phénomène de prise de rôle (i.e. investissement corporelle) de celui de *constructed action*, ou proforme corporelle, (ex. Risler 2013, Cormier et al. 2015) conduisant à des analyses différentes de celles proposées par le modèle sémiologique. L'ensemble des points que nous soulevons ici nécessite d'être approfondi afin de pouvoir mener dans les travaux futurs des comparaisons sans risque que les divergences théoriques ne viennent en altérer les résultats. Nous avons également proposé d'étendre la catégorie des doubles transferts (i.e. expression simultanée d'un locatif de TS (ou un agent en TS) et d'un TP), en y intégrant certaines structures identifiées comme « perspective interne non-alignée » par Perniss (2007a) (soit équivalent à TP + TS-axe sagittal), que nous définissons comme étant des doubles transferts, où le corps du signeur (i.e. mouvement du corps et du visage, mimique faciale, regard) incarne la Figure en TP avec simultanément une, ou les deux, main(s) du signeur représentant le déplacement de la Figure en TS dans l'espace de signation selon l'axe sagittal.

9.3. Construction en série : séquentialité

Les signeurs peuvent également exprimer un même événement aux moyens de deux procès successifs hautement iconiques, essentiellement de type TP-TS (à tout âge) ou TP-DT (chez les enfants plus âgés et les adultes) (cf. déplacement cible + déplacement secondaire (CI + MI), ou inversement). Bien que séquentiellement produit cet enchaînement de procès signifie

la simultanéité des actions décrites et lie donc ainsi entre eux les composants encodés au sein de ces procès. Ce type de construction permet ainsi de décrire un événement selon plusieurs perspectives (interne et externe), avec essentiellement la perspective interne en première position à tout âge pour TRAVERSER et chez les adultes pour MONTER, tandis que chez les enfants la perspective en première position varie selon les âges pour ce dernier événement. L'usage d'unités hors visée illustrative au sein de ces constructions (i.e. unité lexicale, pointage ou geste), associé à un TP, ou un DT pour les plus âgés, a également été relevé chez les enfants. Ce type d'enchaînement semble rendre compte d'une étape au cours du développement de constructions plus complexes avec changement de perspective.

Comme évoqué au cours de notre analyse, ce phénomène de constructions en série a été mis en évidence dans plusieurs recherches sur le déplacement dans différentes LS (ex. Supalla 1990 pour l'ASL, Slobin & Hoiting 1994 pour la NGT, Sallandre et al. 2010, et Risler 2013, pour la LSF, Tang et al. 2007 pour la langue des signes hongkongaise). Au sein de ces constructions, certains de ces travaux différencient les deux procès en les qualifiant de verbe de trajectoire (*Path verb*) pour l'un et de verbe de manière (*Manner verb*) pour l'autre. Nous employons ici le terme de constructions en série en raison du caractère sériel de ces procès mais nos analyses ne permettent pas de questionner véritablement le statut de verbes sériels de ce phénomène, comme décrit dans les LV. Nos analyses témoignent essentiellement de la possibilité en LSF de décrire un même événement selon plusieurs prédicats et rendent compte de la constitution de ces derniers ainsi que de l'existence ou non de certaines régularités et aspects développementaux dans l'expression de ces séries. Si nous nous référons toutefois à la définition des CVS (construction de verbes en série), en tant que concept comparatif comme proposé par Haspelmath (2016 ; cf. section 1.2.1), le sens signifié par ces constructions tendant à être compositionnel, les prédicats impliqués étant indépendants et ne décrivant pas une relation de type predicat–argument, nous laisse penser que ces constructions décrivent les propriétés des constructions à verbes sériels. Toutefois, les différentes combinaisons que nous avons relevées, ainsi que les focalisations que chacun des prédicats permet, et les procédés de « sandwich » ou de répétition à valeur temporo-aspectuelle observés nous laissent penser que si ces constructions sont identifiées comme des constructions à verbes sériels, elles rendent compte toutefois d'un fonctionnement, peut être, spécifique aux langues des signes, à savoir par exemple, le marquage de la simultanéité des actions (cf. « sandwich ») et l'expression de plusieurs perspectives. Toutefois, nous pensons également, tout comme Risler, qu'il est

nécessaire de mener une distinction entre certaines séquences pouvant décrire plutôt des « suites de verbes » et d'autres, des « constructions de verbes en série », nous n'avons toutefois pas mener pour l'instant plus loin nos réflexions à ce sujet.

Au-delà du changement de perspective, ces constructions en série permettent l'encodage séquentiel de la Manière et de la Trajectoire comme évoqué dans les travaux évoqués ci-dessus. En outre, nous avons relevé que cet encodage séquentiel des composants se réalise selon différents procédés. Nous avons ainsi distingué différents types de constructions en série selon la façon dont les composants sémantiques encodés dans chaque procès s'enchaînent. Quatre types de combinaison ont ainsi été dégagés :

- 1) **M – T+/-M_{neutre}** (ou inversement) : expression séquentielle de la Manière spécifique et la Trajectoire d'un déplacement ;
- 2) **M – MT** (ou inversement) : expression séquentielle de la Trajectoire et de différents aspects ou perspectives (interne et externe) de la Manière d'un déplacement. Ce type de combinaison se retrouve également chez trois enfants (7-8 et 9-10 ans) afin d'exprimer séquentiellement la Trajectoire et doublement la Manière d'un déplacement, cette dernière étant exprimée de la même façon dans chacun des procès. Nous nous interrogeons sur la possibilité que ce dernier type de combinaison (avec doublement de la Manière) pourrait être une forme de construction en série transitoire au niveau développemental, en raison de la complexité à gérer le changement de perspective.
- 3) **MT – T+/-M_{neutre}** (ou inversement) : focalisation séquentielle sur la Trajectoire (i.e. Trajectoire spécifique et explicite, ou seul composant encodé au sein d'un procès) et sur la Manière spécifique d'un déplacement.
- 4) **MT – MT** : expression séquentielle de différents aspects de la Manière avec focalisation dans chacun des procès sur la Manière ou sur la Trajectoire, du fait de variation du degré de spécificité ou d'expression explicite ou non des Trajectoires/Direction encodées dans chaque procès ; ou expression séquentielle d'un événement selon deux perspectives différentes (interne et externe).

Ces types de constructions en série sont utilisés plus fréquemment pour décrire des déplacements avec franchissement de bornes (essentiellement du type 2), et en quantité moindre pour des déplacements ascendants (essentiellement du type 3 chez les enfants, et également fréquemment du type 4 chez les adultes). Les adultes emploient également ce procédé pour décrire quelques déplacements descendants. L'usage de ces constructions en série augmente

avec l'âge pour les événements TRAVERSER. Pour les événements MONTER, les adultes en produisent plus que les enfants, mais nous relevons une légère diminution de leur usage chez les enfants. Excepté les adultes, les constructions du type 4 sont employées uniquement par les enfants de 9-10 ans pour les événements TRAVERSER en faible quantité. Ceci témoigne de la difficulté des enfants à utiliser ces constructions complexes, combinant des procès à forte densité (Manière + Trajectoire) pouvant décrire un haut niveau de spécificité selon plusieurs perspectives. Ces résultats confirment en partie l'**hypothèse 3**, où nous avons supposé une augmentation progressive avec l'âge de l'usage de ces constructions, cette augmentation étant influencée par le type d'événement décrit. Par ailleurs, au-delà de la fréquence d'usage de ce procédé sériel, nous avons pu souligner une tendance vers une complexification du type de construction en série employée selon les âges.

Les adultes (rarement les enfants) produisent également fréquemment une succession de trois procès, voire quatre, pour décrire un même événement dont le dernier procès répète de façon identique ou proche la production du premier procès (i.e. doublon). Ces séquences de plusieurs procès avec doublon tendent à rendre compte d'une forme de répétition à valeur temporo-aspectuelle évoqué dans les travaux en LV (ex. « Il monte, il monte, il monte. »), avec toutefois en LSF, l'encodage à travers cet enchaînement de différents aspects de la Manière. Ce type d'enchaînement a été également relevé dans l'étude de Perniss (2007a) sur la langue des signes allemande : « the signer uses a "sandwich" construction, in which the path component (in still 2) is sandwiched between two representations of the manner component (stills 1 and 3). » (Perniss 2007a : 212). Pour reprendre les termes de Perniss, nous relevons essentiellement des constructions prenant "en sandwich" la Manière entre deux procès focalisant la Trajectoire (90%) dont le plus fréquemment de la forme MT-M-MT (66%). Il serait intéressant d'étendre ces analyses à d'autres LS afin d'observer si le type préférentiel de construction en série avec doublon varie selon les langues des signes (préférentiellement T-M-T ou M-T-M).

L'usage de constructions en série par les signeurs tend à renforcer la forte densité sémantique relevée au sein des procès cibles et rend également compte de la possibilité en LSF, au-delà de l'encodage de la densité et de la spécificité sémantiques, de décrire des événements selon plusieurs aspects ou perspectives. La richesse d'information encodée en LSF se situe ainsi à la fois au niveau de la simultanéité au sein des structures employées mais également dans la

séquentialité de l'enchaînement de ces mêmes structures. La maîtrise de l'ensemble de ces procédés se faisant progressivement selon les âges.

Nous avons par la suite exploré le type de Trajectoire encodé dans les réponses globales des signeurs (i.e. déplacement cible seul ou déplacement cible + déplacement secondaire). Les signeurs décrivent, à tous les âges, les déplacements ascendants fréquemment en encodant une Direction localisée (Dir+Loc), et plus rarement une Direction simple (Dir) ou une Trajectoire-But ; avec toutefois une augmentation de la spécificité des Directions encodées (i.e. augmentation de Dir+Loc et diminution de Dir). Les déplacements descendants rendent compte également d'une augmentation de la spécificité de la Direction encodée, avec une production plus fréquente de Dir à 5-6 ans puis de Dir+Loc à partir de 7-8 ans ; ainsi que de l'encodage, plus rarement, de Trajectoire-Source à tous les âges. Les déplacements avec franchissement de bornes sont décrits, quant à eux, essentiellement par une Direction simple à tous les âges, et fréquemment par des Trajectoires doublements bornées chez les enfants les plus jeunes (5-6 ans et 7-8 ans), ainsi que, chez les plus âgées (9-10 ans), des Trajectoire-Parcours ; tandis que les adultes encodent plus fréquemment ces déplacements par des Trajectoire-Parcours et Trajectoire-But. D'autre part, l'expression des déplacements avec franchissement de bornes semble évoluer progressivement selon les âges de l'encodage de la Source vers l'encodage plus fréquemment du But du déplacement. L'encodage de la Source ou du But d'un déplacement varie ainsi en LSF selon le type d'événement décrit mais également selon l'âge. Nos analyses ont, par ailleurs, permis de rendre compte plus particulièrement de l'inférence de la Trajectoire du déplacement hors de la cible. Nous verrons dans la section suivante que ce type de procédé est essentiellement employé par les adultes. Ceci tendrait à expliquer la plus forte fréquence d'encodage explicite d'une Trajectoire bornée par les enfants à l'inverse des adultes qui tendent à inférer cette dernière.

9.4. Déplacement avec franchissement de bornes : Trajectoire et Manière inférées

Les signeurs tendent parfois à exprimer la Manière et la Trajectoire des événements TRAVERSER au sein d'un ou plusieurs procès de déplacement autre que la/les cible(s) (soit autre que CI ou CI+MI). D'une part, l'expression d'un déplacement cible par le seul encodage de la Trajectoire peut être associée à un autre procès encodant la Manière générale des différents déplacements effectués par l'agent au cours d'un item donné (i.e. arriver (BEG) - traverser (CI

et/ou MI) – sortir (RSF)), inférant ainsi la Manière du déplacement cible. D'autre part, l'expression de procès précédant et/ou suivant le déplacement cible (ce dernier encodant la Manière) peuvent permettre de représenter la progression temporelle de la Trajectoire de ce déplacement cible, en inférant cette dernière de l'expression de Trajectoires avec franchissement d'une borne au sein de ces procès. Par ailleurs, le déplacement cible pouvant également encoder une Trajectoire, voire plusieurs dans le cas de constructions en série, comme mentionné ci-dessus, l'expression de ces procès - que nous nommerons « procès-franchissement » - associée au(x) procès encodant le déplacement cible permet une forme de double marquage de la Trajectoire du déplacement par inférence et encodage explicite. Nous avons également défini un autre type de procédé d'inférence de la Trajectoire d'un déplacement cible que nous avons qualifié d'implicite, dans la mesure où le franchissement de bornes est ici implicitement marqué au moyen d'un TP (soit selon une perspective interne) où le signeur incarne l'action de franchissement d'une borne par l'agent (i.e. haussement des épaules, changement de mimique faciale, montée-descente des mains représentant les membres locomoteurs). Cette forme d'expression implicite est rendue possible du fait de la spatialisation en amont du Fond, ce dernier étant gardé en mémoire et réexploité au cours de la production du déplacement afin de signifier implicitement une borne. L'analyse que nous proposons ici d'une forme de Trajectoire exprimée implicitement par un TP nous semble relativement proche d'une analyse de Dudis évoquée par Perniss (2007a) : « (...) the example given in Dudis (2004a), in which a signer depicts a motorcyclist ascending a hill (cf. section 8.1). Dudis notes that the representation of the motorcyclist alone (i.e. in a character perspective representation with the motorcyclist mapped onto the body) would suffice to convey the information that the top of the hill had been reached, without showing any path movement of the motorcycle using an entity classifier. For example, Dudis lists the following cues on the face and body from which the completed ascent of the hill could be inferred: the eye gaze changes from being directed upward to horizontal; the facial expression changes from tense to relaxed; the torso and hands (gripping the handlebars) move slightly forward. Thus, while the addition of the explicit path component with an entity classifier certainly encodes more information about the event (giving a richer, more detailed representation), Dudis argues that it does not encode additional semantic information that would otherwise be lacking. » (Perniss 2007a : 236-237). Nous avons nommé ce type d'inférence : « inférence implicite interne ». Un autre type de procédé d'inférence implicite a également été relevé chez les signeurs en LSF. Ce dernier rend compte de l'expression hors du déplacement cible d'une simple Direction, au moyen d'un TS sans locatif

(soit selon une perspective externe), signifiant implicitement le franchissement d'une borne. Tout comme dans le cas évoqué précédemment, ici aussi la signification de ce franchissement nécessite en amont la spatialisation du Fond par le signeur. Nous avons ainsi nommé ce dernier type d'inférence : « inférence implicite externe ». L'usage de ces procédés d'inférence de la Trajectoire d'un déplacement cible augmente en fonction de l'âge et tend à se complexifier. Cette augmentation s'accompagne également d'une maîtrise progressive par l'enfant d'une inférence au moyen de deux procès entourant le déplacement cible, décrivant le franchissement d'une première puis d'une seconde borne. Les enfants les plus jeunes tendent en effet à exprimer plus fréquemment un seul procès avant ou après le déplacement cible. Précisons que lorsque les signeurs produisent un seul procès, ce dernier tend à représenter, chez les plus jeunes (5-6 ans), la source de la Trajectoire inférée, tandis que les plus âgés ainsi que les adultes décrivent plus fréquemment le but de la Trajectoire inférée.

Chapitre 10 : Expression de la Figure et du Fond en LSF

Outre des informations sur la Trajectoire ou la Manière du déplacement, les unités en LSF décrivant un déplacement encodent également, explicitement ou implicitement, des traits caractéristiques de la Figure et du Fond au moyen des paramètres manuels et non manuels qui les composent. Dans ce chapitre, nous discutons les analyses obtenues dans un premier temps sur la façon dont les signeurs introduisent les entités référant à la Figure et au Fond, puis dans un second temps, sur l'expression de ces deux composants au sein de ces unités.

10.1. Introduction des entités

A tout âge, les signeurs introduisent l'entité référant à la Figure au moyen d'une unité lexicale, et plus rarement d'un TP chez les adultes. L'entité référant au Fond est introduite, quant à elle, au moyen d'une unité lexicale et/ou d'un transfert de taille et de forme (TTF). Les TTF permettent à la fois de caractériser et de localiser spatialement une entité dans l'espace de signation. En revanche, l'ordre d'introduction varie selon les âges et le type d'événement décrit. Les adultes tendent, pour tous les événements, à mentionner le plus fréquemment l'entité référant au Fond avant celle référant à la Figure ; quelques rares cas d'expression de la Figure avant le Fond sont toutefois relevés pour les déplacements ascendants et descendants. Contrairement aux adultes, l'ordre d'introduction des entités varie chez les enfants en fonction du type de déplacement décrit : Fond avant Figure pour les déplacements avec franchissement de borne, Figure avant Fond pour les déplacements verticaux. Ces variations pourraient laisser entendre une focalisation sur le contexte (la scène) dans lequel s'inscrit un déplacement dans la description des déplacements avec franchissement de bornes, et, à l'inverse, une focalisation sur l'agent en mouvement dans la description des déplacements avec un changement de localisation graduel (soit sans point final intrinsèque).

Il semblerait, par ailleurs, que les signeurs adultes, puissent omettre parfois d'introduire la Figure, lorsque la forme du signe lexical de l'entité en question est similaire au proforme, et à son déploiement, employé en transfert situationnel pour décrire le déplacement de cette dernière, ou si le signeur utilise comme proforme, pour décrire le déplacement d'une entité en transfert situationnel, la configuration du signe lexical de l'entité. L'usage de ce type de

référence (où la forme de l'unité décrivant le déplacement d'une Figure permet d'identifier la Figure en question par association avec le signe lexical y référant) demande toutefois à être confirmée par une étude prenant en compte un plus grand nombre de signeurs. Ce phénomène tend à confirmer la possibilité que les unités de transfert puissent au même titre que les unités lexicales introduire à elles-seules une nouvelle entité et ainsi se substituer au lexique standard. Contrairement aux adultes qui n'omettent que rarement et dans un certain contexte l'introduction de la Figure, les enfants tendent à omettre plus fréquemment l'entité référant au Fond que celle référant à la Figure. Toutefois, cette omission tend à diminuer selon les âges pour les déplacements avec franchissement de borne.

Comme évoqué au cours de notre analyse, ces résultats devront être complétés par une analyse de la localisation de ces entités dans l'espace de signation au cours de leur introduction. Ce type d'analyse permettra de tester l'impact de la localisation des entités en début de description d'un événement sur l'expression même du déplacement et plus particulièrement sur l'analyse que nous avons proposé du phénomène d'inférence de la Trajectoire en LSF (cf. inférence implicite). Cette spatialisation pouvant, dans le cadre de notre étude, être réexploitée en langue des signes au cours de l'expression de déplacement avec franchissement de borne. Par ailleurs, l'analyse de la localisation d'entité dans l'espace de signation peut révéler des variations développementales dont il serait intéressant de rendre compte et de définir.

10.2. Encodage au sein du déplacement

Nous avons formulé l'hypothèse d'une acquisition tardive de l'expression simultanée de la Figure et du Fond dans les unités de transfert situationnels (TS), avec une omission régulière du Fond par rapport à la Figure chez les enfants les plus jeunes. Notre analyse des unités employées pour décrire un déplacement a montré en effet une complexification des TS du fait d'une augmentation globale de l'usage de TS avec locatif selon les âges et une diminution de l'usage de TS sans locatif, soit une diminution d'omission du Fond (i.e. signifié par le locatif) selon les âges. Toutefois, cette diminution se retrouve essentiellement marquée lors de l'expression des déplacements descendants de type DESCENDRE, et les adultes, comme les enfants produisent une quantité non négligeable de TS sans locatif pour décrire les déplacements avec franchissement de borne. Malgré une diminution globale d'omission du Fond selon les âges, nos résultats nous laissent penser que cette omission lors de l'expression

d'un déplacement (marqué ici par l'absence de locatif) semble pouvoir être expliquée uniquement à un niveau développemental, soit par la complexité motrice et cognitive engendrée par l'usage d'un TS avec locatif. Comme évoqué précédemment, l'omission du Fond pourrait être acceptée en LSF selon certaines conditions liées à la localisation des entités au sein de l'espace de signation (i.e. inférence du locatif par le contexte discursif), la maîtrise de la LSF se situerait ainsi tant dans la gestion de la simultanéité d'encodage des informations que dans leur séquentialité. L'hypothèse que nous avons avancée ici impliquerait également de redéfinir la catégorie des unités de transfert situationnel au sein du modèle sémiologique, en distinguant une catégorie spécifique « locatif » (pouvant par ailleurs être de nature explicite ou implicite) de la structure même de transfert situationnel. Nous avons sur ce point également rendu compte de la possibilité en LSF de signifier le déplacement d'une Figure par le déplacement du Fond. Bien que ce type de procédé reste relativement rare dans nos données, ce dernier impose de redéfinir la catégorie des doubles transferts en considérant le locatif produit au sein de ces structures (par la main dominée) comme pouvant être stable ou en mouvement. De même, la Figure incarnée par le signeur au sein de ces DT peut être formellement stable ou en mouvement, bien que l'usage de ces structures tend toujours à signifier globalement le déplacement de la Figure.

La littérature aborde essentiellement la question de l'expression de la Figure et du Fond au sein des structures équivalentes aux TS définies par le modèle sémiologique. Cependant nous considérons que l'encodage de ces deux composants d'un déplacement peut également être décrit au sein d'un TP, la Figure étant incarnée par le signeur et le Fond marqué implicitement par la configuration et/ou l'écartement des mains du signeur. Nous avons ainsi étendu notre analyse de l'expression de la Figure et du Fond en intégrant l'ensemble des unités employées pour décrire un déplacement en LSF ; et non simplement à l'analyse manuelle des TS. Les résultats issus de ces analyses ont montré que la Figure est quasiment toujours exprimée au sein des procès de déplacement et introduite en amont. En revanche, l'introduction et l'expression du Fond dans le procès de déplacement varient selon le type d'événement et l'âge. Au regard de l'ensemble des unités employées pour décrire un déplacement, nous avons pu constater que le Fond est fréquemment omis au sein des procès de déplacements avec franchissement de bornes à tous les âges, et plus rarement pour des déplacements ascendants. Toutefois, cette omission, dans les procès de déplacement, tend à diminuer globalement selon les âges et, dès le plus jeune âge, l'omission du Fond est cependant souvent précédée de l'introduction en début

de description de l'entité référant au Fond. L'introduction fréquente du Fond, bien que non encodé dans le procès cible, tend à renforcer la possibilité évoquée ci-dessus sur le fait qu'au-delà de la complexité motrice et cognitive impliquée tant par les TS que les TP ou DT, du fait de l'expression simultanée de la Figure et du Fond, ce dernier puisse être omis non pour des raisons uniquement développementales mais parce que gardé en mémoire du fait de son introduction et sa localisation en amont. Toutefois, nos résultats ne permettent pas de rendre compte de cela, n'ayant pu étendre notre analyse sur la capacité des enfants à localiser dans l'espace de signation les entités introduites et à réexploiter ces dernières de façon implicite contrairement aux adultes. Par ailleurs, nos résultats ne portent ici que sur l'analyse des déplacements cibles, mais nous avons souligné plus haut la possibilité en LSF que le Fond soit exprimé en dehors de la cible pour les événements TRAVERSER (cf. résultats relatifs au déplacement BEG et RSF).

Nos résultats ont également permis de montrer que lorsque l'entité référant au Fond est introduite, le Fond exprimé au sein des déplacements cibles tend à être fréquemment issu du maintien de la configuration du signe introduisant le Fond pour tous les événements et à tous les âges. Cependant ce phénomène de maintien tend à diminuer selon les âges, tandis que l'expression du Fond au sein du procès de déplacement simultanément à l'expression du déplacement de la Figure tend à augmenter. Comme évoqué au cours de notre analyse, ces résultats peuvent être justifiés en raison d'une possible augmentation des descriptions fournies par les enfants plus âgés et les adultes tant au niveau de la description de la scène que du déplacement d'arrivée de l'agent, qui conduisent à réintroduire le Fond au sein des déplacements cibles, initialement introduit en début de description, le maintien étant rendu impossible car les deux mains du signeur sont utilisées pour produire différents signes. Toutefois, la fréquence de ces maintiens témoigne d'une part de la capacité des enfants dès le plus jeune âge à lier séquentiellement les informations encodées. D'autre part, cela questionne l'analyse de la segmentation en discours des transferts situationnels (avec locatif) proposée par le modèle sémiologique.

Chapitre 11 : Conclusion et Perspectives

La langue des signes française (LSF) invite les signeurs à exprimer dès 5 ans la Manière du mouvement et la Trajectoire, malgré certaines variations développementales liées au type d'événements pouvant être plus complexes et nécessitant une maturité conceptuelle et/ou linguistique supérieure à celle d'autres événements. Les enfants sourds signeurs semblent, par ailleurs, faire face à deux types de progression au cours de l'acquisition du langage spatial en LSF, relatifs à l'augmentation d'encodage simultané d'informations spatiales et à l'augmentation de spécificité des informations encodées. A tous les âges, les signeurs utilisent des unités hautement iconiques (essentiellement transferts personnels et transferts situationnels) et plus rarement des unités lexicales. Le rôle de l'iconicité dans les données de la LSF s'est révélé revêtir différentes formes en fonction des structures utilisées par les signeurs pour exprimer les composants du mouvement. Les signeurs font également usage de constructions en série (i.e. séquence de deux ou plusieurs procès exprimant un même événement), dont le type de combinaison et la fréquence varient selon les âges et le type d'événement décrit. Ces constructions permettent de décrire un événement selon plusieurs perspectives (interne et externe) et d'encoder séquentiellement la Manière et la Trajectoire selon différents procédés. La richesse d'informations encodées en LSF se situe ainsi à la fois au niveau de la simultanéité au sein des structures employées, mais également de la séquentialité par l'enchaînement de ces mêmes structures. La maîtrise de l'ensemble de ces procédés se fait progressivement selon les âges. Outre des informations sur la Trajectoire ou la Manière du déplacement, les unités en LSF décrivant un déplacement encodent également, explicitement ou implicitement, des traits caractéristiques de la Figure et du Fond au moyen des paramètres manuels et non manuels qui les composent. L'expression simultanée de la Figure et du Fond au sein d'une même structure rend compte globalement d'une acquisition tardive, avec une omission régulière du Fond chez les enfants les plus jeunes. Toutefois, nos données interrogent la possibilité qu'au-delà de la complexité motrice et cognitive impliquée par l'expression simultanée de la Figure et du Fond, ce dernier puisse être omis non pour des raisons uniquement développementales mais parce que gardé en mémoire du fait de son introduction et de sa localisation en amont. Il est probable par ailleurs que l'iconicité en LSF permette de mettre en évidence l'expression de la Manière, en termes, par exemple, de types et de spécificité des détails pouvant être exprimés à propos de ce composant du mouvement. Toutefois, il sera nécessaire d'approfondir notre analyse de

l'expression de la Trajectoire en langue des signes par la description de la spatialisation des éléments impliqués au sein d'un événement de mouvement afin de questionner l'impact de cette spatialisation sur l'inférence de la Trajectoire d'un événement de mouvement.

Notre projet de thèse s'inscrivait à l'origine dans une réflexion plus largement typologique qui visait à comparer le français et la LSF chez des enfants sourds, dans le domaine de l'expression du mouvement. Bien que cette étude descriptive et acquisitionnelle n'ait pas directement porté sur des analyses de cet ordre, nous tenons tout de même à rendre compte de nos réflexions sur la question de la place des LS parmi les diverses typologies proposées dans le domaine de l'espace. Dans un premier temps, intégrer l'analyse des LS dans ce questionnement nécessitera de poser clairement ce que nous définirions comme étant un verbe et un satellite, ou plus largement un élément périphérique. Dans un second temps, du point de vue de l'analyse des composants encodés en LS, nous avons pu observer une forte présence de la Manière et de la Trajectoire selon divers procédés dans les productions des signeurs de notre étude, ainsi que de la Figure et du Fond. Malgré une focalisation au travers des constructions à verbes sériels sur l'un ou l'autre des composants, nous ne rendons pas compte d'une analyse en termes de verbe de Manière et de verbe de Trajectoire, généralement décrite en langue des signes et sur laquelle se pose la question du statut typologique des LS. Nous n'avons pas suffisamment avancé nos réflexions sur ce sujet pour trancher ici face à cette question, toutefois la question du statut typologique des langues des signes se décrirait plutôt selon un continuum que de types de langue (Slobin 2004, Ibarretxe-Antuñano 2009), voire au sein d'une toute autre typologie, permettant de rendre compte également des composants importants dans ces langues que sont la Figure et le Fond.

Cette étude a permis de rendre compte du fait que la modalité visuo-gestuelle, intrinsèque aux langues des signes en général et à la LSF en particulier, peut avoir un impact sur les descriptions de mouvement en conférant à l'iconicité un rôle fondamental dans la manière dont les informations sont organisées et exprimées dans la langue des signes. Ces langues invitent les enfants à apprendre progressivement des expressions de mouvement particulièrement denses et précises. Nos conclusions devront être davantage étayées sur la base d'échantillons plus volumineux et d'études comparant la LSF à des langues typologiquement différentes, tel que le chinois (langue également à forte densité), ou le thai et le birman (langues à construction de verbe en série) pour rendre compte du réel impact de la modalité. L'élargissement de notre

étude aux langues vocales et notre intérêt pour la modalité nécessitera également de tenir compte de l'usage fait par les locuteurs des gestes co-verbaux dans la représentation spatiale. Pour finir, les conclusions de ces études pourront contribuer à répondre à l'enjeu socio-éducatif qui incombe à toute recherche en linguistique sur les langues des signes, et plus particulièrement selon une perspective développementale, encore trop rare en France, en contribuant à enrichir et à diffuser nos connaissances du développement langagier des enfants sourds à des fins éducatives, scolaires et familiales.

BIBLIOGRAPHIE

- Aikhenvald, A.Y. (2006). Serial verbs constructions in a typological perspective. In Aikhenvald, A.Y., & Dixon, R.M.W. (Éds.), *Serial Verb Constructions: a cross-linguistic typology* (pp.1-68). Oxford, U.K.: Oxford University Press.
- Aikhenvald, A.Y., Dixon, R.M.W. (2006). *Serial Verb Constructions: a cross-linguistic typology*. Oxford : Oxford University Press.
- Allen, S., Özyürek, A., Kita, S., Brown, A., Furman, R., Ishizuka, T. (2007). Language-specific and universal influences in children's syntactic packaging of Manner and Path: a comparison of English, Japanese, and Turkish, *Cognition* 102(1), pp.16-48.
- Ameka, F. K., & Essegbey, J. (2006). Elements of the grammar of space in Ewe. In Levinson, S. C., & Williams, D. (Éds.), *Grammar of Space: Explorations in Cognitive Diversity* (pp. 359-399). Cambridge: Cambridge University Press.
- Anderson, D. & Reilly, J. (2002). The MacArthur Communicative Development Inventory: Normative Data for American Sign Language. *Journal of Deaf Studies and Deaf Education* 7(2), pp.83-106.
- Antinoro Pizzuto, E., Rossini, P., Sallandre, M.-A. & Wilkinson, E. (2008). Deixis, anaphora and Highly Iconic Structures: Cross-linguistic evidence on American (ASL), French (LSF) and Italian (LIS) Signed Languages. In de Quadros, R.M. (Éd.), *Sign Languages: spinning and unraveling the past, present and future*, Proceedings of the TISLR 9 Conference (pp. 475-495). Florianapolis, Brazil: Editora Arara Azul.
- Aske, J. (1989). Path predicates in English and Spanish: a closer look. In Hall, K., Meacham, M., & Shapiro, R. (Éds.), Proceedings of the fifteenth annual meeting of the Berkeley Linguistics Society (pp. 1-14). Berkeley, CA: The Berkeley Linguistics Society Inc.
- Baillargeon, R. (2004). Infants' reasoning about hidden objects: evidence for event-general and event-specific expectations. *Developmental science*, 7(4), pp.391-414.
- Balvet, A., Boutet, D., Courtin, C., Cuxac, C., Fusellier-Souza, I., Garcia, B., L'Huillier, M-T. & Sallandre, M-A. (2010). The Creagest Project: a Digitized and Annotated Corpus for French Sign Language (LSF) and Natural Gestural Languages, Proceedings of The Seventh international Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2010). Malte.
- Barberà, G. (2014). Use and Functions of Spatial Planes in Catalan Sign Language (LSC). *Discourse Sign Language Studies*, Volume 14(2), pp. 147-174. Winter.

- Barberà, G. (2015). *The Meaning of Space in Sign Language. Reference, Specificity and Structure in Catalan Sign Language Discourse*. Berlin/Boston : De Gruyter Mouton and Ishara Press.
- Berman, R.A., Slobin, D.I. (1994). *Relating events in narrative: A cross-linguistic developmental study*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Bianchini, C. S. (2012). *Analyse métalinguistique de l'émergence d'un système d'écriture des Langues des Signes : SignWriting et son application à la Langue des Signes Italienne (LIS)*. Thèse de doctorat, Université Paris 8 et Università di Perugia.
- Bianchini, C. S. (2016). Regard sur la nature de SignWriting (SW), un système pour représenter les langues des signes (LS). *Écriture(s) et représentations du langage et des langues*, Dossiers d'HEL(9), pp. 411-428.
- Blomberg, J. (2007). *Linguistic relativity, mediation and the categorization of Motion*. MA Thesis: Centre for Language and Literature, Lund University
- Blondel, M., & Boutora, L. (2016). *Description linguistique de la Langue des Signes Française*. In Braffort, A. (Éd.), *La Langue des Signes Française (LSF) : modélisations, ressources et applications*, Collection Sciences cognitives (ISTE éditions, pp. 19-46).
- Bogartz, R. S., Shinsky, J. L., & Schilling, T. H. (2000). Object permanence in five-and-a-half-month-old infants ?. *Infancy* 1(4), pp. 403-428.
- Boons, J.P. (1987). La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs. *Langue Française*, 76, pp. 5-40.
- Borillo, A. (1998). *L'espace et son expression en français*. Ophrys, Paris.
- Bottineau, D., (2011). Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives. In Guignard, J.-B. (Éd), *Linguistique cognitive : une exploration critique*, *Intellectica* 56(2), pp. 187-220.
- Bouquet, S. (1997). Benveniste et la représentation du sens : de l'arbitraire du signe à l'objet extra-linguistique. *Linx*, 9, pp. 107-122.
- Boutet, D., Garcia, B., (2009). Compositionnalité morpho-phonétique de la Langue des Signes Française (LSF) et exploration des relations structurales entre paramètres. *Traitement Automatique des Langues*, ATALA, 3(48), pp. 93-104.
- Boutora, L., (2008). *Fondements historiques et implications théoriques d'une phonologie des langues des signes Etude de la perception catégorielle des configurations manuelles en*

- LSF et réflexion sur la transcription des langues des signes*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Bowerman, M. (1996). The origins of children's spatial semantic categories : cognitive versus linguistic determinants. In Gumperz, J. & Levinson, S. (Éds.), *Rethinking linguistic relativity* (145-176). Cambridge : Cambridge University Press.
- Bowerman, M. (2011). Linguistic typology and first language acquisition. In Song, J. J. (Éd.), *The Oxford handbook of linguistic typology* (pp. 591-617). Oxford: Oxford University Press.
- Bowerman, M. Choi S. (2001). Shaping Meanings for Language : Universal and Language-Specific in the Acquisition of Spatial Semantic Categories. In Bowerman, M. & Levinson, S. (Éds.), *Language acquisition and conceptual development* (pp. 475-511). Cambridge : Cambridge University Press.
- Brennan, M. (1990). *Word Formation in British Sign Language*. Stockholm: University of Stockholm.
- Bril, I. (2004). Complex nuclei in Oceanic languages : contribution to an areal typology. In Brill, I., & Ozanne-Rivierre, F. (Éds.), *Complex predicates in oceanic languages : studies in the dynamics of binding and boundness (EALT 29)* (pp. 1-48). De Gruyter Mouton.
- Brown, P., (1994). The INs and ONs of Tzeltal locative expressions: the semantics of static descriptions of location. *Linguistics* 32, pp.743–790.
- Brown, P. (2000). 'He descended legs-upwards': Position and motion in Tzeltal frog stories. In Clark, E. V. (Éd.), *Proceedings of the 30th Stanford Child Language Research Forum* (pp. 67-75). Stanford: CSLI.
- Brown, P. (2006). A sketch of the grammar of space in Tzeltal. In Levinson, S. C., & Wilkins, D. P. (Éds.), *Grammars of space: Explorations in cognitive diversity* (pp. 230-272). Cambridge: Cambridge University Press.
- Brown, P. (2015). Space: Linguistic expression of. In Wright, J. D. (Éd.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences* (2nd ed., Vol. 23, pp. 89-93). Amsterdam: Elsevier.
- Brugaille, J-L., Hameline, P., Jacquel, S., & Masson, F. (2005). *Comment les enfants entre 8 et 12 ans acquièrent-ils les structures iconiques de la LSF en fonction de leur âge ?*. Mémoire Licence Professionnelle Enseignement de la Langue des Signes Française (LSF) en milieu scolaire, Université Paris 8, Saint-Denis.

- Casey, S. (2003). *"Agreement" in gestures and signed languages : the use of directionality to indicate referents involved in actions*. PhD Theses, University of California.
- Chen, J. (2008). *The acquisition of verb compounding in Mandarin Chinese*. PhD Thesis, Vrije Universiteit Amsterdam, Amsterdam.
- Chen Pichler, D. (2012). Language acquisition. In Pfau, R., Woll, B., & Steinbach, M. (Éds.), *Handbook of Linguistics and Communication Science: Sign Language* (pp. 647-686). Berlin: de Gruyter,.
- Choi, S. (2011). Language-specificity of motion event expressions in young Korean children. *Language, interaction and acquisition*, 2(1), pp. 157-184.
- Choi, S., & Bowerman, M. (1991). Learning to express motion events in English and Korean : the influence of language-specific lexicalization patterns. *Cognition*, 41(1-3), pp. 83-121.
- Chomsky, N. (1957). *Syntactic structures*. The Hague: Mouton.
- Chomsky, N. (1980). *Rules and representations*. New York: Columbia University Press.
- Chomsky, N. (1985). *Règles et représentations*. Paris, Flammarion [tr. fr.de Rules and representations, New York, Columbia University Press House, 1980].
- Chomsky, N. (2005). *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*. Stock.
- Clark, H. H. (1973). *Space, time, semantics, and the child*. In Moore, T. E. (Éd.), *Cognitive development and the acquisition of language* (p.27-63). Oxford, England: Academic
- Cohen, L. B. (1995). *How solid is infants' understanding of solidity*. Paper presented at the Society for Research in Child Development, Indianapolis, March.
- Cohen, L. B., Gilbert, K. M., & Brown, P. S. (1996). *Infants' understanding of solidity : replication of a failure to replicate*, Proceedings of the international Conference for Infant Studies, Providence, april.
- Cohen, L. B., Amsel, G., Redford, M. A., & Casasola, M. (1998). The development of infant causal perception. In Slater, A. (Éd.), *Perceptual development: visual, auditory, and speech perception in infancy* (pp. 167–209). East Sussex, UK: Psychology Press Ltd.
- Cormier, K., Quinto-Pozos, D., Sevcikova, Z., & Schembri, A. (2012). Lexicalisation and de-lexicalisation processes in sign languages: Comparing depicting constructions and viewpoint gestures. *Language & communication*, 32(4), pp.329–348.
- Cormier, K., Smith, S., Sevcikova, Z. (2013). Predicate structures, gesture, and simultaneity in the representation of action in British Sign Language: evidence from deaf children and adults. *Journal of Deaf Studies and Deaf Education*, 18 (3), pp. 370 - 390.

- Cormier, K., Smith, S., Zwets, M. (2013). Framing constructed action in British Sign Language narratives. *Journal of Pragmatics*, 55, pp. 119-139.
- Cormier, K., Schembri, A., Woll, B. (2013). Pronouns and pointing in sign languages. *Lingua*, 137, pp. 230-247.
- Cormier, K. A., Smith, S., et Sevcikova, Z. (2015). Rethinking constructed action. *Sign Language & Linguistics*, 18(2), pp. 167-204.
- Courtin, C. (1994). Surdité, cognition, p dagogie. *Gestes*, 10(11), pp. 25-37.
- Courtin, C. (2000). The impact of sign language on the cognitive development of deaf children: the case of theories of mind. *Journal of Deaf Studies and Deaf Education*, 5, pp. 266-276.
- Courtin, C., Sallandre, M.-A. (2015 [2002]). Cons quences cognitives des transferts en langue des signes. *Double Sens* (4), AFILS, pp. 7-24.
- Croft, W. A., Barddal, J., Hollmann, W., Sotirova, V., & Taoka, C. (2010). Revising Talmy's typological classification of complex event constructions. In Boas? H. C. ( d.), *Contrastive studies in construction grammar* (Vol. 10, pp. 201–236). Amsterdam: John Benjamins.
- Cuxac, C. (1993). Iconicité des Langues des Signes. In *Faits de langues, Motivation et tonicité*(1), pp. 47-56.
- Cuxac, C. (1996). *Fonctions et structures de l'iconicité des langues des signes*. Thèse de doctorat d'Etat, Université René Descartes, Paris V.
- Cuxac, C. (1998). Constructions de références en Langue des Signes Française. Les voies de l'iconicité. *SEMiotiques*, 15, pp. 85-105.
- Cuxac, C. (2000). La Langue des Signes Française; les Voies de l'Iconicité. *Faits de Langues*, 15(16). Paris : Ophrys.
- Cuxac, C. (2001). Les langues des signes : analyseurs de la faculté de langage. *AILE*, 15, pp 11-36.
- Cuxac, C. (2003). Iconicité des langues des signes : mode d'emploi. *Cahiers de Linguistiques Analogique*, 1, pp. 239-264.
- Cuxac, C. (2003). Une langue moins marquée comme analyseur langagier : l'exemple de la LSF. *La nouvelle revue de l' AIS*, 23, pp. 19-30.
- Cuxac, C. (2004). 'Phonétique' de la LSF : une formalisation problématique. *Sillexicales, Linguistique de la LSF : recherches actuelles*, 4, pp.93-113.

- Cuxac, C. (2007). Une manière de reformuler en langue des signes française. *La linguistique*, 43(1), pp. 117-128.
- Cuxac, C. (2008). Langues des signes et gestuelle co-verbale : pour un programme commun de recherches. *Les Cahiers de linguistique analogique*, 5, pp. 179-226.
- Cuxac, C. (2013). Langues des signes : une modélisation sémiologique. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 64, pp. 65-80.
- Cuxac, C., & Sallandre, M.-A. (2007). Iconicity and arbitrariness in French Sign Language: Highly Iconic Structures, degenerated iconicity and diagrammatic iconicity. In Pizzuto, E., Pietrandrea, P., Simone, R. (Éds.), *Verbal and Signed Languages: Comparing Structures, Constructs and Methodologies* (pp. 13-33). Berlin: Mouton de Gruyter,
- Cuxac, C., & Pizzuto, E.A. (2010). Émergence, norme et variation dans les langues des signes : vers une redéfinition notionnelle. *Langage et société* 1(131), pp. 37-53.
- Dalle-Nazébi, S. (2014). Quand le bilinguisme entre dans la famille avec la naissance d'un enfant. Langue des signes et français au quotidien. *Langage & Société*, 1(147), pp. 23-34.
- De Beuzeville, L. (2006). *Visual and Linguistic Representation in the Acquisition of Depicting Verbs: A Study of Native Signing Deaf Children of Auslan (Australian Sign Language)*. Ph.D Thesis, University of Sydney, Sydney.
- De Vos, C. (2012). *Sign-spatiality in Kata Kolok: How a village sign language in Bali inscribes its signing space*. PhD Thesis, Radboud University Nijmegen, Nijmegen.
- Dimitrova-Vulchanova, M., Martinez, L., & Edsberg, O. (2013). A basic level for the encoding of motion. In Hudson, J., Magnusson, U., & Paradis, C. (Éds.), *The Construal of Spatial Meaning: Windows into Conceptual Space*. Oxford: Oxford University Press.
- Duchowski, A. T. (2003). *Eye tracking methodology: Theory and practice*. London: Springer.
- Dudis, P. (2004). Body partitioning and real-space blends. *Cognitive Linguistics* 15(2), pp. 223-238.
- Durie, M. (1993). Grammatical structures in verb serialization: some preliminary proposals. In Alsina, A., Bresnan, J., & Sells, P. (Éds.), *Complex Predicates*. Stanford, CA: CSLI.
- Emmorey, K. (2000). The Confluence of Space and Language in Signed Languages. In Valli, C., Lucas, C. (Éds.), *Linguistics of American Sign Language* (3rd ed, pp.318-346.). Washington, DC: Gallaudet University Press.

- Emmorey, K. (2002). *Language, Cognition and the Brain: Insights from sign language research*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.
- Emmorey, K., & Reilly, J. (Éds.) (1995). *Language, Gesture, and Space*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Emmorey, K., Corina, D., & Bellugi, U. (1995). Differential Processing of Topographic and Referential Functions of Space. In Emmorey, K., & Reilly, J. (Éds.), *Language, Gesture, and Space* (pp. 43-62). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates
- Emmorey, K., & Reilly, J. (1998). The Development of Quotation and Reported Action : 1 Conveying Perspective in ASL. In Clark, E. (Éd.), *Proceedings of the Twenty-ninth Annual Stanford Child Language Research Forum* (pp. 81-90). Stanford, CA : CSLI publications.
- Emmorey, K., Tversky, B., & Taylor, H. A. (2000). Using space to describe space: Perspective in speech, sign, and gesture. *Spatial Cognition and Computation*, 2(3), pp. 157-180.
- Encrevé, F. (2008). Réflexions sur le congrès de Milan et ses conséquences sur la langue des signes française à la fin du xixe siècle. *Le Mouvement Social*, 223(2), pp. 83-98.
- Engberg-Pedersen, E. (1989). Proformes en morphologie, syntaxe et discours. In Quertinmont, S., & Loncke, F. (Éds.), *Etudes européennes en langue des signes* (pp. 35-52). Bruxelles: EDIRSA.
- Engberg-Pedersen, E. (1995). Point of view expressed through shifters. In Emmorey, K., & Reilly, J. (Éds.), *Language, gesture and space* (pp. 133-154).
- Erting, C.J., Prezioso, C., & O'Grady Hynes, M. (1990). The interactional context of mother infant communication. In Volterra, V. & Erting, C. J. (Éds.), *From gesture to language in hearing and deaf children* (pp. 97-106). Berlin: Springer-Verlag.
- Everaert-Desmedt, N. (2011). La sémiotique de Peirce. In Hébert, L. (Éd.), *Signo* [en ligne], Québec : Rimouski, <http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp>.
- Fagard, B., Zlatev, J., Kopecka, A., Cerruti, M., & Blomberg, J. (2013). The expression of motion events : a quantitative study of six typologically varied languages. *Annual meeting of the Berkeley linguistics society*, 39(1), pp. 364–379.
- Fauconnier, G. (1985). *Mental spaces*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- Fauconnier, G., & Turner, M. (1996). Blending as a Central Process of Grammar. In Goldberg, A.E. (Éd.), *Conceptual Structure, Discourse and Language* (pp. 113-130). Stanford, CA: CSLI.

- Ferrara, L. N., & Hodge, G. (2018). Language as description, indication, and depiction. *Frontiers in psychology*, 9(716).
- Ferrara, L. N., & Johnston, T. (2014). Elaborating who's what: a study of constructed action and clause structure in Auslan (Australian Sign Language). *Australian Journal of Linguistics*, 34(2), pp. 193-215.
- Filipović, L. (2007). Talking about motion : a crosslinguistic investigation of lexicalization patterns. *Studies in language*, 34(3), pp. 671-679.
- Fillmore, C. (1968). The case for case. In Bach, E., & Harms, R. T. (Éds.), *Universals in linguistic theory*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- Fillmore, C. (1971). Some problems for case grammar. In *22nd Annual Roundtable* (24). Georgetown University.
- Fillmore, C. (1976). Frame semantics and the nature of language. In *Annals of the New York Academy of Sciences: Conference on the Origin and Development of Language and Speech*, 280 (pp. 20-32).
- Fillmore, C. J., Ruppenhofer, J., & Baker, C. F. (2004). FrameNet and representing the link between semantic and syntactic relations. In Chu-Ren, H., & Lenders, W. (Éds.), *Computational Linguistics and Beyond - Frontiers in linguistics* (pp. 19-59).
- Fodor, J. A. (1983). *The Modularity of Mind*. Cambridge, MA: MIT Press
- Fortis, J.-M. (2004). Introduction au problème de l'expression linguistique des relations spatiales et de la trajectoire.
http://www.ddl.ish-lyon.cnrs.fr/trajectoire/23us23efd5ps/IntroFortis_160904.pdf
- Fortis, J.-M. (2007). Typologie de l'expression linguistique du déplacement : un examen critique. *Séminaire Formes Symboliques*.
- Fortis, J.-M. (2008). Le langage est-il un instinct ? Une critique du nativisme linguistique, de Chomsky à Pinker. *Texte* 8(4).
- Fortis, J.-M. (2010). Space in Language. *Leipzig summer school on linguistic typology* (August 14-28).
- Fortis, J.-M & Vittrant, A. (2011). L'organisation syntaxique de l'expression de la trajectoire : vers une typologie des constructions. *Faits de Langues. Les Cahiers*, 3, pp.71-98.
- Fortis, J.-M (2012). Relativisme et expérimentation de la constitution théorique de la relativité linguistique à sa mise à l'épreuve. *Ecole d'été Expérience, empiricité, expérimentation en linguistique: Histoire et épistémologie* (Agay, 3-7 septembre).

- Fortis, J.-M & Col, G. (2018). Espaces Mentaux et Intégration Conceptuelle : Retour sur la Constitution de Théories Sœurs. *CogniTextes*,18.
- Friedman, L. (1977). *On the other hand. New perspectives on American Sign Language*. NY, London : Academic Press.
- Frishberg, N. (1975). Arbitrariness and iconicity: historical change in American Sign Language. *Language* 51, pp. 676-710.
- Fuchs, C. (2007). La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ?. In Bres, J., & al. (Éds.) *Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle* (pp.37-53). Limoges : Lambert-Lucas.
- Fusellier-Souza, I. (2004). *Sémiogenèse des langues des signes. Étude de langues des signes primaires (ou émergentes) pratiquées par des sourds brésiliens*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Fusellier-Souza, I. (2006). L'expression de la temporalité et de l'aspectualité en langues des signes (LS) communautaires/institutionnalisées et en LS « émergentes ». *Séminaire Temporalité : typologie et acquisition (temptypac)* (Paris, 01 février).
- Garcia, B. (2010). *Sourds, surdité, langue(s) des signes et épistémologie des sciences du langage. Problématiques de la scripturisation et modélisation des bas niveaux en Langues des Signes Française (LSF)*. Thèse d'Habilitation   Diriger les Recherches, Université Paris 8.
- Garcia, B. & Derycke, M. (2010). Introduction. In Garcia, B., & Derycke, M., ( ds.), *Sourds et Langues des signes. Norme et variations*. Langage et Société, 13, pp. 15-17. Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- Garcia, B., Sallandre, M.-A., Schoder, C., & L'Huillier, M.-T. (2011). Typologie des pointages en Langue des Signes Française (LSF) et problématiques de leur annotation. *Conférence TALN*. Montpellier, 1er juillet.
- Garcia, B. & Sallandre, M.-A. (2014). Reference resolution in French Sign Language. In P. Hofherr, C., & Zribi-Hertz, A. ( ds), *Crosslinguistic studies on Noun Phrase structure and reference*, Syntax and semantics series 39 (pp. 316-364). Leiden: Brill.
- Garcia, B., Balvet, A., L'huillier M-T. (2016). Vivacité des débats sur l'accord verbal dans la littérature et épistémologie des linguistiques des LS. *Séminaire  quipe LSG* (Paris, 16 juin).
- Garcia, B., & Martinod, E. (2017). Ancrage perceptif et invariant dans les langues des signes (LS), langues de sourds. *Echo des Etudes Romanes* 8, pp.73-88. Ceske Budejovice,

- Geffroy, V. (2015). L'éducation des sourds et la formation des pédagogues sourds : Étude exploratoire. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Gennari, S. P., Sloman, S. A., Malt, B. C., & Fitch, T. (2002). Motion events in language and cognition. *Cognition* 83, pp.49-79.
- Gillot, D. (1998). *Le droit des sourds, 115 propositions*. Rapport à Monsieur le Premier ministre
- Gobet, S., (2019). Anaphores et langue des signes, comment les enfants signants racontent. *Cahiers de praxématique*, 72.
- Göksun, T., Hirsh-Pasek, K., & Golinkoff, RM. (2009). Processing figures and grounds in dynamic and static events. In Chandlee, J., Franchini, M., Lord, S., & Rheiner G., (Éds), *Proceedings of the 33rd Annual Boston University Conference on Language Development* (pp. 199–210). Somerville, MA: Cascadilla Press.
- Goldin-Meadow, S. (1991). When does gesture become language? A study of gesture used as a primary communication system by deaf children of hearing parents. In Gibson, K.R., & Ingold, T. (Éds), *Tools, language and cognition in human evolution* (pp. 63-85). Cambridge: Cambridge University Press.
- Goldin-Meadow, S. (2003). *The Resilience of Language. Essays in developmental psychology*. Psychology Press, New York.
- Grinevald, C. (1999). Typologie des systèmes de classification nominale. In *Faits de langues, La catégorisation dans les langues*, 14, pp.101-122.
- Grinevald, C. (2000). A morpho-syntactic typology of classifiers. In Senft G. (Éd), *Systems of Nominal Classification* (pp. 50-92). Cambridge: Cambridge University Press.
- Grinevald, C. (2005). Vers une typologie de l'expression de la localisation statique : le cas des prédicats locatifs. In Lazard, G., & Moyse, C. (Éds), *Linguistique Typologique. Actes de colloque de typologie "Typo 3" de l'association CERLITYP* (pp. 33-54). Presses Universitaires du Septentrion.
- Grinevald, C. (2011). On constructing a working typology of the expression of path. *Faits de Langues. Les Cahiers : Revue de linguistique*, 3, pp. 43-70.
- Grinevald, C. (2012). Sur la notion de typologie évolutive : l'exemple d'une typologie de systèmes de classificateurs. *Lidil*, 46, pp. 23-43.
- Haith, M. M., & Benson, J. B. (1998). Infant cognition. In Damon, W. (Ed.), *Handbook of child psychology, 2. Cognition, perception, and language* (pp. 199-254). Hoboken, NJ, US: John Wiley & Sons Inc.

- Harr, A-K., (2012). *Language-specific factors in first language acquisition: The expression of motion events in French and German*. Berlin: De Gruyter Mouton.
- Harr, A-K., & Hickmann, M. (2013). How German and French Children Express Voluntary Motion. In Paradis, C., Hudson, J., & Magnusson, U. (Éds.), *The Construal of Spatial Meaning: Windows into Conceptual Space* (pp.194–213). Oxford: Oxford University Press.
- Harris, M., Clibbens, J., Chasin, J., & Tibbitts, R. (1989). The social context of early sign language development. *First Language*, 9, pp. 81–97.
- Haspelmath, M. (2009). Pourquoi la typologie des langues est-elle possible ?. *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 104(1), pp. 17-38.
- Haspelmath, M. (2012). How to compare major word-classes across the world's languages. *Linguistics, Theories of Everything*, 17 (Article 16), pp. 109-130.
- Haspelmath, M. (2016). The serial verb construction: Comparative concept and cross-linguistic generalizations. *Language and Linguistics* 17(3), pp. 291-319.
- Hespos, S.J & Spelke, E.S. (2004). Conceptual precursors to language. *Nature*, 430, pp. 453-456.
- Hickmann, M. (2001) Espace et sémantique des verbes : perspective cognitive et inter-langues. *Verbum*, XXIII, 4, pp. 369-383.
- Hickmann, M. (2003). *Children's discourse : person, space and time across languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hickmann, M. (2006). The relativity of motion in first language acquisition. In Hickmann, M., & Robert, S. (Éds.), *Space across languages: linguistic systems and cognitive categories* (pp. 281-308). Amsterdam: Benjamins.
- Hickmann, M. (2012). Diversité des langues et acquisition du langage : espace et temporalité chez l'enfant. *Langages*, pp 25-39.
- Hickmann, M., H. Hendriks & F. Roland. (1998). Référence spatiale dans les récits d'enfants . *Langue Française*, 118, pp. 104-126.
- Hickmann, M., Taranne, P., & Bonnet, P. (2009a). Motion in first language acquisition : Manner and Path in French and English child language. *Journal of Child Language*, 36(4), pp.705-742.

- Hickmann, M., Hendriks, H. & Chempaud, C. (2009b). Typological constraints on Motion in French child language. in Guo, J., Lieven, E., Ervin-Tripp, S., Budwig, N., Özçalışkan, S., & Nakamura, K. (Éds), *Crosslinguistic approaches to the psychology of language* (pp. 209-224). Mahwah (NJ) : Lawrence Erlbaum.
- Hickmann, M., Hendriks, H. & Gullberg, M. (2011). Developmental perspectives on the expression of motion in speech and gesture: A comparison of French and English. *Language, Interaction and Acquisition (LIA)* 2(1): 129-156.
- Hickmann, M., Engemann, H., Soroli, E., Hendriks, H. & Vincent, C. (2017). Expressing and categorizing motion in French and English: Verbal and non-verbal cognition across languages. In Ibarretxe-Antuñano, I. (Éd.), *Motion and space across languages and applications. Human cognitive processing series* (pp. 61-94). Amsterdam: John Benjamins.
- Hickmann, M., Hendriks, H., A.-K. Harr & Bonnet, P. (2018). Caused motion across child languages: a comparison of English, German, and French. *Journal of Child Language*, 45, pp. 1247-1274.
- Hodge, G., & Ferrara, L. (2014). Showing the story : enactment as performance in Auslan narratives. In Gawne, L., & J. Vaughan (Éds.), *Selected papers from the 44th Conference of the Australian Linguistic Society (2013-Melbourne)*, pp. 372-397.
- Ibarretxe- Antuñano, I. (2005). Leonard Talmy. A windowing onto conceptual structure and language. Part 1 : Lexicalization and typology. *Annual Review of Cognitive Linguistics*, 3, pp. 325-347. John Benjamins.
- Imbert, C., Grinevald, C. & Sörös, A. (2011). Pour une catégorie de « satellite » de trajectoire dans une approche fonctionnelle-typologique. *Faits de Langues - Les Cahiers*, 3, pp. 99-116.
- Jackendoff, R. (1983). *Semantics and cognition*. Cambridge, Mass. : M.I.T. Press.
- Jackendoff, R. (1996). The architecture of the linguistic-spatial interface. In Bloom, P., Peterson, M. A., Nadel, L., & Garrett, M. F. (Eds.), *Language, speech, and communication. Language and space* (pp. 1-30). Cambridge, MA, US: The MIT Press.
- Jacob, S. (2007). *Le mouvement référentiel dans des narrations enfantines en LSF : conduite descriptive selon une trajectoire développementale*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Jantunen, T. (2017). Constructed Action, the Clause and the Nature of Syntax in Finnish Sign Language. *Open Linguistics*, 3 (1), pp. 65-85.

- Ji, Y. (2009). *The expression of voluntary and caused motion events in Chinese and in English: typological and developmental perspectives*. PhD Thesis, University of Cambridge.
- Ji, Y., Hendriks, H., Hickmann, M. (2011a). How children express caused motion events in Chinese and English: Universal and language-specific influences. *Lingua*, 121, pp. 1796–1819.
- Ji, Y., Hendriks, H., Hickmann, M. (2011b). The expression of caused motion events in Chinese and in English: some typological issues. *Linguistics*, 49, pp. 1041–1076.
- Johnston, J. R. (1985). Cognitive prerequisites: The evidence from children learning English. In Slobin, D. I. (Ed.), *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 1. The data; Vol. 2. Theoretical issues* (pp. 961-1004). Hillsdale, NJ, US: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Johnston, J. R. (1988). Children's verbal representation of spatial location. In Stiles-Davis, J., Kritchevsky, M., & Bellugi, U. (Éds), *Spatial cognition* (pp. 195-205). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Johnston, J. R., & Slobin, D. I. (1979). The development of locative expressions in English, Italian, Serbo-Croatian and Turkish. *Journal of Child Language*, 6(3), 529-545.
- Johnston, T. (2001). Nouns and verbs in Auslan (Australian Sign Language) : an open and shut case?. *Journal of deaf studies and deaf education*, 6(4), pp. 235-257.
- Johnston, T. (2013). Towards a comparative semiotics of pointing actions in signed and spoken languages. *Gesture*, 13(2), pp. 109-142.
- Johnston, T., & Schembri, A. (2007). *Australian Sign Language (Auslan): An introduction to sign language linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Kantor, R. (1980). The acquisition of classifiers in american sign language. *Sign language studies*, 28, pp. 193-208.
- Kegl, J., & Wilbur, R. (1976). Where does structure stop and style begin? Syntax, morphology and phonology vs. stylistic variations in American Sign Language. *CLS*, 12, pp. 376-396.
- Kita, S., & Özyürek, A. (2003). What does cross-linguistic variation in semantic coordination of speech and gesture reveal? Evidence for an interface representation of spatial thinking and speaking. *Journal of Memory and Language*, 48, pp. 16-32.
- Klein, W. (1985). Reference to space. A frame of analysis and some examples. Unpublished Manuscript. Nijmegen.

- Klima, E. S., & Bellugi, U. (1979). *The signs of Language*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Kopecka, A., & Ishibashi, M. (2011). L'(a)symétrie dans l'expression de la Source et du But : perspective translinguistique. *Les Cahiers de Faits de Langues*, 3, pp. 131-149.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1980). *Metaphors we live by*. Chicago : Chicago University Press [Fr. (1985) *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit].
- Lakusta, L., Wagner, L., O'Hearn K., Landau, B. (2007). Conceptual foundations of spatial language: Evidence for a goal bias in infants. *Language Learning and Development*, 3, pp. 179-197.
- Langacker, R.W. (1987). *Foundations of cognitive grammar, vol.1 : theoretical prerequisites*. Stanford: Stanford University Press.
- Lécuyer, R. (2001). Rien n'est jamais acquis. Ou de la permanence de l'objet... de polémiques. *Enfance*, 53, pp. 35-65.
- Leslie, A. M. (2005). Developmental parallels in understanding minds and bodies. *Cognitive Sciences*, 9(10), 459–462.
- Levelt, W. J. M. (1996). Perspective taking and ellipsis in spatial development. In Bloom, P., Peterson, M. A., Nadel, L., & M. Garrett (Éds.), *Language and Space* (pp. 77-108). Cambridge, MA: MIT Press.
- Levinson, S. C. (1996). Language and space. *Annual Review of Anthropology*, 25, pp. 353-382.
- Levinson, S. C. (2001). Space: Linguistic expression. In Smelser, N., & Baltes, P. (Éds.), *International Encyclopedia of Social and Behavioral Sciences: Vol. 22* (pp. 14749-14752). Oxford: Pergamon.
- Levinson, S. C. (2003 [2004]). *Space in language and cognition: Explorations in cognitive diversity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Liddell, S. (1990). Four Functions of a Locus: Re-examining the Structure of Space in ASL. In Lucas, C., (Éd), *Sign Language Research: Theoretical issues*, (pp. 176-198). Washington, DC : Gallaudet University Press.
- Liddell, S. (2003). *Grammar, Gesture, and Meaning in American Sign Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Liddell, S. K. & Metzger, M. (1998). Gesture in sign language discourse. *Journal of Pragmatics* 30, pp. 657-697.

- Lillo-Martin, D. (2012). Utterance reports and constructed action in sign and spoken languages. In Pfau, R., Steinbach, M., Woll, B. (Éds.), *Sign Language- An International Handbook* (pp. 365-387). Amsterdam : Moutonde Gruyter.
- Limousin, F. & Blondel, M. (2010). Prosodie et acquisition de la langue des signes française: Acquisition monolingue LSF et bilingue LSF-français. *LIA1*, pp. 67-109. John Benjamins.
- Lindert, R. (2001). Hearing families with deaf children: linguistic and communicative aspects of American sign language development. Unpublished PhD Thesis, University of California, Berkeley.
- Loew, R-C. (1984). Roles and Reference in American Sign Language: A Developmental Perspective. PhD Thesis, University of Minnesota.
- Maestas y Moores, J. (1980). Early linguistic environment: interaction of deaf parents with their infants. *Sign Language Studies*, 26, pp. 1-13.
- Mandler, J. M. (1996). Preverbal representation and language. In Bloom, P., Peterson, M. A., Nadel, L., & Garrett, M. F. (Éds.), *Language and space* (pp. 365-384). Cambridge: MIT Press.
- Mandler, J. M. (2010). The spatial foundations of the conceptual system. *Language and Cognition*, 2, pp. 21-44.
- Mandler, J. M. (2012). On the spatial foundations of the conceptual system and its enrichment. *Cognitive Science*, 36, pp. 421-51
- Mandler, J. M. & Pagán Cánovas, C. (2014). On defining image schemas. *Language and Cognition*, 6(4), pp. 510-532.
- Matsumoto, Y. (2003). Typologies of lexicalization patterns and event integration: clarifications and reformulations. In Chiba, Sh., & al. (Éds), *Empirical and theoretical investigations into language: a festschrift for Masaru Kajita* (pp. 403-418). Tokyo: Kaitakusha.
- Matsumoto, Y., Akita, K., & Takahashi, K. (2017). The interactional nature of deictic verbs in English, Japanese, and Thai: Why deixis must be treated separately from Path. In Ibarretxe-Antuñano, I. (Éd), *Motion and Space across Languages: Theory and applications* (pp. 95–122).

- Mayberry, R. I. (2010). Early Language Acquisition and Adult Language Ability: What Sign Language reveals about the Critical Period for Language. In Marschark, M., & Spencer, P. (Éds.), *Oxford Handbook of Deaf Studies, Language, and Education*, Volume 2, (pp. 281-291).
- McKee, R., Schembri, A., McKee, D., Johnston, T., (2011). Variable 'subject' presence in Australian Sign Language and New Zealand Sign Language. *Language Variation and Change* 23, pp.375-398.
- Meier, R. P. (2002). Why different, why the same? Explaining effects and non-effects of modality upon linguistic structure in sign and speech. In Meier, R. P., Cormier, K., & Quinto-Pozos, D. (Éds.), *Modality and structure in signed and spoken languages* (pp. 1-25). New York, NY, US: Cambridge University Press.
- Meier, R. P. (2006). The form of early signs: explaining signing children's articulatory development. In Schick, B., Marschark, M., & Spencer, P. (Eds.), *Advances in the sign-language development of deaf and hard-of-hearing children* (pp. 202-230). Oxford: Oxford University Press.
- Meier, R. P., Cormier, K., & Quinto-Pozos, D. (2002). *Modality and structure in signed and spoken languages*. Cambridge: Cambridge University Press
- Metzger, M. (1995). Constructed dialogue and constructed action in American Sign Language. In Lucas, C. (Éd.), *Sociolinguistics in Deaf Communities* (pp. 255-271). Washington, DC: Gallaudet University Press.
- Meurant, L. (2008). *Le regard en langue des signes : Anaphore en langue des signes française de Belgique (LSFB) : morphologie, syntaxe, énonciation*. (Rivages linguistiques). Presses Universitaires de Rennes / Presses Universitaires de Namur.
- Millet, A. (2004). La langue des signes française (LSF) : une langue iconique et spatiale méconnue. *Cahiers de l'APLIUT*, 23(2), pp. 31-44.
- Millet, A., (2006). Le jeu syntaxique des proformes et des espaces dans la cohésion narrative en LSF. *Glottopol*, 7, pp. 96-111.
- Mohay, H. (2000). Language in sight: Mothers' strategies for making language visually accessible to deaf children. In Spencer, P. E., Erting, C. J., & Marschark, M. (Éds.), *The deaf child in the family and at school: Essays in honor of Kathryn P. Meadow-Orlans* (pp. 151-166). Mahwah, NJ: Erlbaum.

- Monteillard, N. (2001). La Langue des Signes Internationale. Aperçu historique et préliminaires à une description. *AILE 15 La langues des signes : une perspective sémiogénétique*, pp. 97-112.
- Morgan, G. (2002). The encoding of simultaneity in children's BSL narratives. *Journal of sign Language and Linguistics* 5(2), pp.127-161.
- Morgan, G. (2014). On language acquisition in speed and sign : development of combinatorial structure in bot modalities.
- Morgan, G. & Woll, B. (2003). The development of reference switching encoded through body classifiers in British Sign Language. In Emmorey, K. (Ed.), *Perspectives on classifier constructions in sign languages* (pp. 297-310). New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.
- Morgan, G., Herman, R., Barriere, I. & Woll, B. (2008). The onset and mastery of spatial language in children acquiring British Sign Language. *Cognitive Development*, 23, pp. 1-19.
- Moyse-Faurie, C. (2004). *Recherches en linguistique océanienne*. Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, Paris.
- Nakazawa, T. (2006). Motion Event and Deictic Motion Verbs as Path Conflating Verbs. In *Proceedings of the 13th International Conference on Head-Driven Phrase Structure Grammar* (pp. 284-304). Stanford: CSLI.
- Neidle, C., J. Kegl, D. MacLaughlin, B. Bahan, & R. G. Lee. (2000). *The Syntax of American Sign Language*. Cambridge: MIT Press.
- Newport, E. L. (1981). Constraints on structure : Evidence from American Sign Language and language learning. In Collins, W. A. (Éd.), *Aspects of the development of competence. Minnesota symposium on child psychology, 14*. Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Newport, E. L. & Meier, R. P. (1985). The acquisition of American Sign Language. In Slobin, D. I. (Éd.), *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 1. The data; Vol. 2. Theoretical issues* (pp. 881-938). Hillsdale, NJ, US: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Nöth, W. (2001). Semiotic foundations of iconicity in language and literature. In Fischer, O., & Nänny, M (Éds.), *The Motivated Sign, Iconicity in Language and Literature* (pp. 17–28).

- Noyau, C. & Takassi, I. (2005). Catégorisation et recatégorisation : les constructions verbales sérielles et leur dynamique dans deux familles de langues du Togo. In Lazard, G. & Moysse-Faurie, C. (Éds.), *Linguistique typologique* (pp. 207-240). Lille : Presse du Septentrion
- Nys, M. (2015). *Développement des représentations spatiales : composantes cognitives et langagières*. Ph.D. Thesis, Université Paris 5, France.
- Nyst, V. (2013). The Significance of African Sign Languages for African Linguistics and Sign Language Studies. In Orie, O. O., & Sanders, K. W. (Éds.), *Linguistic Interfaces in African Languages*, Proceedings of the 43rd Annual Conference on African Linguistics (pp. 77-81). Cascadilla Proceedings Project, Somerville, MA, USA.
- Nyst, V. & Perniss, P. M. (2004). Classifiers or verb series: motion in German Sign Language and Adamorobe Sign Language (Ghana). *ESF workshop Modality Effects on the Theory of Grammar: A Cross-linguistic View from Sign Languages of Europe*. Barcelona, November 2004.
- Ortega, G. (2016). Language acquisition and development. *The SAGE Deaf Studies Encyclopedia*, 3, pp. 547-551. SAGE Publications
- Özyürek, A. & Kita, S. (1999). Expressing manner and path in English and Turkish: differences in speech, gesture, and conceptualization. In Hahn, M., & Stoness, S. C. (Éds.), *Proceedings of the Twenty-first Annual Conference of the Cognitive Science Society* (pp. 507-512). London: Erlbaum.
- Özyürek, A., Furman, R. & Goldin-Meadow, S. (2014). On the way to language: Event segmentation in homesign and gesture. *Journal of Child Language*, 42(1), pp. 64-94.
- Padden, C.A. (1986). Verbs and role shifting in American Sign Language. In Padden, C. (Éd.), *Proceeding of the Fourth National Symposium on Sign Language Research and Teaching* (pp. 44-57). NAD, Silver Spring, MD.
- Papafragou, A. (2015). The representation of events in language et cognition. In Margolis, E. & Laurence, S. (Éds), *The conceptual mind: New directions in the study of concepts* (pp. 327-345).
- Papafragou, A., Massey, C., & Gleitman, L. (2002). Shake, rattle, 'n' roll: The representation of motion in language and cognition. *Cognition*, 84(2), pp.189-219.
- Papafragou, A., Hulbert, J., & Trueswell, J. (2008). Does language guide event perception? Evidence from eye movements. *Cognition*, 108, pp. 155-184.

- Papafragou, A. (2010). Source-Goal Asymmetries in Motion Representation : Implications for Language Production and Comprehension. *Cognitive Science*, 34, pp. 1064-1092.
- Peirce, C. S. (1931-58). Collected Papen. Vols. 1-6. (Hartshorne, C., & Weiss, P. (Éds)), vols. 7-8, (Burks, A. W. Éd.). Cambridge. Mass.: Hantard Univ. Press.
- Perini, M. (2013). *Que peuvent nous apprendre les productions écrites des sourds ? Analyse de lectures écrites de personnes sourdes pour une contribution à la didactique du français écrit en formation d'adultes*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Perniss, P. (2007a). Space and Iconicity in German Sign Language (DGS). *MPI Series in Psycholinguistics* 45. Nijmegen: Radboud University.
- Perniss, P. (2007b.). Achieving spatial coherence in German Sign Language narratives: The use of classifiers and perspective. *Lingua*, 117, pp. 1315–1338.
- Perniss, P. (2012). Use of sign space. In Pfau, R., Steinbach, M., & Woll, B. (Éds.), *Sign Language: an International Handbook* (pp. 412-431). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Perniss, P. & Özyürek, A. (2008). Representations of action, motion, and location in sign space: A comparison of German (DGS) and Turkish (TID) Sign Language narratives. In Quer, J. (Ed.), *Signs of the time. Selected papers from TISLR* 8. Hamburg : Signum Press.
- Piaget, J. (1967). La psychologie de l'intelligence.
- Piaget, J. (1977). La construction du réel chez l'enfant.
- Piaget, J. & Inhelder, B. (1948). La représentation de l'espace chez l'enfant.
- Pizzuto, E., Chiari, I. & Rossini, P. (2008). The representation issue and its multifaceted aspects in constructing sign language corpora: questions, answers, further problems. In Crasborn, O., Efthimiou, E., Hanke, T., Thoutenhoofd, E. T., & Zwitserlood, I., (Éds.), *Construction and Exploitation of Sign Language Corpora*, Proceedings of the 3rd Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages, LREC (pp. 150-158). Marrakech.
- Pourcel, S., & Kopecka, A. (2006). Motion Events in French: Typological Intricacies, unpublished ms., University of Sussex and Max Planck Institute for Psycholinguistics, Brighton, UK, and Nijmegen, The Netherlands
- Pruden, S. M., Göksun, T., Roseberry, S., Hirsh-Pasek, K., & Golinkoff, R.M. (2012) Find your manners: How do infants detect the invariant manner of motion in dynamic events? *Child Development*, 83, pp. 977-991.

- Pruden, S. M., Roseberry, S., Göksun, T., Hirsh-Pasek, K., & Golinkoff, R.M. (2013). Infant categorization of path relations during dynamic events. *Child Development, 84*, pp. 331-345.
- Pulverman, R., Golinkoff, R., Hirsh-Pasek, K., & Buresh, J. (2008). Infants Discriminate Manners and Paths in Non-Linguistic Dynamic Events. *Cognition, 108*, pp. 825-830.
- Pulverman, R., Song, L., Hirsh-Pask, K., Prufen, S., ... Golinkoff, R. M (2013). Preverbal infants' attention to Manner and Path: Foundations for learning relational terms. *Child Development, 84*, pp. 241-252.
- Pyers, J. & Senghas, A. (2007). Referential shift in Nicaraguan Sign Language: A comparison with American Sign Language. In Perniss, P.M., Pfau, R. & M. Steinbach (Éds.), *Visible variation: Cross-linguistic studies in sign language structure* (pp. 279-302). Berlin: Mouton.
- Quer, J. (2012). Attitude ascriptions in sign languages and role shift. In Geer, L. C. (Éd.), *Proceedings of the 13th Texas Linguistics Society (TLS) meeting*.
- Quinn, P. C. (2004). Spatial representation by young infants: Categorization of spatial relations or sensitivity to a crossing primitive? *Memory and Cognition, 32*, pp. 852-861.
- Quinto-Pozos, D. (2007). Can constructed action be considered obligatory? *Lingua 117(7)*, pp. 1285-1314.
- Quinto-Pozos, D. (2014). Enactment as a (signed) language communicative strategy. In Müller et al. (Eds), (pp. 2164-2170).
- Quinto-Pozos, D., Cormier, K., & Ramsey, C. (2009). Constructed action of highly animate referents: evidence from American, British and Mexican Sign Languages. In *35th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* (Special Session on Non-Speech Modalities). Berkeley, CA.
- Reilly, J., McIntire, M., & Anderson, D. (1994). Look who's talking! Point of view and character reference in mothers' and children's ASL narratives. Paper presented at *the Boston Child Language Conference*. Boston, MA.
- Risler, A. (2013). Expression du déplacement dans les langues signées : comment parler d'espace dans une langue spatiale. *Faits de Langue, 42*, pp. 217-244.
- Ross, D., Grunow, R., Lac, K., Jabbour, G., & Dempsey, J. (2015). Serial Verb Constructions: a distributional and typological perspective. Presented at *the Illinois Language and Linguistics Society (ILLS) 7*. University of Illinois at Urbana-Champaign, Urbana, Illinois

- Ruppenhofer, J., Ellsworth, M., Petruck, M., Johnson, C., Scheffczyk, J. (2006). *FrameNet II: Extended Theory and Practice*, <http://framenet.icsi.berkeley.edu/> 3.
- Sallandre, M.-A., (2003). *Analyse linguistique de la LSF selon une grammaire de l'iconicité*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Sallandre, M.-A. (2005). *Linguistique descriptive de la LSF. Sensibilisation au modèle théorique de C. Cuxac*. IRIS Toulouse.
- Sallandre, M.-A. (2006). Iconicity and Space in French Sign Language. In Hickmann, M., & Robert, S. (Éds.), *Space in languages: linguistic systems and cognitive categories. Collection Typological Studies in Language 66*, pp. 239-255. Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins.
- Sallandre M.-A. (2014). *Compositionnalité des unités sémantiques en langues des signes. Perspective typologique et développementale*. Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 8.
- Sallandre, M.-A., Courtin, C., Fusellier-Souza, I. & L'Huillier, M.-T. (2010). L'expression des déplacements chez l'enfant sourd en langue des signes française. *Language, Interaction and Acquisition (LIA) 1*(1), pp. 41-66.
- Sallandre, M.-A. & L'Huillier, M.-T. (2011). *Corpus CREAGEST, LSF enfantine* (ANR), http://sldr.org/voir_depot.php?lang=fr&id=916&prefix=ortolang-
- Sapir, E. (1921). *Language : An Introduction to the study of speech*. New York : Harcourt, Brace
- Saussure, F. (1976 [1916]). *Cours de Linguistique Générale*. Paris, Payot.
- Schein, J. D., & Delk, M. T., Jr. (1974). *The deaf population of the United States*. Silver Spring, MD: National Association of the Deaf
- Schembri, A. (2001). Issues in the analysis of polycomponential verbs in Australian Sign Language (Auslan). Unpublished PhD Thesis, University of Sydney, Sydney.
- Schembri, A. (2003). Rethinking “classifiers” in signed languages. In Emmorey K. (Éd.), *Perspective on Classifier Constructions in Sign Languages* (pp. 3-34). Lawrence Erlbaum Assoc.,
- Schick, B. (1987). The Acquisition of Classifier Predicates in American Sign Language. Unpublished PhD Thesis, Purdue University, West Lafayette, Indiana.
- Schick, B. (1990). The effects of morphosyntactic structure on the acquisition of classifier predicates in ASL, in Sign language research. In Lucas, C. (Éd), *Theoretical issues* (pp. 358-374). Washington, DC: Gallaudet University Press.

- Schick, B. (2006). Acquiring a visually motivated language: Evidence from Diverse learners. In Schick, B., Marschark, M., & Spencer, P.E. (Éds), *Advances in the sign language development of deaf children* (pp. 102-134). Oxford: OUP
- Schoder, C. (2014). Typological constraints on the expression of motion event in the acquisition of French Sign Language (LSF) L1. *Workshop international ADYLOC The gesture-sign interface in language acquisition*. Paris, 4-5 avril.
- Schultze-Berndt, E. (2012). Complex verbs, simple alternation : valency and verb classes in Jaminjung. In Comrie, B. & Malchukov, A., (Éds.), *Valency Classes: A comparative handbook* (pp. 1117-1162). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Shibatani, M. (2003). Directional verbs in Japanese. In Shay, E., & Seibert, U. (Éds), *Motion, direction and location in languages* (pp. 259-286). Amsterdam: John Benjamins
- Sinha, C., & Kuterva, T. (1995). Distributed spatial semantics. *Nordic Journal of Linguistics*, 18, pp. 167-199.
- Slobin, D. I. (1985). Crosslinguistic evidence for the language-making capacity. In Slobin, D. I. (Ed.), *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 1. The data; Vol. 2. Theoretical issues* (pp. 1157-1256). Hillsdale, NJ, US: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Slobin, D. I. (1996). From “thought to language” to “thinking for speaking”. In Gumperz, J. J., & Levinson, S. C. (Éds.), *Rethinking linguistic relativity* (pp. 70-96). Cambridge: Cambridge University Press.
- Slobin, D. I. (1997). Mind, code, and text. In Bybee, J., Haiman, J., & Thompson, S.A. (Éds.), *Essays on language function and language type: Dedicated to T. Givón* (pp. 437-467). Amsterdam: John Benjamins.
- Slobin, D. I. (2004). The many ways to search for a frog: Linguistic typology and the expression of motion events. In Stromqvist, S., & Verhoeven, L. (Éds.), *Relating Events in Narrative, Vol. 2 : Typological and Contextual Perspectives* (pp. 219–257). Mahwah: Lawrence Erlbaum Associates.
- Slobin, D. I. (2005) Relating Narrative Events in Translation. In Ravid, D., & Shyldkrot, H. B. (Éds.). *Perspectives on language and language development: Essays in honor of Ruth A. Berman* (pp. 115-129). Dordrecht: Kluwer

- Slobin, D. I. (2006). What makes manner of motion salient? Explorations in linguistic typology, discourse, and cognition. In Hickmann, M., & Robert, S. (Éds.), *Space in languages: Linguistic systems and cognitive categories* (pp. 59-81). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Slobin, D. I. & Hoiting, N. (1994). Reference to movement in spoken and signed languages: typological considerations. *Berkeley Linguistics Society (BLS)*, 20, pp. 487- 505. Berkeley: Berkeley Linguistics Society.
- Slobin, D. I., Hoiting, N., Kuntze, M., Lindert, R., Weinberg, A., Pyers, J., Anthony, M., Biederman, Y., Thumann, H. (2003). A Cognitive/Functional Perspective on the Acquisition of ‘Classifiers’. In Emmorey, K. (Éd.), *Perspectives on Classifiers in Sign Languages* (pp. 271-298). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Slobin, D. I., Ibarretxe-Antunano, I., Kopecka, A., & Majid, A. (2014). Manners of human gait: A crosslinguistic event-naming study. *Cognitive Linguistics*, 25(4), pp. 701-741.
- Smith, S., & Cormier, K. (2014). In or out? : Spatial scale and enactment in narratives of native and nonnative signing deaf children acquiring British Sign Language. *Sign Language Studies*, 14(3), pp. 275–301.
- Soroli, E. (2011). *Language and Spatial Cognition in French and in English: crosslinguistic perspectives in aphasia*. Ph.D. Thesis, Université de Paris 8, France.
- Soroli, E. & Verkerk, A. (2017). Motion events in Greek. *Cognitextes*, 55, pp. 1-54.
- Spelke, E. S. (2008). La théorie du « Core Knowledge ». *L'Année psychologique*, 108, pp 721-756.
- Stefanowitsch, A. & Rohde, A. (2004). The goal bias in the encoding of motion events. In Radden, G., & Panther, K., *Studies in linguistic motivation* (pp. 249-268). New York: Mouton de Gruyter.
- Stokoe, W.C. (1960). *Sign Language Structure. An outline of the visual communication systems of the American Deaf*. Silver Spring, MD : Linstok Press.
- Stosic, D. (2009). La notion de « manière » dans la sémantique de l’espace. *Langages* (175), pp.103-120
- Stosic, D. (2012). Le sens de manière comme critère de définition d’un paradigme. In Hrubaru, F. & Moline, E. (Éds.), *La Construction d’un paradigme, Actes du XVIIe Séminaire de Didactique Universitaire. Recherches ACLIF* (pp.117-142). Cluj : Echinox

- Sümer, B., Zwitserlood, I., & Özyürek, A. (2015). Hands in motion: Learning to express motion events in a sign and a spoken language. *2nd International Conference on Sign Language Acquisition (ICSLA)*. Amsterdam, The Netherlands.
- Supalla, T. (1982). *Structure and acquisition of verbs of motion and location in American Sign Language*. Ph.D. Thesis, University of California, San Diego.
- Supalla, T. (1986). The Classifier System in American Sign Language. In Craig, C. (Éd.), *Noun Phrases and Categorization, Typological Studies in Language*, 7 (pp. 181-214). Philadelphia: John Benjamins.
- Supalla, T. (1990). Serial verbs of motion in ASL. In Fischer, S. D., & Siple, P. (Éd.), *Theoretical Issues in Sign Language Research, Vol. 1 : Linguistics* (pp. 127-152). Chicago: University of Chicago Press.
- Supalla, T. & Newport, E.I. (1978). How many seats in a chair? The derivation of nouns and verbs in American Sign Language. In Siple P. (Éd.), *Understanding Language through Sign Language Research* (pp. 181-214). New York: Academic Press.
- Tai, J. (2003). Cognitive relativism: The Resultative construction in Chinese. *Language and Linguistics*, 4/2, pp. 302-16.
- Talmy, L. (1972). *Semantic Structures in English and Atsugewi*. Dissertation, University of California, Berkeley.
- Talmy, L. (1985). Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical forms. In Shopen, T. (Éd.), *Language typology and syntactic description* (pp. 36-149). Cambridge: Cambridge University Press.
- Talmy, L. (1991). Path to Realization: A Typology of Event Conflation. *The Grammar of Event Structure*, Proceedings of the Seventeenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society (pp. 480-519).
- Talmy, L. (2000). *Towards a cognitive semantics*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Talmy, L. (2003). The Representation of Spatial Structure in Spoken and Signed Language. In Emmorey, K. (Éd.), *Perspectives on Classifier Constructions in Sign Languages* (pp. 169-196). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates,
- Talmy, L. (2009). Main verb properties and equipollent framing. In Guo, J., & al. (Éds.), *Crosslinguistic Approaches to the Psychology of Language: Research in the Tradition of Dan Isaac Slobin* (pp. 389-402). New York, London: Psychology Press.
- Tang, G. & Yang, G. (2006). Events of motion and causation in Hong Kong Sign Language. *Lingua*, 117(7), pp. 1216-1257.







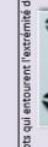

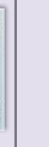

- Tang, G., Sze, F. & Lam, S. (2007). Acquisition of simultaneous constructions by deaf children of Hong Kong Sign Language. In Vermeerbergen, M., Leeson, L., & Crasborn, O. (Éds.), *Simultaneity in Signed Languages: Form and Function* (pp. 283-316). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Tannen, D., (1986). Introducing constructed dialogue in Greek and American conversational and literary narrative. *Direct and Indirect Speech*, pp. 311–360.
- Tannen, D. (1989). *Talking voices: Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Taub, S. F. (2001). *Language from the body: Iconicity and metaphor in American Sign Language*. Cambridge: Cambridge University Press
- Taylor, H.A. & Tversky, B. (1996). Perspective in spatial descriptions. *Journal of Memory and Language* 35, pp. 371-391.
- Tomasello, M. (2004[1999]). Communication linguistique et représentation symbolique. In Tomasello, M., (Ed), *Aux origines de la cognition humaine* (pp.103-116). Paris : Retz.
- Van den Bogaerde, B. (2000). Input and interaction in deaf families. PhD Thesis, University of Amsterdam.
- Vandeloise, C. (1986). *L'espace en français*. Paris : Seuil
- Varela, F. (1988). *Invitation aux sciences cognitive*. Paris : Seuil.
- Victorri, B. (2004). Les grammaires cognitives. In Fuchs, C. (Éd.), *La linguistique cognitive* (pp.73-98). Paris : Ophrys.
- Vittrant, A. (2006). Les constructions de verbes en série : une autre approche du syntagme verbal en birman. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, tome C1, fasc 1, pp 305-367.
- Whorf, B.L. (1946). The Hopi Language, Toreva Dialect. In Hoijier, H. (Éd.), *Linguistic Structures of Native America* (pp. 158-183). New York ; Wenner-Gren Foundation.
- Winston, E. (1991). Space and involvement in an American Sign Language lecture. In Plant-Moeller, J. (Éd.), *Expanding Horizons*, Proceedings of the Twelfth National Convention of the Registry of Interpreters for the Deaf (pp. 93-105). Silver Spring, MD: RID Publications.
- Yau, S.-C. (1992). *Création Gestuelle et début du Langage – Création de langues gestuelles chez les sourds isolés*. Hong Kong : Éditions Langages Croisés.
- Zheng, M., & Goldin-Meadow, S. (2002). Thought before language : how deaf and hearing children express motion events across cultures. *Cognition*, 85, pp. 145-174.



- Zlatev, J. (2003). Holistic spatial semantics of Thai. In Palmer, G., & Casad, E. (Éds.) *Cognitive Linguistics and Non-Indo European Languages*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Zlatev, J. (2006). Semantics of spatial expressions. *Elsevier*, pp. 173-180.
- Zlatev, J. (2007). Spatial Semantics. In Cuyckens, H., & Geeraerts, D. (Éds.), *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics* (pp. 318-350). Oxford: Oxford University Press.
- Zlatev, J. & Yangklang, P. (2004). A third way to travel: the place of Thai in the motion event typology. In Strömquist, S., & Verhoeven, L. (Éds.) *Relating Events in Narrative: Typological and Contextual Perspectives* (pp. 159-190). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Zlatev, J., Blomberg, J., and David, C. (2010). Translocation : Language and the Categorization of Experience. In Evans, V. (Éd.), *Language, Cognition, and Space: The State of the Art and New Directions*, (pp. 389-418). London: Equinox.
- Zwitserslood, I. (2003). *Classifying hand configurations in Nederlandse Gebarentaal (Sign Language of the Netherlands)*. Utrecht University, LOT.
- Zwitserslood, I. (2012). Classifiers. In Pfau, R., Steinbach, M., & Woll, B. (Éds.), *Sign Language: an International Handbook* (pp. 158-186). Berlin: Mouton de Gruyter.

ANNEXES

A.1. Tableau des facteurs pouvant influencer sur les productions de mouvements humain et animal en LSF

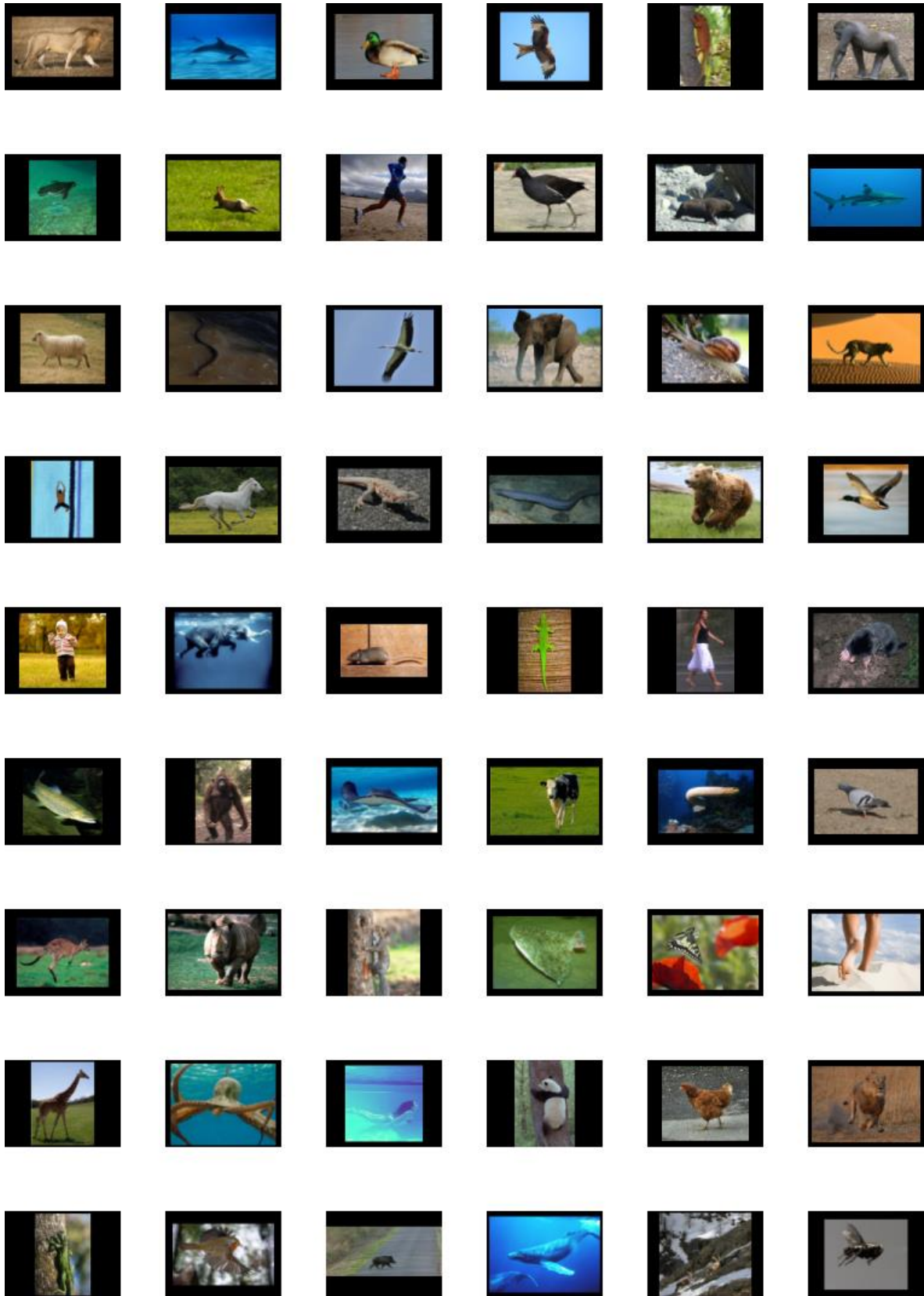
Informations relatives au fond	Plan du fond (plac, courbé, incliné, ...)
	Forme du fond Taille du fond Texture du fond (substrat dur/substrat mou)
Informations relatives au locuteur	Interne (Transfert praxémé)
	Externe (Transfert situationnel)
Type de figure (animé)	Humain
	Animal

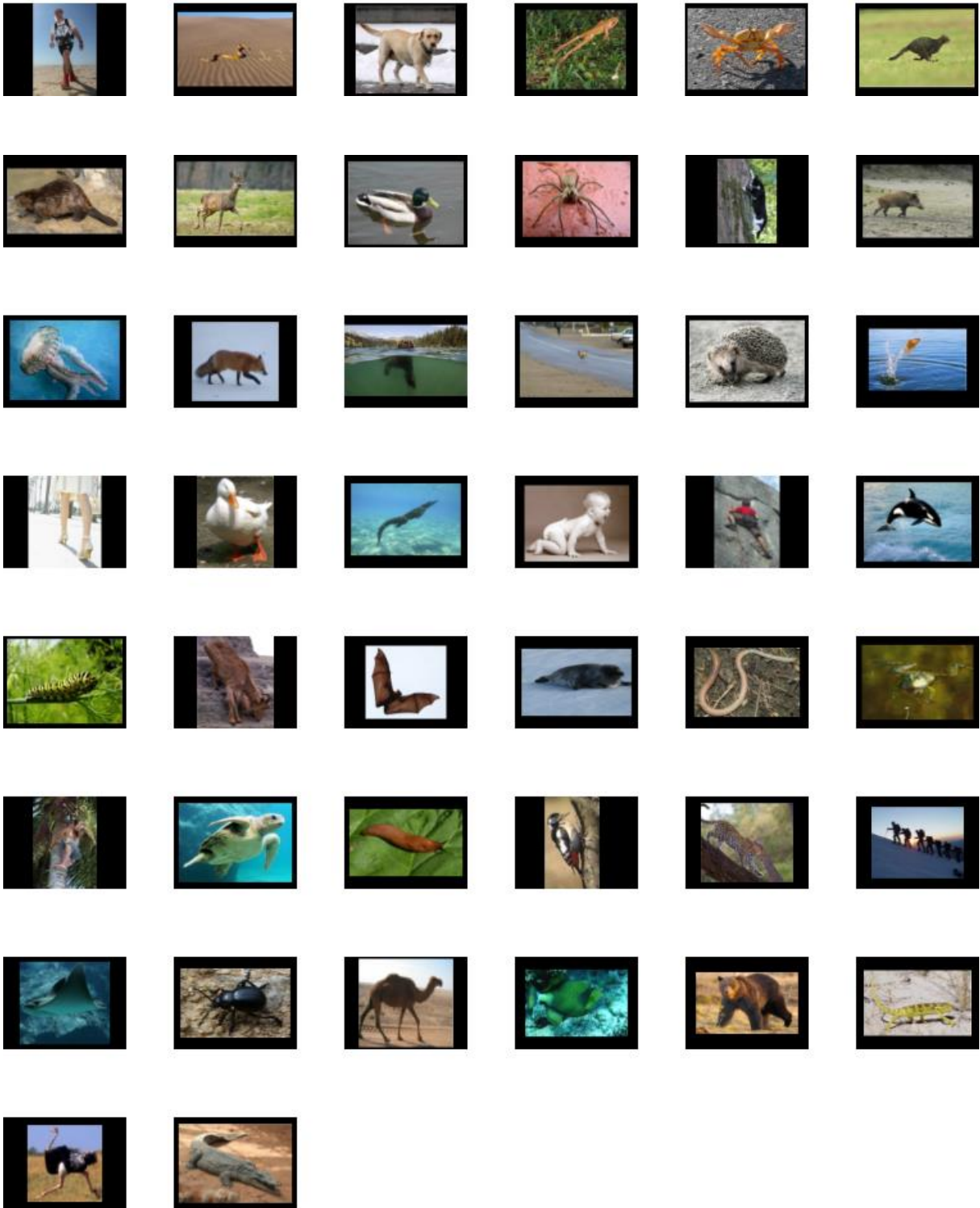
Type de membres locomoteurs (partie du membre en saillie)	Tétrapode (deux paires de membres)	Pattes antérieures (avant)	 <p>Longs doigts (4-5) griffus reposant sur le sol (semblable à une main ouverte)</p>	<p>Pouce opposable (Primate, Homme, koala)</p> <p>Pouce non opposable (écureuil, taupe, hérisson, souris, lapin, crocodile, lézard, ...)</p> <p>Palmure entre les doigts (amphibiens)</p> <p>Disposés en forme de tenailles (caméléon)</p> <p>Artiodactyles (4 doigts = hippopotame, porcini / 2 doigts = ruminants)</p> <p>Perissodactyles (1 partie = Equidés, 3 parties = rhinocéros, 5 parties = éléphant)</p> <p>Sans griffes apparentes = griffes rétractiles (chat, lynx, grenette, léopard ...)</p> <p>Avec griffes apparentes (chien, renard, loup, ours, blaireau, guépard, lion...)</p> <p>Pouce opposable (Primate, koala)</p> <p>Pouce non opposable (Homme, écureuil, taupe, hérisson, souris, lapin, crocodile, lézard...)</p> <p>Palmure entre les doigts (amphibiens, ragondin, castor)</p> <p>Disposés en forme de tenailles (caméléon)</p> <p>Artiodactyles (4 doigts = hippopotame, porcini / 2 doigts = ruminants)</p> <p>Perissodactyles (1 partie = Equidés, 3 parties = rhinocéros, 5 parties = éléphant)</p> <p>Sans griffes apparentes (chat, lynx, grenette, léopard ...)</p> <p>Avec griffes apparentes (chien, renard, loup, ours, blaireau, guépard, lion...)</p> <p>Palmée, Semi-palmée, Lobée = oiseau aquatique (canard, ...)</p>	 <p>Griffes (oiseau percheur)</p>
			<p>Pattes postérieures (arrière)</p>	<p>Longs doigts (4-5) griffus reposant sur le sol (semblable à un pied)</p>  <p>Ongulé = sabots qui entourent l'extrémité des doigts</p>  <p>Extrémités des doigts élargies en pelotes apparentes</p>  <p>Longs doigts (4-5) griffus reposant sur le sol (semblable à un pied)</p>  <p>Ongulé = sabots qui entourent l'extrémité des doigts</p>  <p>Extrémités des doigts élargies en pelotes apparentes</p>	<p>3/4 doigts</p>  <p>Serres (oiseau de proie)</p>
Type de membres locomoteurs (partie du membre en saillie)	Plus de 4 pattes articulées (octopode, décapode, hexapode, myriapode, ...)	Doigts aviaires griffus	 <p>Doigts aviaires griffus</p>	 <p>2 ongles = oiseau coureur (autruche)</p>	
			<p>corps ventrôlé (serpent, ...)</p>		
			<p>corps mou</p>		
	Apode (serpent, mollusque...)	<p>avec coquille (escargot, ...) (ver, limace...)</p> <p>sans coquille (ver, limace...)</p>			

Type de membres locomoteurs (partie du membre en saillie)	Plus de 4 pattes articulées (octopode, décapode, hexapode, myriapode, ...)	Doigts aviaires griffus	 <p>Doigts aviaires griffus</p>	 <p>2 ongles = oiseau coureur (autruche)</p>
			<p>corps ventrôlé (serpent, ...)</p>	
			<p>corps mou</p>	
	Apode (serpent, mollusque...)	<p>avec coquille (escargot, ...) (ver, limace...)</p> <p>sans coquille (ver, limace...)</p>		

	Type d'aspect physique	<p><u>NB: Manière dont une personne/une chose se présente à la vue (cf. photos)</u> <u>FORME</u> (disque faciale (plan, rond, ...), bec (épais, conique, large, puissant, court, long, mince, pointu, crochu), ailes, pattes (courtes, longues, robuste), cou (long, court, fin, épais), nageoire caudale ...) - <u>VOLUME</u> (dodu/fin - petit/grand - épais/fuselé) - <u>SEXE</u> (femelle/mâle) - <u>COULEURS</u> (couleurs vives/couleurs ternes) - <u>CHAUSSURE</u> (talon, plate,...) - <u>DISPOSITION DES MEMBRES</u> (membres sous le corps/membres sur le côté du corps) -</p>
	Type d'aspect perceptif	<p><u>NB: Manière dont une personne/une chose se présente à l'esprit =</u> <u>ALLURE GENERALE</u> (démarche gallinacée - démarché féline = mouvements verticaux des épaules - <u>vif/lent</u> - majestueux/lourdeur - ...) - <u>APTITUDE DES MEMBRES LOCOMOTEURS</u> (sauteur, coureur, chasseur, ravisseur, fuisseur, grimpeur) - <u>CARACTERE</u> (docile/sauvage - rusé/niais - agressif/inoffensif - ...)</p>
	Type d'allure/rythme du déplacement (i.e. vitesse)	<p><u>VIVE - NORMAL - LENTE</u> (relativement à l'espace) : course (allure vive) - marche (allure normale) - galop - trot - pas - à quatre pattes - nage soutenue - nage de précision - nage transitoires</p>

A.2. Items de l'étape 1 de notre expérience sur l'expression du mouvement humain et animal en LSF

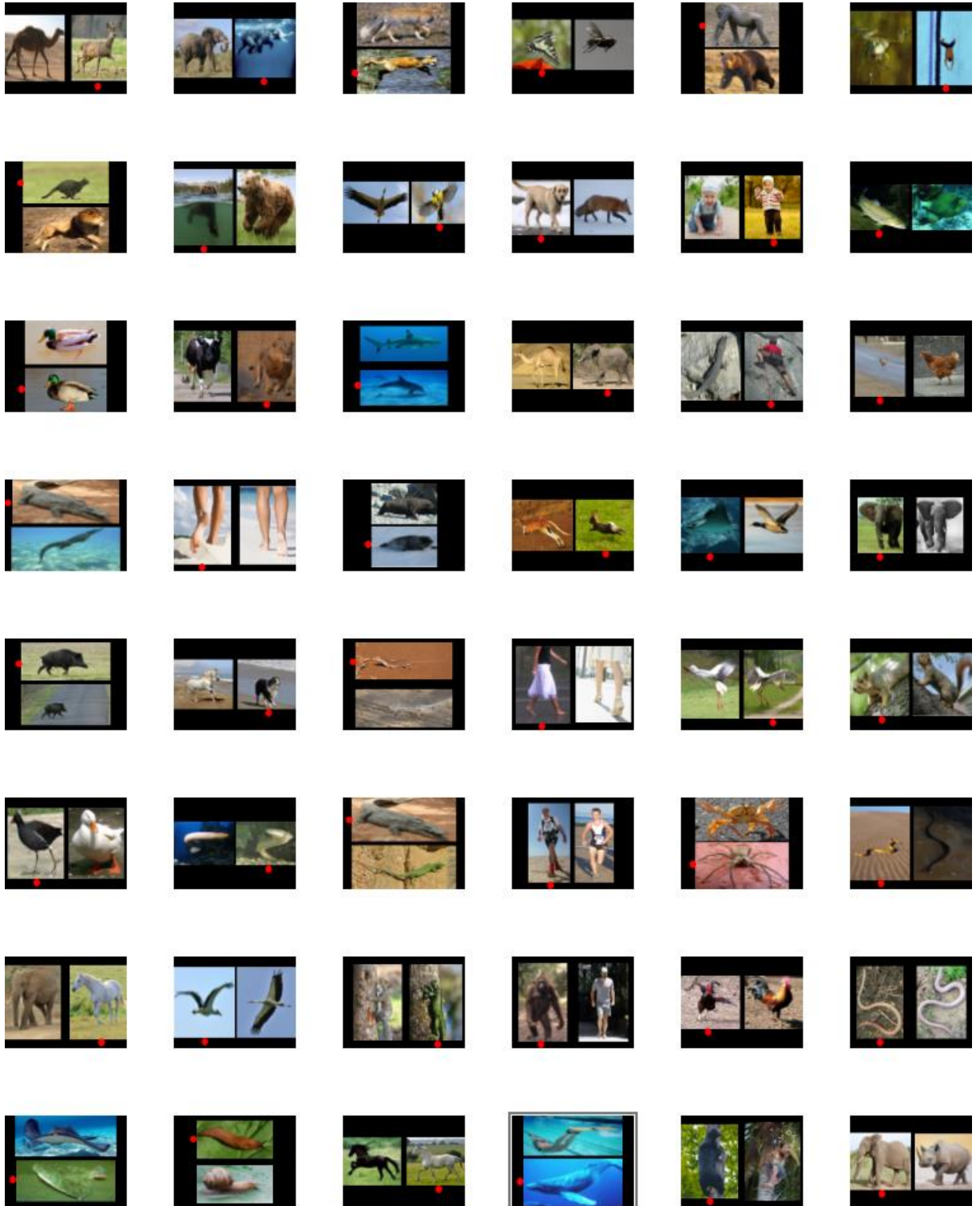


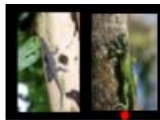
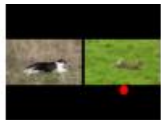
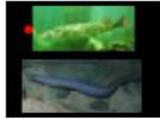


A.3. Exemples de facteurs impliqués dans les items de l'étape 1 de notre expérience sur l'expression du mouvement humain et animal en LSF

ENTITE (animal/humain)	ITEMS (N°diapo)		
	1	48	
lion	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = pelotes avec griffes apparentes Type de locomotion = quadrupède digitigrade Type d'aspect physique = membres et corps trapus / robustes, membres sous le corps, taille moyenne Type d'aspect perceptif = puissant, féroce, démarche féline Type d'allure du déplacement = allure lente	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = pelotes avec griffes apparentes Type de locomotion = quadrupède digitigrade Type d'aspect physique = membres et corps trapus / robuste, membres sous le corps, taille moyenne Type d'aspect perceptif = puissant, féroce, démarche féline Type d'allure du déplacement = allure rapide	
	2		
dauphin	Type de fond = eau Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = nageoire caudale horizontale Type de locomotion = propulsion axiale avec oscillation horizontale Type d'aspect physique = membres plats, corps fuselé, grande taille Type d'aspect perceptif = majestueux, nage soutenue, Type d'allure du déplacement = allure lente		
	3	24	63
col vert	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = doigts aviaires palmés Type de locomotion = digitigrade bipède Type d'aspect physique = membres courts / sous le corps, corps dodu, petite taille Type d'aspect perceptif = démarche gallinacée Type d'allure du déplacement = allure lente	Type de fond = air Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = ailes emplumées Type de locomotion = vol - battement ailes Type d'aspect physique = membres courts / sous le corps, corps dodu, petite taille Type d'aspect perceptif = / Type d'allure du déplacement = /	Type de fond = eau Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = doigts aviaires palmés Type de locomotion = battements alternés des membres postérieurs Type d'aspect physique = membres courts / sous le corps, corps dodu, petite taille Type d'aspect perceptif = / Type d'allure du déplacement = allure lente
	4		
aigle	Type de fond = air Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = ailes emplumées Type de locomotion = vol plané Type d'aspect physique = membres robustes / longs / plats, serres puissantes, grande taille Type d'aspect perceptif = rapide, majestueux, féroce, puissant, vue perçante Type d'allure du déplacement = /		
	5	96	
caméléon	Type de fond = plan vertical, tronc Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = longs doigts (en pince) Type de locomotion = préhension par pince Type d'aspect physique = membres courts / fins / sur le côté du corps, corps allongé / fin, petite taille Type d'aspect perceptif = très lent, fluide Type d'allure du déplacement = /	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = longs doigts (en pince) Type de locomotion = quadrupède plantigrade Type d'aspect physique = membres courts / fins / sur le côté du corps, corps allongé / fin, petite taille Type d'aspect perceptif = très lent, fluide Type d'allure du déplacement = allure lente	
	6	32	
gorille	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = longs doigts pouce opposable Type de locomotion = plantigrade quadrupède (sur les phallanges) Type d'aspect physique = membres robustes / sous le corps, corps trapu, longueur membres dissemblable, taille moyenne Type d'aspect perceptif = lourdeur, puissant Type d'allure du déplacement = allure lente	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = longs doigts pouce opposable Type de locomotion = plantigrade bipède Type d'aspect physique = membres robustes / sous le corps, corps trapu, longueur membres dissemblable Type d'aspect perceptif = lourdeur, puissant Type d'allure du déplacement = allure lente	
	7		
pingouin	Type de fond = eau Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = ailes rigides Type de locomotion = propulsion paraxiale par oscillation des ailes Type d'aspect physique = membres plats, corps fuselé / dodu Type d'aspect perceptif = rapide Type d'allure du déplacement = /		
	8		
lapin	Type de fond = terre Type de figure = animal Type de membres locomoteurs = longs doigts Type de locomotion = saut quadrupède Type d'aspect physique = longueur des membres dissemblable, petite taille, membres courts / "épais" Type d'aspect perceptif = farouche Type d'allure du déplacement = allure vive		
	9	19	55
homme	Type de fond = terre Type de figure = humain Type de membres locomoteurs = pieds Type de locomotion = plantigrade bipède Type d'aspect physique = membres longs / robustes, chaussures plates, mouvement de balancier des bras, longueur des membres (locomotion/accompagnateur) dissemblable, grande taille Type d'aspect perceptif = puissant Type d'allure du déplacement = allure vive	Type de fond = eau Type de figure = humain Type de membres locomoteurs = pieds et mains Type de locomotion = propulsion par mouvement d'extension et de compression des membres Type d'aspect physique = membres longs / robustes, longueur des membres dissemblable / grande taille Type d'aspect perceptif = puissant Type d'allure du déplacement = /	Type de fond = sable dur Type de figure = humain Type de membres locomoteurs = pieds Type de locomotion = plantigrade bipède Type d'aspect physique = chaussures plates, mouvement de balancier des bras, longueur des membres (locomotion/accompagnateur) dissemblable, membres longs / robustes, grande taille Type d'aspect perceptif = puissant Type d'allure du déplacement = allure lente
	77	85	90
homme	Type de fond = plan vertical, mur de montagne Type de figure = humain Type de membres locomoteurs = pieds et mains Type de locomotion = suspension par trois des membres pendant qu'un seul s'avance Type d'aspect physique = chaussure plate, longueur des membres dissemblable, membres longs / robustes, grande taille Type d'aspect perceptif = puissant Type d'allure du déplacement = allure lente	Type de fond = plan vertical, tronc Type de figure = humain Type de membres locomoteurs = pieds et mains Type de locomotion = embrasser Type d'aspect physique = pied nu, longueur des membres dissemblable, membres longs / robustes, grande taille Type d'aspect perceptif = puissant Type d'allure du déplacement = allure lente	Type de fond = plan incliné, neige dur Type de figure = humain (groupe) Type de membres locomoteurs = pieds Type de locomotion = plantigrade bipède Type d'aspect physique = mouvement d'appui à l'aide des bras, chaussure plate, longueur des membres (locomotion/accompagnateur) dissemblable, membres longs / robustes, grande taille Type d'aspect perceptif = puissant Type d'allure du déplacement = allure lente

A.4. Items de l'étape 2 de notre expérience sur l'expression du mouvement humain et animal en LSF





A.5. Exemples de facteurs impliqués dans les items de l'étape 1 de notre expérience sur l'expression du mouvement humain et animal en LSF

ITEMS (N° diapo)	CRITERES	ITEMS (N° diapo)	CRITERES
Diapo 1 - dromadaire/biche	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = MEMBRES LONGS/+COURTS, EPAIS/ELANCE, FIER/FAROUCHE Type d'allure = "	Diapo 2 - éléphant (marche/ramé)	Type de fond = TERRE/EAU Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = (marche/ramé) Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = /
Diapo 9 - oiseaux (cicogne/rouge-gorge)	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = ELANCE/PETIT Type d'allure =	Diapo 8 - ours (nage/course)	Type de fond = EAU/TERRE Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = (nage/course) Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = /
Diapo 60 - saut poisson (poisson rouge/orque)	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = NAGEOIRE (horizontale/verticale) Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = PETIT/GROS Type d'allure = /	Diapo 19 - crocodile (reptation/nage)	Type de fond = TERRE/EAU Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = (marche/ramé) Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = /
Diapo 34 - homme (marche/course)	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = MARCHE/COURSE	Diapo 3 - renard (marcher/traverser en sautant)	Type de fond = abs de frontière/frontière Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = MARCHÉ/SAUT Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = /
Diapo 45 - cheval (galop/trot)	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = GALOP/TROT	Diapo 11 - enfant (quatre pattes/marche)	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = " (genoux+mains/pieds) Type de locomotion = QUATRE PATTES/MARCHE Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = "
Diapo 41 - coq (course/marche)	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = / Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = COURSE/MARCHE	Diapo 35 - crabe/araignée	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = (plus de quatre pattes articulées) Type de locomotion = MARCHÉ LATÉRALE/MARCHE VERS L'AVANT Type d'aspect extérieur = (présence de pinces chez le crabe + membres plus robustes) Type d'allure = /
Diapo 6 - grenouille/homme	Type de fond = / Type de figure = ANIMAL/HUMAIN Type de membres locomoteurs = (palmé/non palmé) Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = (taille, etc.) Type d'allure = /	Diapo 14 - vache/lion	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = SABOT/PELOTE Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = (bovin/félin, lent/vif,...) Type d'allure = /
Diapo 46 - femme/baleine	Type de fond = / Type de figure = ANIMAL/HUMAIN Type de membres locomoteurs = (pied/nageoire), DANGER: pied avec palme ! Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = (taille, etc.) Type d'allure = /	Diapo 27 - lézard/caméléon	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = LONGS DOIGTS/PINCES Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = / Type d'allure = /
Diapo 47 - ours/homme	Type de fond = / Type de figure = ANIMAL/HUMAIN Type de membres locomoteurs = (proche -> pelote avec griffes/doigts) Type de locomotion = (embrassement différent) Type d'aspect extérieur = (taille, etc.) Type d'allure = /	Diapo 26 - cheval/chien	Type de fond = / Type de figure = / Type de membres locomoteurs = SABOT/PELOTE Type de locomotion = / Type d'aspect extérieur = (taille, etc.) Type d'allure = /

A.6. Tâche : Stimuli mouvement volontaire

Grenouille (item entraînement)

Un étang avec des feuilles et des fleurs (nénuphar) au premier plan. Une grenouille est assise sur une feuille à gauche, elle coasse, puis saute dans l'eau et disparaît sous l'eau. Certains cercles apparaissent dans l'eau pour disparaître ensuite.

Items cibles MONTER/DESCENDRE

Souris

Une pièce avec un placard à droite et une table à gauche ; il y a une tasse et une soucoupe, ainsi qu'un morceau de fromage sur la table. Une souris entre en scène par la droite sur la pointe des pattes, se dirige vers la table, grimpe sur l'un des pieds de la table, prend le fromage, glisse sur le pied de la table (tête vers le haut), porte le fromage sur le dos, puis s'éloigne sur la pointe des pattes vers la droite et disparaît de l'écran.

Ours

Un paysage de montagne à l'arrière-plan, un arbre au premier plan à gauche avec une ruche suspendue à une branche. Un ours entre en scène par la droite, se dirige vers l'arbre, grimpe dans l'arbre, place une de ses pattes dans la ruche, redescend (tête vers le haut), s'arrête au bas de l'arbre pour se lécher la patte, puis s'éloigne vers la gauche et disparaît de l'écran.

Singe

Un arbre à droite avec des bananes suspendues au sommet. Un singe entre en scène par la droite, va vers l'arbre, s'arrête au pied de l'arbre et lève les yeux, grimpe dans l'arbre, prend une banane, descend en se laissant glisser (tête vers le haut), puis s'éloigne vers la gauche en tenant la banane dans une main et disparaît de l'écran.

Chat

Une scène urbaine, avec une rue, des maisons, etc., en arrière-plan ; au premier plan, à gauche, un poteau électrique avec un nid d'oiseau posé dessus et un oiseau posé sur un fil électrique à proximité. Un chat entre en scène en courant (gros sauts) par la droite, court jusqu'au poteau,

monte le poteau, pose une patte dans le nid, laisse tomber un œuf sur le sol, redescend (tête vers le haut), s'arrête au bas du poteau pour lécher l'œuf, laissant la coquille, puis s'enfuit vers la gauche et disparaît de l'écran.

Chenille

Des plantes vertes dans la terre ; une tige avec une feuille plus haut est au premier plan, vers le milieu de l'écran. Une chenille entre en scène en rampant par la droite, rampe jusqu'à la tige, monte sur la tige, mange un morceau de feuille, redescend la tige en rampant (tête vers le bas), puis rampe vers la droite et disparaît de l'écran.

Écureuil

Une forêt avec un paysage de montagne à l'arrière-plan et un arbre au premier plan à gauche ; il y a un trou plus haut dans le tronc de l'arbre. Un écureuil entre en scène en courant (petits sauts) par la droite, court jusqu'au tronc de l'arbre, monte le long du tronc, entre dans le trou, sort du trou, redescend (tête vers le bas), puis s'enfuit et disparaît de l'écran.

Items cibles TRAVERSER

Nager

Un paysage d'été avec des montagnes en arrière-plan ; une rivière au premier plan avec un pont dessus. Un garçon entre en scène par la droite, se dirige en marchant vers la rivière, traverse la rivière en nageant jusqu'à l'autre côté de la rivière et se dirige ensuite vers la gauche, puis s'éloigne en marchant et disparaît de l'écran.

Pédaler

Une gare à la campagne avec une maison et une voie ferrée au premier plan. Une femme pédale sur un vélo, entre en scène par la droite, pédale vers la voie ferrée, traverse la voie en pédalant vers la gauche, puis repart en pédalant de l'autre côté et disparaît de l'écran.

Glisser

Un paysage d'hiver avec des montagnes en arrière-plan ; une rivière gelée au premier plan avec un pont dessus. Un garçon entre en scène par la gauche en courant, se dirige en courant vers la

rivière, traverse la rivière en glissant (sur ses deux pieds) jusqu'à l'autre rive, puis s'enfuit en courant vers la droite et disparaît de l'écran.

Patiner

Un paysage d'hiver avec des arbres autour d'un lac gelé au premier plan ; il y a deux petits pontons en bois de chaque côté du lac. Une fille entre en scène par la droite en patinant, se dirige en patinant vers le lac gelé, descend sur le lac, puis traverse le lac en patinant jusqu'à l'autre côté, et remonte sur le côté de gauche, puis s'éloigne en patinant vers la gauche et disparaît de l'écran.

Courir

Une route à la campagne avec des maisons et une montagne en arrière-plan ; un homme entre en scène en courant par la gauche, se dirige en courant vers la route, traverse la route en courant jusqu'à l'autre côté, puis s'éloigne vers la droite en courant et disparaît de l'écran.

Ramper (à quatre pattes)

Un paysage urbain avec des voitures, des maisons, etc. à l'arrière-plan et un croisement de deux rues au premier plan ; il y a une poussette sur le trottoir qui se trouve sur la gauche. Un bébé entre en scène par la gauche en marchant à quatre pattes, marche à quatre pattes jusqu'au passage piétons, traverse la rue à quatre pattes jusqu'à l'autre côté, puis s'éloigne sur la droite à quatre pattes et disparaît de l'écran.

Items contrôle

Mouette (item entraînement)

Un oiseau (mouette) vole de gauche à droite en battant des ailes.

Souris (CSOU)

Une souris marche sur la pointe des pieds de droite à gauche.

Ours (CORS)

Un ours marche de droite à gauche.

Chat (CCHT)

Un chat court (gros sauts) de droite à gauche.

Chatton (CCHN)

Un chaton court de droite à gauche.

Chenille (CCHE)

Une chenille rampe de droite à gauche.

Écureuil (CECU)

Un écureuil court (sautillement) de droite à gauche.

Nager (CNAG)

Un garçon nage de droite à gauche.

Pédaler

Une femme fait du vélo de droite à gauche.

Glisser

Un garçon glisse (debout sur ses deux pieds) de gauche à droite.

Patiner

Une fille patine de droite à gauche.

Courir

Un homme court de gauche à droite.

Quatre pattes

Un bébé marche à quatre pattes de gauche à droite.

A.7. Exemples d'annotations de la production d'un enfant de 5 ans pour les événements MONTER/DESCENDRE et un événement TRAVERSER¹⁵⁹.

Items Souris-Monter-Grimper / Descendre-Glisser :

The screenshot shows the ELAN 5.7-FX software interface. The top window displays a video of a child and a list of components with their annotations. The bottom window shows a timeline with various annotations for different components.

Nr	Annotation	Tem...	temp...	Durée
1	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
2	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
3	BEG déplacement	00:0...	00:0...	00:0...
4	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
5	BEGdép-(CIM)	00:0...	00:0...	00:0...
6	CIBM	00:0...	00:0...	00:0...
7	IRR	00:0...	00:0...	00:0...
8	IRR	00:0...	00:0...	00:0...
9	CIBD	00:0...	00:0...	00:0...
10	(CID)-RSF	00:0...	00:0...	00:0...
11	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
12	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...

Items Garçon-Traverser-Glisser :

The screenshot shows the ELAN 5.7-FX software interface. The top window displays a video of a child and a list of components with their annotations. The bottom window shows a timeline with various annotations for different components.

Nr	Annotation	Tem...	temp...	Durée
3	BEGdép-(CIM)	00:0...	00:0...	00:0...
6	CIBM	00:0...	00:0...	00:0...
7	IRR	00:0...	00:0...	00:0...
8	IRR	00:0...	00:0...	00:0...
9	CIBD	00:0...	00:0...	00:0...
10	(CID)-RSF	00:0...	00:0...	00:0...
11	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
12	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
13	BEG scène	00:0...	00:0...	00:0...
14	BEGdép-(CIA)	00:0...	00:0...	00:0...
15	CIBA	00:0...	00:0...	00:0...
16	(CIA)-RSF	00:0...	00:0...	00:0...

¹⁵⁹ Visualisation des annotations disponible à partir des fichiers « Annotation-Enfant(5 ans)-Mouvement volontaire-Camille Schoder.eaf » et « Vidéo Annexe-Enfant(5ans)-Mouvement volontaire-Camille Schoder ».